Richard

Guide aux Pyrénées

L. HACHETTE ET C[IE]

GUIDES-RICHARD

Itinéraires européens à l'usage des Voyageurs

PAR

RICHARD, AD. JOANNE, A. J. DU PAYS, BLANCHARD, ETC.

Chacun de ces itinéraires, imprimé dans un format portatif, est accompagné de cartes routières, panoramas, plans de villes, vues, etc.

Europe, 1 fort vol. in-12.
Bains d'Europe, 1 vol. in-18.
France et Belgique, 1 fort vol. in-12.
France, 1 vol. in-18.
France, 1 vol. in-32.
France monumentale, 1 fort vol. in-12.
Pyrénées, 1 vol. in-18.
Environs de Paris, 1 vol in-18.
Belgique et Hollande, 1 fort vol. in-18.
Belgique *seule*, 1 vol. in-18.
Hollande *seule*, 1 vol. in-18.
Spa et ses environs, par *Ad. Joanne*, 1 vol. in-18.
Bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par *Ad. Joanne*.
Trains de plaisir des Bords du Rhin, par *Ad. Joanne*, 1 v. in-18.
Bade et la Forêt-Noire, par *le même*, 1 vol. in-18.
Allemagne du nord, par *le même*, 1 vol. in-12.
Allemagne du sud, par *le même*. 1 vol. in-12.
Suisse et Jura français, par *Ad. Joanne*, 1 fort vol in-12.
Nouvel Ebel, Suisse, par *Ad. Joanne*, 1 vol. in-18.
Italie et Sicile, par *A. J. DuPays*, 1 fort vol. in-12.
Voyage dans le midi de la France et en Italie, 1 vol. in-18.
Sicile, 1 vol. in-18.
Rome vue en huit jours, 1 vol. in-18.
Rome et ses environs, par *G. Robello*. 1 fort vol. in-12.
Espagne et Portugal, 1 fort vol. in-18.
Angleterre, Écosse et Irlande, par *Richard* et *Ad. Joanne*.
Écosse, par *Ad. Joanne*, 1 vol. in-18.
Londres et ses environs, 1 fort vol. in-18.
Londres tel qu'il est, 1 vol. in-18.
Orient, 1 fort vol. in-12.
Constantinople et ses environs, par *Ph. Blanchard*, 1 v. in-12.
La Terre sainte, par *L. Énault*, 1 fort vol. in-12.
Algérie, 1 vol. in-18.
Algérie en 1854, par *J. Bard*. 1 vol. in-8.
Californie (Route de la), 1 vol. in-12.
Californie (Voyage en) et dans l'Orégon, par *Saint-Amand*, 1 vol. in-8.

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

GUIDE
AUX PYRÉNÉES

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, quai des Grands-Augustins.



GUIDE DU VOYAGEUR

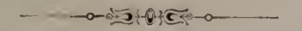
AUX PYRÉNÉES

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

A L'USAGE DES TOURISTES ET DES BAIGNEURS
POUR LES BAINS
DES HAUTES ET BASSES-PYRÉNÉES, DES PYRÉNÉES-ORIENTALES
ET DE LA HAUTE-GARONNE

PAR RICHARD

SIXIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE
AVEC CINQ CARTES
1o Carte générale de la chaîne des Pyrénées; 2o Eaux-Bonnes,
Eaux-Chaudes et leurs environs; 3o Cauterets, Luz,
Baréges et leurs environs; 4o Bagnères-de-Bigorre et ses environs;
5o Bagnères-de-Luchon et ses environs;



PARIS

L. MAISON, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES GUIDES-RICHARD ET AD. JOANNE,
17, rue de Tournon.

1855

CE VOLUME CONTIENT :

ALLONS AUX PYRÉNÉES [1]

L'HIVER, le long hiver a fui, les neiges ont disparu; l'air est plus doux. Assis encore quelquefois au coin du feu, mais déjà respirant le souffle du printemps, nous méditons des excursions éloignées. Plus le froid a été rigoureux, plus nous jouissons en idée du plaisir d'abandonner nos foyers, plus nous éprouvons le besoin d'aller sur les plateaux des hautes montagnes, ou dans le fond des vallées, renouveler et rafraîchir une poitrine desséchée par la température brûlante d'un salon de Paris.

Chacun, selon sa fortune et ses goûts, quelquefois selon ses caprices, ses relations d'affaires ou d'amitié, dresse son itinéraire et prépare son rouleau d'or. Les uns iront au midi compter les voiles de nos flottes, et jouir de l'aspect animé qu'offrent les ports de la Méditerranée; d'autres voudront visiter la Belgique, cette terre de liberté plénière, où les hôtels sont si confortables. Les hauts et puissants seigneurs de la

[1] Ces jolies pages, qui donnent un avant-goût si séduisant des Pyrénées, sont dues à M. A. Egron ; elles ont été imprimées pour la première fois en tête de notre édition de 1836.

Bourse, les industriels heureux dans leurs entreprises, ou se flattant de l'être; ceux qui respirent avec délices l'odeur de la houille volatilisée, à qui le rosbif et la bière suffisent, les admirateurs enthousiastes du romancier écossais, passeront le détroit et visiteront cette contrée où, quoi qu'on en dise, le soleil ne se montre pas tous les jours, *où les fruits les plus mûrs sont des pommes cuites* [1], où les ouvriers mécontents brisent les métiers, où les élections ramènent chaque année de petites guerres civiles; où l'art de tuer son homme à coups de poing s'exerce librement dans la rue, près du poteau où la femme à vendre est attachée; où l'orgueil et le mépris pour les autres peuples, s'appellent l'esprit national.... mais où l'on trouve, il faut le confesser, une industrie qui tient du miracle, un esprit d'association qui enfante des merveilles; un pont sous la Tamise, construction gigantesque, mais à peu près inutile, due à un ingénieur français dont Napoléon n'avait pas reconnu le talent; des monuments vénérables, des ruines conservées avec un respect religieux; des gazons si frais et si bien peignés, des parcs admirables, de petites auberges de village mieux tenues que certains hôtels de nos grandes villes; des montagnes, des vallées, des rivières, de grands souvenirs, des fortunes au-dessus du calcul ordinaire, et les voleurs les plus polis, sur les plus beaux chemins du monde.

[1] Mot de Caraccioli, attaché à l'ambassade de France en Angleterre.

D'autres, appelés par le plaisir et une demi-nécessité aux bains de mer, viendront camper à Dieppe, et passer deux mois dans cette cité, rivale de Brighton.

Le mont Dore, Vichy, Plombières, Baréges, Cauterets et Pornic auront aussi leurs baigneurs accoutumés ; les malades, ou, ce qui vaut mieux, les soi-disant malades, s'y rendront par ordonnance du médecin, pour respirer un air pur, se promener, jouer gros jeu et se guérir s'ils le peuvent.

Mais la foule imitatrice, les moutons de Panurge, où se rendront-ils? Comme l'an passé, comme toutes les années passées, en Suisse, toujours en Suisse. Une jeune femme, un élégant, je dirai plus, un demi-savant se croiraient perdus de réputation s'ils consentaient à voyager en France, à s'amuser dans leur pays; s'ils trouvaient quelque plaisir à étudier les belles montagnes et les délicieux vallons que la Providence nous a départis. Cependant, vous qui savourez déjà le bonheur de sauter de rocher en rocher, de cascade en cascade, de torrent en torrent; artistes, qui voulez à tout prix dessiner un chalet près de la chute de l'Aar, ou esquisser une blanche maison de sapin, avec sa galerie extérieure, ses frais rideaux de percale, dans l'Oberland bernois; vous qui brûlez d'affronter les précipices du Saint-Gothard, du Grimsel ou de la Furca; vous qui croyez sans examen qu'il n'existe rien de plus gracieux que ces routes sinueuses, ombragées et rafraîchies par des fontaines, qu'on suit en sortant de Lausanne, ou de Thun à Berne, lès bosquets de Maglan près du pont

de Sallanches, la délicieuse vallée de Meyringhen, et la navigation qui se fait en chantant le ranz des vaches sur les lacs aux ondes bleues.... avant de partir, écoutez-moi de grâce! Daignez essayer des Pyrénées[1], qui sont à vous; parcourez-les, soit que vous soyez entraînés par l'attrait du plaisir, de l'étude ou des arts, soit pour y retrouver la santé, ce trésor sans lequel les autres ne sont rien; et bientôt la mode, qui pousse exclusivement aujourd'hui vers la Suisse, ne permettra plus désormais d'aller passer la belle saison ailleurs qu'au milieu de nos montagnes, si vastes et si variées, qui s'étendent depuis la jolie ville de *Bayonne* jusqu'à celle de *Perpignan*, non moins remarquable par son industrie, son miel, ses vins, que par ses fortifications nouvellement réparées, l'aspect du *Canigou*, ce point culminant du groupe *pyrénaïque*, comme a dit notre savant Malte-Brun, toujours couvert de neige, et celui de la mer qui se déploie dans le lointain.

« Quel que soit votre génie, dirai-je à un poëte, « partez, partez pour les Pyrénées, croyez-en le vieil « ami des muses antiques et modernes; pénétrez « hardiment jusqu'au centre de ces monts pitto- « resques; allez-y lire quelques-unes des plus belles « pages de la nature, d'après laquelle tous nos livres

[1] Jouissez de l'azur des eaux transparentes, de la blancheur éclatante des maisons qui rivalise avec la blancheur étincelante des cascades et des neiges éternelles : admirable effet que produit cette reunion de beautés naturelles! — Etudiez ses grès rouges, ses granits et ses marbres amenés à grands frais pour les palais de Versailles et de Marly.

« sont faits. Poëtes tragiques, vous n'y manquerez « pas de Cithérons : des odes, vous en composerez « malgré vous sur le *pic du Midi*, des géorgiques à « *Campan*, des satires à *Bagnères*[1], des idylles à « *Cauterets*, des romans à *Saint-Sauveur*, à *Baréges* « de plaintives élégies; et partout vous pourrez vous « livrer aux plus hautes considérations... Mais si « quelqu'un, mieux inspiré, avait l'audace de tenter « l'épopée, qu'il se hâte de parcourir, de voir et de « revoir la prophétique *vallée de Gavarnie*, et sa « célèbre cascade (dont la hauteur est de quatre « cent onze mètres), où le passé renaît, où l'avenir « se révèle[2]. »

Mais comme le siècle où nous vivons veut du positif et non de la poésie, justifions par des faits et par une statistique consciencieuse notre enthousiasme si légitime pour les belles contrées dont nous nous faisons le défenseur et le panégyriste.

Aimez-vous les sites sévères, terribles, les rochers nus, les glaciers entr'ouverts, les gouffres sans fond? Vous en aurez; car les Pyrénées renferment des montagnes de toutes les hauteurs et de toutes les formes, qui peuvent satisfaire aux goûts les plus bizarres, aux exigences les plus difficiles[3].

[1] Ville si propre, qu'on dirait qu'un roi de France l'a fait acheter en Hollande, pour servir de modèle à ses sujets des provinces méridionales.

[2] DUSSAULT, *Voyage à Baréges*, etc.

[3] Un Anglais, fort instruit et fort aimable, me disait à une table d'hôte, en Suisse, qu'il n'aimait de la nature que les horreurs;

Vous plaît-il de voyager les pieds armés de crampons, vous appuyant avec adresse sur un bâton ferré de six pieds de longueur, entre vingt, entre cent passages plus périlleux les uns que les autres? Tentez l'ascension à la *Brèche de Roland* (ce nom si antique et si glorieux vaut tous ceux qu'on peut faire sonner à votre oreille dans la Suisse); après quelques petites difficultés, qui ne sont pas dignes de votre courage, attaquez gaillardement l'endroit où les neiges accumulées font un ressaut semblable à une terrasse étroite. Alors écoutez de sang-froid votre guide qui marche là comme sur le grand chemin, et vous dit : « Allons, monsieur, appuyez ferme « sur le pied, il n'y a pas de danger; mais s'il vous « manque, vous ne mangerez jamais de pain [1].» Et il vous dira vrai; car vous aurez devant vous une pente de trois cents pieds de neige, au bas de laquelle vous serez reçu par des rochers... *Dî, talem avertite casum!*

Mais aussi quel ample dédommagement de cette audacieuse entreprise! Figurez-vous dans une immense muraille un créneau de plusieurs centaines de pieds d'ouverture et de hauteur; par cette fenêtre

que plus un lieu était sauvage, plus il jouissait. Il voyageait seul, cherchant des précipices, comme don Quichotte les aventures : il ne se plaisait qu'au milieu des ravins, au bruit des torrents. Assis sur le tronc d'un arbre déraciné par la tempête, il admirait la nature dans ses fureurs, comme un autre aime à la contempler dans les scènes les plus riantes. Du reste, sa sauvagerie ne nuisait point à la variété de ses connaissances ni à l'aménité de son caractère.

[1] Promenade de Paris à Bagnères-de-Luchon, etc.

immense, vous regardez en Espagne, en Espagne où il y a toujours quelque chose à voir. Votre vue n'aura de bornes que les limites de ses facultés. Entrez dans la brèche par le côté droit, et reposez-vous sous le hangar formé par la saillie d'un rocher qui porte un plafond de quelques centaines de pieds d'épaisseur. De ce haut et impérissable observatoire, remarquez à gauche le *mont Perdu*, sommet le plus éminent de cette immense masse calcaire qu'on appelle le *Marboré;* à vos pieds s'étend une belle vallée de neige, après laquelle la montagne nommée *Millory* vous représente fort bien la coupole de la halle au Blé de Paris. Au delà vous aurez toutes les montagnes de l'Aragon, et le tableau sera complet; il ne manquera rien à vos jouissances si un troupeau d'isards passe à deux cents pas de vous sur ce plateau dont je vous ai fait si grand'peur. Ces jolis animaux, leurs mouvements gracieux et légers, leur attitude inquiète, leur robe brune, formeront un contraste des plus agréables avec le désert blanc et silencieux qu'ils auront la complaisance de traverser dans tous les sens, en vous regardant chaque fois avec une vive curiosité, que vous partagerez, j'en suis sûr; puis vous redescendrez la montagne lestement, et dix heures auront suffi à tout ce travail, à tous ces plaisirs.

Comme les horreurs ne sont pas du goût de tout le monde, je ne conseillerai qu'aux têtes fortes d'approcher, même en tremblant, de cette crevasse étroite et profonde où en 182... le Nestor des guides,

le patriarche des Pyrénées, s'élançant au-devant de deux élèves des mines, pour les prémunir contre le danger imminent de la route qu'ils suivaient, s'enfonça tout à coup et pour toujours devant ces jeunes gens terrifiés. On entendait les gémissements sourds, les dernières paroles de ce vieillard qui, brisé par les roches aiguës, s'écriait : « *Dieu, ayez pitié de moi!* « *je m'enfonce, je péris.* » Les cheveux des voyageurs se hérissaient sur leur tête : ce fut en vain qu'ils réunirent leurs pieux efforts à ceux d'un fils désolé, que la clameur publique avait instruit de son malheur, et qui venait d'accourir sur les bords de l'abîme pour n'embrasser qu'un cadavre[1].

Empressés de vous arracher à ces rochers encore teints de sang, enfoncez-vous avec moi dans quelques-unes des vallées fertiles que traversent mille ruisseaux, que des montagnes couvertes d'une riche végétation protégent contre les vents du nord, et qu'anime une population heureuse. Entrez dans la *vallée de Campan*[2], tant de fois décrite, ou plutôt esquissée : c'est le Tempé des hautes Pyrénées. A mesure que vous avancerez dans cette vallée, les montagnes qui la bordent s'exhausseront davantage; le versant du côté gauche vous présentera des escar-

[1] L'un de ces intrépides voyageurs est M. Ed. Blavier, aujourd'hui ingénieur des mines, ex-directeur des mines d'Anzin, et père de trois fils que l'école Polytechnique a comptés dans ses rangs glorieux. C'eût été dommage que tant d'avenir eût été englouti dans la fente d'un rocher!

[2] Près de Bagnères-de-Bigorre.

pements de plus en plus rapides, tandis que celui du côté droit vous offrira des formes arrondies et une végétation plus active et plus riante. Alors se déroulera devant vos yeux charmés tout ce que cette belle vallée a d'attrayant et de magique; alors se déploiera le brillant ensemble des beautés pittoresques et des contrastes dont abonde son enceinte montagneuse. Ici, la vie, une culture variée, des jardins, des habitations d'une élégante uniformité, des fontaines, des moissons, enfin un amphithéâtre couronné par une forêt de sapins, dont l'éternelle verdure et la vétusté contrastent avec le renouvellement annuel des productions de la région inférieure. De l'autre côté de l'Adour, opposition complète : montagne aride, hérissée de toutes parts, sans traces de végétation, surmontée par des sommités plus stériles encore. Où trouver un assemblage aussi merveilleux des beautés de la nature et de celles qui sont le fruit de l'industrie humaine?

Vous visiterez aussi avec intérêt cette *grotte de Campan*, si fameuse par ses stalactites et les formes magiques qu'elles affectent ou plutôt qu'on leur prête. Des colonnes, des frises, des chapiteaux et toute une architecture fantastique arrêteront à chaque instant vos pas[1]. Mais oserez-vous parcourir

[1] A quelques lieues de Spa, les grottes de Remouchant, découvertes par un Anglais, il y a peu d'années, présentent les mêmes phénomènes, les mêmes bizarreries. Le voyage entrepris par le touriste sous ces voûtes ténébreuses et sur un sol glissant ne manque pas d'intérêt. Je crois avoir vu des palmiers, des élé-

tous les détours de ce sombre labyrinthe, et voudrez-vous grossir la foule des curieux qui laissent, sur l'immense plateau qui obstrue la voûte, tant de noms connus et inconnus, à côté de cette comtesse de Brionne, si célèbre par sa beauté, plus célèbre encore par ses revers? L'admirable *vallée d'Argelez*[1] a des beautés d'un autre ordre; un paysagiste ne l'eût pas mieux ouverte et mieux fermée : elle renferme, dans l'étendue d'une lieue, entre le fond de son bassin et ses hauteurs, *trente-trois villages.* C'est sur la terrasse de l'antique abbaye de Saint-Savin, placée à mi-côte, c'est-à-dire dans la véritable perspective du tableau, qu'il faut en considérer l'ensemble et les détails. Debout sur ce promontoire dès la pointe du jour, voyez le brouillard descendre au-dessous de vos pieds, s'étendre comme une mer immense et flotter entre les montagnes et jusque dans leurs moindres sinuosités, puis, après mille phénomènes[2], s'élever

phants, des statues, des temples, etc. Mes yeux m'ont peut-être trompé; mais l'excursion n'en a pas été moins curieuse ni moins amusante.

[1] Près de la petite ville de *Lourdes,* renommée à juste titre pour son chocolat exquis.

[2] Prêt à gravir le Saint-Gothard, j'ai été témoin du même spectacle. Les nuages, au fond de la vallée, s'élevaient et s'abaissaient successivement, comme des toiles à l'Opéra, tantôt affectant des couleurs grisâtres, tantôt revêtant des teintes moins sombres, selon que la lumière les éclairait. L'anxiété que l'on éprouve pendant que se déroulent devant vous ces vastes décorations, le piaffement des chevaux qui attendent à la porte de l'hôtel, l'impatience des voyageurs, la parole rassurante du sommelier qui conseille l'ascension longue et agréable, c'est là une scène alpestre qui ne s'oublie jamais.

dans l'air, semblable à une pluie d'or qui voile même le disque du soleil.

La vallée, délivrée enfin des vapeurs, vous apparaîtra fraîche de la rosée et brillante du soleil; la scène en un instant sera tellement éclairée que vous verrez jusqu'à l'écume des torrents et au vol des oiseaux. *Argelez*, comme une rose nouvellement épanouie, vous montrera ses bois, ses coteaux, ses plaines vertes de blé naissant, ou noires d'un récent labour; ses étages nombreux couverts de hameaux et de pâturages, ses bosquets au feuillage jaunâtre, enfin des glaces et des rochers menaçants : et il y aura dans le mouvement des oiseaux et des animaux de toute espèce, dans le bruit des sonnettes et les aboiements des chiens, dans celui plus confus des vents et des eaux mêlé et adouci par la distance, une vie si étendue, si variée, si calme, que vous éprouverez malgré vous je ne sais quelles idées douces, consolantes, immenses, qui vous rempliront d'amour pour l'Auteur de la nature et de confiance dans ses œuvres [1].

La *vallée de Bétharam*, avec sa charmante chapelle, témoin des plus grandes solennités religieuses, le 15 août et le 8 septembre, lors des fêtes en l'honneur de la sainte Vierge, avec son calvaire aérien, type du calvaire bâti près de la capitale, doit plaire aux voyageurs qui redoutent les fatigues et les dan-

[1] Une partie de cette description si brillante est empruntée M. THIERS, auteur d'un ouvrage intitulé *les Pyrénées*.

gers d'une ascension; car, loin de s'enfoncer dans la chaîne des Pyrénées, elle ne fait qu'en longer, de l'ouest à l'est, les premiers gradins, dont les formes surbaissées et arrondies invitent les plus timides à la visiter. Sur l'esplanade pratiquée au pied de la croix est un point d'optique ravissant. Votre vue embrassera le vaste horizon de la plaine et du bassin du Gave d'un côté, et de l'autre les innombrables accidents de sol, de végétation, de verdure, de coloris, que vous présenteront la vaste base de l'amphithéâtre des monts et leurs cimes chenues, parmi lesquelles vous distinguerez celle d'Asson. Après Bétharam, vous traverserez un pont d'une seule arche, orné de lierre et construit entre deux culées naturelles, stables comme les Pyrénées elles-mêmes. Là, le gave de Pau vous apparaîtra blanchi d'écume par les rocs qu'il baigne de ses eaux resserrées, et un tertre couronné de verdure dominera le pont si pittoresque où finit le Béarn et où commence le Bigorre.

Est-ce à présent, je le demande à des Français, aux amateurs de paysages frais et gracieux, la peine de courir en Suisse? Ces échantillons de vallées ne suffisent-ils pas pour nous dispenser de recommander avec plus d'insistance ces beautés naturelles? N'annoncent-ils pas dans les Pyrénées une nature plus riche, plus variée, surtout plus chaude, comme disent les peintres, que ces entonnoirs froids et profonds, où coulent à la vérité des eaux abondantes, mais que colorent plus rarement les feux du soleil? Et une scène sans soleil a quelque chose d'inanimé,

de mort, qui glace l'imagination, vous attriste et vous fait peur.

Que si la botanique a pour vous des attraits puissants, vous nagerez au milieu des richesses. « Tout « est couvert de plantes alpestres, dont les vives « couleurs répètent tantôt l'or des rayons solaires, « tantôt la blancheur éclatante des neiges qui les « avoisinent, tantôt la pourpre de l'aurore. Exposées « aux insultes de la froidure, elles ne s'effrayent pas « des neiges mêmes qui subsistent les deux tiers de « l'année, et sortent toutes fleuries des frimas que le « mois de juin seul fait disparaître [1].»

Vous foulerez ces mêmes montagnes où Tournefort, dévoré du besoin de s'instruire, passait les jours et les nuits, vivant de quelques tranches de pain noir, dans lesquelles il cachait des réaux pour les soustraire à la rapacité des miquelets. A votre retour, quel bonheur d'étaler devant vos amis, pendant les sombres journées d'hiver, vos trésors; de nommer ces fleurs inconnues, de les montrer avec joie, avec un certain orgueil, bien rangées dans votre herbier; de dire : Combien il m'a fallu de peine et de temps pour trouver cette *saxifrage* aux feuilles longues, étroites et édentées! Voyez la panicule de belles fleurs blanches que supporte une tige de trois pieds? C'est vers le centre de la chaîne, dans la fente des rochers, à une hauteur de plus de 1,500 mètres, que j'ai pu la rencontrer! Admirez un peu ce *Ra-*

[1] LA BOULINIÈRE, *Itinéraire descriptif des hautes Pyrénées.*

mondia[1] *pyrenaïca* aux fleurs d'un pourpre violet, sorte de solanée qui affecte le port des primevères, et que j'ai arraché avec tant de bonheur près du village d'Oo, non loin de la célèbre cascade de Gavarnie. Et le *Menziesra Daboeci*, dont les feuilles sont d'un beau vert en dessus et argentées en dessous, et dont les fleurs, disposées en jolies grappes, rappellent celles de quelques bruyères du cap de Bonne-Espérance! Je me souviens fort bien que c'est dans la gorge qui conduit du village d'Oleth aux Palvamiers de Berra, près de la frontière espagnole, que je fis cette précieuse découverte.

En cheminant lentement sur votre mulet, que l'avant de votre selle soit toujours garni de plantes et de fleurs. Vous ferez ainsi un cours de botanique aussi facile qu'agréable, soit en vous dirigeant vers un cirque ou vers une cascade, soit en regagnant le village où vous devez mettre en sûreté vos récoltes.

Mais il vous faut peut-être des plaisirs plus vifs, des exercices plus violents. Je devine votre goût : vous êtes chasseur, et votre fusil, captif pendant quatre mois dans nos contrées paisibles, soumises aux lois d'un garde champêtre, languit dans un repos qui vous pèse. Eh bien! imitez ces Anglais passionnés pour la chasse, qui traversent le détroit et s'en vont. sans jeter un seul coup d'œil sur Paris et sur la route, jusqu'aux rocs élevés, jusqu'aux montagnes neigeuses sur lesquelles court l'isard aux pieds légers.

1 On a donné à cette belle plante le nom de M. Ramond, l'un des hommes les plus distingués qui aient écrit sur les Pyrénées.

Ces Nemrods modernes ne regagnent leur île que lorsque la mauvaise saison les force de battre en retraite, et retournent chez eux chargés de dépouilles opimes. Vous accompagnerez aussi, si vous l'osez, ces hardis montagnards qui recherchent l'ours noir jusque dans sa tanière, et le chassent au fusil à balles. Cuirassé d'une triple peau de mouton, armé d'un long poignard, vous le combattrez corps à corps, et chercherez à le percer au moment où, levé sur les pieds de derrière, il s'élancera contre vous... Vous reculez d'horreur! attendez; voici une chasse sans danger, une chasse de femme. La chaîne entière des Pyrénées peut être considérée avec raison comme un pays de gibier volatile. Il passe par les gorges de ces montagnes une prodigieuse quantité de toutes sortes d'oiseaux qui désertent le Nord pour aller hiverner dans les pays méridionaux. Les becfigues, les mûriers, les ortolans, arrivent d'abord et s'abattent par milliers sur les buissons et sur les haies: vous les prendrez aisément avec des lacets formés de crins ou avec des gluaux, ou à l'aide d'un appeau réservé l'année précédente et renfermé dans de petites cages à double fond. Viennent ensuite les cailles et les tourterelles : vous les chasserez au tir, ou avec des appeaux naturels et factices. Aux tourterelles succéderont les sansonnets, les merles et les grives, et celles-ci se montrent avec une abondance telle, que les propriétaires de vignes en sont désolés, mais que les chasseurs enchantés en font une ample et facile déconfiture. La marche de ce

passage général sera fermée par les grues et les canards, précurseurs de l'hiver, pendant lequel abonderont les allouettes. C'est aussi la saison du coq de bruyère, dont la rareté progressive dans nos climats augmente le prix; de la perdrix rouge et de la perdrix ordinaire, et enfin, pour compléter le cortége, des faisans, qu'on ne rencontre plus que difficilement dans les forêts alpestres.

C'est aux peintres de paysage surtout que je fais un appel : ils l'entendront, j'en suis sûr. Embarrassés seulement du choix, ils hésiteront entre cette foule de tableaux charmants ou grandioses qui s'offriront à leurs pinceaux. Les ponts suspendus sur les gaves retentissants; le clocher aigu de l'ermitage, sortant d'une touffe d'arbres au sommet de la montagne; ces burons semés pittoresquement sur les pelouses herbeuses; les troupeaux suspendus sur la pente des rochers, ou cachés dans le creux des vallées; l'isard, dont les couleurs noirâtres se détachent si bien sur la neige; ces cirques, que leurs contours réguliers feraient attribuer à la main de l'homme; ces cavernes mystérieuses, où les rivières et les ruisseaux tiennent cachées leurs sources précieuses; les fleurs éclatantes qui tapissent le sol; le luxe et les horreurs de la nature; les stations thermales; les ruines des vieux châteaux, le berceau de notre Henri, roi de si facile accès, et si brave au milieu des arquebusades; les sentiers rocailleux que jeune il gravissait avec les jeunes enfants du village de *Coarraze;* enfin les Béarnais, avec leurs blouses

blanches, leurs bérets bleus, leurs cheveux ronds et pendants comme ceux des anciens rois chevelus; et le vêtement de leurs femmes, si éclatant et si bien fait pour le pinceau; et par-ci par-là quelques muletiers, quelques pâtres espagnols, aux yeux noirs, aux cheveux négligemment enveloppés dans le réseau : ne voilà-t-il pas de quoi enrichir vingt portefeuilles et charger vingt toiles? Voyez comme les Taylor, les Melling et d'autres vous donnent un bel exemple! En travaillant à votre couronne, songez à la gloire de votre pays, et n'allez plus emprunter à l'étranger des beautés que vous possédez chez vous.

Je dirai encore aux malades, aux valétudinaires : Où trouver des établissements mieux construits, mieux appropriés aux besoins divers? où trouver des eaux plus salutaires, qui coulent comme ici dans de riches bassins de marbre; des promenades plus faciles, plus nombreuses, des jardins anglais mieux distribués, une société plus polie, des porteurs plus gais et plus adroits[1]?

Résumons, et annonçons à ceux qui ont du temps et de l'argent à dépenser, qu'un voyage aux Pyrénées leur promet la santé, l'instruction et le plaisir;

[1] Voisenon rapporte, dans une lettre à Favart, datée de Cauterets, qu'ayant donné sa parole à des porteurs de se servir d'eux pendant la saison des bains, ces drôles se mirent, en le promenant, à danser de telle sorte, qu'il avait peine à se maintenir sur sa chaise de paille; ils chantaient à tue-tête : *Io bibero, io cantero, io saltero.* Ils voulurent même un jour, le pauvre abbé! le conduire jusque sur le haut d'une montagne pour lui faire tuer un ours...

que le terrible et le gracieux, la culture la plus variée et la stérilité la plus désolante s'y trouvent réunis; que les aspects immenses, sans bornes, et les horizons rapprochés, s'offrent à l'œil d'un amateur de la nature; que les cascades, sans affecter des formes gigantesques, n'y sont pas moins agréables et diversifiées que partout ailleurs; que les effets de lumière y sont admirables dans les jours sereins, depuis le lever d'un soleil rouge et brillant, jusqu'à l'heure où d'épaisses ténèbres finissent par tout envelopper; que les mœurs du peuple, son costume, son langage, ont quelque chose de piquant, d'inusité dans les provinces de l'intérieur; que depuis le compagnon de Charlemagne jusqu'au fils de Jeanne d'Albret, depuis Catherine de Médicis jusqu'à ce jour, ces rochers ont vu tout ce qui fut célèbre dans notre patrie; ces remparts inaccessibles, bâtis par la nature, et qui nous séparent de l'Espagne, se sont abaissés bien des fois devant nos armées, sous des bannières et avec des chances opposées; que la Suisse n'a rien d'aussi majestueux que la triple sommité du Vignemale, les pics du Midi et d'Ossau et la Brèche de Roland; que le caillou de la Raillère vaut bien le roc bizarre acheté à grand prix par une Anglaise fantasque au roi de Sardaigne; qu'il n'existe pas dans les treize cantons de terrasse semblable à celle de Saint-Savin; que les truites pyrénéennes égalent, pour le goût et la grosseur, celles du lac de Genève ou du Tessin; qu'enfin, pour arriver au terme de votre excursion, vous trouverez, quelque route qu'il vous

plaise de suivre, de quoi nourrir votre curiosité, meubler votre mémoire, intéresser votre cœur, au milieu de ces villes de France dont on dit du mal parce qu'on refuse de les étudier. Mais de quelque coin que vous partiez, arrivez à *Tarbes*, petite ville charmante, placée dans une plaine fertile, baignée par l'Adour, et en vue de toute la chaîne des Pyrénées.... et, s'il se peut, arrivez un jour de marché; vous y verrez une variété de races, de vêtements et de mœurs à la fois instructive et amusante; vous y apprendrez les premiers éléments de l'économie politique, comme les enfants apprennent à lire avec des images.

Et, avant de retourner à Paris, si vous traversez les Landes arides qui commencent au pied des basses Pyrénées, ah! je vous en conjure, faites une halte et détournez-vous un peu, pour arriver au modeste village de *Pouy* et vous incliner devant la patrie de Vincent de Paule, ce héros de la charité chrétienne, cet ami des orphelins et des malades, à qui l'on vient tardivement d'élever un monument au lieu même où il reçut le jour: ce voyage vous portera bonheur [1].

[1] Extrait des *Nouvelles Annales des voyages*, chez ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille.

APERÇU

SUR LES PYRÉNÉES

LES PYRÉNÉES.

Aspect général.—Tremblements de terre.—Lavanges.—Gaves.—Ponts corniches.—Oules.—Effets de lune, de soleil.—Orages.—Habitants. —Conseils aux voyageurs.—Tableau des hauteurs mesurées dans les Pyrénées.

Aspect général.—Les Pyrénées, les plus hautes montagnes après les Alpes, s'étendent de l'océan Atlantique à la Méditerranée, l'espace de 360 kil., dans une direction uniforme de l'O. N. O. vers le S. On distingue deux chaînes, dont l'une s'étend sur les bords de l'Océan, se termine par les montagnes Maudites, et se continue jusque vers la Méditerranée. La chaîne orientale, qui s'élève au N. de la Maladetta, commence par des sommets beaucoup moins élevés que ceux du centre; mais sa hauteur s'accroît à mesure qu'elle s'approche de la Méditerranée.

La pente des Pyrénées est moins escarpée du côté de la France que du côté de l'Espagne. On découvre les neiges permanentes à la hauteur de 2,400 mètres. Elles occupent une bande de 10 à 12 kil., et résistent à l'E. aux rayons du soleil; mais au N. et à l'O. elles se fondent presque toujours. Les glaces permanentes n'occupent qu'une bande de 600 mètres. Elles se forment de l'accumulation extraordinaire des neiges dans les lieux où le vent les rassemble. On les nomme dans le pays *Sernelhes*. Depuis le Marboré jusqu'à la

Maladetta, couverte de neige en tout temps, et ceinte de larges bandes de glace, il existe un nombre considérable de glaciers que l'œil exercé reconnaît de loin à leur teinte bleuâtre, à leur coupure nette, et à des fentes qui les traversent.

En comparant la zone glaciale des Pyrénées à celle des Alpes, on est d'abord frappé de leur différence en largeur. Celle-ci a 2,600 mètres de large; la première n'en a que 600. Cependant les pics les plus élevés de ces chaînes ne diffèrent en hauteur que de 1,400 mètres, et en latitude que de 3° et demi. L'air des montagnes du premier ordre est aussi pernicieux que celui des montagnes inférieures et moyennes est favorable.

Après avoir jeté un coup d'œil sur cette chaîne immense, connue et célèbre depuis Hérodote jusqu'à nos jours, nous allons parler des hautes Pyrénées, qui appartiennent au département du même nom.

HAUTES-PYRÉNÉES.—La longueur de la crête des montagnes qui bornent le département des Hautes-Pyrénées d'orient en occident est de 60 kil.; la largeur réduite des montagnes, depuis la crête jusqu'à la base, est de 28 kil., ce qui donne une surface carrée de 420 kil. Cette partie de la chaîne, qui est réellement la plus élevée, en forme comme le centre et le noyau; c'est elle qui a donné au département le nom qu'il porte.

Les Pyrénées se découvrent de fort loin : on les voit se déployer avec majesté à peu de distance de Toulouse, disparaître ensuite, se dérober un instant aux regards du voyageur, et reparaître plusieurs fois comme entassées, pour ainsi dire, les unes sur les autres, se servant réciproquement d'appui et offrant le tableau le plus pittoresque et le plus majestueux.

Leur aspect varie beaucoup, suivant l'état de l'atmosphère, le plus ou moins de clarté du jour; une vapeur

légère les enveloppe presque toujours. Le matin, le midi et le soir offrent, chacun, des nuances qui changent par gradation et se modifient à chaque instant. Ces variations sont plus remarquables dans l'été, quoique chaque saison ait les siennes. Leurs sommités blanchissent à la chute des neiges; elles sont resplendissantes lorsqu'un beau soleil les éclaire; une teinte jaunâtre annonce un commencement de fusion; alors on voit paraître de distance en distance des points noirâtres, plus ou moins larges, qui s'agrandissent successivement de la base au sommet, à mesure que la fonte s'opère : au commencement de l'été, toute la surface reprend une teinte uniforme.

Tel est en général l'aspect des hautes Pyrénées vues de la plaine. Dans cette position, on n'aperçoit presque pas les gorges qui les sillonnent, ni les anfractuosités, les gouffres et les précipices qui en forment à la fois un tableau terrible et imposant. On ne voit pas ces lacs nombreux, ces glaciers que le soleil ne fond jamais entièrement, ces grottes souterraines, ces ponts de neige, ces cascades qui font l'admiration du voyageur. Ce sont les grandes sommités qu'il faut gravir, c'est à l'extrémité des vallées qu'il faut pénétrer, pour jouir de ces beautés sauvages, de ces jeux de la nature qui remplissent l'âme d'étonnement, d'admiration, de surprise agréable, d'horreur et d'épouvante.

Les hautes Pyrénées sont dominées par un très-grand nombre de pics qui s'élèvent en amphithéâtre depuis les plus humbles collines jusqu'à la crête centrale. Les principaux sont : le pic du Midi de Bigorre, le pic Mont-Aigu, de Bergons, de Néouvieille, le pic Long, le Vignemale, le Canigou, la Brèche de Roland, le Tuccaroy, le Marboré, qui comprend : 1° les sommets visibles de Gavarnie; 2° le Sommet Cylindrique, placé plus à l'E.; 3° le mont Perdu, sommet le plus oriental; 4° enfin le pic d'Arbizon, situé à l'E. de Néouvieille, près de la vallée d'Aure. Ils sont presque tous placés

sur la même ligne, et marquent la direction de la crête centrale; cependant quelques-uns, non moins considérables, par une anomalie très-remarquable, sont situés hors de cette ligne (*Itinéraire de la France*).

« Il semble, dit Darcet, qu'on peut concevoir la longue chaîne des Pyrénées comme un grand banc, comme une contrée excessivement élevée dans son origine, d'abord pleine et unie, mais qui se serait ensuite dégradée, et aurait été sillonnée par la fonte des neiges, par les vents, les pluies, les orages, etc. Et les mêmes causes, n'ayant pas cessé d'agir, auraient enfin déchiré cette masse immense, et l'auraient réduite à l'état de ruine où nous la voyons de nos jours [1]. »

Il paraît évident que la destruction graduelle, mais insensible, de cet immense monument de la nature a commencé par le comble, et que ces destructions, à mesure qu'il s'affaisse, continuent à s'exercer par les mêmes causes sans cesse agissantes. En voici les principales : sans parler du chaud, du froid et des dissolvants de toutes les sortes, la plupart des sommets actuels des montagnes primitives sont toujours couverts de neiges et de glaces; ils sont environnés de lacs dont les parois s'altèrent de jour en jour. Ces digues naturelles, usées et dissoutes à la longue, cèdent enfin; et quand les eaux qu'elles retenaient viennent à s'échapper de ces grands réservoirs en torrents impétueux, les montagnes voisines, ébranlées jusque dans leurs fondements, chancellent, tombent quelquefois, forment de nouvelles montagnes et de nouveaux ravins, suite nécessaire et progressive de la première cause et des premières impulsions. On sent que la fonte des neiges, le mouvement des eaux et leurs épanchements sur toutes ces montagnes diversement configurées, n'y sauraient,

[1] *Discours sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées, et sur les causes actuelles de leur dégradation*, page 41. — Paris, 1776.

comme dans nos plaines, produire de vastes inondations. En effet, soit que l'orage ici verse des torrents, soit que les lacs viennent tout à coup à déborder par différentes causes, et que les gaves qui en descendent, refoulés dans leurs canaux, se divisent en plusieurs branches vagabondes et destructives, quelques heures après ces déluges momentanés, la côte lavée devient aussi sèche qu'auparavant, et l'on y marche tout au plus sur des débris fangeux.

C'est ainsi, tout l'atteste, que la bande uniforme dont il s'agit fut travaillée jadis[1], et qu'elle continuera de l'être tant qu'elle dominera les frontières indécises de deux vastes empires; car tous les tertres exhaussés sur la face du globe tendent, comme l'élément fluide, à se mettre de niveau avec les plaines.

Tremblements de terre.— Quelques voyageurs ont été surpris de ne voir dans les Pyrénées aucune des preuves incontestables du séjour de la mer; d'autres n'y trouvent pas le plus léger indice de volcans. Quant aux volcans, il faut avouer qu'on n'en a découvert jusqu'ici que de faibles vestiges. Mais les tremblements de terre, qui en sont un accessoire souvent aussi effrayant que les éruptions mêmes, y sont très-fréquents. Le tremblement de terre de l'année 1660 dérangea le cours des fontaines; un grand nombre furent refroidies et perdirent leurs qualités salutaires. Celui de l'année 1678 grossit subitement les eaux de la Garonne et de l'Adour; elles sortirent avec violence des entrailles des montagnes, après s'être ouvert plusieurs passages et avoir entraîné les arbres et les plus gros rochers; des

[1] La partie supérieure de la chaîne des Pyrénées est toute formée de matières qu'on répute secondaires, etc.; en sorte que ces matières y tiennent une place si éminente, et s'y rendent si remarquables par leur volume et leur hauteur, que notre hémisphère ne représente, dans aucune chaîne observée, d'aussi prodigieux monumens du travail que tous les systèmes attribuent à la mer. (RAMOND, page 104.)

montagnes entières furent affaissées. Lors de l'affreux désastre de Lisbonne, la terre s'entrouvrit près de Juncadas; des maisons furent renversées à Lourdes; une montagne entière disparut et fit place à un lac. Lorsque la Sicile et la Calabre furent ébranlées, les Pyrénées se ressentirent également de ce désastre.

Ces montagnes offrent sans cesse au botaniste, au géologue, au physicien, l'occasion d'étudier la nature. Chaque canton a quelque production particulière. A la vue d'une si prodigieuse quantité de plantes indigènes et de minéraux, il n'est personne qui ne se laisse entraîner à des recherches pénibles.

On ne voit plus de grands glaciers dans les Pyrénées; les plus considérables, après avoir résisté longtemps aux rayons du soleil, se sont enfin amollis, et ont coulé du haut des montagnes.

La partie la plus élevée des Pyrénées est couverte de neiges dans toutes les saisons. Ces neiges ne fondent jamais avec autant d'abondance qu'au temps des pluies du printemps et de l'été, portées par les vents du S. O. et du S., et qu'après un orage.

Lorsqu'à la fin de l'été[1] on observe les Alpes d'un certain éloignement, comme par exemple du haut de la chaîne du Jura, on remarque une bande de neige éblouissante, qui semble ceindre la partie supérieure de ces montagnes. Le bord inférieur de cette bande ou zone paraît être une ligne droite et horizontale; cette ligne est ce qu'on appelle la *ligne inférieure* ou la *limite des neiges permanentes*, et la bande elle-même, la *zone des neiges permanentes*. Mais à mesure que l'on s'approche des montagnes, la régularité du bord inférieur de cette bande disparaît; on trouve des lieux où la neige et la glace descendent beaucoup au-dessous de

[1] M. CHARPENTIER *Essais sur la constitution géognostique des Pyrénées.*

cette ligne, et d'autres, au contraire, où elles se tiennent considérablement élevées au-dessus. Néanmoins l'élévation de cette ligne, prise telle qu'elle paraît vue de loin, est regardée comme la hauteur moyenne des limites des neiges perpétuelles.

Mais les Pyrénées n'offrent point cet aspect lorsqu'on les voit dans l'éloignement; elles présentent seulement plusieurs grandes masses de neiges isolées, dont la base est plus ou moins cachée par des montagnes qui se trouvent devant elles.

Il est donc très-difficile de déterminer la hauteur de la limite des neiges perpétuelles dans les Pyrénées. Néanmoins M. Ramond est parvenu, par une suite d'observations barométriques, à la déterminer et à la fixer. Elle est, d'après ce savant, à la hauteur de 2,800 mètres environ[1]. Il est inutile d'ajouter que cette hauteur ne s'applique qu'aux pentes septentrionales; car sur le versant méridional, et en général sur toutes les pentes exposées au sud, on ne trouve plus de neige déjà au milieu d'août.

Lavanges.— On peut regarder les lavanges ou avalanches comme l'une des causes les plus destructives

[1] D'après les observations de M. de Humboldt, la limite des neiges perpétuelles est sous les 0 à 10 degrés de latitude, dans les Cordillières de l'Amérique, à 4,795 mètres, et sous les 19e et 21e degrés de latitude boréale, dans le Mexique, à 4,580 mètres.

Sous la zone tempérée, sous les 42e et 45e degrés de latitude boréale, elle est au Caucase, suivant MM. Engelhardt et Parrot, à 3,216 mètres.

Elle est dans les Alpes, sous 45° 45' et 46° 30' de latitude boréale, suivant les observations de M. Yahlenberg, à 2,670 mètres.

Enfin, cette hauteur est, d'après les recherches de M. de Buch, dans la Laponie, à 70° de latitude, à 1,060 mètres.

Voyez l'extrait d'un mémoire précieux de ce dernier physicien, *sur la limite des neiges perpétuelles dans le nord*, inséré dans les *Annales de chimie et physique*, juin 1816, pages 183 et suiv.

des montagnes. Ce sont elles, d'ailleurs, qui ont formé et forment tous les jours ces profonds ravins, redoutables arsenaux garnis de longs chapelets de roches suspendues, et qui n'attendent qu'une lavange nouvelle pour s'écrouler avec fracas et foudroyer les vallons.

On compte plusieurs sortes de lavanges, qui s'annoncent et agissent diversement. Après de grands orages, souvent accompagnés de tremblements de terre, les collines détrempées versent des torrents de boue suivis d'éboulements terribles.

Il est une autre espèce de lavange non moins funeste, et qui a lieu lorsque la neige, tombant à gros flocons, est agitée sur le flanc des montagnes par des vents impétueux qui la replient sur elle-même et la condensent. C'est alors que vous verriez se précipiter des espèces de ballons dont le volume s'augmente au point que les rochers eux-mêmes ne sauraient arrêter ces masses prodigieuses dans leur chute redoublée.

La lavange n'est pas toujours produite par des vents déchaînés[1]; elle s'opère aussi dans un temps calme. Il ne faut qu'une pierre fortuitement échappée d'un sommet pour amener de grandes ruines en un instant. Quand le rideau de neige tiré sur les montagnes commence à s'épaissir, on craint le moindre souffle, la moindre vibration; on redoute même le bruit des eaux. Le voyageur n'ose agiter son fouet. Les pasteurs retiennent leur haleine, modèrent la marche de leurs troupeaux, en ôtent les sonnettes, tant ils craignent d'ébranler l'atmosphère.

On met encore au rang des lavanges le débordement des lacs : alors il ne s'agit plus de destructions partiel-

[1] Les habitants de ces vallons distinguent, comme les montagnards des Alpes, deux sortes de lavanges, la *lid de terre*, qui roule du haut des montagnes, et la *lid de vent*, que les ouragans élèvent dans la partie supérieure. (RAMOND, page 32.)

les, le torrent dévastateur renverse et entraîne tout ce qu'il trouve sur son chemin, rien n'échappe à sa furie.

Gaves ou *Torrents.* — La plupart des lits des différents gaves qui existent encore ont commencé à être creusés par les premiers torrents qui, dans l'origine, se sont insensiblement ouvert des routes sur les penchants de la montagne primitive, qu'ils ont divisée et morcelée au point d'en avoir fait en tout sens une forêt de pics de diverses hauteurs.

Pourquoi tant d'interruptions et d'inégalités de profondeur dans la plupart de ces gaves? c'est-à-dire pourquoi les voit-on s'abîmer dans des canaux ténébreux taillés à pic, d'où ils reparaissent après de longs espaces, pour rouler au plus grand jour leurs eaux écumantes sur le sable ou à travers les rochers? Ces interruptions et ces inégalités accidentelles, il les faut attribuer aux encombrements qu'éprouvent les lits de ces gaves inclinés.

Règle générale : à mesure que les montagnes parallèles se dégradent, s'affaissent, les portions de la vallée correspondante se comblent pour se rouvrir ensuite. Ainsi, lorsque de part et d'autre les montagnes voisines du torrent sont saines et bien assises sur leurs bases, presque toujours le torrent est égal dans son cours et de la même profondeur; mais quand elles sont en dégradation, le canal se remplit plus ou moins de leurs débris, lesquels changent, dans le premier cas, la direction des eaux, dans le second, forment des ressauts et quelquefois d'assez belles cascades. Entre mille exemples de l'encombrement des gaves, le Bastan passait autrefois sur un plateau voisin de Baréges, et à travers l'endroit où sont maintenant situés les bains : d'où il faut conclure qu'il doit y avoir, sur les flancs de toutes ces montagnes et sous leurs débris, une multitude de canaux où coulaient les anciens gaves, dont on retrouve de temps en temps les traces et les entailles.

Ponts et *corniches*. — La nature, qui ne souffre guère dans les Pyrénées d'autres monuments que les siens, permet cependant à l'industrie humaine de se pratiquer des routes sur les bords des torrents et des abîmes, et de construire des ponts, souvent détruits il est vrai, quoique solidement construits.

C'est au fameux Polard que l'on doit le projet et en partie l'exécution de la route prolongée depuis Pierrefitte jusqu'à Baréges, ainsi que la plupart des ponts que l'on y voit aujourd'hui. Ces travaux et ceux de la vallée de Cauterets, commencés sous l'intendance de M. de La Bauve, furent continués sous celle de M. d'Etigny.

On n'avait rien négligé pour rendre ces ponts durables. Quelques-uns sont renversés de temps en temps; on les refait, et ce sont en quelque sorte les mêmes. Les culées en sont fondées sur le roc, et l'on a eu soin d'en mettre les piles à l'abri de masses assez fortes pour soutenir le poids des eaux lorsqu'elles viennent à fondre tout à coup dans le temps des lavanges.

Quant aux corniches, lorsqu'il n'est pas possible de les prolonger sur les flancs de certaines montagnes dégradées ou qui opposent trop d'obstacles, on cherche de l'autre côté du torrent des pentes plus traitables; ce qui ne peut s'exécuter que par le moyen des ponts. Le premier pont en nécessite un second, lorsqu'il s'agit de revenir sur le flanc de la même montagne.

Ne parlons ici, dit M. Dussault, que du pont d'Enfer, voisin de Pierrefitte. C'est le plus imposant de cette gorge, non moins étonnante quelquefois que celle de Gavarnie, dont elle reçoit les torrents qui la dévastent. Le nom d'Enfer lui fut vraisemblablement donné à cause de la profondeur et des formes redoutables de l'abîme sur lequel il fut jeté. On s'arrête malgré soi sur ce monument de l'audace humaine. L'esprit y reste partagé entre l'art et la nature. On ne sait qu'y admirer le plus, du projet ou de l'exécution.

Les montagnards ne se livrèrent qu'à regret à ces premiers travaux, exécutés par des maîtres et par corvée. Il n'en fut pas de même de ceux de la vallée de Gavarnie. Ils firent volontiers pour eux-mêmes ce qu'on les avait forcés de faire pour de fiers étrangers. Depuis longtemps les colons de Gèdre et de Gavarnie, dans la saison des frimas, tombaient, faute de rebords, de cinq à six cents pieds de hauteur sur les rochers du gave, lorsqu'ils voulaient aller à Luz, à Baréges, ou descendre dans la plaine. Instruits par les travaux forcés de leurs pères, un élan généreux leur fit entreprendre, pour le salut commun, et exécuter en peu de temps, des corniches ou banquettes.

L'infatigable et patient montagnard, en faisant les ponts et les corniches de la longue vallée de Gavarnie, peu sensible aux formes, n'a cherché que l'utile. Profitant de tout, ne dérangeant rien sans nécessité, il n'a fait que suppléer aux ébanches de la nature, mère des arts, qui en est le grand exemplaire, et les a tous indiqués. Le sol variant toujours, le gave étant plus ou moins accessible, un pont chez eux ne ressemble jamais à l'autre. Tantôt, sans égard à la symétrie, des rochers adhérents servent de piles ou de culées; tantôt une demi-arche, exécutée à peu de frais, aboutit contre la pointe d'une roche courbée; et ce point presque tout entier de fabrique naturelle, plaît autant par son effet pittoresque que par sa singularité.

S'il est doux de contempler, au milieu de ces monts variés à l'infini, la nature ne cessant d'opérer sur elle-même à l'aide de ses propres éléments, il n'est pas moins touchant d'y rencontrer la trace des premiers essais de l'industrie humaine.

Il ne se passe point d'année qu'il ne faille, dans plusieurs vallons, réparer les dommages occasionnés par les lavanges. On sait que des montagnes subitement écrouiées changent quelquefois la face de ces lieux au point que les habitants eux-mêmes ont bien de la peine

à s'y reconnaître. Ils y restent cependant, et redoublent d'efforts jusqu'à ce qu'ils aient vaincu les obstacles et déblayé quelque recoin de terre.

Les seules corniches entaillées à diverses hauteurs sur le flanc des montagnes parallèles et le long du gave mériteraient que l'on retournât exprès à Gavarnie pour les considérer. Quant la roche vive est verticale ou déborde sa base, ils ont soin d'y accoler un support de briques ou de cailloux en forme de terrasse ou de banquette ; quand elle a des aspérités ou des pointes saillantes, ils s'y prennent de manière qu'outre la banquette projetée ils y gagnent encore un parapet, tant ils ont de tact et de bon sens !

Ajoutez à ces travaux, dont quelques-uns sont dignes des Romains, sinon par l'art, du moins par le courage et la ténacité, cette multitude de petites routes circulant comme de longs fils autour des roches escarpées, s'élevant par de nombreux détours jusqu'aux sommets des montagnes, d'où elles descendent obliquement et en sens contraire, se repliant sur elles-mêmes jusqu'au fond des vallons. Le voyageur distrait ou fatigué, et qui d'ailleurs ne sait admirer que nos grands chemins et les quais de nos villes, qui le plus souvent ne regarde qu'à ses pieds, ignore que ces traces, presque imperceptibles aux yeux les plus perçants, servent de débouchés ou de communications à des pelotons de cabanes éparses et suspendues sur d'âpres coteaux où la moindre récolte suffit pour attirer des colons.

Pour faire sentir la nécessité des travaux dont on vient de parler et donner une idée de la configuration de ces lieux, observons une fois pour toutes qu'il n'y a point ici de vallon qui n'ait son gave ou torrent, comme il n'y a point de rue dans nos villes qui n'ait son ruisseau. Que l'on se représente donc, aux différences près, une immense cité dont les rues plus ou moins resserrées se prolongent parallèlement, se croisent de temps en temps, et quelquefois manquent de débouché.

Ne méprisons rien : mettons au rang des ponts ceux qu'ils jettent sur les torrents qui sillonnent les montagnes de haut en bas, puisqu'ils ne leur sont pas moins utiles que les autres. Sans eux pourraient-ils en effet passer avec leurs troupeaux sur la rive opposée, et d'une montagne à une autre? Ces ponts ne sont, il est vrai, composés que de planches recouvertes de terre et de gravier; mais offrant la même utilité, ils portent le même nom.

Oule.— Une des principales beautés des Pyrénées, et celle qui excite le ravissement des voyageurs, ce sont les magnifiques cirques ou amphithéâtres que forment les intervalles qui les séparent, et que les gens du pays nomment *oules*.

L'oule de *Gavarnie* est un de ces sites singuliers qu'on chercherait en vain hors des Pyrénées. L'oule d'*Estaubé*, beaucoup plus développée, est cependant moins remarquable. Mais celle qui les surpasse toutes, c'est l'oule de *Héas*. Lorsqu'on atteint le plateau de *Troumousse* et qu'on se trouve au niveau de ce cirque majestueux, on reste interdit à l'aspect d'un spectacle aussi frappant. Les deux chaînes, qui jusque-là ont resserré la fente, s'écartent tout à coup l'une de l'autre. Du lieu où est le spectateur, elles semblent se courber en un vaste croissant. L'une de ces branches se termine par deux énormes rochers qui se projettent en avant comme deux bastions. On les voit de Héas; leur blancheur contraste fortement avec le ton rembruni des murailles qui les accompagnent. Entre eux est la rampe qui conduit au port de la Canau. L'autre branche du croissant est une longue montagne tout unie et toute nue dont le sommet, terminé en plate-forme, est surmonté d'un rocher tronqué qui se perd dans les nues. Ce rocher, appelé *la Tour des Aiguillons*, ressemble au Marboré; et quoique son élévation soit bien moindre, cependant son isolement lui donne une sorte d'avantage : il domine sans concurrents le cirque et son

enceinte. Troumousse réunit les deux branches du croissant : chargée de glace, hérissée d'aiguilles, sillonnée de profondes déchirures d'où s'écoulent des torrents de ruines, elle maintient par la fierté de ses formes l'espèce de prééminence que lui assure sa situation seule. L'espace renfermé dans une pareille enceinte serait un gouffre s'il n'était immense. Cette enceinte n'a nulle part moins de 8 à 900 mètres de haut ; mais elle a plus de 8 kilomètres de circuit. L'air est libre, le ciel ouvert, la terre parée de verdure ; de nombreux troupeaux s'égarent dans cette étendue dont ils ont peine à trouver les limites. Trois millions d'hommes ne la rempliraient pas ; dix millions auraient place sur son amphitéâtre ; et ce superbe cirque se trouve à la crête des Pyrénées, à 1,800 mètres d'élévation et au fond d'une gorge hideuse, où le voyageur se glisse en tremblant le long d'un misérable sentier dérobé aux précipices (*Itinéraire de la France* par Richard).

Les jouissances qu'on éprouve à la vue de ces scènes ne sont rien encore en comparaison de celles qui attendent le voyageur sur le sommet de ces montagnes françaises.

« On veut connaître les Pyrénées, dit M. Ramond, et l'on se traîne le long d'une couple de sentiers que la routine a tracés. Que l'on monte au *Piméné* ; peu de sommets sont d'un accès aussi facile ; aucun autre peut-être ne dédommagera aussi complétement de ce qu'il en aura coûté pour l'atteindre. Sont-ce des aspects que l'on cherche ? Voilà le *mont Perdu*, le *Cylindre*, le *Marboré*, ses tours et ses créneaux : on les a vus séparés, il faut les voir ensemble ; on les a vus de loin, il faut les voir de près ; on les a vus du fond des vallées, il faut les voir de niveau ; dominer ces vallées, ces cirques, ces amphithéâtres et les sources des longues cascades qui en franchissent les degrés. Comme ces murailles s'élèvent du sein de ces obscures profondeurs ! comme elles surmontent le confus amas des Pyrénées ! Quelles formes ! quelle couleur ! quel

jour en éclaire le faîte, et quelle distance ces clartés mettent entre elles et tout ce qui rivalise avec elles! C'est ainsi que les hauteurs extraordinaires se distinguent des hauteurs communes. Plus on s'élève et plus on est accablé de leur supériorité, et la comparaison de ce qui en approche le plus près est encore ce qui les rehausse davantage. »

Effets de lune.—C'est dans les gorges tortueuses des Pyrénées et parmi leurs décombres qu'il faut voir la lune répandre sa lumière empruntée, projeter des ombres douteuses sur les sommets couverts de neiges, autour des pics entr'ouverts et noircis par la foudre; qu'il faut la voir paraître, disparaître plusieurs fois en un instant, comme si elle se jouait du voyageur qui la suit des yeux, la perd tout à coup, la cherche et la retrouve à travers la fente d'un rocher au moment où y pensait le moins.

Tantôt la lune, dans ces monts inégaux, cachant la moitié de son disque derrière une roche anguleuse, semble vous épier et chercher à vous surprendre: tantôt s'arrêtant, pour ainsi dire, au milieu de sa course, se livrant tout entière à vos regards, vous l'apercevez au bout d'un vallon, comme à travers un tube, éclairant doucement les troupeaux revenant à l'étable, et les eaux ruisselantes sur le flanc des montagnes.

Effets de soleil.—Qui pourrait saisir les nuances infinies produites par le soleil penchant vers son déclin, peignant le bord des nuages de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel? Qui pourrait décrire ce mélange de lumière et d'obscurité, ce passage insensible du jour qui finit au moment où la nuit commence, quand l'ombre rétrograde, et qui va toujours se prolongeant, s'épaississant du fond des précipices jusqu'aux cimes les plus élevées, voile tout, et dérobe enfin la forme des objets?

Avant la totale immersion du soleil, de grands faisceaux d'une lumière oblique, souvent interceptée, colorent encore quelques hautes prairies, d'où les pas-

teurs ramènent leurs troupeaux. A mesure qu'ils s'enfoncent, les monts se rapprochent, se confondent; on ne voit plus qu'un nimbe, ou grand cercle de vapeur, dont la lumière est néanmoins assez vive pour éclairer autant et plus que la lune. Déjà les corniches et les sentiers s'effacent, les pics s'émoussent, les amphithéâtres décolorés n'offrent plus que des cavités sombres. Vous n'entreverriez plus alors au fond des vallons que des routes vaporeuses, que l'on prend, selon qu'elles sont plus ou moins offusquées de brouillards, pour autant de Cocytes fangeux.

Le dernier coup d'œil est le plus frappant. On ne voit plus le soleil, mais on en retrouve encore pendant quelques minutes les feux rougeâtres sur des milliers de pics embrasés, de sorte que l'on croit assister à la conflagration de l'univers. Tout à coup ces feux s'éteignent, et la plupart des sommets, à la lueur d'un faible crépuscule, ne ressemblent plus qu'à des torches fumantes.

« Quiconque, dit Ramond, n'a point pratiqué les montagnes du premier ordre, se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues qu'on y éprouve et des dangers que l'on y court. Il se figurera encore moins que ces fatigues mêmes n'y sont pas sans plaisirs, que ces dangers ont des charmes; et il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ramène sans cesse celui qui les connaît, s'il ne se rappelle que l'homme, par sa nature, aime à vaincre les obstacles; que son caractère le porte à chercher des périls, et surtout des aventures; que c'est une propriété des montagnes de contenir dans le moindre espace et de présenter dans le moindre temps les aspects de régions diverses, les phénomènes de climats différents; de rapprocher des événements que séparaient de longs intervalles; d'alimenter avec profusion cette avidité de sentir et de connaître, passion primitive et inextinguible de l'homme, qui naît de sa perfectibilité et la développe; passion

plus grande que lui, qui embrasse plus qu'il ne peut saisir, devine plus qu'il ne peut comprendre, pressent plus qu'il ne peut prévoir, franchit sans cesse les bornes de sa fragile et courte existence, l'égare souvent sur le but de sa vie, mais au moins l'endort sur ses misères, et l'étourdit sur sa brièveté. »

Orages. — Ramond dépeint ainsi la direction de la marche des orages à travers les Pyrénées, et donne la description d'un phénomène accompagné de circonstances extraordinaires.

« Les nuages formés dans le bassin de la Méditerranée ou sur le sol de l'Espagne viennent-ils à atteindre les Pyrénées, on les voit, durant plusieurs jours, attachés aux cimes méridionales, s'y amonceler de plus en plus, et ne pouvoir les franchir. Transportons-nous sur la barrière où ils demeurent arrêtés : le soleil nous accompagne jusqu'au tranchant de la crête ; là nous trouvons l'orage battant avec furie le revers des montagnes. La crête est exactement sa ligne de partage ; et la masse des nuages, s'élevant au-dessus à perte de vue, est invariablement maintenue sur le prolongement vertical de cette limite par la direction ascendante que prend le vent impétueux qui heurte les pentes. Mais peu à peu l'amas s'accroît, et le moment de la surcharge arrive. On croirait que ces nuages vont s'écouler par le haut, car il n'y a là aucun obstacle visible ; point du tout, c'est par le bas qu'ils se mettront en marche ; ils s'emparent de tous les défilés, de tous les créneaux de la crête, parce que l'étranglement y redouble la vitesse du vent, et franchissent le détroit par pelotons, saluant à la fois d'une double détonation les deux parois de la brèche qui leur a livré passage. La barrière une fois forcée, l'intervalle de sept à huit lieues qui sépare le Marboré de la chaîne septentrionale est bientôt envahi. Celle-ci n'oppose qu'une faible résistance, le Pic du Midi est foudroyé en passant, et l'orage s'étend sur la plaine.

« Rien de plus ordinaire que de voir du sommet la plaine chargée de nuages, et ces nuages remonter le long de ses pentes avec le vent qui les entraîne. Je dois à une circonstance pareille d'avoir été témoin de l'un des plus rares

phénomènes que m'ait offerts l'atmosphère de ces hautes régions. Je montai au pic le 8 août 1792 avec un ciel pur et le plus beau soleil. Arrivé à la cime, à trois heures après midi, je trouvai, non-seulement la plaine entièrement couverte de nuages, mais ces nuages pressés contre l'escarpement septentrional de la montagne, et se dressant perpendiculairement sur ma tête, à une hauteur que je n'estime pas moindre de cent cinquante mètres. La distance était facile à mesurer : trente pas au plus. Sur cet immense rideau, dont la surface était parfaitement plane, se projetait mon ombre, celle de trois personnes qui m'accompagnaient, et l'ombre du tronçon du sommet au haut duquel nous étions placés; le tout environné d'un iris dont le diamètre m'a paru de quarante degrés au moins, et à peu près égal à celui des halos que nous voyons autour de la lune. La continuité de cette vaste circonférence n'éprouvait d'autre interruption que celle d'un arc de quelques degrés, intercepté par l'image de notre piédestal. Les couleurs de l'iris étaient d'une vivacité admirable, et nos ombres d'une telle netteté, qu'un miroir n'en aurait pas plus fidèlement représenté les contours. Nous contemplâmes ce tableau l'espace de trois quarts d'heure, sans qu'il éprouvât la plus légère altération. Sur ce rocher, sous ce ciel, à la vue de ce magique spectacle, on eût cru assister vivant à son apothéose. »

Habitants.—On se repose avec délices, dit M. P***, en contemplant le bonheur que la paix procure au bon Pyrénéen. On voit qu'il jouit sans trouble des solides richesses d'un climat aussi favorable au plaisir qu'à la santé. Il trouve dans ses montagnes toutes les beautés des Alpes, sans être silencieux et grossier. L'Alpin est esclave, au sein des démocraties et des oligarchies suisses, avec toutes les dispositions à la douce sociabilité. Le Pyrénéen montagnard est léger, un peu malin, mais poli sans simagrées. Aimant le vin, je n'ai pas trouvé un seul homme ivre. Ce n'est pas seulement le plaisir de boire qu'il cherche dans son isolement, c'est le chant, la gaieté, l'agrément des réunions. Ardent, jamais cruel, il n'est ni fanatique ni cré-

dule. Le respect pour les propriétés est si grand, qu'on trouve rarement des serrures et des clefs aux portes des maisons, fermées d'un simple loquet; mais chacun possède une carabine et des ustensiles de bois. Lorsqu'un montagnard reçoit quelque éducation, il manifeste par une mobilité d'imagination ce coloris de sentiment, cet art de peindre qui caractérise les peuples du midi. Vous ne trouvez pas parmi eux cette foule de mendiants qui attestent l'imperfection des institutions sociales. Comme ils sont sans palais, ils sont sans hôpital. La vue et l'ouïe sont les sens que cultivent le plus les habitants des vallées supérieurs; leur voix est forte et bruyante : on reconnaît qu'elle appartient à des hommes errant souvent dans de vastes solitudes, et dont les accents, traversant de profondes vallées, vont provoquer sur la montagne opposée la voix des pâtres voisins. Les femmes sont généralement habillées avec peu d'élégance; on rencontre souvent ces femmes laborieuses, infatigables, ayant à elles seules tout le poids des soins de leur ménage, allant partager les travaux de la campagne, qui ne devraient être exécutés que par des hommes.

CONSEILS AUX VOYAGEURS.

Ceux qui ont visité les Alpes savent qu'il est des précautions que doit prendre tout voyageur prudent. On ne peut que répéter ici les conseils que donne Ebel, dans son *Itinéraire de la Suisse*.

Se vêtir chaudement lorsque l'on doit faire quelque longue ascension.—Se munir de guides dans les passages difficiles, et s'abandonner entièrement à eux. — Si l'on est a cheval, laisser l'animal libre : son pas est assuré, infaillible.—Ne monter qu'à pas lents les montagnes, si on veut arriver à une grande élévation.—Porter des souliers à épaisse semelle et ferrés, un bâton ayant à l'un des bouts une pointe en fer, pour marcher plus facilement, franchir les crevasses, s'arrêter dans les descentes.—Ne jamais boire

de l'eau de neige.—S'abstenir de laitage, de crême, ou n'en manger que modérément. — Se défier des illusions d'optique : souvent on croit toucher de la main une montagne, un glâcier, et on en est éloigné de plusieurs lieues.—Quand on est près d'un précipice, y plonger le regard, y accoutumer son œil : on n'aura point de vertige.—Se défier singulièrement des contes de voyageurs sur les périls de telle ou telle ascension : avec de la prudence, on n'a presque jamais rien à craindre.

TABLEAU

DES

HAUTEURS MESURÉES DANS LES PYRÉNÉES.

On sait que M. le colonel Corabeuf exécuta, dans les années 1825, 1826 et 1827, un grand nivellement géodésique dans les Pyrénées. Le signe Δ indique les élévations obtenues à l'aide des triangles de premier ordre, c'est-à-dire de ceux dont les angles ont été mesurés avec de grands instruments et par deux séries au moins de vingt répétitions chacune. De ces triangles de premier ordre sont dérivés des triangles secondaires qui ont servi à déterminer d'autres points.

Depuis quelques années, MM. les officiers d'état-major chargés de l'exécution de la nouvelle carte de France ont déduit des premières opérations une triangulation de troisième ordre. Nous avons désigné par l'abréviation Ing. fr. (Ingénieurs français) les résultats qu'ils ont obtenus.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Saint-Laurent de la Salanque (sommet du Clocher).....	30,1	Δ' Corabeuf.
Tour de Madeloc, dans les Arbères (sommet).........	668,5	Δ Corabeuf.
Montagne de la Massane, dans les Arbères..............	795,2	Rocheblave.
Id. Tour de la Massane (sommet)....................	811,3	Corabeuf.
Fort de Bellegarde (sommet de la tour)..............	438,5	Méchain.
	444,4	Corabeuf.
Perpignan..............	29,5	Rocheblave.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Perpignan. Sommet du Tourillon, nord-ouest de l'église St-Jacques	72,5	Ing. fr.
Id. Sol	41,8	Id.
Céret (sol du pont)	97,5	Rocheblave.
Arles, dans la vallée du Tech.	276,8	Id.
Montférer, village dans la même vallée	781,6	Id.
Croix de la Ceste	1005,7	Id.
Montforcéréal	501,3	Méchain.
	507,5	Δ Corabeuf.
Tour de Tautavel, au-dessus de la vallée de la Verdouble.	508,7	Méchain.
Id. Sommet de la tour	511,5	Corabeuf.
Montagne d'Alaric	592,2	Méchain.
Espira	447,6	Id.
	455,2	Δ Corabeuf.
Mont de Tauche, près Tuchan	872,8	Méchain.
	879,2	Δ Corabeuf.
Pic de Bugarach, dans les Corbières	1222,6	Méchain.
	1230,6	Δ Corabeuf.
Bugarach	873,2	Palassou.
Trézevent	2313,5	Rocheblave.
Mont de Mosset, à l'ouest du col de la Marguerite	2409,0	Reboul et Vidal.
Prades (sommet du clocher principal de l'église), dans la vallée de la Têta	385,1	Corabeuf.
Id. Sol	348,1	Ing. fr.
Pic de la Socque	1561,2	Rocheblave.
Mont Canigou, montagne entre la vallée du Tech et celle de la Têta	2832,0	Plantade.
	2810,5	Rocheblave.
	2789,1	Méchain.
	2787,1	Reboul et Vidal.
	2785,2	Δ Corabeuf.
Pastor de Canigou	1814,6	Rocheblave.
Fort de Montlouis, au fond de la vallée de la Têta (coupole de l'horloge de la citadelle).	1633,0	Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Montagne de Costa-Bonna, au fond de la vallée du Tech.	2461,6	Méchain.
Mont de Madrès...........	2470,8	∆ Corabeuf.
Montagne de Sensa........	2370,8	Id.
Pic du col Migia...........	2624,4	Id.
Pic du Bouc..............	2773,0	Id.
Roc de Prats, près de la frontière espagnole, aux sources de la Caransa.........	2844,5	Id.
Pic du col de Jéganne, au fond du val de la Caransa.	2881,0	Id.
Coums-dels-Gours, au fond du val de la Caransa......	2870,0	Id.
Mont Pugmal, au fond de la vallée de la Sègre, dans la Cerdagne...............	2908,8	Id.
Pic du col de Liousès.......	2831,6	∆ Id.
Mont Cambrasdase, au-dessus de la vallée de la Têta.	2750,3	•Id.
Pic du col de Jau (en Espagne).	2535,4	Id.
Puicerda (ville espagnole) (sommet du clocher de l'église de Sainte-Marie).....	1242,6	Id.
Montagne de Maringe (en Espagne).................	2913,2	Id.
Pic oriental du col Rouge...	2805,8	∆ Id.
Pic occidental du col Rouge..	2833,0	Id.
Pic Lanoux, au fond de la vallée de l'Ariége.........	2857,3	Reboul et Vidal.
Pic Carlitte...............	2621,3	Corabeuf.
Puy Pèdrous, à l'est du port de Puymorens............	2904,1 2838,0	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Montagne Diuclas..........	2775,0	Id.
Pic de Jouglan.............	2765,8	Id.
Pic de Fontargente, au fond du vallon d'Asson.........	2820,3 2788,0	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Puy Peyric, au fond de la gorge d'Orlu.............	2781,3 2810,4	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Pic de Trabessou...........	2565,0	Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Le Roc-Blanc, au fond de la vallée de l'Aude..........	2537,6 2543,0	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Montagne de Mijanès........	2364,3	Id.
Pic de Lestangtot de Saint-Barthélemy..............	2369,3	Id.
Pic de Saint-Barthélemy, de Tabe ou Appi, dans la vallée de l'Ariége...........	2319,4 2323,3 2348,8	Plantade. Reboul et Vidal. Δ Corabeuf.
Pic de la Serrère, au fond du vallon d'Asson...........	2952,8 2910,7	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Pic du port de Siguier, sur le faîte de la Haute-Chaîne.	2931,4 2901,0	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Le Montcalm, dans la vallée du Vicdessos.............	3251,0 3079,5	Reboul et Vidal. Δ Corabeuf.
La pique d'Estat, même vallée.	3140,6	Id.
Pic dit Cap d'Endron, au fond du vallon de Sem.........	2052,3 2472,0	D'Aubuisson. Corabeuf.
La pique des Très-Seignous, entre les vallées de Suc et de Gourbit..............	2333,0 2165,0	Le Chevalier de L. Corabeuf.
Port de Rat, au fond de la vallée de Vicdessos.......	2278,4	Charpentier.
Planel de Labinas, dans la même vallée.............	1849,6	Id.
Vicdessos (maison de M. Vergniès de Bouicheren)......	705,6	D'Aubuisson.
Entrée de la mine de Rancié, dite Crauque (la plus haute)	1364,3	D'Aubuisson.
Entrée de la mine de Rancié, dite l'Auriette........	1249,3	Id.
Cime de la montagne de Rancié	1598,2	Id.
Port de Lherz, au fond du vallon de Suc............	1516,3	Charpentier.
Étang de Lherz............	1253,2	Id
Suc, village................	949,2	Id.
Sem, village dans la vallée de Vicdessos................	960,9	D'Aubuisson.
Cabres, hameau, même vallée (au bord de la rivière)....	670,5	Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Les Passes, hameau, même vallée (au bord de la rivière).	590,6	D'Aubuisson.
Pic du port de la Couillade. .	2200,0	Corabeuf.
Col de la Couillade, entre le vallon de Suc et celui de Gourbit	1980,2	Charpentier.
Étang blau à la naissance du vallon de Gourbit.........	1795,1	Id.
Prat d'Embans, vallon de Gourbit.................	1479,3	Id.
Plateau de Cantiès dans le vallon de Gourbit	947,2	Id.
Rabat (chez M. Bergasse)....	614,0	Id.
Tarascon, ville de l'Ariége...	461,9	Id.
	461,9	D'Aubuisson.
	446,3	Marquet-Victor.
Foix, chef-lieu de l'Ariége (Maison de M. Lipkens)....	391,8	Charpentier
	374,2	Marquet-Victor.
	368,4	D'Aubuisson.
Rocher de Foix, petit pic isolé, sur lequel on voit encore les ruines de l'ancien château des comtes	426,0	Le chevalier de L.
Foix (sommet de la tour de la prison)..................	480,8	Ing. fr.
Id. (haut de la porte d'entrée de la tour de la prison)...	454,6	Id.
Ax	710,0	Dr. Alibert.
Saint-Paul de Jarrat (vallée de l'Ariége)	436,6	Charpentier.
Mazères, ville dans la vallée du Lers	222,0	Maguès.
Cintegabelle, ville dans la vallée de l'Ariége, au delà du confluent du Lers.........	208,0	Id.
Bolbonne, ville au confluent de l'Ariége et du Lers (parapet du pont)...........	198,9	Id.
Saverdun, ville, dans la même vallée........	230,0	Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Pamiers, ville, vallée de l'Ariége	287,0	Maguès.
Vieille Toulouse	275,0	Id.
Sommet du coteau de Pech-David, près Toulouse	252,0	Id.
Plateau de la Régine, ou de Saint-Simon	152,0	Id.
Plateau de Saint-Martin du Touch, route d'Auch, près Toulouse	150,0	Id.
Plateau de Colomiers, sur la même route	180,0	Id.
Toulouse (Garonne)	132,0	Ann. du bur. des long.
Place Rouaix, point le plus élevé de l'intérieur de la ville de Toulouse	146,0	Maguès.
Place royale en face du Capitole à Toulouse	142,7	Id.
Sommet de la chaussée du milieu du pont sur la Garonne à Toulouse	147,0	Id.
Sommet du clocher de Saint-Sernin à Toulouse	209,4	Ing. fr.
Sol id.	139,1	Id.
Sommet du coteau de Guillleméry, près Toulouse	204,0	Maguès.
Muret, ville sur la route des Deux-Bagnères dans la vallée de la Garonne	170,0	Id.
Carbonne, petite ville peu éloignée de cette route (dans la même vallée)	240,0	Id.
Martres, petite ville sur cette route (dans la même vallée).	261,0	Id.
Saint-Martory, ville...id.	288,0	Id.
Saint-Gaudens, ville...id.	397,0	Id.
Tuc de la Conrate	1422,4	Δ Corabeuf.
Montagne d'Aros	2575,0	Id.
Montrejeau, petite ville dans la vallée de la Garonne	464,0	Maguès.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Maz-d'Azil, vallon de Larize.	263,1	Dardenne.
Le mont Vallier, au fond de la vallée du Sallat.........	2806,6	Id.
	2816,4	Pagès.
	2835,8	Reboul et Vidal.
	2840,0	Corabeuf.
Montagne de Collat.........	2844,0	Id.
Montagne de Cuns..........	2865,0	Id.
Pic de Rious, ou de Montarto, vallée d'Arran, en Espagne................	2941,1	Reboul et Vidal.
Massat, petite ville dans la vallée de Soulan	590,6	Dardenne.
Saint-Girons, dans la vallée du Sallat....................	411,2	Marquet-Victor.
Angoumer, village dans la vallée de Castillon.........	452,2	Id.
Pic du port d'Orle, dans la vallée de Castillon	2803,0	Corabeuf.
Sainte-Croix-de-Volvestre, dans la vallée du Volp.....	245,6	Marquet-Victor.
Pic de Montouliou, au fond de la vallée de Castillon...	2900,2	Reboul et Vidal.
	2880,7	Corabeuf.
Portillon d'Albi............	2714,7	Id.
Le Crabère, au fond du vallon de Melles............	2639,0	Reboul et Vidal.
	2629,7	∆ Corabeuf.
Tuc de Serrhat..............	2754,5	Id.
Montagne de l'Isard........	2212,0	Corabeuf.
Montagne de Balagué	1244,0	Id.
Gardan de Montagu (à 8 kil. nord-ouest de Saint-Martory, pied du Signal)......	628,3	∆ Id.
Montagne de Mourens, dans le Conserans.............	1612,0	Id.
Montagne de Cagères (ou Cagires), au-dessus de la vallée du Ger, dans le Comminges..................	1913,0	Id.
Port de Viella (sur le faîte de la Haute-Chaîne).........	2506,5	Charpentier.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Étang du Toro de Viella....	2015,3	Charpentier.
Viella, ville dans la vallée d'Arran..................	881,0	Id.
Saint-Béat, dans la vallée de la Garonne.......	538,0	Id.
Pic de Gar, près de Saint-Béat....................	1826,2 1786,3 1758,0	Reboul et Vidal. Corabeuf. Charpentier
Bagnères-de-Luchon........	612,1 610,1	Id. Cordier.
Montespé, pic entre les vallées d'Aure et de Barousse.	1848,6	∆ Corabeuf.
Boccanère, mont entre les vallées de Luchon et de la Garonne.................	2193,5	Id.
Bordère, dans la vallée de Louron (repère)..........	2175,3	Id.
Portillon de Burbe, entre la vallée de Luchon et celle d'Arran.................	1255,2	Charpentier.
Hôpital de Bagnères, au pied du port de Bénasque......	1356,5 1352,6	Id. Cordier.
Port de la Picade, au fond de la vallée de Luchon.......	2422,7	Charpentier.
Port de Bénasque ou Vénasque......................	2412,9 2389,3	Id. Cordier.
Encausse...................	146,0	M. Doucil, inspect.
2e Étang du port de Bénasque	2216,1	Charpentier.
Port de la Glère, à l'ouest du port de Bénasque.........	2323,3	Id.
Prat de Jouo, dans le vallon du port de la Glère	955,0	Id.
Mont Crabioules, au fond de la vallée du Lys...........	3215,9	Reboul et Vidal
Tuque de Maupas, même vallon	3147,7 3110,1	Id. ∆ Corabeuf.
Pic de Sacrous, environ	2728,6	A. Dumége.
Superbagnères, montagne au-dessus de Bagnères........	1746,3	Charpentier.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Pic Quartau, au fond de la vallée de Louron.........	3143,0	Corabeuf.
Perdighero	3220,0	Id.
Pic Fourcanade, ou mail de Pouys, en Espagne.......	3058,0 2882,0	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Pic de Néthou, pic oriental de la Maladetta, en Espagne.....................	3370,0 3404,0 3482,9	De Tchihatcheff. Corabeuf. Reboul et Vidal.
La Maladetta, 2e pic	3354,0	Corabeuf.
La Maladetta, 3e pic ou pic occidental	3312,0	Id.
La Maladetta, seule arête crue accessible (avant 1842) à l'ouest du pic de Nethou.	3256,8 3171,1	Cordier. Charpentier.
Pied du glacier de la Maladetta (le 10 septemb. 1811).	2672,1	Id.
(le 21 septemb. 1816).	2648,7	A. Dumége.
Lac d'Albe, sur la pente septentrionale de la Maladetta.	2019,2 2212,2	De Tchihatcheff. Charpentier.
Bord du gouffre de Tourmon.	2083,5	Id.
Cabane du plan des Étangs, au pied de la Maladetta....	1798,9 1797,0	Cordier. Charpentier.
Hôpital de Bénasque........	1705,4	Id.
Pic au sud-est de Bénasque (en Espagne).............	2750,0	Corabeuf.
Tuque de Cieyo, vallon d'Astos de Bénasque..........	2740,3	Reboul et Vidal.
Pic près de Savarillo (en Espagne)..................	2910,0	Corabeuf.
Pic Posets, en face du port d'Oo..................	3438,1 3367,0	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Pic d'Irré, ou punta de Lardana, entre la vallée de l'Essera et celle de Gistain.	2604,9	Reboul et Vidal.
Port d'Oo, au fond de la vallée de l'Arboust..........	3001,5	Charpentier.
Lac glacé du port d'Oo......	2652,6	Id.
Lac d'Espingo, dans la vallée de l'Arboust.............	1816,5	Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Départ de la cascade de Séculéjo..	1711,3	Charpentier.
Lac de Séculéjo............	1399,4	Id.
Plaine d'Astos d'Oo...	1099,3	Id.
Pic Pétard, au fond de la vallée de Louron............	3177,5	Corabeuf.
Pic Quairat, entre la vallée du Lys et celle de l'Arboust..................	3089,2 3059,0	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Pic du Midi de Génos, au dessus de la vallée de Louron.	2912,0	Id.
Portet, village au fond de la vallée de l'Arboust........	1656,7	Hureau-Bachevilliers
Pic de Montaroye, au nord du pic Quairat	2802,7 2796,9	Charpentier. A. Duuiége.
Pic des Hermittans, entre la vallée de l'Arboust et celle de Louron...............	3028,8	Reboul et Vidal.
Port de Peyresourde, entre les mêmes vallées.........	1535,8	Charpentier.
La Serre-de-Saint-Paul, entre les vallées d'Oueil et de Luchon	1876,0	Reboul et Vidal.
Port de Lapez, au fond de la vallée de Louron..........	2465,5	Charpentier.
Pic de Batoa ou Biédous, entre le port de Lapez et celui de Plan	3246,0 3034,6	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Port de Plan, au fond du vallon de Rioumajou.........	2243,3	Ramond.
Serre d'Azet, entre la vallée de Louron et celle d'Aure....	1567,0	Charpentier.
Village de Saint-Larry, dans la vallée d'Aure	779,6	Id.
Pic de Thou, au-dessus du val de Lapez, vallée de Louron.	3023,0	Corabeuf.
Pic d'Arré supérieur, dans la vallée d'Aure	2931,8 2938,8	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Pic d'Arré inférieur.........	2894,3	Reboul et Vidal.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Pic de Baroude, au fond de la vallée d'Aure.	2985,9	Reboul et Vidal.
Plan d'Arragnouet, dernier village de la vallée d'Aure.	1333,1	Charpentier.
Hôpital de Plan, dans la vallée de Gistain.	1496,9	Id.
Saint-Jean, chef-lieu de la vallée de Gistain.	1116,8	Id.
Réunion de la Cinectte avec la Cinca, dans la même vallée.	764,0	Id.
Bielsa (maison de Bernadotte) dans la vallée de Cinca.	1001,8	Id.
Notre-Dame-de-Pinède, au fond de la vallée de Cinca.	1300,0	Id.
Port Vieil, entre la vallée de la Cinca et celle d'Estaubé.	2561,0	Id.
Port de Pinède.	2516,2	Ramond.
	2413,0	Charpentier.
Lac du Mont Perdu, estimé à	2533,7	Ramond.
Col de Nisele ou de Fanlo, en face du port de Pinède.	2516,2	Id.
Mont Perdu.	3405,0	Reboul et Vidal.
	3350,7	Corabeuf.
Cylindre du Marboré.	3370,8	Reboul et Vidal.
	3322,0	Corabeuf.
Pic de la Cascade.	3276,3	Reboul et Vidal.
Tour du Marboré.	3188,6	Ramond.
	3038,6	Reboul et Vidal.
	3006,2	Corabeuf.
Brèche de Roland.	2811,6	De Raffetot.
	3005,4	Reboul et Vidal.
	2845,6	Charpentier.
Le Taillon, entre la Brèche de Roland et le port de Gavarnie.	3214,0	Reboul et Vidal.
	3146,0	Corabeuf.
Plateau de Millaris, sur le versant méridional du Marboré.	2338,8	Ramond.
	2327,2	Charpentier.
Pic à l'est de Penticosa, en Espagne.	2850,0	Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	INDICATION DES HAUTEURS d'après MM.
	mètres.	
Entrée de la vallée d'Odessa.	1083,7	Ramond.
Cirque d'Estaubé...........	1814,6	Charpentier.
Borne de Tuc-Rouye, dans la vallée d'Estaubé..........	2377,8	Ramond.
Brèche de Tuc-Rouye......	2904,1	Id.
Col de Piméné, ou brèche d'Allans, entre la vallée de Zavadan et celle d'Estaubé.	2516,3	Id.
Grange de Gargantan, dans la vallée d'Estaubé	1758,0	Charpentier.
Montagne de Coumélie, entre les vallées du Lavedan et d'Estaubé................	1526,1	A. Dumége.
Chapelle de Notre-Dame-de-Héas	1465,7	Ramond.
	1442,3	Charpentier.
Sol de la chapelle..........	1497,0	Ann. des longit.
Pied du port de la Canau et cirque de Troumousse.....	2066,0	Charpentier.
Montagne de Troumousse ...	3200,3	Reboul et Vidal.
	3086,3	∆ Corabeuf.
Lac de Troumousse.........	2056,6	De Raffetot.
Pic d'Aiguillon, entre la vallee de Héas et celle d'Aure.	2968,4	Reboul et Vidal.
Hospice de Boucharo, dans la vallée de Botto	1444,2	Ramond.
Port de Gavarnie ou de Boucharo....................	2327,1	A. Dumége.
	2333,9	Moisset.
	2331,0	Ramond.
	2299,9	Charpentier.
Les pierres de Saint-Martin..	2284,3	Laroche
Lac de Loubasson, dans le vallon des Épessières......	2204,4	Charpentier.
Départ de la cascade de Gavarnie....................	2331,0	Moisset.
	2272,5	Laroche.
Cirque de Gavarnie, au pied de la cascade.............	1871,1	Id.
	1919,8	Moisset.
Cirque de Gavarnie, sur un petit plateau situé à sa partie inférieure............	1589,6	De Raffetot.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Village de Gavarnie	1444,2	Ramond.
	1434,5	Laroche.
	1432,5	Charpentier.
Gavarnie, rez-de-chaussée de l'auberge	1335,0	Ann. des longit.
Gèdre (le pont)	987,0	De Raffetot.
Village de Gèdre	1072,0	Pasumot.
	1064,2	Moisset.
	990,1	Charpentier.
Sol de l'église	1054,4	Laroche.
Pont de Sia	853,7	Id.
Pic de Campbiel, entre la vallée d'Aure et celle du Lavédan	3235,4	Reboul et Vidal.
	3174,0	Corabeuf.
Port de Campbiel	2598,1	Charpentier.
Pic long, entre la vallée d'Aure et celle du Lavédan	3227,6	Reboul et Vidal.
	3192,7	Corabeuf.
Grand pic de Néouvieille, entre la vallée du Bastan et celle de Couplan	3149,6	Reboul et Vidal
	3091,0	Corabeuf.
Pic de Néouvieille, Cap-longue, à l'origine des vallées de Pragnères et de Couplan	3093,1	Reboul et Vidal.
Pic Méchant, entre les vallées d'Aure et de Baréges	2943,5	Corabeuf.
Pic de Bergons, au-dessus de la ville de Luz	2112,8	Ramond.
	2159,5	Reboul et Vidal.
	2080,0	De Martainville.
	2070,0	Lefranc.
Lac de la Glaire, au-dessus de la vallée de Baréges	1954,6	De Raffetot.
Pic d'Eyré, au fond de la vallée du Bastan	2469,4	Monge et Darget.
	2442,0	De Martainville.
Pic d'Arbizon, au fond de la vallée de Campan	2845,6	Reboul et Vidal.
	2831,8	Corabeuf.
Pragnères (sol de l'église)	983,6	De Raffetot.
Saint-Sauveur (les Bains), près de Luz	769,9	Laroche.
La terrasse des bains	728,0	Ann. des longit.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Luz, la ville	738,9	Reboul et Vidal.
	713,4	Charpentier.
	760,1	Ramond.
	699,0	Ballard.
Luz, id. le rez-de-chaussée de l'auberge	708,6	De Raffetot et de Martainville.
Luz, id. sol de l'église	706,0	Ann. des longit.
Betpouey .....id	972,6	De Raffetot.
Biella .....id	788,6	Id.
Chèze .....id	752,6	Id.
Esquièze .....id	712,6	Id.
Grust .....id	961,6	Id.
Esterre .....id	746,6	Id.
Saligos .....id	667,6	Id.
Sassis .....id	632,6	Id.
Sazos .....id	818,6	Id.
Sères .....id	700,6	Id.
Viey .....id	954,6	Id.
Sers .....id	1105,6	Id.
Villenave .....id	766,6	Id.
Viscos .....id	838,6	Id.
Visos .....id	816,6	Id.
Bagnères-de-Bigorre	567,2	Ganderax.
	556,0	Ramond.
Id. tour de l'horloge (sommet).	583,4	Ing. fr.
Id. id. (sol)	549,9	Id.
Baréges, dans la vallée du Bastan	1298,1	Ramond.
	1268,8	Reboul et Vidal.
	1282,5	Charpentier.
Baréges (id), cour des bains.	1241,0	Ann. du Bur. d. Long.
Baréges (id), image de la Sainte-Vierge	1243,2	De Raffetot.
Lac de Portanet	2354,6	Id.
Col du Tourmalet	2194,6	Ramond.
	2177,0	Ann. du Bur. d. Long.
Lac d'Escoubouz ou d'Escoubon, au-dessus de Baréges.	1902,6	De Raffetot.
Pic du midi de Bigorre	2855,3	Flamichon.
	2941,1	Junker.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.	
	mètres.		
Pic du midi de Bigorre (suite).	2909,9	Reboul et Vidal.	
	2865,1	Méchain.	
	2857,3	Charpentier.	
	2876,7	∆ Corabeuf.	
Niveau du petit lac	2627,3	De Martainville.	
Hourque de Cinq-Ours......	2365,2	Id.	
Lac d'Oncet	2253,4	Id.	
Pont de Montaqueou........	1611,1	Id.	
Tansarrieu................	1385,5	Id.	
Pic de Montaigu	2375,9	Ramond.	
	2323,3	Reboul et Vidal.	
	2339,7	Corabeuf.	
Penna de l'Hérys...........	1598,2	Ramond.	
Pierrefitte, village dans le Lavedan................	506,8	La Roche.	
	480,0	Lefranc.	
Cauterets, dans la vallée du même nom (à 467 m. 4 sur Pierrefitte d'après M. Pailhasson) environ...	992,0	Ramond.	
	960,0	M. Léon Marchand.	
	940,0	De Martainville.	
	933,0	Lefranc.	
Source de César	204,0	Ramond	Au-d. du seuil de l'hôt. La Pierre, sur la place, à Cauterets.
	136,0	M. Pailhasson.	
	121,5	de Martainville	
	124,0	Lefranc......	
Petit rocher au-dessus de la grange de la reine Hortense.....	278,0	de Martainville	Au-dessus de Cauterets (Seuil id.)
La Raillère, source (à la distance de 1499m. du coin de la place (ancien chemin)....	101,5	M. Pailhasson.	Au-dessus de Cauterets. (Seuil id.)
	124,0	de Martainville	
	116,0	Lefranc	
Mahourat, source (distance de 2138m. de la pl. de Cauterets) id.	161,3	M Pailhasson.	Au-dessus Id.
	169,0	de Martainville	
Le Bois (source à la distance de 2382 m.)...	211,7	M. Pailhasson.	Au-dessus id.
	211,5	de Martainville	
	214,0	Lefranc	
Le pont Joseph au-dessus du pont d'Espagne	573,0	de Martainville	Au-dessus Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Lac de Gaube, 798 m., de Martainville, au-dessus de Cauterets, id.	1788,0	Bruguière.
(Sa profondeur est d'environ 84 m. 5.)	1787,0	Ramond.
Mont Péguères, au-dessus de Cauterets.	2264,0	Frossard.
Mont Viguemale	3367,9	Junker.
	3354,3	Reboul et Vidal.
	3298,0	Corabeuf.
Pic de Viscos, entre les vallées de Cauterets et de Luz.	2142,0	Id.
Monné, au-dessus de Cauteretz.	2724,4	Id.
Pic entre le Monné et le Porcabora	2814,0	Id.
Pic du midi d'Arrens, au-dessus de la vallée d'Azun.	2268,0	Id.
Pic d'Ardiden..............	2988,4	Id.
Argelez (la Croix d')	469,7	Reboul et Vidal.
Argelez, clocher, sommet....	486,5	Ing. fr.
Id. id. sol........	466,5	Id.
Lourdes (chapelle Notre-Dame).................	411,3	Reboul et Vidal.
Tarbes, chef-lieu (la Croix de)....................	319,6	Reboul et Vidal.
	292,4	(Assigné aux mêmes)
Tarbes, id. clocher des Carmes, sommet	356,3	Ing. fr.
Sol de l'église..............	311,7	Id.
Château de Sarniguet.......	265,1	Reboul et Vidal.
Lannemezan (ville des Hautes-Pyrénées)	585,0	Maguès.
Pic de Badescure, au fond de la petite vallée de Bun.....	3147,7	Reboul et Vidal.
Pic d'Arrieugrand, au fond de la vallée d'Azun..........	3003,5	Id.
Pic de Baletous, au fond de la vallée d'Azun............	3145,9	Δ Corabeuf.
Cuje-la-Palas	2976,0	Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Mont de Gères, au-dessus des Eaux-Bonnes............	2612,0	Corabeuf.
Les Eaux-Bonnes, village.....	748,0	Bruguière.
	821,0	Moreau.
	638,0	Frossard.
Les Eaux-Chaudes..........	673,0	Dr Laffore.
	675,0	Dr Izarié.
	773,0	Frossard.
Pic du Rey, dans la vallée d'Ossau, près Loubie	1352,6	Flamichon.
Pic d'Ar...................	2595,0	Corabeuf.
Pic situé près le pic d'Ar....	2514,0	Id.
Pic dit Som-de-Soube.......	3132,1	Junker.
Pic de Gabisos, au fond de la vallée d'Asson............	2576,6	Flamichon.
	2639,0	Corabeuf.
Pic Lestibète...............	1850,9	Δ Corabeuf.
Sainte-Colome (signal).......	2050,8	Corabeuf.
Pic du midi d'Ossau ou de Pau.....................	2984,0	Reboul et Vidal.
	2869,0	Junker.
	2888,5	Flamichon.
	2885,0	Corabeuf.
Pic d'Aule, au nord-ouest du pic du midi d'Ossau	2933,3	Reboul et Vidal.
Col de Somport, entre la vallée d'Aspe et Canfranc.....	1640,0	Lefranc.
Lac d'Astaing, mêmes vallées.....................	1742,0	Lefranc.
Pic entre Canfranc et Salient.....................	2883,0	Corabeuf.
Montagne d'Aralar	1494,0	Id.
Pic à l'ouest du lac d'Astaing ou d'Estaime......... ...	2669,0	Id
Montagne d'Astaing (peut-être la même que le pic précédent)	2574,7	Le chevalier de L*.
Mont Scarpu...............	2607,0	Corabeuf
Pic d'Anie, entre la vallée d'Aspe et celle de Soule...	2584,4	Reboul et Vidal.
	2494,8	Junker.
	2504,3	Δ Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Pic d'Aybès	1901,6	Corabeuf.
Montagnou (signal)	1974,0	Id.
Montagne de Layens	1625,0	Id.
Pic d'Escurets	1440,6	∆Corabeuf.
Jurançon (repère)	338,0	Id.
Pau, escalier de la tour du château (sommet)	236,8	Corabeuf.
Id. sol	207,3	Ing. fr.
Pau, id. niveau du pont sur le Gave, estimé à	292,4 144,2	Ramond. Flamichon.
Serre-Morlas (sommet du clocher)	356,4	Corabeuf.
Oléron (sommet du clocher de l'église Sainte-Marie)	265,3	Id.
Pic Cambeillon, au-dessus de la vallée de Barétons	660,9	∆ Corabeuf.
La Madeleine (pignon Est de la chapelle) sommet	800,5	Corabeuf.
Pic d'Orhi, au fond de la vallée de Soule	2009,5 2016,6	Junker. ∆ Corabeuf.
Montagne d'Orsan-Sourietta.	1561,2	Junker.
Montagne d'Hausa, entre les vallées de Baigorry et du Bastan	1300,0	Id.
Orthez, clocher (sommet)	105,5	Ing. fr.
Mont Membeleta, entre les ports de Belay et Sainte-Engrâce	1981,5	Corabeuf.
Araxa-Mendi, en Espagne	1383,5	Id.
Lissératéca, au-dessus du port de Roncevaux	1408,6	∆ Corabeuf.
Belchu, mont au fond de la vallée de la Bidouze	1129,8	Corabeuf.
Saint-Antoine (pignon Est de la chapelle), sommet	711,5	Id.
Méhalcu, mont au-dessus de la vallée de la Bidouze	648,4	∆ Corabeuf.
Loubieng, village dans la vallée de Laa	224,3	∆ Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mètres.	
Castéide (sommet du clocher)	376,3	Corabeuf.
Arzacq (sommet du clocher, 252m,5 et sol de l'église)	236,2	∆ Corabeuf.
Arthès (sommet du clocher)	229,3	Corabeuf.
Saint-Boës (sommet du clocher)	180,4	Id.
Montestrucq (sommet du clocher)	205,4	Id.
Tilh (sommet du clocher, 160m,5 et sol de l'église)	131,5	∆ Corabeuf.
Montfort (sommet du clocher, 134m 0, et sol de l'église)	105,9	∆ Id.
Gamarde (sommet du clocher)	97,8	Corabeuf.
Goos (sommet du clocher)	78,3	Id.
Hinx (sommet du clocher)	72,0	Id.
Tour de Borda (sol)	42,0	∆ Corabeuf.
Espermont	178,7	∆ Id.
Sauveterre (sommet du clocher)	113,2	Corabeuf.
Garris (sommet du clocher)	155,7	Id.
Hauran	93,9	∆ Corabeuf.
Baigoura (mont dans la partie inférieure de la vallée de Baigorry)	897,1	∆ Corabeuf.
L'Ursovia-Mendia, à l'entrée de la vallée de Baigorry	1415,0	Dumége.
Aradoy (mont au-dessus de la vallée de la Nive)	660,9	Corabeuf.
Mendaour (en Espagne)	1132,0	Id.
Bayonne (sommet du clocher de la cathédrale)	61,3	Id.
Id. sol	11,5	Ing. fr.
Biarritz (sommet du clocher 87m,6 et sol de l'église)	69,0	∆ Corabeuf.
Saint-Jean-de-Luz (sommet du clocher)	37,1	Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX dont l'élévation a été mesurée.	INDICATION DES HAUTEURS au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Saint-Ermon (sommet du clocher), sur la frontière d'Espagne..................	79,4	Corabeuf.
Fontarabie, ville d'Espagne (sommet du clocher)......	63,8	Id.
Saint-Sébastien, id. (sommet du phare)................	207,6	Id.
Montagne de Haya ou des Quatre-Couronnes, dans le Guipuscoa, en Espagne....	974,5 834,8	Muthuon. Corabeuf.
Montagne d'Esquibel, entre la Bidassoa et le port du Passage.................	541,8	Junker.
La Rhune, montagne au-dessus du port de Berra......	900,1 880,0	∆ Corabeuf. Bruguière.
Fort de Socoa, près de Saint-Jean-de-Luz (branche de la Croix)...............	8,4	∆ Corabeuf.

GUIDE
AUX PYRÉNÉES

PREMIÈRE PARTIE

BASSES-PYRÉNÉES

ROUTE 1.

DE PARIS A BAYONNE,

Par **Bordeaux**.—Chemin de fer.

Trajet en 24 h. environ.

Distance : 776 kil.

Prix, jusqu'à *Dax* : 75 20, 56 60, 41 95.

Stations :		Stations :	
Choisy-le-Roi	10 k.	La Chapelle	7 k.
Ablon	5	Saint-Ay............	7
Juvisy	5	Meung	5
Savigny............	2	Beaugency	8
Epinay	2	Mer	12
Saint-Michel	5	Ménars	10
Brétigny	5	Blois	9
Marolles	3	Chouzy	10
Bouray	3	Onzain	6
Lardy	5	Limeray	12
Etrechy	4	Amboise	5
Etampes	7	Noisay.....	7
Monnerville	14	Vernon	2
Angerville	5	Vouvray	4
Toury	14	Mont-Louis	1
Artenay	13	Tours	10
Chevilly..............	6	Villeperdue	14
Cercottes	5	Sainte-Maure	9
Orléans..............	9	Port-de Piles.........	11

Stations :		Stations :	
Les Ormes	12 k.	Libourne	17 k.
Dangé	4	Vayres	9
Ingrandes	4	Saint-Sulpice	5
Châtellerault	7	Saint-Loubès	4
Les Barres	7	Lagrave d'Ambarès	3
La Tricherie	8	Lormont	9
Dissais	6	Bordeaux	5
Clan	3	Pessac	7
Chasseneuil	4	Gazinet	7
Poitiers	4	Toctoucau	4
Ligugé	8	Mios	7
Vivonne	7	Marcheprime	4
Couhé-Vérac	12	Facture	11
Civray	15	Lamothe	3
Ruffec	16	Ichoux	33
Moussac	15	Labouheyre	13
Luxé	9	Morcens	20
Vars	9	Rion	13
Angoulême	15	Dax	26
La Couronne	14	Rivière	9
Monthiers	7	Saubusse	6
Charmant	7	Saint-Géours	4
Montmoreau	7	St.-Vincent-de-Tyrosse	5
Châlais	13	Labenne	13
Laroche-Châlais	16	Le Boucaut	9
Coutras	14	Saint-Esprit (Bayonne)	4
Saint-Denis	17		

Nous quittons l'embarcadère; en un instant nous avons franchi le mur d'enceinte sur un pont de fer à double voie; bientôt nous sommes devant les ateliers de la compagnie, situés à droite du chemin; la gauche est occupée par les gares de marchandises où se chargent et déchargent à couvert tous les produits venant des départements du midi et de l'ouest, ou qui sont destinés à y être expédiés. Un peu plus loin nous passons sur l'enceinte fortifiée qui enveloppe Paris, et nous entrons dans le riant village de

Ivry-sur-Seine (Seine)—3,000 hab.—bourg agréablement situé sur la rive gauche de la Seine. Il y existe de nombreuses fabriques, un entrepôt de vins, une maison de santé pour les aliénés, fondée par M. Esquirol. — De jolies maisons de campagne environnent Ivry; on remarque particulièrement le château, dont la construction paraît remonter à Louis XIII.

—C'est à Ivry qu'est mort, il y a quelques années, Rouget de l'Isle, auteur de la *Marseillaise*.

Sur la gauche, et de l'autre côté de la Seine :

Bercy (Seine)—10,900 hab.—dont les dépendances sont : le petit Bercy, le pont de Bercy, la Râpée, la Grand'Pinte et la vallée de Fécamp. Bercy est le principal entrepôt des vins, eaux-de-vie, huiles, vinaigres destinés à la consommation de Paris.

Conflans (Seine), ancienne résidence d'été des archevêques de Paris. On y voit un joli château.

Charenton-le-Pont (Seine), à l'embouchure de la Marne.

Charenton-Saint-Maurice (Seine), où est situé le nouvel établissement des aliénés. La population des deux Charenton est de 2,900 hab.

Alfort, célèbre par l'école vétérinaire qui porte son nom.

Puis le *fort d'Ivry*, et enfin *Maisons-Alfort*, où sont établies des fabriques de tissus, cachemires, mérinos, etc.

Le *fort de Vitry*, à droite, domine la campagne; tout à côté s'étend le village du même nom.

Vitry-sur-Seine (Seine)—2,600 hab.—village renommé par ses pépinières, est situé sur la pente de la montagne de Villejuif.—On y remarque un beau château, ancienne résidence de M. le comte Dubois, premier préfet de police de Paris, et appartenant actuellement à son fils.

Choisy-le-Roi (Seine)—3,300 hab. — *Station : 10 kilom. de Paris.* — Cette ville est une des plus agréables des environs de Paris; sa position dans un riant bassin, ses rues larges et tirées au cordeau, ses maisons construites élégamment et presque toutes embellies par des jardins, les restes des anciennes avenues du château, tout concourt, avec la proximité de la Seine, à en faire un séjour charmant. — Le *pont*, bâti en 1802, a 133 mètres de longueur sur 8 de largeur; il est composé de cinq travées d'un élégant dessin.— On remarquait à Choisy-le-Roi un magnifique *château*, construit en 1682, pour Mlle de Montpensier, sur les dessins de F. Mansard, et possédé successivement par Mme de Louvois, par le dauphin fils de Louis XIV, et par la princesse de Condé. A la mort de cette princesse, Louis XV acheta le château de Choisy et le fit rebâtir presque entièrement par l'architecte Gabriel, en 1739. Un petit château fut également élevé à la même époque pour Mme de Pompadour, tout auprès de celui

du roi. Il ne reste plus de ces deux édifices que quelques bâtiments accessoires convertis en manufactures, et les restes d'une belle terrasse baignée par la Seine, d'où l'on découvre une campagne étendue et pittoresque.

Industrie : manufacture de verre où l'on fabrique depuis les produits les plus grossiers jusqu'aux verreries les plus délicates. Manufactures de porcelaine, de sucre indigène; plusieurs ateliers de produits chimiques, maroquineries, etc. —*Commerce :* vins, vinaigres, charbons de terre, tuiles, briques, bois de charpente et de marine.

Ici nous quittons la Seine, que nous retrouvons un peu plus loin. Nous découvrons à droite le village et le château d'*Orly*, environnés de bouquets d'arbres. Après Orly nous quittons le département de la Seine pour entrer dans celui de Seine-et-Oise.

Le premier point de vue qui s'offre aux yeux du voyageur est celui du parc de *Villeneuve-le-Roi;* le village est situé derrière les massifs d'arbres qui lui donnent un aspect charmant. Ce lieu est une station qui dépend de l'embranchement de *Corbeil;* le convoi ne s'y arrête point.

De l'autre côté de la Seine, en face de la station de Villeneuve-le-Roi, se déploie le coteau de *Villeneuve-Saint-Georges.* L'horizon est borné à une très-grande distance par les collines qui forment la délicieuse *vallée de l'Hierres*, et les bois dont elles sont chargées encadrent d'un cercle de verdure le village et ses maisons blanches. Dans la partie plus élevée existait autrefois le château de Beauregard; on a bâti sur ses ruines une fort jolie maison de campagne. C'est à Villeneuve-Saint-Georges que l'*Hierres* se jette dans la Seine. Un beau pont suspendu fait communiquer les deux *Villeneuve.*

C'est à *Ablon* que nous retrouvons la Seine. Ce village, presque entièrement peuplé de propriétaires aisés, est remarquable par la quantité de charmantes villas que l'on y a construites. Au XVIe siècle, il possédait un de ces trois temples que l'édit de Nantes avait accordés aux calvinistes de Paris. Il s'y trouve des caves magnifiques et le commerce des vins s'y fait sur une grande échelle.

Un peu après Ablon, nous rencontrons à droite le village de *Mons* et celui d'*Athis*.

Le chemin passe ensuite devant le château de *Chaiges*, et

se divise à *Juvisy*, en laissant à sa gauche l'embranchement de *Corbeil*.

Juvisy (Seine-et-Oise)—400 hab.—*station :* 19 kil. de Paris.—Situé sur la droite du chemin de fer, ce village est paré de jolies maisons, de jardins délicieux, et semble devoir être un charmant séjour. Son origine remonte à la plus haute antiquité; le pont sur lequel on y traverse l'*Orge* formait jadis la limite des royaumes de Paris et d'Orléans. C'est là qu'en 1405, Jean sans Peur, duc de Bourgogne, arrêta Louis de Bavière, Montagut et le comte de Dammartin, qui conduisaient le dauphin près de sa mère Isabeau de Bavière, retirée à Corbeil.—On remarque à Juvisy, sur la droite du chemin, le *pont des Belles-Fontaines,* ainsi nommé parce que de chaque côté se trouve une fontaine monumentale : il a été construit au commencement du règne de Louis XV, en 1728.

Juvisy est à l'entrée de la vallée de l'Orge, dans laquelle le chemin de fer se développe jusqu'à *Brétigny*. La nature et l'art en ont fait un panorama délicieux, qui va offrir à nos yeux, dans cette partie du voyage, de jolis sites, des châteaux et une belle culture. Ici le chemin est situé à mi-côte, et malgré la rapidité avec laquelle on est entraîné, l'on distingue au-dessous de soi des paysans et des bestiaux qui animent la campagne et en forment un joli tableau.

Fromenteau, à droite du chemin, est le seul village que nous rencontrons avant d'arriver à Savigny.

Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise) — village de 950 hab.—*station :* 22 kil. de Paris.—Ici le chemin traverse une avenue conduisant au *château* qui a donné son nom à la station. Cet édifice, restauré et fortifié en 1480, par Etienne de Vèse, chambellan de Charles VIII, appartient maintenant, avec ses vastes et riches dépendances, à Mme la princesse douairière d'Eckmühl. Il reste de son ancienne construction la tour d'honneur, qui sert maintenant d'entrée principale, et deux tourelles; les deux ailes, d'inégale grandeur, ont été ajoutées vers le milieu du siècle dernier. Une grille s'appuyant sur deux pavillons sert d'entrée à une vaste cour d'honneur dans laquelle sont distribués de beaux massifs.

Quelques rochers bordent le chemin du côté droit ; mais

bientôt la scène change, et l'on aperçoit du même côté le *château de Grand-Vaux*, qui appartient à M. Vigier.

Un peu plus loin, nous traversons l'*Yvette*, ensuite l'*Orge*, que nous côtoyons depuis *Petit-Mons*, près d'*Athis*, et qui passe de la gauche à la droite du chemin sur un viaduc remarquable conduisant à Epinay.

Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise)—500 hab.—*station :* 24 kil. de Paris. — Ce village, situé sur la petite rivière d'*Orge*, est assez considérable. Il comprend une foule d'habitations isolées et de petits hameaux, tels que : le *Breuil*, *Petit-Vaux*, la *Grange-du-Breuil*, *Charentru*, *Villiers*, et l'ancien fief de *Sillery*.—L'église d'Epinay, réparée avec soin, renferme un tableau remarquable représentant *saint Jean-Baptiste*, attribué au Guide ou à Murillo. Epinay possède aussi un *château* ayant un parc dans ses dépendances. — Voit. de corresp. pour *Longjumeau*, par Balisis.

Quand nous quittons la station d'Epinay, le chemin passe devant le village de *Villemoisson*, s'enfonce dans la tranchée de ce nom, bientôt après domine les *Franchises*, le *Breuil*, le *Perray*, *Villiers-sur-Orge* et *Longpont*. Pendant quelque temps il borde la forêt de *Séquigny-Sainte-Geneviève*, située à gauche, et traverse le parc de *Lannoy* à une petite distance de Saint-Michel.

Saint-Michel (Seine-et-Oise)—600 hab.—*station :* 28kil. de Paris.—Ce village n'offre rien de remarquable; la compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans y a établi des ateliers qui donnent lieu à une grande activité.

Voit. de corresp. pour *Marcoussis*, par Montlhéry.

A partir de Saint-Michel, nous quittons la vallée de l'*Orge;* la scène s'agrandit : on distingue dans une plaine accidentée et coupée par de nombreux bouquets de bois, *Montlhéry*, dont nous venons de parler, *Linas*, *Arpajon*, et plus près du chemin le beau château de *Lormoy*. Nous passons à droite devant le village de *la Fontaine* et à gauche devant celui de *Rosières*.

Brétigny (Seine-et-Oise)—750 hab.—*station :* 31 kil. de Paris. — Cette commune comprend les hameaux de *Rosières*, *Cassigny*, *Lagarde*, *le Ménil*, le moulin de *Gourges* et quantité de maisons isolées. *L'église*, située sur une hauteur, se nomme le *Guet-Saint-Pierre*. — Le château de *la Fontaine* est environné d'un beau parc et baigné d'eaux

vives et abondantes.—Le vin fort peu estimé de ce canton a fait naître le proverbe si connu : *Le vin de Brétigny fait danser les chèvres.*

Nous sommes arrivés sur le plateau de *Marolles*, qui sépare les vallées de l'*Orge* et de la *Juine*. Dans l'espace compris entre Brétigny et Marolles, station la plus voisine, le paysage est assez triste et n'offre aux yeux du voyageur que des villages et des bouquets de bois lointains; mais si le voyageur regarde derrière lui, Montlhéry et la belle campagne qui l'environne le distrairont encore quelque temps.

Marolles-en-Hurepoix (Seine-et-Oise) — 450 hab. — *station :* 36 kil. de Paris. — Il existe plusieurs villages de ce nom aux environs de Paris; celui dont nous parlons a acquis une certaine importance depuis le passage du chemin de fer sur son territoire. Il a dans son voisinage le château de *Gaillon-l'Alun*, duquel dépend un beau parc et plusieurs fermes. Les *bois de Hurepoix* sont également situés auprès de Marolles.

Voit. de corresp. pour *Arpajon*, par la Norville.

Lardy (Seine-et-Oise)—700 hab.—*station :* 40 kil. de Paris.—Ce village est le premier que nous rencontrons après le parc et le *château de Ménil;* il est situé au fond de la vallée et environné de plantations de peupliers ainsi que d'arbres fruitiers de toutes sortes.

On trouve à la station des voitures pour *Malesherbes*, *Maisse*, *Gironville*, *la Ferté-Aleps* et *Pithiviers*.

Nous voyons bientôt, sur la gauche, la *Juine*, les bois d'*Auvers*, quelques hameaux et fermes, le *château de Gillevoisin*, appartenant à M. le comte Jaubert, et le village de *Chamarande*, duquel dépend un autre *château* construit en briques et en grès, dans le goût du XVIIe siècle. Une avenue majestueuse conduit à l'entrée principale, de vastes dépendances l'entourent; le parc est d'une étendue considérable, et la campagne est semée de bois et rochers de grès qui procurent des points de vue très-pittoresques. Cette propriété appartenait à feu M. de Talaru.

A droite, à 2 kil. du chemin, on aperçoit *Torfou*, surmonté d'un télégraphe.

Etrechy (Seine-et-Oise)—1,200 hab.—*station :* 49 kil. de Paris.—Ce village est assez considérable et fermé de

murs; le chemin de fer le laisse à sa droite. Il y existe des carrières de grès en exploitation.

Les environs d'Etrechy sont charmants.—Le moulin de *Pierre-Brou*, la fontaine *[illegible]*, *Malassis*, le village de *Morigny* et une foule de fermes, ainsi que des maisons isolées dans la délicieuse vallée de la Juine, sont des lieux de promenade qui se prolongent jusqu'à Etampes.

Etampes (Seine-et-Oise) — 8,000 hab. — station : 56 kil. de Paris (hôtels : de France, de la Ville-de-Rouen). Cette ville, située dans une plaine, est traversée par la *Juine*, rivière à laquelle se réunissent deux autres petites rivières, la *Louette* et la *Chalouette*, et elle est dominée par le chemin de fer. Sous-préfecture. Elle est environnée de promenades plantées d'arbres et bordées d'eaux vives. Les petites rivières sur lesquelles la ville est située ne gèlent jamais, et font mouvoir de nombreux moulins à farine, objet principal du commerce d'Etampes, qui est l'un des greniers d'approvisionnements de Paris.—Il s'est tenu dans cette ville plusieurs conciles provinciaux et un concile national, dans lequel saint Bernard fit reconnaître le pape Innocent II par les Français et par les Anglais, et rejeter l'antipape Anaclet.—François Ier y fit bâtir pour Diane de Poitiers un château dont il ne reste plus qu'une partie, dans laquelle on voit encore diverses sculptures, notamment celles du portail de l'ancienne chapelle, représentant la *Descente du Saint-Esprit sur les apôtres*.—Au N.-O. de la ville on remarque la *tour de Guinette*, restes d'une ancienne forteresse détruite à la fin du règne de Henri IV. Ce donjon se compose de quatre tours semi-circulaires, engagées l'une dans l'autre; c'est un reste précieux de l'architecture militaire du xe siècle.—Louis VI, dit le Gros, y a tenu les états.—Avant 1789, Etampes portait le titre de duché, était gouvernement de place, siége d'un bailliage royal qui ressortissait au présidial de Chartres, et avait une coutume particulière rédigée en 1556. Cette ville avait aussi de nombreuses paroisses et plusieurs couvents.

Ce fut auprès d'Etampes, dans un château appelé Vignay, que le chancelier de l'Hospital se retira en 1568. On l'accusait de modérantisme en religion et en politique; des assassins furent envoyés pour le tuer lors du massacre de la Saint-Barthélemy; ses domestiques voulant fermer les

portes de la maison, il s'y opposa, en leur disant d'*ouvrir la grande porte si la petite n'était pas assez large.*—Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, en 1652, l'armée des princes s'empara de cette ville. M. de Turenne, qui commandait l'armée du roi, l'assiégea ; les faubourgs furent forcés; quelques milliers d'hommes y perdirent la vie, lorsque l'arrivée des troupes du duc de Lorraine força tout à coup M. de Turenne à lever le siége.

Etampes est la patrie de Geoffroy Saint-Hilaire, célèbre naturaliste. Une souscription a été ouverte pour lui élever un monument, mais l'indifférence des habitants a seule répondu à cet appel, qui est resté sans résultat.—C'est dans cette ville que périt, au commencement de la révolution, le maire Simonneau, victime de son dévouement à ses fonctions.

Sur la droite, à la porte d'Etampes, en allant à Orléans et dans une direction parallèle à celle du chemin de fer, s'ouvre un vallon charmant où coule la *Juine*, que nous avons quittée en arrivant en ville. Il n'est pas de voyageur qui, descendant la rapide montagne d'Etampes, n'ait désiré de s'enfoncer dans ce vallon.

Les convois des voyageurs s'arrêtent 10 minutes à Etampes; un buffet est établi à la station.—Voit. de corresp. pour *Pithiviers*, corresp. avec Beaune et Boiscommun;—pour *Dourdan* avec corresp. pour Rambouillet.

Quand nous quittons Etampes, le chemin traverse la vallée et les petites rivières de la *Louette* et de la *Chalouette* dont nous avons parlé plus haut, et parcourt une colline en laissant à sa droite la profonde vallée de l'Hémery.—Ici nous montons une rampe de 8 millimètres par mètre : les trains de toute nature doivent la franchir lentement pour éviter les accidents qui pourraient se manifester sans cette précaution : ainsi nous ne marchons qu'à la vitesse de 20 kilomètres à l'heure. Cette rampe a 9 kilomètres d'étendue et se termine aux *aiguilles* de *Guillerval,* où le chemin atteint une hauteur de 145 mètres 81 cent. au-dessus du niveau de la mer.

Ce point culminant est la limite de la vallée de la *Juine* et du plateau de la Beauce sur lequel nous arrivons; le chemin ne le quittera que pour entrer dans la vallée de la Loire, après la forêt d'Orléans. Pendant ce long parcours de

55 kilomètres environ, le chemin ne rencontrera plus de ces sites pittoresques qui nous ont occupés jusqu'à présent, et va s'enfoncer dans une longue tranchée.

Monnerville, (Seine-et-Oise) — arrondissement d'Étampes, canton de Merville. —*station:* 70 kil de Paris.— Cette station est la première que nous rencontrons après Étampes ; elle n'a pas une grande importance.

Voit. de corresp. pour *Méréville.*

Un peu plus loin, la ferme de *Retreville* est située à gauche du chemin.—Avant d'arriver à la station d'*Augerville,* la route impériale de Paris à Orléans passe à notre droite, et ne nous quitte plus jusqu'à Orléans.

Angerville, (Seine-et-Oise) — 1,600 hab.— *station :* 75 kil. de Paris.— Jolie petite ville dans la plaine de Beauce, arrondissement d'Étampes, canton de Méréville.—Fabrique de bonneterie en laine, draps, brasserie, etc. — Commerce de grains et de laines.

Voit. de corresp. pour *Chartres,* par Beaudreville, Gouillons, Ouarville, Santeuil, Voise, Francourville, Sours.

Pendant toute la traversée du plateau de la Beauce, les yeux ne rencontrent qu'une triste uniformité qui invite au sommeil. C'est, sans contredit, le meilleur moyen de se soustraire à l'ennui causé par cet horizon monotone.

Les endroits devant lesquels nous passons après la station d'Angerville, sont, à droite du chemin : *Bassonville, Guertreville*, *Bois-de-la-Justice.* Ici nous entrons dans le département d'Eure-et-Loir.

Toury, (Eure-et-Loir), arrondissement de Chartres, canton de Janville.—*station:* 88 kil. de Paris.—On y voit les ruines d'un ancien château-fort détruit sous le règne de Louis le Gros, et un télégraphe.

Voit. de corresp. pour *St-Calais* par Janville, Orgères, Corminville, Châteaudun, Courtalin, Droué, Mondoubleau, Savigny ;—*Chartres* par le Puiset, Allaine, Ymonville, Allones; — *Janville ;* — *Pithiviers* par Outarville.

Quand nous avons quitté la station de Toury, nous rencontrons *la Chapelle-Saint-Blaise*, *Maison-Neuve*, *Château-Gaillard,* et plus près du chemin, en face de ce dernier village, un télégraphe et un moulin. Aussitôt après nous passons du département d'Eure-et-Loir dans celui du Loiret. A la gauche du chemin se trouvent le village de *Tivernon*, la

ferme d'*Abouville*, celle de *la Budinière*, un moulin, *Assas*, et le moulin de *Montbary*.

Artenay, (Loiret), arrondissement d'Orléans.— 1,200 hab. — *station :* 102 kil. de Paris. — Village important et bien bâti.

La *Croix-Briquet* est le seul endroit important qui se trouve entre cette dernière station et celle de *Chevilly*, qui précède *Orléans*.

Chevilly, (Loiret)—*station :* 108 kil. de Paris.— Village important, arrondissement d'Orléans, canton d'Artenay.

Immédiatement après Chevilly, le chemin débouche dans la forêt de *Cercottes* ou d'*Orléans*. A ce nom, qui rappelle les lugubres légendes où les bandits jouaient un si grand rôle, on est presque tenté d'interroger chaque arbre pour lui demander s'il ne cache point quelque farouche détrousseur. Mais la forêt n'est plus digne d'inspirer de pareilles craintes, car il n'en existe plus que l'ombre, et il semble en effet, comme l'a dit un touriste, que les poils de l'extrémité de la queue de la jument de Gargantua en aient balayé la majeure partie, et que le bois de Boulogne, dans sa partie la plus aride et la plus sablonneuse, soit une forêt vierge du tropique, si nous la comparons aux restes de la forêt de Cercottes, de sinistre mémoire.

Le village de *Cercottes*, situé au milieu de ce qu'on nomme si improprement la forêt, est le dernier que l'on rencontre avant d'arriver à Orléans. Le *château du Chêne-Brûlé* est à la gauche de la route, mais on ne peut pas l'apercevoir. Au débouché de la forêt se trouve la *tuilerie de Savan*. Ici commence un pays plus agréable; nous entrons dans la vallée de la *Loire*. Une longue succession de vignes et de vergers, entourant d'agréables habitations, nous amènent près d'Orléans. On passe devant les *châteaux des Quatre-Cheminées* et *de la Vallée*. Peu après, à la droite du chemin, au lieu dit *les Aydes*, commence l'interminable *faubourg Bannier*, qui a 3 kil. de longueur, et débouche sur la grande *place du Martroy*, à Orléans.

Orléans—47,400 hab.—*station :* 122 kil. de Paris, chef-lieu de préfecture du département du Loiret (*hôtels*): du Loiret, grand hôtel d'Orléans, de la Boule-d'Or).

Les convois de voyageurs allant et venant s'arrêtent 20 mi-

nutes ici. Il y existe un buffet pour les voyageurs. *Omnibus* spéciaux à 30 c. par place.

Orléans, grande et belle ville dont l'origine est fort ancienne, chef-lieu de préfecture, possède un évêché, bourse de commerce, académie, lycée, bibliothèque publique riche de 30,000 vol., avec de nombreux manuscrits et un beau médaillier; salle de spectacle. Les maisons, dans les quartiers les plus anciens, sont généralement mal bâties ; la plupart le sont en bois. On y remarque surtout :

La *rue Royale*, qui conduit en droite ligne de la place du Martroy au pont de neuf arches jeté sur la Loire; la *rue Jeanne-d'Arc*, nouvellement construite, et qui offre en perspective la façade ouest de la cathédrale; la *cathédrale*, magnifique édifice du XVIe siècle, dont les deux tours symétriques, bâties par l'architecte Gabriel, s'élèvent à une hauteur de 80 mètres ; le *Mail;* la *tour du Beffroi;* la *statue équestre,* en bronze, de *Jeanne d'Arc*, due au ciseau de Foyatier, érigée sur la place du Martroy, inaugurée le 8 mai 1855, et remplaçant la mesquine statue en pied qui figurait sur la même place depuis 1803. Les frais de ce monument, digne enfin de l'héroïne dont il doit perpétuer le souvenir, ont été couverts par une souscription orléanaise, une loterie et du bronze donné par l'État. Jeanne-d'Arc est représentée au moment où elle lève les yeux au ciel, l'épée abattue, remerciant Dieu de la victoire qu'elle vient de remporter ; le piédestal est construit en granit de Laber et de Lesneven, d'une grande beauté.—*L'église Saint-Aignan*, dont les voûtes sont très-hardies et la chapelle souterraine très-curieuse; la *chapelle Saint-Jacques*, avec une belle façade gothique : elle sert aujourd'hui de magasin; les *églises Saint-Paul,* et *Saint-Euverte,* convertie aussi en magasins ; le nouvel *Hôtel de ville*, inauguré le 8 mai 1855.

Le *Musée.*—C'est le 4 novembre 1825 qu'il fut inauguré; On y admire des tableaux du *Guide,* de *Mignard*, de *Vien*, de *Van Hoëck,* etc. Ouvert au public les jeudis et dimanches. — On voit dans la salle de sculpture un coffre sculpté, de 150 ans d'existence; un monument trouvé dans les fouilles de la *fontaine l'Etuvée*, et un moulin à bras, trouvé dans les fouilles de l'ancien grand cimetière.

Principaux tableaux du musée d'Orléans : *La Communion*

de saint Benoît, par Deshayes.—*La Samaritaine*, par Frosté.—*Loth et ses filles*, attribué à Guido Reni. — *L'Entrée de Jeanne d'Arc*, après la victoire des Tournelles, par Fragonard.—Beau *portrait en pied* de Mme la duchesse de Richelieu, par Mignard.—*Le baptême de Jésus* sur les bords du Jourdain, par P. de Champaigne. —*Tobie conduit par l'ange*, par Benedetto Luti.—*Sujet de chasse* composé de plus de soixante figures ou chevaux, par Porbus fils.—*Niobé et ses enfants* percés des flèches d'Apollon, par Verdier.—Un *paon*, des *poules*, des *canards* et leurs petits, par J. Oudri.—Intérieur d'*une église de Flandre*, par Peter Neef.—*Paysage*, vue de la Flandre, enrichi de quantité de figures, par Martin et Henri Van Cleef. — *Joli paysage*, orné d'architecture en ruine, par Patel. — *Paysage* orné des ruines d'un temple, *idem*.—*Beau paysage* orné de fabriques sur les bords d'un canal, par Deker.—*Paysage* orné de figures et d'animaux, par Van Romain.—*Paysage*. Effet du soleil levant, embelli d'une riche végétation, de cascades et de petites figurines, peint par Dunouy.—Un *médecin* donnant une consultation à *une jeune femme*, par Sorg.—Un *ours* aux prises avec plusieurs chiens, un *tableau de fruits;* tous deux par Desportes.—*Beau paysage*, site d'Italie : les figures de Taunay, le paysage par Bourgeois du Castel.—*Portrait d'un financier*, par Hyacinthe Rigaud.—Un *Bivouac de soldats hollandais*, école hollandaise.—*Diane et Apollon*, et une danse d'enfants conduits par l'Amour, par C. Schut.—*La Madeleine dans sa grotte*, deux anges dans une gloire lui offrant des palmes, par Hyacinthe Beardy.—*Les disciples d'Emmaüs*, par Hallé.—*La résurrection de J.-C.*, par le même.—*Le Flûteur*, attribué à Van Hoëck.—*La Résurrection de Lazare*, attribuée à Andréa Sacchi. — Une *Vierge*, ravissante d'expression et de pose, attribuée au Guerchin.—Un *incendie*, de Van der Poël, toile riche.—Une *marine*.—*Portrait de madame de Pompadour*, par Drouais.—*Portrait de Coypel*, peintre français, pastel de Latour.—*Portrait du pape Calixte III*, école vénitienne.—Une *Femme à sa toilette*, par Metzu. — *La canonisation de saint François d'Assises*, attribué à Snell.—*Fête païenne*, par Vermanzol.—Un *tableau de gibier*.—*Portrait de J. Pothier*, jurisconsulte, peint par Mlle Lebrun.—*Vue de l'ancienne porte du grand cimetière*, par M. Rabigo, professeur à l'école de dessin d'Orléans.—Un *dessin*, par le Guerchin.—*Paysage*,

à l'encre de Chine, par Boissieu. — Deux *dessins* représentant des chocs de cavalerie, par Lagrenée. — Un *paysage* à la sépia, par M. Pensée. — Un *dessin* composé de trois figures, par Gaudenzio Ferrari. (Voir, pour plus de détails, l'*Explication des tableaux, dessins, sculptures du musée*, in-12, chez le concierge du musée.)

On peut voir encore :

Le *théâtre*, la *maison d'Agnès Sorel*, rue du Tabourg; celles de *François Ier*, de *Diane de Poitiers*, rue Neuve; le *palais de justice*, le *Jardin botanique*.—On voit encore quelques traces des remparts élevés par l'empereur Aurélien. — Le *pont* date de la moitié du XVIIIe siècle; le petit monument qui est à son issue, de l'autre côté de la Loire, s'appelle le *Portereau* : c'est une ancienne porte de la ville d'Orléans. — On remarque encore le pont du chemin de fer d'Orléans à Vierzon; il est composé de dix arches.

HISTOIRE. — L'origine d'Orléans remonte à une époque très-reculée. Sous la domination romaine, c'était l'une des premières cités de la Gaule. En 450, elle soutint un siége mémorable contre Attila, roi des Huns, et ne dut son salut qu'au général Aëtius, qui força ces barbares à la retraite et les défit dans les plaines de la Champagne. Après la chute de l'empire romain, elle tomba au pouvoir des Francs, devint, sous les successeurs de Clovis, la capitale du royaume de ce nom, et fut réunie à la couronne sous Hugues Capet. L'héroïsme de Jeanne d'Arc, qui força les Anglais à lever le siége d'Orléans, est un fait trop connu pour être commenté; aussi nous bornerons-nous à rappeler les dates de cette histoire. Ce fut sous Charles VII, en 1429, que cette vierge héroïque sauva les Orléanais et la France. En 1431, elle était brûlée vive, victime de la vengeance des Anglais et de l'ingratitude de la cour; en 1436, elle fut reconnue innocente des crimes qu'on lui imputait. A cette époque, les habitants d'Orléans lui élevèrent un monument sur le pont qui fut témoin de ses exploits. Ce monument se composait d'un groupe en bronze représentant une Vierge de la pitié avec Jeanne d'Arc et Charles VII agenouillés. Ce groupe fut fondu en 1792, pour faire des canons. En 1803, les Orléanais obtinrent la permission d'élever une nouvelle statue à leur libératrice. Ce petit monument, qui s'élevait naguère sur l'un des coins de la place du Martroy, a été

remplacé le 8 mai 1855 par une statue équestre en bronze, due au ciseau de Foyatier (v. p. 72), dont le piédestal est construit en magnifique granit de Laber et de Lesneven.—Les guerres de religion furent une cause de désastres pour Orléans, qui fut prise et ravagée par les calvinistes en 1567.

La situation de cette ville, presque au centre de la France, dans une contrée fertile, traversée par la Loire, un chemin de fer, des routes importantes et les canaux d'Orléans et du Loing, en font une des villes de l'empire les plus riches et les plus commerçantes.—*Commerce :* vinaigres, vins, confiseries, blés, eaux-de-vie, raffinerie de sucre, fabrique de laine, bonneterie, porcelaine, faïence.

Voit. de corresp. pour *Sancerre*, par Jargeau, Sully, Châtillon-sur-Loire, Beaulieu, Léré et Cosne;—*Cosne*, par Châteauneuf, Ouzouer, Gien, Briare et Neuvy-sur-Loire;—*Briare*, par Châteauneuf, Ouzouer, Gien;—*Châteauneuf-sur-Loire*, par Pont-aux-Moines, Saint-Denis-de-l'Hôtel, avec corresp. sur Bellegarde, Ladon, Saint-Benoît-sur-Loire;—*Montargis*, par Châteauneuf et Lorris;—*Chartres*, par Saint-Péravy, Patay, Cormainville, Sancheville;—*Châteaudun*, par Saint-Péravy, Tournoisis;—*Beaune-la-Rolande*, par Pont-aux-Moines, Fay-aux-Loges, Vitry-aux-Loges; —*Sully*, par Sandillon, Jargeau, Tigy; — *Jargeau*, par Sandillon; — *Pithiviers*, par Loury. — Omnibus pour *Olivet*, *Saint-Jean-le-Blanc*, *Saint-Denis-en-Val*, *Ingré*, *Ormes*, *Chécy* et tous les environs.—Dilig. pour Nevers, Moulins, Roanne, Limoges, Cahors, Montauban, Toulouse, Montluçon, Néris, Vichy, Riom, Clermont, Montargis.

Ouvrages a consulter.—M. Gatineau, libraire, a publié un excellent *Conducteur d'Orléans*, et un *plan* de cette ville fort exact; le premier il a eu l'idée de donner sur le plan lui-même la projection des principaux monuments de la ville. — M. Herluison, libraire, est éditeur d'une collection de *Vues d'Orléans* et des *Bords de la Loire*. Sa librairie est bien assortie. On trouve dans ces deux librairies les *Itinéraires de Richard et Ad. Joanne*.

Environs.—Les environs d'Orléans sont jolis; les plus fréquentés sont :

Les *sources du Loiret*, 6 kil. d'Orléans, situées dans un beau parc qui dépend d'une propriété particulière. On peut s'embarquer sur le Loiret, et jouir pendant une heure d'un

panorama délicieux. On aperçoit d'abord le château de M. Delamarre, puis celui de Bel-Air, qu'il faut visiter. C'est un séjour enchanteur. On revient par terre à Orléans, en jetant un coup d'œil sur les *châteaux de Rondeau* et de la *Source*, tous deux fort beaux.

Olivet, village situé sur le Loiret, auprès d'Orléans.

Les bois de *Noras*, *Maison-Fort* et *Mézières*.

Saint-Mesmin, sur le Loiret, qui commence à y être navigable. Ce village possédait autrefois une ancienne abbaye, dont une partie des bâtiments forme aujourd'hui une jolie habitation particulière.

Cléry-sur-Loire (Loiret) — 2,600 hab. — à 16 kil. d'Orléans.—Jolie petite ville bâtie dans une belle situation sur la rive gauche de la Loire. Elle était autrefois entourée de murs, de tours, de fossés, et paraît devoir son origine à un oratoire sous l'invocation de la vierge Marie, qui y existait dès 550. Simon de Melun y fonda un château en 1302. Philippe de Valois posa, en 1330, la première pierre d'une église qui fut entièrement terminée sous son règne. Cet édifice fut en partie détruit par le comte de Salisbury, en 1428; mais Louis XI le fit reconstruire avec magnificence, le dota de 2,330 écus d'or, et le désigna par son testament pour le *lieu de sa sépulture*.—*L'église* est curieuse. On remarque dans la nef le monument de Louis XI, exécuté en 1622. Ce monument a pour inscription : *A la mémoire de Louis XI, roi de France, et de Charlotte de Savoie, son épouse.* — On voit encore à Cléry la maison qu'habita Louis XI et l'hôtellerie où descendirent Louis XIII, Louis XIV et la marquise de Pompadour. Cette habitation conserve encore des plafonds peints à fresque, avec des devises, des emblèmes et des amours; on y voit aussi une belle rampe en fer, ornée de LL entrelacées, d'assez bon goût et en cuivre.

La Chapelle (Loiret)—*station :* 129 kil. de Paris.—Ce village est peu important.

Saint-Ay (Loiret)—*station :* 136 kil. de Paris.—Beau village situé en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau qui borde la rive droite de la Loire, dans un territoire fertile en vins estimés. On y jouit d'une vue délicieuse sur la petite ville de Cléry, dominée par sa haute église, et sur les riants paysages qu'offrent les rives du fleuve.

Meung (Loiret) — 3,000 hab. — *station :* 141 kil. de Paris.—Petite ville bien bâtie et fort agréablement située sur la rive droite de la Loire. Nous remarquons d'abord le *château*, ancienne résidence d'été des évêques d'Orléans. De sa terrasse la vue s'étend sur une partie du cours de la Loire et embrasse une étendue considérable de la Sologne, située sur la rive gauche du fleuve. Vers le sud on aperçoit le clocher de Notre-Dame de Cléry, qui n'est séparé de la Loire que par une prairie. A nos pieds s'élance un beau pont suspendu, ouvrage gracieux et moderne. — *L'église*, sous l'invocation de saint Liphard, est très-remarquable par son portail de style romain bien conservé; elle est ceinte d'une muraille crénelée et rappelle les constructions du XIIe siècle.—Arrosée par trois petits cours d'eau qu'on appelle les *Mauves*, et qui font marcher de nombreuses usines, la ville de Meung jouit d'une grande prospérité. Meung est la patrie de Jean Clopinel, connu sous le nom de *Jean de Meung*, qui, quarante ans après la mort de Guillaume de Lorris, acheva le *Roman de la Rose*, commencé par ce dernier. On sait que le même auteur dédia à Philippe le Bel la traduction du *Traité de la consolation*, par Boëce.—*Fabriques* nombreuses, commerce considérable.

Beaugency (Loiret)— 5,000 hab.— *station :* 149 kil. de Paris. — (*Hôtels :* de l'Ecu : — St-Etienne, très-confortable). — De vieux souvenirs historiques s'éveillent encore à l'aspect de cette cité populeuse, dont les rues étroites et montueuses ont un cachet d'antiquité que ne démentent point quelques maisons du XVIe siècle richement ornées de sculptures. — Au milieu d'un amoncellement de maisons qui suit la pente d'une colline baignée par la Loire, s'élève une tour carrée, antique et noire, qui fut autrefois couronnée d'un rempart formant saillie en guise de corniche, et entourée de murailles particulières et crénelées. L'origine de cette tour se perd dans la nuit des temps, et date peut-être des fortifications qui furent élevées pour protéger Beaugency contre les invasions des Huns, des Saxons et des Normands, qui ravagèrent cette ville en 451, 480 et 854. Le prince de Galles y pénétra en 1367; les Anglais la prirent en 1411 et en 1428, mais ils en furent chassés en 1429 par Jeanne d'Arc et le duc d'Alençon. — Pendant les guerres de religion qui agitèrent le XVIe siècle, Beaugency passa continuellement des mains

d'un parti à celles de l'autre, et éprouva des désastres dont elle ne s'est jamais relevée. Quelques fragments de fortifications attestent encore son ancienne splendeur. — Le *pont* qui traverse la Loire devant Beaugency offre un curieux contraste de construction. Parmi les vingt-huit arches qui le composent, on en remarque quelques-unes qui datent de la domination romaine. L'arche marinière est surmontée d'un grand christ en fer. — L'*hôtel de ville* est un édifice remarquable qui porte le cachet du règne de François Ier.—Beaugency possède un dépôt de mendicité qui comprend cinq départements : Eure-et-Loire, Seine-et-Oise, Aube, Orne et Loiret. La vue que l'on découvre du *Champ-de-Foire* est une des plus belles et des plus étendues qu'offrent les rives de la Loire.—On remarque particulièrement sur la rive gauche de la Loire le bourg de *Lailly,* dans lequel reposent les restes de Condillac. — Les immenses travaux de barrage exécutés pour retenir les eaux du fleuve, capricieux dans presque toute son étendue, sont plus multipliés à Beaugency qu'ailleurs. — C'est dans le voisinage de cette ville qu'existe un des ouvrages les plus curieux auxquels ait donné lieu la construction du chemin de fer : nous voulons parler de l'immense *viaduc* construit sur la vallée où coulent les *Mauves*, filets d'eau homonymes de ceux qui alimentent la ville de Meung. Ce viaduc a vingt-cinq arches d'une très-grande ouverture ; il est construit en pierre et d'une solidité éprouvée.

Mer (Loir-et-Cher) — 4,000 hab.—*station* : 161 kil. de Paris.—Petite ville située sur le ruisseau de Tronn. Le chemin de fer domine la ville et la traverse sur un pont d'une grande élévation. Avant la révocation de l'édit de Nantes, les calvinistes y avaient un temple. Mer est la patrie du célèbre Pierre Jurieu, ministre protestant.

Ménars (Loir-et-Cher)— 600 hab.— *station :* 171 kil. de Paris.— Petite ville située sur la droite de la Loire. Elle possède un des plus beaux *châteaux* de France, construit vers le milieu du xvIIe siècle ; l'architecture, qui tient de l'école de Mansard, quoique incorrecte dans quelques-unes de ses parties, a cependant quelque chose d'imposant et de monumental. Sur le bord de la Loire s'élèvent de superbes *terrasses* qui dominent la contrée et d'où l'on jouit de vues délicieuses, tant sur le fleuve que sur les riches paysages des

environs. A l'un des plans reculés du vaste tableau qu'on a sous les yeux, on aperçoit à une distance de 36 kil. la flèche de l'église de Notre-Dame-de-Cléry. Ce château, qui fut la dernière résidence du duc de Bellune, appartient aujourd'hui au prince de Chimay, qui y a établi un prytanée.

Blois (Loir-et-Cher)— 13,500 hab.— *station :* 180 kil. de Paris.— Préfecture.

Ici on s'arrête 10 minutes. — Buffet pour les voyageurs. N'oublions point de signaler les excellentes *crêmes de Saint-Gervais.*

Des *omnibus* à 30 cent. par place transportent les voyageurs dans l'intérieur de la ville.

Hotels : de Blois. nouvel établissement parfaitement tenu, avec bains dans l'hôtel; du Château, d'Angleterre, de la Tête-Noire. — Les hôtels de Blois et du Château fournissent à toute heure des voitures pour Chambord.

Bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de la Loire et dans un des plus beaux sites de la France, Blois est divisée en ville haute et ville basse. La partie supérieure, qui forme la ville proprement dite, est assez mal bâtie; les rues sont étroites, mal percées et pour la plupart inaccessibles aux voitures, mais elles sont propres et ornées de fontaines publiques. La ville basse offre une suite de maisons bien bâties le long d'un superbe quai d'une prodigieuse étendue, et qui, longeant le cours de la Loire, forme un boulevard planté d'arbres séculaires qui va s'unir à la belle levée de Tours. Un très-beau pont construit en pierre et orné d'une pyramide unit la ville au faubourg de Vienne, où se trouve situé l'hôpital.

Le plus bel édifice de Blois est le *Château*, situé au sommet d'une petite colline à l'extrémité occidentale de la ville. Ce monument, qui sert aujourd'hui de caserne, fut, au XVIe siècle, le chef-lieu de la royauté. Louis XII y naquit, François Ier, Henri II, Charles IX et Henri III y tinrent leur cour et leurs états. De nombreux événements se sont passés sous ses voûtes obscures. Valentine de Milan y vint pleurer la perte de son époux, et elle y mourut. Henri III y fit assassiner Henri de Guise, surnommé le *Balafre*, qui contrebalançait son pouvoir à la tête des ligueurs, et l'avait tenu prisonnier au Louvre pendant la journée des barricades. Ce drame sanglant eut lieu le 23 décembre 1588,

pendant une séance des états généraux qui se tenaient à Blois depuis le 16 octobre précédent. Trois jours après cet événement, le lendemain de Noël, le cardinal de Lorraine, frère du duc de Guise, et l'archevêque de Lyon, qui étaient également l'objet de la haine du roi et de Catherine de Médicis, tombaient aussi sous le fer des assassins. Quelques années plus tard, Henri IV y célébra son mariage avec Marguerite de Valois. En 1814, l'impératrice Marie-Louise abandonna Paris pour se retirer à Blois. C'est là qu'elle signa le dernier acte de sa régence, et que finit le gouvernement impérial.—Le château de Blois a été édifié sous la domination des ducs de Champagne et de Châtillon, mais il a subi de nombreuses modifications. Louis XII fit bâtir, en 1498, la partie orientale : c'est celle qui sert de caserne; la grande salle où se tinrent les états généraux y est située au rez-de-chaussée; elle est décorée de grosses colonnes surmontées de chapiteaux romains. Il existe dans le même bâtiment plusieurs autres sculptures curieuses. L'aile du nord fut construite par François Ier. Cette partie du château est admirable par la beauté, l'originalité et l'élégance de l'ornement. La cage de l'escalier qui donne accès à ce bâtiment est saillante et d'une construction toute particulière; le plafond rampant est décoré de rosaces dans lesquelles ont été alternativement distribués le chiffre de François Ier et la salamandre couronnée, emblème de ses armes. C'est dans cette partie du château que sont situés les appartements jadis occupés par Henri III, et où le duc de Guise fut assassiné par Loignac, officier des gardes du roi.

En 1638, Gaston d'Orléans fit élever sur les dessins de Mansard la façade qui règne à l'occident; mais cette construction, qui n'est point en rapport avec les autres parties du château, est restée inachevée.

Une vieille tour existant au sud paraît appartenir au château primitif; on lui a donné le nom d'observatoire de Médicis, parce que Catherine, qui se livrait à la chiromancie, y observait les astres et s'y renfermait avec des astrologues. Ce donjon en ruine sert aujourd'hui de magasin à poudre. De la terrasse qui le couronne on distingue le *château de Chambord*, à 16 kil. de Blois.

L'ancien *évêché*, aujourd'hui la *préfecture*, a été bâti sur les dessins de Gabriel, architecte de Louis XIV. Les jardins

sont disposés en terrasses régulières et l'on y jouit d'un coup d'œil magnifique. Vers le cours supérieur de la Loire, l'œil embrasse plus de 24 kil. d'étendue et admire les riants coteaux qui bordent ces deux rives, tandis que du côté opposé se déploient sur un immense horizon une foule de sites agréables et pittoresques qui offrent une série de tableaux variés difficiles à saisir, mais dans lesquels on distingue les grandes *forêts* de *Blois*, de *Russy* et de *Boulogne*.

On remarque encore l'ancienne *église de Saint-Lomer*, aujourd'hui *Saint-Nicolas*, la plus belle de Blois; l'*église des Jésuites*, bâtie sur les dessins de Mansard; la *place de la Préfecture* et du *Palais de Justice*, sur un des côtés de laquelle on a bâti des *Halles* fort élégantes; *la fontaine du marché aux herbes*, où est sculpté le blason de Louis XII, et un *aqueduc* en forme de grotte qui fournit de l'eau à une partie de la ville.—C'est à Blois qu'on a découvert, en 1632, l'art de peindre sur émail.—Commerce considérable.

Ouvrages a consulter.—*Guide classique du Voyageur en France*, de Richard, 1 fort vol. in-12, 24e édition;—trois *Notices sur Blois, son Château, et Chambord*, par M. de La Saussaye.

Voit. de corresp. pour *le Mans*, par la Chapelle-Vendômoise, Vendôme, Montoire, Savigny, Saint-Calais, Bouloire;—*Vendôme*, par la Chapelle-Vendôme;—*Oncques*;—*Château-Renault*, par Herbault;—*Montrichard*, par Pontlevoy;—*Saint-Aignan*, par Cellette, Centres;—*Romorantin*, par Cour-Cheverny, Mur;—*Valençay*, par Cellettes, Centres.

Voitures à volonté pour les *Environs*, et spécialement pour *Chambord*.

Château de Chambord. — La distance qui sépare *Blois* de *Chambord* (16 kil. N. E.) est trop peu importante pour que le voyageur ne cède point au désir de visiter le plus beau château de la France.

Le *château de Chambord* s'élève au milieu de la Sologne; il est entouré de bois propices à la chasse; à ses pieds coule le Cosson, et les étangs, bois et fermes qui en dépendent occupent une superficie de 32 kil., c'est-à-dire une étendue égale à celle de la surface de Paris *extrà muros*. Le style des constructions est emprunté au XIIe siècle, et les ornements qui les décorent au genre bizantin. Ce château représente un donjon flanqué de quatre grosses tours; la

terrasse qui surmonte ce donjon est occupée par des tourelles et des dômes de l'effet le plus pittoresque. Au milieu de l'édifice s'élève une flèche de plus de 33 mètres de hauteur qui donne une forme pyramidale à ce monument, dont l'ensemble majestueux est très-imposant. Un bâtiment rectangulaire flanqué de quatre tours enveloppe le donjon. Ce bâtiment manque d'harmonie et nuit à l'ensemble des constructions. L'importance du château de Chambord est telle, qu'on y compte 365 chambres à feu et 444 croisées. On y remarque particulièrement un *escalier à double rampe*, se croisant l'une sur l'autre, et toutes deux communes à un même noyau.

« *Chambord*, dit M. Millin, est un assemblage de tours et de tourelles élégamment sculptées et chargées de petites pierres noires taillées en rond et en losange, qui y forment des compartiments. Au milieu il y a huit salles très-vastes et très-élevées, et le second étage est voûté. On remarque surtout l'escalier double, dans lequel deux personnes peuvent monter et descendre sans se voir. Partout on trouve la salamandre ou l'F couronné. François Ier voulait faire passer le Loiret dans le parc. Depuis ce prince jusqu'à Louis XIV, les rois ont souvent habité Chambord. Devenu depuis la noble récompense des exploits et des talents militaires, il a été donné par Louis XV au maréchal de Saxe, et par Bonaparte au maréchal Berthier. » Dans les derniers temps, il fut offert par la ville de Paris au duc de Bordeaux, qui, dans son exil, a pris le nom de comte de Chambord.

François Ier fit édifier ce château par le Primatice; les travaux commencèrent en 1536, ils furent continués par Henri II et quelques-uns de ses successeurs ; mais le Primatice eut la douleur de mourir sans avoir achevé son œuvre. —François Ier affectionnait particulièrement la résidence de Chambord ; elle lui rappelait le souvenir de ses premières amours avec la châteleine de Montfrault et la comtesse de Thoury; cependant son cœur n'y fut pas toujours à l'abri des orages, car c'est dans l'oratoire de ce château qu'il traça sur une vitre, à l'aide d'un diamant, le distique suivant :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Tout ce que créa ce prince se ressentit du faste de sa grande âme et porta le cachet de ses penchants à la galanterie. Chambord en est un exemple : il existait dans ce palais magnifique et somptueux des constructions mystérieuses qui permettaient au roi de se soustraire à tous les regards et de satisfaire sa passion pour Diane de Poitiers, sans éveiller les soupçons de la duchesse d'Etampes.

Nous revenons à Blois pour reprendre notre route.

Le chemin touche presque à la Loire pendant quelque temps; il traverse le village des *Gaudinières*, la *forêt de Blois*, et arrive à la station de *Chouzy* en descendant une pente de 3 millimètres par mètre.

Ici commencent les magnifiques *levées de la Loire*; ces digues, dont l'origine est incertaine, ont été faites pour encaisser le fleuve en cas de sécheresse et en cas d'inondation. Le plus ancien document qui reste à cet égard est un édit de Louis le Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne, qui, touché des représentations que lui firent les habitants de la Touraine et de l'Anjou, dont les débordements de la Loire détruisaient fréquemment les récoltes, ordonna l'exécution des travaux, qui furent modifiés et continués sous ses successeurs. Au temps de Philippe de Valois, les levées de la Loire acquirent la forme qu'elles ont conservée jusqu'à nos jours; elles servent de route entre Blois et Tours.

Chouzy (Loir-et-Cher) — 1,300 hab.—*station :* 190 kil. de Paris.—Bourg situé sur la levée de la Loire.

En 1802, M. Corbigny, préfet du département, est parvenu, en profitant des moyens d'irrigation qu'a procurés le voisinage de la petite rivière de Cisse, à former sur le territoire de la commune de Chouzy, et dans une terre assez médiocre, une pépinière départementale. Le voyageur qui chemine sur le chemin de fer ou sur la levée de la Loire est agréablement surpris en voyant aujourd'hui une végétation vigoureuse là où naguère il n'apercevait que des bruyères et même un sable nu.

Onzain (Loir-et-Cher) — *station :* 196 kil. de Paris.—Village important situé dans l'arrondissement de Blois.

De l'autre côté de la Loire, et en face d'Onzain, s'élève un vieux manoir qui fixe l'attention de tous les voyageurs par sa situation imposante et pittoresque au sommet d'un rocher boisé : c'est le *château de Chaumont*. Il occupe l'emplacement d'un manoir féodal dont la fondation est attribuée à Gueldin, chevalier danois, et que Thibault le Grand, comte de Blois, fit démolir. Ce château fut construit par les seigneurs d'Amboise, dans la maison desquels il resta jusqu'en 1550. A cette époque il passa aux seigneurs de La Rochefoucault, qui le vendirent à Catherine de Médicis pour la somme de 120,000 livres. C'est particulièrement dans le château de Chaumont que cette reine artificieuse sacrifiait aux absurdes croyances du temps où elle vivait les moments qu'elle pouvait dérober à sa politique ombrageuse, en asservissant son génie fier et dominateur aux bizarres pratiques de l'astrologie judiciaire, et qu'elle cherchait à connaître un avenir que le cri de sa conscience devait lui rendre redoutable. A la mort de Henri II, Catherine de Médicis, pour satisfaire la haine qu'elle portait à Diane de Poitiers, la contraignit à lui céder *Chenonceaux* en retour de *Chaumont*. Cet échange forcé fut ratifié par la duchesse de Valentinois en 1559.

Le château de Chaumont a son entrée principale au midi : c'est un édifice peu régulier, construit à diverses époques, mais très-remarquable dans ses détails. L'intérieur du monument a conservé, dans sa plus grande partie, le cachet du XVIe siècle. Le propriétaire actuel a mis un soin particulier à réunir tout ce qui y existait d'intéressant ; il en a formé une collection curieuse, et a fait exécuter de belles restaurations.—Il est difficile de rencontrer un point de vue plus agréable que celui qu'offre le château de Chaumont. Du haut de la *tour*, dite d'*Amboise*, on découvre la levée de la Loire pendant l'espace de 24 kil., on plane sur des campagnes animées, et l'on aperçoit la ville d'Amboise.

Pendant que nous nous sommes arrêtés à Chaumont, le convoi a déjà dépassé *Mouteaux* et franchi la limite du département de Loir-et-Cher en entrant dans celui d'Indre-et-Loire : le voici qui atteint une nouvelle station.

Limeray (Indre-et-Loire)—*station* : 208 kil de Paris. —Ce village est situé sur la *Cisse*, qui longe le chemin

depuis Chouzy et ne le quittera qu'à Mont-Louis ; ainsi nous sommes entre deux cours d'eau, la *Loire* à gauche et la *Cisse* à notre droite.

Nous passons devant le village de *Vallée de Fourchette*, à droite, et nous traversons celui de *le Bout des Ponts* en arrivant devant *Amboise*, à une assez grande distance de cette ville.

Amboise (Indre-et-Loire) — 5,000 hab. — *station :* 213 kil. de Paris.—(*Hôtels :* du Lion-d'Or, du Faisan, du Cygne.)—Cette ville est très-ancienne et généralement mal bâtie; elle se compoe de deux grandes rues, de quelques petites rues transversales et d'un pont sur la Loire, terminé en 1822. Elle est dominée par un *château fort* défendu par des tours et un large fossé, embelli par des jardins très-agréables, élevés de 20 mètres au-dessus du sol de la ville. Ce château est encore remarquable par une tour de 21 mètres d'élévation, dans l'intérieur de laquelle on peut monter en voiture, et dont la plate-forme offre un des plus beaux panoramas de la Loire. Sa petite *chapelle* est un des morceaux les plus gracieux de l'architecture gothique fleurie.

La vue d'Amboise rappelle l'institution de l'ordre de Saint-Michel, qui y fut fondé par Louis XI en 1469, la naissance de Charles VIII en 1470, et sa mort après un règne de courte durée.—C'est à Amboise que les guerres de religion éclatèrent et que l'épithète de *huguenots* fut donnée aux calvinistes pour la première fois, en 1560, après le tumulte qui eut lieu, par suite de la conjuration qui avait pour but d'engager François II à permettre aux religionnaires réformés la libre pratique de leur croyance.—Jusqu'à Louis XV le château d'Amboise appartint à l'Etat; mais en 1791, le roi le donna à titre d'échange au duc de Choiseul; il passa ensuite au duc de Penthièvre, et aujourd'hui il fait partie du domaine de l'Etat.

Il existe à Amboise des souterrains curieux connus sous le nom de *Greniers de César*.—*L'église paroissiale* possède un tombeau décoré de sept personnages emblématiques qui semblent représenter François Ier, Marie Gudin, épouse de Babou, et ses trois filles, qui furent successivement les maîtresses du roi; les autres personnages paraissent appartenir à la même famille.—On a érigé à Amboise une pyramide en l'honneur de Chaptal.—Commerce important.

VOIT. DE CORRESP. pour *Loches*, par Bléré et Saint-Quentin; —*Bléré*, par la Croix de Bléré ;—*Château-Renault*, par Poeé, Saint-Ouen, Autrèche ;—*Montrichard* par Civray, Chenonceaux.

EXCURSIONS.—Au *château de Chanteloup*, dont il ne reste plus qu'un kiosque.

Au *parc et château de Vernou*.

Au *château de Chenonceaux* (26 kil. d'Amboise), en traversant la forêt. Ce château, construit sur le *Cher*, est aussi intéressant par la hardiesse et l'élégance de sa construction que par les souvenirs qu'y laissèrent Henri II et Diane de Poitiers. Rien de plus merveilleux ne fut jamais imaginé que cette galerie qui traverse le Cher sur un pont dont les piles sont transformées en bâtiment de service, et met en rapport les deux rives du fleuve. Il n'est point d'artiste, de poëte ou d'amateur d'art et de tendres souvenirs qui n'ait visité Chenonceaux et ne se soit senti inspiré devant les murs de ce palais gracieux et original. M. de Villeneuve, le propriétaire actuel, se prête avec infiniment de grâce aux désirs curieux des visiteurs.

Revenu à la station d'Amboise, le voyageur qui se dirige vers Tours passe devant les villages de *Négron* et de *Nozelles*, puis il atteint *Noizay*.

Noizay (Indre-et-Loire), *station :* 220 kil. de Paris.—Village important.

Vernou (Indre-et-Loire)—*station :* 222 kil. de Paris. —Joli village sur la Brême, entre des coteaux plantés de vignes.

Ici le chemin décrit une grande courbe et traverse la Loire. A chaque tête du pont est établie une station : *Vouvray* est sur la rive droite du fleuve et *Montlouis* sur la rive gauche.

Vouvray (Indre-et-Loire) — 2,500 hab. — *station :* 226 kil. de Paris, à quelque distance du chemin de fer.—Ce village est bâti dans une belle situation sur la levée, au confluent de la Cisse et de la Loire, dans une contrée fertile en vins blancs très-estimés. Vouvray est dominé par le *château de Moncontour*, et renferme des maisons bâties avec élégance.

Après Vouvray, nous traversons le pont de Montlouis, au bout duquel est située la station du même nom.

Ici, comme à Blois, le fleuve se découvre à nos yeux dans toute sa magnificence; en amont et en aval du pont, nous pouvons jouir d'un coup d'œil de plusieurs kil. d'étendue.

Montlouis (Indre-et-Loire) — 2,500 hab. — *station :* 226 kil. de Paris.—Village sur la rive gauche de la Loire.

En quittant cette station, le rail-way suit la rive gauche de la Loire, passe devant les villages de *Creux*, *Rochepinard*, *les Vallées*, *la Carte*, *la Ville-aux-Dames*, *Saint-Pierre*, et arrive à *Tours*, après avoir traversé le pont courbe jeté sur le canal du *Cher*.

Avant d'entrer en gare on aperçoit, sur la gauche, un charmant *château*, style Louis XV, bâti récemment et propriété du général Charon.

Tours, chef-lieu du département d'Indre-et-Loire— 34,000 hab.—*station :* 237 kil. de Paris.

Des omnibus à 30 cent. par place transportent les voyageurs dans l'intérieur de la ville.

Hôtels : Grand hôtel de l'Univers, sur le boulevard, près de l'embarcadère du chemin de fer, tenu par Duchemin. Cet établissement, qui date de l'ouverture de la ligne, est sans contredit le plus beau, comme l'un des meilleurs qui existent sur la route de Paris à Madrid.—Hôtel de Londres; hôtel de la Boule-d'Or, dans la rue Royale.

Tours, grande et très-ancienne ville, chef lieu de préfecture, est située sur la rive gauche de la *Loire*, dans une plaine charmante qui s'étend entre ce fleuve et le *Cher*. Rien ne saurait donner une idée de la délicieuse situation de Tours : une plaine plantée d'arbres à fruits, des champs de blé, un cercle de collines dans l'enfoncement, couvertes de vignes, et, sur le dernier plan, des maisons de campagne, des abbayes avec leurs jolies chapelles, des tours en ruines.

L'entrée de Tours est magnifique, et le coup d'œil imposant. On traverse un pont élégant, et l'on voit, sur la place, la *statue de René Descartes ;* au delà on aperçoit la rue Royale, de chaque côté de laquelle s'élèvent des maisons d'un bon goût d'architecture; à gauche et à droite, des îles charmantes; sur la gauche apparaissent, cachées par le feuillage, les tours de la *cathédrale :* rien de pareil en France. Le *pont* qu'on traverse pour entrer dans ce chef-lieu du département est un des plus beaux ponts de l'Europe; sa longueur est de 444 mètres, et sa largeur de 60; il est de niveau

sur toute sa superficie, et composé de quinze arches elliptiques, dont chacune de 25 mètres de diamètre. Au bout de ce pont, sur un alignement qui traverse toute la ville, est une rue de 800 mètres de longueur, embellie de trottoirs, bordée d'édifices modernes, tous de même hauteur, mais de différents goûts. A l'autre extrémité de cette rue, qui est la *rue Royale*, s'élève, sur la droite, le nouveau *palais de justice*, bel édifice.

Quoique en général d'un aspect assez agréable, il s'en faut que toute la ville soit aussi bien bâtie. Au nombre de ses édifices, on remarque la *cathédrale de Saint-Gatien*, gothique léger, et dont les portails, les deux tours de 66 mètres de haut, les vitraux surtout, méritent d'être vus. Dans l'intérieur, qui a 80 mètres de long sur 27 de haut, on voit le tombeau des enfants de Charles VIII, ouvrage estimé, l'œuvre de deux Tourangeaux. Les figures des deux princes, que regardent des anges, sont pleines d'expression. — La célèbre *abbaye de Saint-Martin*, dont l'église est détruite, mais dont on a conservé deux tours, dites *Tour de Charlemagne* et *Tour de l'Horloge*, qui sont probablement les plus anciens monuments religieux de la ville. — L'*abbaye de Saint-Julien*, vaste et bel édifice gothique en croix latine, parfaitement conservé, que les autorités locales et le gouvernement ont acheté et réparent pour la livrer prochainement au culte. — Le *palais archiépiscopal*, la *préfecture*, l'*hôtel de ville*. — La maison de *Tristan*, dans la rue des Trois-Pucelles, nº 18 : c'est un édifice en briques, flanqué d'une tourelle de 23 mètres de haut; sur un des murs on lit cette inscription : « *Assez aurons et peu vivrons.* » et « *Priez pour nous.* » — L'*ancienne chancellerie* de Louis XI, gothique qui caractérise l'époque de Charles VII. Ce beau monument a été habilement restauré par M. Gouin, ancien ministre du commerce, qui l'habite. — La *place du Vieux-Marché*, au centre de laquelle s'élève une belle fontaine de marbre blanc. Non loin de là, au coin d'une rue, est une maison remarquable par les sculptures qui ornent sa façade et qui représentent la sainte Famille.— La *halle au blé* (l'ancienne église de Saint-Clément), du XVIe siècle, édifice mutilé, mais encore digne d'intérêt. — L'*hospice*, très-considérable, l'école de médecine. En face des bâtiments de l'hospice est un vaste *jardin botanique*, de création toute récente. Entre

le *Plessis* et l'*hospice*, on voit une vieille maison dite *la Baraterie*, avec une tourelle carrée, qui passe pour avoir été la résidence d'Olivier le Daim. — La *bibliothèque*, dans le local de la préfecture, est une des plus belles et des plus riches de France, elle possède environ 40,000 volumes et des manuscrits curieux : parmi les imprimés, nous citerons la fameuse *Bible de Mayence* de 1462 ; dans les manuscrits, un *livre d'Evangiles* écrit en lettres d'or, qui était conservé dans l'église de Saint-Martin, et sur lequel les rois de France prêtaient serment en qualité d'abbés et de premiers chanoines de cette église; *les Heures* de Charles V et celles de la reine Anne de Bretagne, etc. Cette bibliothèque est ouverte au public les mardis, mercredis, jeudis et vendredis, de midi à 4 heures. — Le *Musée de peinture* renferme plus de 200 tableaux dont plusieurs sont dus au pinceau des plus grands maîtres.

Les états généraux du royaume se tinrent dans cette cité en 1470, 1484 et 1560. Au nombre de ses évêques elle compte saint Martin et l'historien Grégoire de Tours.

Poste aux lettres, rue de la Sellerie ; le *théâtre*, même rue.

Le service de l'église anglaise se fait tous les dimanches, à midi, dans la chapelle, rue de la Préfecture, et dans une seconde chapelle, nº 5, rue Levée.

Les *promenades du Mail*, qui longent la ville dans toute sa longueur; deux autres, l'une à gauche, l'autre à droite de la place Royale, moins belles. Une *société d'agriculture*, une *Salle de spectacle*, de belles *fontaines*, dont une est décorée d'un obélisque du style renaissance.

Commerce : blé, vins, haricots, fèves, pruneaux et rillettes renommés, fruits tapés, anis, marrons, savon, salpêtre, poudre à tirer et soie.

Voit. de corresp. pour *le Mans*, par Château-du-Loir, Ecommoy; — *le Mans*, par La Châtre et G.-Lucé; — *La Flèche*, par Château-du-Loir, le Lude; — *Vendôme*, par Monnaie et Château-Renault; — *Château-Renault*, par Monnaie; — *Loches*, par Cormery; — *Bleré*, par Veretz et Azay-sur-Cher.

Poste aux chevaux, hôtel de Bordeaux.

Messageries impériales, rue Royale, nº 54.

Messageries générales, rue Royale, 34.

Voitures diverses. — Service direct pour *Loches*, *Château-*

roux, la Châtre, Montluçon et *Clermont*, corresp. avec *Bourges*.

Départ tous les jours à 3 h. m. et 3 h. s. pour *Loches*. Retour de Loches, 6 h. m., 12 h. et 6 h. s. (chez Carit et Pournin, rue Chaude).

Le Mans. Une voit. part tous les jours à 6 h. m. — *La Flèche*. Voit. à 5 h. s.— *Vendôme*. Dép. à 8 h. m. (Hôtel de la Galère, rue de la Galère).

Langeais, Luynes. Tous les j. à 5 h. s. — *Montoire*. Deux fois par semaine. — Omnibus pour *Vouvray*, *Vernou* et *Mettray* (Hôtel de France, rue Colbert).

Le Mans. T. les j. à midi. — *Langeais*. T. les j. à 5 h. s. — *Montrichard*. T. les j. à 4 h. s.—*Neuvy-la-Loi*. T. les j. 5. h. s. (Hôtel de la Crouzille).

Chateaurenault. Billard, t. les j. à 4 h. s.— *Loches*. Mareault Louis, à 3 h. s. — *Bléré*. Arnault, t. les j. 5 h. s. — *Amboise*. Dutil, t. les j. à 5 h. s.—*Les Hermites*. Moulinet, le merc. et le sam. à 4. h. — *Veretz*. Michel, à 7 h. m. et 4. h. s. (Hôtel du Croissant, rue Chaude).

Cormery. Bonenfant, le merc. et le sam. à 5 h.— *Chinon*. *Azay*. Blossier, 4. h. s. et 2 h. m. — *Ste-Maure*, lundi, merc. sam. à 5 h. s. — *Aubillon*. Ardoin, merc. et sam. à 5 h. s. — *Esvres*. Gaudin, merc. et sam. à 5 h. s. (Hôtel du Cygne, rue Chaude).

Bateaux a vapeur pour *Nantes*, tous les 2 jours. Bureaux, quai de la Poissonnerie; départ à 6 h. m.

La gare du chemin de fer est un très-bel établissement : elle se compose de constructions monumentales, largement distribuées et bien décorées; cette gare est destinée au service commun des chemins de Bordeaux, de Nantes, et du Mans, elle est, sans contredit, l'un des plus beaux édifices de Tours.

Tours est la patrie de *Grécourt*, de *Destouches*, de l'historien *André Duchesne*, de l'architecte *Gabriel* et de plusieurs autres hommes célèbres.

Séjour.—Beaucoup d'Anglais habitent Tours. On y mange d'excellente volaille, de fort bons fruits. La population y est très-affable. Il y a des puits artésiens qui donnent une grande abondance d'excellente eau.

Ouvrages a consulter.—*Annuaire du département d'Indre-et-Loire*, in-18, chez tous les libraires.—*Plan de Tours*.

in-fol.—*Histoire de la Touraine*, par M. J. L. Chalmel, 4 vol. in-8°. — *Dictionnaire historique, géographique et biographique,* de M. J. M. J. X. Dufour, de Tours, 2 vol. in-8°.

LIBRAIRES : MM. Bouserez, Cattier, Jodeau-Auger (librairie religieuse); Sorin, Cousturier, Guilland-Verger (librairie en tous genres). On trouve dans toutes ces librairies les *Itinéraires de Richard et Ad. Joanne.*

EXCURSIONS.—A 1 kil. de la ville, au château de

Plessis-les-Tours, dans le village de RICHE. De ce château, l'archéologue ne retrouve plus qu'une tour et des ruines, et le puits dit des *oubliettes.* Il fut célèbre par le long séjour qu'y fit Louis XI. C'est là que ce prince mourut le 30 août 1483. Charles VIII y passa son enfance. Depuis 1839, on a commencé des fouilles qui ont eu pour résultat de mettre à jour les fondations de cet ancien manoir et de donner sur son étendue et sa configuration quelques renseignements positifs. C'est dans un caveau pratiqué sous la terrasse qu'on abritait pendant la nuit le cardinal La Balue, renfermé dans une des cages de fer dont il fut l'inventeur.

Roche Corbon, village de 1,800 hab., situé à 4 kil. N. E. de Tours. — On y voit des *grottes* remplies de congélations et une *fontaine* sortant du rocher; les *ruines du château des Roches,* bâti au commencement du XIe siècle, et dont il ne reste plus qu'une tour carrée. Dans les environs se voit le curieux *escalier de Saint-Georges*, de 122 marches et cinq paliers taillés dans le roc, qui n'a d'autre usage aujourd'hui que d'offrir une communication facile du fond de la vallée au point le plus élevé de la partie orientale, mais qui formait jadis un chemin couvert qui conduisait au *château de Saint-Georges.*

La *Colonie agricole de Mettray*, à 6 kil., que le voyageur philanthrope ne manquera pas de visiter. Cette pieuse et noble institution fut fondée en 1840 par M. Demetz, conseiller honoraire à la cour royale de Paris, et M. le vicomte de Bretignères de Courteilles. Le but de ces deux hommes honorables, en fondant cet établissement, a été de rendre à la société et à leurs familles de jeunes garçons que l'imprévoyance ou l'inconduite ont amenés dans les prisons. C'est par le travail que l'on veut atteindre ce but : le travail est la loi suprême de la petite colonie. A 4 heures du matin, en

toute saison, la population est debout. Toutes les professions ont rapport à l'agriculture; l'éducation est élémentaire et la nourriture est saine, les vêtements simples et grossiers, mais commodes. A voir ces jeunes colons laborieux, libres, au regard franc, on a peine à se figurer que tous ont été accusés de délits et quelques-uns de crimes. Mais ici rien ne vient leur rappeler la prison; l'aspect de la petite église, à l'extrémité du carré que forment leurs modestes habitations, les belles campagnes qui les entourent, portent leurs jeunes esprits vers des pensées douces et calmes.

C'est le 22 janvier 1840 que les premiers colons arrivèrent au nombre de 9; ils sortaient de la maison centrale de Fontevrault. Aujourd'hui la colonie est complète; elle contient 200 enfants, et les succès déjà obtenus doivent être une bien douce récompense pour ses fondateurs. — *Des omnibus* et *des voitures* y conduisent à toute heure de la journée.—On voit tous les jeunes colons réunis le jeudi et le dimanche; si l'on veut assister à leurs exercices de gymnastique et de musique, il faut être rendu vers midi.

Près de la colonie de Mettray, à 12 kil. de Tours, se trouve

Savonnières. A peu de distance de ce village on remarque les *caves gouttières de Savonnières*, qui ont beaucoup de ressemblance avec les fameuses grottes d'Arcy (Yonne), et qui méritent de fixer l'attention des naturalistes et des voyageurs. On n'y entre qu'avec de la lumière; on y descend par plusieurs ouvertures; les premières chambres sont basses, mais elles offrent la même singularité que les autres, c'est-à-dire que l'eau, en tombant toujours de la voûte, y forme des stalactites d'une couleur blanchâtre. Dans une autre grotte on voit une espèce d'autel d'une pierre blanche.—De cette cave on passe, par une ouverture fort basse, dans une chambre plus longue que large, que la nature a décorée de la manière la plus symétrique et la plus élégante; elle offre un spectacle aussi brillant que curieux. Ce sont deux grands rochers d'une pierre blanche comme de la neige et dure comme du marbre, de figure pyramidale, formés de plusieurs cordons posés les uns sur les autres avec une régularité surprenante, et ornés de petites écailles rangées et creusées comme si on les eût travaillées au ciseau.

En sortant de Tours, le tracé du chemin de fer quitte la vallée de la Loire, et avant d'entrer dans la vallée de la Vienne, qu'il suit jusqu'à Châtellerault, il coupe plusieurs affluents directs ou indirects de la Loire. Le passage de ces rivières et des plateaux qui les séparent a rendu le profil du chemin très-accidenté dans cette première partie de la section et sur un développement d'environ 45 kil. situé dans le département d'Indre-et-Loire. Le pont sur le Cher est d'une longueur de 180 mètres, et d'une hauteur moyenne de 7 mètres; il se forme de six arches de 20 mètres de portée. Ce pont rappelle, quoique dans des proportions moins considérables, le pont de Mont-Louis, sur la Loire, que l'on a franchi avant d'arriver à Tours.

On traverse la plaine de Tours laissant à gauche la grande route et à droite les villes de *Pont-Cher* et de *Joué,* pour arriver à

Monts (Indre-et-Loire)—1,215 hab.—*station :* 251 kil. de Paris.—Village agréablement situé sur la rive droite de l'Indre.—Voit. de corresp. pour *Artannes, Esvres, Montbazon, Pont-de-Ruan, Vergné.*

Le pont sur l'Indre se compose de 59 arches de 9 mètres 80 cent. d'ouverture chacune; sa hauteur est de 20 mètres au-dessus du fond de la vallée; son développement est de 800 mètres. L'élévation de ce monument est d'un style simple et pur.

Villeperdue (Indre-et-Loire)—870 hab.—*station :* 260 kil. de Paris.—Village sans importance.

On se rapproche de la grande route, laissant à gauche

Sainte-Catherine de Fierbois, où Jeanne d'Arc vint cherchercher l'épée de Charles Martel, au château de Comacre, sur la tombe d'un chevalier. L'église est d'un joli style gothique. Le *château de Comacre,* récemment reconstruit par M. le marquis de Fussac, est un des plus jolis de toute la Touraine : il mérite bien qu'on s'y arrête.

Sainte-Maure (Indre-et-Loire)—2,750 hab.—*station :* 271 kil. de Paris.—*Hôtel :* de la Poste. —Ville ancienne qui possédait des fabriques de mouchoirs et de toiles peintes, (à 3 kil. de la gare).— On y voit un ancien *château* très-remarquable. — Voit. de corresp. pour *Richelieu*, par Pouzay, Rilly, Verneuil, Courçoies;—*Ligueil,* par Bournan et Sempes;—*L'Ile-Bolchard,* par Trogues, Mougon, Crou-

zille; — *Chinon*, par l'Ile-Bouchard, Trogues, Mougon, Crouzille, Tovan, Fazilly, Anché-Rivière; — *Saint-Epain*, par Noyant.—Ici la route se bifurque; une branche conduit à *Chinon* et à *Richelieu*.

Port-de-Piles (Vienne)— 250 hab. — *station* : 283 kil. de Paris.—Village de la commune des Ormes.—Peu après on traverse le pont sur la Creuse, de 3 arches, ayant chacune 31 mètres de portée. Sa hauteur est de 10 mètres, sa longueur de 180.

Les Ormes (Vienne)—600 hab.—*station* : 287 kil. de Paris. — Village près duquel est la *Haye-Descartes*, ainsi nommée parce que Descartes y naquit en 1596; on y voit encore sa maison. — Beau *château* appartenant à la famille d'Argenson.

La Guerche (Indre-et-Loire)—600 hab.—Petite ville sur la *Creuse*, située à 1 myr. S. E. des *Ormes*. — On y voit le beau *château* que Charles VII fit construire pour Agnès Sorel, qui l'habitait quand le roi séjournait à Loches; sa structure, bien que massive, a quelque chose de sévère; il s'élève au-dessus du bord de l'eau à une hauteur de 35 mètres, et chacun de ses angles est flanqué d'une tour. L'intérieur conserve encore quelques traces de peinture à fresque, et les lettres initiales A et S superposées. La chapelle renferme une statue d'Agnès.—L'*église paroissiale*, édifice du xe siècle.

Dangé (Vienne) — 700 hab. — *station* : 291 kilom. de Paris. —Bourg assez bien situé sur la rive droite de la Vienne.

On suit parallèlement la direction de la grande route et le cours de la Vienne par sa rive droite.

Ingrandes (Vienne) — 900 hab. — *station* : 298 kil. de Paris.—Village sur la Vienne.

Châtellerault (Vienne), *Castellum Heraldi* — 12,500 hab. — *station* : 305 kil. de Paris. — *Hôtels* : de la Robe-de-Loup, de l'Espérance, de la Tête-Noire. — Cette ville, située sur la *Vienne*, possède une sous-préfecture, des tribunaux première instance et de commerce, théâtre.—On y remarque : l'*église* romane *de Saint-Jacques*, la *tour de l'église Notre-Dame*, le *pont* sur la Vienne, la *promenade*, ornée d'une fontaine; la *manufacture impériale* d'armes à feu et d'armes blanches; un joli *château*, flanqué de quatre grosses

tours que l'on attribue à Sully; le *palais de justice* et la *mairie*, constructions nouvelles.—*Commerce :* vins, eaux-de-vie, anis vert, chanvre, asperges, petits pois, pois, graines de toutes sortes, blanchisserie de cire, pruneaux, haricots, grains, farines, sel, ardoise, bois de sapin, merrain, plâtre, cuirs, quincaillerie; fabrique considérable de coutellerie renommée, qui occupe plus de 600 familles, et dont le produit se répand sur tous les points de la France. — VOIT. DE CORRESP. pour *le Blanc,* par la Roche-Posay, Yzeures ; — *Angles,* par Pleumartin ; — *Mirebeau,* par Clairvaux, Lancloître ; — *Montmorillon ,* par Pleumartin, Vicq, Angles, Saint-Savin. — POSTE AUX CHEVAUX pour *Richelieu, Mirebeau, les Barres, Ingrande.*

Cenon, 5 kil. de Châtellerault.—C'est ici que fut livrée, selon M. Dufour, auteur de l'*Histoire du Poitou,* la bataille où Charles Martel défit les Sarrasins.—Près de là, entre le *Clain* et la *Vienne,* on trouve des débris de murs d'une haute antiquité et un portique de 8 mètres de hauteur. On découvre souvent dans cet endroit, qu'on appelle le *Vieux Poitiers,* des médailles romaines. Une voie militaire, qui conduisait de Tours à Poitiers, passait près de ce lieu.

Poitiers (Vienne), *Picti, Pictavi* [1]—29,500 hab.—*station :* 313 kil. de Paris.—*Hôtels :* de France, bien tenu : lit 2 fr., dîner 3 fr., thé 1 fr., café 75 cent.;—des Trois-Piliers, situé près de la place des Halles, avec de vastes écuries et remises;—de l'Europe.—Chef-lieu de préfecture, cour d'appel, tribunaux de première instance et de commerce, siége épiscopal, académie, école de droit, lycée, jardin botanique, pépinière sur le Cours, théâtre, fontaines publiques. — Irrégulièrement bâtie sur le *Clain* qui, avec la petite rivière de *Boivre,* l'entoure presque complétement, Poitiers est vaste et médiocrement peuplée, parce qu'elle a dans son enceinte des jardins et des terres labourables. Cette ville existait avant Jules César, et montre encore les restes de sa splendeur passée; elle est enceinte de murailles antiques flanquées de tours.

Poitiers renferme un grand nombre d'églises remarquables : les unes d'une haute antiquité, d'autres moins an–

[1] *Brutum adolescentem gallicis navibus, quos ex Pictonibus convenire jusserat, proficit.* CÆSAR.

ciennes, et comparativement modernes : *Notre-Dame de Poitiers*, sur la place du Marché, en face de l'*École de droit*. Ce noble monument offre dans sa façade O. un beau spécimen du style romain fleuri, couvert de sculptures du haut en bas; il peut dater du milieu du XIIe siècle; l'intérieur est d'un style beaucoup plus sévère.—La *cathédrale*, dédiée à saint Pierre, qu'on dit avoir été fondée par Henri II d'Angleterre, est un des beaux édifices de cette partie de la France. Le vaisseau présente un parallélogramme divisé en trois ailes, celle du centre beaucoup plus large que les autres; on y remarque plusieurs jolis vitraux, et une belle rosace qui se trouve un peu cachée par l'orgue, ouvrage très-estimé, de Cliquot père.—A une petite distance de l'extrémité E. de cette cathédrale, se trouve l'*église de Sainte-Radégonde,* dont on admire la tour byzantine, d'une grande élégance, bien que masquée par son riche portail; elle date probablement du XIe siècle, ainsi que le bénitier de marbre blanc qui est dans l'église, où se trouve aussi le *tombeau* en marbre noir de *sainte Radégonde*, lequel, pendant le mois d'août, y attire des milliers de fidèles.—*L'église de Sainte-Triaise;* façade du XIe siècle, corps de l'édifice moderne. Dans une espèce d'écusson carré incrusté dans le mur, du côté de l'ancien cimetière, sont les figures de saint Hilaire et de sainte Triaise, bas-relief du XIe siècle.—La vieille *église de Saint-Jean*, ancien tombeau romain suivant quelques archéologues, mais plus probablement l'un des plus anciens monuments religieux qui existent en France, aujourd'hui *Musée des antiques*, dans lequel on remarque la tombe de Claudia Varinilia, fille du proconsul Claudius Varenus, des fragments brisés de sculpture et d'architecture romaine, une pierre milliaire du temps d'Alexandre Sévère, et quelques inscriptions, un bas-relief byzantin très-curieux représentant saint Hilaire.—*Saint-Hilaire,* terminée en 1049, a perdu une portion de sa nef.—*Montierneuf*, où repose son fondateur Guillaume Guy-Geoffroy, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine.

On doit voir encore : La belle *promenade de Blossac*, les *Boulevarts* et les Cours, la *place d'Armes*, le *palais de Justice*, édifice de la fin du XIVe siècle, bâti par Jean, comte de Poitou, et dont l'origine remonte, dit-on, à l'époque du gouvernement de Julien dans les Gaules; on y admire la salle

des pas-perdus.— La *bibliothèque publique*, de 25,000 volumes;—les restes d'un amphithéâtre qui pouvait contenir 40,000 spectateurs, les vestiges de quatre aqueducs construits par les Romains;—à l'angle des rues Saint-Paul et du Coq, on voit une maison qu'habita, dit-on, Diane de Poitiers.

Commerce : laine, papier, fer, riz, grains, vins, eaux-de-vie, miel; fabriques de draps, de bonnets de coton sans couture, de pelleterie.

Voit. de corresp. pour *Rochefort*, par Saint-Maixent, Niort, Mauzé, Surgères;—*La Rochelle*, par Saint-Maixent, Niort, Mauze;—*Saintes*, par Lusignan, Melle, Brioux, Aulnay, Saint-Jean-d'Angely;—*Limoges*, par Montmorillon, le Dorat, Bellac;—*Le Blanc*, par Chauvigny et Saint-Savin.

Excursions. — C'est à *Maupertuis*, près de Poitiers, en 1356, que le roi Jean fut fait prisonnier par le prince Noir, à la fameuse *bataille de Poitiers*.

A 2 kil. de la ville, la *Pierre-Levée*, monument celtique, masse de pierre brute de 10 mètres de longueur sur 3 de largeur. C'est de cette pierre que parle Rabelais, qui attribue à Pantagruel l'honneur de l'avoir remise sur ses pieds fort à son aise, pour le divertissement des écoliers de l'université.

Vouillé (Vienne), 16 kil. de Poitiers, village où se livra, en 507, la bataille dans laquelle Clovis défit Alaric II, roi des Visigoths.

Andillé, 12 kil. S. de Poitiers, village du canton de la Ville-Dieu. On y voit un dolmen remarquable, qui se compose de cinq pierres brutes placées de champ, trois d'un côté et deux de l'autre, et d'une table de près de 4 mètres de long sur environ 3 de large. Son épaisseur moyenne est de 50 cent.

Près de Neuville, à 14 kil. N. O. de Poitiers, est une enceinte druidique, connue sous le nom de *temple druidique de Bellefoye*.

A quelque distance de la grande route de Poitiers à Limoges, se trouve la plaine dite de *Civeaux*, remarquable par l'immense quantité de cercueils en pierre qu'elle renferme, et dont la destination primitive a soulevé de nombreuses discussions parmi les antiquaires.

En quittant Poitiers, la voie ferrée traverse le Clain et continue de suivre son cours par la rive gauche; après avoir

coupé le bois de Mézeaux et passé devant l'église gothique du village de Saint-Benoît, on s'arrête à

Ligugé (Vienne)—650 hab.—*station :* 320 kil. de Paris.—Petit village sur le *Clain*, célèbre par le séjour de saint Martin, qui y fonda le premier monastère des Gaules: on y montre encore la chapelle construite et récemment restaurée sur l'emplacement de la cellule du saint, et une tour dans laquelle séjourna, dit-on, Rabelais.

On passe près de Deuil, et, laissant à droite les villages de Ruffigny, Bonnevaux et Marray, on arrive à

Vivonne (Vienne)—3,500 hab.—*station :* 332 kil. de Paris.—Petite ville sur le *Clain*, au confluent de la *Vône*, chef-lieu de canton. C'est ici que le chevalier de Vivonne, duc de La Châtaigneraye, eut un duel, en 1547, avec Guy-Chabot, sire de Jarnac, duel qui donna naissance à ce dicton : *coup de Jarnac.*—Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, si renommée pour son esprit, et Michel Lambert, célèbre musicien, sont nés à Vivonne.—Il s'y fait un grand commerce de grains et d'étoffes de laine.

Couhé-Vérac (Vienne) — 1,700 hab. — *station :* 347 kil. de Paris.—Petite ville sur la *Dive,* un peu au-dessous de l'affluent du Clain; chef-lieu de canton.—*Commerce :* étoffes de laine, meules, mulets, écrevisses renommées, châtaignes.

Civray (Vienne)—2,300 hab.—*station :* 364 kil. de Paris.—(*Hôtels :* de France, du Chêne-Vert.)—Petite ville située dans un riche bassin sur la *Charente*, à 3 kil. de la station; sous-préfecture, tribunal civil, collége, société d'agriculture.—Cette ville, jadis fortifiée, où l'on voit encore les ruines d'une citadelle, est assez bien bâtie et entourée de riantes prairies. L'*Eglise* paroissiale est remarquable par sa forme et ses sculptures; elle paraît antérieure à l'établissement du christianisme dans les Gaules.—*Commerce :* grains, truffes, marrons renommés, châtaignes, graines de trèfle et de luzerne, bestiaux, chevaux.

Voit. de corresp. pour *Niort,* par Sauzé et Melle;—*Confolens,* par Charroux et Pressac.

On se rapproche de la grande route et des bords de la Charente; on passe près des Ayots et des forges de Taizé-Aizé, et on traverse la forêt avant d'atteindre le débarcadère de Ruffec, qui est sur le champ de foire.

Ruffec (Charente), *Ruffiacum*—3,700 hab.—*station :* 379 kil. de Paris.—(*Hôtels :* de la Poste, des Ambassadeurs, du Lion-d'Or, de la Table-Ronde.)—Cette petite et jolie ville est située dans une plaine sur le ruisseau du *Lieu,* qui abonde en excellentes truites saumonées.—Sous-préfecture, tribunal de première instance, bains publics. Elle est bien bâtie, bien percée et d'un aspect très-pittoresque.

On y remarque : la *place d'Arme*, le *Dauphin*, où se sont tenus plusieurs conciles et synodes; l'*église,* édifice très-ancien, d'une architecture remarquable, et dont le portique date du XIe siècle; l'ogive du plein cintre de la porte date du XVIe siècle, elle détruit l'unité de ce beau portail. Les ruines de l'ancien château des comtes de Broglie.—Patrie des généraux Laroche et Pinoteau.—*Commerce :* pâtés de foie gras truffés, de perdreaux, de chapons renommés; truffes du Périgord, grains, bétail, fromage, marrons, fromages à la crême d'un goût délicieux.

Excursions.—A 2 kil. O., aux *moulins de Condac*, superbe minoterie;—à 4 kil. S., au *château de Verteuil*, ancienne habitation des ducs de La Rochefoucauld.—Les *forges de Ruffec* sont curieuses à visiter.

En sortant de Ruffec, on entre sous le tunnel de Vieille-Morte, qui a 400 mètres; on coupe la grande route, dont on s'éloigne pour laisser à droite le *château Renaud*, qui fut habité par les quatre fils Aimon, et atteindre

Moussac (Charente)—*station :* 388 kil. de Paris.—Village sans importance.

Luxé (Charente)—920 hab.—*station :* 397 kil. de Paris.—Village qui n'offre rien de remarquable; près de là on traverse la Charente sur un pont de cinq arches, élégant et gracieux.

Vars (Charente)—2,100 hab.—*station :* 412 kil. de Paris.—Bourg situé sur la *Charente*, dans une charmante position.

On laisse à droite le château de Balzac; puis, entre Pontouvre et les Bourgets, on traverse la Touvre, dont les anguilles et les truites sont si recherchées. On se rapproche de la Charente et on arrive bientôt devant

Angoulême (Charente), *Ecolisma* — 21,200 hab. — *station :* 426 kil. de Paris. — (*Hôtels :* des Postes, bien tenu; des Etrangers; de la Table Royale; des Messageries. Les *omnibus* du chemin de fer conduisent dans ces

trois hôtels. — *Café* de Plaisance, le plus beau de la ville.

Cette ville, ancienne capitale de l'Angoumois, est maintenant le chef-lieu du département de la Charente. Elle est bâtie sur un coteau élevé de plus de 60 mètres au-dessus de la rivière; elle jouit d'un air pur, favorable à la santé des habitants; les femmes y sont brillantes de fraîcheur. Le quartier neuf est construit avec régularité, mais le reste de la ville est mal percé et d'un accès difficile. — Le *faubourg de l'Houmeau*, bâti en pente le long de la Charente, renferme de riches papeteries, distilleries, raffineries de sucres, faïenceries, etc., qui donnent une grande importance au commerce de cette ancienne cité. On y trouve un bon *hôtel*.

Angoulême possède un siége épiscopal érigé dans le IIIe siècle, un grand et un petit séminaires; lycée fondé en 1540, tribunaux de commerce et de première instance, société d'agriculture, chambre des manufactures, théâtre, bibliothèque publique, cabinet d'histoire naturelle et de physique.— On y remarque : l'*ancien château*, sur la place du Marché, remarquable par ses trois tours féodales, d'un aspect tout à fait pittoresque, et son haut donjon, converti en prison et surmonté d'un télégraphe. Ce château servait de résidence aux anciens comtes d'Angoulême, et il a vu naître, le 11 avril 1492, Marguerite de Valois, reine de Navarre.— La *préfecture*, décorée avec élégance par des pilastres ioniques; le *pont de Saint-Cybard*, sur la Charente, commencé en 1750 et terminé en 1755, est fort beau. Les *murs en terrasse* autour de la ville, les points de vue dont on y jouit; la *promenade de Beaulieu;* le *chemin Neuf*, planté d'arbres, aboutit à une jolie rotonde ornée de bancs de pierre, au centre de laquelle est une colonne de 15 mètres de hauteur surmontée d'un globe, élevée en 1816 en l'honneur de madame la duchesse d'Angoulême.— La *cathédrale*, dédiée à saint Pierre, rebâtie en 1120, saccagée par les calvinistes en 1562 et 1568, et entièrement réparée en 1634 par les soins du doyen Mesneau. Cet édifice appartient dans son ensemble à l'architecture romane de transition; sa longueur totale est de 75 mètres dans œuvre; la façade a 19 mètres de largeur. On remarque son beau clocher terminé par une pyramide et son antique portail divisé en cinq entre-colonnements; la nef se divise en trois parties couronnées par des coupoles; le chœur est terminé par une abside semi-

circulaire.—La nouvelle *Église St-Martial*, édifice élégant, construit dans le style roman; — le *tombeau de G.-L. Guez de Balzac*, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Les restes de la *chapelle de Saint-Gelnès*. *L'église Saint-André*.— La *fontaine* de la place du Mûrier qui fournit 450,000 litres d'eau par 24 heures et dont la vasque est portée sur la queue de trois dauphins; elle est d'un effet agréable.—La *bibliothèque*, située dans le *palais de justice*, bel édifice moderne où l'on voit une salle des Pas-Perdus simple et majestueuse; elle contient environ 16,000 vol., mais elle ne renferme aucun manuscrit ancien. Elle est ouverte tous les jours, excepté les mercredis, dimanches et jours de fêtes. Le *cabinet d'histoire naturelle* vient d'être transféré au Lycée. La *prison*, située dans l'ancien Châtelet. — *L'hôpital*, avec son clocher du XIIIe siècle. Les *papeteries*, dans le faubourg de l'Houmeau. — *Commerce :* vins, eau-de-vie de Cognac, truffes, châtaignes, poisson salé, sel, safran, fabriques considérables de faïence et de papier estimés; pâtés de perdrix aux truffes expédiés pour toute la France.

Angoulême a vu naître Mélin de Saint-Gelais, le poëte Châteaubrun, l'infâme Ravaillac, l'ingénieur Montalembert, le physicien Coulomb, Isabelle de Taillefer, seconde femme de Jean Sans Terre; Balzac, etc.

Voit. de corresp. pour *la Rochelle*, par Rouillac, Matha, Saint-Jean d'Angely et Surgères; — *Rochefort*, par Jarnac, Cognac, Saintes; — *Cognac*, par Jarnac, — *Périgueux*, par Mareuil et Brantôme : — *Nontron*, par Mareuil; — *Limoges*, par Moubrun, Saint-Mathieu et Oradour; — *Limoges*, par Larochefoucault, Chabannais et Saint-Junien.

Au nord de la ville, au-dessous des remparts, se trouve dans le roc escarpé la *grotte de Saint Cybard*, fondée par l'ermite de ce nom dans le VIe siècle. La tradition rapporte que Charlemagne n'entrait dans cette grotte, lorsqu'il allait y faire ses dévotions, que sur les genoux;—c'est le monument chrétien le plus ancien d'Angoulême; il vient d'être rendu au culte par l'évêque actuel.

A Touérat, 2 kil. d'Angoulême, est une poudrerie impériale, magnifique établissement.— Belle *tréfilerie* de MM. Malagon et Bourzac, à 8 kil. d'Angoulême.

Ruelle, village à 4 kil. d'Angoulême, possède une fonderie et une forge de l'État qu'il faut visiter.

Il y a dans l'arrondissement d'Angoulême un grand nombre de papeteries ; les principales sont à la *Couronne*, à *Nersac*, à *Saint-Michel*, à *Roulet*.

La Couronne (Charente) — 2,400 hab. — *station :* 433 kil. de Paris. — Bourg. — On y voit les ruines majestueuses de l'abbaye de la Couronne, fondée en 1171 par Lambert, qui devint plus tard évêque d'Angoulême. L'église date du IVe siècle.

On entrevoit le beau parc de la Courade, et on suit la vallée de la Boëme, petite rivière qui fait marcher des fabriques de papier ; puis on traverse la vallée de Coutaubières, sur un magnifique viaduc de douze arches, larges de 10 mètres chacune, et hautes de 22. A droite, ruines du château de Larochandry.

Mouthiers (Charente)—1,500 hab.—*station :* 440 kil. de Paris.— Village dans lequel, dit-on, saint Côme et saint Damiens construisirent une abbaye.

On franchit un pont-viaduc qui donne passage à la rivière de Boëme et à un chemin vicinal ; la contrée que l'on parcourt est triste et aride.

Charmant (Charente)— 420 hab.— *station :* 447 kil. de Paris. — Village dans une gracieuse situation et offrant des habitations fraîches et coquettes ; du côté opposé, CHADURIE, dont l'église, construite dans le IXe siècle, est garnie de mâchicoulis.

On arrive bientôt à LIVERNAN, où se trouve le tunnel le plus considérable de cette ligne : il a 1,310 mètres de longueur ; puis on suit la vallée de la Tude, et l'on passe sous le pont-viaduc de la route d'Aube.

Montmoreau (Charente) — 500 hab. — *station :* 460 kil de Paris.— Bourg sur la Tude, chef-lieu de canton, dominé par les ruines de son ancien château.—VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Riberac*, par Montignac et Saint-Severin.

On laisse sur la droite *Montboyer ;* on traverse le bourg de *Courlac,* une levée de terre et un pont sur la Tude conduisant à

Chalais (Charente) — 500 hab.— *station :* 476 kil. de Paris. — Bourg sur la Tude, dominé par un ancien château, chef-lieu de canton. La gare de Chalais, où se trouve une remise de machines, est importante à cause de sa proximité

de Barbezieux. — VOIT. DE CORRESP. pour *Barbezieux*, par Brossac;—Aubeterre.

On entre dans le département de la Dordogne, et on traverse la Dronne près de *Parcoul*, petit bourg agréablement situé sur une colline; on aperçoit les ruines d'un pont que l'on dit être de construction romaine.

La Roche-Chalais (Dordogne) — 2,400 hab. — *station* : 490 kil. de Paris. — Bourg sur la Dordogne, qui s'étend sur la cime d'une charmante colline.—*Commerce* : suif, cire, cuirs.—VOIT. DE CORRESP. pour *Jonzac*, par Montguyon, Montlieu, Montendre; — *Périgueux*, par Ribérac;— *Ribérac*; — *Saint-Aulaye*.

Coutras (Gironde)—3,400 hab.—*station* : 507 kil. de Paris.—Petite ville au confluent de l'Isle et de la Dronne, qui y font mouvoir plusieurs moulins à farine pour l'approvisionnement de Bordeaux; chef-lieu de canton, célèbre par la sanglante bataille qu'y livra Henri, roi de Navarre, au duc de Joyeuse, général de l'armée de Henri III, le 28 octobre 1587.—On y voit un monument élevé à la mémoire du brave Albert, qui enleva aux ennemis le corps du général Marceau, blessé mortellement près d'Altenkirchen.

Saint-Denis (Gironde) — 2,700 hab. — *station* : 516 kil. de Paris.—Village sur l'Isle.

Libourne (Gironde)—13,500 hab.—*station* : 534 kil. de Paris.—(*Hôtels* : des Princes, de l'Europe).—Jolie ville au confluent de la Dordogne et de l'Isle, avec sous-préfecture, tribunaux, lycée, bibliothèque de 8,500 vol., musée, athénée, jardin botanique, école de navigation. Libourne a été bâtie, en 1286, par Edouard Ier, roi d'Angleterre. — On y remarque : l'*eglise Saint-Jean*, édifice du XVIe siècle, d'une belle architecture; l'*eglise des Carmelites*, dont la façade est très-gracieuse; l'*hôpital*. — La machine arithmétique de Pascal, la plus complète des deux qu'il a faites, est à Libourne, et appartient à M. E. Burgade, bibliothécaire de la ville.—Deux beaux *ponts* sur la Dordogne, composés de 9 arches; le *pont en fer* sur l'Isle; les rues, larges, droites et propres; les casernes, le manége couvert, les promenades, une belle place, la statue en marbre de Montaigne.— *Commerce* : fabriques de petites étoffes, vins, eaux-de-vie, corderie.—VOIT. DE CORRESP. pour *Perigueux*, par Montpon et Mussidan; — *Bergerac*, par Castillon, Sainte-Foix; —

Sauveterre, par Saint-Jean de Blagnac; — *Castillon*, par Saint-Pey; — *Brannes*, *Guitres*, par Trappes; — *Saint-Emilion*, *Blaye*, par Saint-André de Cubzac et Bourg.

Au sud de la ville se trouve CONDAT, le *Condates-Portus*, ancien séjour des rois d'Angleterre. La chapelle qui fut restaurée par Eléonore de Guyenne, est aujourd'hui remplacée par une petite chapelle très-gracieuse, connue sous le nom de *Notre-Dame de Condat*, lieu de pèlerinage.

On laisse à gauche, à 7 kil. de Libourne,

Saint-Emilion—3,000 h.—qui possède une ancienne et superbe église paroissiale. On y voit une église souterraine très-curieuse.—Cette petite ville commerce en vins très-estimés.

On traverse la Dordogne, on touche *Avers*, où l'on traverse un viaduc de 100 arceaux et de 1,500 mètres de long.

Vayres (Gironde) — 2,100 hab. — *station :* 533 kil. de Paris.—Bourg sur la Dordogne, dans un territoire fertile en excellent vin.—Beau château où l'on montre la chambre et le lit où coucha Henri IV après la bataille de Coutras.

Saint-Sulpice (Gironde) — 1,100 hab. — *station :* 538 kil. de Paris.—Village dans une belle et riche campagne, au milieu de coteaux couverts de vignes, et d'où l'on découvre le pont suspendu de Saint-André de Cubzac, jeté sur la Dordogne.

Saint-Loubès (Gironde) — 2,600 hab. — *station :* 542 kil. de Paris. — Bourg sur la rive gauche de la Dordogne, dont on suit le cours. — Un grand circuit conduit le chemin de fer de la vallée de la Dordogne dans celle de la Garonne.

La Grave-d'Ambarès (Gironde) — 900 hab. — *station :* 545 kil. de Paris. — Village de la commune d'Ambarès, célèbre par ses vins.

Toutes les stations si rapprochées où l'on s'arrête depuis Libourne n'offrent de remarquable que le beau pays dans lequel elles sont situées. On suit de très-près la rive droite de la Garonne, on touche le Carbon-Blanc.

Lormont (Gironde) —2,900 hab. — *station :* 554 kil. de Paris.—Village sur le bord de la Garonne, qui fut en cet endroit le théâtre d'un combat naval entre l'amiral duc d'Epernon et Sauvebœuf.

Magnifique vue du port de Bordeaux.

Bordeaux (Gironde), *Burdigala* — 131,000 hab.—

station : 559 kil. de Paris.— *Hôtels :* de Rouen et de France réunis, rue Esprits-des-Lois; de Richelieu, Fossés-de-l'Intendance: des *Quatre-Sœurs*, cours du 30 Juillet; de Paris, Allées-d'Orléans; des Colonies, rue Esprit-des-Lois; Marin, même rue; de la Paix, Fossés du Chapeau-Rouge; des Américains, rue de Condé; de la Marine, rue Dieu; des Sept-Frères, en face de la poste aux lettres; Lambert et café du Commerce, allée de Tourny; des Voyageurs, rue du Pont-de-la-Mousque; des Navigateurs, rue Lafayette; de l'Europe, rue du Pont-de-la-Mousque; du Nord, même rue, 28; d'Angoulême, même rue, 24.

Cafés : de Bordeaux, de la Comédie, sous la rotonde du théâtre : déjeuners à la fourchette; déjeuners au café, au chocolat, de 75 c. à 1 fr.; Montesquieu, de la Préfecture, Fossés-du-Chapeau-Rouge; Helvétius.

Restaurants : de Richelieu, de la Préfecture, Moreau. — On est très-bien à 3 fr. pour dîner aux hôtels, et à 1 fr. 50 c. ou 2 fr. pour déjeûner.

Bains publics : aux Quinconces.

Bordeaux, autrefois capitale de la Guyenne, aujourd'hui chef-lieu du département de la Gironde, est une très-ancienne et très-belle ville, située sur la rive gauche de la Garonne. Suivant Strabon, elle était déjà considérable quand les Romains en firent la conquête. Ravagée à différentes époques par les barbares, sa situation, si avantageuse pour le commerce, l'a constamment fait réparer.

Bordeaux possède un archevêché, une préfecture, une cour d'appel, deux temples protestants, une synagogue, deux académies, une faculté des sciences, des lettres, de théologie, plusieurs sociétés savantes, une école de navigation, un manége impérial, un musée, un jardin botanique, etc.

La façade des quais et le port de Bordeaux sont ce qui frappe d'abord le voyageur quand il arrive à la *Bastide*, village situé sur la rive droite de la Garonne, vis-à-vis de Bordeaux. Le mouvement, le bruit de ce port, cette immensité de navires, cette forêt de mâts hérissés de cordages et surmontés de flammes aux mille couleurs où se joue capricieusement la brise, le développement de la ligne demi-circulaire de façades qui s'élèvent sur les bords d'une immense rivière, dans l'étendue de plus d'une lieue, augmentent encore l'admira-

tion et la surprise. Sur le port est une très-belle porte de ville nommée la *porte Bourgogne*, en forme d'arc de triomphe; elle termine les *fossés des Salinières*, promenade en forme de boulevards. A droite de ces fossés est une autre porte de ville dans le style gothique : c'est la *porte du Palais*, ouverte à l'une des extrémités de la *place du Palais*, sur laquelle on voit un ancien bâtiment remarquable par son architecture, et qui était autrefois l'hôtel de ville. Ce bâtiment est occupé aujourd'hui par M. Mérilhou, commissionnaire de roulage.

A droite s'élève, pour ainsi dire, le *nouveau Bordeaux*. L'*hôtel de la douane* est très-remarquable par son architecture, qui lui donne l'aspect d'un très-beau palais. Sa façade s'étend sur le quai et sur la place Royale. A l'autre extrémité est la *Bourse*, dont la salle est magnifique. Dans l'intérieur de ce monument il faut voir le grand escalier conduisant au premier étage, où sont les bureaux des courtiers d'assurances, la chambre et les salles du tribunal de commerce. La Bourse a cinq portes principales : deux s'ouvrent sur la place Royale, une troisième sur le quai, la quatrième sur la belle place Richelieu, et la cinquième sur la *rue du Chapeau-Rouge*, l'une des plus belles de Bordeaux, et dans laquelle on admire l'hôtel de la préfecture et l'une des façades latérales du *Grand-Théâtre*. La façade principale de ce théâtre, chef-d'œuvre de l'architecte Louis, et auquel l'Europe n'a rien à comparer, est formée de douze colonnes d'ordre corinthien. La frise qui les surmonte est couronnée d'une balustrade portant douze statues colossales qui répondent à chacune des douze colonnes. Deux vastes galeries sur les deux côtés latéraux offrent aux promeneurs un abri contre les chaleurs de l'été et contre les pluies de l'hiver. Le vestibule est immense et majestueux ; il est orné de colonnes d'ordre ionique supportant une voûte plate au-dessus de laquelle est une vaste et riche salle de concerts. Au fond du vestibule règne un double et vaste escalier, éclairé par la coupole, conduisant aux premières loges, au foyer, à la salle des grands hommes et à la salle des concerts. Cet escalier, les galeries qui l'entourent et la coupole offrent le coup d'œil le plus ravissant, tant l'architecture en est splendide. La salle de spectacle est somptueuse; toutes les loges forment des balcons élégants, séparés par des colonnes

d'ordre corinthien s'élevant des premières galeries jusqu'à la frise. Des escaliers particuliers pour chaque étage de loges permettent à cette salle d'être vide en moins de deux minutes, et dans le cas d'incendie, d'immenses réservoirs d'eau placés au-dessus des frises de la scène et dans diverses parties supérieures de l'édifice permettraient d'inonder instantanément la scène et de se rendre ainsi maître du feu. Toutes les combinaisons ont d'ailleurs été tellement calculées, que dans un cas d'incendie total de la salle, le reste du monument serait conservé, la salle formant une île au centre de ce bel édifice.

Il existe à Bordeaux un autre théâtre appelé les *Variétés*, où l'on joue le drame et le vaudeville. Ce théâtre est situé au bout de la rue des Fossés-de-l'Intendance.

Toutes les rues avoisinant le Grand-Théâtre sont très-belles. D'un côté la rue *Esprit-des-Lois*, dans laquelle on remarque l'hôtel de la Banque et plusieurs autres grands hôtels, conduit de la *place de la Comédie*, celle qui est la plus fréquentée de Bordeaux, au quai; de l'autre, la rue des *Fossés-de-l'Intendance*, faisant suite à la rue du Chapeau-Rouge, aboutit à la *place Dauphine*, dont la décoration uniforme offre un très-beau coup d'œil. A l'est de la *place Dauphine*, la plus belle place de Bordeaux, tant par sa forme circulaire que par la régularité des maisons qui l'entourent, est la *porte Dijeaux*, qui se trouvait sur les remparts de la ville avant son agrandissement. C'est la porte la plus antique de Bordeaux. Son nom lui vient d'un temple de Jupiter (*dies Jovis*) qui s'élevait dans les environs. Elle fut reconstruite, en 1645, telle que nous la voyons aujourd'hui, lorsque l'armée royale, commandée par Mazarin, attaqua Bordeaux, qui tenait pour le parti de la Fronde. Au sud-est est la rue *Dauphine*, qui mène au *cours d'Albret*, boulevard planté de très-grands arbres, conduisant dans la partie méridionale de la ville; au nord, les *cours de Tourny* et du *Jardin-Royal*, conduisant au faubourg des Chartrons. Les *allées de Tourny*, conduisant du Grand-Théâtre à la rue *Fondaudége*, étaient, il y a 20 ans, une promenade plantée de grands et beaux arbres, qui furent abattus en 1831; aujourd'hui elles forment une place d'un aspect pittoresque. L'œil découvre de la place circulaire le plus beau panorama qu'on puisse imaginer : quatre grands cours et deux belles rues viennent y

aboutir. Au centre de cette jolie place est la *statue de l'immortel intendant de la Guyenne*, M. de Tourny. A ses deux extrémités sont placées les *statues* de *Montaigne* et de *Montesquieu*, dues au ciseau de Maggesi. Entre la rue *Fondaudége* et les Chartrons, est le *jardin public*, promenade vaste et agréable dont les grilles bordent le cours de Tourny. Devant cette grille sont le *cours du Trente-Juillet* et le *Pavé-des-Chartrons*, deux boulevards bordés par de somptueuses constructions particulières. Bordeaux possède encore d'autres promenades : les *Fossés-de-Ville*, ceux des *Tanneurs*, les *Allées-d'Amour*, etc. Mais les plus belles sont, sans contredit, celles que l'on a établies depuis quelques années sur le terrain qu'occupait le *Château-Trompette*; elles sont désignées sous le nom de *Quinconces*. Au milieu de ce terrain, bordé sur deux de ses côtés par neuf rangées d'arbres, est une vaste place terminée d'un côté par une terrasse qui s'étend le long du quai, et au centre de laquelle sont deux colonnes rostrales éclairant la plus grande partie du port, et de l'autre par une façade demi-circulaire de très-belles maisons. On monte au sommet des deux colonnes par un escalier intérieur à vis sur noyau. Cette promenade est magnifique et réunit la ville aux *Chartrons*. C'est près des Quinconces qu'existe le *Jardin-Royal*, une des promenades les plus belles de France.

Non loin du théâtre sont deux jolies places circulaires : celle du marché des *Grands Hommes* et celle de *Tourny*. Près de l'église Saint-André est la *place Pey-Berland*, nom qui lui a été donné parce que là se trouve le clocher ou la tour de Pey-Berland, construite par Pierre Berland, qui, fils de simple laboureur, devint, en 1440, archevêque de Bordeaux. Cette tour sert aujourd'hui de fabrique de plomb de chasse. A l'extrémité du *cours d'Aquitaine*, faisant suite au *cours d'Albret*, est la *place d'Aquitaine*, sur laquelle on remarque une belle porte en forme d'arc de triomphe. Plus loin est la place des Capucins, plantée de jeunes arbres; sur les fossés de la ville, la place du Marché; au centre de la ville et au bout de la rue des *Lois*, est la *porte Basse*, qu'on dit remonter aux premiers temps de l'histoire de Bordeaux La *place Saint-Projet* est très-curieuse; on y voit au centre une jolie croix de forme gothique.

Le *pont* sur la Garonne est magnifique. Il a été bâti par

M. Deschamps; il a plus de 487 mètres de longueur entre les deux culées; on y compte 17 arches en pierres de taille et en briques; les 7 arches du milieu ont 26 mètres 49 cent. de diamètre. Au-dessus des arches règne une corniche à modillons d'un style sévère. Deux pavillons décorés de portiques avec colonnes d'ordre dorique sont élevés à chaque extrémité du pont. La largeur des trottoirs est de 2 mètres 50 cent.; celle de la chaussée, de 9 mètres 86 cent. Les galeries qui se trouvent sous la chaussée et les trottoirs sont fort belles; elles servent aux réparations à faire au pont dans toutes ses parties intérieures, sans interrompre la circulation. Les étrangers peuvent visiter l'intérieur du pont. Il a été terminé le 1er octobre 1822 et a coûté 6,500,000 fr. On le regarde comme un monument unique par la grandeur et la difficulté de l'entreprise, et le style de la construction.

Monuments a visiter. — La *porte de l'Hôtel-de-Ville,* attenant à l'église Saint-Eloi. Elle date du XIIIe siècle et a trois tours; celle du milieu est surmontée d'un lion. Au-dessus de l'horloge placée sur le milieu de la façade, existe, dans un arceau supérieur, le beffroi connu sous le nom de Grosse-Cloche. La *porte du Gros Caillou,* ou *porte du Palais*, est un monument curieux du XVe siècle. La *porte d'Aquitaine* est très-élevée et a conservé ses trois arcs; elle a beaucoup de ressemblance avec la *porte de Bourgogne.*

L'hôtel de ville. C'est l'ancien Palais-Royal; il fut bâti, en 1778, par monseigneur de Rohan, archevêque de Bordeaux. Ce palais est somptueusement construit.—Une partie du rez-de-chaussée contient le

Musée de peinture, dans lequel on remarque quelques tableaux très-estimés. Mais c'est avec douleur que le voyageur y cherche des œuvres des peintres contemporains auxquels Bordeaux a donné naissance, et qui occupent une place distinguée dans la capitale, tels que A. Dauzat, Gué, Gassier, etc.; le musée ne possède aucune toile de ces artistes. Est-ce indifférence? Ce n'est pas présumable, car Bordeaux est fier de tous les enfants qui l'honorent. Ce ne peut donc être qu'un oubli, que l'administration municipale ne tardera pas à réparer, puisque déjà parmi les sculptures on remarque une statuette de son sculpteur, M. Maggesi.

On cite, en première ligne : les tableaux 149, 150, de

Ribeira et *l'Espagnolet;* 153, de *Rubens;* 217, du *Titien;* 112, de *Teniers;* 233, de *Claude Gelée* dit *le Lorrain;* 265, peint par *le Dominiquin;* 276, de *Holbein.* La galerie possède aussi des tableaux d'*André del Sarto*, *P. Véronèse*, *Van Dyck*, *Salvator Rosa*, *N. Poussin.* Parmi les peintres modernes on cite les tableaux 866, de *Gudin;* 185, de *Gros;* 261, de *Brascassat;* 146, de *Mauzaisse;* 426, de *Jouy.*

L'*Hôpital Saint-André*, hôpital civil, l'un des plus beaux de France, construit par M. Burguet; il réunit au plus haut degré l'utilité et le grandiose. La façade est décorée d'un fronton de quatre colonnes doriques, surmonté d'une coupole sur laquelle est le signe de la rédemption. La distribution intérieure est parfaitement entendue. Trois cours successives, mais inégales, séparent les divers corps de ce vaste édifice. Les malades en état de marcher font, quand le temps est beau, leur promenade dans la première. La forme adoptée (en arceaux) pour la construction intérieure de l'édifice donne à l'architecture, malgré sa simplicité, une apparence de luxe difficile à décrire. Au rez-de-chaussée et au premier étage sont de vastes galeries couvertes, destinées aussi à la promenade des malades et à l'assainissement de l'hôpital, en même temps qu'elles concourent à son embellissement. Enfin, le sommet de l'édifice est entouré d'une troisième galerie, mais découverte, et qui occupe une partie de l'espace consacré ordinairement aux toits. La lingerie, la chapelle, la pharmacie et la cuisine réclament l'attention du voyageur. L'hôpital renferme 18 salles et 600 lits en fer. On y reçoit les malades de tout âge et de tout pays, pourvu qu'ils ne soient pas réputés incurables.—Les hospices des *enfants trouvés*, quai de la Palutade, qui date de 1619, et des *vieillards*, à l'église de Sainte-Croix, dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de ce nom.

Le *palais de justice*, bâti sous la direction de M. Thiac, vis-à-vis de l'Hôtel-Dieu. Ce monument contient la cour d'appel, la cour d'assises et les tribunaux de première instance et de police correctionnelle, le parquet des différentes cours et tribunaux, etc. L'architecture de cet immense édifice est remarquable par son élégance. La façade principale est décorée à son centre d'un frontispice à colonnes d'ordre de Pœstum. Sous ce frontispice sont quatre statues colossales. Arrivé sous le péristyle, le voyageur entre dans la

salle des Pas-Perdus, qui s'étend dans les deux tiers de la largeur de la façade principale. Il a devant lui la salle de la cour d'assises; à sa gauche, les diverses chambres de la cour d'appel, et, à sa droite, les tribunaux de première instance et de police correctionnelle.—Les *prisons,* construites également sous la direction de M. Thiac, derrière le palais de justice, sont bâties d'après le système cellulaire.

La *bibliothèque,* rue Saint-Dominique. Cette bibliothèque était placée sous la direction de M. Jouannet, célèbre archéologue. Elle contient plus de 120,000 volumes et environ 300 manuscrits. En la visitant, demandez à voir le manuscrit in-folio, relié, de la traduction française de *Tite-Live,* fait par *Berceure,* par ordre du roi *Jean;* l'exemplaire des *Essais de Montaigne,* imprimés à Paris, chez l'Angelier, avec des corrections et des notes de Montaigne, et le Pupitre compilateur des jésuites. Dans le même local se trouvent le dépôt des antiques, le cabinet d'histoire naturelle et l'observatoire.

La *galerie bordelaise* est un joli passage; il est orné de marbres et de peintures. C'est M. de La Torre, riche Espagnol, qui l'a fait construire. Le *bazar bordelais* est aussi très-élégant.

Les *bains,* bâtis de chaque côté des Quinconces. Ces deux édifices ont coûté 1,300,000 fr. Rien n'a été épargné pour donner à ces établissements un degré de luxe et d'élégance inconnu en province. Là, outre ces bains, il y a encore les bains du Palais-Gallien, des Cordeliers, etc.; deux écoles de natation, ou bains flottants, et les bains minéraux et de vapeur situés rue Ségur.

La *cathédrale,* placée sous l'invocation de saint André, monument gothique dont les flèches et la hauteur, la hardiesse et la régularité de la nef du chœur sont admirées des touristes. Cette église est décorée de plusieurs bons tableaux. Elle renferme le mausolée de Daviau, archevêque de Bordeaux, et les restes mortels du vénérable cardinal de Cheverus. On y a fait récemment de grandes réparations.

L'*église Sainte-Croix,* du VIIe ou VIIIe siècle, possède quelques peintures à fresques dues au pinceau de Jean Vasetti; son architecture est remarquable.

L'*église Saint-Seurin,* dans laquelle on va en pèlerinage le jour de la Saint-Fort, le 16 mai, pour présenter les enfants

sur le tombeau de ce saint, afin de leur assurer une constitution forte et vigoureuse. Cette église renferme, en outre, les tombeaux de sainte Véronique et de saint Amand.

L'église Saint-Michel, la plus belle de Bordeaux; elle date du XIIe siècle, et son style ogival est remarquable. On y admire la chaire, les vitraux, l'orgue, et surtout la chapelle Saint-Joseph. Sa flèche a encore 60 mètres de hauteur; avant 1768, elle en avait 100.—A ceux qui aiment les émotions fortes nous indiquerons les caveaux de l'église Saint-Michel, où sont rassemblés circulairement les cadavres desséchés d'un grand nombre d'individus. On donne 50 c. ou 1 fr. au gardien. M. Théophile Gauthier raconte ainsi sa visite aux caveaux de l'église St-Michel :

« Le premier étage de la tour est occupé par le gardien et sa famille, qui font leur cuisine à l'entrée du caveau et vivent là dans la familiarité avec leurs affreux voisins[1]; l'homme prit une lanterne, et nous descendîmes par un escalier en spirale aux marches usées dans la salle funèbre; les morts, au nombre de quarante environ, sont rangés debout tout autour du caveau et adossés contre la muraille; cette attitude perpendiculaire, qui contraste avec l'horizontalité habituelle des cadavres, leur donne une apparence de vie fantastique très-effrayante, surtout à la lumière jaune et tremblante de la lanterne qui oscille dans la main du guide, et déplace les ombres d'un instant à l'autre.

« L'imagination des poëtes et des peintres n'a jamais produit de cauchemar plus terrible; les caprices les plus monstrueux de Goya, les délires de Louis Boulanger, les diableries de Callot et de Teniers ne sont rien à côté de cela, et tous les faiseurs de ballades sont dépassés; il n'est jamais sorti de la nuit allemande de plus abominables spectres; ils sont dignes de figurer au sabbat de Brocken avec les sorcières de Faust.

« Ce sont des figures contournées, grimaçantes, des crânes à demi pelés, des flancs entr'ouverts qui laissent voir, à travers le grillage des côtes, des poumons desséchés et flétris comme des éponges; ici la chair s'est réduite en poudre, et l'os perce; là, n'étant plus soutenue par les fibres du tissu

[1] Le gardien occupe maintenant une petite maison contiguë à la tour.

cellulaire, la peau parcheminée flotte autour du squelette comme un second suaire ; aucune de ces têtes n'a le calme impassible que la mort imprime comme un cachet suprême à tous ceux qu'elle touche ; les bouches bâillent affreusement comme si elles étaient contractées par l'incommensurable ennui de l'éternité, ou ricanent d'un rire sardonique du néant qui se moque de la vie ; les mâchoires sont disloquées, les muscles du col gonflés ; les poings se crispent furieusement ; les épines dorsales se cambrent avec des torsions désespérées : on dirait qu'ils sont irrités d'avoir été tirés de leurs tombes, et troublés dans leur sommeil par la curiosité profane.

« Le gardien nous montra un général tué en duel ; la blessure, large bouche aux lèvres bleues qui rit à son côté, se distingue parfaitement ; un portefaix qui expira subitement en levant un poids énorme ; une négresse qui n'est pas beaucoup plus noire que les blanches placées près d'elle ; une femme qui a encore toutes ses dents et la bouche presque fraîche ; puis une famille empoisonnée par les champignons, et, pour suprême horreur, un petit garçon qui, selon toute apparence, doit avoir été enterré vivant.

« Cette figure est sublime de douleur et de désespoir ; jamais l'expression de la souffrance humaine n'a été portée plus loin ; les ongles s'enfoncent dans la paume des mains, les nerfs sont tendus comme des cordes de violon sur le chevalet, les genoux font des angles convulsifs, la tête se rejette convulsivement en arrière, le pauvre petit, par un effort inouï, s'est retourné dans son cercueil.

« L'endroit où ces morts sont réunis est un caveau à voûte surbaissée ; le sol, d'une élasticité suspecte, est composé d'un détritus humain de 5 mèt. de profondeur [1] ; au milieu s'élève une pyramide de débris plus ou moins bien conservés ; les momies exhalent une odeur fade et poussiéreuse plus désagréable que les âcres parfums du bitume et du natrum égyptien ; il y en a qui sont là depuis 200 ou 300 ans, d'autres depuis 60 ans seulement ; la toile de leur

[1] Depuis que ces lignes sont écrites, l'aspect du caveau a changé. Entre autres améliorations, on a mis à l'abri de la profanation cette poussière humaine qui couvrait le sol, et une balustrade sépare les visiteurs des objets qu'ils viennent voir.

chemise ou de leur suaire est assez bien conservée. »

L'*église Saint-Paul*, qui remonte au XVIIe siècle seulement, possède une statue colossale de saint François Xavier, apôtre des Indes. C'est le premier chef-d'œuvre de Coustou. — L'*église du Lycée* possède le sarcophage de Michel Montaigne, sur lequel on lit une inscription dont le sens est difficile.—L'*église Saint-Bruno*, ancienne église des Chartreux, fondée au XVIIe siècle, décorée de peintures à fresques exécutées par le célèbre Berinzago et son élève Gonzalès. — Les *églises Saint-Pierre, Saint-Eloi, Sainte-Eulalie*, de style gothique, et *Notre-Dame*, dans laquelle on remarque des peintures en grisaille par *Vafflard*.

Le *palais Gallien*, restes d'un amphithéâtre bâti par les Romains. Il ne reste de ce monument qu'une entrée principale et quelques arcades. — La *Chartreuse*, vaste cimetière dans lequel on remarque de très-riches mausolées.

La *manufacture de tabacs*, bel établissement; elle occupe ordinairement de 400 à 500 ouvriers des deux sexes. Le magasin est remarquable par son étendue et sa solidité; il peut contenir 1,500,000 kil. de tabac.—L'*entrepôt réel*, situé près des Chartrons, sur le quai. Cet édifice n'a de remarquable que sa vaste étendue et la solidité de ses murs.—La *manufacture de porcelaine anglaise* fondée par M. Johnston, située sur le quai de Bacalan. Cet établissement est immense: on y fabrique de la poterie dans le genre anglais, qui ne le cède en rien aux productions de nos voisins d'outre-Manche. Le directeur accorde très-gracieusement des permissions pour visiter ce bel établissement le lundi.

Parmi les autres établissements industriels, on cite les *ateliers de fonderie* de MM. Hologray et N. Festugières; les *raffineries* de M. J. Faure et de MM. Bertin et Comp.; la *fabrique de tapis de pied* de M. F. Vernet; la *filature de laine et de coton* de MM. Laroque frères; la *fabrique de produits chimiques* de M. Barbet; la *distillerie* de M. Achard.

L'*hôtel des Monnaies*, rue du Palais-Gallien, très-vaste édifice. Le contrôleur, M. Moreau, est l'inventeur de la virole brisée, au moyen de laquelle l'inscription *Dieu protége la France*, ressortant en relief autour du cordon dans l'épaisseur des pièces de monnaie, rend toute falsification impossible.

Les *quais* qui bordent la Garonne sur 4 kil. de longueur

n'ont pas de parapets; ils descendent par une pente douce jusque dans l'eau. Le *quai des Chartrons*, connu sous le nom de *façade des Chartrons*, est sans contredit le plus beau.

On ne peut citer qu'une seule *fontaine* monumentale, celle qui existe sur la place du Palais; celle de *Saint-Projet* mérite cependant d'être examinée.

L'*abattoir général* est très-bien construit et distribué.

Bordeaux est la patrie d'Ausone, de l'évêque saint Paulin, du pape Clément V, de Montaigne, de Montesquieu, de Berquin, de Dupaty, du peintre Carle Vernet (père d'Horace Vernet), des conventionnels Ducos, Boyer, Fonfrède, Gensonné, Grangeneuve; du publiciste Fonfrède; de Lebrun des Charmettes, du général Nansouty, de Martignac, Decazes, Peyronnet, Jay, Evariste Dumoulin, Desèze, Ravez, Lainé, etc.

Bordeaux est, de toutes les villes de France, celle dont le mouvement, le ton, la magnificence des édifices, l'élégance des équipages et le luxe des vêtements rappellent le plus la capitale. Le négociant de Bordeaux se distingue par ses manières aisées, nobles et fastueuses. Sa table est splendidement servie, et il en fait les honneurs avec courtoisie; ses vins, qu'il aime à faire déguster à l'étranger, se distinguent par leur variété et leur finesse; on lui pardonne aisément une certaine jactance lorsqu'il parle de leur supériorité.

Le *commerce* de Bordeaux embrasse les produits du monde entier. On trouve encore dans la ville des raffineries de sucre, des verreries, des manufactures de coton, de tissage, de couvertures de coton et de laine, de produits chimiques; des fabriques de liqueurs et d'anisette renommée; une fabrique de tapis vernis imprimés, pour meubles et appartements.

Cabinet littéraire: en face du théâtre, au rez-de-chaussée. —*Abonnement à la lecture*, chez Chaumas-Gayet, libraire, en face de la préfecture. Cette librairie est une des mieux assorties en livres de tous genres, et elle reçoit exactement toutes les nouveautés de Paris. On y trouve tous les *Itinéraires* de Richard et Ad. Joanne.

VOIT. DE CORRESP. pour *Toulouse*, par Marmande, Agen et Montauban; — *Bayonne*, par Roquefort, Mont-de-Marsan, Dax et Tartas; —*Albi*, par Toulouse, Rabasteins et Gaillac; — *Aurillac*, par Toulouse, Moutauban, Caussade et Ville-

franche; — *Ax*, par Toulouse, Pamiers, Foix et Usset; — *Bagnères-de-Bigorre*, par Pau et Tarbes; — *Bagnères-de Luchon*, par Langon, Nérac, Condom et Auch; — *Barèges* par Betharam, Lourdes, Cauterets, Luz et Saint-Sauveur; —*Saint-Girons*, par Toulouse, Lezat, Audinac et Maz-d'Azil; —*Madrid*, par Bayonne, Pampelune, Bilbao et Vittoria; — *Marseille*, par Toulouse, Castelnaudary, Carcassonne, Narbonne, Béziers, Montpellier et Nîmes; —*Nîmes*, par Castres, Saint-Pons, Béziers et Montpellier; — *Oloron*, par Pau et Belair; —*Orthez*;—*Pau*, par Roquefort, Villeneuve et Aire; —*Perpignan*, par Toulouse, Castelnaudary, Carcassonne, Narbonne et Sijean; — *Tarbes* et toutes les Pyrénées.

Bateaux a vapeur pour *Blaye* (deux fois par jour); — *Pauillac* (tous les jours); —*Royan* (saison des bains); — *La Réole*.

Ouvrages à consulter : *Guide de l'étranger à Bordeaux*, chez Chaumas-Gayet, Fossés-du-Chapeau-Rouge; *Guide*, ou *Conducteur de l'étranger à Bordeaux*, chez Filastre frères, même rue; *Statistique du département de la Gironde*, par M. F. Jouannet, 2 vol. in-4°, Paris, 1839; *Traité sur les vins du Médoc et les autres vins rouges et blancs du département de la Gironde*, par W. Franck, 3e édit., 1 vol. in-8°, 1853; chez Chaumas, éditeur.

EXCURSIONS.

Langoiran (Gironde).—Village à 2 kil. S. O. de Bordeaux. —1,600 hab.—on y remarque: L'église paroissiale, le beau château gothique bâti sur la hauteur que les habitants désignent sous le nom de *cap de Peyre*; plusieurs habitations creusées dans le roc; trois *grottes* où l'on remarque une magnifique congélation d'une blancheur éblouissante.—*Commerce:* bons vins.

Saint-Selve, 12 kil. de Bordeaux.—Belle magnanerie de MM. André Jean et Major Bronski, produisant la plus belle soie de France.

La Brède, 12 kil. de Bordeaux, berceau de Montesquieu. —C'est un pèlerinage que les Anglais font presque tous. Bourg remarquable par son église et surtout son beau château, le vieux manoir de l'immortel auteur de l'*Esprit des lois*. Ce château date du XIIIe siècle; on y voit un donjon,

une chapelle, une tour à mâchicoulis ; il est entouré d'eau et renferme encore la bibliothèque et les meubles de Montesquieu.

A la poudrerie impériale de *Saint-Médard ;* — aux châteaux de *Pujeard, Laffitte,* sur les bords gracieux de la Gironde ;—à *Royan*, pour les bains de mer.

Blanquefort,—2,300 hab.,—8 kil. N. N. O. de Bordeaux. —Bourg remarquable par les ruines imposantes de son château féodal.

Créon (Gironde). — Bourg à 18 kil. de Bordeaux. On y voit les ruines de l'antique *abbaye de la Sauve*, fondée au XIe siècle par saint Gérard. L'église est un monument remarquable.

Près de Créon, sur la droite de la Garonne, est située

Cadillac (Gironde)—1,600 hab., — petite ville sur la rive droite de la Garonne, à 28 kil. S. E. de Bordeaux. — Le château, bâti par le duc d'Épernon : il sert aujourd'hui de prison pour 300 femmes ; les tours et les murs de ses fortifications ; le pont suspendu. — *Com. :* excellents vins, fabrique de creusets.

La *tour de Cordouan*. — Placée à l'embouchure de la Gironde, elle domine majestueusement du sein des mers. Sa base est une île de rochers sur laquelle elle s'élève à la hauteur d'environ 73 mèt. Le diamètre extérieur de son mur d'enceinte est de 42 mèt. Louis de Foix, le premier architecte du XVIe siècle, traça le dessin de cette tour. Au-dessus du rez-de-chaussée, s'élèvent deux étages : le premier, qu'on appelle la *chambre du Roi*, offre un vestibule et une grande salle avec sa garde-robe ; la chapelle occupe le second étage ; elle est pavée en pierres. On y remarque la couronne de France, dessinée en marbre noir. Les bustes de Louis XIV et de Louis XV, exécutés par Lemoine, ornent cette chapelle. Le buste de Louis de Foix fixe surtout les regards. L'inscription suivante est incrustée dans le mur :

Quand j'admire, ravi, cette œuvre en mon courage,
Mons de Foix, mon esprit est en estonnement :
Porte dans les pensers de ton entendement
Le gentil ingénieur de ce superbe ouvrage, etc.

Quatre immenses quinquets, avec leurs réflecteurs, sont posés verticalement les uns au-dessus des autres, dans une

lanterne qui a 9 mèt. de haut. La machine est très-simple; c'est un tournebroche dont le mouvement est réglé par un pendule; de ces quinquets s'élancent trois colonnes de feu séparées par des distances égales. Lorsque la machine est mise en mouvement, il apparaît d'abord une lumière vive pendant 30 secondes; cette lumière décroît pendant 30 autres secondes, puis vient une éclipse qui dure 30 secondes; la lumière reparaît et croît pendant 30 secondes, puis redevient brillante, puis décroît, puis disparaît : cette révolution totale s'exécute en 8 minutes. Pendant la nuit, le feu s'aperçoit en mer de 38 kil.; dans le jour, la tour se voit à 12 kil. — Ces feux durent toute la nuit; l'entretien en est confié à deux gardiens qui ne quittent jamais la tour : on leur porte des vivres deux fois par an, et assez pour six mois.

Un phare de premier ordre a été construit au cap *Ferret*. La tour a de hauteur, du rez-de-chaussée à la plate-forme, 43 mèt. 50 centim. Le foyer de l'appareil domine de 51 mèt. le niveau des pleines mers d'équinoxe, et est aperçu de six lieux marines. Ce beau travail est dû au talent de M. Deschamps fils, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

Après avoir quitté Bordeaux, on traverse des vignes; on laisse à gauche, un peu au delà de *Médoquine*, la maison carrée de l'ancien domaine de Chollet, qui a appartenu au maréchal marquis de Pérignon. Sur la droite, on passe devant le joli château d'Haut-Brion, où l'on récolte les premiers crus des vins rouges de Grave; on franchit une vallée sur un viaduc de 91 arches, ayant plus de 900 mèt., et on arrive à

Pessac (Gironde) — 2,100 hab.— *station :* 590 kil. de Paris. — Commune où se montrent les vignes du pape Clément, ancien archevêque de Bordeaux.—Dans les environs, on va visiter *Gradignan,* renommé par ses melons; les ruines de l'ancien château d'Ornon, sur l'emplacement d'un tumulus gaulois, et la tour de Veyrène, qui offre une chambre ayant des peintures à fresques des XIIIe et XIVe siècles.

A la sortie de ce village, on traverse des plantations de pins; on s'arrête à

Gazinet (Gironde)— *station :* 597 kil. de Paris— où l'on voit une belle plantation de mûriers.

Toquetoucau (Gironde)—*station :* 601 kil. de Paris, —c'est-à-dire en patois *touche tout doucement,* parce que ce

quartier était autrefois si marécageux, que l'on courait le risque de s'y engloutir avec son cheval et ses bœufs.

Mais les pins diminuent ; on passe devant une jolie maison gothique; on entre dans les landes.

Chemin-de-Mios (Gironde)—*station* 608 k. de Paris.

Marcheprime ou **Testemore** (Gironde)—*station :* 612 kil. de Paris.

On passe devant les *Argenteyres* (Gironde). — Hameau dans les environs duquel on rencontre un grand nombre de troupeaux de moutons avec leurs pasteurs huchés sur des échasses. Avec cette espèce de chaussure, on peut traverser les ruisseaux, les marais et les landes inondées, qui ont souvent plusieurs pieds d'eau dans les bas-fonds, et surveiller facilement les animaux que les hautes bruyères dérobent à la vue.

« Les échasses, en langue du pays, se nomment *xcangues*. Un métayer qui envoie son fils au marché à quatre ou cinq lieues avec un agneau sur ses épaules, lui crie : *Xcanguesté ! prends tes échasses !* avec la même satisfaction que s'il disait de monter à cheval. Les échasses sont en effet pour les pasteurs une sorte de monture avec laquelle ils peuvent faire le voyage de Bordeaux à la Teste en cinq heures ; ce qui suppose près de trois lieues à l'heure.

« Les bergers des Landes sont tous couverts de peaux de moutons. On voit parfois croisés sur leur dos un fusil pour chasser et pour se défendre contre les loups, et une poêle pour faire frire la sardine de Galice ou le *tchitchon*, morceau de lard rance. La poêle à frire est le meuble universel de la cuisine : soupe, lard, côtelettes, œufs, omelette, poulet sauté, pommes de terre, cruchades, tout se fait à la poêle. »

Facture (Gironde)—*station :* 623 kil. de Paris. —Village après lequel on trouve des terres, des landes, des pins et des marais, avant d'arriver à la Leyre.

Près de Facture, à *Andeuze*, sont les étangs où M. Boissière se livre avec un grand succès à la pisciculture. Tout le fretin recueilli par les pêcheurs de la Teste et du littoral est déposé et parqué dans ces étangs, où il se développe pour servir ensuite à la consommation de Bordeaux et d'une grande partie des villes du midi.

La Leyre ou **Lamothe** (Gironde) — *station :* 626 kil. de Paris.

Ici se trouve l'embranchement qui conduit à **la Teste** par les stations suivantes : *la Teich, Cantaranne, Mestras, Gujan, Meyran.*

La Teste-de-Buch (Gironde) est une petite ville de 3,500 hab.—(*Hôtels :* d'Arcachon, de la Providence, de Bordeaux, Chaumont).— Cette ville est située sur le bord occidental du bassin d'Arcachon, où elle a un port de cabotage très-fréquentée.—On y remarque le cap Ferret et le phare; l'*établissement des bains de mer;* la jolie chappelle d'Arcachon; la grande forêt : arbres magnifiques, beaux sites; le monument de l'ingénieur Brémontier, avec un cippe en marbre rouge, mais affreusement dégradé; les belles écluses du canal, la prise d'eau, les travaux d'irrigation de la compagnie d'Arcachon, les rizières, la féculerie, les ensemencements des dunes. — *Commerce :* résines, brai, goudron, essence de térébenthine.

Les *bains de mer* sont situés à Arcachon (2 kil. de la Teste). Le voyageur trouvera toujours des voitures prêtes à l'y conduire. Depuis quelques années, on a construit sur le bord même du bassin un nombre considérable de jolies maisonnettes. La plage est sablonneuse et magnifique. La haute société de Bordeaux passe la belle saison dans ce gracieux village.

Reprenant notre route, nous passons devant:

Caudos ou *Sanguinet* (Gironde)—198 hab.—petit village de la commune de *Mios.*

Salles (Gironde)—4,000 hab.—grand et beau village situé sur la Leyre. Il s'y fait un commerce assez important. Nous allons quitter le département de la Gironde pour entrer dans celui des Landes.

Ichoux (Landes) — 800 hab. — *station :* 659 kil. de Paris. — Village qui possède des forges et des hauts fourneaux.— Mines de fer et tourbières.

Labouheyre (Landes) — 500 hab.— : 672 kil. de Paris. — Grand village assez commerçant, qui forme comme une oasis au milieu du Sahara landais. C'était autrefois une ville dite *Herbefaverie,* qui avait plusieurs portes, dont celle de l'est existe encore.

On voit à Labouheyre un tumulus romain. Deux fois l'an, en juin et septembre, il s'y tient une foire considérable qui dure huit jours, et fréquentée par plus de

5,000 personnes venues de toute la contrée. Il s'y vend beaucoup de vieux uniformes, qui sont fort recherchés par les paysans landais. Le mode de locomotion le plus usité dans le pays est le *bros*, espèce de charrette traînée par des bœufs, et qui fait environ 2 kilom. à l'heure. Le bros est toujours chargé de provisions pour bêtes et gens, de matelats, de draps, etc., car un voyage de vingt-cinq à trente kilom. à si petite vitesse, dans le désert, ne saurait se faire sans quelques haltes et sans une nuit passée à la belle étoile. On rencontre aussi quelques cavaliers et des échassiers, et parmi ces derniers les facteurs de la poste rurale dont le service se fait, sur beaucoup de points, à l'aide de ce moyen de locomotion. La transformation incessante des landes en sol exploité aura bientôt fait disparaître l'une des particularités pittoresques du sol landais, les échasses, parce qu'elle aura affermi le terrain. Le présence d'une voie de fer, le succès de plusieurs tentatives de défrichement, l'extension que prennent chaque jour les plantations de pins ont augmenté la valeur de la propriété dans une proportion qui, depuis vingt ans, s'est élevée du simple au quadruple. L'hectare de terre qui se vendait alors 5 fr., valait, il y a quatre ans, 25 fr., et 40 fr. dans les terrains les meilleurs, c'est-à-dire les moins humides; aujourd'hui il atteint 100 à 350 fr.

L'immense étendue de ces surfaces de sable, le bas prix des terrains, la possibilité de s'appuyer à un mètre ou à un demi-mètre de profondeur sur un fond solide et résistant, l'absence des cours d'eau, des routes, des centres habités devaient, à première vue, faciliter la construction d'une voie ferrée à travers les grandes landes; cette magnifique ligne droite de 46 kilom. qui rattache Lamothe à Labouheyre en est la meilleure preuve. Mais l'entreprise avait compté sans les difficultés d'un autre ordre. Les gîtes, les ressources de toute espèce, les denrées, la viande, les légumes, le pain, l'eau, tout manquait aux travailleurs, et il en est résulté des embarras énormes. A mesure que ces nouveaux pionniers s'avançaient dans le désert, il fallait les faire suivre de convois de provisions qui retournaient se ravitailler à Bordeaux, à 120 ou 160 kilom. de distance. Couchant sous la tente et, vers les derniers temps, dans des villages roulants, les ouvriers réparaient difficilement leurs forces, et la fièvre,

l'un des fléau des Landes, a fait parmi eux de grands ravages. En présence de conditions aussi pénibles, beaucoup d'ouvriers se sont retirés, l'embauchage est devenu presque impossible, et les entrepreneurs n'ont plus trouvé que des hommes du pays, peu au fait des travaux de cette nature, et d'ailleurs en nombre insuffisant. Il en est résulté de grands mécomptes, et la voie nouvelle, après les efforts qui l'avaient conduite à Labouheyre, a péniblement pénétré au delà et a exigé de grands sacrifices avant d'atteindre Dax, où elle a enfin trouvé un meilleur terrain et des conditions plus normales. Nous signalons en passant les travaux qui ont été faits pour la consolidation des sables sur les talus des remblais et des déblais. Ces talus ont été couverts de branchages, sous la protection desquels croissent des genêts et quelques arbustes. Les sables, dont la mobilité est extrême, sont déjà à l'abri de l'action des vents; de plus la voie est close dans toute sa longueur par des barrières formées de lisses horizontales.

Nous passons devant :

Sabres (Landes)— 2,600 hab.—*station :* — bourg considérable, situé sur la Leyre, au milieu des landes et des marais. On y remarque l'*église* paroissiale, bâtie par les chevaliers du Temple; son architecture est d'une grande hardiesse.—*Com.* : grains, matières résineuses, pelleteries, laines, cire, miel, farines; 3 foires importantes et très-fréquentées : 19 mars, 8 mai, 1er septembre.

Morcenx (Landes) — 900 hab.— *station :* 692 kil. de Paris.— Village qui n'offre rien de remarquable.

Ici doit se rattacher l'embranchement qui conduira à Mont-de-Marsan, et de là à Tarbes, par Rabastens. A Rabastens se reliera une autre voie qui, passant à Auch, rejoindra à Agen le chemin de Bordeaux, à Toulouse et à Cette.

Rion (Landes) — 1,500 hab. — *station :* 705 kil. de Paris.— Village qui renferme une source d'eau minérale ferrugineuse. — 3 foires importantes : jeudi de la dernière semaine de mai et d'août, jeudi de la première semaine d'octobre. A quelque distance de Rion nous commençons à apercevoir les Pyrénées. Nous passons devant :

Buglose (Landes) — 100 hab. — C'est ici qu'est né saint Vincent de Paul. On y remarque une chapelle construite sur l'emplacement même de la chaumière dans laquelle cet

ami de l'humanité reçut le jour. C'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. La légende rapporte qu'un pâtre qui conduisait ses vaches sur ce point remarqua que l'une d'elles venait, avec un empressement marqué, boire à une petite mare dans laquelle elle descendait avec une singulière persistance, et où elle retournait sans cesse, malgré tous les moyens employés pour l'en éloigner. Le pâtre, dont l'attention avait été appelée à la longue par l'étrange entêtement de sa vache, pénétra lui-même dans la mare, la sonda de tous côtés, et y sentit enfin un corps résistant qui, ramené au bord et dégagé du limon qui le couvrait, fut reconnu être une statue de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus, habilement modelée, et ornée des plus vives couleurs. On transporta religieusement cette statue sur une éminence voisine; mais le lendemain la statue avait disparu, et la vache recommençait ses visites autour de la mare. On se consulta, et l'intention de la Vierge paraissant démontrée, on se mit à dessécher la mare et on éleva sur l'emplacement même une chapelle dans laquelle la Vierge est toujours demeurée depuis.

L'affluence des pèlerins, les dons nombreux de ceux qui venaient implorer l'image miraculeuse ont enrichi la chapelle de Buglose, autour de laquelle s'élève en ce moment une église magnifique. Tout auprès existe depuis longtemps un couvent de prêtres missionnaires placé sous la direction de l'évêque d'Aire.

Entre Buglose et Dax, la voie coupe de biais la route de Mont-de-Marsan, et pénètre dans une tranchée importante. On se rapproche de l'Adour, et un embranchement met le fleuve en communication avec le chemin de fer.

Dax (Landes)—6,000 hab.— *station :* 731 kil. de Paris.

La gare est placée dans le faubourg du Sablar, à 1 kilom. de la ville. Des *omnibus* y conduisent le voyageur.

—(*Hôtels :* St-Étienne, de France, de la Couronne.)—Dax est l'ancienne *Aquæ Tarbellicæ,* jadis capitale des Tarbelliens, peuples les plus illustres de l'Aquitaine; elle fut ensuite soumise aux Romains, qui ajoutèrent à ses noms celui d'*Augustæ.* Lors de la décadence de l'empire romain, les Goths s'en emparèrent. Les Francs, à leur tour, en chassèrent les Goths et furent eux-mêmes dépossédés par les Vascons. En 910, elle fut prise et saccagée par les Sarra-

sins. Les Anglais la conquirent au XIIe siècle, et s'y maintinrent jusqu'au XVe, époque où Charles VII les chassa de la Gascogne.

Cette ancienne ville est située dans une plaine fertile, sur l'Adour, qui la sépare du faubourg de Sablar, avec lequel elle communique par un pont de pierre. Elle est assez bien percée, généralement bien bâtie, environnée de fossés et ceinte de remparts de construction romaine, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la campagne environnante. — Dax possède : sous-préfecture, tribunaux, collége, séminaire diocésain, société d'agriculture, bibliothèque publique, cabinet minéralogique, entrepôt de poudres et de tabac. — On y remarque : le *château fort*, l'ancien *palais épiscopal*, aujourd'hui occupé par la sous-préfecture et la mairie; le *palais de justice*, la *prison*, la *cathédrale*, l'*hospice civil*.

Entre les nombreuses sources d'eaux minérales renommées que possède Dax, on remarque surtout la *fontaine chaude*, située presque au centre de la ville, décorée d'un arc triomphal à trois arches; sa température est de 70 deg. centig., et son évaporation est telle que, dans les matinées fraîches, elle forme un brouillard d'une épaisseur extraordinaire. On emploie son eau à presque tous les usages domestiques.

Le séjour de Dax est agréable, les femmes y sont justement renommées pour leur beauté et leurs grâces naturelles. — Les eaux de Dax sont limpides et sans odeur, peu agréables au goût, parce qu'elles sont chargées de principes minéralisateurs. On les emploie peu à l'intérieur, mais les *bains* et les *boues* des *Baignots* sont très-efficaces dans les rhumatismes chroniques, les paralysies, les vieilles plaies, les distensions violentes des ligaments articulaires, les contractions des muscles, la difficulté de mouvements, et généralement dans tous les cas pour lesquels on prescrit les bains et les douches de Baréges.

L'*établissement thermal* des **Baignots** est situé à environ 400 pas de la ville, à l'extrémité d'une belle allée d'ormes qui longe le cours de l'Adour. Il renferme un nombre suffisant d'appartements, d'une distribution commode et d'une élégante simplicité. Deux galeries couvertes règnent sur toute la longueur des bâtiments, dont l'une fait face à l'Adour et l'autre regarde le midi. La source minérale sourd dans

un charmant jardin, où l'on trouve des bains et des boues thermales de 30° à 50° centigr. On y prend aussi des bains de vapeur et des douches.

Dax est la patrie de Borda d'Oro, naturaliste célèbre; du chevalier Borda, inventeur du cercle de réflexion, qui porte son nom; de Roger-Ducos, membre du Directoire, 3e consul; du général Ducos; de Thore, médecin, botaniste distingué, auteur de la *Flore des Landes.*

Commerce. Vins, liqueurs, grains, légumes conservés, jambons de Bayonne, bois de construction, planches de sapin, matières résineuses, cire, miel, transit pour l'Espagne.

ENVIRONS DE DAX.

Bains de Tercis. Les eaux de cet établissement sont très-salutaires pour les douleurs rhumatismales. Le propriétaire a été dans la nécessité d'agrandir le local, tant les malades y abondent. Des appartements commodes, pour toutes les fortunes, une nourriture saine et variée, joints à l'efficacité incontestable des eaux, à la beauté du site et au bon air qu'on y respire, garantissent le prompt soulagement des malades.— Tercis est un village de 600 hab.

Castels (Landes), 20 kil. N. N. O. de Dax. Eaux minérales ferrugineuses; église remarquable, bâtie par les Anglais,

Préchacq (Landes), — 660 hab., — 12 kil. E. N. E. de Dax, établissement d'eaux et de boues thermales en grande réputation : leur température s'élève à 42°. Ces eaux sont très-efficaces dans les douleurs rhumatismales, les tremblements, la paralysie, les scrofules, etc. — Bel *hôtel* construit récemment.

Gamarde (Landes), 14 kil. E. de Dax. Source d'eau minérale salino-sulfureuse. Entre cet endroit et Saint-Géours on remarque les restes d'un camp romain.

Saint-Georges (Landes), joli village avec une agréable promenade et une bonne auberge.

On traverse les villages de Saint-Vincent et des Cantons (Landes), entourés de sables. Les *landes* se terminent à

Ondres, où l'on aperçoit de nombreux chênes-lièges, qu'on appelle ici *suriers.* Elles ont environ 200 kil. de long sur 4 de large.

Nous reprenons la voie ferrée, et bientôt on atteint :

Rivière (Landes) — *station* : 740 kil. de Paris. — La ligne s'éloigne de l'Adour pour la rejoindre à

Saubusse (Landes)—*station* : 746 kil. de Paris.—Le chemin parcourt, entre Dax et Saubusse, une vallée charmante; il serpente au milieu des vignes, des jardins, des plantations de magnolias. La vue est ravissante; elle domine l'Adour, parcourt les riches cultures de la rive gauche et s'étend au-dessus des territoires de Peyrehorade, d'Orthez, de La Bastide (en Béarn), de Sauveterre (en Navarre), jusqu'aux cimes neigeuses de presque toute la chaîne des Pyrénées.—A Saubusse se rattachera le chemin de fer qui conduira à Pau; il traversera l'Adour en avant de la station et descendra vers le S.-E. dans la direction de Peyrehorade.

On passe sur les *Barthes*, sorte de prairies marécageuses, au milieu desquelles a été élevé un remblai considérable. La mobilité du sol et le peu de fermeté du fonds ont nécessité de longs travaux qui ont complétement modifié la nature du terrain. Les constructeurs de la voie ont surmonté des difficultés immenses, qu'on s'accordait à considérer comme insurmontables.

Saint-Géours (Landes)—*station* : 750 kil. de Paris. — On retrouve ici les landes, un instant abandonnées. Tout ce pays abonde en produits résineux et métallurgiques qui aboutissent à Saint-Géours. Cette station est un des points où se ressentiront le plus les bienfaits de la nouvelle voie. Elle y apportera, comme dans les divers centres métallurgiques que nous avons rencontrés, les minerais d'Espagne et du Périgord, indispensables pour améliorer celui du sol landais, et qui ne parvenaient jusqu'à ce jour aux hauts fourneaux qu'au prix de sacrifices considérables. — On traverse la lande de

Saint-Vincent de Tyrosse (Landes)—*station* : 755 kil. de Paris.—Le chemin côtoie en remblai, et en traversant, sur un beau viaduc, la rivière de *Lespitau* (l'hôpital), la grande route de Dax à Bayonne.—Sur la droite, au delà de la route, est *Benesse*. C'est là que commence à apparaître le chêne-liége, autrement dit *surier*, dont les produits jouent un rôle important sur le marché de Bayonne. Le spectacle de ces pauvres arbres, à la sombre verdure,

dépouillés de leur écorce qui se reproduit lentement, est au moins aussi triste que celui des pins de la grande Lande, saignés de bas en haut, et d'où coule la résine.—Le chemin quitte la route et se rapproche, à gauche, de l'étang d'Ora, avant d'atteindre la station de

Labenne (Landes) — *station :* 768 kil. de Paris. — La voie traverse à la fois la rivière du Boudigau et la route de Dax à Bayonne. Une double courbe la rapproche de la mer, qu'elle suit parallèlement à 3 kil. de distance en côtoyant les dunes et l'ancien lit abandonné par l'Adour. Elle forme, sur un alignement constant de 10 kil., une superbe avenue à travers la forêt domaniale des *Dunes du sud.* A l'extrémité de cette ligne la voie rencontre, à angle droit, l'Adour près de son embouchure. Elle décrit alors, afin de remonter la rive droite du fleuve, une courbe qui laisse découvrir peu à peu l'embouchure, les jetées en charpente qui maintiennent les sables, la tour des signaux et les belles jetées en pierre qui enserrent le fleuve depuis le Boucaut, dans un parcours de 3 kil. — Sur la rive gauche sont les bâtiments inhabités du Lazaret, des dunes plantées de pins (pignadas) dont la principale, que surmonte une vigie, est nommée le *Blanc-Pignon*, et fait face au

Boucaut (Landes et Basses-Pyrénées) — *station :* 777 kil. de Paris.—Ce charmant village est un but de promenade pour la population bayonnaise; il est surtout habité par des pilotes et des lamaneurs chargés de la périlleuse mission de faire entrer en rivière et de conduire hors la barre les navires du commerce bayonnais. L'Adour, devant le Boucaut, forme une rade où les navires qui ont complété leur chargement à Bayonne viennent attendre que l'état de la mer et de la barre leur permette de prendre le large.—Le petit hâvre du Boucaut, qui reçoit les chaloupes du pilotage, quelques bateaux de pêche et un remorqueur à vapeur, a été entièrement reconstruit par la compagnie du chemin de fer, et paraît destiné à acquérir de l'importance. Le chemin traverse le village, passe sur le port même, et devant la maison de Gras, le restaurateur à la mode, coupe de jolis jardins, et longe, en vue des *Allées marines* qui bordent la rive gauche, le chemin qui conduit du Boucaut à Saint-Esprit. Il prend une partie des terrains de l'ancien arsenal de la marine, et arrive entre le fleuve et la citadelle

dont il coupe les derniers talus. Enfin il s'arrête en face de la manutention militaire et sur l'emplacement de l'ancien hôpital de Sainte-Ursule, où s'élève la gare de

Saint-Esprit (Landes)—*station :* 781 kil. de Paris. — Saint-Esprit, chef-lieu de canton, dépend toujours de l'arrondissement de Dax. Sa population est israélite. La *Mairie*, nouvellement construite, sur la place, est un bel édifice. La *synagogue*, édifice d'assez bon goût, construite au fond d'une cour, est adossée aux bâtiments de la gare. Cette gare est provisoire et ne sera construite définitivement qu'au moment où sera résolue la continuation du chemin de fer jusqu'à la frontière d'Espagne. La voie continuerait alors à travers la ville de Saint-Esprit, traverserait l'Adour et la Nive en avant de Bayonne, et gagnerait Saint-Jean-de-Luz par les campagnes du pays basque.

Bayonne est à 1 kil. de Saint-Esprit, au delà de l'Adour. Les deux villes sont reliées par un beau pont de pierre.— Des *omnibus* correspondent avec l'arrivée et le départ des trains, et conduisent à Bayonne et à Biarritz.

Bayonne (Basses-Pyrénées) *Lapurdum*.—18,900 hab. — (*Hôtels :* Saint-Étienne, où descendent les courriers de cabinet, et où l'on trouve tous les renseignements pour voyager en Espagne; du Commerce, également bon; de l'Europe; du Grand-d'Espagne). — Tables d'hôte dans tous ces hôtels. Déjeuner, 2 fr., dîner, 3 fr.—*Cafés*, place Grammont et rue Barnède : Farnié, Américain, de Wagram, Italien. — *Cercles :* de l'Union (admet les étrangers et des membres adjoints au mois), du Commerce, Bayonnais, des Délassements. — *Libraires :* Andréossy, rue Pont-Mayou; Larroullet, près du théâtre : ces deux libraires tiennent les *Itinéraires de Richard et Ad. Joanne.*

L'origine de Bayonne paraît remonter au delà du xe siècle; ses évêques prenaient le titre d'*Episco Lapurdensis,* ce qui fait croire que cette ville fut bâtie sur l'emplacement d'un ancien château nommé *Lapurdium,* qui donna son nom au pays de Labour. Elle a eu ses vicomtes jusqu'en 1193. Jean sans Terre s'en empara en 1199 ; les Anglais la réunirent au duché de Guyenne, sous Edouard II, mais elle fut reprise sous Charles VII par les habitants, qui obtinrent le droit de se garder eux-mêmes. En 1572, lors du massacre de la Saint Barthélemy, le vicomte d'Orthez, qui y com-

mandait, opposa tout son courage et sa résistance aux ordres du roi Charles IX. En 1595 et 1651, les Espagnols tentèrent en vain de s'en emparer; en 1808 elle reçut l'empereur Napoléon Ier, et les rois Charles IV et Ferdinand VII, ses prisonniers; en 1814, elle soutint un siège contre l'armée anglo-espagnole, et ne fut délivrée que par l'abdication de Fontainebleau. Le duc d'Angoulême y séjourna en 1823, avant d'entrer en Espagne; plus récemment, Don Carlos, la reine Christine, Espartero, Narvaez y vinrent tour à tour chercher un asile.

Les Bayonnaises ont la physionomie riante, les yeux vifs, la tournure distinguée; les Basquaises sont sveltes et jolies, leur démarche est pleine de grâce.

Bayonne, située au confluent de l'Adour et de la Nive, qui réunissent leurs eaux sous les murs du Réduit, est la seule ville de France qui ait deux rivières où remonte la marée. La Nive, avant de mêler ses eaux à celles de l'Adour, dans le port même, la divise en deux parties à peu près égales, désignées sous les noms de *Grand* et de *Petit Bayonne*. Ces deux enceintes sont entourées de remparts flanqués de bastions et de fossés larges et profonds, que l'on peut remplir d'eau à volonté. Les maisons sont généralement bien bâties. La rue qui conduit vers l'Espagne est large et bien percée; les places sont vastes et décorées de beaux édifices. — Sous-préfecture, tribunaux, évêché, séminaire. On y remarque : la *citadelle* (qu'on peut visiter avec un permis du commandant), sur la rive droite de l'Adour, ouvrage de Vauban; les rues à arcades; la place de Grammont et les édifices qui la décorent; le *port*, le flux et le reflux des rivières; les *Allées marines*, charmante promenade, plantée de beaux arbres, le long de laquelle viennent s'amarrer les navires. Cette promenade est très-fréquentée. Au delà des allées marines, un sentier conduit à l'embouchure de l'Adour, près de laquelle se trouvent le *Lazaret* et la *Tour du Signal*. Les travaux de la barre, au BOUCAUT. — La *cathédrale*, édifice de mince apparence à l'extérieur, mais dont l'intérieur offre une belle église élevée dans le style gothique ogival du XIIe siècle; les *cloîtres* qui se trouvent derrière, dans le style fleuri, sont peut-être les plus vastes qui existent en France et méritent d'être visités. Du haut de la tour, on jouit d'un beau panorama: dans le lointain,

les Pyrénées, et à vos pieds, la ville, la citadelle et les deux rivières. Un habitant de Bayonne, M. Lormaud, a laissé en mourant une rente de 40,000 fr. destinée à la restauration complete de ce précieux édifice, et à son achèvement. — Le *vieux château*, dans le Grand Bayonne, et dans le Petit Bayonne, le *château neuf*, flanqué de quatre tours.— Le *pont*, établi sur l'Adour, commencé en 1845, et dont le duc de Nemours avait posé la première pierre, a été livré à la circulation en 1851. Ce pont, long de plus de 200 mètres, sert de communication entre le faubourg Saint-Esprit et Bayonne. — Les constructions navales, l'*arsenal*, qui renferme une belle salle d'armes, la nouvelle *place d'Armes*, sur laquelle se trouve le *théâtre*, et, dans le même édifice, la douane et la mairie.

Le *théâtre* joue les mardis, jeudis et dimanches. Prix : 3 fr. 50 c., 2 fr. 50 c., 1 fr. 25 c., 75 c.

Le port de Bayonne est d'un difficile accès pour les gros navires, à cause d'une barre qui occupe l'embouchure de l'Adour : mais une fois la barre franchie, il est très-sûr.— C'est à Bayonne qu'a été inventée la baïonnette.—Patrie de J. Laffitte.

Commerce : entrepôt et commission pour l'Espagne, le Nord et les colonies, en vins, eaux-de-vie; affaires de banque, pêche de la morue, laine d'Espagne, bois de sapin, soieries, jambons renommés et chocolats estimés.

Passe-ports. Le *visa* du consul espagnol coûte 5 fr. pour les Français; 2 fr. pour les nationaux.— Le *visa* de la sous-préfecture est gratuit. — A Irun, le commissaire de police demande 2 fr.

Frais de séjour à Bayonne : déjeuner à 10 h., 2 fr. Dîner à 5 h., 3 fr.—Chambre de 1 à 2 fr. et au-dessus.—Poissons estimés, surtout le saumon et les sardines. — Bon chocolat dit de Bayonne, de 3 fr. à 6 fr. la livre.

Voitures publiques. Chem. de fer. — *Courrier de Paris*, par le chemin de fer, le soir.—*Briska de poste* pour Pau et Toulouse tous les matins.—*Malle-poste* pour l'Espagne tous les matins.—*Chemin de fer* de Bordeaux, 2 trains de voyageurs, 1 train de marchandises par jour. — *Diligence* pour Pau et Toulouse tous les soirs.— *Voiture* spéciale pour Pau tous les 2 jours, à 7 h. mat., trajet en 10 h. Prix : 8 à 10 fr.

Diligences pour l'Espagne (rue du Gouvernement). —

Diligencias del Norte pour Madrid tous les jours; Bilbao, par Saint-Sébastien et Tolosa tous les jours; Pampelune et Sarragosse, par Tolosa, tous les jours.—*Diligencias postas Peninsulares* pour Madrid et l'Espagne, tous les jours. — *Diligencias de los maestros de postas* pour Saint-Sébastien, tous les jours.—*Diligencias de la Nueva-Union* pour Pampelune tous les jours.—*Diligencias de la Victoria* pour toute l'Espagne, tous les jours.

Navigation a vapeur.—*Compagnie internationale de navigation à vapeur*, navires à hélice le *Siméon* et la *Bidassoa*, pour Saint-Sébastien, Bilbao et Santander, les 1er, 5, 10, 15, 20, 25 de chaque mois.—Bat. a vap., la *Ville de Dax*, pour Peyrehorade, 3 fois par semaine; pour Dax, une fois par semaine.

Bateaux couverts (à rames) arrivant à Bayonne avec la marée descendante, les lundis et jeudis matin, partant avec la marée montante pour Dax, Peyrehorade, Bidache, Guiche, Came et Urt; ils communiquent avec Mauléon, Navarrenx, Oloron, Salies, Sauveterre, la Bastide.

Omnibus pour Biarritz, partant d'heure en heure la semaine, et toutes les demi-heures le dimanche; ils stationnent rue du Gouvernement et à la porte d'Espagne. Prix : coupé, 1 fr.; intérieur, 75 c. et 50 c.—*Voit. à volonté* à la porte d'Espagne (prix à faire). Trajet en 35 minutes. La poste y conduit en 20 min.; on suit le chemin de Saint-Jean-de-Luz.

ENVIRONS DE BAYONNE.

Biarritz, à 8 kil. sud. — (*Omnibus et voit.*, V. ci-dessus.)

La route qui conduit de Bayonne à Biarritz est belle et bien entretenue; pendant la belle saison elle est littéralement sillonnée de voitures et de voyageurs pédestres. Il n'y a guère plus de quinze ans que cette route était pour ainsi direimpraticable, et le trajet ne pouvait s'accomplir qu'à pied, à cheval ou en *cacolet*. Le cacolet, ce moyen de locomotion particulier au pays basque, mérite une description :

« Prenez, dit M. Germond de Lavigne, un cheval hors d'âge, d'une naissance inconnue, ferré peu ou point, les genoux couronnés, bronchant souvent, s'abattant quelquefois. Sur

son échine un bât mal attaché, tournant au gré de la charge. Aux deux côtés de ce bât, deux objets innommés : cages à poulets, paniers de bois, deux siéges, puisqu'il faut tout avouer, bourrés de paille, drapés d'une toile à carreau : c'est là le cacolet.

« A côté de cette bête si pauvrement équipée, court une femme. Elle était autrefois jeune, fraîche, agaçante; elle avait un joli nom : Gracieuse ou Mariannette; elle est vieille aujourd'hui, et son nom jure; le cacolet se meurt et la cacoletière ne se renouvelle pas ! elle porte d'une main un fouet pour réveiller les ardeurs endormies de sa bête, de l'autre main une branche garnie de feuilles, pour défendre Brillant (c'était son nom jadis) des piqûres des taons.

« Ainsi dressé, monté, conduit, le cacolet servait, il y a des années, à tous les transports dans la montagne et sur les sables. Avant qu'une route solide ne se fût ouverte entre Bayonne et Biarritz, le cacolet, aujourd'hui chassé de son empire par tant d'appareils roulants, conduisait doucement à la mer les curieux et les rares baigneurs.

« A la Porte d'Espagne, Gracieuse, appuyée sur la croupe sèche de son cheval, vous criait : *U cacoulet, moussu?* vous acceptiez de la tête; l'animal était conduit entre deux bornes, vous vous hissiez sur un panier, Gracieuse s'élançait sur le second, prenant avec elle un pavé ou deux pour compléter son poids, inférieur au vôtre. Puis : *Anem, partim, Brillant, per ana proumena aou coustat de le ma!* et Brillant s'en allait pas à pas, balançant sur son dos cette étrange machine ; portant, les jambes pendantes, le dos sans appui, le promeneur et la jolie fille d'Anglet.... Et si le voyageur, séduit par le minois de Gracieuse, par son sourire agaçant, risque un propos trop hardi ou se permet une tentative audacieuse, la jolie fille glisse doucement de son siége, laissant glisser l'édifice sans contrepoids et rouler dans la poussière l'entreprenant voyageur. »

Hôtels de Biarritz : des Princes; des Ambassadeurs; Monhau; Dumont, tous très-bien tenus, et cuisine excellente.

Restaurateurs : au Port-Vieux; à la Côte du Moulin : dîners comfortables de 3 à 6 fr.

Pendant la saison des bains, presque toutes les maisons de ce village coquet sont à la disposition des étrangers, ses habitants en font une spéculation; à moins donc d'un con-

cours extraordinaire de baigneurs ou de curieux, on trouve facilement à se loger, et à des prix raisonnables. Nous devons dire cependant que depuis 1848 la vogue des bains de Biarritz a considérablement augmenté, que cette vogue se continue, et qu'il serait prudent de faire retenir à l'avance son logement lorsqu'on se rend dans cet endroit, soit en société, soit en famille.

Les logements à préférer sont : au *Château*, belle vue, beaux jardins, magnifiques appartements, musique ;—maison *Vatri*, sur la place ;—maisons *Vivié, Dacosta, Dalbarade, Affre, Moulis* (sur le Port-Vieux) ; *Doyhambehere*, sur la côte d'Espagne. Prix moyen du lit : 1 fr. 50 c. à 2 fr. Il y a habituellement 2 lits dans chaque chambre.

Cafés : André; Laurent.

Cercle : maison Castex.

Ce bourg se compose de maisons garnies, cafés, auberges, traiteurs, maisons de campagne, épars sur le rivage de la mer.

Biarritz ne possède d'autre édifice public remarquable que son *église* gothique, située à une petite distance du village. Cette petite église a pour succursale une ancienne chapelle située près du rivage.

L'édifice le plus remarquable de Biarritz est maintenant sans contredit :

La *Villa Eugénie,* maison de plaisance, construite sur la côte des Fous, d'après les plans de M. Durand, par l'ordre de l'impératrice, et dans laquelle Sa Majesté doit résider pendant son séjour à Biarritz. Le plateau factice sur lequel s'élève cette villa est à 14 mètres au-dessus du niveau de la mer; les constructions sont en arrière du rivage de 35 mètres, cette distance formant terrasse entre le château et la mer. — L'ensemble de l'édifice présente un rectangle d'environ 40 mètres de côté, formant trois corps de bâtiments dont le principal est double en profondeur et regarde la mer; les deux autres, formant ailes en retour au nord et au sud, laissent entre eux une cour ouverte à l'est, de 21 mètres carrés : c'est la cour d'honneur. — L'entrée principale, à laquelle on arrive par un perron de quelques marches, donne accès au vestibule, sur lequel ouvrent, à gauche, la salle des gardes, et, en face, une des portes du grand salon ; à droite se trouve le grand escalier,

puis la salle des huissiers du cabinet de l'empereur. — Le grand salon, dit salon de l'impératrice, la salle à manger, le petit salon, le cabinet de travail de l'empereur sont éclairés par des portes-croisées ouvrant sur la terrasse, du côté de la mer.—Au premier étage sont les chambres à coucher. Sur une partie du grand salon, occupant le centre de la façade, est la chambre de l'empereur; la chambre de l'impératrice est au-dessus du pavillon de la salle à manger. Ces chambres à coucher ont vue sur la mer, avec balcon en dehors.

Le style de l'édifice est celui de Louis XIII, c'est-à-dire de la dernière période de l'époque de la renaissance; ce style commande l'emploi de la brique et de la pierre. L'ordre du rez-de-chaussée est dorique et à bossages; celui du premier étage est corinthien et à cannelures.

On se rend à Biarritz non-seulement pour voir ses grottes et ses rochers, mais aussi pour ses *Bains de mer* qui se prennent surtout au *Port-Vieux*. La côte y est très-enfoncée, la marée y monte très-haut, et les vagues, poussées par les vents du nord et de l'ouest et brisées par les écueils, y produisent un fracas épouvantable. Leur poids et leur agitation continuelle ont déchiré et creusé de toutes les façons le sol contre lequel elles exercent leur fureur; les débris entassés et renversés les uns sur les autres, ont formé des masses d'un aspect imposant et varié : les uns ressemblent à des tours antiques ou à des ruines d'édifices, d'autres à des monts isolés; des ponts naturels d'une structure hardie réunissent souvent ces amas épars; on croirait voir les champs de bataille des Titans et leurs tombeaux, si l'écume poussée avec force dans les cavités de ces rocs ne venait animer la scène en retombant comme de la neige sur les flots qui la font naître. Un mugissement sourd causé par les chocs, dont le bruit se répète au-dessous de l'eau, rend cette scène encore plus imposante. Les rochers contre lesquels la mer agit avec tant de violence méritent de fixer l'attention sous un autre rapport : composés de sable jaunâtre très-fin, fortement agglutiné, ils renferment une prodigieuse quantité de pierres nummulites très-blanches et très-petites. Le point le plus favorable pour voir les brisants est la *Roche percée* ou *Trou-Madame.*

Les ruines que l'on voit sur la hauteur, à droite du *Port-Vieux,* sont celles d'un château fortifié qui date de 1300.

A gauche, cette vieille tour servait autrefois à rappeler les pêcheurs quand venait le mauvais temps. Du pied de la vieille tour on embrasse parfaitement l'ensemble du golfe et le spectacle animé que présentent les baigneurs et les curieux à l'heure de la marée.

Le *Phare.* — Bâti sur un rocher du cap Saint-Martin, ce monument a 47 mèt. d'élévation ; son feu, à éclipse, rend de grands services sur cette côte, sillonnée de courants. La nuit, quand la tempête gronde, quand les vagues furieuses font entendre un sourd mugissement qui se répète sous les flots, le phare se détache de ce ciel noir comme un fantôme, et répand au loin sa paisible et bienfaisante lumière, pour avertir les navires des dangers de la côte. On trouve dans les rochers, composés de sable jaune tres-fin et fortement agglutiné, quantité de nummulites.

A quelques minutes du chemin du roc sur lequel est bâti le phare, et en suivant la plage, on arrive à la *Chambre-d'Amour.* Sa forme représente un demi-cercle grossièrement tracé, de 36 à 40 pas de diamètre ; sa plus grande hauteur, à l'entrée, est de 5 à 6 mèt. Cette hauteur diminue graduellement jusqu'au fond de la grotte, où la voûte touche le sol ; il filtre continuellement de l'eau, et la surface de la grotte est tapissée d'une espèce de pâte humide. La tradition rapporte que deux amants y furent surpris par la marée, qui les engloutit. — La *Chambre-d'Amour* ne présente plus que fort peu d'intérêt; l'entrée en est presque entièrement obstruée par les sables.

Bains de mer. — Nous avons déjà parlé du *Port-Vieux* : c'est le bassin de la côte le plus sûr et le plus fréquenté par les baigneurs des deux sexes, il est abrité contre les vents et la tempête par les rochers qui le dominent; des cabanes s'élèvent sur la plage, dans lesquelles les baigneurs peuvent à leur aise, et sans être vus, procéder à leur toilette avant et après le bain ; des maîtres baigneurs, excellents nageurs, et des baigneuses vous conduisent à la mer, et on doit suivre en tous points leurs conseils : il serait dangereux de vouloir s'aventurer au delà des limites qu'ils vous engagent à ne point dépasser. Que de catastrophes causées chaque année par des imprudences de cette nature !

Après ceux du Port-Vieux viennent les Bains de la *Chambre-d'Amour* : la plage y est belle et commode.

Vient ensuite la *Chinaougue* ou port des Pêcheurs : c'est là que s'abritent les bateaux des pêcheurs de Biarritz. Ici la mer est très-profonde, et il faut être excellent nageur pour s'y aventurer.

Au delà de la Chinaougue se trouve une anse plus vaste, dite la *Côte du Moulin* ou *Côte des Fous;* moins commode et moins sûre que l'anse du Port-Vieux, elle est encore assez fréquentée surtout par les bons nageurs. Comme au Port-Vieux, on y trouve des baigneurs et des baigneuses ainsi que des cabanes pour se déshabiller.

Nous signalerons aussi la *Côte des Basques,* située derrière le village de Biarritz. On y descend par une centaine de marches taillées dans le roc ; la plage est magnifique.

Bains chauds d'eau de mer. — Cet établissement, dirigé par M. Wiel, médecin allemand, est fort bien tenu et en pleine voie de prospérité. Les bains d'eau de mer chauffée sont maintenant reconnus d'une efficacité incontestable pour certains tempéraments qui ne pourraient supporter les bains froids, et surtout dans les affections nerveuses et atoniques. —Un *médecin* et un *chirurgien* sont attachés à l'établissement des bains. *Médecin inspecteur :* M. le docteur Affre.

Costume de bain.—Le costume de mer se compose, pour les hommes, d'un gilet à manches et d'un large pantalon en laine ;—pour les dames, d'un vêtement de laine prenant au col et tombant jusqu'aux pieds, plus, d'un serre-tête en toile cirée pour garantir les cheveux du contact de l'eau salée.

Prix pour un bain : 1° pour la cabane, 50 c. ; 2° au baigneur, 50 c. ; — la baigneuse n'a droit qu'à 25 c., mais l'usage est de lui donner autant qu'au baigneur.— Le pourboire est obligatoire, mais son importance dépendra du degré de satisfaction que vous aura procuré le baigneur.

Baigneurs : Albiran, Dalbarade, Larroudé, Simon, la famille Pello, Cassoulet.

L'heure du bain est fixée aux pleines mers et aux marées montantes.

« Les avantages du bain froid, en général, sont d'être toniques et fortifiants. En conséquence, il accélère le mouvement du sang, favorise les différentes sécrétions, et donne aux solides le ton et la force nécessaires pour remplir les fonctions auxquelles ils sont destinés. Voilà ce qui le rend

singulièrement utile aux habitants des villes, et surtout à ceux qui mènent une vie sédentaire. Le bain d'eau salée ou le bain de mer répond d'une manière bien plus efficace à toutes ces indications. Il doit être préféré, parce que l'eau salée possède éminemment la vertu de stimuler la peau, et, par là, de rendre beaucoup plus libre la transpiration insensible. On a remarqué, en outre, qu'il donnait plus de fermeté aux chairs, plus d'élasticité aux membres, et un appétit régulier que trois repas ne sauraient effrayer. » (M. Thore.)

Promenades. — Les promenades autour de Biarritz sont renfermées dans un cercle très-restreint. Après la *Roche percée*, le *Phare* et la *Chambre d'Amour*, dont nous avons déjà parlé, nous indiquerons au touriste l'*Atalaye*, petite éminence d'où l'on jouit d'une belle vue ; — le magnifique *jardin* de M. Labat, que l'on visite facilement ; — enfin, les *promenades sur mer*, par un temps calme, sont aussi salutaires qu'agréables, et doivent être recommandées.

Un *cheval de selle* coûte 3 fr. par jour ; — une *voiture*, 10, 12 et 15 fr. — *Voitures* pour Bayonne, à toute heure, sur la place.

Anglet, petit village situé près de Biarritz, possède un couvent de filles repenties du *Refuge*, qui mérite d'être visité. La Chambre d'Amour appartient à la commune d'Anglet.

EXCURSIONS

A **Cambo**, 16 kil. S. E. de Bayonne, par **Ustaritz.**

On passe devant les ruines du *château de Marrac*. C'est la veuve de Charles II, roi d'Espagne, qui le fit bâtir pour y fixer sa résidence, et que, par un caprice incompréhensible, elle ne voulut jamais habiter. Ferdinand VII y signa son abdication. Après la Restauration, ce château fut détruit par un incendie. Marrac est aujourd'hui un quartier d'artillerie.

Nous voici à Ustaritz. Les maisons d'Ustaritz ont conservé le caractère basque avec leurs toits avancés abritant de grands balcons de bois garnis de festons de vigne. Dans le cimetière de ce village repose le comte Garat, l'une de nos célébrités révolutionnaires.

La côte qui conduit à Cambo est très-fatigante; on y arrive par une allée couverte.

Cambo — 1,500 hab. — (*Hôtels et restaurateurs* : Estadieu-Cachemia, veuve Hardoy, Hardoy-Tristan, Hiriart (Marguerite), Larramendy sœurs, Monhaut, Muthelet, J. Petrau, près de l'établissement, avec table d'hôte et restaurant à la carte). — *Maisons* dans lesquelles ont peut louer des appartements et des chambres meublées : MM. B. Bidart, Darria, Dirube, Etcheverry, Fagalde père, fabricant de chocolat renommé; Fagalde fils, Fagalde, pharmacien; J. Haramboure, Hardoy-Assança, Olhgaray. — Mesd. Marc, Larramendy, Jauretche, Lespada, etc., etc.

Cette petite ville est bâtie sur une plate-forme qui domine le Bas-Cambo, dont la Nive la sépare. Pittoresquement placée à quelques kilomètres de la montagne, entourée de beaux tapis de verdure, de jolies collines, de magnifiques promenades, l'air qu'on y respire est si pur, qu'il doit contribuer pour beaucoup aux cures tant vantées des eaux de cette localité. Ses habitants se reconnaissent facilement à leur air de santé; leur démarche fière et dégagée semble avoir conservé toute la hardiesse des Cantabres d'autrefois.

Cambo reçoit deux fois par an des étrangers, et, comme Biarrits, se change en une petite ville élégante. Le zèle infatigable et bien entendu de M. Fagalde, propriétaire de l'établissement des bains et concessionnaire des sources, les soins intelligents dont il fait preuve pour prévenir les moindres désirs de ses pensionnaires et leur procurer tout ce qui peut les distraire, ajoutés à l'efficacité des eaux thermales, attirent d'année en année un plus grand nombre de voyageurs : aussi cette petite ville ne peut-elle que grandir en réputation.

L'*établissement des bains* est heureusement placé au bord de la Nive. Sa forme particulière, qui lui donne une certaine ressemblance avec un petit temple, contraste singulièrement avec le site qui l'avoisine. Douze cabinets, munis chacun d'une baignoire, occupent le pourtour d'une demi-rotonde; la fontaine d'eau sulfureuse est en face de la rivière, sous une galerie.

En suivant la Nive, de belles allées d'arbres conduisent à la source ferrugineuse qui est placée sous un petit pavillon soutenu par quatre colonnes. L'eau sulfureuse a un

goût semblable à celui d'œufs couvés; sa température varie de 22 à 23 degrés centigrades; elle perd promptement ses propriétés sulfureuses, et ne se conserve qu'hermétiquement bouchées; la lumière ne l'altère pas. Cette eau se donne en bains et en boisson.

« L'eau ferrugineuse de Cambo est limpide et incolore, d'une saveur qui annonce la présence du fer et qui n'est point acidule. La température de cette eau est de 15 à 16 degrés centigrades. Sa pesanteur spécifique n'est presque pas sensible à l'aréomètre de Baumé, ce qui démontre qu'elle ne contient que très-peu de substance saline. » Elle ne s'administre qu'en boisson.

Les eaux de Cambo sont apéritives et très-fortifiantes; elles sont efficaces dans les fièvres intermittentes et les pâles couleurs, dans les névroses, les maladies de la peau et les affections atoniques des intestins.

La saison des bains commence en mai et finit en octobre. Séjour : 4 à 6 fr. par jour.

On trouve à Cambo des magasins de tout genre : tailleurs, modistes, couturières, fabrique de chocolat très-estimé, pâtissiers dont les produits sont fort goûtés; pharmacien; *cabinet de lecture* où l'on reçoit les journaux.

Chevaux de selle, à 3 fr. par jour.—*Voitures* pour promenades, 5 à 6 fr.— *Chasseurs et pêcheurs* pour accompagner les amateurs de ces exercices.

Cambo et ses environs offrent à l'étranger de charmantes promenades; les buts d'excursions sont très-rapprochés et peuvent s'accomplir sans fatigue. Cette localité est entourée de jolis villages, dont chacun offre un intérêt particulier et que l'on fera bien de visiter. — Ces promenades ou excursions, renfermées dans un rayon de 16 à 20 kilom., peuvent facilement se faire à pied ou à cheval, et la majeure partie en voiture.

Promenades.— 1° La *Grande-Allée*, située à l'entrée sud-est de Cambo, du côté de Bayonne; — 2° l'*Allée* qui sépare les deux sources; — 3° l'*Allée des Soupirs*; — 4° la *Grotte d'Isturits*; — 5° la *Montagne des Dames*; — 6° la *Bergerie* : de ces deux derniers points, la vue est ravissante.

Excursions. — Le *Pas-de-Roland*. La monture en usage, pour cette excursion, est le cheval.

Jusqu'à *Itsatsou*, le chemin est assez uniforme. Du haut

de cette côte, la vue devient belle; nous pouvons voir devant nous la gorge du Pas-de-Roland, les montagnes d'*Arsa* et *Louhossoa* qui renferment des mines de kaolin. Un sentier nous conduit bientôt à l'*église*, assez ancienne, d'Itsatsou. Cette église, richement ornée, possède une croix garnie de pierres précieuses. On peut laisser ses montures à l'auberge; il ne reste plus qu'à traverser une longue place entourée de châtaigniers et un champ, pour être au bord de la Nive. Ce site contraste singulièrement avec celui de Cambo. Tout ici a un aspect plus sauvage, les cascades deviennent plus bruyantes. Ce ne sont plus ces galets dont la forme et la couleur se devinent dans cette eau limpide. Ici, les eaux sont profondes et d'un vert rigoureux, la chaussée que nous suivons s'élève au-dessus de la Nive, et ces rochers qui se sont détachés de la montagne et qui l'obstruent changent cette rivière en un torrent furieux. Ceux qui se sont arrêtés dans leur chute, et qui restent suspendus sur notre tête, donnent à ce paysage un aspect sévère et imposant.

Ce rocher, resserré entre deux montagnes, et dans lequel est pratiquée une ouverture qui a la forme d'un pied, c'est le *Pas-de-Roland*. La tradition rapporte que ce rocher étant un obstacle à la marche du paladin Roland, qui a laissé de nombreuses traces de son passage dans les Pyrénées, il l'ouvrit d'un coup de pied. Les paysans disent que ce fut avec trois œufs durs qu'il jeta l'un après l'autre contre la roche.

Ce passage creusé dans le roc est fort pittoresque; ces tourbillons d'écume qui bouillonnent à nos pieds, ces deux grandes murailles naturelles qui rétrécissent la vallée, des bouquets d'arbres dans le lointain, et ce petit coin de ciel qui se laisse voir au-dessus des montagnes sur lesquelles se détache le Pas-de-Roland, tout impressionne le voyageur et donne le désir de passer outre. Alors le tableau change. Si nous suivons les contours de la montagne, nous arriverons auprès d'un petit pont à moitié caché par des plantes grimpantes. Ce ruisseau, qui court de pierre en pierre, est délicieux de fraîcheur et de transparence; ces noyers et ces chênes à l'ombre desquels ont peut se reposer, cette autre petite vallée avec son moulin, ces quelques maisons basques échelonnées sur la montagne, le Mondarrain aux contours moins aigus et qui se dresse en avant de celle-ci; ce tableau

paisible repose et a son mérite ; il est le contraste de celui que nous avions tout à l'heure sous nos yeux. Il pousse, près du Pas-de-Roland, des bruyères gigantesques; au printemps, la *grassette,* charmante petite fleur violette dont les feuilles épaisses, d'un vert tendre, sortent de toutes les fissures des rochers, d'où s'échappent aussi quelques filets d'eau.

Sur la route, à gauche d'Espelette, au sud-est de Cambo, on rencontre un vaste emplacement qu'on appelle *Camp de César*.

Du *Mondarrain*, la vue est très-belle; nous en recommandons l'ascension : ces ruines d'anciennes fortifications au sommet de la montagne ressemblent de loin à des rochers dentelés.

Espelette est un grand bourg où se tient tous les quinze jours un marché considérable, très-fréquenté par les Espagnols, qui viennent y échanger leurs produits. Ici, nous ne sommes séparés de l'Espagne que par la *Nivelle,* petite rivière que l'on franchit sur le *pont Dancharia*. Le premier village espagnol que l'on rencore au delà se nomme Urdach ; il est situé à 12 kilom. de Cambo et possède un monastère d'Augustins.— Espelette possède une mine de kaolin.

Hasparren, petite ville à 8 kilom. de Cambo. Sa population se compose en grande partie de tisserands et de cordonniers. On retrouve dans son église l'inscription suivante :

> Flamen, item duumvir, questor, pagique magister
> Varus ad Augustum legato munere functus,
> Pro novem obtinuit populis sejungere Gallos.
> Urbe redux, genio pagi hanc dedicataram.

Cette inscription, gravée sur pierre, remonte à l'an 117 de l'ère chrétienne ; elle constate le démembrement d'une partie de la deuxième Aquitaine, dont fut formée la Novempopulanie, qui eut son gouvernement à part de celui des Grandes-Gaules [1].

A quelque distance de Hasparren, à *Méharin*, s'élève, sur un mamelon, l'ancien château de la famille de Belzunce.— N'oubliez pas d'aller visiter la *Grotte d'Isturits*. En suivant le chemin qui est au pied du château, vous arriverez à la montagne de *Gaztelmendia* (Montagne du Château) C'est

[1] *Lettres sur Cambo*, par M. Lalanne, de Dax.

une tour démantelée qui devait servir autrefois de défense aux anciens Basques, et qui a dû donner son nom à la montagne. L'ouverture de la grotte est obstruée par des arbustes. Sur le seuil la voûte est basse, mais dans l'intérieur elle s'élargit et s'élève considérablement. On y voit une stalagmite qui a la forme d'une figure colossale; d'autres plus petites jonchent le sol. De distance en distance, des stalactites sont suspendues à la voûte. Cette grotte est curieuse à voir, à cause de ses proportions et de la bizarrerie de ces objets vus à la clarté d'une torche.

On revient par *les Nasses*. Les bords de la Nive sont charmants, et Cambo est aussi joli au soleil couchant qu'au lever de cet astre. Avec les teintes rosées du matin, la petite *vallée de Bassebourg*, qui se montre derrière le pont, est délicieuse.

Si vous ne craignez pas la fraîcheur du matin, chargez votre hôte de vous procurer une place dans un chalan. En descendant ainsi la Nive, et lorsque votre barque, lancée comme une flèche, fera fuir autour de vous les arbres, les maisons, ces petites vallées délicieuses qui s'arrêtent au bord de la Nive, vous éprouverez une émotion indéfinissable. La vue d'Ustaritz éclairé par le soleil levant est ravissante. D'Ustaritz à Bayonne, la rivière redevient calme; ses eaux vertes et profondes font un contraste frappant avec ces tourbillons que l'on vient de quitter [1].

[1] Cette description est empruntée au *Guide du Voyageur de Bayonne à Saint-Sébastien*, par M. Ch. Hennebute, 1 vol. in-8°, publié à Bayonne en 1850.—Nous avons aussi consulté, pour plusieurs renseignements, le *Manuel-Indicateur de l'étranger aux établissements thermaux des Pyrénées*, 2e édition, publiée chez Vignancour à Pau.

ROUTE 2.

DE BAYONNE A BAYONNE.

Par Saint-Sébastien, Tolosa et Pampelune

ou

Excursion dans la Navarre et les provinces vascongades, 57 kilom. et 33 l. 1/4 d'Espagne [1].

Bidart	11 k.	Irurzzin	2 »
Saint-Jean-de-Luz	9	Berrio-Plano	2 »
Urrugne	5	Pampelune	1 »
Irun (Espagne)	9 k.	Villalba	»[l] 1/2
Renteria	12	Arre	» 1/4
Saint-Sébastien	11	Sorauren	» 3/4
Hernani	1[l] 1/2	Ostiz	» 1/2
Urnieta	» 1/2	Olagne	1 1/2
Andoin	» 1/2	Almandoz	3 »
Villabona	1 »	Berroeta	» 1/4
Tolosa	1 1/4	Iruvita	1 »
Liarza	1 »	Elizondo	» 1/4
Ataun	1 »	Urdax	4 »
Arriba	» 3/4	Anhoa	1 1/2
Betelu	» 3/4	Bayonne	4 1/2
Lecumberri	2 1/2		

Les routes de la Navarre et des provinces vascongades sont bonnes et bien entretenues. — Ce voyage peut se faire soit en diligence, soit en voiturin. Le premier mode offre plus de rapidité au touriste que le temps presse, et les diligences sont assez confortables; — le voiturin exige beaucoup plus de temps, mais avec lui on voit mieux le pays, qui est un des plus riches et des mieux cultivés de l'Espagne.— Les auberges ou hôtelleries, dans lesquelles on doit s'arrêter sur la route, sont toutes mauvaises et malproprement tenues; la cuisine espagnole est exécrable. — Cette excursion, en voiturin, emploiera 7 à 10 jours, y compris le temps nécessaire pour visiter chaque localité. — Votre maître d'hôtel, à Bayonne, vous indiquera un honnête voiturin, parlant français, et qui pourra vous servir d'interprète et de cicerone si vous ne parlez pas l'espagnol.—*Prix ordinaire d'un voiturin* : 10 fr. par journée de marche; — 20 fr. par journée de séjour, et pour deux personnes. — Un voyageur seul peut obtenir sur ce prix une petite réduction; au delà de deux personnes, on paye un peu plus; — c'est d'ailleurs un prix à débattre et à bien arrêter avant le départ.

[1] La lieue d'Espagne équivaut à un peu plus de 6 kilomètres

Renseignements.—Si votre passe-port est pour l'*intérieur*, vous obtiendrez à la sous-préfecture une *passe* au moyen de laquelle vous parviendrez sans encombre à Saint-Sébastien. Si, au contraire, vous avez un passe-port à l'*étranger*, ce passeport devra être visé, 1o par la sous-préfecture (gratis); 2o par le consul d'Espagne (5 fr.).

Les douanes espagnoles sont sévères et minutieuses. Les livres, la bijouterie, les étoffes, payent des droits considérables; le tabac étranger est prohibé. On ne devra donc emporter avec soi que des effets ou objets à son usage, et le moins sera le mieux.—La visite a lieu à Irun.

De même que pour aller à Biarritz, on sort par la porte d'Espagne. Toute cette partie de la route, jusqu'à Irun, est ondulée et très-pittoresque.— On laisse à gauche le château de Marrac, dont nous avons parlé page 137, et on arrive bientôt sur une hauteur d'où l'on aperçoit l'Océan : spectacle magnifique.

On laisse sur la droite le chemin qui mène à Biarritz (V. p. 131), et bientôt vous atteignez

Bidart, petite localité située dans le pays basque; ici le voyageur trouve un langage et des coutumes différents de ceux des autres parties du même département.

Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées)—3,600 h. – (*Hôtels* : de France, Saint-Étienne, des Voyageurs, bons). Cette petite ville, située sur la Nivelle, qui la divise en deux parties : Saint-Jean-de-Luz et Cibourre, est très-commerçante, mais triste. Louis XIV y épousa, en 1660, Marie-Thérèse, infante d'Espagne, et le cardinal Mazarin séjourna, pendant la négociation de l'Espagne, dans l'*île des Faisans*. La maison qui fut habitée par Louis XIV subsiste encore; elle est remarquable par sa construction à arcades soutenues par des colonnes.

Une partie de la ville repose dans la mer, et l'autre partie semble devoir lui appartenir un jour, à en juger par les envahissements incessants de cet élément. Les rues, désertes et silencieuses, étaient autrefois animées par les marins employés à la pêche de la morue et de la baleine, bien moins active aujourd'hui. — L'*église*, avec ses colonnes, ses statuettes dorées, rappelle les églises espagnoles. La couleur rouge est, dans cette ville, fort à la mode : les toits, les volets, les portes, les poutres, les compartiments de maçon-

nerie, sont peints en rouge sang de bœuf : c'est d'un effet singulier. — On remarque le *pont* de pierre qui remplace l'ancien pont de bois détruit il y a quelques années.

Au S. O. de Saint-Jean-de-Luz, s'élève le *fort de Socoa*, qui s'avance dans la mer, et le village du même nom, avec un havre où viennent s'amarrer de petits bâtiments et des barques de pêche. Un autre fort, celui de *Sainte-Barbe*, complète la défense de cette place.

Au mois de février 1811, une tempête affreuse enleva une partie de la jetée du côté du fort Socoa et de Sainte-Barbe. —Saint-Jean-de-Luz est la patrie du célèbre corsaire Cépé, si redouté des Anglais, et que Louis XIV voulut voir à sa cour.

Cibourre [1]. — La population de Cibourre se compose de pêcheurs et de quelques *gitanos* qui y ont élu domicile. Cette peuplade à part, qui vit au pied des Pyrénées, mène une vie errante. Ces bohémiens sont en général tondeurs de mulets ou vanniers ; les enfants mendient. Pendant l'été, ils errent de village en village, campent dans un ravin ou sur la lisière d'un bois. En hiver, ils s'établissent près des habitations. Dans l'intérieur du pays basque, rarement on refuse à la *gitana* ce qu'elle demande, dans la crainte des sorts qu'elle peut jeter, ou des petites vengeances qu'elle peut exercer pendant la nuit.

Les *gitanos* meurent comme ils vivent, sans aucune croyance religieuse. Les morts sont enterrés sans prières. Pour consacrer un mariage, homme et femme cassent un vase de terre, et l'union dure autant d'années qu'il y a de morceaux de vase brisés. Le type qu'ils ont conservé les font facilement reconnaître : un teint brun cuivré, des cheveux crépus, un front avancé, des lèvres épaisses et des haillons trahissent un *gitano*.

A 5 kilom. de Saint-Jean-de-Luz, au milieu d'une haute et aride bruyère, se trouve

Urrugne, dernière poste française, petite ville n'ayant d'importance que par la quantité de voyageurs qui la traversent pour aller en Espagne ; la forme des montagnes qui dominent Urrugne est des plus pittoresques, principalement

[1] *Sibe-Bourre*, en basque *bout du pont*, parce que ce bourg était située au bout du pont qui le réunissait à Saint-Jean-de-Luz.

celle de la *montagne d'Arrhune*. L'église d'Urrugne est assez ancienne. Le cadran porte l'inscription suivante : *Vulnerant omnes, ultima necat.*

Au delà d'Urrugne, se trouve l'antique *château d'Urtubie*, manoir du xve siècle, dont les fossés et les créneaux ont disparu. Louis XI y séjourna en 1462, lorsqu'il vint à la rencontre du roi d'Aragon, Jean II.

Béhobie. C'est le dernier village français situé sur l'extrême frontière, au bord de la *Bidassoa*, rivière qui sépare la France de l'Espagne. Autrefois elle appartenait en entier à l'Espagne, ce qui donna lieu à plusieurs procès avec les maisons d'Urtubie et d'Hendaye. En 1823, la France fit construire un pont dont elle abandonna la moitié à l'Espagne. Près de ce pont est l'*île des Faisans*, où eut lieu la conférence entre Louis XI et Henri IV, roi de Castille. C'est dans cette île qu'eut également lieu, en 1660, l'entrevue du cardinal Mazarin avec Don Luis de Haro, pour régler le mariage de Louis XIV avec la fille de Philippe IV.

C'est à Béhobie que le commissaire spécial de police français vise les passe-ports pour la dernière fois; après quoi rien ne s'oppose plus à votre entrée en Espagne.

A l'autre extrémité du pont se trouve un poste de carabiniers royaux et de douaniers. Les premiers demandent à voir les passe-ports ; les seconds visitent superficiellement la diligence sans toucher aux bagages. Nous entrons dans le *Guipuzcoa*.

Irun (*Hôtel* ou *Fonda :* Etcheandia) est située entre les monts Jaiquizquivel ou *Olearson* (556 mèt.), et la chaîne du mont Aya ou *Trois-Couronnes* (1,000 mèt.). Cette ville a beaucoup souffert pendant la dernière guerre civile, et elle fut prise d'assaut, le 17 mai 1837, par les Anglais. L'*église*, dédiée à *Nuestra Señora del Juncal*, est assez riche ; on voit sous le portique deux tombeaux bien sculptés. Sur la place, ornée de jolies maisons, s'élève l'*Hôtel de Ville*, d'une bonne architecture.

C'est à Irun que se fit l'échange du dauphin et du duc d'Orléans, restés en otage après le départ de François Ier.

Avant de quitter Irun, il faut visiter *Fontarabie*, que l'on aperçoit distinctement sur le côté gauche de l'embouchure de la Bidassoa, en face d'*Andaye*, situé sur la rive ; une barque vous y conduit et vous ramène.

Fontarabie, en espagnol *Fuente-Rabia*, en latin *Fons rapidus*—2,300 hab.—est un petit port de mer. La ville s'élève à l'extrémité N. d'un promontoire escarpé, qui se détache de la *Sierra de Jaizquivel*, que baignent les eaux rapides de la *Bidassoa*. Bien que petite, cette ville est importante pour l'Espagne. En outre de ses fortifications, elle est défendue par les monts Jaizquivel qui la protégent du côté de la terre, et par le fort de *San-Elmo*, du côté de la mer. Son port est sûr; mais, dans les basses eaux, il reste presque à sec. Cette ville a beaucoup souffert des siéges qu'elle a soutenus à différentes époques. François Ier s'en empara en 1521; Charles-Quint augmenta ses fortifications; les Français s'en rendirent maîtres en 1719, 1794, 1808, 1823. Ils y soutinrent un siége mémorable contre les Anglais, en 1813; le dernier siége eut lieu en 1837.—Cette ville présente encore aujourd'hui l'aspect de la désolation : à voir ces palais abandonnés, aux murs écroulés ou percés à jour par les boulets, ces maisons dont les toits enfoncés sont noircis par le feu, on se croirait au lendemain d'une de ces catastrophes que les guerres entraînent toujours à leur suite.

Fontarabie est le siége d'un gouverneur; sa garnison est assez forte. Vue de l'embouchure de la Bidassoa, son aspect est très-pittoresque. Les seuls édifices remarquables sont : le palais du gouverneur et l'hôtel de ville.

On passe successivement par *Renteria*, *Leso*, *le Passage*, port célèbre situé entre deux rochers et des montagnes escarpées; puis nous arrivons à *Saint-Sébastien*.

Saint-Sébastien—9,600 hab.— (*Hôtels :* Parador Real; Laffitte, tenu par un Français; Isabel). — Cette jolie petite ville était, au XIIe siècle, une place très-importante, ayant des relations avec les principales villes du Nord : sa marine a été célèbre. Elle fut plusieurs fois saccagée et incendiée, notamment en 1397, en 1808 par les Français, et en 1813 par les Anglais; cette dernière fois, sur 700 maisons environ qui composaient la ville, il n'en resta que 36. Ses archives furent réduites en cendres.

C'est depuis cette époque que s'est élevée la ville coquette que l'étranger admire maintenant. Elle est bâtie avec une extrême régularité et une certaine élégance. En 1823, cette ville fut assiégée par les Français, et en 1836 par les car-

listes. — On y remarque : la *plaza de la Constitucion*, sur laquelle s'élève l'*Hôtel de Ville;* cette place est fort jolie et entourée d'arcades et de magasins ; c'est là que se promène chaque soir le monde élégant ; — le *Théâtre ;* — le *Port*, très-sûr, et qui serait plus fréquenté s'il n'était trop petit et d'un accès difficile ; — la *Citadelle;* — l'église *Santa-Maria*, bel édifice du XVIe siècle, richement orné ; — l'église *San-Vicente,* d'un style sombre, et où l'on voit des traces de gothique.

Bains de mer.—Ils sont assez fréquentés, mais exclusivement par les Espagnols ; on y vient de Madrid.

Tout près du port, une jolie *promenade* domine la ville et conduit au *mont Orgullo,* que l'on gravit sans peine au moyen d'un chemin pratiqué en zigzags sur les flancs de la montagne. Avant d'arriver à la *Citadelle*, on rencontre les sépultures des officiers anglais tués pendant la guerre civile de 1836. La vue dont on jouit du sommet de l'Orgullo est fort étendue ; le vent y est souvent très-violent, et il faut s'en défier. — On redescend ordinairement par un autre chemin qui passe devant l'église Santa-Maria puis devant celle de San-Vicente.

Le voyage par mer, de Bayonne à Saint-Sébastien, est fort intéressant. On peut, pour varier ses émotions, revenir à Bayonne par le premier navire en partance pour cette destination, et si c'est par une belle journée du mois d'août, on peut, dans ce trajet, se croire sur les côtes d Italie. Cette traversée ne dure que quelques heures.

La route que nous allons prendre est maintenant presque abandonnée, et remplacée par une nouvelle route beaucoup moins pittoresque. Avant d'atteindre Hernani, nous visiterons en passant le couvent de *San-Bartolomeo,* d'où la vue est admirable.

Hernani, petite ville de 2,600 hab , avec deux *hôtelleries*, est située dans une riante vallée, au pied du mont *Santa-Barbara*, baigné par l'*Urumea*, et sur le sommet duquel s'élève un fort. Cette ville a presque toujours joué un rôle dans les guerres civiles, et, dans ces derniers temps, les carlistes l'ont occupée à plusieurs reprises. Les rues sont bien percées, les maisons bien bâties, et il s'en trouve un assez grand nombre de très-anciennes qui se distinguent par le caractère tout à la fois grandiose et original de leur archi-

tecture; elles sont généralement ornées de magnifiques balcons ou de loges fermées par des treillages; la façade de plusieurs d'entre elles est couverte par les armoiries bien conservées des anciennes familles de la province.

L'*église* paroissiale et l'*Hôtel de Ville* sont situés tous deux sur la même place. L'église renferme le tombeau du capitaine Jean d'Urbieta, né à Hernani, qui, en 1525, fit prisonnier François Ier à la bataille de Pavie; on y voit une chaire remarquable. L'Hôtel de Ville est d'une architecture en harmonie avec la destination de cet édifice.

Commerce et industrie. Ancres de vaisseaux, ouvrages en fer, bois de construction, rames de navires, etc. Ces objets sont transportés sur des barques qui partent régulièrement pour Saint-Sébastien et le port du Passage.—Dans les environs, forges assez importantes.

Quelques instants après avoir quitté Hernani, on arrive à

Urnieta, petite ville de la juridiction civile et militaire de Saint-Sébastien, dans un beau pays, avec 1,600 hab., une belle et grande *église* paroissiale. Cette ville, beaucoup trop vaste pour sa population, montre un grand nombre de maisons en ruines, tristes résultats des guerres civiles.

Avant d'arriver à Tolosa, nous parcourons un pays fertile et bien cultivé.

Andoain, petite ville sur l'*Oria*, juridiction civile et militaire de Saint-Sébastien, possède 1,500 hab., une belle *église* paroissiale, et un *bon hôtel : Parada de la silla-correo;* c'est la patrie du célèbre jésuite Manuel Darramandi, auteur d'un dictionnaire en langues latine, castillane et vascongade.

De là jusqu'à *Tolosa*, le pays offre une riante suite de de coteaux, de vallées et de bouquets d'arbres se dessinant en jolis amphithéâtres.

Tolosa — 5,100 hab. — (*Hôtel :* le *Parador,* grande hôtellerie qui ressemble assez aux auberges de France. C'est ici que s'arrête la diligence. Il y a aussi plusieurs *posadas* assez bien tenues, et beaucoup de *tables d'hôte.*)

Cette jolie petite ville est située dans une agréable vallée, au pied de belles montagnes bien cultivées, sur les rivières d'*Oria* et d'*Arage*. On traverse cette dernière sur un beau pont défendu par une tour. Tolosa fut fondée par un roi de Castille, Alphonse le Sage; les Français s'en emparèrent le 5 août 1794; elle est la capitale de la province du Guipuzcoa,

dont elle occupe le centre. Ses rues sont propres et bien pavées, et très-convenablement éclairées pendant la nuit.

Tolosa possède deux belles *églises*, surtout celle de *Santa-Maria*, avec un beau portique entre deux tours et un magnifique retable, de construction moderne; on y remarque la nouvelle place du *Marché* et celle de l'*Ayuntamiento*; les belles promenades le long de la rivière, et la montagne de *Aldaba*, avec les ruines d'un vieux château.—Marché considérable tous les samedis.

C'est près de Tolosa que fut livrée la mémorable bataille de *las Navas de Tolosa*, dans laquelle les Musulmans furent écrasés par les rois d'Aragon, de Castille et de Navarre. — Belles et agréables promenades.

Commerce et industrie. — Fabrique de clous, de fers à cheval, ustensiles de cuisine de toute espèce, couteaux, grilles de fenêtres, lits en fer poli, armes blanches et à feu, cuirs. L'agriculture y est en progrès.

Diligences pour Saint-Sébastien, Pampelune, Bilbao et autres localités.—*Malle-poste de Bayonne à Madrid.*

De TOLOSA à LOYOLA, par ASPEITIA.

Excursion qui demande 3 à 4 heures, en voiture; on est ordinairement escorté par deux *escopeteros*.

Cette excursion, des plus intéressantes, doit être recommandée au touriste; la route est très-pittoresque. On prend d'abord la direction de Vittoria que l'on ne tarde pas à quitter pour entrer dans la montagne : cette première partie de la route est d'une nature sauvage, et l'on parvient péniblement au sommet de la montagne. A peine a-t-on commencé à descendre la pente opposée, que l'on découvre la petite ville d'*Aspeitia* et, tout auprès, le *couvent de Saint-Ignace de Loyola*; bientôt on débouche dans la *vallée de Loyola*, l'une des plus riches et des mieux cultivées de l'Espagne.

Aspeitia n'offre rien de remarquable que sa charmante situation et quelques habitations élégantes; il convient cependant de signaler l'*église* et un *lavoir* public.

D'Aspeitia jusqu'au couvent, la distance est courte, et l'on peut facilement s'y rendre à pied en se promenant; nous disons *en se promenant*, car un froid glacial règne dans l'in-

térieur de l'église du couvent, et il serait imprudent d'y entrer ayant chaud.

Couvent de Loyola.—Ce magnifique édifice, aujourd'hui désert et abandonné, renfermait dans sa vaste enceinte, il n'y a pas encore longtemps, 500 élèves environ qui venaient y recevoir une instruction solide et se former aux devoirs de l'apostolat. Un prêtre et un sacristain sont actuellement les seuls habitants de cette immense demeure.—L'*église*, ornée d'une profusion de marbres aux couleurs les plus variées, est surmontée d'un dôme dont l'effet est grandiose. — Les chapelles, richement travaillées, méritent un examen attentif. — Un autre objet excitera l'intérêt de tous les visiteurs, c'est l'antique château de la famille de Loyola, dans lequel naquit, en 1491, Inigo de Loyola, qui devint plus tard saint Ignace [1]. Ce château est renfermé dans l'enceinte même du couvent; la porte d'entree est encore surmontée des armes de cette noble famille.

De retour à Tolosa, dans la même journée, nous continuerons notre route.

A la sortie de Tolosa, la route prend une direction S. E., et traverse une contrée montagneuse qui offre des points de vue variés et charmants.

Liarza (Guipuzcoa) possède 700 hab. On y récolte du blé, du maïs, des châtaignes et des fruits.— On continue de suivre la vallée de l'Oria jusqu'à

Ataun, petite ville de 2,100 hab., située entre une plaine élevée et une vallée formée par le rio *Agaunza*.— 1/2 heure de marche nous conduit à

Arriba,—500 hab.—village de la Navarre, diocèse de Pampelune, situé au pied du mont Élosua, au confluent de quinze petits cours d'eau.—Bientôt on traverse

Betelu, village de 700 habitants, dans une riante

[1] Inigo de Loyola, qui avait d'abord embrassé la carrière militaire, commandait, en 1521, la défense du château de Pampelune contre les habitants insurgés qui voulaient mettre Henri d'Albret sur le trône; il y fut blessé grièvement à la jambe. A la suite de cet événement, qui l'obligea d'abandonner le metier des armes, Inigo se confina dans une retraite profonde, et fonda bientôt l'ordre célèbre des jésuites.

situation.—On trouve dans les environs des sources et des bains d'eau minérale. — La contrée conserve toujours un aspect pittoresque jusqu'à

Lecumberri, charmante petite localité de 400 hab., située presque au centre de la jolie vallée de Larraun.— Excellente *posada*.—2 heures de marche nous conduisent à

Irurzun, l'un des quatorze villages de la verte vallée d'Araquil, avec 200 hab., puis à

Berrio-Plano, autre village de 200 hab.—Ici nous quittons les scènes alpestres pour prendre une mauvaise route, à travers des plaines arides et nues, qui nous mène à Pampelune.

Pampelune (*Pamplona*), — 15,500 hab.— (*Hôtel :* Parador real, bonne maison dont la cuisine est française; cet hôtel est dans une belle situation, à l'entrée de la magnifique avenue qui conduit aux promenades et à la citadelle.)

Pampelune, ville frontière, ancienne capitale du royaume de Navarre, actuellement chef-lieu de la province du même nom, est située sur un éminence qui domine la belle *plaine de Cuença*, de 7 lieues de circonférence, et qu'arrose l'*Arga*, l'un des principaux tributaires de l'Èbre. Le climat y est un peu humide et froid, mais ses jardins sont fertiles et ses prairies verdoyantes. Comme ville forte, sa position est bien choisie; de la hauteur où elle est assise, elle domine tout le pays. On y jouit d'une belle vue sur les Pyrénées. Elle est entourée de murailles, proprement tenue, bien bâtie et bien pavée.

Pampelune fut fondée ou reconstruite par les fils de Pompée, l'an 68 avant J.-C., d'où lui vint le nom de *Pompeiopolis*, que les Maures changèrent en celui de *Bambilonah*, dont on a fait *Pamplona*, son nom actuel. Pompeiopolis soutint la cause de ses fondateurs, et fut, pour cette raison, délaissée par Auguste. Dans le moyen âge, elle fut nommée *Irunia* (la bonne ville). Les Francs s'en emparèrent en 542, et ruinèrent le pays; elle fut de nouveau détruite en 778, sous Charlemagne. Dans la guerre de la Péninsule, en 1808, elle fut prise par les Français, sous les ordres du général Darmagnac, et ne fut rendue qu'en 1813.

Pampelune prend le titre de *muy noble, muy leal, y muy heroïca ;* ses armes sont un lion rampant, tenant une épée dans sa patte dextre. Cette ville, autrefois la résidence d'un

vice-roi, est actuellement celle du capitaine-général ; son évêché, fondé en 1130, est suffragant de l'archevêché de Burgos.

On remarque à Pampelune : la *Cathédrale*, bel édifice gothique, construite en 1397, par Carlos el Nueble (Charles III), roi de Navarre, sur l'emplacement d'une autre qui remontait à 1100 ; une partie des anciens cloîtres aux doubles galeries, aux piliers élégants, existe encore ; on y voit un trophée de la bataille de *Navas de Tolosa ;* le chœur est orné d'excellentes sculptures représentant des saints et des patriarches, exécutées par Miguel Ancheta ; il renferme le tombeau du fondateur et celui de sa femme Léonor de Castille : ces deux mausolées sont d'un beau travail. Le retable du maître-autel, entièrement doré, s'élève jusqu'à la naissance des voûtes ; il est d'une grande richesse. L'intérieur de l'église est splendidement décoré et ses proportions sont monumentales.—On doit visiter : la *Basilica*, ou chapelle de Saint-Ignace ; la *Sacristia*, de forme crucifère; la *sala Preciosa*, qui renferme le tombeau du comte de Ganges ; les *Cloîtres ;* une partie du réfectoire et de la cuisine des anciens chanoines; la *Bibliothèque*, riche et variée. Les *stalles* (*silleria*) ont été sculptées par le célèbre Miguel Ancheta.

La principale entrée de ce temple, d'un style lourd, fut érigée, en 1783, par Ventura Rodriguez ; elle n'est point en harmonie avec l'architecture du reste de l'édifice ; les dômes de pierre qui recouvrent les deux clochers sont d'un mauvais effet ; le portail représente l'Assomption de la Vierge et l'effigie de saint Firmin, patron de la ville. Le 7 juillet, jour de sa fête, *los Gigantes*, images gigantesques représentant les Maures et les Normands, font une visite à l'hôtel de ville, et, après avoir dansé devant la cathédrale, vont à *San-Lorenzo* faire leurs dévotions à l'image de leur patron. C'est pendant cette *feria* ou foire, qui dure depuis le 29 juin jusqu'au 18 juillet, qu'il faut visiter Pampelune pour y rencontrer une foule de villageois et de montagnards dans leur costume national, que les affaires, la dévotion et le plaisir attirent dans la ville.

Les autres églises de Pampelune sont riches, mais ne méritent qu'une courte visite.

La *Deputacion*, édifice où les cortès de Navarre tenaient leurs séances, renferme quelques peintures de second ordre

représentant des membres de la famille royale.—Les *ponts*, sans être d'une haute architecture, sont pittoresques, ainsi que la *citadelle*, que nous ne vous conseillons pas d'esquisser sans une permission des autorités : sa forme est pentagone, et ses deux bastions, la *Rochapea* et la *Magdalena*, font face à la rivière; les étrangers n'y sont admis qu'avec difficulté. Ignace de Loyola y fut blessé en 1521, et ce fut pendant sa convalescence qu'il conçut l'idée de fonder l'ordre si célèbre des jésuites. Ce fut aussi dans les fossés de cette forteresse que Santos Ladron de Guevar fut fusillé, en 1839, par les christinos.

On peut voir encore le Collége (*Licco*), l'hôtel des Monnaies, les casernes d'infanterie et de cavalerie, le séminaire, le collége de médecine et de pharmacie, la casa de Ayuntamiento; le grand *aqueduc*, construit au XVIIe siècle par Ventura Rodriguez : il a 800 mèt. de long et se compose de de 77 arches de 12 mètres d'ouverture sur 22 de hauteur.

Places.—La vaste place dite *plaza de Toros*, où se donnent des courses qui attirent toute la population; la *place de la Constitution*, entourée de portiques, et sur laquelle s'élèvent le Palais neuf et le Théâtre, construits par la reine Isabelle; la *plaza de Abajo* ou *place du Marché*, abondamment pourvue de comestibles. Cette dernière place offre un spectacle curieux et animé les jours de marché; on y voit les jeunes paysannes (*las paysas*), à la physionomie vive et coquette, avec leurs longues tresses (*trenzas*), et les hommes coiffés du béret castillan.

Promenades. — Elles sont toutes remarquables, mais la plus magnifique est sans contredit la *Taconiera*, ornée de statues d'un beau travail, parsemée de bancs de repos et d'où la vue est très-étendue;—la *Rioja* est aussi une ravissante promenade.

La ville de Pampelune est bien approvisionnée, et la vie y est à bon marché.

Les environs de Pampelune sont beaux, intéressants et pleins des souvenirs de la guerre de la Péninsule.

Le *commerce* de cette cité, peu important, a pour objet la soie et la laine, qu'on expédie pour la France et l'Angleterre : on y trouve aussi quelques fabriques, mais l'agriculture y occupe le premier rang.

La route centrale que nous allons suivre est bien construite et l'une des meilleures d'Espagne, bien que traversant une contrée accidentée.

A la sortie de Pampelune et avant d'arriver à *Villalba*, nous passsons le rio *Arga* sur un beau pont de pierre bonne *posada*). Entre *Arre* et *Soraurèn*, villages insignifiants, nous trouvons une médiocre *posada*. La route continue de se diriger au N. jusqu'à

Ostiz, village de 300 hab., situé dans la vallée d'*Odieta*, province et diocèse de Pampelune.

Nous traversons les insignifiantes petites localités de *Olagne* et *Almandoz*; entre ces deux villages, nous franchissons, après une ascension assez longue, *el Puerto de Velat*: toute cette section est bien pourvue de *ventas*, de ponts et de viaducs.

Avant d'entrer à *Almandoz*, nous passons le ravin appelé *Marin*, sur un magnifique viaduc en pierre d'une grande élévation. On trouve à Almandoz une bonne *posada*.

Ensuite on traverse *Berroeta*, village de 300 hab.; puis *Irurita*, et immédiatement après on arrive à

Elizondo — 1200 hab.— (*Hôtel* assez confortable), — chef-lieu de la vallée de *Bastan*. Cette petite ville possède une *église*, dont l'intérieur est surchargé d'ornements et de dorures, comme toutes les églises d'Espagne, et un hôpital.

Elizondo n'est séparée d'*Elretea* que par la Bidassoa, qu'on traverse sur un pont de pierre. De ce pont la vue est ravissante et mérite quelques minutes d'attention. Plus d'un paysagiste l'emportera dans son album.

De ce point central de la vallée divergent plusieurs chemins de montagne souvent rudes et difficiles. En prenant à droite, vous traversez plusieurs fois la Bidassoa, et en sortant de la belle vallée de ce nom vous gravissez le sentier sinueux taillé dans les rochers jusqu'au *Puerto de Maya*; de cette haute station, tout le pays vers Bayonne s'étale à vos regards comme une carte géographique. Continuant notre route, nous trouvons à 3 lieues environ d'*Elizondo*, le *Puerto de Onzondo*, d'où la route redescend et conduit à

Urdax—600 hab.—petite ville frontière de la Navarre. —A 1/2 lieue au delà coule une petite rivière peuplée de bonnes truites; c'est la limite entre la France et la Navarre: la douane se trouve à *el Barrio de Landivar*. La richesse de

ce district provient des belles forêts de chênes qui le couvrent. En 1839, Don Carlos passa par Urdax, après la *transactions de Vergara*, pour retourner une seconde fois dans les prisons de France.

A *Elizondo*, une autre route nouvelle se détache pour *Irun*, passant par *Vera*, et communique directement entre la France et le N. E. de l'Espagne, sans faire un détour par *Tolosa*.

Bayonne (V. route 1).

ROUTE 3.

DE BAYONNE A OLORON,

1re Par **Blodos**, 106 kil.

Peyrehorade	37 k.	Sus	20 k.
Sauveterre	29	Oloron	20

2e Par **Hasparren**, 118 kil.

Hasparren	24 k.	Lanne	24 k.
Saint-Palais	29	Oloron	17
Mauléon	24		

Voitures partant tous les jours de Bayonne pour *Oloron* et les *Eaux-Bonnes*.—Pour *Dax* et *Bidache*.

Peyrehorade (Landes) est une petite ville de 2,700 hab.—On y voit un ancien château flanqué de grosses tours.—Rien de plus joli que les habitations de Peyrehorade et de Puyoo : on se croirait en Suisse ; on a la vue des Pyrénées.—Carrières de pierres de taille.

Mauléon (Basses-Pyrénées)—1,700 hab.—Petite ville dans une situation agréable, sur le *gave de Goison* ;—sous-préfecture ; vieux Château sur la hauteur ; source salée aux environs.

Oloron Basses-Pyrénées) — 6,500 hab. — (*Hôtels* : Condesse, de la Poste, des Voyageurs).— Petite ville située pittoresquement sur une hauteur que baigne le *gave d'Oloron*.—Sous-préfecture, tribunal civil, manufactures importantes de mouchoirs, bérets, etc. — On y remarque : le

haut *Pont* de pierre sur l'Oloron, qui la joint à son faubourg: l'*eglise*, ornée avec plus de profusion que de goût: la Bibliothèque publique, de 2,500 volumes.— *Commerce* : laines du pays et de l'Espagne, excellents jambons, salaisons, bestiaux, chevaux.

Voitures publiques tous les jours, pendant la saison, pour les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes.

Oloron n'est séparée que par le gave de la petite ville de **Sainte-Marie**, dont la cathédrale est fort curieuse. Cette église, qui date de la fin du XIe siècle, offre un mélange des styles gothique et roman. Le portail, qui appartient à ce dernier genre, est surtout très-remarquable et parfaitement conservé.

BAINS DE SAINT-CHRISTAU.

Saint-Christau, à 8 kilom. d'Oloron.— *Hôtel* : chez Loustallot, bonne maison ; table d'hôte et de service particulier : 4 fr. par jour, déjeuner et dîner.

Le propriétaire de l'établissement des bains possède plusieurs maisons dans lesquelles les baigneurs trouveront à se loger confortablement à des prix modérés (1 fr. à 1 fr. 50 c. et 2 fr. par jour).

Les *Bains de Saint-Christau* sont situés dans un joli vallon dominé par de charmants et fertiles coteaux, et au pied du *mont Binet*. Autrefois commanderie considérable, relevant du célèbre monastère de Sainte-Christine en Aragon, Saint-Christau appartient aujourd'hui à M. le comte de Barraute. Depuis quelques années les eaux de Saint-Christau, qui jusqu'alors n'étaient fréquentées que par les habitants des localités voisines, attirent un certain nombre d'étrangers. Ce changement est dû tout à la fois à l'efficacité spéciale bien constatée maintenant de ces eaux dans un certain nombre de maladies, et aux améliorations nouvellement introduites par le propriétaire actuel.

BAINS. — Il y a deux établissements : les *Bains du Pré* ou de la Rotonde ; les *Bains Vieux* ou Bains des Dartres. Les bâtiments sont fraîchement restaurés et très-confortables.— Un médecin inspecteur est attaché à ces établissements.

Nomenclature des Sources.—Analyse et propriétés.

1o *Source de la Prairie* (chaude).—Efficace dans les affections d'estomac, des intestins, des reins, de la vessie, contre la goutte, les rhumatismes, la leucorrhée.—*Composition :* Carbonate de chaux et magnésie.

2o *Source des Arceaux* (froide).— Très-salutaire dans les fièvres intermittentes, la chlorose, les hémorrhoïdes. — *Composition :* Carbonate de fer.

3o *Source des Dartres* (froide).— Maladies de la peau, humeurs froides, ulcères, etc.—*Composition :* Hydrosulfate de soude.

4o *Source de la Prairie* (froide).— Possède à peu près les mêmes propriétés que la première. Ses qualités apéritives sont plus développées, et elle est préférable à la source chaude dans les maladies de la vessie.— *Composition :* Carbonates de chaux et de magnésie.

5o *Fontaine du Pêcheur* (froide).—Uniquement employée en boisson. Très-salutaire dans les maladies du foie, les catarrhes pulmonaires, les asthmes, les engorgements des viscères, les maladies syphilitiques invétérées, les maladies de la peau, etc.—*Composition :* Carbonates de chaux et de potasse ; sulfate de chaux et hydrosulfate de potasse.

Règlement, tarif des Bains.— Tout malade nouvellement arrivé, après avoir fait connaître à l'inspecteur le bain ou la douche dont il désire faire usage, se fait inscrire par le régisseur, sur un registre public, paraphé par le sous-préfet, et qui lui sera représenté, de même qu'au médecin-inspecteur, chaque fois qu'ils le demanderont.

Pour garantir l'effet de l'inscription, le médecin-inspecteur signe et donne à chaque malade qui le demande ou de vive voix, ou par écrit, une carte énonçant le nom du malade, ainsi que l'heure et le numéro du cabinet de son bain.

Cette carte est représentée au régisseur ou à son représentant, qui en vérifie et surveille la régularité.

Pendant les heures vacantes, le régisseur peut mettre un bain à la disposition du malade qui le demande par la voie de l'inscription.

Aussitôt qu'une ou plusieurs heures de bains ou douches deviennent libres, le régisseur en prévient le médecin-

inspecteur, afin que celui-ci puisse en disposer en faveur de ceux qui, les premiers, se sont fait inscrire sur le registre.

Chaque inscription non utilisée perd son rang.

Chaque bain dure 1 heure, y compris le moment d'entrée et de sortie; elle peut toutefois se prolonger de 1/2 eure et même de 1 heure, si le médecin le prescrit, sans que le prix du bain soit augmenté.

Celle de chaque douche est de 1/2 heure, y compris l'entrée et la sortie du cabinet.

Un employé (baigneur ou baigneuse) est spécialement chargé de la distribution des eaux destinées à la boisson ou ou aux lotions, et ne doit pas quitter le lieu où cette distribution sera faite pendant les heures où il sera ouvert aux malades.

Le prix de chaque bain est fixé à 1 fr.

Celui de la douche à 1 fr. 25 c.

Toute personne qui voudra faire usage des eaux en boisson ou en lotions payera, le jour de son inscription, un droit fixe de 4 fr.

Il ne peut, sous aucun prétexte, être perçu de prix supérieur à ceux établis ci-dessus.

Chaque établissement est pourvu d'un baigneur et d'une baigneuse, et de deux si les besoins du service l'exigent.

Guide et chasseur. — Serre, d'Eysus, est un guide sûr et un excellent chasseur.—Inutile d'ajouter qu'il pourra vous accompagner à la pêche et vous indiquer les bons endroits, car tout le monde est pêcheur à Saint-Christau.

Chevaux. — Pour 2 fr. par jour, vous trouverez à louer de très-bons chevaux de la vallée [1].

On jouit à Saint-Christau des plaisirs de la chasse et de la pêche.--A ceux dont les goûts sont plus casaniers, un salon est constamment ouvert, et l'on y trouve piano, billard, tables de jeux, journaux, etc.

Le curé de *Lurbe*, commune dont dépend Saint-Christau, célèbre, tous les dimanches, la messe dans la chapelle de l'établissement.

[1] Extrait du *Manuel indicateur de l'Etranger aux Etablissements thermaux des Pyrénées.* 1 vol. in-18, à Pau, chez E Vignancour. (Ouvrage recommandé.)

PROMENADES ET EXCURSIONS.

1° A la *Tréfilerie* mécanique de *Soeix,* 4 kilom. de Saint-Christau.

2° A la *Hourcade,* colline d'où l'on découvre Oloron, Sainte-Marie, la vallée d'Aspe et celle de Baretous.

3° *Ascension du mont Binet.* — Cette ascension, si on la fait à pied, demande environ 2 heures. Du sommet, vue délicieuse sur les vallées d'Aspe, d'Ossau et de Baretous, ainsi que sur les plaines de la Soule et du Béarn. — Il faut redescendre en suivant le cours du *Lourteau* (3/4 d'heure). — On admire, au bas de la montagne, un pont de rochers jeté par la nature sur un torrent qui sort d'un abîme.

4° *Vallée d'Ossau.* — Cette excursion demande environ 5 heures à cheval, aller et retour.—On va jusqu'à *Bielle* en suivant le vallon de Saint-Christau.

Bielle est l'ancienne capitale de toute la vallée. L'*église* de ce village passe pour être la plus belle de toutes celles de ce district : on y remarque quatre colonnes de marbre, que Henri IV admirait tant, qu'il finit par les demander aux habitants, qui lui firent cette réponse ingénieuse : « Nos cœurs et nos biens sont à vous, disposez-en à votre volonté; quant aux colonnes, elles appartiennent à Dieu, entendez-vous-en avec lui. » Si l'histoire est vraie, les colonnes n'auraient pu frapper l'imagination de Henri que pendant son enfance, lorsqu'il parcourait ses montagnes natales, tant ces colonnes sont médiocres.

5° *Vallée de Baretous.*—On longe la base du pic d'*Asasp,* et l'on arrive à *Aguos,* village où se voit encore l'emplacement d'un camp construit, dit-on, par les Maures.— Non loin de la *Larentagne,* montagne, se trouvent les ruines de plusieurs châteaux mauresques. — Au village d'*Aramits* se voit une maison, dite *maison Vallée,* de la même époque.— On peut revenir par Oloron.—Durée de l'excursion, 6 heures au plus.

Vallée d'Aspe[1]. — Une journée suffit à la rigueur pour

[1] Nous empruntons cet article à l'excellent ouvrage intitulé *Manuel indicateur de l'Etranger aux Etablissements thermaux des Pyrénées,* 1 vol. in-18, à Pau, chez Vignancour.

parcourir la *vallée d'Aspe,* aller jusqu'à *Urdos,* le dernier village de France, et revenir à Saint-Christau. Mais cette vallée, une des moins connues et des plus intéressantes des Pyrénées, vaut la peine d'être vue autrement qu'à la course. Deux et même trois jours ne sont pas trop longs pour visiter les beautés naturelles qu'elle renferme.

En sortant de Saint-Christau, vous passez à *Lurbe*: quelques restes d'une tourelle presque écroulée rappellent l'existence du château de ce nom, appartenant à une noble famille du Béarn ; — le paysage devient de plus en plus sauvage, dominé des deux côtés par des montagnes qui tantôt s'éloignent et tantôt se rapprochent, pour ne laisser au voyageur qu'un étroit défilé. A droite, le rocher est le plus souvent taillé à pic : la route suit les sinuosités du gave, qu'on aperçoit coulant au fond d'un ravin, à plusieurs centaines de pieds de profondeur; enfin, la vue plonge dans la vallée, et la *Pène d'Esquit,* semblable à une gigantesque muraille, borne les regards à l'horizon.

Avant d'entrer à *Escot,* vous passez le gave sur un pont fort étroit; remarquez à votre gauche, sur la *Pène d'Escot,* une inscription latine qui vous apprend que le Duumvir Valerius Vernus a par deux fois réparé cette voie, taillée dans le roc par Jules César.

Le village d'*Escot,* possède des eaux minérales dont Bordeu a parlé avec éloge, et qui ne sont fréquentées que par les paysans des environs; on y remarque une source qui sort du rocher, au-dessous de la route, assez abondante pour alimenter tout d'abord une papeterie et un moulin à farine; — vous passez à *Sarrance,* lieu de pèlerinage fameux dans toute la contrée, ancien couvent de Prémontrés. La Vierge de Sarrance, célèbre par ses miracles, attire, le 15 août, une foule de pèlerins. Louis XI, quand il visita le Béarn, alla faire ses dévotions aux pieds de la madone vénérée.

« Après Sarrance, la gorge se resserre de nouveau; on dirait que ce défilé va se prolonger ainsi pendant des lieues entières, et l'œil fatigué ne rencontre de tous côtés que des roches qui bornent l'horizon. Tout à coup, les montagnes s'entr'ouvrent, la vallée s'arrondit, et du haut d'une éminence le voyageur admire un ravissant panorama. On ne peut rien imaginer de plus gracieux ni de plus riant que l'aspect de cette charmante oasis. »

Le délicieux *bassin de Bedous* est occupé par d'importants villages, *Bedous*, *Accous* (*Aspa Luca*, d'après l'itinéraire d'Antonin), *Orcun*, *Jouers*, *Lées*, *Athas* et *Osse*, groupés dans ce vallon, qu'il faut voir et non pas décrire. — Visitez, près d'Accous, patrie de Despourrins, la colonne élevée, il y a peu d'années, au poëte béarnais. — Entre Bedous et Accous, se trouvent deux sources minérales dont l'une, celle de *Suberlaché*, mentionnée par Borden. « Cette eau, dit le célèbre médecin, est tiède, soufrée, ferrugineuse et très-recommandable par les cures qu'elle a faites dans les maladies externes et internes, pour les rhumatismes, pour l'estomac et pour toute sorte d'affections chroniques où il est besoin de réparer le baume naturel du sang, son huile, sa lymphe, etc. » Les bains de Suberlaché, qui étaient en fort mauvais état, ont été réparés depuis quelque temps. — Près d'Accous, remarquez un sentier de chèvre, qui conduit à *Aydius*, petit village perché dans la région des sapins, au milieu des nuages; d'Aydius on peut peut passer en deux ou trois heures dans la vallée d'Ossau, vis à-vis de Laruns, mais en suivant un chemin souvent très-difficile.

« En sortant de Bedous, la vallée se resserre, les montagnes se rapprochent, la *Pène d'Esquit* se dresse comme un rempart infranchissable. Entre deux pics nus et décharnés, qui, des deux côtés, surplombent la route creusée dans le roc, le torrent impétueux et blanchi d'écume s'est frayé une route malgré tous les obstacles. Sur le gave, dont les eaux bouillonnantes minent chaque jour ses piles de pierre, le *pont d'Esquit* s'élance avec hardiesse. A droite, une montagne escarpée, revêtue de quelques fougères pourprées; à gauche, le roc se recourbe en voûte au-dessus du chemin, laissant flotter au-dessus de votre tête les magnifiques panaches de la saxifrage qui croît çà et là dans ses fentes. Quelques rares rayons de lumière qui arrivent au fond de la gorge, après s'être heurtés aux angles de la montagne, éclairent à peine d'une lueur douteuse cette scène imposante et grandiose. »

A 4 kilom. environ du pont d'Esquit, sur la droite, on rencontre un pont jeté sur un torrent tributaire du gave. Ce pont conduit à la route de *Lescun*, village situé au haut d'une montagne escarpée, qu'il faut gravir presque à pic pour y arriver. Lescun, une des douze baronnies du Béarn,

a été, en 1794, le théâtre d'un fait d'armes des plus glorieux. Le guide que vous aurez pris à Bedous vous racontera comment les compagnies franches de la vallée d'*Aspe* repoussèrent en ce lieu l'agression de l'armée espagnole qui envahissait nos frontières. C'est par Lescun qu'il faut passer quand on va entreprendre l'ascension si difficile du *Pic d'Anie,* qu'une demoiselle de la vallée, Mlle Armance Lassalle, a exécutée en 1836. Cette seule ascension ne demande pas moins d'une journée entière. Toutefois, le magnifique spectacle dont on jouit au sommet du pic, surtout si on y arrive avant le lever du soleil, dédommage amplement le voyageur des fatigues qu'il a subies et du temps qu'il a sacrifié.

Beaucoup de touristes se dispensent de visiter Lescun et de gravir le pic d'Anie; mais il n'en est aucun qui ne se détourne pour aller admirer la magnifique *cascade de Lescun*. Du pont à la cascade, il n'y a guère plus de 3/4 d'heure de chemin. Peu de chutes d'eau dans les Pyrénées sont comparables à celle-là pour le volume, la hardiesse et la majesté.

Après avoir vu la cascade, il faut revenir sur la grande route, dépasser le village d'*Eygun* et se retourner pour observer du côté de Lescun un site de prairies entremêlées de bosquets, relevé par des crêtes de rocher inaccesssibles. — Plus loin, retournez-vous encore et observez au-dessus d'Eygun le village de *Cette*, se présentant sur la rampe de la montagne en ligne horizontale, bordant des terres surmontées de pâturages et de bosquets.—Le village d'*Etsaut* vient ensuite; il est parallèle à celui de *Borce*, paraissant à une grande élévation sur l'autre rive. La construction de ces villages paraît remonter au moyen âge. Remarquez à Etsaut, incrustées dans la façade d'une maison de date assez récente, des pierres marquées de caractères arabes. — D'Etsaut à *Urdos*, on traverse le gave sur le pont de *Sedé*, au pied de l'ancien chemin de la Mâture. La route est tracée dans un défilé étroit et resserré, que surplombent deux montagnes taillées à pic : à gauche, se dresse un rocher couronné par une plate-forme qui domine la gorge et qui est inabordable de tout côté. C'est là que s'élèvent les constructions encore inachevées du *fort d'Urdos*, que vous ne sauriez manquer de visiter. Deux compagnies du génie militaire et un grand

nombre d'ouvriers du pays y travaillent depuis plusieurs années pendant la belle saison.

Urdos est un triste village, enseveli sous la neige pendant la moitié de l'année.

Arrêtez-vous à Urdos pour dîner; allez ensuite visiter les ruines du Lazaret, établi en 1823, lors du cordon sanitaire; poussez, si vous voulez, jusqu'aux forges de M. d'Abel, et revenez coucher à Bedous, en suivant, sans vous arrêter cette fois, la route que vous avez déjà parcourue.

ROUTE 4.

DE BAYONNE A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.

60 kil.

Hasparren .... 24 k.	Saint-Jean-Pied-de-Port 18
Irrissary. 18	

Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées) —2,500 hab.—*Hôtels* : le Grand-Soleil, la Pomme-d'Or.— Petite ville forte, place de guerre de quatrième classe, dans une situation pittoresque, sur la *Nive*, au centre de plusieurs jolis vallons. Son nom lui vient de sa position au pied des ports ou passages en Espagne, qui en fait une des clefs de la France. Elle est importante, surtout par sa *citadelle* placée sur une hauteur qui domine les trois gorges par lesquelles on peut entrer en Espagne.

ROUTE 5.

DE BAYONNE A PAU,

Par **Peyrehorade et Orthez**, 100 kil. environ.

Diligences partant tous les jours de Bayonne, matin et soir; —trajet en 10 h. environ.

Pau (V. R.[e] 6).

ROUTE 6.

DE PARIS A PAU,

Par **Orléans**, **Tours** et **Bordeaux**.

782 kil.

De Paris à Bordeaux (V. R. 1re)	583k.
Le Bouscaut	11
Castres	12
Cerons	12
Langon	12
Bazas	15
Captieux	17
Les Traverses	17
Roquefort	15
Villeneuve-de-Marsan	16
Aire	22
Garlin	17
Auriac	12
Pau	21

Castres (Gironde)—800 hab.—Gros bourg dans un site agréable et pittoresque, sur le *Guémort*. Il possède des fabriques de toile, de laine, de peaux blanches, colle forte.

Langon (Gironde)—4,000 hab.—(*Hôtels* : de France, de l'Empereur, de la Poste, restauré à neuf.)—Petite ville sur la Garonne, que l'on traverse sur un pont suspendu pour côtoyer ensuite sa rive droite.—*Commerce* : eaux-de-vie, vin de Grave.

Bazas (Gironde) — 4,600 hab. — (*Hôtels* : le Cheval-Blanc, la Corne-Verte, le Bon-Pasteur.)—Ville très-ancienne, bâtie sur un rocher; elle a possédé un évêché; sous-préfecture, tribunal de première instance; séminaire. On y remarque : les anciennes *fortifications*, l'ancienne *cathédrale*, belle église gothique du style le plus pur, sans transsepts; les admirables sculpures des trois portails représentant la *Vocations de saint Pierre*, le *Couronnement de la Vierge* et le *Jugement dernier*, ouvrages fort remarquables; la jolie place entourée de portiques, les promenades.—*Commerce* : bétail et bois.

Après Bazas on entre dans les Landes, pays d'alluvion de sable, entièrement plat et dans lequel l'eau se trouve à une petite profondeur. Bois de pins, dits *pinadas*, exploités pour la résine; plantation de châtaigniers dont le bois est employé pour la fabrication des cercles.

Villandraut (Gironde) — 800 hab. — Bourg sur le Ciron, à 12 kil. N. O. de Bazas.—On y voit les ruines d'un magnifique château bâti par le pape Clément V.

Capticux (Gironde) — 1,500 hab. — Joli bourg au milieu de landes immenses qui font ressortir son agréable situation.

Du *Poteau*, maison isolée, vaste et magnifique horizon!

Roquefort (Landes)—1,800 hab.—Cette petite ville est située sur la *Douze*.—On y remarque : les roches dont elle est entourée, les ruines d'un ancien château-fort, un joli château moderne.—*Commerce :* miel, cire, chanvre, laine, bastiaux renommés. Plusieurs fours à chaux.

Après 16 kil. dans un pays de petites plaines cultivées, de landes et de plantations de pins, ce qui rompt la monotonie de ces espaces solitaires, la route parcourt une contrée légèrement ondulée, plantée de vignes, et l'on arrive à

Villeneuve-de-Marsan (Landes) — 1,600 hab. —Assez jolie ville, commerçante et bien peuplée, située sur la *Midouze*, au milieu de landes devenues fertiles : on y cultive avec succès la vigne. En quittant cette jolie localité, on suit encore des plaines sablonneuses pendant environ 22 kil., et après avoir traversé *Saint-Gien*, *Houtan*, villages assez bien situés, on arrive à

Aire-sur-l'Adour (Landes)—4,500 hab. — Petite ville ancienne baignée par l'*Adour*, et située au bas d'un coteau dominé par le *mas d'Acri;* elle possède un évêché, un séminaire et un collége. Elle fut le séjour d'Alaric II, roi des Goths.

A peine avez-vous quitté l'Adour, que le pays change ; son aspect devient plus accidenté, ses formes plus grandes, plus prononcées et plus pittoresques ; l'air devient plus vif et plus pur, et tout annonce que nous approchons des contrées *pyrénéennes*.

A mesure que vous approchez de l'ancienne capitale du Béarn, le panorama s'agrandit, le tableau prend de la vie et s'éclaire : « Les Pyrénées dessinent à l'horizon leur gigantesque bordure, si gracieusement drapée de neige ; une prairie riante et coupée en deux par un torrent descendu du Marboré, creuse une couche verte et fertile entre des coteaux sur lesquels s'échelonnent, comme des grappes de fleurs, des vignes, des bouquets d'arbres et des lilas. Alors, au lieu de cette terre vieille et endormie, qui naguère attristait vos regards, c'est une jeune fille parée de ses habits de fête et de sa couronne de verdure qui la remplace ; alors on

a devant soi le *Pic du Midi*, ce géant solitaire des montagnes et cette noble ville de Pau qui a donné le jour à deux rois. »

C'est à l'aspect de ce tableau magnifique, c'est en respirant l'air embaumé que vous envoie la riche flore des Pyrénées, que vous entrez dans la ville de Pau.

Pau. — Hôtels : *Hôtel de France*, tenu par Gardères, place Royale; *hôtel de l'Europe*, tenu par Pellanne, vis-à-vis de la préfecture; *hôtel de la Daurade*, tenu par Mme Simonnet, rue de la Préfecture; *hôtel de la Poste*, chez Bordes, place Grammont; *hôtel des Voyageurs*, chez Lahorre, à la Basse-Plante; *hôtel de la Pomme d'Or*, chez Gardères père, rue Nouvelle-Halle.

Restaurateurs : Manet, place Grammont; Bernis, rue de la Vieille-Halle; Saint-Gaz, rue Tran.

Cafés : Café Henri IV, place Royale; café National, même place; café de la Comédie, place Grammont.

On recommande au gourmet le vin de Jurançon.

Pau (Basses-Pyrénees) (*Palum*) — 17,000 hab. — Cette ville, ancienne capitale du Béarn, aujourd'hui chef-lieu du département des Basses-Pyrénées, avec préfecture, tribunaux, académie, lycée, dépôt impérial d'étalons, bibliothèque de 18,000 volumes, est considérée comme le centre des établissements thermaux, et le point de départ le plus favorable pour les excursions des touristes et des baigneurs dans les Basses-Pyrénées.

Cette ville, dont la fondation remonte au XIe siéle, n'en est pas moins jolie, assez bien percée et possède plusieurs beaux édifices. Sa situation est des plus pittoresques; elle s'élève sur un plateau qui domine la riante vallée qu'arrose le *Gave de Pau*, les sites qui l'environnent et les nobles et majestueuses Pyrénées qui s'élèvent orgueilleusement vers le midi, offrent un magnifique panorama qu'on ne se lasse point d'admirer. Le premier objet que l'étranger doit visiter en arrivant à Pau, est son antique château où naquit le *Béarnais*, roi dont la mémoire est si chère à la France, et si populaire, non-seulement pour tout le bien qu'il fit, mais encore pour celui qu'il voulait faire.

Château de Henri IV. — Ce château, de forme et de construction irrégulières, est situé sur une éminence à l'extrémité ouest de la ville, d'où la vue est vraiment admi-

rable. Ce berceau de Henri IV occupe un terrain inégal de plus de 160 mètres de longueur sur 60 mètres environ de largeur; il est entouré de tous côtés par un fossé profond, par une des branches du *Gave*, et par le joli ruisseau le *Hédas*. On y arrive aujourd'hui par un pont étroit, et après avoir passé sous la longue voûte de la *Chancellerie*, vous entrez dans une cour de forme irrégulière; là, vous vous arrêtez, et un sentiment de respect remplit votre âme en contemplant ces anciens murs qui ont abrité tant de têtes royales.

Ce vénérable édifice, que des mains vandales avaient mutilé en 93, sans respect pour l'histoire, sans respect pour les arts, était en voie de réparation pendant la dernière année du règne de Louis-Philippe. Les appartements du roi et de la reine sont entièrement terminés; les meubles si curieux de l'époque ont été conservés et réparés à grands frais; les objets qu'on remarque avec le plus d'intérêt sont *le berceau de Henri IV*, formé d'une écaille de tortue: on aperçoit encore dans l'intérieur de cette coquille des fragments d'une inscription qui y avait été autrefois collée, ainsi conçue :

« Henri le Grand naquit dans cette chambre, entre minuit et une heure, du 13 au 14 décembre 1553; il fut baptisé par le cardinal d'Armagnac. Les rois de France et de Navarre furent ses parrains, une coquille de tortue fut son berceau, et Suzanne de Bourbon sa gouvernante, qui eut l'ordre de l'élever au château de *Courraze,* en simple particulier. Là, allant souvent tête et pieds nus, son corps fut préparé à la vie dure et pénible de la guerre. Il prit 200 places sur la Ligue, se trouva à 60 combats, commanda en 3 batailles rangées, constamment le premier à la charge et le dernier dans la retraite, toujours inférieur et toujours victorieux.

« Ce héros fut plus grand par la bonté de son cœur pour ses sujets, que par l'éclat de la victoire sur ses ennemis. Un monstre infernal ravit à la France, le 14 mai 1610, son bonheur et ses délices; aux monarques de l'univers le modele des princes, et à l'Europe celui qui en aurait fait une même famille. »

Les autres objets remarquables sont le lit dans lequel ce prince est mort, et celui de Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. La statue en marbre blanc de ce bon roi, qui date de son règne; de magnifiques tapisseries des Gobelins; des

portraits en tapisserie représentant Henri IV chez Michaud; Henri IV chez Gabrielle, et enfin ce héros devant Paris.— Le voyageur ne verra pas avec moins d'intérêt l'immense et magnifique salle à manger avec ses meubles, ses bahuts et ses pendules de l'époque. Les vitraux modernes de la chapelle sont aussi fort beaux, et sortent de la manufacture de Sèvres. L'appartement qui y conduit contient de beaux présents de Bernadotte.

Abd-el-Kader habitait, pendant son séjour à Pau, la chambre où est né Henri IV. Les continuelles ablutions auxquelles il se livrait en détériorèrent le parquet; l'eau commençait même à gagner le plafond de la grande salle à manger qui se trouve au-dessous, quand l'émir fut transféré à Amboise, où il vit, en 1853, le terme de sa captivité.

L'employé chargé d'accompagner les visiteurs entre dans des détails très-étendus et fort intéressants sur l'histoire et les diverses transformations de ce royal manoir. La rétribution d'usage, pour une personne seule, est de 1 fr.

Du haut de la grande tour on jouit d'une magnifique vue des Pyrénées.

Après avoir visité le château, le voyageur se trouve naturellement conduit à parcourir *le parc*. C'est un lieu de la plus grande beauté, d'où l'œil s'étend sur un vaste et brillant panorama. A vos pieds, c'est *le Gave de Pau* qui roule ses eaux agitées avec un bruit majestueux; au delà du Gave, c'est la ville, avec sa masse compacte d'édifices, que couronnent les riches coteaux de *Jurançon*, célèbre par le vin de ce nom, dont on sait que Henri IV but en naissant; et puis, sur le second plan, le *Pic du Midi*. Cette vue est belle; mais celle dont on jouit du haut de la tour du château n'est ni moins vaste ni moins imposante.

La *statue de Henri IV* est érigée sur la place Royale, d'où l'on jouit d'une vue magnifique des Pyrénées et des coteaux de Jurançon. En face se présente majestueusement le *Pic du Midi d'Ossau;* sur la gauche se voit le *Pic du Midi de Bagnères de Bigorre*. Au-dessous de la place coule le Gave de Pau. Au soleil couchant, cette vue est des plus imposantes, et l'on ne pouvait mieux placer la statue du Béarnais. Cette statue, qui fit partie de l'exposition du Louvre en 1842, est en marbre blanc des Pyrénées, et l'œuvre remarquable de M. Raggi.—L'habile statuaire a rendu avec

un rare bonheur les traits tout à la fois nobles et bons de ce roi, père de son peuple. La pose est majestueuse et naturelle, les ornements du costume sont riches et d'un fini parfait; la grandeur est plus que naturelle. Les bas-reliefs sont d'Etex. Le socle et le parquet noir et blanc qui l'entoure sortent des ateliers de M. Caillon, marbrier à Pau. L'inauguration du monument eut lieu le 28 août 1843, en présence de Mgr le duc de Montpensier.

Si Pau s'enorgueillit justement de son château aux nobles souvenirs, de sa belle position et des sites qui l'entourent, elle n'a guère lieu d'être fière des monuments qu'elle renferme. Cependant nous conseillons au voyageur de visiter ses diverses églises, parmi lesquelles on remarque l'*église Saint-Martin* qui renferme un tableau de Dévéria, et dans laquelle Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, fit sa première communion d'après le rite réformé; l'*église Saint-Jacques* dont le dôme est peint à fresques.

Les autres édifices publics offrant quelque intérêt sont: L'*hôtel Gassion,* situé près du château, et transformé en prison; le *collége,* fondé sous Louis XIII; la *préfecture,* à côté de laquelle se trouvent les curieuses archives de Béarn; l'*asile des aliénés,* l'un des plus beaux de France; l'*hospice* civil et militaire; l'édifice qui renferme les *écoles communales;* la nouvelle *halle;* la *chapelle* du couvent des *Ursulines;* la maison où est né Bernadotte, rue de *Tran*, 6, avec une inscription dorée sur marbre noir [1]; le *temple protestant;* la *caserne,* le *théâtre,* situé sur la place Grammont. L'ancien *hôtel de ville* a été démoli et transporté, ainsi que la *bibliothèque* publique, dans le bâtiment de la halle; un beau *palais de justice* a été construit sur cet emplacement.—L'ancienne église Saint-Louis, en face de la place Royale, va faire place à un *théâtre* et à un *cercle;* enfin un boulevard partant de la place Royale, formera une magnifique promenade qui conduira au château et au parc.

Du *pont* jeté sur le Gave et conduisant à la place Grammont, la vue est magnifique.

Le *cercle Béarnais*, place Grammont.

Le *cercle Henri IV,* place Royale.

[1] L'auteur du *Manuel indicateur*, etc., déjà cité, assure que cette indication est inexacte.

Tous deux admettent les étrangers sur la présentation d'un membre.

Promenades.—1° Le *parc*, qui dépend du château, fait partie du domaine de la Liste civile. Il est planté d'arbres séculaires et forme une promenade des plus agréables, très-fréquentée par les étrangers; on y jouit de beaux points de vue.

2° La *terrasse du château*, promenade que l'on doit traverser pour arriver au parc.

3° La *Basse-Plante* et la *Haute-Plante*.

4° Le *Bois-Louis*, situé au-dessous de la place Royale et qui s'étend le long du canal.

Commerce : Vins de Jurançon, cuisses d'oie, volailles, marrons renommés, chocolat, fabriques de toiles et de mouchoirs dits *de Béarn*, fabrique de stéarine.

Renseignements divers.—*Libraires :* Lafon, rue Henri IV, éditeur de l'excellente *carte des Pyrénées*, par Perret, laquelle se vend 3 fr. en feuille, et 5 fr. sur toile avec étui; et du *Tableau orographique de la chaîne des Pyrénées*, par Froissard, du prix de 2 fr. en feuille et colorié;

Auguste Bassy, rue du Collége, éditeur de vues et de costumes des Pyrénées et des *Souvenirs des Pyrénées : vues prises aux environs de Baguères-de-Bigorre, Baguères-de-Luchon, Cauterets, Saint-Sauveur, Barèges, les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes et Pau*. Ces vues, dessinées par Victor Petit, forment un magnifique album in-4°, élégamment relié;

Delrieu, place Grammont. On trouve dans ces trois librairies un assortiment varié de bonne librairie et de nouveautés, la papeterie et les articles de bureau ainsi que les *Itinéraires de Richard* et *Ad. Joanne*.

Cabinets de lecture : MM. Laussat, rue de la Mairie; Tonnet, rue du Collége; Gaugean, même rue.

Médecins : MM. Daran, médecin de l'hospice; Boutilhe, rue Serviez, 6; Cazenave, rue de la Préfecture, 19; Cazenave fils, rue des Arts, 1; Dortholau, rue de la Comédie, 6; Darralde, rue Latarie, 1; Houneau, rue Facture, 14; Mespec, place Grammont, 9; Roussille, rue du Château, 3; Terrier, rue Henri IV, 14.

Banquiers : MM. Bergerot, Fourcade, Mérillon.

Poste aux lettres, rue de la Préfecture 52.

Poste aux chevaux, place Grammont, 11.

Diligences et voitures publiques : pour Toulouse et Bayonne, Bordeaux et route, Tarbes, Bagnères, Cauterets, Baréges, Saint-Sauveur, Oloron et Orthez, Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes.—*Bureau :* place Grammont, 11. Service journalier.

Pour Bordeaux, tous les deux jours, passant par Orthez, Tarbes, Lourdes, et tous les établissements thermaux des Pyrénées.—*Bureau :* à l'hôtel de la Daurade.

Pour Oloron, Orthez, Tarbes, Bagnères, Bordeaux, Cauterets, Barèges et les autres bains des Pyrénées.—*Bureau :* chez Jacob, rue Henri IV, 9.—Service journalier.

Pour Tarbes et Bagnères; service quotidien, rue Serviez, 8.

On peut se procurer en outre, très-facilement, des voitures à volonté. (S'adresser au maître d'hôtel.)

ROUTE 7.

DE PARIS A PAU,

Par **Orléans, Châteauroux, Limoges, Périgueux, Auch** et **Tarbes.**

Chemin de fer jusqu'à Argenton, 808 kil.

De Paris à Orléans (V. R. 1re)...	122 k.	Argenton	5 k.
La Ferté-Saint-Aubin..	23	Le Fay...............	16
La Motte-Beuvron....	16	La Souterraine........	25
Nouan...............	7	Morterolles...........	16
Salbris..............	12	Chanteloube..........	12
Theillay............	12	La Maison-Rouge (Hte.-Vienne)...........	15
Vierzon..............	10	Limoges	14
Chéry...............	16	Aixe (Haute-Vienne)...	12
Reuilly	4	Chalus...............	23
Sainte-Lizaigne.......	9	Coquille	13
Issoudun............	8	Thiviers.............	15
Neuvy-Pailloux.......	11	Les Palissons.........	13
Châteauroux	16	Périgueux...........	19
Luant	12	Rossignol............	12
Lothiers............	5	St.-Mamest (Dordogne).	17
Chabenet	9	Bergerac.............	20

Castillonnez	25	Auch	18
Cancon	14	Vicnau	15
Villeneuve-sur-Lot	19	Mirande	10
La Croix-Blanche (Lot-et-Garonne)	15	Miclans	13
Agen	13	Rabastens	16
Astaffort	19	Tarbes	19
Lectoure	18	Bordes-d'Espoey	23
Montestruc	18	Pau	16

En sortant de la gare d'Orléans, le chemin décrit une courbe vers la droite, contourne Saint-Vincent et l'extrémité E. de la ville, à l'entrée du faubourg de Bourgogne, traverse la Loire sur un très-beau pont, en passant sur la pointe de l'île Charlemagne, puis à l'E. de Saint-Jean-le-Blanc, et, après avoir franchi plusieurs ruisseaux, affluents du Loiret, laisse à droite le *château de la Source* et celui de la *Corme*.

On traverse le bois de Saint-Père, et, croisant la grande route de Limoges, on pénètre dans la Sologne, pays où la terre, les hommes et les animaux ont une empreinte de tristesse. Après avoir traversé 20 kil. de plaines, jeté un coup d'œil sur les étangs, sur les massifs de pins, qui semblent n'avoir d'autre but que de rendre le paysage moins monotone, on arrive dans la riante vallée de Cesson, où est

La Ferté-Saint-Aubin (Loiret)—2,240 hab.—*station*.—Bourg bâti sur le Cesson. Le château remonte au XIIe siècle. Ses fossés sont alimentés par les eaux du Cesson. Il fut successivement la résidence de Henri de Sennetère, du maréchal de la Ferté, du maréchal Lowendahl.

Après cette station, la voie ferrée traverse un pays sombre et triste. On suit presque parallèlement la direction de la grande route, croisant celle de Chaumont-sur-Tharonne. On traverse l'étang des Baratins et la Canne, petite rivière. A gauche, sur la route, le château des Muids. On quitte le département du Loiret pour entrer sur celui de Loir-et-Cher, et une ligne droite conduit à

La Motte-Beuvron (Loir-et-Cher)—600 hab.—*station*.—Village, chef-lieu de canton.

On traverse les rivières le Beuvron et le Nouan, qui arrosent une contrée pittoresque. On s'arrête à

Nouan-le-Fuzelier (Loir-et-Cher)—1,300 hab.—Village sur la grande route de Paris à Toulouse.

Le railway suit une ligne droite, longeant de très-près la route et passant près des châteaux de Mont-Evray, de Mazire et des étangs d'Evray, de Chanceau, la Bourdinière, du Buisson ; on franchit la Sauldre, rivière, et l'on s'arrête à

Salbris (Loir-et-Cher)—1,500 hab.—*station.*—Bourg situé sur la Sauldre. Ce fut autrefois un établissement gallo-romain très-important; car les fouilles que l'on fait dans son territoire ne cessent de produire des antiquités.

Commerce : forges, fabrique de serges.

Voit. de corresp. pour Romorantin et Aubigny.

Le pays, toujours aride, continue d'être parsemé d'un grand nombre d'étangs. On traverse la Sauldre sur un beau viaduc, le Naon, la Rèze, pour atteindre

Theillay-les-Pailleux (Loir-et-Cher)—*station.*—Bourg sans intérêt.

A quelque distance de cette commune, le chemin de fer s'engage dans un magnifique tunnel de 1,500 mètres de longueur, qui conduit dans la vallée si riche et si pittoresque du Cher. Peu après on franchit la limite qui sépare le département de Loir-et-Cher de celui du Cher, on traverse une partie de la forêt de Vierzon, et, passant près du château du Fay, on tourne vers la gauche pour se rapprocher de la grande route, que l'on croise à la station de Vierzon.

Vierzon (Cher)—6,700 hab.—*station.*—(*Hôtels :* des Messageries, de la Croix-Blanche).—Ancienne ville sur la rive droite du Cher, dans un endroit fertile et agréable ; elle est bien bâtie et bien percée. Les maisons, couvertes en ardoises, lui donnent un aspect gracieux; le *canal du Berri,* qui passe non loin de ses murs, et surtout le chemin de fer du *Centre,* lui donnent une certaine importance commerciale.

Commerce : laines, moutons, vins, fer, fabriques de draps, serges.—*Voitures publiques* pour toutes les directions.

A 1 kil. 1/2, sur les bords du canal, se trouve le village de *Les Forges,* avec de vastes hauts fourneaux, où l'on travaille le fer du Berri sur une très-grande échelle. A Vierzon, le chemin de fer se bifurque : un de ses embranchements conduit à Bourges, Nevers et Moulins; l'autre se dirige sur Châteauroux et Limoges.

Châteauroux (Indre), *Castrum Radulfi.*—16,000 h. —*station.*—(*Hôtels :* de la Poste (Sainte-Catherine), propre

et bien tenu; de France; de la Promenade.)—C'est le chef-lieu du département.

Il faut arriver dans cette ville par la route de Tours, pour lui trouver quelque chose de pittoresque. On voit, à l'ouest, le vieux *château Raoul,* qui lui a donné son nom; au centre sont les *Cordeliers*, grand bâtiment transformé en caserne, et devant lequel, sur la place, s'élève la statue en bronze du général Bertrand, par Rude; à côté, l'*église* dite des *Cordeliers;* à l'est est un autre bâtiment qui fut un moment le siége de la sénatorerie, puis occupé par le lycée impérial.—L'*église Saint-Martin* renferme le tombeau de l'infortunée Clémence de Maillé, princesse de Condé et nièce de Richelieu, qui mourut de chagrin dans le vieux château, en 1694, après un emprisonnement de vingt-trois ans;—l'*eglise Saint-Landry;* l'*hôtel de la préfecture,* près du château, d'où l'on jouit d'une vue magnifique; le *théâtre;* l'*hôtel de ville,* où se trouvent réunis la mairie, le palais de justice et la bibliothèque publique.

Le *jardin public* et les promenades qui entourent la ville méritent d'être visités, ainsi que les cercueils en pierre des chevaliers de la Tour-Landry.

La ville de Châteauroux est loin d'être jolie; ses rues sont tortueuses, mal bâties, et en hiver, à cause de la boue, on n'y peut marcher sainement qu'en sabots; mais depuis quelques années, elle s'est beaucoup améliorée. On peut citer parmi les nouvelles constructions l'église Saint-Christophe, le couvent des dames de Chabanne.

Patrie de l'évêque Othon, qui accompagna saint Louis dans ses croisades, et du général Bertrand, connu par son noble caractère et son dévouement à l'empereur Napoléon.

Six grandes routes viennent aboutir à Châteauroux, et l'Indre, qui coule à ses pieds, alimente une quantité d'usines construites sur ses bords.

Chemin de fer pour Vierzon, Bourges, Tours, Orléans, Paris.—*Voitures publiques* pour Vierzon et le chemin de fer, Toulouse, Bordeaux, Limoges, la Châtre, Issoudun et Orléans.

Plus loin, à l'embranchement des routes de Paris et de Bourges, est le village de *Bourdieu,* dont l'abbaye en ruine sert de magasin à un brasseur.

Lottier ou **Lothiers** (Indre)—Village de 120 hab.

Argenton (Indre), *Argentomagus*.—5,400 hab.—Cette ville, dans une situation très-pittoresque, est traversée par la Creuse. On y remarque : le pont de pierre ; les ruines du *château fort* attribué à Pépin; le cirque antique ; les coteaux qui ceignent la ville; la belle collection d'histoire naturelle de M. Genitoux.

Le Fay (Indre)—150 hab.—Dépendance de la commune de Parnac.

A 10 kil. S. O. du *Fay*, on doit visiter

Saint-Benoit-du-Sault (Indre)—1,300 hab.—Petite ville bien bâtie et dans une situation délicieuse.—Visiter les rochers de la belle cascade de *Montgarno*.

Crozant (Creuse)—1,300 hab.—Village au confluent de la Sédelle et de la Creuse, à 12 kil. de la Souterraine.—On y voit les restes imposants d'un *château fort* bâti par les rois visigoths, l'une des quatre maisons royales de la Marche : quelques parties des murs ont 6 mètres 50 centimètres d'épaisseur ; le puits, de forme conique et très-profond, est construit avec beaucoup d'art ; près de cet endroit est une tour carrée d'environ 25 mètres de hauteur, et plus loin cinq autres tours, dont deux carrées et trois rondes. Ce château fut démoli en partie sous le ministère du cardinal de Richelieu.—Dans les environs, mines de cuivre.

Le Dorat (Haute-Vienne)—2,400 hab.—Petite ville sur la Sèvre ; possède une *église* remarquable, fondée, assure-t-on, par Clovis.

Magnac-Laval, petite ville du même arrondissement, possède quelques ruines dignes de la curiosité de l'archéologue, entre autres celles du château des ducs de Laval. On passe à

Bessines (Haute-Vienne)—2,100 hab.—Dans le cimetière de ce village est une figure de sphinx antique.

Près du village de *Chanteloube* (Haute-Vienne) est une mine d'étain; on trouve ensuite le village de *Razès ;* sur la hauteur à gauche on aperçoit un *tumulus*.

La Souterraine (Creuse).—3,700 hab.—Petite ville sur la Sédelle. Elle existait du temp des Romains.—*Commerce :* cuirs, toiles, fil, chanvre, tuiles.

Morterolles (Haute-Vienne) — 650 hab.—Village.

Chanteloube (Haute-Vienne) — 70 hab —Hameau de la commune de Razès.

La Maison-Rouge (Haute-Vienne). — 50 hab. — Hameau de la commune de Nieul.

Limoges (Haute-Vienne) — 40,000 hab. — (*Hôtels :* de la Boulle d'Or, du Lion d'Or, Richelieu, du Périgord, Caillaud, du Commerce.)

Cafés : National, Prudomme, Portal, de l'Europe.

Bains : Chinois, du Pont-Neuf.

C'était l'ancienne capitale des *Lemovices*, et plus tard de la province du Limousin, aujourd'hui chef-lieu du département de la Haute-Vienne, de la 21e division militaire, avec cour d'appel, évêché, académie, tribunaux de première instance et de commerce ; chambre consultative des arts et manufactures, société d'agriculture, sciences et arts; lycée, école préparatoire de médecine, maison centrale de détention, etc.

Cette ville est située sur le penchant d'une colline, sur la rive droite de la Vienne, à laquelle elle touche par trois faubourgs, aboutissant à trois ponts, dont deux fort anciens et d'une construction assez bizarre, et un nouveau bâti depuis 1830, d'une architecture hardie et imposante. Ses maisons sont généralement bâties en pierre jusqu'à la hauteur du rez-de-chaussée, et le reste en bois, ce qui donne à l'ancienne ville surtout un aspect assez désagréable. Cependant quelques nouveaux quartiers ne le cèdent en rien, par leur élégance aux belles villes de l'intérieur. L'air y est pur et le sang très-beau, surtout chez les personnes du sexe.

Limoges, avant la révolution, possédait beaucoup de monuments religieux, dont plusieurs étaient fort curieux pour leur antiquité : parmi ceux que le vandalisme révolutionnaire n'a pas détruits, nous citerons la *Cathédrale*, dédiée à saint Étienne, bel édifice gothique inachevé et dont des réparations récentes ont complété entièrement le chœur ; sa construction est de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XIVe ; l'église actuelle remplace celle qui fut détruite par les Anglais, et qui avait été bâtie au XIe siècle sur l'emplacement d'un temple de Jupiter, détruit ou changé de destination vers le IVe siècle. On y remarque le jubé, dont les bas-reliefs représentent les travaux d'Hercule et qui soutient un orgue magnifique ; de beaux vitraux gothiques, un maître-autel en marbre noir, quelques tombeaux plus ou moins mutilés d'évêques ou princes de Limoges, et enfin son clocher, tour carrée très-élevée, d'un style et d'une architecture diffé-

rents, dont on fait remonter la construction à la fin du XIIe siècle. Il a été plusieurs fois détruit en partie par la foudre, et aujourd'hui il manque de flèche, qu'on n'a pas rebâtie depuis le dernier accident de ce genre. Depuis 1840, il a été fait d'importants travaux à ce monument qui a été complétement achevé dans ce qu'il y avait de commencé, c'est-à-dire le chœur et le transsept ; le magnifique autel a changé de place, et les tombes mutilées des anciens évêques ou comtes de Limoges, qui entouraient le chœur, ont subi de notables réparations.—L'*évêché*, bel édifice construit au XVIIIe siècle, et orné de beaux jardins descendant en amphithéâtre presque jusqu'à la Vienne.—L'*église Saint-Michel des Lions*, remarquable par la légèreté de sa voûte et de ses piliers, par deux lions en pierre placés à côté de la porte d'entrée, du côté du sud, et qu'on croit avoir appartenu à un ancien palais romain, et par une boule énorme placée à l'extrémité de son clocher, qui a 69 mèt. de haut.—L'*hôtel de ville*, ancien couvent restauré ; l'*hôpital*, la *maison centrale*, la *préfecture*, le *lycée*, l'*ancienne cour royale*, aujourd'hui le *musée*, vastes édifices bien appropriés à leur destination ; le nouveau *théâtre*, bâti sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Martial ; les *casernes*, le nouveau *palais de justice* et le nouveau *marché* de comestibles, bâtis depuis 1820, sont de bon goût et dignes d'être remarqués.—Les *promenades :* le *Champ-de-Juillet*, la *place d'Orsay*, construite sur l'emplacement des anciennes arènes, la place et l'avenue de Tourny, les boulevards.—La *fontaine d'Aigoulène* (*aqua lenis*), remarquable par la grande quantité d'eau qu'elle fournit à presque toute la ville, et par son bassin d'une seule pierre de 12 mèt. de circonférence.—Le nouveau Marché couvert.— La *maison des Templiers;* le *lion* du *portail Imbert*. — Les amateurs d'antiquités pourront encore visiter : la *colonne milliaire* du séminaire, un *grand rippe*, derrière la cathédrale, celui d'*Origamus*, rue des Allois ; les pierres tumulaires de *Pelinus*, *Canitogus*, *Maria Paulina*, *Julia Annonia*, *Sulpicia Regina*, *Julia Insidiola*, *Sulpicius Fidus*, du grammairien *Blesianus*, de Bourges ; d'*Annia Annota*, etc., à la pépinière Bardy, près de la place d'Orsay ou des Arènes. Dans ce même jardin, on voit des sculptures romaines et un grand *lion* de granit.—Le tombeau de *Sabinianus* et de *Sabineus*, au jardin de la préfecture : un *sphinx* de granit, même jardin.

Limoges possède encore une *Bibliothèque* de 12,000 volumes, ouverte tous les jours, un *Musée* et trois pépinières.

Industrie et commerce. — Belles manufactures de porcelaine, dont les produits sont fort estimés; fabrique de draps, droguets, flanelles, mérinos; une fonderie; de belles papeteries; une fabrique d'instruments aratoires; des clouteries, de belles imprimeries. Il s'y faisait, il y a peu d'années, un commerce considérable en chevaux, dont la race était très-estimée pour la cavalerie; — toiles, grains, châtaignes, eaux-de-vie et liqueurs très-estimées, sel, fer, émaux, étoffe dite limousine; imprimeries et librairies.

Voitures publiques tous les jours pour Paris, Lyon, Toulouse, Bordeaux et route, Poitiers, Angoulême, Moulins et toutes les villes environnantes. Correspondance avec le chemin de fer du Centre. — *Voitures* pour tous les environs.

Limoges a vu naître Clément VI, Grégoire XI, d'Aguesseau, Vergniaud, conventionnel; le maréchal Jourdan, Dupuytren, Ventenat, de Bourdeau, Michel Chevalier, le docteur Cruveilher, le maréchal Bugeaud.

Excursions :—*Isle*, à 5 kilomètres de Limoges, possède de belles papeteries et une imprimerie dont les mécaniques sont mues par la Vienne.

Boisseuil (Haute-Vienne), à 8 kilom. S. E. de Limoges, village situé au milieu des montagnes, sur l'une desquelles on remarque les magnifiques ruines de l'antique *château de Chalusset*, les plus curieuses et les plus considérables du département.

Solignac (Haute-Vienne)—2,000 hab., à 8 kilom. S. S. E. de Limoges. Petite ville qui doit son origine à une abbaye de bénédictins, fondée, en 631, par saint Éloi, ministre du roi Dagobert. *L'église* de ce monastère est très-curieuse; elle date du règne de Louis le Débonnaire; sa forme est celle d'une croix latine, sans piliers ni collatéraux. Les parois des murs de la nef offrent des ornements d'un style barbare et quelquefois obscènes; le clocher s'écroula en 1783, et fut reconstruit depuis cette époque dans le goût moderne.

Ouvrages a consulter : *Historique monumental de l'ancienne province du Limousin*, par J.-B. Trepon, 1 gros vol. in-4°, orné d'un grand nombre de lithographies; Limoges.— *Indicateur limousin*, par M. Ardant.—*Nouvelles éphémérides de Limoges*, par Laurent, in-8°, 1827; Limoges. — *Tableau*

descriptif de la ville de Limoges, par Gillier, in-8°, 1838.—L'*Indicateur limousin*, in-8°, par Maurice Ardant.—*Description des monuments de la Haute-Vienne,* par Alloux, 1 vol. in-8° (rare).

Aixe (Haute-Vienne)—2,870 hab.—Petite ville sur la Vienne.—L'ancien château, habité par Henri le Vieux, roi d'Angleterre, et par Jeanne d'Albret, a été démoli. Vestiges d'antiquités romaines.

Chalus (Haute-Vienne)—2,100 hab.—Petite ville dans une situation pittoresque, sur la Tardoire.—Visiter les ruines du *château Chabrol;* en face est un gouffre où se perd une partie des eaux de la Vienne; la vieille tour tout près de laquelle fut blessé mortellement Richard Cœur-de-Lion, en 1199; une chapelle antique. *Commerce :* chevaux et mulets.

La Coquille (Dordogne).—Village de la commune de Sainte-Marie.

Thiviers (Dordogne) — 2,400 hab. —Chef-lieu de canton.—*Commerce :* papier, cuirs, briques, bestiaux, fromages, truffes.

Hautefort (Dordogne) — 1,500 hab. — 30 kil. E. de Thiviers possède de magnifique château élevé sur la crête d'une colline voisine.

Les Palissons (Dordogne)—20 hab.—Ecart de la commune de Sorges.—Maison isolée près de laquelle sont les pittoresques ruines du *château de Chabannes.*

Périgueux, *Vesuna* ou *Petrocorii* (Dordogne)[1]—13,550 hab.—(*Hôtels :* de France, l'un des plus beaux de la contrée; du Chêne-Vert; des Messageries; Vedrenne; du Périgord, bien tenu, sur le boulevard.)—Chef-lieu de préfecture, sur l'Isle; avec évêché, lycée, ancien couvent de bénédictins, école normale, tribunaux, musée d'antiquités, bibliothèque de 13,000 vol., ornée du buste de Montesquieu, théâtre, bains.

On y remarque : les ruines d'un *amphithéâtre*, la *tour de Vésone,* de 136 mètres d'élévation, sans portes ni fenêtres; plusieurs restes d'aqueducs, des vestiges de bains, des médailles et une pierre milliaire prouvant que Périgueux fut

[1] Galli impetrant Petrocoriis quina millia.

CÉSAR.

habité par les Romains;—l'*église de Saint-Front*, qu'on croit antérieure au xe siècle, excepté sa haute tour de 160 mètres d'élévation : dans une chapelle, un relief en bois représentant l'*Annonciation*;—l'*église de la Cité* ou de *Saint-Étienne*, édifice du ixe ou xe siècle, abattu en partie en 1620, et reconstruit sur le plan primitif;—près du gouffre de Toulon, l'*église Charles* ou *hôpital Charles*, dont les parties les plus anciennes remontent à Charlemagne;—la statue de *Fénélon*, érigée le 17 août 1840; celle de *Montaigne*, en bronze, devant le *palais de Justice*, bel édifice de style grec, nouvellement construit; le *séminaire*, l'*abattoir*, le *château des Barrières*, l'*hôtel de la Préfecture*;—le *camp de César* ou de l'un de ses lieutenants, en face de la cité;—le *péristyle fortifié du temple de Mars*, où l'on remarque deux tours adossées à l'antique mur d'enceinte et présentant un aspect monumental;—les promenades de *Tourny*, de la *Pelouse*, du *Triangle*, du jardin public, et surtout la *nouvelle ville* aux constructions nobles et élégantes, qui, depuis quelque temps, s'est élevée à côté de l'ancienne cité, dont les rues sombres, froides et étroites, renferment encore quelques maisons curieuses du xvie siecle, entre autres une au coin de la rue de l'Aiguillerie, qui date de 1518; deux autres dans la rue Taillefer, nos 31 et 37; une quatrième au bout de la rue de la Sagesse, etc.

A *Marsac*, la fontaine qui a flux et reflux.

A très-peu de distance de la ville sont les ruines d'un *amphithéâtre* antique, qui était composé de deux étages d'ordre corinthien, et qu'on appelle maintenant le musée Chambon, avec un jardin, au milieu duquel se trouve une pyramide placée sur le tombeau du fondateur, où se lit une inscription curieuse; l'*aqueduc du Petit-Change*, cotoyant la nouvelle route de Lyon, et dont l'établissement peut remonter au xe siècle.

Commerce : porcs, châtaignes, pâtés de perdrix, dits *pâtés de Périgueux*; bestiaux, truffes, bois, fer.—*Voitures publiques :* tous les jours pour Bordeaux, Paris, Brives, Sarlat, Bergerac, Nontron, Agen.

OUVRAGES A CONSULTER.—*Antiquités de Vésone*, par M. le comte Wilgrin de Taillefer, 2 vol. in-4o.

Rossignol Dordogne)—Ecart de la commune de Chalagnac.

Saint-Mamest (Dordogne)—50 hab.—Hameau de la commune de Douville.

Bergerac, *Bergeracum* (Dordogue)—10,410 hab.—(*Hôtels :* des Princes; de la Boule-d'Or; du Voyageur.)—Cette ville ancienne, généralement mal bâtie, avec des rues étroites, excepté la rue et la place du marché, est située sur la Dordogne, au milieu de vignobles;—sous-préfecture, tribunal civil et de commerce, petit séminaire, collége, église consistoriale; jolie salle de spectacle. — Elle était autrefois fortifiée.—On y remarque : le *pont* de cinq arches sur la Dordogne, le *théâtre,* la *bibliothèque,* où se trouve un beau portrait de Gabrielle d'Estrées.—Patrie du duc de Biron, décapité par ordre de Henri IV.—*Commerce :* vins, papiers.—*Voitures publiques* pour Agen, Bordeaux, Périgueux.

Castillonnez (Lot-et-Garonne). — 2,100 hab. — Petite ville sur le Dropt, chef-lieu de canton. Il faut aller visiter

Lauzun, petite ville sur une éminence et fermée par des murailles.—On y voit les ruines d'un ancien château fort *Commerce :* grains, vins, bestiaux.

Biron (Dordogne), village de 1,200 hab.—30 kil. E. de Castillonnez.—On y voit le magnifique château de l'illustre maison de Gontaut et le tombeau du maréchal de Biron, décapité, le 31 juillet 1602, pour crime de haute trahison. La vue dont on jouit de ce lieu est magnifique. On aperçoit, par un temps clair, les Pyrénées, éloignées de près de 20 kil.

Cancon (Lot-et-Garonne)—1,650 hab.—Chef-lieu de canton.

Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne)—13,220 h. — *Hôtels :* de France; Lamoureux; Delor. — Ville du XIIe siècle, bâtie au cordeau par le duc Alphonse, frère de saint Louis, et divisée en deux parties communiquant par un pont antique, l'un des plus grands et des plus hardis qu'il y ait en France; son arche principale a 36 mètres d'ouverture, 18 mètres de hauteur et 1 mètre 50 cent. d'épaisseur.—Sous-préfecture, tribunal civil et de commerce, bibliothèque, société d'agriculture, excellent pensionnat de demoiselles, dirigé par Mlle Hollier; établissement d'éducation des dames de la Croix, vaste édifice; une salle d'asile, association pour l'extinction de la mendicité, etc., bains, pépi-

nières d'arbres fruitiers.—On y remarque : La *place publique,* entourées d'arcades ; les *boulevards*, deux vieilles tours, la *maison du duc Alphonse,* le *théâtre,* les *moulins,* les *haras*, l'*hospice Saint-Cyr.*—*Commerce :* prunes, fruits, vins, bestiaux, filature de soie, imprimerie.

Voitures publiques tous les jours pour Agen, Bordeaux, Cahors, Périgueux.

A *Eysse*, 1 kil. de Villeneuve, ancienne et célèbre abbaye dont les bâtiments servent aujourd'hui de maison de détention, et renferment environ 1,400 détenus. Cette maison doit être considérée maintenant comme un immense bazar d'industrie, telle que marbrerie, ébénisterie, clouterie, etc.

Dans les environs de Villeneuve, un grand nombre de châteaux en ruine très-curieux.

La Croix Blanche (Lot-et-Garonne)—50 hab.—Hameau de la commune de Fauguerolles.

Agen (Lot-et-Garonne), *Ageno*, puis *Nitiobrigum*, cité des Nitiobriges, enfin *Aginum*, après la conquête des Romains, qui l'embellirent.—16,050 hab.—*Hôtels :* du Petit-Saint-Jean, agrandi et remis à neuf, chez Baron, renommé par ses *terrines* dites de *Nérac,* ses pâtés aux truffes, dont il fait des envois, et sa bonne cuisine ; de France, tenu par M. Cazanobes, successeur de M. Gauthier, et gendre de M. Lointier, de Paris : bonne maison ; ces deux hôtels sont sur la promenade, à l'entrée de la ville ; au centre de la ville, l'*hôtel Georges.*

Agen, ville ancienne située sur la Garonne, chef-lieu de préfecture, possède cour d'appel, évêché, deux séminaires, collége, théâtre, bibliothèque de 18,000 vol., bains publics, pépinières. Elle fut fondée par les Gaulois; les Romains s'en rendirent maitres; les Huns, les Vandales la saccagèrent successivement.

On y remarque : L'*église de Saint-Caprais*, la plus ancienne et la plus intéressante de la ville. Grégoire de Tours en fait mention dans son *Histoire des Francs*. Elle fut complétement ruinée par les Normands, rétablie au XIe siècle, terminée au commencement du XVIe siècle. Le chœur et le transept sont remarquables par la perfection du style auquel ils appartiennent. Avant la révolution, cette église était desservie par un chapitre collégial. Elle est devenue cathédrale depuis la destruction de l'église Saint-Étienne.

Le clocher appartient aux restaurations modernes. On doit visiter, à côté de Saint-Caprais, la chapelle du cloître de l'ancien chapitre : on y voit des chapiteaux remarquables et deux tombeaux antiques.—L'*église des Jacobins*, fondée par les dominicains vers le milieu du XIIIe siècle; elle n'offre d'intéressant que sa façade, de construction qui paraît avoir été souvent adoptée par les religieux de cet ordre. Sa nef est partagée en deux par trois piliers cylindriques; son clocher élancé et les fenêtres accusent parfaitement le caractère de son époque.—L'*église de Saint-Hilaire*, bâtie par les cordeliers vers le milieu du XIVe siècle, est peu remarquable, mais on peut visiter à côté le clocher des Pénitents-Blancs, qui dépend de Saint-Hilaire; sa base est couronnée par une zone de pierres de petit appareil et qui doivent provenir des débris de l'antique *Agenaum*.—L'*église Sainte-Foi*, de construction assez lourde; le chœur y fut ajouté au XVIe siècle.—L'*ermitage Saint-Vincent*, situé sur le mont Pompéjac, qui domine la ville, fut autrefois célèbre par l'habitation de saint Caprais et de saint Vincent. Louis XIII et la reine Marguerite l'ont visité tour à tour et doté. Il est aujourd'hui occupé par un couvent de carmes déchaussés. De ce point la vue est immense: on aperçoit les Pyrénées. L'*hôpital de Las*, ou *Saint-Jacques*, fondé par Antoine de Las de Gayon; Mascaron en posa la première pierre le 8 avril 1686. Situé sur les bords de la Garonne, il présente un coup d'œil magnifique; sa chapelle moderne est décorée avec luxe; l'autel, en marbre blanc d'Italie, est un chef-d'œuvre de sculpture. La révolution en avait dispersé les diverses parties, qui ont été heureusement réunies. On y remarque les fresques de Bezard et le tombeau de Mascaron; la chaire en marbre blanc.—Le *grand séminaire*. Mascaron en jeta aussi les fondations en 1684; une aile y fut ajoutée il y a quelques années, et la chapelle en fut décorée par Tartas; les peintures de la voûte méritent une attention particulière. Le gouvernement vient d'accorder les fonds nécessaires pour la construction d'une autre aile.—La *préfecture*, le *pont-canal*, les magnifiques promenades; une élégante passerelle suspendue sur la Garonne et d'une seule travée; un pont de pierre, des quais magnifiques construits en pierre de taille; de vastes et nombreux bassins dans le canal, séparés par de nombreuses écluses; la prise d'eau

à la Garonne et la descente du canal en rivière; le *théâtre*, bâti avec des débris de l'ancienne cathédrale Saint-Etienne; les derniers restes de cet important édifice ont été remplacés par la halle, de construction moderne; les anciennes fortifications.—*Commerce :* blé, vins, eaux-de-vie, bonnes prunes; manufactures d'indienne, molleton, serges, cotonnades.

Agen est la patrie de Sulpice-Sévère, de Jules et de Joseph Scaliger, de Palissy, inventeur d'une belle espèce de poterie de terre; de Lacépède, du général Lacuée, de Bory-Saint-Vincent, des poëtes Raymond Noubel et Jasmin, etc.

Ouvrages a consulter.—*Mémoires sur quelques antiquités de la ville d'Agen*, par Chaudruc de Crazannes.

Malle-poste tous les jours pour Auch et Pau, pour Limoges, pour Bordeaux et Toulouse.

Voitures publiques pour Bordeaux, Toulouse, Auch, Villeneuve-d'Agen, Aiguillon, Port-Sainte-Marie, Astaffort, Condom, Lectoure, Nérac.

Bateaux à vapeur sur la Garonne jusqu'à Bordeaux en 8 h.; les bateaux sont petits et ne prennent point de voitures.

Astaffort (Lot-et-Garonne)—2,700 h.—Petite ville sur le Gers, chef-lieu de canton.

Lectoure (Gers), *Lactora*.—6,300 hab.—(*Hôtel :* de l'Univers.)—Ville très-ancienne, assise sur une montagne dont la base est arrosée par le Gers. La plupart des rues sont en pente. Sous-préfecture, tribunal civil, collége communal, bains.—Au sommet de la montagne s'élevait autrefois l'antique et célèbre *château de Lectoure*, dont il ne reste plus aucun vestige. Du bastion, une de ses places, on découvre une des vues les plus ravissantes qu'on puisse trouver en France. D'immenses et vastes prairies, à travers lesquelles serpentent les eaux du Gers, s'offrent à vos yeux: plus loin, un bois antique et touffu; à l'horizon, les Hautes-Pyrénées, dont les cimes blanchies par des neiges éternelles semblent se perdre dans les nuages.—On a découvert à Lectoure beaucoup d'inscriptions tauroboliques, la plupart remontant au règne de Gordien III. Plusieurs débris antiques sont enchâssés dans les murs de la grande salle de l'*hôtel de ville*, et dans les piliers des halles. La *fontaine* est un monument antique et curieux qui se voit au bas de la montagne.

Suivant une ancienne tradition, elle fut dédiée à Diane, qui avait un temple tout auprès.—*Eglise* de style saxon-gothique, surmontée d'un haut clocher carré et de beaux bains publics. La statue en marbre du maréchal Lannes, élevée sur l'esplanade.—*Commerce :* blé, vins, eaux-de-vie, bétail, cuirs renommés, serges.—Patrie du maréchal Lannes.

Excursions:—*Saint-Clar* (Gers)—1,700 hab.—12 kil. S. E. de Lectoure.—*Hôtel :* de l'Etoile.—Saint-Clar possède une grande fabrique de rubans de fil.

Fleurance (Gers)—4,820 hab.,—à 8 kil. S. S. E., a une belle place, un hôpital, une usine et commerce en minots.

Saint-Avit (Gers)—500 hab.—Petit village à 5 kil. N. E. de Lectoure.—A peu de distance, magnifique château gothique.

Montastruc (Gers)—800 hab.—Bourg sur le Gers. Bains martiaux,

Auch (Gers), *Auscii, Augusta Ausciorum.*—12,200 hab. —(*Hôtels :* de France, où descendent les voitures pour Agen et Tarbes; de la Paix, d'où partent aussi des diligences.)—Chef-lieu de préfecture, assis sur une élévation considérable. Archevêché, grand et petit séminaires, dont la bibliothèque et les collections scientifiques sont très-riches; tribunaux de première instance et de commerce, lycée impérial, salle de spectacle, bibliothèque publique de 6,000 vol., musée, cabinet de physique, écoles de dessin et d'architecture.—La place, située sur la partie la plus élevée, est terminée à l'O. par une promenade charmante d'où l'on aperçoit les Pyrénées; la *cathédrale*, dédiée à sainte Marie, monument magnifique du XVI[e] siècle, commencé sous le règne de Charles VIII et terminé sous Louis XIV; elle est surnommée la reine des métropoles : on admire les chapelles souterraines, les tours, les vitraux, qui sont très-beaux et qui ont été peints, au XV[e] siècle, par Arnaud de Moles; les boiseries du chœur, les mausolées. La longueur de ce bel édifice est de 106 mètres, et sa largeur de 24; les sculptures qui le décorent sont remarquables par le fini et la légèreté des formes.—L'escalier de granit, de 200 marches, qui conduit de la haute à la basse ville; la *halle aux grains*, construite en 1840; le *château du Garros*, où est installé l'établissement de remonte; l'*hôpital*, le *théâtre*, l'*hôtel de ville*, le *palais archiépiscopal*, la *préfecture*, autrefois le *palais prima-*

tial; la *statue de M. d'Etigny*, intendant de la province, dont la mémoire est singulièrement révérée à Auch; les casernes de cavalerie, les quais.—*Commerce :* vins, eaux-de-vie, céréales, fruits estimés, laines, cadis, burats, plumes.—Auch est la patrie de Roquelaure, de l'amiral Villaret-Joyeuse, du général Dessole.

Dans les environs, le *château de Mazère* remarquable par son architecture, ancienne résidence des archevêques d'Auch. —Les ruines du château de Roquelaure.

Excursions — A 17 kil., *Bassoues*, petite ville du moyen âge : tour gothique bien conservée, fortifications.

Bernède, église monumentale très-belle.

Labejean (Gers). — Village de 640 hab.

Mirande (Gers). — 3,500 hab — (*Hôtel :* Dupuy, bonne maison, bains magnifiques avec jardin) —Petite ville de 1289, fondée par Centule, sur la Baise; siége de sous-préfecture. Elle est bien bâtie, possède quelques belles constructions, et est ceinte de bonnes murailles. De la place qui en occupe le centre, on voit ses quatre portes. — Dans les environs, ruines de l'ancien *château de Saint-Jean-de-Léziau*. — *Com. :* vins, eaux-de-vie, chevaux, bestiaux, volailles, laines.

Miélan (Gers). — 2,050 hab. — Petite ville, chef-lieu de canton. — De sa jolie promenade on découvre parfaitement les Pyrénées. — *Com. :* moutons renommés.

Rabastens (Hautes-Pyrénées). — 1,600 hab. — (*Hôtels :* de l'Ancienne-Poste ; de Castille.) — Bourg jadis fortifié, dans une heureuse situation, au milieu de la plaine de Bigorre. Il est généralement mal bâti.

Le chemin, depuis ce bourg jusqu'à Tarbes, est droit, planté de noyers, et de niveau comme l'allée d'un parc.

Tarbes, *Tarba*, (Hautes-Pyrénées). — 14,000 hab.

Sur les bords de l'Échez, aux rives de l'Adour,
Dont l'onde détournée arrose ce séjour,
Et dans son sein se divise et serpente,
Quelle est cette cité si fraîche et si riante,
Dont le toit d'ardoise embellit
Les murs de marbre et de granit!

M. S.......

(*Hôtels :* grand hôtel de la Paix, tenu par Beccas, sur la

place Maubourguet, excellente maison, confortable et bien fréquentée. Des fenêtres de cet hôtel, donnant sur le jardin, on jouit de la vue des Pyrénées ; c'est là que descendent les messageries et d'autres voitures pour les eaux thermales. — *Hôtel* du Grand-Soleil, tenu par Carrère, au N.-O. de la place Maubourguet ; il y descend aussi les diligences des Pyrénées. — *Hôtel* de l'Europe, en face de ce dernier. — *Hôtel* du Commerce, entièrement restauré, et recommandable par sa bonne tenue. — *Avis aux gourmets :* Les coquilles aux champignons sont fort bien préparées aux hôtels de Tarbes.)

Principaux cafés : Candellon ; Gaye ; Tortoni ; Divan ; de la Brasserie ; tous sur la place Maubourguet. *Bains* Perré, près de la place Maubourguet, avec jardin, remarquables par leur bonne disposition et le luxe de leur décoration.

Tarbes[1], située sur les rives de l'Adour, est une ville très-ancienne et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Pendant les guerres de religion, elle fut détruite, et rebâtie plusieurs fois. Le Bigorre, dont Tarbes était la capitale, faisait partie de l'ancienne Gaule et en partagea la destinée. Il ne reste de son antiquité que quelques édifices tels que le Château des comtes de Bigorre, aujourd'hui la prison, le fort de Bigorre, actuellement la cathédrale, et les Carmes, avec leur clocher élancé, aujourd'hui l'église Sainte-Thérèse, ornée de beaux tableaux par un artiste distingué de Tarbes. Les rues de Tarbes sont larges, propres, bien aérées et arrosées par les eaux de l'Adour ; les murs sont généralement construits avec des cailloux roulés par la rivière ; cependant beaucoup d'habitations sont en pierre de taille et en marbre du pays.

Tarbes, chef-lieu du département, possède : préfecture ; évêché, érigé dans le IVe siècle ; *cathédrale*, dans laquelle on voit un baldaquin magnifique, supporté par des colonnes de brèche antique apportées d'Italie. Palais épiscopal, grand séminaire, lycée, école de dessin et d'architecture, société d'agriculture et de belles-lettres, société philarmonique où

[1] Un poëte latin a dit de Tarbes : *Clara situ, speciosa solo, jucunda fluentis*, éloge qui n'est pas exagéré. L'existence de cette jolie ville remonte au delà de l'ère romaine, et Tibulle en parle dans ses *Élégies*.

les nombreux dilettanti de la ville se réunissent deux fois par semaine, et où ils accueillent avec empressement, dans leur belle salle nouvellement construite, les célébrités artistiques de passage dans cette localité. — *Hospice,* qui vient d'être agrandi; beau *Palais de Justice,* construit en 1853 et 1854; bibliothèque publique, musée, théâtre, jardin des plantes, pépinière. — *Observatoire :* ce vaste et bel établissement a été donné, en 1853, par feu M. Massey, ancien directeur des pépinières de Versailles. On peut dire que c'est, après celui de Paris, le plus beau de France. La ville de Tarbes doit ériger une statue au donateur. — Grand *dépôt d'étalons,* superbe établissement, entièrement reconstruit en 1852. — Caserne de cavalerie, une des plus belles de France. — Beau pont sur l'Adour. — Visiter les usines de MM. Salaignac et Compagnie, renfermant une fonderie de métaux, une fabrique de papier, une filature de coton et des métiers à tisser; celles de MM. Menardet et Compagnie, scieries mécaniques à placage, etc.

Les *allées Napoléon* forment une vaste et délicieuse place, plantée d'arbres, et sont le rendez-vous, les dimanches et les jeudis, d'une foule de promeneurs, attirés surtout par la musique du régiment en garnison.

Commerce : vins blancs estimés, bestiaux, quincailleries, épiceries, draperies, fabriques de papier, tanneries.—Grand marché tous les quinze jours.

Malle-poste tous les jours, pour Pau et Bayonne, Auch et Toulouse, Agen et Limoges. — *Voitures publiques* pour Bordeaux, Toulouse, Bergerac, Saint-Gaudens, Pau, Bagnères-de-Bigorre et de Luchon, Saint-Sauveur, Cauterets.

Tarbes est la patrie du conventionnel Barrère.

Pau (V. route 6).

ROUTE 8.

DE PAU AUX EAUX-BONNES,

42 kil.

Gan..................	8 k.	Bielle................	4 k.
Sévignac..............	13	Laruns................	8
Louvie................	5	Eaux-Bonnes...........	4

Durée du trajet : 6 h. en allant, et 4 h. en revenant.— Prix des places : 6 fr et 7 fr.

Une voiture particulière coûte de 20 à 30 fr. — On trouve sur cette route une poste bien montée pour ceux qui veulent voyager dans leur propre voiture : le relais est à Louvie.

En quittant l'antique berceau de Henri IV, le voyageur traverse le *gave de Pau* sur un beau pont de pierre de sept arches, qui date de 1748 ; de belles avenues d'acacias, de peupliers et de platanes le conduisent dans le riant vallon arrosé par les eaux sinueuses et limpides du *Néez*, dont on suit la rive gauche : à droite on aperçoit le village de *Jurançon*, avec ses belles plantations de chênes et son vignoble, passant pour le meilleur des Pyrénées ; à gauche on remarque la propriété de M. Bernadotte, cousin du roi actuel ; on traverse le Néez sur le pont d'*Oly*, qui tire son nom (huile) de la tranquillité des eaux du Néez en cet endroit. Un peu plus loin, sur la gauche, il faut s'arrêter un instant pour voir la mosaïque récemment découverte par un Anglais, M. Baring. Après une marche d'environ 8 kilom., on rencontre le village de

Gan (*B. Pyrénées*), renommé pour ses vins et pour avoir donné naissance à Pierre Marca, l'historien du Béarn, qui fut aussi archevêque de Paris. Il naquit en 1594, dans le château que vous apercevez sur votre gauche, et dont l'architecture présente quelque intérêt ; Gan passe aussi pour avoir vu naître Cujas ; sa source minérale, autrefois très-fréquentée, a été délaissée pour les établissements plus modernes que nous allons décrire.

Au delà de Gan les collines se rapprochent et laissent apercevoir des bancs continus de roches d'un calcaire blanc, qui traversent le lit de la rivière. Dans toute cette partie du vallon, les vignes sont conduites sur des treilles, ou bien on les laisse grimper sur les arbres, d'où leurs jeunes pousses tombent et se balancent gracieusement sur les haies ; le buis se plaît aussi dans ce riant canton, et atteindrait une grande hauteur, si on ne l'écourtait pas. — Un peu plus loin, à la jonction des routes d'*Oloron* et de *Nay*, se trouve

Rébénac, dominé vers la droite par le château de *Bitaubé*, traducteur d'Homère ; sous le pont construit à l'entrée du village, le Néez produit une cascade charmante.

Non loin de là s'élève, sur la gauche, la masse de marbre

gris que les habitants nomment le *pic de Rébénac*, d'où la vue s'étend sur toutes les communes d'alentour. C'est de la base de ce roc, à des profondeurs que l'on ne peut sonder, que jaillit en bouillonnant la source principale et énorme du *Neez*.

De ce point, une montée longue et ennuyeuse conduit le voyageur au village de

Sévignac, situé sur le sommet de la chaîne qui sépare le *Neez* et les autres courants qui se jettent dans le *gave de Pau*, et les affluents du *gave d'Oloron*, qui sortent de la *vallée d'Ossau*, où nous allons entrer. Sévignac possède deux sources minérales peu fréquentées.

Du coteau de Sévignac (21 kil. de Pau) on domine le magnifique bassin d'*Arudy*; il est difficile de se faire une idée de la richesse et de l'élégance de cette entrée de la vallée d'Ossau, dit M. Lemonnier : « A vos pieds est *Arudy*, surmonté au midi par la blanche chapelle de Saint-Michel, posée sur une des buttes calcaires en ruine qui s'élèvent de toutes parts; plus loin se montre *Izeste*, patrie de Bordeu, dont la famille habite encore ce village. Il est dominé par les hautes montagnes de marbre gris, où s'ouvre la belle et célèbre *grotte d'Espalungue*, ornée de nombreuses stalactites; enfin, de l'autre côté du gave, dont vous apercevez les eaux d'azur décrire un grand arc de cercle, s'élèvent les riantes maisons de *Louvie*; vers le sud, la vallée remonte en une profonde avenue vers de hautes cimes couronnées de neiges et de noires forêts; ensuite la route redescend pour gagner les pittoresques bords du *gave d'Ossau*, qu'on traverse sur un pont en pierre de taille, et qu'on appelle le *Pont neuf*, situé à l'extrémité du village de *Louvie*.» A une petite distance d'Arudy s'élève une petite chapelle dédiée à saint Michel, laquelle est, chaque année, le 29 septembre, le but d'un pelerinage. Les habitants de la vallée s'y rendent ce jour-là, solennellement, pour remercier le saint de les avoir autrefois délivrés de la peste.

Louvie (26 kil. de Pau). — C'est au bout de ce pont, à l'*hôtel* des Pyrénées, que se termine la route d'*Oloron* aux *Eaux-Bonnes* ou *Eaux-Chaudes*.—L'*église* de Louvie mérite une petite visite; nous recommandons les délicieuses truites que l'on mange à l'hôtel des Pyrénées. — Le syndic de la vallée d'Ossau, M. le baron d'Espalungue, dont l'affabilité est bien connue, réside à Louvie.

A partir de ce point, la vallée se rétrécit, les montagnes prennent un aspect plus sévère, et tout vous fait deviner une nature plus sublime et plus grandiose ; à 1 kil. 3 4 environ, vous apercevez, sur la rive opposée du gave, le hameau de

Castets, caché pour ainsi dire sous la verdure et derrière une masse de rochers, sur l'un desquels se trouvent les ruines de *Castet-Gelos*, château bâti par Gaston Phœbus, et ancienne résidence des vicomtes de la vallée ; dans le même bassin que Castets, mais sur la rive opposée, vous arrivez à

Bielle, l'ancienne capitale de toute la vallée.—L'église de ce village passe pour être la plus belle de toutes celles de ce district : on y remarque quatre colonnes de marbre, que Henri IV admirait tant, qu'il finit par les demander aux habitants, qui lui firent cette réponse ingénieuse : « Nos cœurs et nos biens sont à vous, disposez-en à votre volonté ; quant aux colonnes, elles appartiennent à Dieu ; entendez-vous-en avec lui. » Si l'histoire est vraie, les colonnes n'auraient pu frapper l'imagination de Henri que lorsque enfant il parcourait ses montagnes natales, tant elles sont médiocres.—Cette église renferme le coffre dans lequel on conserve les archivos de la vallée d'Ossau.

Mosaïques romaines découvertes en 1248 ; ruines d'une abbaye de Bénédictins.

Au delà de la Bielle, plus nous avançons, plus notre route se trouve resserrée entre les montagnes, qui semblent vouloir se joindre ensemble pour barrer le passage au voyageur ; les versants de droite sont couverts de hêtres et de sapins ; ceux de gauche sont tout à fait nus et d'un triste aspect ; enfin, la route est tellement rétrécie, lorsqu'on entre dans Laruns, que deux voitures seulement pourraient y marcher de front. Nous avons traversé successivement *Belesten*, *Gère*, et *Geteu*. — Au sortir de ce dernier village, on voit à gauche, sur la montagne, la carrière de marbre blanc de *Louvie-Soubiron*, en pleine exploitation.

Laruns. — Ce bourg, à 38 kil. de Pau, est situé à l'extrémité septentrionale du bassin de ce nom, et semble être le dernier endroit habitable de cette vallée ; de hauts pics l'entourent de tous côtés, du milieu desquels le *pic de Ger* élève majestueusement sa tête dénudée : l'église de Laruns est très-ancienne (elle date des XVe et XVIe siècles), et son bénitier de marbre est assez curieux. — La place est

ornée d'une fontaine moderne assez jolie, en marbre de Gabas.

En sortant de ce lieu, la route reprend sa largeur ; alors le voyageur suppose qu'il est arrivé à l'extrémité de la vallée, tant il est difficile d'apercevoir l'issue par où vous devez sortir de cette espèce de cul-de-sac que la montagne *Hourat* semble fermer de tous côtés; mais enfin un passage se présente ; vous franchissez, sur un pont de bois, le furieux et dangereux torrent de l'*Ariousé*, le plus souvent à sec, mais véritable avalanche de blocs et de débris de tous genres, qu'entraînent à leur suite les orages et la fonte des neiges. Bientôt on atteint le pied de la montagne : là deux routes s'offrent au voyageur ; celle qui diverge à droite, et qui est assez large, mais escarpée, conduit aux *Eaux-Chaudes*, par la côte de Hourat, et celle de gauche vous mène aux *Eaux-Bonnes*. — La distance de ce point à ces deux établissements thermaux est de 4 kil.

Si le pays que le voyageur vient de traverser lui a révélé des beautés que la nature ne présente que dans les contrées alpines, il a dû aussi être frappé des mœurs et des costumes que les habitants de la vallée d'Ossau conservent depuis des temps très-reculés : les femmes se distinguent par le *capulet* écarlate, qui leur sert tout à la fois de bonnet et de châle ; et telle est leur activité que, soit qu'elles se reposent, soit qu'elles marchent, même avec un fardeau sur leur tête, vous ne les voyez jamais sans leur quenouille et leur fuseau à la main ; quant à leur conformation, elles sont en général moins bien favorisées que les hommes, ce qu'on pourrait attribuer aux travaux pénibles auxquelles elles sont assujetties ; car rien n'est plus commun que de les voir conduire la charrue et porter sur leur tête les engrais destinés à fertiliser leurs champs. — Il ne s'ensuit pas de là que les hommes restent oisifs ; mais ils sont absents : ils sont allés sur les hauts pâturages des montagnes faire paître leurs troupeaux et leur bétail, ou bien ils suivent la dure profession de charbonniers ou de bûcherons.

Le costume des hommes est tout à la fois original et pittoresque : ils portent le *béret*, espèce de casquette, ordinairement de drap brun, avec de courtes jaquettes et des culottes qui ne dépassent pas le genou ; tous ces vêtements sont de la couleur naturelle à la laine que leur donnent leurs

moutons. — Pour se garantir soit de la pluie soit du froid, ils font usage d'un *capa*, espèce de sac non cousu à une des des extrémités, qu'ils mettent sur leur tête et qui descend le long du dos; enfin si le voyageur est curieux de connaître les habitants du val d'Ossau, et qu'il soit dans le pays à cette époque, qu'il assiste aux fêtes et aux danses champêtres qui ont lieu tous les ans, le 15 d'août, à *Laruns*; là il pourra juger et de l'homme d'aujourd'hui et du costume et de la danse d'autrefois; car rien n'a changé.

Laissant à droite la nouvelle rampe qui conduit aux *Eaux-Chaudes*, le voyageur traverse bientôt sur un pont de marbre le *gave de Gabas*, qui vient des Eaux-Chaudes, et tournant vers l'est, il cotoie en montant la triste forêt d'Assouste, qui couvre tous les versants du midi. Au niveau du *château d'Espalungue*, situé à gauche au milieu des prairies, et qui appartient à M. de Livron, la route joint le *Valentin*, dont les eaux mugissantes et profondément encaissées ont creusé la petite vallée des *Eaux-Bonnes*. Sur la droite se voient suspendus les villages d'*Assouste* et d'*Aas*. Les bords du chemin sont taillés dans les flancs de la montagne de droite, cachant encore quelque temps la vue du village des *Eaux-Bonnes*; on y touche déjà que l'on s'en croirait à une grande distance; mais bientôt il apparaît avec ses blanches maisons, sa belle allée de peupliers et son site retiré et sombre, dominé par la cime hardie du *pic de Ger*[1].

C'est à l'administration de M. de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées sous l'Empire, que l'on doit la belle rampe qui existe aujourd'hui. Avant cette époque, on n'arrivait aux Eaux-Bonnes que par un sentier tout à fait impraticable aux voitures.

« Le chemin qui conduit de Pau aux Eaux-Bonnes, dit M. Nisard, est délicieux. Je voudrais bien avoir assez d'imagination et assez d'esprit pour vous le faire faire avec moi.

« En face de la ville, une route blanche comme une allée de parc entre dans ces premières collines, qui forment comme l'un des bords de l'immense bassin qu'on appelle la vallée de Pau. Arrivée au pied du coteau, elle tourne brusquement à gauche, et entre dans un de ces vallons frais et boisés qui viennent se verser dans la grande vallée. Des bois

[1] M. Lemonnier.

descendent jusqu'au bord du chemin qui rampe le long du coteau, et se plie à toutes ses sinuosités ; une petite rivière cachée sous des saules coule dans le fond du vallon parallèlement au chemin, si bien que le voyageur marche toujours entre deux fraîcheurs, celle de l'ombre et celle des eaux. Il y a aussi des bois sur la montagne opposée, mais ces bois ne descendent pas jusqu'au bas; ils s'arrêtent à mi-côte; des vignes ou des prairies répandues sur le penchant et dans le vallon, d'un bout touchent les eaux de la petite rivière, de l'autre bout vont rejoindre la lisière de ces bois. Rien de plus souple que les mouvements de ces deux petites chaînes; elles sont sinueuses comme la rivière : tantôt vous les voyez rentrer et comme se creuser, tantôt saillir en coudes, tantôt tracer une ligne droite qu'elles rompent brusquement par un détour; elles s'écartent, elles se rapprochent, ici elles s'ouvrent tout à coup comme une décoration d'attente qui en cachait une autre, et laissent voir le pic du Midi, qui garde ses neiges toute l'année; puis elles se referment, et réduisent ainsi votre horizon et votre ciel pendant quelques lieues.

« Plus loin, le chemin change; vous quittez le vallon pour entrer dans une gorge. Une autre chaîne de montagnes forme cette gorge; une autre rivière coule au fond; la jolie route blanche s'y engage en se rétrécissant, en s'effilant, et marche encore de compagnie avec la rivière; car c'est le même tableau que tout à l'heure, mais en miniature, et avec des diversités ravissantes. Ainsi, entre les deux montagnes opposées, il n'y a plus de place pour des prairies; il y en a tout juste pour le lit de la rivière; la route n'a pu s'y faufiler qu'en faisant une entaille au pied de l'un des monts. Ainsi encore la rivière, au lieu d'être cachée, est découverte, et ses belles eaux, d'un bleu vert, se saturent des rayons du soleil, qui plonge en plein au fond de la gorge. Le lit de cette rivière est une suite sans fin de petites chutes, de petites cascatelles, ni plus hautes, ni plus bruyantes que ces digues que fait un enfant avec quelques poignées de sable. On dirait qu'elle descend un escalier dont les degrés ont été calculés de manière à courir pendant deux ou trois lieues sur une pente de quelques vingt pieds à peine de hauteur. Les jeux de lumière et les murmures de cette eau me charmaient les yeux et les oreilles :

on ne peut pas plus cesser de la regarder que cesser de l'entendre. Toute la gorge est d'ailleurs pleine de solitude et de calme. L'horizon, de tous côtés, n'a pas plus de cent pas; la plus faible vue suffit pour l'atteindre; tout est à la portée de la main.

« L'escarpement des montagnes, leur aridité, qui est cachée par la verdure, les défendent contre le travail de l'homme. Çà et là seulement il pousse quelques fougères, qu'on coupe tous les trois ans pour faire la litière aux bêtes; encore faut-il avoir le pied sûr d'un montagnard pour aller faire cette stérile récolte sur des pentes raides et glissantes. De toutes parts on est inondé d'ombrages et de murmures. L'œil fixé sur la rivière aux innombrables cascades, on remonte doucement son cours au milieu de mille rêveries; on ne sent plus le poids du corps; on est emporté, comme dans les songes, vers le pays inconnu d'où viennent des eaux si fraîches et si lumineuses; on oublie d'où l'on est venu et pourquoi l'on est venu; la pensée fait silence; on n'est que sens et instinct : on voudrait que la route disparût et vous laissât seul au milieu de cette solitude, perdu dans cette gorge profonde, entouré par un horizon ni trop grand ni trop petit pour l'homme, parmi tous ces bruits d'eaux, de feuillages, d'oiseaux, si longtemps étouffés par les neiges d'hiver, qui, dans les Pyrénées, font quelquefois taire même les torrents.

« Tout à coup, comme par un effet de théâtre, vous vous trouvez ramené aux idées positives par la vue d'un moulin, hélas! et aux idées tristes par la vue de mendiants qui attendent le voyageur au sortir de la gorge, et sont en station autour du moulin où l'on moud le pain. Ce n'est pas la route qui vous quitte, c'est la petite rivière en escalier qui fait un crochet, et passe de droite à gauche, sans que vous sachiez comment; ce sont aussi les deux petites chaînes qui s'évasent pour vous faire jouir du panorama du moulin, puis s'affaissent peu à peu et se confondent avec la plaine. De ce moulin jusqu'aux grandes montagnes, il y a quelques lieues de pays cultivé, d'aspect agréable, mais peu remarquable. Bientôt le sol monte, s'entasse, et vous arrivez sur un immense plateau, d'où l'on voit dans le lointain, mais avec une netteté qui trompe sur la distance, surgir les vraies Pyrénées avec leurs sommets de neige, et déboucher la vallée

d'Ossau, avec son gave scintillant, ses riches cultures, sa chaude lumière, et au bout le pic du Midi, dont elle paraît être l'avenue, digne avenue de l'une des plus hautes montagnes de l'Europe.

« On fait une pause à l'entrée de la vallée, dans un petit village, gai, riche, répandu sur les bords du gave, dont l'auberge vous donne des truites fraîches pour déjeuner et pour dîner, selon l'heure, et un guide pour vous conduire à une grotte horriblement dégradée par les Anglais, et dont ils ont emporté par morceaux, dans leurs poches, les plus précieuses stalactites.

« La vallée d'Ossau, dont l'entrée est si majestueuse du côté de la France, n'a qu'une étroite issue du côté de l'Espagne. Formée par deux chaînes parallèles qui se prolongent pendant trois longues lieues, elle est coupée tout à coup par une autre chaîne transversale qui semble lui fermer le passage. Mais les hommes ne se sont pas arrêtés devant cet obstacle : ils ont tenté de franchir cette chaîne sur deux points. D'abord, en face même de la vallée, ils ont gravi la montagne presque à pic, et, arrivés au sommet, ils ont vu une gorge profonde, et, au fond de cette gorge, le torrent qui, dans la vallée d'Ossau, deviendra le gave d'Ossau. Cette gorge et ce torrent conduisent aux Eaux-Chaudes, autre établissement thermal, et, de là, au pic du Midi, que vous avez vu si souvent se dresser devant vous, au bout de toutes les vallées, au sortir de toutes les gorges, que vous avez cru si près de vous, et que vous ne pouvez jamais atteindre. L'Espagne est au delà.

« Sur l'autre point, à gauche, les hommes ont tracé sur le revers de la montagne un chemin qui va en louvoyant, en biaisant, jusqu'au petit village des Eaux-Bonnes. Il n'y a rien au delà, que des montagnes entassées les unes sur les autres, qui se pressent pêle-mêle sur ce point, et ne livrent passage qu'au hardi piéton, et peut-être à son petit cheval de montagne. Les Eaux-Bonnes semblent être à la fin de la terre. La route vient mourir à la porte de l'auberge.

« Cette route et celle des Eaux-Chaudes n'ont d'abord été que des sentiers. On arrivait aux eaux bienfaisantes en litière ou en chaise, sur le dos de vigoureux porteurs. Dans le dernier siècle, un administrateur de cette partie de la France se servit de l'énergique moyen des corvées pour

faire sauter les rochers, couper les terres, et remplacer les sentiers par deux routes. Grâce à lui, la grande route de la vallée d'Ossau, qui s'arrêtait devant le formidable obstacle d'une montagne infranchissable, se continue par deux embranchements dont l'un mène aux Eaux-Chaudes et l'autre aux Eaux-Bonnes. La route et ses embranchements n'ont rien à envier aux routes anglaises. Le département en a soin, et fait bien dans son intérêt comme dans celui de tous.

« Les chemins, dans les montagnes, suivent le cours des eaux. C'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Bonnes; c'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Chaudes.

« Quand on n'entend pas, on est effrayé de ces solitudes sans issue.

« Le chemin qui conduit aux Eaux-Bonnes passe à travers des prés et d'autres cultures. Il monte doucement, avec précaution, éludant les difficultés que lui présente la montagne; il tourne ce qu'il ne peut franchir; il serpente, il fait des zigzags, et revient sur lui-même; quelquefois même il descend pour pouvoir remonter à un meilleur moment. Ce chemin, c'est la pensée de l'ingénieur qui a consulté tous les mouvements du sol. Ces mouvements sont infinis. De loin, ce revers de montagne présentait l'aspect d'une surface unie formée de grandes lignes régulières; de près, le sol change de face en un instant. Au lieu de grandes lignes, vous avez des brisures à l'infini. Rien de plus souple ni de plus capricieux que le dos de ce géant. La terre végétale recouvre des hauteurs que l'on croirait des rochers arides; ailleurs, le rocher prend la place de la terre végétale, et vous voyez des surfaces planes sans un brin d'herbe, et des escarpements revêtus de prairies. L'homme dans son travail fait avec la terre des angles de toute grandeur; tantôt l'angle si aigu, qu'il semble que la tête de l'homme soit aussi près de la terre que ses jambes; tantôt si obtus, qu'on dirait qu'il va tomber à la renverse. Le centre de gravité se déplace tous les dix pas. Ici l'homme est perpendiculaire au sol; ailleurs le sol fait un cercle dont l'homme est la corde. Pour couper les prés, le montagnard se sert tour à tour de deux instruments : la serpe et la faux. Là où le sol est courbe, il emploie la serpe; là où le sol est droit, il emploie la faux. Les vieux se chargent des parties planes ou des pentes très-douces; les jeunes, des parties escarpées, des pics de terre,

où l'on ne peut atteindre qu'en gravissant. Souvent l'herbe a la pointe en bas, et les arbres se projettent horizontalement sur la terre, au lieu de s'élancer vers le ciel.

« Sur le revers de la montagne opposée, au delà du torrent, l'aspect n'est plus le même : le sol est plus égal, et la pente du mont moins coupée d'accidents. Des prairies montent et s'étendent librement sur cette montagne, qui paraît se baisser pour appeler le travail des hommes. D'intervalle en intervalle s'élèvent des granges pour recevoir les récoltes. Quelques-unes sont à une hauteur où les nuages se traînent pesamment les trois quarts de l'année. Les montagnards ont pris sur le désert tout ce qu'ils pouvaient prendre : plus haut, il n'y a que l'aigle qui puisse respirer. Quelques-uns, pourtant ont essayé de passer cette espèce de ligne au delà de laquelle l'herbe même ne pousse plus, ont tracé à grands frais de temps et de sueurs les limites de leurs champs nouvellement conquis ; mais ces champs ne produisent rien. Les brouillards noircissent les pierres péniblement apportées pour les enclore, mais ne fécondent pas un sol ingrat.

« En bas coule le torrent, sous une voûte de hêtres et de buis. On ne le voit pas, mais on l'entend, et son bruit incessant vous accompagne jusqu'au village appelé les Eaux-Bonnes.

« Le chemin qui conduit aux Eaux-Chaudes n'offre aucune trace de culture. Tout appartient au désert : tout est encore là comme il y a mille ans ; et je n'imagine pas qu'il vienne jamais une civilisation qui porte la charrue ou le marteau là où le montagnard n'a jamais mis le pied. C'est là seulement qu'on voit la montagne dans toute son aridité, dans toute son inutilité. Ailleurs, elle est cachée à moitié sous le travail de l'homme ; elle se laisse aborder, elle est sillonnée de petits chemins ; ici elle est nue, inaccessible, toutes les générations passent tour à tour au pied de sa masse éternelle, les unes en se signant le front et en priant Dieu qu'il ne s'en détache pas un débris qui les écrase ; les autres en y jetant un regard de curieux et d'incrédules : mais aucune avec la pensée de mesurer ses forces et ses arts avec ces mondes inconnus.

« L'entrée de la gorge est une des plus grandes beautés des Pyrénées. Vous vous rappelez ce chemin qui part de la vallée d'Ossau, et qui monte presque à pic la montagne transversale. Arrivé au sommet, non sans fatigue, vous mar-

chez entre deux murs de rochers tout marqués des traces de la mine qu'on y fit jouer pour creuser la route. On vous avertit de croiser votre habit sur votre poitrine ; car le vent qui s'engouffre dans ce défilé est froid et pénétrant. Pendant que vous prenez cette précaution, et que vous réfléchissez profondément sur l'inconvénient des coups d'air, le défilé tourne, les deux murailles de rochers tombent, et, dans le même moment, tandis que vos yeux voient les deux rangées de montagnes dont les pieds se touchent, et dont un aigle atteindrait les têtes d'un seul coup d'aile, vos oreilles sont frappées par une espèce de détonation étrange : c'est le gave, qui tout à l'heure coulait si large et si calme au milieu de la vallée d'Ossau, et que vous entendez maintenant, à une profondeur de quatre cents pieds, lutter contre ses rives, où un mince ruisseau serait à l'étroit. C'est là que le voyageur de l'école de Delille s'arrête et s'écrie : « Voilà une belle horreur ! » Comme si ce qui est horrible pouvait être beau. C'est là que le montagnard, qui a l'expérience des choses de la montagne, et qui sait combien l'homme est faible contre ses avalanches, contre ses pluies, contre son tonnerre, s'arrête, lui aussi, mais pour prier devant la petite sainte Vierge de pierre qui se voit à la sortie du défilé, dans une niche grillée avec une couronne fanée et des grains de verre pour lesquels aucun voleur ne se ferait simoniaque. C'est devant cette petite sainte Vierge que les Espagnols de la Biscaye qui vont à Pau ôtent leur chapeau pointu et orné de banderoles, et les paysans de la vallée d'Ossau leur casquette de drap bleu, à fond large et sans visière. Quant à la civilisation, elle ne se découvre pas, de peur de rhumes, et elle donne à la petite sainte Vierge, qui lui demande un sou pour le pauvre, une pensée de *moyen âge* sur les croyants qu'elle a eus et qu'elle n'a plus.

« L'établissement des Eaux-Chaudes est triste : vous diriez un hôpital, surtout à l'heure où les malades sortent du bain, les uns perclus et se traînant sur des béquilles, les autres à demi courbés par les douleurs, vieillards avant l'âge, que les eaux redressent et rajeunissent, à ce qu'on dit. Il y a peu de ces malades qui prennent la poste pour venir se guérir aux eaux. C'est un établissement pour les gens du pays : je n'y ai vu que des montagnards, des beurriers comme ceux de Pau, pauvres gens dont les variations atmosphériques des

montagnes, le froid, le travail ont paralysé les jambes. Ils se promènent tout autour de l'établissement et tricotent des bas, ce qui est un ouvrage d'homme dans le pays. C'est la retraite des malades, des vieillards et de tous ceux qui sont pris par les jambes, car l'oisiveté n'est permise à personne là où la terre est si avare; et celui qui cesse de travailler cesse de manger. Ils ont une foi religieuse en la vertu des eaux chaudes. Quelques-uns en boivent jusqu'à trente verres par jour; n'ayant pas le temps d'être malades, ils jouent le tout pour le tout, et se gorgent de ce remède qui les rajeunit en leur ôtant des jours ou qui les tue. A certaines heures de la journée, ils vont à une source qui coule au bas de la montagne, et dont boit qui veut; ils s'asseoient sur des bancs, et là, le cou entouré d'écheveaux de laine, tout en tricotant, en causant, ils vont à chaque instant boire de l'eau minérale dans un verre de buis que les riches prêtent aux pauvres. Il en est qui ne passent leur verre au voisin qu'après l'avoir vidé trois ou quatre fois. Beaucoup n'ont jamais fait excès que de cette boisson.

« Le village des Eaux-Bonnes n'est pas beaucoup plus gai que celui des Eaux-Chaudes. Au lieu de perclus marchant sur des béquilles, vous avez des gens qui toussent: pour l'effet moral, c'est à peu près la même chose.

« Cependant il y a cette différence, que beaucoup de ceux qui ont perdu l'usage de leurs jambes le recouvrent aux Eaux-Chaudes, tandis que ceux qui toussent sérieusement viennent hâter leur fin aux Eaux-Bonnes; et puis les perclus, les rhumatisés ont presque tous atteint ou vont atteindre la vieillesse, autre maladie qu'aucune eau ne guérit; au lieu que ce sont des jeunes filles, des hommes à la fleur de l'âge, de nouveaux mariés, dont la toux vous déchire les oreilles et le cœur; les uns mourants, les autres désespérés, que la médecine envoie aux eaux quand elle ne sait plus qu'en faire. C'est une pitié que le séjour des Eaux-Bonnes. D'abord, on est là dans un entonnoir, au bout du monde, c'est la fin de la route: il faut reculer pour en sortir. Quand les nuages sont bas, ce qui arrive de trois jours l'un, il semble qu'on soit enfermé dans une cage dont le toit est de plomb. Et puis on rencontre sur son chemin, tantôt une jeune femme voilée, qui se traîne à la buvette sur le bras de sa domestique, et dont la taille est déjà horriblement déformée par le mal;

ou bien un grand jeune homme, surpris dans sa croissance par une toux sèche et douloureuse, qui va boire aussi de cette eau, si vantée au siècle dernier pour la guérison des blessures.

« C'est chaque matin une longue file de malades enveloppés dans leurs manteaux, se rendant à l'établissement avec un verre qui contient deux cuillerées de lait. mélange ordonné pour adoucir l'effet des eaux. Chacun jette un regard de curiosité sur son voisin. »

EAUX-BONNES.

Hôtels : Hôtels de France, tenu par Taverne aîné;—Hôtel de la Poste, chez Taverne jeune; — Hôtel du Petit-Paris, chez Cazères;—Hôtel de l'Union, chez Tourné;—Hôtel des Quatre-Nations;—Hôtel de l'Europe.

Maisons meublées : MM. Bonnecaze, Castéran, Courrèges, Courtade, Fourcade, Houreade, Incamps, maison du Gouvernement, Miran, Pouvanne, Salanave.

Restaurateurs : MM. Bollard, Cazères, Incamps, Lahore, Manet, Miran, Taverne.

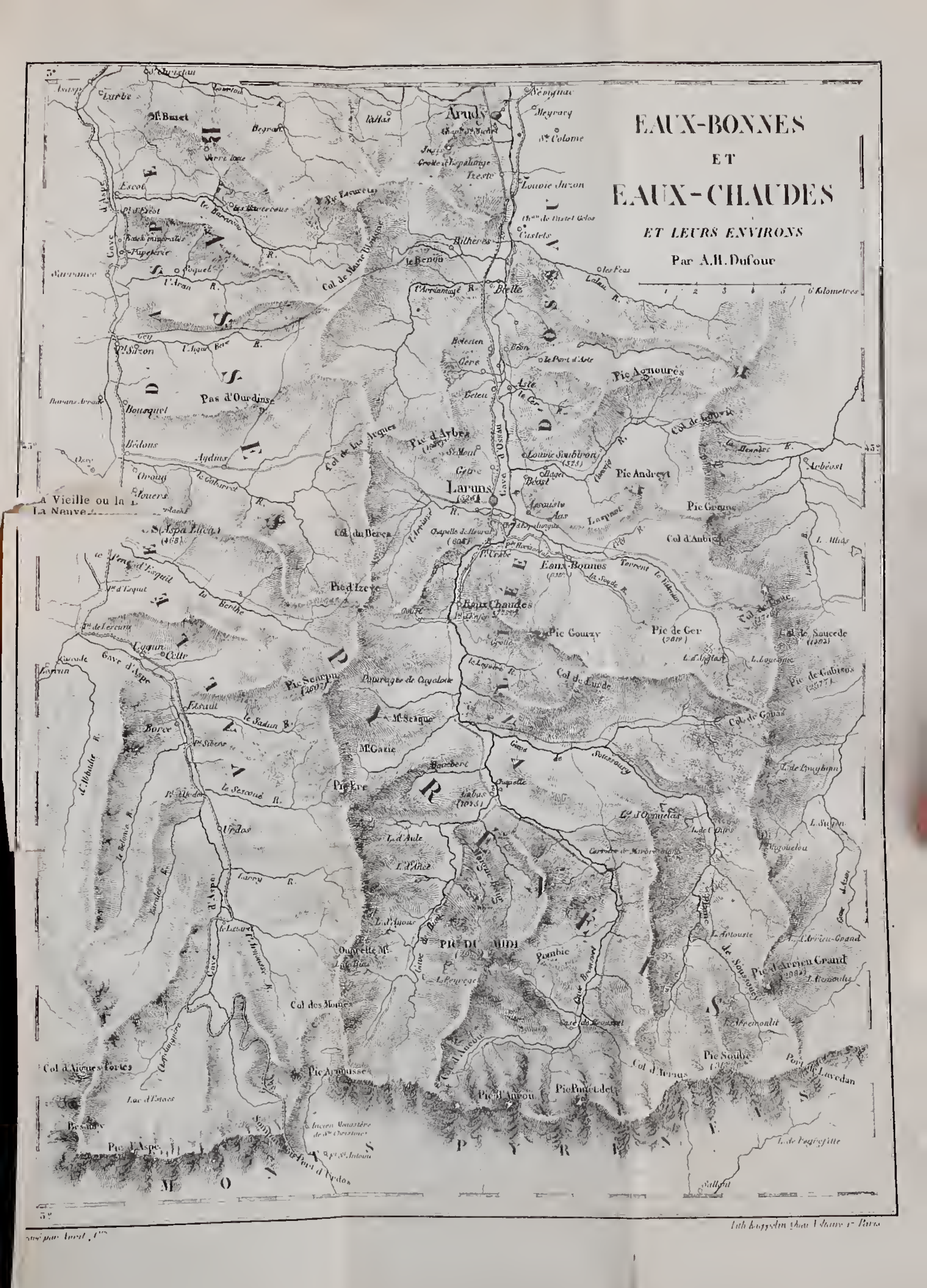
Café : Huvé.

Saison.—Logement.— Nourriture. — Les prix en général sont élevés et varient selon la saison et le nombre des visiteurs, mais, terme moyen, on peut déjeuner et dîner, même dans les hôtels, pour 4 fr. par jour, à la table d'hôte, et 5 fr. en se faisant servir dans son appartement; la saison commence en juin et finit en octobre.

Le prix d'une chambre varie, selon l'époque plus ou moins avancée de la saison, et en raison de l'affluence plus ou moins considérable d'étrangers, de 1 fr. 50 c. à 8 fr. par jour.

Voici la description que fait M. Lemonnier de cette coquette localité.

« On comptait à peine, il y a quelques années, une douzaine de maisons aux *Eaux-Bonnes*; aujourd'hui il en existe plus de vingt, et chaque jour la mine fait sauter des quartiers de roche pour en asseoir de nouvelles. Plusieurs rivalisent d'élégance avec les plus jolis hôtels de la Chaussée-d'Antin. Nulle part dans les Pyrénées, pas même dans le voisinage de l'établissement thermal à Luchon, on ne voit dans les constructions autant d'art et de symétrie; mais, il faut le dire, cette magnificence tranche si durement avec la nature


EAUX-BONNES
ET
EAUX-CHAUDES
ET LEURS ENVIRONS
Par A.H. Dufour
Arudy
Laruns
Eaux-Bonnes
Eaux-Chaudes
Pic d'Arbizon
Pic Gourzy
Pic de Ger
Pic Agnourès
Pic du Midi
Pic d'Aspe
Pic Anie
Col d'Aubisque
Col de Gabas
Pas d'Ourdinse
Pic Sesques
Pic d'Arrieu Grand
Col d'Aigues Tortes
Lith Kaeppelin Quai Voltaire 15 Paris

sauvage de ces lieux, qu'il en résulte quelque chose de triste et de fatigant. Telle est l'impression que ce petit morceau de grande ville a produite sur moi et sur beaucoup d'autres visiteurs. N'aurait-on pu avoir ici ses aises, comme à Saint-Sauveur, comme à Bagnères de Bigorre, sans défigurer entièrement un site assez joli? Est-ce donc pour avoir des maisons alignées et parées que l'on vient aux Pyrénées? Il me semble que tout ce luxe, au milieu d'une nature paisible et solitaire, s'oppose à la douce quiétude que les malades viennent chercher aux eaux. Cauterets donne actuellement aussi dans ce mauvais goût, et d'ici à quelques années, les Eaux-Chaudes en feront autant. Heureusement pour Bagnères que la ville est bâtie, sans quoi, probablement, la même épidémie s'y répandrait et transformerait nos simples, mais propres, commodes et pittoresques maisons, en tristes palais au petit pied; il ne manque au travestissement parisien des Eaux-Bonnes que de petites buttes, de petits kiosques, de petits jets-d'eau, de petites forêts dans de petits jardins soi-disant anglais.

Nomenclature des sources.—Analyse et propriétés.

« Quoique l'usage des Eaux-Bonnes convienne à beaucoup de personnes, je leur recommande bien de ne pas les prendre sans le conseil d'un bon médecin, sur les lieux. Si chaque malade, entendant parler des vertus merveilleuses de ce remède, prétend l'employer à sa fantaisie et sans être bien dirigé, il se trouvera certes fort mal de l'abus qu'il pourrait en faire. Ce qui, bien employé, guérit, devient un poison violent si on s'en sert inconsidérément.» (Bordeu.)

Bonnes possède cinq sources; mais en réalité il y en a à peine trois, car les deux premières sont évidemment des filets ayant positivement la même origine, et presque le même point d'émergence. Ce sont :

	Température centigrade.	Sulfure de sodium par litre.
La Vieille ou la Buvette.	33° 80	0,0251 [1]
La Neuve................	31 30	0,0251
Ortech..................	24 50	0,0251
La Froide................	15 »»	»»
La Source d'En-Bas......	32 50	0,0215 [2]

[1] Longchamp. [2] Gintrac.

Les trois premières sortent de la Butte-du-Trésor et d'une couche de marbre gris immédiatement située au-dessus du granit.

La *Vieille*, la *Neuve* et celle d'*En-Bas*, sont exploitées dans l'établissement : la première fournit à la buvette, à cinq baignoires et aux douches ; la seconde à six baignoires et à une douche seulement ; mais on est obligé de la chauffer. La source d'*En-Bas* est spécialement affectée aux bains et douches ; celle d'*Ortech*, remise à jour depuis quelques années, coule derrière la Butte-du-Trésor, dans le voisinage de la cascade.

La *Froide* coule au pied de la forêt et de la montagne de Gourzi ; elle est uniquement utilisée en boisson.

L'*établissement* nouvellement construit est petit, mais de bon goût et commode : au reste, le peu d'abondance des eaux ne nécessitait pas plus de développement.

Propriétés, analyse. — Les Eaux-Bonnes sont limpides et pétillent dans le verre ; leur saveur et douceâtre et un peu amère ; leur odeur est médiocrement forte et analogue à celle des autres eaux sulfureuses. Les canaux et les pierres sur lesquels elles passent sont enduits d'une couche assez abondante de glairine et de sulfuraire.

Il résulte des analyses auxquelles elles ont été soumises par M. Lemonnier que ces eaux contiennent une assez grande abondance de principes sulfureux, et en outre des quantités considérables de chlorure, des traces notables de chaux que l'on peut croire combinée avec l'acide sulfurique. Le *faible* verdissement du sirop de violettes indique manifestement qu'il n'y a pas, comme l'a prétendu M. Longchamp, de soude à l'état caustique : il tient simplement à la présence des carbonates alcalins.

Ces eaux ont à peu près le goût d'œufs cuits durs, et sont d'une grande limpidité ; leur saveur est agréable. Elles peuvent se transporter, hermétiquement bouchées, à de grandes distances sans rien perdre de leurs vertus. On en trouve des dépôts dans le chef-lieu de chaque département.

La réputation des Eaux-Bonnes est presque aussi répandue que celle de Baréges ; mais elle est beaucoup plus ancienne, car elle est antérieure à François I[er], sous le règne duquel elles reçurent le nom d'*Eau d'Arquebusades*, en raison des salutaires effets qu'elles produisirent dans le traitement des

soldats blessés à la bataille de Pavie : elles étaient donc regardées à cette époque surtout comme *vulnéraires*, comme capables de déterger de vieilles plaies, d'aider à la supuration, de faciliter la sortie des esquilles dans les cas de carie, de raffermir les tissus, etc. Bordeu les recommande contre les rhumes récents et invétérés, contre l'athsme humide, contre les maladies des organes de la respiration et de l'estomac, les pâles couleurs, les fièvres intermittentes, les rhumatismes et toute sorte d'obstructions ; enfin, il en prescrit l'usage pour équilibrer les différents éléments, les diverses forces de l'organisme.

Etablissement thermal.—Construit depuis quelques années seulement, il n'offre rien de remarquable; son architecture est de la plus grande simplicité. Cet établissement renferme, au rez-de-chaussée, une buvette, onze cabinets de bains intérieurement revêtus de marbre, et dont les baignoires sont également de marbre; les douches et le logement des garçons et filles de bains.— Plusieurs magasins d'objets de fantaisie ou de luxe y ont trouvé place.

L'étage supérieur est entièrement occupé par les médecins-inspecteurs.

La chapelle. — Erigée en 1829, et attenant à l'établissement thermal, elle se distingue tout à la fois par ses petites proportions et sa simplicité. M. Moreau, de Paris, lui a fait don d'une partie des tableaux qui la décorent et de l'horloge qui orne sa façade. Depuis 1849, un desservant est spécialement attaché à cette chapelle.

RENSEIGNEMENTS DIVERS.

Médecins : MM. Cazenave fils, Crouseilhes, sous-inspecteur des eaux; Darralde, médecin-inspecteur; Manès, Puyoo.

Pharmaciens : MM. Cazaux, Vergéz.

Librairie, papeterie, objets d'art et de fantaisie : M. Aug. Bassy, libraire de Pau, tient lui-même, pendant la saison, sous le péristyle de l'établissement thermal, une succursale de sa maison de Pau. Dans son magasin se trouvent réunis tous les articles de nécessité et de fantaisie, les objets en marbre des Pyrénées de la fabrique de M. Géruzet, les articles de bureau, vues, costumes et Album des Pyrénées, l'album des *Eaux-Bonnes* et celui des *Eaux-Chaudes*, les

Guides et Itinéraires de Richard et Ad. Joanne, pianos de Pleyel à vendre et en location, etc., etc.

Cabinets de lecture, dans lesquels on s'abonne à raison de 6 fr. par mois, livres et journaux.

Poste aux lettres : A l'hôtel Casteran. — Les lettres sont distribuées tous les jours.

Poste aux chevaux : M. Taverne jeune, maître de poste.

Guides recommandés : Esterl, Hourcade, Lanusse, Lassalle, Maucor, Pulong, Salanave.

Tarif des prix : Non compris la nourriture, 5 fr. par jour. — Pour une promenade, 2 fr. 50 c. à 3 fr. 50 c., selon qu'elle est plus ou moins longue. — Si la course est longue et fatigante, il faut de plus un cheval pour le guide ; ce cheval coûte 5 fr. par jour.

Porteurs : — Tarifs des prix : Pour aller à la *cascade du Gros-Hêtre*, 2 porteurs à 2 fr. chacun.

Pour la *cascade de Larresecq*, 3 porteurs à 3 fr. chacun.

Pour la *Montagne-Verte*, 2 porteurs à 2 fr. 50 c. chacun.

Pour le *col de Gourzy*, 4 porteurs à 5 fr. chacun.

Faire ses prix et conventions d'avance, et devant témoins, pour éviter toute difficulté.

Chevaux et voitures : Un cheval, pour promenade, coûte ordinairement 3 fr. par jour, nourriture comprise.

Un cheval, pour excursion, de 5 à 7 fr., selon la longueur et les fatigues de l'excursion (tout compris).

Un cheval, au mois, peut coûter 75 à 80 fr.

Il est d'autant plus important de bien convenir de ses prix, que vers le milieu de la saison, alors que l'affluence des étrangers est le plus considérable, les loueurs sont naturellement portés à augmenter leurs prétentions.

Les loueurs principaux sont Kuncewiecz, Lanusse, Maucor, Pecastella, Salanave.

Une voiture coûte de 8 à 10 fr. pour la demi-journée. Pour une journée entière, environ 18 fr. (tout compris).

Banquiers : M. Cazeaux, pharmacien, et M. Macquet, fermier des eaux.

Magasins : Magasin de soieries, nouveautés, etc., maison Pommé.

D'autres magasins réunissent un assortiment très-varié d'ouvrages en laine du pays, d'objets en marbre des Pyré-

nées de la fabrique de M. Géruzet; et d'objets de bureau et de fantaisie.

Chasse et pêche : Les guides dont nous avons déjà donné les noms procureront aux amateurs les plaisirs de la chasse et de la pêche, et dirigeront sûrement chacun selon ses goûts.

L'*hôtel de France* renferme un salon de conversation, de musique, de journaux, où tout étranger peut se faire admettre moyennant un abonnement de 6 fr. environ pour la saison. On y trouve un excellent piano de Pleyel.

PROMENADES ET EXCURSIONS [1].

La première promenade est le *Jardin anglais*, situé au centre du village. Du milieu de ses frais gazons s'élèvent, à côté des hêtres séculaires, de jeunes tilleuls et d'élégants sorbiers. Partout des bancs commodes, placés sous des berceaux de chèvre-feuille ou ombragés par d'immenses dômes de verdure, invitent les promeneurs au repos.

Promenade horizontale.—Cette belle promenade, destinée à établir une communication facile et agréable entre les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes, fut commencée en 1842, par les soins et aux frais de MM. Moreau, de Kergorlay, Dulong de Rosnay et de Ville. Elle est exclusivement réservée aux piétons. Les malades peuvent maintenant, sans fatigue, prendre un exercice salutaire grâce à la disposition du sol de cette jolie promenade, à laquelle on arrive en traversant le jardin anglais.

Du jardin anglais on monte lentement par les promenades *Gramont* et *Jacqueminot*, et par des sentiers sinueux, sur les dernières ondulations de la *montagne de Gourzy*, couverte d'une riche végétation forestière, au milieu de laquelle se dressent avec majesté d'admirables hêtres dont le tronc est d'une grosseur prodigieuse.

Entre les gros hêtres s'élèvent les nombreux massifs de ce buis si commun à la base de la montagne, et, dans les clai-

[1] C'est à un ouvrage de M. Édouard Vatel, qui a décrit avec beaucoup de talent dans son *Guide du Voyageur aux Eaux-Bonnes* les sites et les paysages qu'il a parcourus en artiste, que nous avons emprunté une partie de cet article.

rières, une foule de jolies bruyères étalent au soleil leurs corolles si riches de couleurs et de formes.

Le sentier chemine souvent à l'ombre des grands arbres, et plus souvent encore il se déroule au milieu des modestes buissons; tantôt il traverse une pelouse émaillée de mille jolies fleurs, et tantôt il trouve à peine sa place entre d'arides rochers. Partout la vue se repose sur des sites gracieux ou superbes, soit que le regard s'abaissant contemple le Jardin anglais et le village situé bien au-dessous de lui, soit que s'élevant il admire la belle forêt de sapins qui, montant en échelons, finissent par perdre leurs têtes dans les nuages. Au nord, la vallée d'Ossau et le village de Laruns apparaissent encadrés de montagnes; au midi, la cime décharnée du pic de Ger et les neiges éternelles attirent les yeux par leur éclat. Des siéges, placés avec goût dans tous les lieux remarquables par les points de vue qu'ils dominent, invitent au repos et préviennent la fatigue.

De l'autre côté du village, et comme pour faire le pendant de la promenade de Gramont, on trouve sur la rive gauche du *Valentin*, et à quelques centaines de pas de l'établissement, les délicieuses allées que fit ouvrir, il y a quelques années, M. Eynard, de Genève. Son séjour aux Eaux-Bonnes nous a procuré ainsi le moyen de jouir sans fatigue d'une foule de beautés qu'on n'eût pas soupçonnées sans lui. Douée d'un aspect qui lui est propre, la *promenade Eynard* ne ressemble en rien à celle dont vous venez de lire une imparfaite esquisse. Située sur la pente rapide d'une colline très-boisée qui l'isole des Eaux-Bonnes, elle a, vis-à-vis d'elle, de l'autre côté du gave, les ondulations de la *montagne Verte*, qui, dépourvue d'arbres, mais couverte de prairies, de petits champs cultivés, et de nombreux chalets dans une partie de son étendue, présente le tableau des paisibles conquêtes de la culture sur un sol dont l'inclinaison semblait être un obstacle invincible. Au-dessus de toutes ces parcelles de prairie s'élevant par des étages et dont de nombreux ruisseaux d'eaux vives entretiennent l'éternelle verdure, apparaît la *pène*[1] *de Lassire*, masse

[1] *Pène* est le nom donné très-fréquemment, dans les Pyrénées, à des masses de rochers arides et élevés. M. Palassou le fait dériver du mot celtique *pen*, qui signifierait élévation. M. Léon Dufour lui trouve une origine plus récente, et bien évidente, dans le mot espagnol *pena*, rocher.

énorme de rochers arides, qui semblent menacer de sa chute les frêles habitations répandues çà et là sur les gazons de sa large base. Mais ce qui fait surtout le charme de ces allées si ombreuses et si fraîches, même aux heures les plus chaudes de la journée, c'est la présence et le voisinage du *Valentin* qui attire sans cesse le regard sur ses eaux impétueuses, en même temps qu'il charme l'oreille par la grave harmonie de ses nombreuses cascades. On ne peut se faire l'idée de la variété d'aspects que présente ce petit gave, vu des différents points de la promenade Eynard.

De charmants buts de promenades sont encore la Butte-du-Trésor, et le Kiosque sur la montagne qui fait face à celle de Gourzy; la promenade Lavielle, sur la montagne Verte, et le Belvédère Fanny.

CASCADES.

Il existe aux environs des Eaux-Bonnes trois cascades remarquables et qui méritent d'attirer votre attention. Elles pourront servir de but à vos promenades, et vous leur trouverez de l'intérêt, même après avoir vu les plus célèbres chutes d'eau des Pyrénées.

La cascade du Valentin ou des Eaux-Bonnes, ainsi nommée à cause de sa proximité de l'établissement thermal, est la première que vous devez naturellement visiter. Elle se trouve sur la gauche du chemin qui conduit au *Pont d'Aas*, et le bruit de sa chute en décèle seul la présence. Il faut, en effet, s'avancer un peu hors du sentier et se placer sur un petit rocher qui fait saillie au-dessus de la pelouse, pour voir cette cascade sous son premier aspect. De ce point vous la dominez entièrement; cependant le lieu où vous êtes est le moins favorable à la vue de la cascade, et pour la connaître vraiment il faut descendre un petit sentier que vous avez près de vous, et qui conduit d'abord à une seconde station près de la charmante grotte Castellane. Arrivé là, vous vous trouvez à peu près à moitié de la hauteur de la chute et tout à fait au bord de la cascade. Elle passe sous vos yeux avec une telle rapidité, que si vous la regardiez fixement et longtemps, vous finissez par éprouver une sorte de fascination qui n'est pas sans danger.

Lorsqu'on se rend aux autres cascades, on suit, en sortant

de Bonnes, le chemin de la PRAIRIE Discoo. Ce sentier, taillé sur le penchant de la montagne, est interrompu par quelques ravins qui le dégradent chaque printemps, en enlevant les terres qu'emportent les torrents de neige fondue. Au commencement de la saison des eaux, le sentier est de nouveau réparé, et quoique bien étroit dans ces lieux, il est cependant praticable. Mais ce ne peut être sans effroi qu'en passant le second de ces ravins les promeneurs aperçoivent horizontalement, bien haut sur leur tête, un énorme bloc de pierre qui descendit autrefois de montagnes plus élevées, ainsi que l'indiquent ses formes arrondies, et ne tenant dans les terres friables et mobiles que par l'extrémité la moins grosse de l'ovoïde dont il a la forme.

La CASCADE DU Discoo, d'un genre tout différent, moins imposante, mais plus agreste que la première, prend naissance sous le pont du Discoo, à une demi-heure des Eaux-Bonnes, en remontant le Valentin. Il faut, pour la bien voir, passer le pont, suivre un tout petit sentier qui se glisse à gauche de la route sur les escarpements du ravin, et aller s'asseoir en face et un peu au-dessous de l'arcade. Elle projette son ombre sur l'origine de la cascade, et produit de beaux effets de lumière par le contraste de sa teinte sombre avec la brillante transparence des eaux qui apparaissent au-delà, descendant par étages inégaux.

La CASCADE DU GROS-HÊTRE est la troisième. Plus éloignée encore (1 h. de chemin), mais sur la même route, elle est tellement cachée et si difficile à trouver, qu'il faut nécessairement y être conduit par quelqu'un qui la connaisse. Elle ne ressemble en rien aux deux autres : c'est une majestueuse colonne d'eau de 25 mètres d'élévation, tombant perpendiculairement et se brisant sur les rochers aigus du plus sombre et du plus étroit des précipices. Quand on s'y rend à cheval, il faut suivre le chemin de Cauterets qu'on ne quitte qu'à peu de distance de la cascade ; mais si l'on y va à pied, on peut abréger le trajet et le rendre plus agréable en le faisant, après la fenaison, sur la douce pelouse des prairies qui cotoient le Valentin.

La GROTTE BONNECAZE, située à 25 minutes, sur la route de Laruns, mérite une visite.

Si votre santé vous permet les excursions un peu longues, et que vous soyez curieux de connaître toutes les chutes

d'eau des environs, vous ne pouvez vous dispenser d'aller voir la *cascade de Larresecq*. Il faut 1 h. 1/2 à 2 h. pour s'y rendre, et l'on n'est guère qu'au tiers du chemin à la cascade du Gros-Hêtre; mais ne vous plaignez pas de cet éloignement, car il multipliera vos jouissances en vous faisant parcourir les sites les plus variés et les plus majestueux. L'échancrure du *col de Torte*, qui domine les Eaux-Bonnes de plus de 1,000 mètres, est presque toujours en face de vous : près d'elle les bizarres dentelures de la haute montagne de *la Latte* attirent vos regards émerveillés ; et soit que vous les portiez plus haut encore sur la cime décharnée du pic de Ger, soit que vous les abaissiez au fond de la gorge où fuit le torrent, partout vous rencontrerez de nouveaux sujets d'admiration. — On peut faire cette excursion à cheval.

Remarquez, à quelques portées de fusil du petit pont de Sandis, et dans l'endroit où l'étroite vallée s'élargit sensiblement, l'entrée d'une gorge sauvage. Vous ne la visiterez pas aujourd'hui; mais elle sera pour vous un charmant but de promenade un autre jour, et elle vous conduira dans un des sites les plus sauvages et les plus romanesques de ces agrestes contrées.

Non loin de là, arrêtez-vous un instant, un peu avant d'arriver au frêle pont du Roi, et allez sur la droite de la route plonger vos regards dans un gouffre où se précipite le gave, dont les eaux se sont lentement frayé un passage en minant le cœur même du rocher. Ce coup d'œil est fort curieux ; mais, pour en bien jouir, il faut s'aventurer sur la pente très-inclinée de ce rocher, et il y a un point de ce trajet glissant qui n'est pas sans quelque danger.

Ascension du col de Torte. — On peut la faire à cheval ou à pied; ce dernier mode est très-fatigant.—Il faut prendre un guide.—Du sommet, on jouit d'une vue admirable sur les pics de Gabizos, de Gourette, de Gourzy et sur les montagnes environnantes.—Cette excursion demande 5 à 6 heures, aller et retour.

Du col de Torte on peut aller à *Cauterets* en 12 heures environ, en passant par les pâturages de *Sousouéou*, Arbeost, village près duquel est une forge à la catalane, Arrens et sa chapelle dédiée à Notre-Dame de Poey-la-Houn ; Marsous, Aucun, villages : l'église de ce dernier est remarquable ; le monastère de *Saint-Savin* et son église qui renferme le tom-

beau du saint; *Arcizan-Dessus*, *Arras* et *Pierrefitte*. A Pierrefitte, on prend la grande route.—Cette longue, fatigante et parfois dangereuse excursion, se fait ordinairement à cheval.

Ascension du col de Gourzy.—Elle peut se faire comme la précédente, à pied ou à cheval.—Prendre un guide.—De ce lieu on découvre toute la vallée d'Ossau, Pau, etc.—Aller et retour, 4 à 5 heures.

La grotte d'Izeste. — Curieuse à visiter. — On trouve à Izeste des guides.—5 à 6 heures de cheval aller et retour.

Ascension du pic de Ger. — Prendre un guide. — Cette ascension se fait de deux manières, soit à pied, soit à cheval, mais par deux routes différentes. La première exige environ 12 heures, aller et retour; la seconde autant, quoique plus longue. — La vue dont on jouit du haut de ce pic est de toute beauté : sur le premier plan, Pau, Tarbes et tout le pays environnant; dans le fond se déroule à l'œil étonné toute la chaîne des Pyrénées occidentales.

Le lac d'Artouste, qui n'est guère visité que par quelques amateurs passionnés de la pêche, ne vaut pas la peine que donne cette excursion, ni les dangers que présentent les fondrières de *Sousouéou*. Cette course demande 7 à 8 heures, autant pour revenir, et de plus on ne peut se passer d'un guide.

ROUTE 9.

DES EAUX-BONNES AUX EAUX-CHAUDES.

6 kil. [1].

« Pour aller des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes, il faut descendre la longue côte des Eaux-Bonnes et prendre à gauche, un peu avant d'arriver au pont de marbre jeté sur le gave de Gabas, l'embranchement livré depuis la saison de 1849 à la circulation.

« Jamais, dit M. Moreau, l'auteur de l'*Itinéraire du Touriste,* jamais plus magnifique, plus gigantesque ouvrage

[1] *Manuel-Indicateur de l'Étranger aux Établissements thermaux des Pyrénées*, 1 vol. in-18, à Pau, chez E. Vignancour.

n'a été conçu. Sur le flanc d'un rocher perpendiculaire qui s'élève à deux ou trois cents mètres au-dessus d'un épouvantable gouffre, on a tracé sur une longueur de 1,600 mètres une route où trois voitures peuvent passer de front. A l'aspect de l'horrible chaos qu'il a fallu dompter, mutiler, façonner, les yeux sont épouvantés; mais le cœur est calme et rassuré, car partout des parapets protecteurs permettent de contempler en toute sécurité ces trophées saisissants de la victoire remportée par le génie et l'audace de l'homme sur la nature elle-même.

« Cet admirable travail, qui restera comme une des merveilles de l'art dans les Pyrénées, a été entrepris pour éviter aux voitures pesamment chargées la pénible ascension ou la descente toujours périlleuse d'une rampe qui gravit presqu'à pic la montagne, jusqu'à un point où une large tranchée, creusée à travers le roc vif, ouvre un passage à la route. C'est encore un gigantesque ouvrage, auquel se rattache le nom de l'intendant-général d'Etigny, le même qui dota en quelques années la province de Béarn d'un réseau complet de voies de communication. Au moment de s'engager dans l'effrayant défilé, entre deux murs de roche perpendiculairement coupés par la mine dont ils portent la trace, le voyageur éprouve une impression d'horreur. Par un mouvement instinctif, il se retourne et contemple un instant le gracieux paysage qu'il vient de parcourir, la splendide vallée d'Ossau et ses charmants villages ; contraste saisissant qui ne manque jamais de frapper les yeux les plus distraits. »

Le Hourat [1]. (En béarnais, *le trou, le précipice*). — « Quelques instants avant d'atteindre la gueule béante qui se présente à vous, fermez les glaces de votre voiture, mettez un schall, boutonnez vos habits, malgré les 30 degrés de chaleur qui peut-être pèsent sur vous; c'est une nécessité indispensable; car vous allez attendre quelques instants pour laisser souffler vos chevaux, et vous serez exposés au courant d'air le plus perfide, le plus meurtrier.

« Admirez ce travail hardi, prodigieux de l'homme. Arrêté par le rocher qui se dressait devant lui, comme pour lui fermer le passage, ne croyez pas qu'il ait reculé, qu'il ait

[1] M. Moreau, *Itinéraire de Pau aux Eaux-Bonnes*, 1 vol. in-18, à Pau, chez E. Vignancour.

cherché à tourner cet obstacle; non. Il s'est attaqué aux flancs du roc, il l'a coupé, fendu dans toute sa hauteur, ainsi que les paladins pourfendaient autrefois leurs ennemis d'un coup de leur bonne épée. Admirez, mais avec précaution; car je vous l'ai dit : dans cette étroite gorge, on éprouve subitement un froid vif et pénétrant, qu'entretiennent sans cesse, même dans une journée brûlante de l'été, la neige, les glaciers, et le vent qui, s'engouffrant dans le long et étroit couloir de Gabas, vient avec violence se précipiter dans la vallée d'Ossau.

« Vers la fin du passage, à votre gauche, dans une petite niche bien simple, une petite statue de la Vierge appelle vos prières. Heureux du jour, si vous n'avez plus rien à demander au Ciel, vous avez au moins à le remercier, et on remercie Dieu en le priant. Mais surtout, esprits forts, gardez-vous d'un sourire de pitié en voyant humblement agenouillé au pied de la Madone l'Espagnol à la stature de géant, taillé dans le fer et l'acier. Ce n'est pas toujours, comme vous, par une belle matinée, qu'il passe le Hourat: plus d'une fois, alors qu'il traversait cette gorge pour retourner dans son Espagne, au delà des monts couverts de neige, auprès de sa femme et de ses enfants, l'orage mugissait, la tempête hurlait; plein de foi dans le secours de la Vierge, il lui demandait d'apaiser la tourmente, de calmer l'ouragan, de détourner de sa route les torrents et les avalanches, et de le conduire sain et sauf jusqu'à sa cabane hospitalière. Tant de fois exaucé dans sa prière au moment du péril, croyez-vous que dans les heureux jours il oublie sa protectrice? non, par le soleil, comme par la neige, humble de cœur il redit son invocation : *Sainte Vierge, assistez-nous et délivrez-nous du mal.* — Passant, priez aussi, ou pleurez sur vos croyances perdues! »

Des inscriptions latines, gravées sur le rocher, se voyaient autrefois en cet endroit. Quelques-unes étaient destinées à rappeler le souvenir du voyage que fit aux Eaux-Chaudes, en 1591, Catherine de Navarre, sœur de Henri IV.

Gaston XI, Marguerite de Valois, Jeanne d'Albret, Henri IV lui-même et la célèbre Marguerite de Navarre, ont souvent visité cet endroit, qui était alors un sejour de plaisir. — Toutes ces inscriptions ont disparu lorsqu'on fit sauter les rochers pour rendre la route plus prati-

cable. Nous citerons seulement deux de ces inscriptions.
Voici la première :

SISTE, VIATOR.

Mirare quæ non vides, et vide quæ mireris : saxa sumus, et saxa loquimur; esse dedit natura, loqui Catharina : Catharinam hæc ipsa quæ legis intuentem vidimus, Catharinam loquentem audivimus, Catharinam insedentem sustinuimus, felicia saxa, viator, quæ illam sine oculis, vidimus, felicem te qui eam oculis non videris; nos viventia quæ anteà eramus mortua, tu, viator, qui vivebas, factus fuisses saxum.

Catharinæ Francorum Navarreorum Principi, hàc iter, facienti, Musæ virgines virgini posuere, anno Dom. M. D. XCI.

Voici la deuxième :

Ave, quisquis iter hàc habes.

Quod vides perierat, sed interitus vitam peperit : ne indigneris vetustati quæ Catharinæ principi monumentum destruxit, nam temporis emendavit injuriam, cùm hoc marmor restituendum curavit Joannes Gassionus, sacri consistori consil.... ordin.... in supremo Navarræ senatu præses et in Navarrià, Bearnià, Boies, Tarbelles, Viterigz, Regis dominio, justitiæ, politiæ, et ærarii summo jure præfectus.

M. DC. XLVI.

Voici la traduction que M. Bordeu [1] a donnée de ces deux inscriptions : « Arrête-toi, passant, admire ce que tu ne vois pas, et regarde des choses que tu dois admirer; nous ne sommes que des rochers, et cependant nous parlons; la nature nous a donné l'être, et la princesse Catherine nous a fait parler; nous l'avons vue lisant ce que tu lis, nous avons ouï ce qu'elle disait, nous l'avons soutenue. Ne sommes-nous pas heureux, passant, de l'avoir vue, quoique nous n'ayons point d'yeux? Heureux toi-même de ne l'avoir pas vue. Nous étions morts, et nous avons été animés : toi, voyageur, tu serais devenu pierre.

« Les Muses ont érigé ce monument à Catherine, princesse des Français Navarrais, qui passait ici, l'an 1591. »

[1] Bordeu est né à Izeste, dans la vallée d'Ossau. La grotte connue sous ce nom est fort curieuse. On doit la visiter.

« Dieu te garde, passant ! Ce que tu vois avait péri ! mais la mort l'a fait renaître. Ne te plains pas de la vétusté qui a détruit le monument de la princesse Catherine ; car l'injure du temps a été réparée quand ce marbre a été rétabli par les soins de messire Jean de Gassion, conseiller d'Etat, président au parlement de Navarre, et intendant-général des domaines du roi, de la justice, police et finances dans la Navarre, le Béarn, la Chalosse, le Bigorre et le Vic-Bil, l'an 1646. »

« A partir du *Hourat,* on suit une large voie taillée dans le roc sous l'administration de M. d'Etigny, à 200 pieds au-dessus du torrent que le voyageur entend gronder sans apercevoir son lit. Remplacée aujourd'hui par le *nouveau Chemin de la rive droite,* cette route avait succédé à d'affreux sentiers à peine tracés au milieu des précipices. C'est au *Pont Crabé* (*Pont des Chèvres*) que les deux chaussées aboutissent. De là jusqu'aux *Eaux-Chaudes,* c'est-à-dire pendant 2 kilomètres, la route ne quitte plus la rive droite du gave. » (*Manuel indicateur,* déjà cité.)

EAUX-CHAUDES.

Hôtels : de France, des Pyrénées, Baudot, Bussy.

Maisons meublées : Elles sont nombreuses et à des prix modérés.

On peut prendre pension à l'*Hôtel de France.* Cet hôtel, nouvellement construit en marbre blanc de Gabas, est tenu par M. Fittes ; le service y est admirable, et le comfortable n'y laisse rien à désirer : l'intérieur est décoré avec un goût parfait (5 fr. par jour). On y trouve à louer des livres et des journaux.

L'*Hôtel de France* renferme de plus un *café* fort bien tenu.

Le village des Eaux-Chaudes, composé d'environ une vingtaine de maisons, est situé à 1,039 mètres 485 millimètres au-dessus du niveau de la mer, dans la gorge qui continue la vallée d'Ossau jusqu'au pic du Midi, et verse en Espagne par le port du Salient.

En arrivant aux Eaux-Chaudes, le premier objet qu'on aperçoit est la *chapelle,* qui semble placée là pour rappeler aux malades qu'avant de recourir à la vertu des eaux, ils doivent implorer un secours plus puissant. Cette petite chapelle, d'un style simple et sans ornements, est conve-

nable; mais, comme à Bonnes, elle est trop petite. Elle est desservie par le curé de Laruns, ou par les ecclésiastiques de la province, qui viennent en assez grand nombre passer ici leurs vacances.

L'*etablissement thermal* vient ensuite. Le nouvel édifice, construit de 1848 à 1850, s'élève magnifiquement à droite, sur une éminence, au bord du gave de Gabas; il est tout en marbre des Pyrénées. La façade principale est au midi. Une galerie couverte règne à l'intérieur. La cour principale est ornée d'un bassin avec jet d'eau. Les bains et les douches sont admirablement disposés.

Nomenclature des sources.—Analyse et propriétés.

Malgré leur titre d'*Eaux-Chaudes,* on trouve dans les Pyrénées des sources dont la température est beaucoup plus élevée, car celle appelée le *Clot,* ne va pas à 37° centigr.

Voici leurs noms et l'indication de leurs propriétés, d'après la savante notice de M. le docteur Laffore, inspecteur de l'établissement.

DÉSIGNATION DES SOURCES.	TEMPERATURE CENTIGRADE.	POIDS DE SOUFRE par litre d'eau.	POIDS DE SULFURE de sodium.
1° Le Clot....	A la source, 31 Au bain..... 35	0 g.0001352	0 g.0007718
2° L'Esquirette Chaude.....	A la source, 36 Au bain......34,40	0 g.0003712	0 g.0006582
Temperée ..	A la source, 31,50	*Id.*	*Id.*
3° Le Rey	A la source, 31 Au bain..... 33,50	0 g.0003200	0,0005674
4° Baudot.....	 27	0,0003712	0,0006582
5° L'Arressecq.	 25,10	0,0003442	0,0006129
6° Minvielle...	 11	0,0000002	0,0000005

Propriétés physiques. — Ces eaux sont limpides et incolores; elles répandent l'odeur d'œufs couvis: leur saveur,

beaucoup moins prononcée que celles des Eaux-Bonnes, ne m'a point paru, quoi qu'on en ait dit, plus désagréable que celle des autres sources sulfureuses : je donnerais même, quant au goût, la préférence aux eaux des sources de *Baudot* et de l'*Arressecq* sur toutes les autres eaux de même nature des Pyrénées. (LEMONNIER.)

Trois sources, le *Clot*, l'*Esquirette* et le *Rey*, sont utilisées à la fois pour la boisson, les bains et les douches de toute espèce; les autres, *Baudot*, l'*Arressecq* et *Minvielle*, sont avantageusement employées pour la boisson seulement.

Les sources des Eaux-Chaudes, au nombre de six, appartiennent toutes à la classe des sulfureuses naturelles, et sourdent toutes aussi de la roche granitique, très-commune dans cette localité.

Une analyse exacte de ces sources est encore à faire, et il serait d'un grand intérêt qu'un chimiste expérimenté fût chargé de cet important travail.

L'expérience déjà fort ancienne démontre chaque année : 1° que les Eaux-Chaudes sont très-avantageusement employées contre les rhumatismes les plus intenses et les plus invétérés, la goutte, les diverses maladies des articulations, les scrofules, les affections gastro-intestinales et hépatiques, les névralgies en général et les névroses du tube gastro-intestinal;

2° Qu'elles réussissent fort souvent contre la chlorose, les maladies utéro-vaginales et celles des voies urinaires;

3° Qu'elles combattent quelquefois avec succès les paralysies, *quelles que soient leurs causes*;

4° Que les maladies contre lesquelles les Eaux-Chaudes sont non-seulement impuissantes, mais encore fort souvent nuisibles, sont les affections organiques du cœur et des gros vaisseaux, celles où les tissus éprouvent déjà un commencement de désorganisation squirreuse ou cancéreuse; les paralysies, lorsqu'elles peuvent être attribuées à un ramollissement ou à une altération profonde du cerveau ou de la moelle épinière; enfin le mal vertébral de Pott.

Extrait du Règlement et Tarif des bains.

Le régisseur tiendra un registre portant : 1° les noms des baigneurs; 2° la date de leur arrivée; 3° l'indication de

l'heure et du cabinet qui leur seront attribués; 4° l'indication du cabinet et de l'heure qu'ils auraient préférés et qu'ils n'auraient pu obtenir faute de vacance. Ces dispositions ne s'appliquent point à la septième, huitième et neuvième heure du matin, pour lesquelles un tarif particulier est établi. Toutefois il en sera disposé d'après le mode ci-dessus, en faveur des personnes qui se soumettront au payement du tarif.

Le régisseur mettra sous les yeux de chaque baigneur, ou du tiers qui se présentera pour lui, le tableau des cabinets et des heures pour qu'il fasse son choix.

Un tableau des cabinets et des heures devenus libres sera dressé jour par jour et affiché aux deux principales entrées de l'établissement.

Les baigneurs auront droit aux cabinets et heures devenus libres suivant la date de leurs demandes, consignées sur le registre de distribution. Le régisseur remettra à chaque malade une carte portant les énonciations prescrites par l'article 5, après l'avoir fait viser par le médecin inspecteur.

En attendant la remise de la carte, dont le visa ne pourra être différé, le baigneur profitera du cabinet et de l'heure qu'il aura obtenus.

Le prix de chaque bain ou douche sera perçu d'après le tarif suivant, savoir :

Celui de chaque bain ou douche, à l'exception des bains pendant les septième, huitième et neuvième heures du matin :

1° Pour les manouvriers, les domestiques, les laboureurs allant à la journée, pendant toute l'année, à 25 cent.;

2° Pour les artisans, les propriétaires et laboureurs, dans toutes les saisons de l'année, à 50 cent.;

3° Pour les personnes de toute autre classe, à 1 fr.

Le prix du bain, pendant chacune des trois heures ci-dessus indiquées, sera pour tous de 1 fr.

La boisson sera gratuite.

Le prix d'une douche suivie d'un bain dans le même cabinet est de 25 cent. en sus du prix du bain pour les deux premières catégories de personnes ci-dessus, et de 50 cent. pour la troisième.

Le bain de pieds, pris immédiatement après le bain, se payera 10 cent.

Celui pris isolément à l'établissement, 20 cent.

Le bain de pieds, emporté hors de l'établissement, 15 cent.

Le bain à vapeur, y compris le lit, 2 fr.

Le même bain, sans lit, 1 fr.

Il est interdit de faire baigner plus de dix personnes à la fois dans la piscine.

Jusqu'à ce nombre, chaque individu payera pour son bain 20 cent.

Quiconque demandera un bain pour lui seul dans la piscine payera 3 fr. par heure.

La boisson de toutes les sources est gratuite.

Les trois sources suivantes : le *Clot*, l'*Esquirette* et le *Rey*, sont exploitées séparément; elles desservent à elles seules trente-quatre bains et douches. La disposition du nouvel établissement permet d'administrer les bains chauds et froids, les bains de vapeur, russes, les douches froides, chaudes et mixtes, ascendantes et descendantes, dans des cabinets séparés ou en commun.

La *piscine* peut contenir environ quarante baigneurs; elle renferme un appareil pour les douches écossaises.

Les Eaux-Chaudes, après avoir joui d'une existence très-brillante sous les souverains du Béarn, et avoir vu leur réputation s'accroître au XVI[e] siècle, finirent par être presque complétement oubliées.

C'est de nos jours seulement, et grâce aux études que le célèbre Bordeu fit de ces eaux, grâce aux efforts tentés plus récemment par les docteurs Samonzet et Baile, que les Eaux-Chaudes ont reconquis leur ancienne vogue.

Il faut espérer que le nouvel et magnifique établissement thermal dont nous venons de parler, et les efforts de l'administration municipale, assureront à cette localité un avenir des plus brillants.

RENSEIGNEMENTS DIVERS.

Le village compte encore à peine aujourd'hui vingt maisons; mais elles sont propres, commodes, et presque toutes peuvent recevoir des étrangers.

Logements. — *Nourriture.* — Les prix sont moins élevés qu'aux Eaux-Bonnes. — Une chambre se paye de 2 à 3 fr. par

jour, et moins cher encore, relativement, quand on prend un appartement pour la saison.

La nourriture, à table d'hôte, déjeuner et dîner, se paye 4 fr. par jour.—Si l'on veut se faire servir dans son appartement, ce prix subit une légère augmentation, qui est alors à débattre. — Les comestibles de tous genres sont abondamment fournis par les habitants du voisinage. Les truites des lacs et du gave, ainsi que le mouton de Laruns, sont délicieux.

On jouit aux Eaux-Chaudes d'un climat tempéré, avantage qui ne se rencontre pas ordinairement dans les localités thermales, et qui devra, dans beaucoup de cas, faire préférer ce séjour à celui des Eaux-Bonnes. Les orages n'y sont pas rares, mais leurs effets ne sont point à redouter.

Aux Chasseurs.—Aux Pêcheurs.—Guides.—Chevaux.—Voitures. « C'est ici, dit M. Moreau, que le chasseur peut prendre ses ébats; il y trouvera de nombreuses occasions de faire un beau coup de fusil. Comme à mes compagnons des Eaux-Bonnes, je lui interdis la *chasse à l'ours*, pour des raisons qu'il trouvera déduites au chapitre qui porte ce titre. Je l'invite fortement comme eux, à faire la guerre aux isards. On peut dire que c'est ici la patrie de ce gibier des montagnes. Car on voit, par bandes de quarante à cinquante, courir, sauter de rocher en rocher, l'Isard, ce joli petit animal, tout à la fois chevreuil, chamois, et que Linnée appelle antilope Rupicapra.—Le Coq de bruyère, la Perdrix rouge, la Perdrix blanche, s'y rencontrent fréquemment; il faut aller les chercher surtout aux pics d'Areizet, de Gazie et de Sesque. Dans une battue, il n'est pas rare de trouver un renard, un chat sauvage; quelquefois même, ainsi qu'il m'est arrivé, on est assez heureux pour apercevoir une Biche, enfant égaré des forêts d'Aragon. Je n'ai pu en tuer, en tirer, c'est vrai; mais en voir, c'est bien déjà quelque chose.—Wagram, Mac-Mahon, de Plaisance, et vous tous illustres veneurs, mes doctes maîtres, ne frémissez pas, ne vous indignez pas à l'idée d'une noble biche tombant sous un ignoble plomb! La montagne n'est plus de votre domaine.-Vos coursiers rapides, vos anglo-bâtards, votre science, tout cela y serait impuissant. Aussi ce qui partout ailleurs serait une monstruosité, oser tirer sur un cerf, est ici de bonne guerre.

« L'amateur de pêche peut exercer sa patience avec fruit aux lacs d'*Aule*, renommé par ses truites saumonées, d'*Artouste*, si abondant en petites truites blanches; enfin, sur tout le cours du gave de Gabas jusqu'à la Case de Broussette.

« Les guides de promenades, de chasses, se payent 4 à 5 fr. par jour, non compris la nourriture. Ils sont, en général, plus accommodants que ceux des Eaux-Bonnes : beaucoup d'entre eux demeurent à Laruns; mais, quand on en a besoin, il se présente journellement vingt occasions de les faire prévenir. Pour de grandes courses, par exemple, pour l'ascension au pic du Midi, sans vouloir diminuer le mérite des autres, dont j'ai oublié les noms, je vous recommande *Biraben* dit *Jean-Dot, Blaise Laroque, Vignau, Bernard Salnare, Bertrand le Baigneur, Camille*. Ce sont de braves montagnards, des chasseurs adroits, intrépides [1].

« Si vous avez quelques conseils à demander sur une longue excursion, sur une course peu connue, sur une ascension périlleuse (les jeunes gens n'ont pas tout vu, ils n'en savent pas assez), allez trouver le père Barrès, Nestor des guides, maintenant propriétaire aux Eaux-Chaudes. C'est un homme bien précieux à consulter, et d'avance je suis sûr qu'il vous aidera avec empressement des conseils de sa longue expérience. »

Un cheval se paye environ 3 fr. par jour.

Une voiture pour promenade se paye de 10 à 12 et 15 fr., en raison du plus ou moins de longueur de la course, selon qu'elle offre plus ou moins de fatigue.

Votre maître d'hôtel vous indiquera les loueurs de chevaux et de voitures auxquels vous devez de préférence vous adresser.

Porteurs. — Pour aller aux bains et revenir, 50 centimes. — Quant aux courses, le tarif officiel est muet, vous devez donc débattre et bien arrêter vos prix, toujours autant que possible devant témoins.

« Pour tout ce qui tient à une transaction financière, à une vente, à une location, enfin toutes les fois qu'il s'agit d'argent, le caractère des habitants de ce coin de la vallée

[1] Nous ajouterons les suivants : *Barès*, *Grangé*, *Pedoüus*, Bernard *Larrouy* dit *Roche*.

d'Ossau conserve le même cachet que celui de toute la vallée, et du Béarn entier... Ils savent parfaitement servir leurs intérêts sous les dehors d'une politesse et d'une affabilité rares chez des paysans. C'est peut-être cette habitude, que quant à moi je trouve de bon goût, et que je préfère à l'avidité chicanière et de mauvaise compagnie de certaines provinces de France, qui a donné lieu à cet injuste dicton, contre lequel je proteste : *Lou Béarnés faus et courtés.* »

Poste aux lettres. — Les lettres arrivent tous les jours et repartent 2 h. après.

PROMENADES ET EXCURSIONS.

La première promenade à signaler porte trois noms sous chacun desquels elle est indifféremment désignée :

Promenade Henri iv, Bussy ou du Chateau. — Cette promenade, située au bout du village, est plantée d'arbres épais qui rendent son séjour aussi agréable pendant les grandes chaleurs et par un soleil ardent, que dangereux lorsque le temps est couvert. — C'est la promenade que doivent choisir de préférence les malades dont les forces sont affaiblies. — Elle est garnie de bancs nombreux et commodes. — Mais en tout temps, la fraîcheur du gave la rend dangereuse le soir.

La Promenade d'Argout et le Pont d'Enfer. — En sortant des Eaux-Chaudes on prend la route de Gabas, pratiquée sur la rive gauche du gavede ce nom, qu'on traverse bientôt sur le *Pont d'Enfer*. Parvenu à ce pont, et si vous n'êtes pas sujet aux vertiges, contemplez hardiment le gouffre sans fond que la nature a creusé sous vos pas. Nul autre spectacle n'est tout à la fois plus *horrible* et plus *beau* (pardon pour l'antithèse), et n'est plus propre à donner une idée des demeures infernales.

Un peu sur la droite se voit un sapin colossal jeté comme un pont sur les deux rives du gave, et sur lequel je doute que les isards même osassent se hasarder.

Après avoir traversé le Pont d'Enfer et tourné à droite, on traverse un autre pont plus petit sur lequel il faut s'arrêter pour admirer la belle cascade dont l'eau fait marcher un moulin. C'est un des plus délicieux tableaux qu'on puisse imaginer.

A quelque distance de là le chemin devient difficile et

parfois dangereux, le sol humide et glissant; il faut marcher avec la plus grande précaution; bientôt se présente un troisième pont, barbouillé de noir, aux deux bouts duquel sont placés des tourniquets, précaution qui nous semble avoir son utilité, en ce qu'elle s'oppose au passage des chevaux sur une aussi fragile construction. — Ce pont nous ramène à l'Etablissement. La Promenade que nous venons de décrire porte le nom de *M. d'Argout*. C'est un hommage rendu par la commune reconnaissante à l'homme éminent dont le séjour aux *Eaux-Chaudes* fut marqué par des libéralités qui contribuèrent puissamment à son embellissement.

Goust. — Cette jolie promenade exige 1 h. à pied, et 1/2 h. à cheval ou à âne. — La route est quelque peu difficile; c'est une véritable ascension que peuvent seulement faire les personnes douées de bons poumons. — Mais parvenu au terme du voyage, nul ne regrettera ses fatigues. — Ce charmant petit village, peuplé de 70 à 80 habitants, est situé sur le plateau d'une montagne aride, à l'exception de l'endroit verdoyant sur lequel s'élève le village. On y parvient par un sentier assez rapide, taillé en zigzags, et bordé d'arbres. Ce hameau est à 1,800 pieds au-dessus des Eaux-Chaudes. « Ce petit Etat, dit M. Moreau [1], est composé de 70 habitants, tous parents, cousins, alliés; administré par une espèce de conseil des anciens qui décide souverainement sur toutes les contestations; que l'on rassemble, et qui prononce, quand un habitant de la vallée vient demander en mariage une des filles de la république. Espèce de petite principauté indépendante, dans le genre de certains duchés de la confédération, moins un budget et une liste civile; elle fournit aussi à-peu-près tous les ans son homme au contingent cantonal.

« Vous prendrez plaisir à voir tous ces petits chalets entourés de riches prairies, de champs soigneusement cultivés. Là, on ne vous demandera point l'aumône, car tous travaillent, et le vice y est inconnu; on vous offrira au contraire avec cordialité une tasse de lait pur et frais. Enfants perdus dans les nuages, séparés par un espace immense

[1] M. Moreau nous permettra de rendre ici hommage à son talent comme observateur philosophe et consciencieux, comme narrateur habile et original.

de la population de la vallée, ils ont quelquefois besoin des secours de la religion, des secours de l'art : jamais ils ne leur manquent; mais par un touchant accord, par un contrat tacite, on vient chercher à Laruns tout ce qu'il n'est pas indispensable de porter à Goust. Pour un baptême, l'enfant va sur les bras de sa marraine; pour un mariage, les époux ont de bonnes jambes; pour un décès, le cimetière est à Laruns. C'est là qu'on va demander le baptême, le mariage, et les prières pour le grand et dernier voyage. Mais quand, l'hiver, au milieu de la nuit, le fils vient dire au prêtre : « Ma mère est bien mal, elle voudrait vous voir, Monsieur le Curé, » il ne se fait pas prier, le fervent apôtre; il quitte son lit où il était si bien, il chausse ses sabots de montagne, il s'enveloppe dans sa cape brune, et à pied, car son pauvre cheval est fatigué des courses de la journée, guidé dans le brouillard par le fanal que porte l'enfant, il vient, après une route longue et pénible, s'asseoir au chevet de la malade, lui rendre l'espérance et le courage, ou aider une âme à monter au ciel. Bien souvent il y trouve un autre ministre de charité qui l'a précédé dans ce séjour de deuil, c'est le docteur; et ces deux médecins du corps et de l'âme, après avoir rempli leur angélique mission, retournent ensemble à leur humble demeure, où les attendent de nouvelles fatigues, de nouveaux devoirs.

« Mais là où le cœur est simple, où l'air est vif et pur, on vit longtemps, on ne meurt pas, on s'éteint! Aussi dans cette petite population trouverez-vous trois ou quatre centenaires; et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que Goust offre ces phénomènes presque inconnus dans nos grandes villes, car Henri IV faisait à un vieillard, né dans ce hameau en 1442, une pension viagère dont j'ai vu le titre, et qui ne s'éteignit qu'en 1605. »

Grotte des Eaux-Chaudes. — C'est une des plus jolies excursions qu'on puisse faire. — Des Eaux-Chaudes, elle demande à pied 1 heure à peine, et 1/2 heure à cheval. — Bien que la course à pied ne soit pas longue, elle ne laisse pas que d'être encore assez fatigante en raison de la raideur du sentier et des cailloux dont le sol est couvert.

Nous conseillons donc le cheval.

On jouit, pendant le trajet, de points de vue ravissants, qui s'étendent alternativement sur les montagnes, sur la route

d'Espagne et sur le gave. — La route n'offre aucun danger.

Parvenus près de la Grotte, il est prudent, si vous avez chaud, de vous arrêter quelques instants à l'ombre des vieux arbres qui la précèdent.

Avant de s'engager dans la Grotte dont l'air humide et glacial est fort dangereux, on doit, les dames surtout, se couvrir comme en hiver, afin d'éviter les effets funestes que ne manqueraient pas de produire une aussi brusque transition.— Des guides, armés de torche, vous conduiront.

Cette grotte présente assurément un des plus magnifiques spectacles que l'on puisse voir. Haute et profonde, elle offre cela de particulier qu'indépendamment de son étendue encore mystérieuse, elle est parcourue dans toute sa longueur par un torrent impétueux que l'on entend mugir dans les ténèbres de ses enfoncements, et dont les eaux glaciales ne voient le jour qu'en sortant de l'immense arcade qui sert d'ouverture à la Grotte. Ce torrent souterrain va former plus loin, en tombant, une belle cascade qu'on aperçoit de la route de Gabas.

Au Mont Gourzy. — Cette course, assez agréable, demande à 4 heures, aller et retour.—Il faut un guide.

A la Grotte de Mailly.—Elle est fort curieuse et traversée par un torrent impétueux qui en augmente les beautés.

A Gabas et au Pic du Midi. — On compte jusqu'à Gabas, 8 kil. environ qui se font en 2 petites heures, soit en voiture, soit à cheval; cette route offre quelques dangers; le moindre accident pourrait précipiter dans les profondeurs du gave voyageurs et chevaux, le chemin n'étant point, comme aux Eaux-Bonnes, protégé par des parapets. On longe constamment, jusquà Gabas, la rive gauche du gave d'Ossau.

On marche entre deux barrières de montagnes généralement couvertes de sapins que l'Etat exploitait autrefois pour la marine.—On ne tarde pas à rencontrer le *Pont de Bilet*, devant lequel l'œil s'arrête avec un profond étonnement.

Gabas, misérable bourgade, formée de quelques misérables habitations, est située au confluent de *gaves* de *Broussette* et de *Bious,* qui prennent ici le nom de *gave d'Ossau.*

C'est le dernier poste de douane française, et si jamais sort fut à envier, ce n'est point assurément celui des douaniers de Gabas. L'hôpital fondé dans le XII[e] siècle à Gabas, par Gaston IV, est maintenant transformé en auberge, où l'on

trouve, dit M. Moreau, de fines côtelettes de mouton d'Espagne, de délicieuses pommes de terre rouges, le tout arrosé de vin de Malaga, sentant, comme tous les vins d'Espagne (bus en Espagne), fortement la peau de bouc.—La Chapelle de l'hôpital tombe en ruines.

L'hôpital de Gabas avait été construit par la religion et la charité, à 3 lieues 1/2 du monastère de Sainte-Christine dont il dépendait, et qui protégeait sur la limite des deux royaumes, la communication de la vallée d'Aspe avec l'Aragon [1]. Gabas fut bâti entre l'année 1115 et l'année 1122, sous Gaston, vicomte de Béarn, qui en fournit les fonds, et qui accorda les immunités et les priviléges nécessaires. Ces sortes d'établissements rendaient les mêmes services que celui du Saint-Bernard. Mais ne se trouvant point, comme ce dernier, sur le chemin des artistes, des poëtes, de ceux en un mot qui dispensent la célébrité, l'hôpital de Gabas et le monastère de Sainte-Christine sont restés presque inconnus dans le monde littéraire.

On est au pied du pic du midi. — Ordinairement on va coucher à la CASE de BROUSSETTE : c'est le rendez-vous des voyageurs qui entrent en France par le port de Salient.

Le lendemain, on se met dès l'aurore en route pour gravir le pic du Midi.

Ce pic a cela de particulier, et qui le distingue des autres montagnes, qu'il est formé d'un granit uni et glissant, en sorte qu'il faut s'aider des mains pour avancer. Il est indispensable de quitter sa chaussure et de mettre l'espadrille, ou d'envelopper son soulier dans un bas de laine.

Deux heures de peines et de fatigues vous conduisent au

[1] « De vastes caravansérails pour les marchands, les pèlerins et les soldats furent construits en France et en Espagne. L'un des plus riches etait celui de Sainte-Christine, situé au débouché de la vallée d'Aspe. Innocent III, dans une bulle, l'appelle *un des trois hôpitaux du monde*; mais sa riche dotation fut usurpée dans la suite par les Dominicains de Jacca et par des Barnabites français. Il fut abandonné, et beaucoup d'autres devinrent aussi la proie de quelques congrégations, qui n'accomplirent point les volontés des pieux fondateurs dont elles recueillirent les biens. » (Al. Du Mège, *Statistique générale des départements pyrénéens*, t. I, p. 9.)

sommet du pic du Midi. Là, l'œil n'aperçoit de toutes parts que des ruines entassées les unes sur les autres, des débris déchirés, mutilés de mille sortes; c'est un spectacle de tristesse et de désolation, mais qui a bien sa grandeur. Une couronne de montagnes à la tête nue, chauve, pelée, vous enferme. Lorsque votre regard abandonne ces images lointaines et qu'il glisse dans lè bas du vallon, alors la tête se perd et éprouve des vertiges.

On peut revenir par le vallon du Machebat, beau vallon aux gras pâturages, qu'abrite de sa cuirasse impénétrable le pic du Midi.

« Les voyageurs qui veulent connaître la vallée de Gabas, dit M. Vaisse de Villiers, doivent, après en avoir franchi le torrent sur le pont d'Enfer, à quelques minutes des Eaux-Chaudes, en remonter la rive gauche, soit jusqu'au hameau de ce nom, situé à 1 lieue 1/2 au-dessus, pour y voir, avec les dernières habitations de cette vallée, la forêt de la Mâture, dont nous avons remarqué les dépôts à Laruns, soit jusqu'aux bases du pic du Midi de Pau, qu'on a toujours en face et souvent en perspective dans cette route, pour y contempler de près cette superbe pyramide à deux têtes, principale sommité des Basses-Pyrénées (qui avoisinent ici de bien près les Hautes, tant de limite que d'élévation); soit jusqu'au sommet de l'un des deux ports placés à droite et à gauche de ce pic, pour pouvoir, en posant un pied en Béarn, l'autre en Aragon, se vanter qu'on a mis le pied en Espagne; soit enfin jusqu'à l'un des deux bourgs ou villages espagnols de CANFRANC et de SALIENT (ce dernier qualifié de ville), qui ont donné leurs noms aux deux ports.

« De Salient on peut visiter les bains espagnols de PANTICOSA, et rentrer en France par le port et la vallée de Cauterets.

« Peu inférieur à celui de Bagnères, le *pic du Midi* de Pau excède de 2,754 mètres perpendiculaires suivant les expériences de M. Flamichon, le niveau du Pont de Pau, élevé lui-même de 154 mètres au-dessus de la mer, ce qui fait un total de 2,908 mètres. La mesure rapportée dans l'ouvrage de M. Melling, qui l'a puisée je ne sais où, détermine cette hauteur à 2,986 mètres, et M. Junker, cité par M. Du Mége, à 2,869 mètres.

« Un seigneur de la maison de Foix, le duc de Candale,

tenta, dans je ne sais quelle année du XVIe siècle[1], l'ascension de ce pic. M. de Thou, qui tenait de sa bouche le récit de ce voyage, nous l'a conservé dans ses Mémoires (p. 46 du XIe volume, édit. de 1742). On voit dans cette relation qu'après s'être élevé au-dessus de la retraite des chèvres sauvages et des aires d'aigles, il ne trouva plus de marches taillées dans le roc, ni de chemin, et que s'en frayant un au moyen des échelles, des grappins et des crochets, il ne parvint qu'à une station voisine du sommet, et ne trouva que 2,145 mètres pour la hauteur de la montagne. »

Depuis M. de Candale, d'autres savants, d'autres curieux ont suivi ses traces au pic du Midi. Les bergers mêmes qui paissent leurs troupeaux dans les environs de cette montagne, entreprennent aussi quelquefois l'escalade, au succès de laquelle cette contrée attache autant de gloire qu'à leurs triomphes sur les ours des sombres forêts de Gabas.

Parmi ces tentatives, je citerai[2] celle de M. Claude Venat, alors officier dans la 6e légion.

Il partit de Bielle le 11 juillet 1818, avec un jeune homme nommé Lavilette, son beau-frère Fourcade Gré, et M. Lacoste, chirurgien aide-major de l'ex-86e régiment de ligne, à Bielle.

Ils couchèrent à Gabas, qu'ils quittèrent le lendemain, vers les trois heures de la nuit. Si ces hardis voyageurs avaient voulu écouter toutes les objections que leur firent à leur départ les habitants de la contrée, ils auraient renoncé à cette entreprise. A les entendre, il y allait de la vie : les uns souriaient d'un air d'incrédulité en les voyant si résolus ; les autres les poursuivaient de leurs présages funestes.

Ils atteignirent le pied de la montagne que l'on nomme *la Sagette-de-Magne-Baïg*, où ils quittèrent la route qui conduit en Espagne par le *Col-des-Moines*, et ils se mirent à gravir un petit sentier sur le flanc gauche, afin d'éviter le détour de deux heures que font les pasteurs en conduisant leurs troupeaux pour leur procurer des pentes plus douces. Celle-ci leur offrait une inclinaison de 45 degrés. Ce sentier, en outre, traverse une forêt épaisse ; il est embarrassé de broussailles et de gros sapins abattus par les vents. Leurs

[1] En 1581. (Note de l'éditeur.)

[2] *Souvenirs des Pyrénées*, par M. Samazeuilh.

troncs pourris, l'humidité du sol, les pierres roulantes sur le bord des abîmes, tout y rend la marche difficile et dangereuse. Ils consommèrent trois heures dans cette première ascension qui les porta sur un plateau découvert où paissaient les nombreux troupeaux de Bielle et de Billères. M. Venat a fait de ces lieux le tableau le plus aimable. Il vante ses aspects, la pureté de son atmosphère, la beauté de ses herbages, la limpidité de son torrent, l'émail de ses fleurs diverses, beautés gracieuses que rehaussent encore les précipices et les rochers noirs et nus qui leur servent de cadre.

Ce plateau forme un amphithéâtre d'une lieue environ de longueur sur une demi-lieue de large ; borné au nord par le sentier et le bois qu'ils venaient de gravir, au sud, la crête dite de *Suzon* le domine, en courant parallèlement aux limites des deux nations, qui ne sont qu'à une lieue de distance; la montagne de Saubiste s'élève à l'est, et à l'ouest il se lie au pic du Midi, dont il n'est qu'un des côtés de la large base. Au pied même du pic, ils prirent un léger repas et du repos, non sans contempler avec quelque inquiétude l'aspect menaçant du mont superbe qu'ils allaient gravir, les rochers à pic donc les faces leur présentaient le poli du marbre, en réfléchissant les rayons du soleil et les couches de neiges glacées qui recouvraient en plusieurs lieux ces pentes périlleuses.

Nos voyageurs dédaignèrent les échelles, les crocs, les grappins, et n'emportant que des vivres pour un repas, deux fusils pour tuer des isards, un bâton, une lunette d'avant-poste et une corde de licol, ils quittèrent leur chaussure pour que leurs pieds pussent mieux saisir les inégalités des rochers, ou s'enfoncer avec plus de facilité dans leurs crevasses, et ils attaquèrent ainsi la montagne en voltigeurs. Dans cette véritable escalade, ils ne purent jouir de quelque repos que lorsqu'ils trouvaient des fentes inclinées vers le centre, et qui leur offraient, à leur surface intérieure, de petits échelons; partout ailleurs, ils n'eurent que la ressource d'accrocher leurs mains ou de loger leurs pieds dans les cassures qu'ils rencontraient de distance en distance. C'est ainsi qu'ils parvinrent au tiers du pic, où une pente assez douce et recouverte de neige leur donna d'autant plus de facilité que le soleil l'avait pénétrée d'environ 30 centi-

mètres (14 pouces), et qu'ils enfonçaient, sans glisser, leurs pieds et leurs mains dans sa surface ramollie.—Après l'avoir gravie obliquement à droite, pendant un quart d'heure, ce qui leur tint lieu de halte, les mêmes difficultés qu'auparavant s'offrirent devant eux, et ils les affrontèrent avec la même intrépidité, en gravissant cette fois le pic sur le bord de trois précipices dont les débris mobiles de la montagne rendaient encore le voisinage plus dangereux. — Enfin, ils trouvèrent une rampe moins escarpée, et au milieu des blocs détachés de la cime, exténués de fatigue, baignés de sueur, respirant à peine, ils prirent quelque repos, après avoir traversé une autre couche de neige permanente de quatre pieds d'épaisseur. De là leurs yeux cherchèrent sur la pente qui leur restait à gravir quelque passage moins difficile, et ils le trouvèrent entre d'énormes quartiers de granit que la gelée avait fait éclater, ou que la foudre avait fendus.

Les voilà sur la croupe supérieure du pic du Midi, de ce mont réputé inaccessible, à onze heures du matin, après trois heures un quart de danger, après huit heures de fatigues, cherchant des traces d'autres voyageurs, et s'enorgueillissant de n'en point trouver. « La partie la plus haute « et la seule praticable forme un arc de cercle du sud-ouest « au nord-est. La corde de cet arc n'a pas plus de 20 mètres, « et la croupe en dos d'âne n'offre que 4 mètres au plus de « de largeur. Sa surface est recouverte d'une croûte épaisse « semblable à de la neige cristallisée et embarrassée de plu- « sieurs blocs de différentes grosseurs..... Pas une inscrip- « tion, pas un nom gravé sur la pierre, pas de blocs du « moindre diamètre rangés symétriquement ; nous ne recon- « nûmes que l'ouvrage de Dieu et les ravages du temps. »

Nos voyageurs gravèrent leur nom sur le roc avec la pointe d'un couteau. Ils élevèrent une petite pyramide en moellon, et *y déposèrent modestement un sou marqué*. Mais les vents et la foudre auront-ils respecté ce faible monument, et auront-ils souffert que la main de l'homme laissât ses traces dans leur empire ?

Cependant leurs yeux se portaient avec avidité sur les monts voisins et dans le lointain, pour y chercher l'immense perspective qu'ils s'attendaient à embrasser ; mais une nappe de nuages, mer immense, ondulée, et où les pics les plus élevés formaient des promontoires et des îles, leur cachait

entièrement la France, ensevelie en quelque sorte sous ses flots de brouillard, et leur vue ne put librement se prolonger que sur le territoire espagnol. Leur regard, de ce superbe observatoire, s'éleva et se promena avec orgueil d'abord sur le petit pic, sur les plateaux de Magne-Baïg et de Broussette, ensuite sur les lacs d'Ayou et sur celui de Pombie, sur le village de Salient et sur d'autres groupes d'habitations assises au-dessous du *Gaillego*. Enfin, et à l'aide de leur lunette, ils purent apercevoir les plaines de Huesca, d'Ayerbe, de Zuera, et les montagnes des rives de l'Ebre, qui bornaient leur horizon.

Ces mêmes nuages qui les privaient de l'aspect de la France leur firent craindre le danger de leurs ombres humides s'ils venaient à en être enveloppés à leur retour, et ils quittèrent cette cime à onze heures quarante minutes, en reprenant leurs traces du matin. Non moins périlleuse que l'escalade, la descente fut cependant plus prompte ; car, à deux heures, ils avaient rejoint leurs bagages déposés dans un sachet, sous une voûte de neige, au pied du pic.

Un seul accident troubla leur marche ; mais qu'il faillit être terrible ! Impatient des zigzags qu'il lui fallait tracer sur les pentes de neiges, M. Lacoste s'était assis en plaçant la crosse de son fusil en enrayure entre ses jambes, et il se laissait glisser sur ce plan fortement incliné, lorsque, tout à coup, un ressaut le culbuta, et il disparut aux yeux de ses amis... Il serait impossible de peindre leurs anxiétés ; mais, par un bonheur inouï, au moment même où, pelotonné comme un bloc déraciné, il allait, en roulant, bondir dans l'abîme, il heurta contre un quartier de granit suspendu au bord du précipice, et quoique cet appui parût devoir céder au moindre choc, l'imprudent voyageur s'y arrêta, et ses amis le virent avec une joie égale à leur terreur se relever sur ses pieds et secouer la neige qui couvrait ses vêtements.

A quatre heures du soir, les quatre voyageurs étaient de retour à Gabas, sains et saufs, mais excédés de fatigue et les pieds ensanglantés.

M. Palassou a aussi entrepris, mais n'a pas osé risquer jusqu'au bout cette ascension ; Delfau l'exécuta en 1796. Enfin, de nos jours, elle a été exécutée heureusement par

M. le chevalier Armand d'Angosse, et, quelque temps après, par M. Daugerot, qui en adressa la relation suivante à M. Palassou :

« Je partis le 14 aout des Eaux-Chaudes, à six heures du matin, accompagné d'un de mes fermiers et du nommé Pierre Courdé, fameux par le grand nombre d'ours qu'il a tués. Nous arrivâmes à Gabas à sept heures et demie ; nous y laissâmes nos chevaux et en repartîmes à huit. Comme il était déjà tard, et que le temps paraissait fort orageux, nous nous décidâmes à monter droit à Mayebat, au lieu d'aller passer la montagne de Bious, ainsi que nous en avions d'abord eu le projet. Nous prîmes en conséquence un sentier assez rapide qu'on trouve dès qu'on a passé un ruisseau qui, près de Gabas, traverse la grande route qui sert à l'exploitation de la mâture. Chemin faisant, nous rencontrâmes quatre bergers qui voulurent monter avec nous au pic du Midi.

« Nous arrivâmes à dix heures et demie à la source de ce ruisseau, qui se jette dans le gave, et que nous avions toujours côtoyé. Sa source n'est qu'à deux ou trois portées de fusil du pic. Comme nous ne devions plus trouver d'eau, nous nous arrêtâmes là pour nous reposer et nous rafraîchir. Nous nous remîmes ensuite en marche, et arrivâmes à midi à cette masse énorme de rochers qui forme le pic du Midi de Pau... Après avoir fait quelques pas sur les premiers rochers, on commence à se livrer à l'espérance de pouvoir y monter.

« Tous ceux de mes compagnons qui ne se trouvèrent pas nu-pieds quittèrent leurs bas et leurs souliers pour grimper avec plus de facilité. N'ayant pu me procurer des souliers de corde, dont les Espagnols et les contrebandiers font usage pour traverser les montagnes, je mis à la place des souliers des chaussons faits d'une étoffe de laine grossière qu'on fabrique dans le pays ; et, quoiqu'ils m'exposassent souvent à glisser, je ne les quittai qu'à mon retour au pied du pic.

« Nous montâmes ensuite sur un rocher un peu incliné et large d'environ 2 mètres, qu'on trouve à droite au pied du pic, par l'endroit où nous l'avons abordé. Après avoir fait six ou huit pas sur ce rocher, il se présente, entre d'autres ro-

[1] M. Daugerot ne nous fait point connaître la nature de ce rocher, que d'autres ont baptisé granit porphyrique à base de feldspath.

chers, un passage un peu escarpé, mais où l'on gravit facilement, parce qu'il y a des fentes et des saillies auxquelles il est aisé d'accrocher les mains et de placer les pieds. Cette première difficulté vaincue encourage, et bientôt l'aisance avec laquelle on franchit les autres passages fait qu'on est étonné de ne pas trouver de plus grands obstacles. Il est cependant des endroits un peu plus difficiles les uns que les autres, mais c'est peu de chose pour des gens qui ont l'habitude de gravir des rochers ; il faut seulement, quand on monte et qu'on descend, avoir la précaution d'aller à la file les uns des antres, et serrés autant que possible, pour éviter que les pierres mouvantes, ou celles qui sont faciles à se détacher, et qu'on peut faire tomber par mégarde, ne puissent vous blesser dans leur chute. Il est en outre prudent, en commençant à monter, de faire du bruit pour obliger les isards qui pourraient se trouver sur votre chemin à gagner un autre quartier, car un seul bloc détaché en entraîne quelquefois un très-grand nombre, accompagnés d'autres cailloux mobiles dont il serait difficile d'éviter le choc.

« C'est donc en grimpant sur des quartiers de roches, tantôt à pic, tantôt faiblement inclinés, mais toujours avec une certaine facilité, quelquefois même en marchant sur un gazon formé d'une espèce de petits jones, qu'on parvient presque aux trois quarts du pic. Il prend ici la forme d'un toit écrasé. Sa surface est hérissée de débris de rochers sur lesquels on marche avec la plus grande facilité. Les endroits les plus difficiles par lesquels j'ai dû passer n'étaient rien pour mes compagnons de voyage, et quoique moins exercé qu'eux, je n'ai nullement éprouvé d'embarras; j'ai reconnu au contraire, avec plaisir, par moi-même, que tout ce que l'on disait des difficultés de l'entreprise n'était qu'une fable.

« Le pic du Midi me parut inaccessible du côté de l'Espagne : il est surmonté de ce côté, vers l'est, par un rocher isolé de médiocre étendue ; il a la forme d'un pain de sucre et plus d'élévation que le reste de la masse ; c'est le seul endroit qui soit véritablement dangereux, parce qu'il est très-escarpé, et que l'immense précipice qui s'ouvre au-dessous est capable de causer de la frayeur. Il faut, pour en atteindre la cime, descendre quelques pas, et puis gravir ce rocher. — Le temps que j'ai employé pour monter au pic du Midi de Pau, depuis le pied du mont jusqu'à mon retour

au même endroit, fut de quatre heures et demie. Je quittai là mes chaussons et repris mes souliers.

« Je me rendis par le même chemin, en moins d'une heure et demie, à Gabas, où je montai à cheval pour revenir aux Eaux-Chaudes, et j'arrivai avant la nuit. »

Pécoul, naturaliste, en 1823; de *Laussat*, en 1829, tentèrent et exécutèrent cette ascension.

Vinrent ensuite les ingénieurs-géographes chargés par le gouvernement de la constatation trigonométrique de cette partie des Pyrénées; M. de *Rippert*, à deux reprises, en 1833 et 1840; M. *Badé* et plusieurs autres.

M. Moreau, dans son *Itinéraire d'un Touriste*, donne la relation suivante, que nous croyons devoir citer textuellement, mettant ainsi en comparaison les trois ascensions qui nous semblent les plus importantes :

« Dans mon zèle consciencieux, j'ai consulté et étudié avec soin toutes les descriptions qu'on a faites de cette ascension; je les ai lues à un congrès de guides des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, réunis exprès, et qui avaient eux-mêmes fait cette ascension. Celle qu'ils ont trouvée la mieux tracée, la plus intelligible, est la relation qu'en a publiée Gaston-Sacaze, de Bagès-Béost, dans l'*Album Pyrénéen*, livraison d'août 1840, revue locale très-intéressante, qui malheureusement a cessé de paraître. Il ne faut pas chercher dans cette description un style travaillé et fleuri; c'est le langage simple et naïf d'un pasteur qui dépose un instant le bâton de la montagne pour prendre la plume et écrire ses impressions. »

Gaston Sacaze s'exprime ainsi :

« *Pic du Midi*, le 5 août 1840, le thermomètre marque 15° Réaumur sur le pré, à onze heures du matin.

« 1° Un herboriste-pasteur qui, pour la première fois, fait l'ascension du pic du Midi d'Ossau, partant à six heures du matin de Gabas, passant par le chemin de Bious-Artigue, par Magne-Baïg, arrive sur la crête de Pombie à neuf heures, se repose demi-heure dans ce lieu (tout près du pic), puis s'approche du rocher perpendiculaire qui est tout formé de granit; il dépose son sac, sa boîte, ses souliers et son bâton

ferré, attaque le rocher par sa face nord-est; à vingt ou trente pas du lieu d'où il est parti, il trouve une excavation creusée par le choc des avalanches; il aperçoit les traces du saut des isards qui ont laissé l'empreinte de leurs pieds dans certains creux du roc, où il se trouve quelques décompositions ou humus provenant de crottes et lichens pourris; quoique environ 30 mètres de rocher perpendiculaire soient le premier escalier de cette pyramide, il surmonte cet obstacle en s'aidant des mains et des pieds, et souvent des genoux et du dos, à la façon des ramoneurs.

« 2° Il rencontre, au-dessus de ce premier et grand escalier, une pente moins inclinée d'environ une centaine de mètres, où le granit n'est pas uni, mais plus ou moins chargé d'aspérités, et même de blocs détachés de différentes grandeurs, se soutenant les uns sur les autres. (Cette pente est inclinée à 45 degrés du quart de cercle.)

« 3° Et successivement il attaque un autre escalier plus difficile que le premier, mais à la même direction perpendiculaire et même orientation; parvenu au-dessus, il grimpe une seconde pente moins inclinée, au sommet de laquelle il rencontre un troisième grand escalier moins difficile que les deux précédents. Jusque-là on suit la même orientation. Ici on trouve une pente transversale d'environ 200 mètres du sud au nord. Cette pente est inclinée de 30 degrés, et se trouve placée entre deux grands rochers à parois perpendiculaires, dont l'un au-dessous de celui qu'on vient de monter, l'autre au-dessus, qu'après environ 100 mètres de trajet, il faut se disposer à gravir. — Ici, on a devant soi trois espèces de ravines, mais peu enfoncées ou creusées; celle du milieu est la plus large, et par conséquent celle à monter; elle est inclinée au moins de 60 degrés, et présente plusieurs zigzags à faire. En arrivant au sommet, on trouve un mur rond, haut d'un demi-mètre, que des chasseurs ont construit, pour qu'en revenant du haut du pic l'on puisse se reconnaître. — De ce lieu on monte une pente très-longue et assez large sans gazon (tout comme ce qu'on vient de monter); celle-ci est inclinée à 35 degrés, et vous conduit au pic, à travers des fentes et des blocs de différentes grandeurs. Quelques tas de neige qu'on y rencontre sont là, comme tout exprès placés, pour que le curieux fatigué puisse en prendre quelques poignées qu'il porte dans la bouche

avec plaisir pour se désaltérer, et qu'en quelques secondes on doit rejeter à cause de sa glaciale température.—Bientôt on arrive au haut du pic... Ici je me tais, et ne dis rien de ce qu'on voit, de ce qu'on entend, de ce qu'on pense; de savants écrivains nous l'ont déjà dit. Là, on trouve une quantité d'ardoises de diverses grandeurs portant signatures de plusieurs grands et de plusieurs savants. Ces ardoises sont en pile, posées les unes sur les autres, contenant des noms illustres mêlés avec ceux des guides. Après avoir fait cette lecture, le même pasteur d'Ossau fouille sa poche, en fait sortir un niveau à bulle d'air, le pose sur la petite tourelle ou pyramide construite pour servir autrefois aux ingénieurs-géographes, et ayant regardé tous les sommets de montagnes qui sont à la ronde, tout est au-dessous du niveau, à l'exception des deux hautes montagnes qui sont à la direction de l'ouest à l'est; ces deux sommités sont très-supérieures à notre pic. Je juge qu'elles doivent être placées à la direction de Cauterets et de Gavarnie. En résumé, nous avons monté le pic du Midi d'Ossau en une heure trois quarts, et descendu en deux heures.

« Si Palassou considérait cette pyramide comme inaccessible, nous dirons avec lui qu'il avait raison, parce que quiconque gravit le pic du Midi doit être regardé comme téméraire. Ici nous ne prétendons pas qu'on ne puisse en faire l'ascension ; mais combien d'obstacles à surmonter, et combien de dangers à éviter ! »

Il nous reste à citer une dernière ascension, celle de M. le duc de Montpensier, en 1843, le 25 août. Cette ascension est décrite avec beaucoup de charme par M. Moreau, dans le *Mémorial des Pyrénées*, et reproduite dans l'*Itinéraire d'un Touriste*, auquel nous renvoyons notre lecteur.

Temps nécessaire pour faire l'ascension du pic du Midi.

1° Des Eaux-Chaudes aux cabanes de Magne-Baïg.	4 h.	
Col de Suzcou.	1	1/2
La cime.	2	1/2
Repos.	1	1/2

Pour la descente et le retour aux Eaux-Chaudes.	4	1/2
	—	
(M. Rippert.) Total.	14	
	—	
2° De Gabas à la case de Broussette.	3 h	
A l'extrémité de l'arête qui sépare les pâturages de *Pombie* de ceux de Magne-Baïg. . . .	2	
Repos.	1	
Au pic.	2	
A la cime et repos.	2	
Descente et retour à Gabas.	6	
	—	
(MM. Rippert et Sacaze.) Total. .	16	
	—	

L'instant le plus favorable pour cette ascension est le mois d'août, époque où les neiges de la route sont presque toutes fondues.

VALLÉE D'ASPE.

Trois routes y conduisent, et chacune d'elles offre au touriste des charmes particuliers. Nous allons les indiquer sommairement, et renverrons, pour la description de la vallée, à la page 1[illegible]0 de notre itinéraire.

Première route. — Par *Gabas*, *Bious-Artigues*, *Bious-Vermiette*, le *col des Moines* et le *lac* du même nom, qu'il faut visiter. De ce point, belle vue sur les plaines arrosées par l'Ebre.— *Retour* par le même chemin.— Cette excursion demande une journée.

Seconde route. — Moins romantique que la précédente, plus sauvage, cette route suit le chemin de Gabas jusqu'au chemin qui conduit aux forêts de sapins. On voit le pont sous lequel passent les eaux qui sortent de la grotte de Mailly; on laisse sur la gauche la magnifique cascade de Sesque, puis traversant les pâturages de *Besse* et de *Cuyalatte*, on atteint le *Col*, d'où l'œil se promène sur un des plus ravissants panoramas du bassin de la vallée d'Aspe.

Cette course ne demande pas plus d'une journée.

TROISIÈME ROUTE. — Moins fréquentée que les deux précédentes, elle offre aussi moins de charme. On passe par *Bielle* et *Bilhères*; puis on gravit le mont Benou, au sommet duquel sont de vastes et fertiles pâturages qui nourrissent de nombreux bestiaux, richesse des habitants de la vallée. — En descendant pour retourner aux Eaux-Chaudes, on passe par *Escot*, village sans importance, où l'on peut se reposer un instant. De ce point, on peut également aller aux Eaux-Bonnes.

Durée de l'excursion, une journée.

Par les trois routes que nous venons de décrire rapidement, on peut, avec un égal avantage, visiter la vallée d'Aspe, visite qui exige aussi un jour.

MARBRIÈRES DE GABAS. — Ces carrières de marbre, situées à 12 kil. environ des Eaux-Chaudes, à l'entrée du vallon de Brousset, furent découvertes en 1842, et sont exploitées par MM. Cazaux et Fabrége, de Laruns. Le marbre qu'elles renferment, d'un grain fin et saccharoïde, peut être employé avec succès pour l'architecture; plusieurs essais heureux ont déjà été tentés, notamment dans l'érection du piédestal de la statue de Henri IV, à Pau, et dans la construction du Palais-de-Justice de la même ville. Tout fait espérer que, d'ici à quelques années, l'exploitation de cette industrie nouvelle pourra prendre un certain développement, surtout si le gouvernement et l'administration locale lui viennent en aide. — Cette intéressante excursion demande deux heures au plus en voiture, et une heure et demie à cheval.

BAINS DE PANTICOSA (Espagne). — Cette excursion, fort intéressante, mais fatigante, ne demande pas moins de trois à quatre jours, et ne doit être entreprise que par des tempéraments robustes. — La route se fait alternativement à pied et à cheval, selon les difficultés du chemin.

Un guide est nécessaire.

Il faut partir des Eaux-Chaudes de très-grand matin, aller sans s'arrêter jusqu'à *Gabas*, s'y reposer quelques minutes et pousser jusqu'à la *Case de Broussette*, où vous déjeunerez frugalement à moins que vous n'ayez emporté des provisions. — Bientôt on atteint le PORT D'ANÉOU, par où l'on entre en Espagne. A partir de ce point, le chemin devient plus facile jusqu'à SALIENT, joli village d'Aragonais, dont l'église mérite une visite.

De Salient, pour atteindre Panticosa, le chemin redevient un peu plus difficile; on traverse plusieurs villages et la pittoresque vallée de *Thène*, six heures environ de marche depuis Anéou.

Du village de Panticosa aux *Bains*, il faut au moins une heure et demie. — La route offre de grandes difficultés et quelque danger. On arrive aux bains par un sentier escarpé pratiqué dans une gorge effrayante, et qui longe un torrent. De sombres rochers qui surplombent donnent à ce chemin, nommé dans le pays *el Escalar* (l'Escalier), un aspect redoutable.

De même qu'après avoir franchi les Alpes, l'œil ébloui découvre tout à coup les splendides plaines de l'Italie, de même ici, à peine avez-vous atteint l'extrémité de cette gorge affreuse, qu'apparaissent à vos regards enchantés l'établissement des bains et le riant paysage qui les entoure.

L'établissement des bains de Panticosa est situé sur les bords du lac du même nom. Il n'offre, par lui-même, rien de bien curieux, et naturellement il n'est fréquenté que par les étrangers.— Le charme de l'excursion gît plutôt dans les beautés sauvages de la route, dans celles du lac, enfin dans l'attrait qui s'attache toujours à l'étude des mœurs et costumes d'un peuple étranger, que dans la vue de l'établissement lui-même.

Nous dirons seulement que les bains de Panticosa sont efficaces pour la guérison des dartres, des maladies de l'estomac et du foie : elles sont très-fréquentées chaque année par un grand nombre de malades.

Le bourg de PANTICOSA possède une église remarquable et richement ornée, comme toutes les églises espagnoles. Les maisons portent le type de l'architecture mauresque, et forment un contraste frappant avec le caractère des constructions françaises.

Avant de quitter Panticosa, ne pas oublier de se faire servir une tasse de ce chocolat espagnol si renommé, accompagné du verre d'eau dans lequel trempe le *bolado*, espèce de biscuit qui s'évanouit dans les doigts lorsque vous voulez le saisir.— J'avoue que je préfère infiniment le chocolat français, et surtout celui fabriqué par Marquis.

On revient par *Cauterets*.

Route pour le retour.

De Panticosa au Marcadau	1 h.	3/4
Aux cabanes de Marcadau	2	1/2
Au pont d'Espagne	1	3/4
A Cauterets	3	1/2
A Argelèz	2	1/4
A Arrens	3	1/2
A Arbéost	2	1/4
Au col de Torte	3	1/2
Aux Eaux-Bonnes	3	1/2

Des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes (V. p. 212.)

Cette excursion, l'une des plus fatigantes des Pyrénées, exige de fréquents repos et un séjour de vingt-quatre heures à Cauterets. Elle demande trois jours, et ne doit être permise qu'aux personnes bien portantes qui ne sont point venues aux eaux pour raison de santé.

De Panticosa au port de Marcadau, le chemin se fait à pied.

Du pont d'Espagne à Cauterets on voit la *chute* célèbre du *pont d'Espagne*, et la belle *cascade du Cerizet*.

Le plus grand nombre des touristes reculent devant les fatigues de cette excursion, et reviennent des bains de Panticosa par la même route qu'ils ont prise en allant.

La case de Broussette.—La case de Broussette est construite sur la route d'Espagne, dans un site des plus sauvages; elle fut fondée par la commune de Laruns, pour servir de refuge aux voyageurs pendant la saison des neiges et pour les abriter jusqu'à ce que les chemins deviennent praticables. — Cette course demande neuf à dix heures en tout et se fait à cheval.

Le lac d'Aule.—On va jusqu'à Gabas, et prenant à droite on atteint le vallon de Bious-Artigues, d'où l'on découvre en entier le pic du Midi. Cette vue est de toute beauté. — Parvenu au plateau de Bious-Artigues, on se rend à pied au *cirque de Bious-Vermiette*, où existait autrefois un lac. Les forêts séculaires et les pics dénudés qui entourent ce lieu sauvage forment un paysage d'un sombre aspect et de l'effet le plus grandiose.—De ce point, prenant à droite, on parvient au lac en moins de deux heures; puis, si l'on veut jouir de la vue des montagnes, il faut gravir les rochers qui dominent le lac.

Le retour se fait par le même chemin ou, pour varier, par les *pâturages de Gazie*.

Cette excursion est pénible et ne demande pas moins d'un jour.—Un guide est nécessaire.

DES EAUX-CHAUDES AUX EAUX-BONNES,

PAR LA MONTAGNE.

Cette excursion, qui peut se faire soit à pied soit à cheval, emploiera 6 à 7 heures.—Prendre un guide.

Chasse aux Chamois [1].

Le chamois des Pyrénées, connu sous le nom d'*isard*, est un charmant animal, très-commun aux environs des Eaux-Bonnes : souple, leste, gracieux et sauvage, il n'habite que le sommet des montagnes et les bois les plus élevés ; suivant le retrait des neiges, à mesure qu'elles se fondent, il se plaît à brouter les gazons à peine découverts, et son bêlement est le seul bruit qui se fasse entendre dans les solitudes où ces bandes joyeuses trouvent, loin des hommes, le bonheur et la liberté. Mais c'est en vain qu'il cherche à cacher son innocente vie, et qu'il demande le repos aux sites les plus inaccessibles ; c'est en vain que sa taille svelte, ses nerfs vigoureux et ses pieds agiles lui permettent de franchir les précipices, de sauter de rocher en rocher, et de fuir avec rapidité sur des pentes tellement inclinées qu'on refuse de croire à son passage lors même qu'on en est témoin ; il faut qu'il meure pour procurer quelques instants de distraction aux riches que la belle saison attire dans les Pyrénées ; car ce ne sont pas seulement des malades que vous rencontrez aux Eaux-Bonnes : il suffit qu'un des membres d'une famille ait besoin d'aller réclamer leur secours, pour que père, mari, frères ou cousins s'empressent de l'accompagner. Or la chasse aux isards est un des amusements favoris de ces hommes pleins

[1] C'est à M. Edouard Vatel, qui a décrit avec beaucoup de talent dans son *Guide du Voyageur aux Eaux-Bonnes* les sites et les paysages qu'il a parcourus en artiste, que nous avons emprunté ces passages.

de santé, auxquels l'air des montagnes donne une nouvelle énergie et fait un véritable besoin d'un exercice actif. Il n'en est point de plus attrayant que cette chasse, qui sans vous exposer à de véritables dangers, vous fait parcourir les sites les plus pittoresques, et vous cause les plus vives émotions.

L'isard est en effet bien plus facile à chasser que le chamois des Alpes, et, grâce à l'habileté des guides qui accompagnent les chasseurs, on n'entend jamais parler de graves accidents. Quand on veut se procurer ce plaisir, il faut prévenir dès la veille trois ou quatre de ces hommes, que l'on trouve toujours aux Eaux-Bonnes. Dès les premiers rayons du jour, ils viennent vous éveiller; et armés de leurs longs fusils, ils conduisent vos pas à travers des sentiers que vous n'eussiez pas soupçonnés sans eux. Après une marche en général assez longue et fatigante, vous arrivez enfin dans le lieu de vos exploits futurs; les guides vous donnent leurs instructions, vous placent en embuscade, puis, vous quittant, ils disparaissent avec la légèreté des isards qu'ils vont poursuivre, et, se dispersant sur des hauteurs inaccessibles pour vous, et où ils savent qu'ils rencontreront les agiles chamois, ils les forcent à venir passer à portée de vos armes meurtrières, en avertissant par leurs cris aigus de l'approche de ces innocentes victimes. C'est là le moment des vives émotions : avec quelle anxiété l'œil cherche à distinguer de loin la fuite rapide de l'hôte effrayé de ces solitudes! Combien l'oreille est aux aguets pour entendre le moindre bruissement des arbrisseaux qu'il frôle dans son passage! Le cœur bat plus vite, la main du novice tremble malgré lui; ses jambes même semblent vouloir lui manquer dans ce moment critique: il cherche contre le roc voisin un appui qui rende son coup plus sûr; mais au moment de son apprêt tardif, l'isard paraît, bondit à ses yeux, passe comme l'éclair, et disparaît avant que le chasseur soit remis de l'éblouissement subit dont il vient d'être saisi. Cependant l'air a retenti de plusieurs détonations; et bientôt les cris joyeux de ses compagnons plus excercés, et plus heureux, lui annoncent une victoire qui lui échappe pour cette fois.

Le retour des chasseurs aux Eaux-Bonnes est une petite marche triomphale : de nombreux coups de fusil annoncent leur arrivée; et la population oisive et curieuse se hâte de se mettre aux fenêtres, pour voir passer les vainqueurs. Pré-

cédés des guides, dont les robustes épaules supportent les chamois abattus, ils reçoivent les félicitations des buveurs sédentaires, et vont déposer aux pieds des dames le trophée de leur chasse. On ne conserve ordinairement que la peau des isards, dont on fait de jolies descentes de lit et des tapis de pied. La chair de ces animaux est abandonnée aux guides, à l'exception des filets, qui sont estimés, et dont le goût diffère peu des filets de chevreuil. Cette partie de plaisir, qui se répète souvent, ne prend que la matinée ; et comme on s'y livre rarement seul, elle devient peu coûteuse, chaque chasseur n'ayant guère ainsi à payer qu'un guide, auquel on donne habituellement cinq francs.

Chasse aux Ours.

Quoique infiniment moins communs que les isards, les ours ne sont point rares dans cette partie des Pyrénées, et se retirent de préférence dans les sombres forêts que l'on trouve au-dessus des Eaux-Chaudes. S'il arrive que, pendant la belle saison, quelques-uns de ces farouches solitaires laissent des traces fréquentes de leurs nocturnes excursions autour des troupeaux, l'éveil est bientôt donné par les pasteurs intéressés à leur destruction, et cette nouvelle devient le signal d'une grande partie de chasse, à laquelle les amateurs se hâtent de prendre part. Presque tous les étrangers bien portants des Eaux-Bonnes saisissent cette occasion d'assister à un spectacle qu'on ne peut voir que rarement, même dans les montagnes ; mais ils ne prennent que le second rang dans cette chasse, laissant aux amateurs du pays, instruits par l'expérience, le soin de diriger la marche et la disposition des assaillants. Une de ces chasses eut lieu pendant mon premier séjour aux Eaux-Bonnes; mais je n'y assistai point, ayant même la précaution de diriger ma paisible herborisation vers un point opposé. Deux ours furent aperçus, dit-on, mais ils échappèrent à la poursuite dont ils étaient l'objet.

Si ces grandes réunions sont rarement fatales aux ours, il n'en est pas de même des combats isolés que leur livrent les chasseurs de la montagne. Il est tel pasteur ossalais qui, sans être encore dans la vieillesse, en a déjà tué une cinquantaine pour sa part. C'est souvent le hasard qui déter-

mine le lieu et le moment de l'attaque, où la victoire ne coûte quelquefois aucun effort, tandis que, dans d'autres circonstances, elle expose aux plus grands dangers, et demande autant de courage que de sang-froid.

Un boucher de Laruns, homme d'une trentaine d'années, remarquable par la vigueur de sa constitution, m'a conté que, revenant un jour de la chasse aux isards, et traversant seul un bois peu fréquenté, il entendit une sorte de grognement au-dessus de sa tête, au moment où il passait sous un superbe chêne, couvert d'une profusion de glands. Ayant cherché à reconnaître l'auteur de ce bruit, dont il soupçonnait la nature, il aperçut dans les branches un bel ours, fort occupé à dépouiller le chêne d'une partie de ses fruits. Se placer convenablement, ajuster la bête et la faire tomber morte au pied de l'arbre, ne fut pour le chasseur que l'affaire d'un instant. Mais au moment où, transporté de joie, il s'élançait vers sa capture, il entendit un nouveau bruit sur sa tête, et ne vit pas sans effroi deux autres ours, plus gros que le premier descendant du chêne avec rapidité, et faisant entendre d'horribles grognements. Pour le coup, dépourvu d'armes et pris à l'improviste, notre boucher ne pensa plus à l'attaque; mais battant en retraite avec toute l'agilité dont il était capable, il courut se blottir dans une des touffes de ce grand buis si commun aux environs des Eaux-Bonnes, et près de laquelle passèrent, en courant, les ours, encore plus effrayés que lui.

Une autre fois, comme il traversait avec deux chasseurs un lieu fort désert, ils remarquèrent à une certaine hauteur, sur la pente très-inclinée de la montagne, l'ouverture d'une tanière qu'ils présumèrent pouvoir servir de retraite à un ours. Pour s'en assurer, ils ramassèrent des pierres et en jetèrent un grand nombre dans l'ouverture de cet antre, sans que le moindre bruit leur annonçât qu'il fût habité. Persuadé que l'hôte de cette retraite était absent, un des chasseurs, plus curieux que les autres, déposa son fusil à terre, et, grimpant à l'aide des mains et des genoux, il arriva jusqu'à la caverne, dans laquelle il regarda sans rien voir, car elle était obscure et profonde. Convaincu qu'elle était vide, mais qu'elle servait de repaire à un ours, dont il reconnaissait l'odeur, il voulut la bien examiner pour une autre circonstance, et, plein de sécurité, se glissant sur le ventre, il entra

dans le trou la tête la première. Mais à peine la moitié de son corps avait elle passé dans ce couloir, qu'il remplissait presque en entier, qu'ayant levé les yeux, et regardé vers le fond de l'antre, il vit comme deux charbons ardents, qui s'avançaient vers lui au milieu de l'obscurité, et un horrible grognement, en se faisant entendre, ne lui laissa aucun doute sur la dangereuse proximité de son ennemi, dont la tête touchait presque la sienne. Ses compagnons, restés à quelques toises au-dessous, l'aperçurent aussitôt, faisant les plus grands efforts pour sortir plus vite qu'il n'était entré. Ils ne tardèrent pas à reconnaître la cause de ses brusques mouvements; car sa tête n'était pas encore entièrement sortie de l'antre, que déjà celle de l'ours apparaissait. Aussi le malheureux chasseur ne put-il penser à la fuite, car à peine était-il debout, que son terrible adversaire, debout aussi, le surpassant en hauteur, l'œil en feu, la gueule béante, s'élança sur lui. Dans l'impossibilité d'éviter cette lutte effrayante, le chasseur l'accepta courageusement. Portant toute son attention à préserver sa tête des dents meurtrières du monstre, il se jeta dans ses bras, l'étreignit des siens; et collant son cou sur le cou de l'ours, il maintint fortement le côté de sa tête appuyé sur l'épaule de son adversaire. Joue contre joue, poitrine contre poitrine, cherchant mutuellement à s'étouffer dans leurs étreintes, ils perdirent l'équilibre, tombèrent sans se lâcher, et roulèrent vers le précipice, en bondissant contre les pointes des rochers dont la pente rapide était semée.

Éloignés à peine d'une cinquantaine de pas, les autres chasseurs, terrifiés par cette effrayante apparition, réduits à l'impossibilité absolue de secourir leur infortuné camarade, regardaient immobiles sa terrible lutte, et s'attendaient à le voir disparaître dans le gouffre dont il touchait déjà le bord, quand un quartier de rocher plus gros que les autres arrêta un instant les deux combattants. L'ours colossal se trouvait par hasard placé en dessus; de sorte que son corps énorme couvrait entièrement le corps de notre héros, qui faisait de vains efforts pour se soustraire au poids qui l'accablait. Prompt comme la pensée, un des chasseurs saisit ce moment qui lui paraît favorable, ajuste l'ours, le coup part, et l'immobilité succède aux secousses que s'imprimaient les combattants, dont la double masse

reste inanimée sur le gazon, qu'un ruisseau de sang vient bientôt rougir. Le berger n'avait cependant pas été atteint; mais épuisé par la lutte, et succombant sous le poids de son ennemi privé de vie, il venait de perdre connaissance par un long évanouissement. Quoique n'ayant reçu aucune blessure grave, le courageux adversaire de l'ours n'en fut pas moins obligé de garder le lit pendant plusieurs semaines, tant avait été grande la commotion physique et morale que lui avait imprimée cette mémorable rencontre.

Le dimanche aux Eaux-Bonnes. — Jeux, courses et danses des Ossalais.

Pour la plupart des petites villes, le dimanche est un jour où les rues sont désertes, les boutiques fermées, et les ateliers silencieux. Il résulte de cet ensemble que, pendant les trois quarts de la journée, il règne partout un air d'ennui et d'oisiveté. Il n'en est point ainsi aux Eaux Bonnes; les dimanches y sont vraiment des jours de fête, et l'on y remarque plus de gaieté que pendant le reste de la semaine. Dès le matin, il règne un mouvement inaccoutumé; car à la nécessité des deux ou trois voyages à la source thermale se joint, pour tous les étrangers, la pieuse obligation d'aller entendre la messe dans la jolie chapelle de marbre gris-bleu qui, depuis 1829, orne le haut du village. Cette petite église est placée sous le patronage de saint Jean-Baptiste.

Les messes sont ici ordinairement fort nombreuses vers la fin de la saison des eaux et dans le temps des vacances : elles se succèdent depuis six heures du matin jusqu'à midi, car les Eaux-Bonnes sont alors fréquentées par de jeunes prêtres dont la poitrine est délicate, par des professeurs de séminaire que l'étude et l'enseignement ont épuisés, et enfin par des prédicateurs dont le larynx trahit le zèle, et qui viennent demander aux eaux thermales cette force d'organe dont ils ont un indispensable besoin.

Ce ne sont pas seulement les élégantes étrangères, qui, dans leur gracieuse toilette du matin, sillonnent dans tous les sens les abords de l'église; on y voit aussi une foule de jeunes paysannes aux joues roses, aux dents blanches, à l'air éveillé, toutes brillantes de l'éclat du capulet écarlate et des bigarrures du corset aux vives couleurs. Elles viennent

principalement pour entendre la messe, et peut-être un peu pour recueillir les compliments dont la galerie masculine accompagne leur passage sans crainte d'effaroucher leur robuste modestie. Quelquefois aussi elles ont été attirées par l'attrait d'un prix à disputer, au milieu du jour, sur les frais gazons du jardin anglais; car, ingénieux à se procurer des distractions, les riches étrangers se donnent souvent celle-ci. Entourées de toute la population estivale des Eaux-Bonnes, qui forme autour d'elles un large cercle, les jeunes Ossalaises viennent alternativement, un bandeau sur les yeux, une baguette à la main, essayer leur adresse, secondée du hasard, en s'efforçant de toucher le fragile but qui doit voler en éclats. Leurs poses, l'hésitation de la marche et des mouvements, leurs innocentes tricheries; l'assurance de quelques-unes, le léger embarras de quelques autres; un peu de coquetterie et le désir de la victoire chez toutes, captivent l'attention et excitent l'intérêt des spectateurs, jusqu'à ce que les bruyantes acclamations des témoins de la paisible lutte annoncent, en redoublant d'énergie, le succès de l'une des concurrentes. Détachant alors son bandeau, elle vient recevoir le prix que lui décerne la petite main blanche de quelque jeune convalescente dont les traits pâles et délicats s'animent instantanément d'une partie des couleurs qui surabondent sur les joues de l'héroïne victorieuse.

A ces jeux succèdent bientôt ceux où les jeunes pasteurs viennent développer leur force et leur adresse : tantôt liés dans un sac qui ne laisse sortir que leur tête, ils s'efforcent de saisir avec les dents un gâteau mobile qui fuit longtemps avant de se laisser atteindre; tantôt armés d'une longue et pesante barre de fer, ils la lancent à de grandes distances. Quelquefois plaçant des limites éloignées, ils se donnent le défi de les franchir dans un nombre de sauts déterminé; mais plus souvent encore, c'est à la course qu'ils déploient leur agilité.

Deux modes particuliers ont été généralement adoptés pour cet exercice. L'un, moins pénible, occupe le commencement de l'après-midi, tandis que l'autre, plus difficile, est réservé pour les heures moins chaudes qui précèdent la chute du jour. Mais pour l'un comme pour l'autre il est de rigueur que les concurrents soient revêtus du

costume local des fêtes, ce qui donne plus d'éclat et d'originalité à ces joyeuses et nombreuses réunions.

Dans la première des courses, on voit l'un des pasteurs chargés des apprêts disposer sur le sol de la rue une longue rangée de quatre-vingts œufs qu'une distance d'un pied sépare exactement l'un de l'autre. Le panier qui les contenait est placé vide au haut de cette ligne, des deux côtés de laquelle la foule se range en laissant cependant un espace suffisant entre elle et la fragile rangée d'œufs que rien ne doit déranger. Les choses ainsi disposées, le sort décide quel est celui des jeunes garçons qui doit ramasser les œufs, tandis que le reste des concurrents parcourra la double distance qui sépare les Eaux-Bonnes de la première maison du village d'Aas.

Le signal donné, la troupe s'élance et disparaît bientôt derrière les premiers détours de la route, pendant que celui qui doit recueillir les œufs se hâte, avec prudence, d'accomplir la tâche qui lui est imposée. Il doit ramasser chaque œuf dans un voyage séparé, et venir le déposer dans le panier, sans qu'un seul d'entre eux soit cassé. Il fait ainsi quatre-vingts petites courses, dans chacune desquelles il est obligé de se baisser deux fois jusqu'à terre, et le temps qu'elles exigent est à peu près celui qui est nécessaire à ses concurrents pour aller au village d'Aas et en revenir.

Les premiers instants de la singulière récolte sont assez paisibles, quoique activement employés; mais les craintes et les espérances deviennent de plus en plus vives, à mesure que le nombre des œufs décroît; et quand il n'en reste plus que quelques-uns, la galerie partage l'émotion du jeune pasteur et porte alternativement les yeux avec anxiété sur la rangée décroissante et sur l'extrémité de la route par où doivent déboucher ses rivaux haletants. Des cris annoncent leur arrivée; les spectateurs y répondent par des encouragements qui stimulent les forces défaillantes du ramasseur d'œufs. Il fait alors des efforts inouïs pour terminer sa tâche avant que ses compétiteurs aient pu toucher le but, tandis que ceux-ci, encouragés par le peu de chemin qui leur reste à faire, redoublent la vélocité de leur course et s'efforcent mutuellement de se dépasser. Tel est le rapport exact qui existe entre le temps

nécessaire pour ces deux exercices, qu'une minute décide ordinairement de la victoire, que j'ai cependant toujours vue rester à celui qui ramasse les œufs.

Trois ou quatre heures séparent cet exercice de la course à la montagne, qui n'a généralement lieu qu'après le dîner, vers les six heures du soir. Le nombre des coureurs est toujours très-grand, et celui des prix est ordinairement de deux ou de trois. Réunis dans le jardin anglais, les jeunes pasteurs doivent de là gravir et escalader la montagne Verte, au sommet de laquelle se tiennent quelques bergers, qui doivent remettre aux premiers arrivés des rameaux, signes et gages de la victoire.

Je ne sais quelle est exactement la hauteur de cette montagne au-dessus des eaux du torrent qui mugit à ses pieds, mais elle est assez élevée pour qu'à l'œil nu il soit impossible de distinguer des hommes placés sur le sommet. Lorsqu'ils se dessinent en silhouette sur l'azur du ciel, on voit bien une petite ligne noirâtre; mais si elle ne change de place, on ne peut deviner ce qui la produit. Cette élévation nuit à l'effet de la course, car il devient impossible de suivre jusqu'au bout les coureurs, que l'œil finit par ne plus distinguer de l'herbe courte et fine dont la teinte donne son nom à la montagne. Cet inconvénient disparaît, en partie, par l'usage des lunettes d'approche, dont la plupart des étrangers sont munis.

Cultivée dans la première moitié de sa hauteur, la montagne n'offre d'abord que de médiocres difficultés aux robustes Ossalais; mais lorsque la pente en devient assez rapide pour que la culture soit impossible, et quand un gazon court et glissant a remplacé le sol cultivé, alors diminue le nombre des athlètes, et de trente ou quarante partis ensemble, il en est à peine trois ou quatre qui se disputent encore la victoire à cette élévation. Ce n'est plus une course à ce moment, c'est une véritable escalade, dédaignant les étroits et obliques sentiers tracés par les pieds des troupeaux, c'est à pic que grimpent les pasteurs, en s'aidant souvent des mains, et sans s'arrêter jamais. Quinze ou dix-huit minutes leur suffisent ordinairement pour atteindre le but, que touchait alors presque toujours le premier un grand et vigoureux montagnard nommé Fourcade, dont les vastes poumons accélèrent à peine leur jeu

après ce violent exercice. Portant en triomphe leurs rameaux de verdure, les deux ou trois vainqueurs descendent par bonds et par sauts les pentes rapides qu'ils viennent de gravir, et la troupe s'augmentant, à mesure qu'elle s'abaisse, des rivaux qui sont restés en chemin, finit, dans sa course rapide, par devenir une joyeuse avalanche de bergers qui mêlent leurs chants et leurs cris aux sons aigus de l'orchestre champêtre. L'argent des prix, qu'ils reçoivent à l'entrée du village, semble leur donner une nouvelle vigueur, et la petite place du Gouvernement est bientôt le théâtre de leurs danses, que la nuit seule vient interrompre.

Ces danses se renouvellent souvent aux Eaux-Bonnes, soit à l'occasion du dimanche, soit en l'honneur de la fête de quelque village voisin, dont les jeunes garçons viennent la veille en cérémonie offrir des bouquets aux étrangers en les invitant à assister aux jeux du lendemain. C'est, la plupart du temps, une espèce de danse de caractère, une sorte de ronde très-gracieuse, qui ne ressemble en rien aux vifs quadrilles des paysans du centre et de l'ouest de la France. Aux sons d'une musique simple, mais fortement cadencée, s'avance une longue suite de jeunes garçons et de jeunes filles se tenant par la main et formant une ligne courbe presque circulaire. C'est toujours un homme qui marche en tête, et sa danse, quoiqu'ayant au fond le même caractère que celle de ses compagnons, est cependant un peu plus savante. Souvent il se retourne et fait face à la danseuse qui le suit, et dont il tient la main; souvent aussi, et par un mouvement qui semble lui être très-naturel, quoiqu'il me paraisse fort difficile, il jette brusquement ses jambes en avant et les fait passer l'une sur l'autre. Les autres danseurs répètent ce mouvement qu'ils accompagnent de ce cri de joie sauvage dont les échos de la montagne retentissent si souvent.

L'oreille des Ossalais est tellement sensible au rhythme de leur simple orchestre, qu'il semble qu'une seule volonté fasse mouvoir les jambes de tous les danseurs, tant leurs mouvements se font avec ensemble et précision. Les pas des jeunes filles sont les mêmes que ceux des garçons, seulement ils sont moins prononcés, et elles ne font jamais de ces brusques gambades accompagnées de cris dont je parlais tout à l'heure. Après un certain nombre de tours, et

quand l'air est fini, le premier couple quitte la danse, qui se continue jusqu'à ce que tous les danseurs aient eu le plaisir de mener la troupe à leur tour. S'il arrive qu'à la fin il reste plusieurs jeunes filles et un seul danseur, c'est un point d'honneur pour le galant Ossalais de ne quitter la partie que lorsque chacune des villageoises a figuré à la danse du premier couple, ce qui finit par devenir une véritable corvée, dont s'amusent beaucoup les jeunes filles en faveur desquelles le pauvre pasteur s'exténue et se courbature en cadence.

C'est en chantant que tous ces pauvres villageois se retirent lorsque la nuit vint donner le signal du repos, dont ils doivent avoir grand besoin. Tantôt ce sont des chœurs de jeunes garçons ou de jeunes filles, et tantôt les voix mariées des uns et des autres, dans ce qu'ils appellent la *passade*. Un jeune homme se place au milieu de deux jeunes filles dont il embrasse la taille par derrière de chacun de ses bras, tandis que celles-ci appuient chacune un des leurs sur les épaules du jeune garçon. Ainsi unis, ils partent en chantant un couplet et s'arrêtent lorsqu'il est terminé. Pendant cette station, la chanson est continuée par trois nouveaux acteurs qui étaient restés en arrière, et qui viennent rejoindre les premiers, dont ils diffèrent seulement en ce qu'ici c'est une jeune fille qui se trouve au milieu des deux pasteurs. Il y a beaucoup de grâce dans cette marche pastorale, et quand ces trios défilent au milieu des sentiers de la montagne, ils forment de charmants tableaux. L'œil est ici beaucoup plus flatté que l'oreille, car rien n'est moins harmonieux que ces chants dont retentissent les vallons des Eaux-Bonnes. Les femmes surtout ont en général un chant aigre et criard qui ne ressemble nullement à la voix si douce avec laquelle elles vous saluent quand elles vous rencontrent sur leur chemin.

Mœurs et coutumes de la vallée d'Ossau et principalement du canton de Laruns.

On donne le nom de vallée d'Ossau à ce bassin perpendiculaire à la chaîne des Pyrénées, et s'étendant depuis la côte de Sévignac, qui en fait partie, jusque un peu au delà de Laruns. Elle offre ainsi une longueur d'à peu près quatre

lieues sur une largeur moyenne d'une demi-lieue; le gave qui porte son nom le parcourt dans toute sa longueur, et de hautes montagnes l'encadrent de tous côtés, excepté de celui du nord, qui est largement ouvert. Dix-sept villages se groupent çà et là sur les bords du gave, ou se suspendent plus ou moins haut sur le flanc des montagnes qui le bordent. Une population de 18,000 âmes, presque entièrement pastorale et agricole, cultive non-seulement le bassin de la vallée, mais va conduire au loin, sur de hauts pâturages, les nombreux troupeaux qui font sa principale richesse; car la vallée d'Ossau, circonscrite par la nature dans des limites assez étroites, étend ses possessions bien au delà.

Indépendamment des landes de Pont-Long, situées de l'autre côté de Pau, et dont elle réclame la propriété, son territoire s'étend au midi jusqu'aux frontières d'Espagne, et fort loin du côté de l'est; de sorte que, considérée dans l'ensemble de ses dépendances, elle n'aurait pas moins de neuf lieues de long sur cinq de large. Mais de toute cette superficie, la vallée seule et une petite partie de la base des montagnes qui s'inclinent de chaque côté vers elles sont cultivées; le reste consiste en montagnes couvertes de neige pendant six mois de l'année, et fournissant, dans le peu de temps qu'elles restent découvertes, un gazon court et serré que la dent des troupeaux attaque avec avidité. On conçoit que la surface cultivable étant très-bornée, et la population relativement très-nombreuse, les propriétés doivent être fort divisées, et les fortunes peu considérables.

Il résulte encore de la même cause que l'industrie y est presque nulle, et que, sauf quelques ouvriers indispensables, comme maçons, charpentiers, tisserands, le reste de la population s'occupe du labourage de la terre et plus encore de la conduite des troupeaux.

C'est principalement à ses troupeaux que l'Ossalais consacre la plus grande partie de son temps. Pendant six mois de l'année, il les nourrit aux dépens de la commune, et le reste du temps avec le foin que lui ont fourni les prairies situées dans la vallée même, ou que son industrie créa en quelque sorte sur le penchant des montagnes, et souvent à de grandes hauteurs. Dans ce cas, chaque petite prairie possède une grange où l'on renferme le foin récolté pendant la belle saison, et que les troupeaux viennent consommer sur

place, restant enfermés dans chaque grange jusqu'à ce que l'épuisement de la provision les en chasse pour les faire entrer dans une autre.

L'ours rôde sans cesse autour des troupeaux pendant la belle saison, et, malgré la garde des grands chiens des Pyrénées, il enlève souvent une brebis chaque nuit. On peut affirmer qu'il en dévore plus de cinquante, année commune, dans le canton de Laruns. Les vaches deviennent aussi quelquefois ses victimes. Le taureau lui-même, ce chef du troupeau, n'est pas à l'abri des attaques de l'ours, qu'il combat avec courage, et dont il triomphe quelquefois. Les habitants du village de Béoste gardent la mémoire d'un combat de ce genre qui eut lieu, en 1817, entre leur taureau et un ours superbe. Le combat dura depuis huit heures du soir jusqu'à trois heures du matin, et, au jour, l'un et l'autre furent trouvés morts à trois cents pas de distance et couverts de nombreuses blessures.

C'est à cause de ces dangers, de la profonde solitude et de l'éloignement des montagnes dans lesquelles il faut vivre pendant une partie de l'année, que les hommes seuls sont employés à la garde des troupeaux ; car, à l'exception de ce travail, et de ceux de faucher et de couper du bois, les femmes se livrent à toutes les occupations des hommes. Les étrangers souffrent de voir de jeunes filles employées pendant tout le jour aux Eaux-Bonnes à charrier sur leur tête les pierres et le mortier des constructions, ou descendre du haut de la montagne nu-pieds, et chargées d'énormes morceaux de sapin ou de hêtre, qu'elles transportent à travers les rochers, au risque de tomber à chaque instant dans les précipices qui bordent les sentiers tortueux et escarpés. Souvent, pendant que leurs compagnes se livrent à ces rudes travaux bien peu rétribués, les guides se reposent paisiblement à l'ombre, attendant les voyageurs, et gagnant souvent plus en quelques heures de promenade que les pauvres jeunes filles dans le labeur de toute une semaine. Ce sont aussi, assez ordinairement, les femmes qui vont récolter le foin et qui le portent aux granges sur leur tête, par fardeaux de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix livres.

Ce qui est vraiment remarquable, c'est qu'au milieu de tant de fatigues les jeunes Ossalaises conservent assez longtemps leur fraîcheur et surtout la pureté et la beauté de

forme qui les distinguent. Leur pied, presque toujours dépourvu de chaussure, reste petit et bien fait ; leur jambe est fine et bien proportionnée, leur taille souple, et leur poitrine, que ne tortura jamais l'étui d'un corset citadin, prouve que cette invention est au moins inutile pendant la jeunesse, et qu'elle va souvent contre le but qu'elle est destinée à remplir.

Rien de plus simple, du reste, que le costume de ces jeunes filles pendant les journées d'été et le travail des champs. Un jupon court en étoffe de laine brune, une chemise fermant à coulisse au cou et aux poignets, et une espèce de voile, ordinairement en toile blanche, composent toute leur toilette ; leurs cheveux sont nattés sur leurs tempes, et tombent en une longue tresse sur leur dos. Ce n'est qu'aux dimanches et aux jours de fêtes qu'apparaissent les beaux ajustements, le capulet écarlate bordé d'un ruban de taffetas rose, le mouchoir bigarré, le corset court, vif en couleur, orné de broderies plus ou moins riches; le jupon aux plis symétriques. les bas de laine blanche et les souliers fins : j'oubliais le collier à la croix d'or et quelques autres petits bijoux. Malgré son caractère très-original, ce *costume habillé* leur va en général assez mal; leurs vêtements semblent jouer autour de leur corps et elles n'ont point de grâce dans leur tournure.

Les hommes, au contraire, sont vêtus tout à leur avantage. La forme élégante du béret permet de voir une chevelure brune et bouclée ; leur cou, sans cravate et protégé seulement par le petit collet de la chemise, n'est point enfoncé dans celui de la veste écarlate, qui en est dépourvue. Le gilet est de laine blanche, une ceinture rouge le marie à la culotte brune ; des jarretières, travaillées avec quelque prétention, retiennent des bas de laine blanche, dont l'extrémité inférieure abandonne le pied pour recouvrir les bords du soulier.

Ces hommes sont ordinairement très-bien faits; et c'est probablement à l'habitude de gravir les montagnes que leurs jambes doivent leurs heureuses proportions. En général aussi, dans la force de l'âge, ils sont mieux conservés que les femmes, dont les fatigues précoces et continues finissent enfin par altérer les traits.

L'âge mûr apporte quelque changement dans le costume des deux sexes. Les hommes, en vieillissant, abandonnent la veste courte et rouge pour en prendre une de couleur fon-

cée et tombant à larges basques sur les cuisses. Les femmes aussi renoncent au capulet qu'elles avaient porté jusque-là, et lui en substituent un de couleur noire, ou s'affublent quelquefois d'un mantelet à capuchon, orné d'une profusion de petits dessins en laine noire. Rien n'est plus bizarre que ce mantelet, dont le collet rabattu est taillé en longues dents de loup terminées par de petites houppes noires. Malheureusement le costume propre à cette contrée, sans contredit le plus beau de tous ceux des localités thermales des Pyrénées, s'altère de jour en jour et finira par disparaître entièrement. Déjà tous les ouvriers abandonnent la culotte courte et prennent le pantalon, et il n'y a guère que les véritables pasteurs qui aient conservé le type primordial sans altération. Des villages entiers ont renoncé unanimement à la veste écarlate, et les anciens Ossalais ne peuvent voir sans peine cette tendance à l'abandon non-seulement du costume, mais aussi des anciens usages du pays.

Les Ossalais sont très-sobres et se nourrissent mal. Leur pain, où le froment n'entre qu'en petite proportion, est noir, et encore ne fait-il pas la nourriture principale. Le maïs en pain ou en *broille*, sorte de bouillie à l'eau, est d'un usage général, et entre partout au moins pour un repas dans la journée. Le fromage de lait de brebis, un beurre blanc et sans saveur, et quelquefois un peu de lard, sont les seuls mets qu'ils se permettent. La boisson ordinaire est de l'eau ou du petit-lait. Depuis quelques années cependant l'usage du vin s'introduit peu à peu : non que les familles en aient une provision chez elles, mais les hommes se rendent au cabaret, et les femmes, qui n'oseraient y entrer, vont quelquefois en chercher avec mystère, et le boivent en cachette.

Tout ceci n'est applicable qu'à la majorité des habitants : il y a dans chaque village quelques maisons relativement riches, et dont la nourriture est meilleure. Dans les grandes occasions même presque tout le monde se permet un *extra :* et aux noces, aux fêtes patronales, les tables abondent en viandes rôties de toute espèce et en vin généreux.

La constitution physique des Ossalais est assez forte ; le tempérament sanguin bilieux domine chez eux. Le teint est brun, les joues colorées, les cheveux noirs ou châtains, les yeux noirs et grands, les dents fort belles. La taille est un peu au-dessus de la moyenne, le corps musclé et vigoureux.

On ne voit presque pas d'exemple de la constitution lymphatique pure, même parmi les femmes; aussi sont-elles exemptes des goîtres, si communs dans presque toutes les vallées des Pyrénées.

Les maladies du système osseux provenant de causes soit internes soit accidentelles sont rares, si l'on en juge par l'absence presque complète des difformités de la taille ou des membres : circonstance d'autant plus étonnante que les fractures devraient être assez fréquentes chez des hommes vivant au milieu de montagnes escarpées, et se livrant à la chasse des ours et des isards. On y voit aussi très-peu de scrofuleux, et le crétinisme y paraît inconnu.

Selon Bergeret, l'intempérie des saisons, les brouillards fréquents et les changements subits dans la température, n'auraient point d'influence fâcheuse sur les habitants, parmi lesquels la phthisie pulmonaire serait rare. Des renseignements exacts, pris sur les lieux mêmes, prouvent que si cette assertion est vraie pour quelques contrées des Pyrénées, elle n'est pas applicable aux habitants de la vallée d'Ossau, du moins à ceux qui avoisinent le plus les Eaux-Bonnes, beaucoup de jeunes gens y étant au contraire enlevés par cette maladie. Elle prend dans ces régions un caractère d'acuité qu'elle a rarement ailleurs, et paraît se rapporter à cette variété connue sous le nom de phthisie galopante.

La longévité est très-grande dans la vallée d'Ossau; et si l'on y rencontre ordinairement peu de vieillards, c'est que, parvenus à un âge peu avancé, ils ne quittent guère l'intérieur de leurs maisons, et ne se montrent plus aux réunions nombreuses qui attirent surtout les étrangers. Mais si l'on se rend aux églises au moment du service divin, on est étonné du grand nombre de vieillards très-âgés qui y assistent. L'expression de leur figure est généralement noble, et leur habillement, en rapport avec leur âge, n'offre jamais de ces disparates si communes et si choquantes dans les villes.

Malgré sa position avancée vers le midi, cette partie de la France, où règnent de longs hivers et des étés tempérés, n'a point d'influence sur le développement précoce de la puberté : exemple remarquable de l'action des montagnes dans la formation des climats partiels indépendants du degré de latitude.

C'est ordinairement à l'âge de trente ans, pour les hommes,

et à celui de dix-huit à vingt-quatre pour les femmes, que les mariages se contractent. Ils ont habituellement lieu entre les habitants des mêmes villages, et l'on dit même proverbialement dans le patois local :

Qui déhore ba maridât
Que trompe, ou quey trompât.

Les accords se font clandestinement, dans la crainte qu'ils ne réussissent pas. C'est toujours quelque ami qui fait les premières démarches, et si elles semblent favorables, les plus proches parents font les secondes, mais également en secret.

Le veuvage offre dans cette vallée ceci de particulier, que celui des époux qui survit est condamné à un deuil perpétuel. La circonstance d'une seconde union ne vient pas même en aide au pauvre survivant, qui se voit, au milieu des joies d'un nouvel hymen, couvert de la triste livrée du veuvage.

Quoique pauvres et obligés à un travail continuel, les Ossalais apprécient les bienfaits de l'instruction, et, depuis plus de cent ans, toutes les communes ont une école pour les garçons; aussi trouve-t-on maintenant plus des trois quarts des hommes sachant lire et écrire. Quant aux femmes, il n'en est pas ainsi; à moins qu'elles n'appartiennent à quelque famille dans l'aisance, elles ne reçoivent nulle instruction. Celle des hommes ne se borne pas à ce qu'ils apprennent à l'école; ils aiment la lecture, sont observateurs et curieux. Leur esprit est fin, avec une tendance au persiflage. En voici un exemple rapporté par M. de L*.

« Un jour que le président des Etats de Béarn donnait à dîner aux représentants des communes, quelques dames de Pau eurent la curiosité d'aller voir à table ces Solons presque tous montagnards. Madame de***, pour égayer la compagnie, s'adressa à un de ces députés, paysan renforcé et riche possesseur de troupeaux, en le priant de siffler à la manière des pasteurs, quand ils appellent leurs brebis. Le Béarnais (il était d'Ossau), fin comme ils le sont tous, s'en défendit longtemps; et, cédant aux pressantes instances de la questionneuse indiscrète, il se mit à siffler, mais très-doucement.— Quoi! vous ne sifflez pas plus fort? — Jamais, madame, quand les bêtes sont près. »

Les Ossalais partagent avec tous les montagnards le vif amour du sol natal. Ils s'expatrient fort rarement et préfèrent la pauvreté chez eux à l'aisance qu'ils trouveraient probablement ailleurs. Bien différents en ceci des Auvergnats, par exemple, qui consentent à passer une partie de leur vie loin du foyer paternel, pour y revenir plus tard riches du fruit d'un honnête et persévérant travail.

Comme dans tous les pays où la propriété est très-divisée, il y a ici des procès assez fréquents entre voisins; mais jamais les assises ne voient paraître devant elles les habitants d'Ossau. Le vol est presque inconnu dans cette vallée, et l'on ne se souvient pas qu'aucun meurtre y ait jamais été commis. Peut-être seul en France, ce pays a conservé, dans toute sa rigueur, le droit d'aînesse. Le premier des enfants mâles hérite toujours d'un quart en sus des autres enfants, et partage ensuite avec eux le reste de la succession. S'il arrive que la famille se compose de plusieurs filles et d'un garçon issu le dernier du mariage, il n'en conserve pas moins ses droits malgré l'âge plus avancé de ses sœurs. Cet usage, en opposition manifeste aux lois qui régissent le reste de la France, n'a jamais amené la moindre contestation, encore bien que les parties lésées sachent parfaitement qu'elles auraient le droit d'exiger un partage plus égal. Ce fait prouve, avec beaucoup d'autres, à quel point ces populations ont conservé les mœurs patriarcales. Combien de temps auront-elles encore cet attachement aux traditions des aïeux? C'est ce qu'il est impossible de dire. Déjà, les antiques coutumes sont battues en brèche sur bien des points. Chaque jour les jeunes gens qui reviennent du service militaire, les ouvriers étrangers qu'attirent les travaux de construction à Eaux Bonnes, les riches voyageurs malades ou curieux, qui abondent pendant la saison des eaux, modifient, par leur contact répété, les idées et les goûts des habitants d'Ossau, et tendent à faire disparaître les différences qui existent encore entre eux et le reste des Français. Ainsi tout se nivelle, tout s'aplanit, tout se rapproche, depuis le sommet orgueilleux du pic le plus élevé, dont chaque hiver abaisse la cime en remplissant la vallée de ses débris, jusqu'au pâtre obscur que l'éducation, des lois libérales et des rapports plus fréquents avec les autres hommes élèvent insensiblement à leur niveau.

Cependant les mœurs se maintiennent encore assez pures; et s'il est malheureusement vrai que le nombre des enfants naturels ne soit pas moindre ici que dans la plupart des autres contrées, il faut se hâter de dire que tous, ou presque tous, sont légitimés par le mariage subséquent de leurs parents. Chaque fille qui devient mère déclare le nom du père de son enfant, et nulle famille dans le pays ne voudrait s'allier à celui qui, après cette faute, chercherait à contracter alliance autre part. Les rares exceptions à cette loi de toute justice n'ont guère été offertes que par des étrangers sans aveu, ouvriers ou soldats, qui fuient lâchement après avoir semé l'opprobre sur leur passage.

Les sentiments de loyauté et d'honneur que nous venons de faire connaître chez les Ossalais, leur vie patriarcale et de famille indiquent déjà une population chez laquelle les croyances religieuses sont encore dans toute leur force. La religion catholique, la seule qui existe dans cette vallée, y exerce, en effet, un grand empire; et nulle part ailleurs, si ce n'est peut-être en Bretagne, les préceptes de l'Eglise ne sont plus scrupuleusement observés. Toutefois, malgré les efforts des prêtres chargés de les conduire, ces âmes à croyances fortes s'attachent à tout ce qui est merveilleux, et la superstition étend son sceptre mystérieux sur une grande partie de la population. Elle règne surtout parmi les femmes, moins instruites que les hommes, et participant beaucoup moins qu'eux au mouvement général d'émancipation intellectuelle. Aussi la *brouche*[1] ou sorcière, inspire-t-elle ici un sentiment général de terreur et d'effroi. Ce n'est pas un démon, c'est bien pis : c'est une personne frappée de réprobation dès sa naissance, et que le baptême ne purifia pas; loin de là, ses parrain et marraine la dédièrent au diable, qui s'empressa de partager avec elle une partie de son pouvoir. Aussi la brouche, qui connaît l'origine de sa puissance, ne l'emploie-t-elle qu'à faire le mal ou à tourmenter ses voisins. Elle peut se transformer en vapeur, en eau, en vent, en chien, en chat..... Beaucoup de femmes l'ont vue sous ces dernières formes et

[1] Peut-être faudrait-il écrire *broxe* : c'est, je crois, le véritable nom; mais tous les Ossalais écrivent et prononcent *brouche*.

ne pouvaient même trouver de refuge dans leur chaumière, malgré la précaution d'en barricader les portes à l'approche de la nuit; car la brouche passe aussi facilement par le trou de la serrure, que vous sous l'arc de triomphe de l'Étoile. Elle traverse même les murailles; et plus rapide dans ses voyages que les meilleures locomotives à vapeur, on sait, bien positivement, qu'elle peut faire cent lieues en moins d'une demi-heure. Si c'est une femme, elle enfante d'immondes reptiles; et quel que soit son sexe, c'est à elle que l'on doit toutes ces maladies singulières que l'on voit résister aux secours de la médecine, cauchemar, somnambulisme, épilepsie. Les contusions, les égratignures, les morsures mêmes que se font les malheureux atteints de cette dernière affection pendant leurs cruels accès nocturnes, sont montrées le lendemain, avec terreur, comme les marques incontestables des violences que la brouche a exercés sur sa victime, et augmentent encore la croyance des assistants, qui ne peuvent résister à des preuves aussi convaincantes.

DEUXIÈME PARTIE

HAUTES-PYRÉNÉES

ROUTE 10.

DE PARIS A TOULOUSE,

Par **Châteauroux** et **Limoges**, 416 kil.

Chemin de fer jusqu'à **Argenton** —Service de malle-poste à partir de **Limoges**.

Prix du chemin de fer jusqu'à **Argenton** : 30 fr. 55, 23; 17 40.

De Paris à Limoges (v. R. 7)	127 k.	Pont-de-Rodes	18 k.
Pierre-Buffière	20	Pélacoy	17
Beausoleil	21	Cahors	16
Uzerche	18	La Madeleine	22
Donzenac	25	Caussade	17
Brives	10	Montauban	23
Cressensac	20	Grisolles	22
Souillac	16	Saint-Jory	12
Payrac	16	Toulouse	17

De Limoges, la route se dirige vers le sud à travers un sol peu fertile, mais coupé de bonnes prairies qui nourrissent d'excellents chevaux, et sont couvertes de châtaigniers. 2 myr. nous conduisent à

Pierre-Buffière (Haute-Vienne) — 1,200 hab. — Petite ville sur la *Briance*. Voir son pont et les restes d'un château fort flanqué de tours, servant aujourd'hui d'hôtel de ville.

On traverse *Magnac,* petit village assez bien situé.

Le pays devient plus ondulé; des collines se détachent çà et là, et donnent un aspect riant à la contrée, jusqu'à Uzerche, où l'on entre par le faubourg *Sainte-Eulalie,* séparé de la ville par le pont qu'il faut traverser.

Uzerche (Corrèze)—3,500 hab.—Petite ville située sur un rocher escarpé, au pied duquel coule la *Vezère.* Elle est bien bâtie, et a des maisons très-propres ornées de tourelles. « Qui a maison à Uzerche a château en Limousin, » dit le proverbe : c'est que ces maisons se font remarquer par leur extrême propreté. — La situation de cette ville est des plus pittoresques : à vos pieds sont des jardins soutenus par des terrasses d'une grande hauteur; au bas, la route de Paris à Toulouse, et dans le fond du vallon la Vezère, qui suit paisiblement son cours; du centre de ce riche tableau, s'élève majestueusement le *clocher* de l'*église paroissiale,* digne de la curiosité du voyageur, ainsi que la *chapelle Sainte-Eulalie,* dont la fondation est très-ancienne.

Le voyageur qui pourra disposer de quelques instants visitera le *haras de Pompadour,* beau château gothique; les *forges de la Grenerie,* celles de *Châlons,* ermitage de Mme de Genlis; le *Glandier,* ancienne abbaye de chartreux, transformée maintenant en hauts fourneaux. Le Glandier doit à Mme Lafarge une triste célébrité; on montre la chambre qu'habitait Marie Capelle.

Nous quittons Uzerche par le faubourg de la Pomme; la route traverse un pays assez agréable.

Donzenac (Corrèze)—3,500 hab.—Petite ville dans une situation charmante, entourée de vignes et de prairies ombragées de noyers, de peupliers et de châtaigniers. — *Commerce :* vins et eaux-de-vie.

Brives (Corrèze)—9,000 hab.—*Hôtels :* de Bordeaux, où l'on mange d'excellentes truffes; de Paris, de Toulouse. Ville ancienne, entourée de bois, et que sa position, le charme de son ciel, l'air qu'on y respire, ont fait surnommer *la Gaillarde.* Elle possède une sous-préfecture, un tribunal civil et de commerce, un collége, un petit séminaire, une société d'agriculture, une bibliothèque publique et un théâtre. On y remarque le *portail du collége,* le *belvédère* qui domine la ville; l'*église Saint-Martin* et ses jolies promenades, l'*église des Cordeliers,* qui renferme les tombeaux de

la famille de Turenne, d'Anet de la Tour, de François de la Tour, d'Anne de Beaufort, etc.—*Commerce :* vins, bois, huile de noix, marrons, bestiaux, dindes truffées très-renommées. —*Voitures* tous les jours pour Paris, Bordeaux, Lyon, Toulouse.

A 15 kil. environ, nous entrons dans le département du Lot; le premier relais, *Cressensac,* est un village situé dans une riante contrée, et 16 kil. plus loin nous atteignons

Souillac (Lot)—3,000 hab.—Petite ville située près de la *Dordogne;* il s'y fabrique beaucoup d'ouvrages de taillanderie, des canons de fusil et de la grosse draperie. On y remarque le pont de sept arches: aux environs, les fontaines du Gourg et du Boulet. — *Commerce :* vins, sel, merrains, volailles, truffes.

Le pays devient pittoresque, fertile en grains et en vins; la route est belle jusqu'à

Payrac (Lot) — 2,000 hab. — *Hôtel :* la Poste. Petite ville située sur l'étang du même nom, appelé aussi *Etang de Sijean;* elle a des carrières de chaux maigre propre aux mortiers hydrauliques.

De Payrac à Cahors, il faut compter 35 kil. dans un pays montagneux, fertile et pittoresque; on passe par *Pont-de-Rodes* et *Pélacoy,* deux bourgs assez vivants; plus on approche de cette antique cité des *Cadurci,* et plus le sol devient accidenté; et après avoir franchi quelques collines garnies de bois et de vignes, on arrive à

Cahors (Lot)—15,000 hab. —*Hôtels :* des Ambassadeurs, bien tenu, bonne table d'hôte; de l'Europe.—*Cafés :* Tivoli, de la Promenade. Ville ancienne sur le *Lot,* avec préfecture, évêché, tribunaux, collége, théâtre, séminaire, pépinière, bibliothèque de 12,000 vol. Elle portait d'abord le nom de *Divona.* Comme les habitants des environs s'appelaient *Cadurci,* on ajouta, du temps des Romains, *Divona Cadurcorum,* d'où est venu Cahors. — On y remarque la *cathédrale,* ancien temple païen, avec son curieux cloître bien conservé; le collége, le séminaire, des antiquités près de la préfecture, les ruines d'un amphithéâtre dans un des faubourgs, le *monument* élevé à *Fénelon,* en face de la grille principale de la cathédrale; les promenades sur les bords du Lot, les terrasses de la ville haute d'où l'on a de belles vues, le pont antique avec ses trois tours.—*Commerce :* truffes,

vins estimés, eaux-de-vie, cuirs. — C'est la patrie de Marot et de Murat.—*Voitures :* pour Rodez, Aurillac, Figeac, Toulouse, Montauban, etc.

Excursion à *Capdenac,* l'ancien *Uxellodunum* de César; on y voit encore la porte qui a conservé le nom de ce conquérant et la fontaine aux eaux si limpides qu'il détourna pour forcer les habitants à se rendre.

Le premier lieu que nous trouvons est *la Madeleine,* village assez important, et de là nous arrivons à

Caussade (Tarn-et-Garonne) — 4,700 hab.—Petite ville qui commerce en truffes noires, safran, laines, bestiaux, écorces de chêne pour la tannerie; elle a des marchés de volailles et des foires fréquentes. Cette ville est dans une belle position, au milieu d'un pays riche qu'arrose la petite rivière du *Lère.* Voyez la *tour de l'église* et la façade de l'*hôtel de ville.*

Montauban — 25,000 hab. — *Hôtels :* de l'Europe, place de l'Horloge, à proximité de tous les établissements publics; les voitures de poste, les diligences et les voyageurs de commerce y descendent; de France, place d'Armes; du Grand-Soleil, rue de la Mairie.—*Cafés :* des Mille-Colonnes; Jacquet-Seguela; Vidaillac; Delcan; Deltour.

Montauban, chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne, est situé au bord du *Tarn,* sur une élévation qui domine une des plus fertiles et des plus belles plaines de France. Cette ville date du XIIe siècle. Louis XIII l'assiégea en personne en 1621, et après trois mois de blocus fut forcé d'en lever le siége; Richelieu la réduisit en 1629, et en fit raser les fortifications. Le Tarn la divise en plusieurs parties. Elle est bien bâtie, pavée proprement, a des maisons et des rues élégantes. Elle possède préfecture, évêché, église consistoriale réformée, tribunaux, collége, faculté de théologie, théâtre, bibliothèque de 12,000 vol. — *Curiosités :* la cathédrale, l'hôtel de ville, la place Impériale au milieu de la ville; la promenade des Acacias et celle des Carmes; le *Plateau,* restauré et agrandi : on y distingue, par un temps serein, les Pyrénées.—*Commerce :* blé, vins, minoteries importantes, cuirs, toiles, savons, eaux-de-vie.—*Voitures publiques :* pour Bordeaux, Toulouse, Rodez, Villefranche (Aveyron), Limoges et Cahors.

Antiquités. Le département possède plusieurs dolmens

druidiques à *Septfonds*, *Bruniquel*, *Saint-Antonin*, *Loze*, *Saint-Projet*, etc.; des tumulus, dont le plus remarquable est celui de *Bretou*; des buttes, des camps retranchés, des redoutes, des blockaus; des restes de camps romains à *Gandalou*, à *Asques* et à *Bouloc*; et quantité de ruines romaines et du moyen âge.

Voies de communication. — Le département de Tarn-et-Garonne est traversé par six routes impériales, par 31 routes départementales, et par plus de 3,357 chemins vicinaux et de grande communication.

Le département de Tarn-et-Garonne est traversé, d'abord, par la grande ligne de *chemin de fer du Midi.* Cette ligne, en sortant du département de Lot-et-Garonne, entre dans le Tarn et-Garonne près de Laspeyres, et suivant à peu près la direction du canal jusqu'à Moissac, elle passe, au moyen d'un petit tunnel, entre la ville et le coteau. A la sortie de Moissac, le chemin de fer traverse le Tarn un peu en amont du pont-canal, vient toucher à Castelsarrasin, et se dirige de là sur Montauban. L'embarcadère de cette ligne est placé dans la plaine de Rouges, derrière le faubourg Villebourbon. —La deuxième voix ferrée du département est celle dite du *Grand-Central,* destinée à relier Montauban avec Villefranche et Aubin. Son embarcadère sera situé à Pomponne, faubourg Villenouvelle

Ces deux lignes sont en voie de construction sur plusieurs points de leur tracé dans le département de Tarn-et-Garonne.

La route que suit le voyageur traverse de belles et riantes contrées au ciel pur et à l'air serein; elle se rapproche de la vallée de la Garonne, pour atteindre

Grisolles (Tarn-et-Garonne) — 2,500 hab., — petite ville, chef-lieu de canton. Voyez son église du XVIe siècle et son beau portail.

Toulouse (Haute-Garonne)—78,000 hab. - *Hôtels :* de France, place Saint-Etienne, bel établissement, bonne table, petits et grands appartements, écuries, etc.; Baichère, rue des Arts, excellente maison meublée et décorée à neuf, et du meilleur goût, bonne table, service qui ne laisse rien à désirer; Souville, place du Capitole, avec établissement de bains; du Grand-Soleil, rue des Arts; Bibent, rue des Balances, surtout fréquenté par les voyageurs du commerce; du Capitole, de l'Europe, place Lafayette; grand hôtel des

Empereurs, en face du Capitole, meublé et décoré à neuf, bonne table, service confortable.

Cafés : un grand nombre sur la place du Capitole, rue de la Pomme, rue Lafayette, etc.

Toulouse, grande et belle ville dont l'origine se perd dans la nuit des temps, était déjà célèbre sous les Romains, qui la nommèrent *Tectosagum*, et ensuite *Tolosa*. Pillée par le général romain Servilius Cépion, l'an de Rome 646, pour s'être unie aux Cimbres; capitale des Visigoths; dans les temps modernes, saccagée par les guerres de religion; devenue le siége d'un parlement célèbre; et après une longue suite de vicissitudes, cette noble cité est aujourd'hui chef-lieu de division militaire et de département, possédant préfecture, archevêché érigé dans le IIIe siècle, cour d'appel, église consistoriale réformée, faculté de théologie, de droit et lettres, lycée, école secondaire de chirurgie et de médecine, école d'artillerie, école vétérinaire, fonderie de canons, deux académies, dont celle des Jeux-Floraux est renommée; jardin botanique, observatoire, poudrerie, hôtel des monnaies (lettre M), deux séminaires, haras, musée, théâtre. La ville est grande, les maisons sont en général bâties en briques.

On doit visiter l'*hôtel de ville* ou *Capitole,* où s'assemblaient jadis les capitouls, monument élevé l'an 68 de Jésus-Christ. L'avant-corps est orné de huit colonnes de marbre rouge de Carrare; dans la première cour se trouvent des portes ornées de colonnes d'ordre ionique et de figures; celle qui vous fait face est du fameux Bachelier, élève de Michel-Ange : c'est dans cette cour que le duc de Montmorency fut décapité; c'est par le grand escalier que vous apercevez sous le vestibule qu'on monte dans la galerie nommée *salle des Pas-Perdus,* et de là dans la *salle des Toulousains illustres*, où sont placés, dans des niches, les bustes des grands hommes auxquels Toulouse a donné naissance; la *salle de Clémence Isaure* se trouve à l'extrémité de celle des *Illustres;* la statue de cette princesse, fondatrice des Jeux-Floraux, est placé dans cette salle :

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Au plus habile troubadour ;

Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or :
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Le *pont* sur la Garonne, ouvrage superbe terminé par un arc de triomphe, est de François Mansard; derrière cet arc de triomphe, le *Château d'eau;* le *pont Saint-Michel*, pont suspendu, établi sur les deux bras de la Garonne, et qui relie le quartier Saint-Cyprien au quartier Saint-Michel; le *moulin Basacle*, dont le mécanisme est digne d'attention; le moulin du château, la place Saint-Georges ornée de beaux édifices, le quai qui fait partie du faubourg Saint-Cyprien.—La *cathédrale*, dédiée à saint Étienne, remarquable par sa nef du XIIIe siècle, construite par Raymond VI, comte de Toulouse. — L'*église de Saint-Sernin*, du XIe siècle : on y remarque le maître-autel décoré de la châsse de saint Sernin; le clocher de cette église est très-beau. — L'*église de la Désirade*, ancien temple de Minerve : elle renfermait le tombeau de Clémence Isaure. C'est pour cela que la bénédiction des fleurs d'or destinées aux vainqueurs des jeux floraux a lieu tous les ans dans cette église.—L'*église Saint-Pierre* a un autel magnifique, et son dôme est orné d'une statue en plomb d'une grandeur colossale.—Les promenades de l'*Esplanade* et du canal du Midi, celles d'Angoulême, les boulevards; la vue des ponts, des écluses, du mouvement des canaux; l'hôtel et les jardins de la préfecture, le jardin des plantes, le *musée*, très-riche; les fontaines, les nouveaux boulevards Lafayette, dont la largeur des allées, la hauteur des arbres, l'aspect des *Pyrénées* et des collines de *Pech-David*, forment un tableau magnifique. — Toulouse a vu naître *Clémence Isaure*, l'infortuné *La Peyrouse*, le médecin *Esquirol*, le baron *Larrey*, chirurgien. C'est sous les murs de cette grande cité que, le 18 avril 1814, 25,000 Français, sous les ordres du maréchal Soult, défirent une armée d'Anglais, d'Espagnols et de Portugais, trois fois plus nombreux. Cette bataille est connue sous le nom de *Bataille de Toulouse*.

Commerce : grains, sucre, café, indigo, fer, laines d'Espagne; manufacture impériale de tabacs; de draps, d'étoffes de soie, couvertures de laine, gazes, basins; fabrique renommée de faux et d'acier.

Messageries du Midi et du Commerce, J. Bimard et Glaize Laval, rue Lafayette, 21. On trouve dans cet établissement des voitures pour *Nîmes*, par Castres et Montpellier, tous les jours, correspondance avec *Avignon*, *Lyon* et *Marseille*. — Pour *Perpignan*, tous les jours. — Pour *Bordeaux*, par les bateaux à vapeur entre Agen et Bordeaux.—Pour *Bayonne*, par *Tarbes* et *Pau*, tous les jours.

Messageries de l'hôtel d'Espagne, pour les eaux thermales des *Pyrénées*, rue et place Pérollière, 18.

Caillard et Comp., pour *Paris*, alternant avec les Messageries impériales, tous les jours.

Malle-poste de *Toulouse* à *Perpignan*.

Diligences pour *Montauban* et *Cahors*, rue des Arts, à la Poste aux chevaux.

ROUTE 11.

DE TOULOUSE A BAYONNE,

Service de malle, 295 kil.

Léguevin	18 k.	Tarbes	19 k.
L'Isle-en-Jourdain	15	Bordes-d'Espoey	23
Gimont	18	Pau	16
Aubiet	09	Artix	20
Auch	17	Orthez	20
Vicneau	15	Puyoo	14
Mirande	09	Peyrehorade	16
Miélan	13	Biaudos	20
Rabastens	16	Bayonne	17

ROUTE 12.

DE TOULOUSE A BAGNÈRES-DE-BIGORRE,

1re, par **Saint Gaudens**, 141 kil.

Muret	20 k.	Montrejeau	14 k.
Noé	13	Lannemezan	16
Martres	27	Lescaledieu	14
Saint-Gaudens	28	Bagnères-de-Bigorre	12

2e, par **Tarbes**, 170 kil.

De Toulouse à Tarbes (V. R. 11)......... 149 k.	Bagnères-de-Bigorre... 21 k.

ROUTE 13.

DE TOULOUSE A BAGNÈRES-DE-LUCHON,

136 kil.

De Toulouse à Saint-Gaudens (V. R. 12)......... 88 k.	Estenos.............. 27 k
	Bagnères-de-Luchon... 21

Pau et **Tarbes** sont le point central des établissements thermaux les plus fréquentés des Pyrénées, Tarbes surtout ; il y règne, au temps des eaux, le mouvement, l'active circulation des grandes villes ; et le voyageur s'y étonne de la majesté des Pyrénées, qu'il voit, à peu de distance, s'élever de toute leur hauteur, sous les formes les plus pittoresques et les plus grandioses ; leurs pics innombrables déroulent à ses yeux leurs fronts altiers sur une étendue de 160 kil.; le *pic du Midi* paraît au milieu de ce grand panorama, comme le sommet dominateur !

Tarbes (v. p. 187) devait donc être notre station de départ pour visiter toutes ces beautés de la nature.

Cette ville a encore l'avantage d'offrir au voyageur tout le comfort possible à des prix modérés : on est fort bien dans les hôtels pour 5 à 6 fr. par jour. — Dîner, 2 fr. 50 c. — Déjeuner, 1 fr. 50 c. à 2 fr. — Chambre, 1 fr. à 1 franc 50 c.

Costumes. — « C'est à Tarbes que toutes les peuplades si variées de notre versant se réunissent pour échanger ce qu'elles ont de trop contre ce qu'elles ont de moins. Les costumes les plus pittoresques vous y enseignent les premiers documents de l'économie politique, et on peut y apprendre cette science comme les enfants apprennent à lire avec des *images*. Les Béarnais, avec leur blouse blanche, leur béret bleu, leurs cheveux ronds et pendants comme ceux des rois chevelus, viennent vendre leurs mouchoirs et leurs toiles aux habitants des vallées, qui leur donnent en

retour des laines, des bestiaux, des bois et des fers. Ces Béarnais, vifs, agiles, élancés, ont un extérieur d'esprit et de gaieté qui rappelle bien leur Henri IV; et je ne sais si l'imagination m'abusait, mais je croyais y trouver je ne sais quels airs de ce roi si facile et si spirituel. Là se trouvent amoncelés des laines en suint ou filées, des blés, des pommes de terre, des fromages de toute espèce, des viandes salées, des fourrages, des instruments de labourage, des bœufs, des moutons, des chèvres, des chevaux, des draps, de la bure, des toiles et une modeste quincaillerie qui réjouit fort la simplicité de ces bons montagnards, et qu'ils aiment comme on aime toujours ce *superflu, chose si nécessaire*. C'est là que l'on voit combien de variétés renferment les Pyrénées, en fait de mœurs et de races. Les femmes ont ce jour-là leurs plus beaux atours, et le soir elles retournent dans leurs chalets en chantant des couplets de leur barde Despourreins, et sur un air qui ressemble fort au ranz des vaches. Beaucoup de ces familles parcourent vingt lieues pour retourner chez elles ; et j'ai vu des pâtres qui font un trajet de tout un jour pour échanger une pièce de lard. » (M. Thiers, *les Pyrénées et le midi de la France.*)

ROUTES PARTANT DE TARBES ET DE PAU.

1.—*De Tarbes à Bagnères-de-Luchon.*

89 kil.

Lannemezan..........	34 k.	Estenos..............	18 k.
Montrejeau...........	16	Bagnères	21

2.—*De Tarbes à Bagnères-de-Bigorre.*

21 kil.

3.—*De Tarbes à Baréges.*

57 kil.

Lourdes	19 k.	Luz	12 k.
Pierrefitte............	19	Baréges...	07

4.—*De Tarbes à Cauterets.*

48 kil.

Lourdes..............	19 k.	Cauterets............	10 k.
Pierrefitte...........	19		

5.—*De Tarbes aux Eaux-Bonnes.*

82 kil.

Lourdes..............	19 k.	Louvie................	30 k.
Lestelle..............	16	Eaux-Bonnes.........	17

6.—*De Tarbes aux Eaux-Chaudes.*

82 kil.

Louvie...............	65 k.	Eaux-Chaudes........	17 k.

7.—*De Tarbes à Saint-Sauveur.*

52 kil.

Luz (V. plus haut 3)...	50 k.	Saint-Sauveur........	02 k.

8.—*De Pau à Bagnères-de-Bigorre.*

Par **Tarbes**, 60 kil.

Bordes-d'Espoëy......	16 k.	Bagnères.............	21 k.
Tarbes...............	23		

9.—Par **Lourdes**, 61 kil.

Lestelle..............	24 k.	Bagnères.............	21 k.
Lourdes..............	16		

10.—*De Pau à Bagnères-de-Luchon.*

Par **Tarbes**, 128 kil.

Tarbes (V. p. haut 8)..	39 k.	(V. plus haut 1)....	89 k.
Bagnères - de - Luchon			

11.—*De Pau à Baréges.*

Par **Pontacq**, 76 kil.

Bordes-d'Espoëy......	16 k.	Lourdes..............	11 k.
Pontacq..............	11	Baréges (V. p. haut 3).	38

12.—Par **Lestelle**, 78 kil.

De Pau à Lourdes par Lestelle (V. p. haut 9)....... 40 k.	Baréges (V. p. haut 3). 38 k.

13.—***De Pau aux Eaux-Chaudes.***

41 kil.

Louvie... .... 27 k.	Eaux-Chaudes......... 17 k.

14.—***De Pau à Cauterets.***

Par **Tarbes**, 87 kil.

Tarbes (V. p. haut 8)... 39 k.	Cauterets (V. p. haut 4) 48 k.

ROUTE 14.

DE TARBES A LOURDES,

19 kil. (5 heures).

Mathé, ferme....	1 h. 45 m.	Adé, village......	1 h.
Echez, village.........	30	Bousquet, ferme......	50 m.
Maury, ferme.........	25	Lourdes..............	30

Autour de *Tarbes* s'étendent des terres fécondes. La distribution de la vigne en festons et en guirlandes, dans des *hautains* régulièrement alignés, la fraîcheur des prairies, arrosées par l'*Adour* et l'*Echez*, animent l'imposant tableau des montagnes.

En remontant cette belle plaine, on laisse sur la rive gauche de l'Adour la commune d'*Odos*, où la reine Marguerite se plaisait quelquefois à séjourner et où elle mourut en 1549.

Un peu plus loin se trouve le *château de Benac*. On raconte dans le pays que *Bos de Benac*, compagnon de Louis IX, après être resté sept ans prisonnier en Palestine, fut cru mort par sa femme, qui se rendit aux vœux du baron des Angles, son voisin. Le jour des noces fut fixé; mais Bos, poussé sans doute par le démon de la jalousie, revient en France, où il arrive au moment du festin, se présente et est

repoussé comme Ulysse; tout le monde l'avait oublié, excepté son lévrier et son faucon, qui le reconnurent.

Au sortir de Tarbes, route de Bagnères à droite, pont et canal de *Jespes*, on est dans un pays riche, abondant, à végétation vigoureuse. On traverse les rivières de l'*Echez* et de *Gennes.*

Juillan est un beau village où l'on arrive par une belle avenue; on est dans une vaste vallée riche et féconde.

Mathé.—On traverse de nouveau la Gennes, et bientôt on aperçoit *Echez.* — Rien de bien remarquable et qui doive attirer vivement l'attention jusqu'a la ferme de

Maury.—Tout près d'*Ossun*, qu'on laisse sur la droite, on traverse la plaine de *Laune Mariniere* (Lande des Maures), ainsi nommée d'un combat qui y fut livré le 24 mai 733 aux Maures, dont l'armée venait d'être battue près de Tours par Charles-Martel.

On entre alors dans les bois : d'un côté s'étendent ceux d'*Ossun*, de l'autre ceux de *Nouret,* on traverse le pont et la rivière de *Rieutort,* puis on gravit une côte qui conduit à

Adé, joli village de 600 hab., situé à 15 kil. de Tarbes et 5 de Lourdes.

Descente ; le passage s'embellit : la vallée qu'on traverse est riche et variée de culture.

Bousquet. — On approche des montagnes : la route s'incline et s'élève tour à tour, et, dans cette succession de plans, offre aux regards des spectacles variés, imposants, agrestes; car tantôt on aperçoit, tantôt on perd de vue le gave qui roule et mugit à une assez grande profondeur : on est au pied des Pyrénées.

Lourdes, *Lapurdum* des Romains, *Mirambel* des Sarrazins (Hautes-Pyrénées)—4,300 hab.—*Hotels* : Laffitte, de France, nouvellement construit entre deux promenades, et d'où l'on a une belle vue des Pyrénées; du Nord, de la Poste.

« Lourdes, dit M. J.-P.P. dans son *Voyage aux Pyrénées*, est le premier degré d'un magnifique amphithéâtre de montagnes. Deux montagnes pyramidales, où l'on exploite des carrières de marbre et d'ardoises, le *Gers* et le *Beut*, renferment cette ville. Dans l'enceinte dont elles marquent l'étendue, on découvre le *Château*, dont la situation sur un rocher calcaire, isolé de la chaîne, a quelque chose d'aérien. Sa tour carrée

occupe la partie la plus élevée de ce rocher escarpé ; cet antique château servit de prison d'État sous l'empire. Lord Elgin, le major Bussillon et Charles d'Hozier y furent renfermés à cette époque [1] ; il est occupé par une petite garnison et on obtient facilement la permission de le visiter. La vue dont on y jouit est magnifique.—Plus loin est un ancien pont sur le gave, qui occupe le Cirque. Le torrent se déploie sur un beau tapis de verdure, au milieu d'accidents qui donnent un aspect imprévu et nouveau pour les yeux accoutumés à l'uniformité des plaines.

Lourdes appartint aux Anglais jusqu'après le traité de Bretigny : le duc d'Anjou l'assiégea en 1374 ; le gouverneur Arnaud de Vini le défendit vaillamment. L'histoire a conservé un bel exemple de fidélité donné par un châtelain de Lourdes.

Un contemporain, Belle-Forêt, au service du comte de Foix, rapporte qu'Armand de Béarn fut mandé par ce comte à Orthez. « Quand il dut partir, il vint à Jehan de Béarn, son frère, présents les compagnons : Monseigneur le comte de Foix me mande, irai ; si veux que ne rendiez le châtel de Lourdes qu'au roi d'Angleterre, mon seigneur naturel, de même que je le tiens, ainsi le jura. Avint que le troisième jour qu'il fut arrivé à Orthez, en présence de plusieurs chevaliers, écuyers, le comte de Foix lui fit commandement de mettre le châtel pour le duc d'Anjou. Armand fut tout ebahi. Vraiment vous dois-je foi et hommage, car je suis pauvre chevalier, de votre sang et de votre terre ; mais le châtel ne rendrai-je ja... Vous m'avez mandé, si pouvez faire de moi ce que vous voudrez. A personne ne le rendrai-je qu'au roi d'Angleterre.... Quand le comte de Foix entendit cela, tirant sa dague : Oh ! oh ! traître, as-tu dit que non ! et le férit de cinq coups de sa dague, sans que les barons et chevaliers osassent aller au devant. Le chevalier disait : Oh ! monseigneur, vous ne faites pas gentillesse, et mourut bientôt après. »

Lourdes, chef-lieu de canton, siége d'un tribunal de première instance, possède une *prison cellulaire* curieuse à visiter. La belle propriété de M. Dauzat-Dambarere renferme une caserne de remonte contenant 400 chevaux. Un peu

[1] Consulter la *Chronique de Lourdes*, par M. de Lagrèze, dont il y a un dépôt à l'hôtel Laffitte.

plus loin est la ferme-école fondée par M. Dauzat, qui possède un grand nombre de brebis pour la production, de beaux moutons pour la tonte, et des vaches laitières.

Commerce : Fabrique de toiles de lin, mouchoirs, crépons, vaches, laitières.

Pharmaciens : MM. Lapeyrère et Pailhassou ; ce dernier, renommé pour son chocolat stomachique et ses sirops, et quelques-uns des tableaux qui décorent le salon de son établissement.

Géologie. — Les environs de *Lourdes* présentent de vastes montagnes formées de calcaire de transition, contenant quelquefois des couches épaisses de *schiste argileux* (ardoise). Ce calcaire et ce schiste sont la continuation de ceux que l'on observe à Campan, à Bagnères et à Labassère. Carrière de marbre à visiter.

On trouve aussi quelques roches d'ophite, espèce de porphyre vert noir avec des cristaux de feldspath. Cette roche plutonique paraît due à des soulèvements partiels, agissant sur des points isolés et seulement au pied des Pyrénées, ce qui a causé des désordres dans la stratification et l'horizontalité des terrains crétacés qui se montrent dans cette partie de la chaîne.

Cavernes, Grottes. — Il faut visiter la grotte du *Loup* et celle des *Spélugues*. C'est l'objet d'une promenade agréable. On y pénètre sans trop de difficulté. Trois anfractuosités ou crevasses se présentent aux regards : à l'extrémité de celle du milieu est un précipice dont il est difficile de déterminer la profondeur. Lorsqu'on y jette une pierre, l'eau bouillonne sourdement. Ces grottes sont habitées par des chauves-souris.

L'ANCIEN LAVEDAN.

Le Lavedan *(Levitanium pagus)*[1] commence aux portes de Lourdes. Il se présente avec des formes tranchantes.

La nature a posé les limites des sept vallées correspondantes à celle du Lavedan. Elles portent les noms de *val Surguère, Castelloubon, Avant-Aigue, Extrême de Sales, Azun, Saint-Sorin* et *Barèges*. La plus étendue porte le nom d'*Avant-Aigue* (Colline à la main de l'eau). Chacune de

[1] M. P. P., *Voyage aux Pyrénées françaises et espagnoles.*

ces vallées a son torrent, dont la force est proportionnée à l'étendue du pays, et surtout à la hauteur des montagnes où se trouve sa source. Ces torrents occupent le fond de la vallée; mais on ne saurait juger de ce qu'ils furent par ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout porte à croire qu'ils diminuent, parce que les montagnes, les neiges et les brouillards, qui s'arrêtent à leur cime et sont la première source des rivières, diminuent aussi chaque jour.

Dans le langage du pays, on appelle ces bassins : *riberis, rieuris, rivières, rivus erat* (c'était un ruisseau). Partout on les voit s'élargir en descendant vers la plaine, et se resserrer au contraire, devenir gorge ou ravin en remontant à leur origine.

Val Surguère et *Castelloubon*. — Ces deux petites vallées s'offrent les premières des deux côtés de la grande route du Lavedan. Val Surguère, bornée dans son territoire, mais rocailleuse et riante, renferme cinq beaux villages. Les habitants, assez industrieux et sobres, donnent un soin particulier à la culture du lin, exploitent avec avantage les forêts supérieures, les carrières d'ardoise et de marbre. Celui qu'on connaît sous le nom de marbre d'Aspin est noir avec des veines spathiques et fort recherché.

Vallée de l'Extrême de Sales.—La petite peuplade de l'Extrême de Sales occupe l'extrême nord de la partie basse du Lavedan à l'égard des autres vallées. Elle a pour bornes et pour abri les montagnes de *Val Surguère*, du *Béarn* et d'*Azun;* elles la défendent des vents et de la plupart des accidents qui servent d'escorte aux longs hivers: aussi jouit-elle des douceurs d'une température agréable. Dans ces contrées, en général, on ne connaît que deux saisons. On passe assez subitement des chaleurs de l'été, quelquefois brûlant, aux froids de l'hiver.

L'Extrême de Sales conserve de sa position les avantages d'un printemps précoce; et lorsque l'automne répand ailleurs les couleurs de la destruction, les troupeaux viennent dans ce coin de la montagne, assez bien abrité, pour animer ses prairies, jusqu'au moment où la nature sera voilée par les frimas. Les neiges n'y séjournent pas non plus comme dans les hautes vallées. Des forêts de noyers, bannis des régions élevées, l'ombragent et contribuent doublement à soulager l'habitant dans ses besoins; ils sont même d'un produit assez considérable depuis qu'en certains cantons on préfère l'huile

de noix par expression à l'huile d'olive et souvent au beurre. Comme bois ensuite, le noyer, un des meilleurs pour les meubles, est encore une ressource pour ce pays d'une sage économie.

Il existe un dangereux ennemi de cette vallée dans le *Bergoms*. Les subites inondations de ce torrent, grossi par la fonte des neiges ou par les pluies, menacent aussi de leurs ravages le vallon trop resserré. Alors les arbres brisés, et que la fureur des eaux entraîne, vont dispersant les moissons surprises et les habitations que la prévoyance n'a pas entourées de précautions. Des masses de rochers dont le déplacement paraît impossible, roulent avec le fracas du tonnerre pour se précipiter dans le gave, auprès d'Argelès. Ces cataractes de ruine et d'effroi se renouvellent à plusieurs reprises au mois de mai, sans pourtant troubler la sécurité des montagnards. Le torrent est à peine rentré dans son lit, que ces hommes sans rancune travaillent de nouveau à l'embellissement de ses bords, en les couvrant de coudriers, d'aunes, de frênes et d'arbres fruitiers.

La vallée de *Castelloubon* est privée de toute perspective, sous l'affaissement de ses montagnes couvertes de sapins et la plupart ardoisées. L'atterrissement de trois rivières, l'Echez le Louez et le Nez, y rendent les courses fatigantes et de peu d'intérêt. Cette vallée n'en possède pas moins, dans un petit espace, seize villages, dont celui de *June-Calas* est le plus considérable. Presque toutes les habitations sont isolées et dans des positions presque inabordables. Les familles cherchent à se suffire à elles-mêmes, en profitant du voisinage des marchés de Lourdes, où leur industrie, quoique très-bornée, n'est pas sans avoir quelque objet d'échange à fournir. Cette industrie est surtout remarquable dans la conduite et la distribution des eaux qui servent à l'arrosement de leurs prés; ces eaux sont reçues dans des tuyaux et des augets de bois, que de minces étais soutiennent à peine.

Castelloubon possède, au village de *Gazos*, dans une position inabordable, des sources minérales froides, qui probablement sont pour quelque chose dans le nom de ce village. L'appareil modeste de ces fontaines, privées de bâtiments commodes, ajoute aux désavantages d'un accès difficile. Elles sont aussi sans prôneurs et trop rapprochés de Canterets et de Baréges.

La vallée de Castelloubon ou *Bon Château* (dans l'idiome du pays) tire son nom d'un vieux château dont on trouve les ruines à l'extrémité de la vallée, sur un rocher désert, escarpé, près du village de *Coldossau*, l'effroi de la partie la plus sauvage de ces montagnes. On ignore ce qui peut avoir mérité ce nom de faveur à l'affreuse et aride demeure d'un de ces châtelains dont l'usurpation féodale fixa dans ces montagnes des brigands oppresseurs.

ROUTE 15.

DE LOURDES A ARGELÈS,

13 kil. (2 h. 55 m.)

Le Pont-Neuf....	1 h. m.	Penères, hameau......	8 m
Vidalos, village.......	25	Anduran, id.........	15
Ost, village...........	7	Vieuzac, village.......	25
Ayzac, village.........	15	Argelès..............	15

C'est en quittant Lourdes que par une route superbe, bordée de rampes de pierre qui cependant ne sont pas toujours dans le meilleur état, on s'enfonce dans les Pyrénées. Déjà les précipices d'un côté, et les flancs escarpés des montagnes de l'autre, vous offrent les uns leurs abîmes, celles-ci leur élévation et leurs crêtes variées de formes, de couleurs, selon que le temps, la nature, l'ombre et la lumière agissent sur elles et sur votre vue.

Avant d'arriver au Pont-Neuf, on suit un route tracée entre deux zones de montagnes; on entend le bruit du gave, on le suit de l'œil, on le voit se perdre et reparaître tour-à-tour; la végétation est un instant interrompue; l'œil n'a pour se reposer que deux montagnes parallèles; quelques prairies, quelques arbres élancés viennent récréer le regard.

Le **Pont-Neuf**, 2 kil. de Lourdes. — Il est jeté avec autant de hardiesse que de solidité sur le gave, au confluent du Nez et du gave de Pau Si vous avez parcouru le val d'Ollioules, près de Toulon, vous devez remarquer une grande ressemblance entre les rochers à travers lesquels fuit votre route et ceux du vallon d'Ollioules; seulement le site ici est moins âpre.

Nous voilà à *Boo*, en face du pré d'*Aizy:* plus loin vous apercevez la tour ruinée de Vidalos ; au fond du tableau un vaste amphithéâtre de montagnes.

Vidalos.—La tour de Vidalos mérite qu'on s'arrête un moment pour l'examiner avec attention. Cette tour, bâtie, à ce qu'on prétend, du temps des Romains, n'offre plus que des ruines comme tant d'autres ; mais elle est remarquable par la beauté de sa situation, et parce qu'elle fut jadis la clef de la brillante vallée d'Argelès, une des plus belles des Pyrénées, et qui de ce point se présente dans toute sa magnificence, et offre un coup d'œil enchanteur, des fonds magnifiques jusqu'à

Ost. — On longe le bois d'*Aizy* : le terrain s'élève, se dresse ; la montagne que vous gravissez bientôt est difficile ; en haut, beau panorama : vous êtes dans le vallon d'*Argelès*, vallon délicieux, animé, coupé de prés, d'arbres, de ruisseaux encadrés avec magnificence.

Ayzac.—A chaque pas, de nouvelles beautés se développent aux regards; les plans, qui de loin semblaient un peu confus, se débrouillent; les lignes se détachent; les accidents de terrain, les groupes sont saisis avec plus de facilité.

Il n'existe dans la longue chaîne circulaire des Pyrénées aucune vue aussi brillante de perspective que celle qu'on trouve depuis Ayzac ; la belle route ombragée de superbes noyers conduit à la place d'Argelès. Vous avez au levant le *Lavedan*, la superbe montagne de l'*Avant-Aigue* couverte d'habitations jusqu'à sa cime la plus élevée. *Bordes* possède une carrière de marbre blanc, *Artalens* d'immenses pâturages. En descendant jusqu'au gave, comment compter les villages nombreux....*Boos, Ayros, Préchac, Beaucens, Villelongue, Soulon ?*

Fenères.—Gravissez la montagne d'*Arcisos*, et arrêtez-vous au sommet : ces touffes de verdure, ces masses d'arbres, ces clochers aux pointes aiguës, ces blanches maisons, tout cela est Argelès.

Anduran.—La route s'embellit encore; le paysage prend une nouvelle vie, de nouvelles formes; la nature est ici parée avec un art infini : partout des collines arrondies avec grâce, des montagnes abruptes, des tours pendantes en ruines, des croix brillantes sur des clochers d'ardoise, un

mélange inépuisable d'arbres à fruits, cerisiers, noyers, et habitations de toutes formes.

Vieuzac.—C'est là que Barrère avait acquis un fief pour se donner un nom : mauvais avocat, orateur verbeux, législateur sans puissance, homme faible et peureux, qui eût dû puiser dans les spectacles que la nature étale dans ces beaux lieux de l'imagination, du mouvement, de la vie. Vue de montagne : au sommet de l'une, *Isavith,* est un lac de deux lieues de tour. On arrive à

Argelès.—1,800 hab.—13 kil. de Lourdes.—*Hôtels* : Bettèze, Peyrafitte.—Chef-lieu de sous-préfecture.—Position militaire, au bord du gave d'Azun, près de son entrée dans le gave de Pau.

Rien de plus charmant que la situation de cette petite ville adossée aux collines de Gez, et qui voit se déployer devant elle le beau rideau de l'Avant-Aigue.

La vallée de ce nom est délicieuse; la nature y a étalé tous ses trésors. Argelès doit être une station pour les voyageurs, qui de là visiteront les vallées environnantes.

Au nord de la ville d'Argelès est une colline nommée *Balandrau.* C'est sur cette élévation que le voyageur doit monter pour avoir une vue générale de la vallée, vue qui est vraiment ravissante. Vers le midi se présente le pic de *Soulon,* qui se détache merveilleusement des montagnes latérales. Derrière ce pic, on découvre la grande chaîne des montagnes et leurs cimes variées, qui, en se prolongeant vers la tour de Vidalos, s'arrondissent sensiblement, diminuent de hauteur, et se terminent pour ainsi dire en collines au pied de cette tour.

De ce colysée de la nature tout le vallon se présente comme dans un diorama. On voit toutes les sinuosités du gave, et des ruisseaux, dont les eaux bienfaisantes sont dirigées sur les prairies, rafraîchissent leur belle verdure, et la grande route qui se dessine comme un beau ruban.

VALLÉE D'ARGELÈS.—SAINT-SAVIN.

« La vallée d'Argelès est un bassin rond entouré de hautes montagnes. Mais quand j'ai dit cela, on ne sait que ce que j'ai déjà répété à propos de vingt autres sites, et on n'a pas vu, comme je le voudrais, ce fond admirable de bois, de

prairies, de torrents, de villages, enfermé par des montagnes ou verdoyantes jusqu'à leurs cimes, ou blanches et ardues comme des glaciers. Il y a des choses qu'on a le courage de décrire; mais pour celle-ci on déplore la pauvreté des langues humaines. Le pinceau même ne peut représenter cet effet d'immensité, ni rendre ces bruits confus et délicieux, ni faire respirer cet air si vif et qui éveille tant les esprits. Il faut envoyer là le lecteur, et renoncer à reproduire une nature inimitable.

« Je n'avais encore circulé que dans le fond du bassin, et, arrivé même à Argelès, je ne m'étais pas assez élevé pour juger de l'ensemble de la vallée; je n'avais vu pendant la route que la belle découpure des montagnes, lorsque le lendemain matin je m'acheminai, dès la pointe du jour, vers l'abbaye de *Saint-Savin*, qui est de la plus grande antiquité; car on fait remonter ses fondements au fort Emilien bâti par les Romains, et ses murailles à Charlemagne. Ainsi, les quartiers de noblesse ne lui manquent pas; mais elle a mieux que cela : c'est sa forme et sa position que je vais tâcher de faire comprendre, désespérant de la faire voir. La vallée d'Argelès s'ouvre à *Lourdes*. Un peu après se trouvent des coteaux extrêmement élevés qui sont comme un mur de clôture placé à l'entrée de cette grande enceinte. Après ces coteaux chargés des plus beaux bouquets de hêtres, le bassin s'arrondit, et l'on conçoit qu'il doit être vaste, puisque entre le fond et les hauteurs on compte trente-trois villages. Mais que ceux qui aiment les lieux recueillis se rassurent, car les montagnes environnantes sont si élevées, que la vallée ne présente, pour ainsi dire, qu'une gorge énorme. L'enceinte se referme, et une terrasse adossée au fond, et vis-à-vis des coteaux d'entrée, porte comme un promontoire les gothiques murailles de Saint-Savin. Des deux côtés de cette terrasse se trouvent deux issues assez étroites, dont l'une forme la vallée d'*Ossun*, et l'autre celle de *Luz*, par laquelle on se rend à *Gavarnie*. Ainsi, comme on le voit, un paysagiste n'eût pas mieux ouvert et fermé cette admirable vallée. Tandis que je gravissais, par une matinée très-froide, le sentier escarpé qui conduit à Saint-Savin, un brouillard épais remplissait l'atmosphère. Je voyais à peine les arbres les plus voisins de moi, et leurs troncs se dessinaient comme des ombres à travers la vapeur. A peine arrivé au sommet, je fus ravi de me trouver

au pied d'une gothique chapelle, et ses ogives, ses arcs si divisés, ses fenêtres en forme de rosaces, ses vitraux de couleur à moitié brisés me charmèrent. Enfin, me dis-je en passant sous l'antique porte, voici une véritable abbaye; c'était pour mon imagination un ancien vœu réalisé. Des Espagnols travaillaient dans la cour. Ces robustes ouvriers remuaient avec gravité d'énormes pierres; et j'appris qu'à cause de leur patience et de leur sobriété, on les employait, dans nos Pyrénées françaises, aux travaux les plus difficiles. Mon compagnon de voyage demanda le propriétaire, et tout à coup un petit homme vif et gai se présenta en disant : Voici le prieur; que lui demande-t-on?

« — Voir la vallée et son prieuré.

« — Bien venus, nous dit-il, bien venus ceux qui veulent voir la vallée et le prieuré. Il nous ouvrit alors une porte qui de cette cour nous jeta sur une terrasse. Tenez, ajouta-t-il, vous venez au bon moment; regardez et taisez-vous. Je regardai en effet, et de longtemps je n'ouvris la bouche. La terrasse sur laquelle nous nous trouvions était justement à mi-côte, c'est-à-dire dans la véritable perspective du tableau, en outre sous son vrai jour : car le soleil se levant à peine donnait un relief extraordinaire à tous les objets. Le brouillard, que j'avais un instant auparavant sur la tête, était alors au-dessous de mes pieds; il s'étendait comme une mer immense, et il allait flotter contre les montagnes et jusque dans leurs moindres sinuosités. Je voyais des bouquets d'arbres, dont le tronc était plongé dans la vapeur, et dont la tête paraissait à peine; des châteaux à quatre tours, qui ne montraient que leurs cônes d'ardoise : la moindre brise qui venait soulever cette masse l'agitait comme une mer. Auprès de moi, elle venait battre contre les murs de la terrasse, et j'aurais été tenté de me baisser pour y puiser comme dans un liquide. Bientôt le soleil la pénétrant l'agita profondément, et y produisit une espèce de tourmente. Soudain elle s'éleva dans l'air comme une pluie d'or : tout disparut à travers cette vapeur de feu, et le disque même du soleil fut entièrement caché.

« Ce spectacle avait le prestige d'un songe; mais un instant après cette pluie retomba, l'air se retrouva aussi pur, le brouillard aussi épais, mais moins élevé. Grâce à cet abaissement, de nouveaux arbres montraient leurs têtes; des

coteaux inaperçus tout à l'heure présentaient leurs cimes grises ou verdoyantes. Ce mouvement d'absorption se renouvela plusieurs fois, et à chaque reprise le brouillard, en retombant, se trouvait abaissé, et une nouvelle zone était découverte.

« Nous rentrâmes alors chez le possesseur qui, en vertu des lois de la Constituante, a succédé aux riches oisifs qui s'ennuyaient autrefois de ce beau spectacle, et n'y voyaient que des rochers et d'humides vapeurs.

« C'est le médecin de Cauterets qui a fait cette acquisition, et qui est le patron naturel de ces montagnards, leur conseil dans toutes leurs affaires, leur organe auprès de l'autorité, leur médecin quand ils sont malades. Il s'est nommé le prieur de Saint-Savin; les habitants lui en ont donné le titre, et il a obligé l'évêque même à le lui conserver. Lorsque cet évêque, qui n'aime pas trop les acquéreurs de biens nationaux (on s'en convaincrait si je le nommais), arriva dans le pays, l'usage voulait qu'il visitât les quatre vallées; on s'impatientait de ne pas l'y voir. Le nouveau possesseur de Saint-Savin se rend chez lui, enveloppé d'un grand manteau. On le prend pour un curé pétitionnaire, et il fait la queue. Son tour arrivé, on lui demande ce qui l'amène. Il jette alors son manteau, et montrant à découvert son habit laïque : « Monseigneur, dit-il, je suis prieur de Saint-Savin, et je « viens réclamer le privilége dont jouirent mes prédéces- « seurs, celui de recevoir monseigneur quand il visite les « quatre vallées. » L'évêque, charmé, lui pardonna sa nouvelle dignité, et lui accorda ce qu'il demandait.

« Cet homme, aussi adroit que spirituel, a été ainsi le conciliateur de ces contrées, où le sentiment de l'indépendance est très-profond, et s'y joint en même temps à une imagination très-religieuse et à un grand besoin du culte public. Il faut ajouter que le nouveau possesseur, sans changer la forme si originale de cette abbaye, y a fait construire intérieurement une maison de santé des plus commodes, et qu'il a su remplacer assez utilement pour tout le monde l'ancienne hospitalité monastique. De pareils acquéreurs valent bien les anciens abbés, et peuvent nous réconcilier avec les décrets de 1790.

« Je me rendis de nouveau sur la terrasse pour jouir d'un spectacle tout différent, celui de la vallée délivrée des

brouillards, fraîche de la rosée et brillante du soleil. Dans ce moment le voile était tiré : je voyais tout, jusqu'à l'écume des torrents et au vol des oiseaux ; l'air était parfaitement pur ; seulement quelques nuages, qui se trouvaient sur la direction ordinairement plus froide des eaux ou des courants d'air, circulaient encore dans le milieu du bassin, se traînaient peu à peu le long des montagnes, remontaient dans leurs sinuosités, et venaient se reposer enfin autour de leurs points les plus élevés, où ils ondoyaient légèrement. Mais la vallée, comme une rose fraîchement épanouie, me montrait ses bois, ses coteaux, ses plaines vertes du blé naissant, ou noires d'un récent labourage; ses étages nombreux couverts de hameaux et de pâturages, ses bosquets flétris, mais conservant encore leur feuillage jaunâtre ; enfin des glaces et des rochers menaçants. Mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est ce mouvement si varié des oiseaux de toute espèce, des troupeaux qui avançaient lentement d'une haie à l'autre, de ces nombreux chevaux qui bondissaient dans les pâturages ou au bord des eaux ; ce sont surtout ces bruits confus des sonnettes des troupeaux, des aboiements des chiens, du cours des eaux et du vent, bruits mêlés, adoucis par la distance, et qui, joignant leur effet à celui de tous ces mouvements, exprimaient une vie si étendue, si variée et si calme.

« Je ne sais quelles idées douces, consolantes, mais infinies, immenses, s'emparent de l'âme à cet aspect, et la remplissent d'amour pour cette nature, et de confiance en ses œuvres. Et si, dans les intervalles de ces bruits, qui se succèdent comme des ondes, un chant de berger résonne quelques instants, il semble que la pensée de l'homme s'élève avec ce chant pour raconter ses besoins, ses fatigues au ciel, et lui en demander le soulagement. Oh ! combien de choses ce berger, qui ne pense peut-être pas plus que l'oiseau chantant à ses côtés, combien de choses il me fait sentir et penser! Mais cette douce émotion passe comme un beau rêve, comme un bel air de musique, comme un bel effet de lumière, comme tout ce qui est bien, comme tout ce qui, nous touchant vivement, ne doit par cela même durer qu'un instant.[1] » (M. Thiers).

[1] L'abbaye de Saint-Savin, ancien monastère de bénédictins,

COURSES.

Au delà de Saint-Savin, on va visiter le *château de Miramont*, qu'un poëte gascon, M. Despourreins, fit élever. Ses chansons patoises sont singulièrement estimées. Souvent le soir on entend chanter, par les bergers qui reviennent des champs, la romance du berger délaissé.

La haout sur las mountagnos, u pastou malhurous,
Sedut aou pé d'u haou, negat en plous,
Souniabe aou cambiamen de sus amous.

Cò lcouyé, cò boulatye, dizé l'infourtunat,
La tendresso et l'amou que you t'ey dat,
Soun aceo lous rebuts qu'cy meritat?

Despuch t'es aecoustade dab yen de counditiou,
As prés u ta haout bol, que ma maysou
N'ey prou haouto en ta tu d'u cabirou.

Tas oillios dab las mios nous degnen plus mescla,
Et tous superbs moutous, despuch ença,
Nous s'appressen d'eous miés qu'en t'aous tuma.

Encor que you siey praoube dens moun petit estat,
Aymi mey moun berret tout espelat,
Qué nou pa lou plus bet chapeou bourdat.

Adiou, cò de tigresso, pastoure chens amou;
Cambia, bé pos cambia de serbidou,
Yamey nou'n troubaras e taou coum you.

Le *château de Beaucens* offre une vie magnifique : c'est l'objet d'une charmante promenade. Les ruines si pittoresques de ce château s'élèvent sur un monticule isolé, dans une direction opposée au château de Miramont et sur la rive droite du gave. C'est là que résidaient les vicomtes

est aujourd'hui la propriété de M. Ch. Bordeux, descendant du célèbre médecin.—M. de Lagrèze a publié l'histoire de cette antique abbaye.

de Lavedan, dont la juridiction s'étendait sur toutes ces vallées. Ces ruines appartiennent actuellement à M. Achille Fould.

La *chapelle de Notre-Dame de Bédouret.* — Cette chapelle, dont la fondation est fort ancienne, est située au-dessus des ruines de Beaucens ; elle a toujours été confiée à trois femmes, qui, sans être liées par des vœux, passent leur vie dans cette solitude.

La *vallée d'Azun*, qu'on a nommée l'Éden des Pyrénées, débouche à l'ouest de celle d'Argelès.

« Je ne sais pourquoi, dit M. A. A., la plupart des auteurs qui, par leurs écrits, donnent tant d'intérêt à nos montagnes, ont négligé cette vallée, dont les beautés ravissent, étonnent encore après qu'on a vu Campan. » Je ne sais moi-même pourquoi cet auteur, dont je partage d'ailleurs la surprise, ne prend pas plutôt pour son objet de comparaison la vallée d'Argelès, qui touche à celle d'Azun, et lui ressemble bien davantage. Il commence sa description du val d'Azun par celle d'une danse antique qui, particulière à cette vallée, ainsi qu'à celle d'Argelès, a lieu tous les ans à l'époque du carnaval.

« Les jeunes gens, dit-il, se rassemblent dans chaque hameau, en vestes courtes et décorées de rubans de toutes les couleurs ; chaque troupe part de son village, ayant à sa tête le plus leste des *balladeurs*, qui agite un petit drapeau blanc, et le fait circuler avec adresse autour de son corps. Après lui viennent les autres à la file, et tous ensemble exécutent, au son du tambourin, une danse qui n'exige autre chose que le sentiment de la mesure. Ils se réunissent à Argelès, toujours dansant, criant et bondissant dans les éclats d'une joie désordonnée. Les jeunes filles les ont accompagnés jusqu'aux bornes de la commune ; au retour, elles viennent encore les recevoir et combler d'éloges et de caresses les plus agiles danseurs.

« Dans chaque village, les balladeurs reçoivent des ménagères du beurre, des œufs, du jambon, etc., dont ils font le lendemain un repas en commun.

« D'Argelès à *Arrens,* dernier village de la vallée et de la frontière, on compte 2 lieues [1] d'un chemin plus beau

[1] Ces deux lieues répondent à trois postes.

qu'on ne s'attend à le trouver dans ces montagnes. Il est ombragé par des noyers et des chênes d'une belle venue. A gauche, le gave d'Arrens roule dans son lit profond : sur la rive opposée on voit *Sirieys* et Bun....

« Au fond de la vallée, sur un mamelon arrondi en forme de cône, on découvre déjà l'élégante *chapelle de Pouey-le-Hun*, et d'un côté le *pic du midi d'Azun*, de l'autre le *pic de Gabizos*, qui semblent la protéger de leurs cimes majestueuses.

« C'est au village d'*Aucun* qu'on commence à jouir du plus gracieux spectacle que puisse offrir la nature. Les eaux sont belles, les pentes douces, la verdure vive et animée. On se croit transporté dans les Champs-Élysées; mais qu'on gravisse la montagne à droite, et l'on va voir toutes les horreurs du Tartare. Le *puits d'Aubès* est un gouffre effrayant qui réalise ce que les anciens poëtes ont dit de l'Averne. Il exhale de temps en temps une odeur de marée, ce qui fait croire aux habitants qu'il communique à l'Océan. Ce gouffre est sur le chemin qui conduit de la vallée d'Azun aux Ferrières [1].

« Tout nous rappelle à l'*église* de Pouey-le-Hun, que nous avons vue de loin sur un monticule au delà d'Arrens. Un roc de granit, taillé avec le ciseau, en forme le sol; on y remarque surtout la voûte et la richesse des dorures. L'œil est étonné de trouver tant de luxe au fond des montagnes. On s'y rend en dévotion à certaines époques de l'année. On y porte en offrande du beurre, du lin et des agneaux. Les étrangers font ordinairement un repas sur la pelouse, devant la porte de la chapelle, où la vallée s'offre sous un aspect charmant.

« A l'est d'Arrens, et dans la direction de la vallée de Labat, est une sommité appelée *Mont-Joie*. C'est là que je transporterai le voyageur pour lui faire observer toutes les beautés de la vallée d'Azun. Je lui montrerai à droite *Arcizan* et *Gaillagos*, dont les maisons paraissent à peine à peine à travers les épais ombrages qui les couvrent, et les beaux villages d'*Aucun*, de *Mortous* et d'*Arrens*, bâtis dans la plaine, à égale distance l'un de l'autre. Mais ce qu'on ne peut assez admirer, c'est la montagne d'Arrens, cette pente

[1] Village ainsi nommé à cause de ses mines de fer.

insensible qui s'élève à une grande hauteur, partout couverte d'habitations bien ombragées, de belles prairies et de nombreux troupeaux, même de moissons, qui mûrissent encore deux mois après que celles de la plaine sont coupées. »

Si l'on a le temps, voici quelques courses que nous conseillons de faire; elles sont sans danger :

1° Au vallon de *Labat*; 2° à la vallée des *Larmes*; 3° au plateau de *Benou*.

ROUTE 16.

D'ARGELÈS A LUZ,

5 h. 15 m.

Adast, village....	1 h. m.	Chèze, village....	2 h. m.
Pierrefitte, bourg	15	Esquèze, village..	1
Soulom, village.......	15	Luz	45

On traverse le gave d'Azun : la nature s'épuise à embellir le paysage. Ce sont des tapis émaillés de fleurs, une herbe grasse, épaisse, du plus beau vert, de frais ruisseaux, des haies vives, un ciel presque toujours pur, des fabriques élégantes, un site enchanteur.

Adast.—Deux montagnes : *Arcisos*, sur le penchant de laquelle est assise le couvent de Saint-Savin, avec sa jolie chapelle entourée de bois; *Isavith* et son vaste tapis de verdure.

Pierrefitte, hameau, n'est séparé de *Soulom* que par un pont. *Hôtel :* chez Cayré.

Le paysage change, les montagnes se dépouillent de leur verdure en s'élevant et en s'agrandissant.—C'est le dernier relais.—A droite, route de Cauterets.

Le vallon d'Argelès, dit M. J. B. J***, se termine à Pierrefitte[1]. Des montagnes décharnées semblent fermer le passage aux voyageurs. C'est dans ces montagnes que s'ouvrent les défilés de Barèges, de Cauterets. C'est ici qu'on a lieu d'être surpris des efforts que l'homme a faits pour

[1] *Guide aux Bains de Bagnères.*

rendre Baréges accessible aux étrangers. La vallée de Luz est plus remarquable encore par la hardiesse des ouvrages de l'homme que par la fierté des dessins de la nature. Des rochers resserrés, séparés seulement par le gave, qui coule dans un précipice de deux ou trois cents pieds de profondeur, et dont le bruit horrible vous annonce encore sa présence quand vos yeux n'en peuvent plus suivre le cours; des montagnes qui ne vous laissent apercevoir qu'un point épais du firmament; une route taillée dans les flancs escarpés des rochers, soutenue souvent en saillie par des voûtes qui la suspendent au-dessus du torrent, le franchit lorsque tout appui lui manque, et cherche sur les rocs opposés des pentes moins rebelles : voilà le tableau qu'offre cette vallée, tableau qu'on ne trouve point dans celles plus élevées de la chaîne; voilà l'affreux désert où un intendant, M. de la Banve, et son successeur, M. d'Étigny, ont vaincu tous les obstacles pour établir une route dans les lieux où le génie semblait reculer d'épouvante.

« Ce défilé, dit M. Ramond, qu'il faut toujours citer quand on parle des Pyrénées, est un de ces lieux privilégiés sur lesquels l'habitude n'a point de prise, et qu'on ne croit connaître que du dernier moment où on les a vus. Toujours nouveau pour le peintre, pour le poëte, pour l'observateur de la nature, on le parcourt, on y revient, on y demeure, et l'on ne peut pas plus le décrire que l'épuiser. Combien de fois et sous combien d'aspects je l'ai contemplé, le matin, le soir, à la lueur de la lune, à la clarté du jour, drapé de neige ou paré de verdure, battu de la tempête ou éclairé d'un soleil sans nuages! et je m'arrête encore devant ces pics étroitement enchaînés, et je m'asseois devant les tonnantes cataractes, et je savoure l'horreur de ces immenses précipices... Grande et fière nature, que n'ont pu rendre triviale ni d'insipides descriptions, ni de burlesques peintures, ni le concours même que sa célébrité lui attire! Longtemps encore elle fera l'étonnement et les délices de l'homme de savoir et de goût; et, quelque part que ce sentier doive le conduire, il ne passera pas outre sans saluer ici la majesté des Pyrénées. »

En vain, on est pressé, ce n'est point là qu'on se hâte : chaque point de la route exige son tribut. Tantôt c'est un site qu'il faut considérer de nouveau, c'est une roche qu'on veut écorner encore, tantôt une fleur qu'on recueille après l'avoir

vingt fois recueillie; on ne s'arrête nulle part que tous les intérêts ne soient excités l'un par l'autre, et quel que soit le genre d'observations qu'on se propose, l'objet principal du voyage est presque toujours le dernier point dont on s'est occupé.

Malgré les beautés, qu'on admire dans la gorge de Pierrefitte, un sentiment de tristesse s'empare de l'âme dans ces lieux où nulle habitation, nulle culture ne viennent vivifier la scène. Les sourds mugissements du gave, le bruit du vent qui fuit avec force dans les sinuosités du précipice, transportent l'imagination dans ces contrées imaginaires où les poëtes ont placé l'entrée du Ténare. On est soulagé quand on aperçoit la plaine du joli vallon de Luz.

Soulom.—Son église est fort ancienne et mérite une visite.

Pont de Villelongue, sur le gave de Baréges. Le paysage change de nouveau ; il devient imposant, sublime. Le voyageur ne sait ce qu'il doit davantage admirer, ou ce spectacle de rochers fendus, minés, ces montagnes noires, déchirées, schisteuses, ces talus de monts de toute forme, ou ce travail de l'homme qui est parvenu à dompter des torrents impétueux, à les arrêter dans leur course, à tailler des routes spacieuses, unies, dans les flancs des rochers, à jeter des ponts de marbre sur des gaves bondissants, à ouvrir aux voitures un chemin là où, avant 1732, on n'apercevait que des rocs.

Viscos, pendant sur l'abîme, est un beau sujet de tableau.

Chèze.—Nous quittons la nature tourmentée; nous sommes dans le joli bassin de Luz.

A mesure qu'on approche de Luz, le paysage devient plus gracieux. La vallée s'élargissant montre successivement des recoins si bien éclairés, que l'on y voit jusque dans les cabanes le mouvement des travaux champêtres.

Luz (Hautes-Pyrénées)—20 kil. d'Argelès.—2,500 hab. —*Hôtels:* de Londres ; des Pyrénées. —*Maisons dans lesquelles on peut louer des appartements* : Casaux, Cazavielle, Coujet, Cousture-Daunet, Druène-Flamand, Sarrat, Theil, Vergé etc.

Luz, chef-lieu de la vallée de Baréges, est un triste village, qui fait tort au paysage où il est encadré. Il faut visiter l'*église*, bâtie, dit-on, par les Templiers : on n'y voit rien de remarquable, sinon des créneaux, des embrasures, un petit tombeau découvert que l'on trouve à la porte, et qui sert de

bénitier. On y voit encore, sur l'un des côtés, une petite porte par où entraient les cagots ou goîtreux, race infortunée dont M. Ramond a cherché l'origine jusque dans la nuit des temps[1]. La tour renferme un petit musée pyrénéen fondé par M. le curé de Luz; on y voit quelques armes anciennes, une urne romaine, etc. —Les fabriques d'étoffes, dites de *Baréges* doivent être visitées.

Botanique,—On trouve dans les prairies de Luz la scille à ombelles *(scilla umbellata)*; la gentiane vernale, la gentiane acaule et la mézandère.

Danse.—Celle du *gabaret*, particulière à Luz, est fort amusante.

Géologie.—Auprès d'Argelès, le schiste argileux devient la roche dominante; il s'étend vers le sud, dans le sens de son épaisseur, jusqu'à l'entrée du bassin de Luz, formé par la réunion de la vallée du Bastan avec celle de Baréges. Là, on trouve le schiste micacé et les autres roches primitives formant la continuation occidentale du terrain primitif des environs des bains de *Baréges*; mais je n'ai pas pu déterminer la superposition des deux terrains. (CHARPENTIER.)

ANTIQUITÉS. — Sur un monticule, à l'opposite du château de Sainte-Marie, ruines de l'*Ermitage*, et *église* fondée par les Templiers.

Sainte-Marie est un vieux château féodal dont les ruines, juchées pittoresquement sur une montagne facile à gravir, font un bel effet. On a souvent dessiné ses deux tours brunes, du haut desquelles l'œil plane sur le bassin de Luz. Cet ancien manoir fut, dit-on, fondé par les Templiers en 1404. Jean de Bourbon le reprit sur les Anglais.

MOEURS, VÊTEMENTS.—Les hommes des environs de Luz portent des capuchons bruns, de la couleur naturelle de la laine,

[1] Les cagots ou capots, dit-il, les goîtreux ou les crétins des Pyrénées, que l'auteur fait descendre des Goths, tirent leur imbécillité du sort de leur race, et non des causes physiques des vallées qu'ils habitent. Cette race, réputée infâme, maudite et partout désarmée, ne peut exercer que certaines professions. La misère, la maladie en sont le constant apanage. Elle est connue en Bretagne sous le nom de cacous; dans l'Aunis, sous celui de coliberts; cahetz en Guyenne; enfin caffos dans les deux Navarres.

et de l'étoffe la plus grossière, connue sous le nom de cordeillat. Ces capuchons tiennent à une espèce de manteau ou cape de la même étoffe, accoutrement assez semblable à celui que les Esquimaux opposent au climat glacé qu'ils habitent. Il fait ressembler aussi de loin les habitants des Hautes-Pyrénées à des ours dressés, dont le poil est à peu près de la même couleur ; et comme on est précisément ici dans la patrie des ours, on dirait que les habitants cherchent à se mettre en harmonie avec ces sauvages compatriotes. Au surplus, le costume dont nous parlons est celui de la saison froide, qui embrasse le printemps et l'automne dans ces montagnes; pendant les jours chauds, ils portent le bonnet phrygien et une simple veste.

On se tromperait fort si on les jugeait par leur extérieur. Ils n'ont de sauvage et de grossier que leur habillement ; ils parlent tous français, non-seulement dans le territoire de Luz, mais encore dans les parties les plus reculées du canton, et beaucoup mieux que les paysans des environs de Tarbes ou de Toulouse, même que ceux du Limousin. Ils sont loin de la rustique simplicité de ces derniers, mais ils le sont également de leur rustique franchise. Doués d'un esprit pénétrant et de cette extrême finesse trop souvent exclusive de l'extrême bonne foi, ils se font remarquer par une singulière prestesse dans la répartie, et une sorte de facilité de conversation que les étrangers ont souvent lieu d'admirer chez ceux avec lesquels ils se trouvent en rapport, notamment les guides dont ils font leurs compagnons de voyage pour les excursions ordinaires de ces montagnes, qui sont celles de Gavarnie, du pic du Midi, de Notre-Dame de Héas, du lac de Gaube, etc. Ils ont lieu de remarquer aussi, malheureusement, parmi eux le même esprit de cupidité que dans tous les pays où l'affluence des étrangers a produit celle de l'argent et des mercenaires. Ce peuple, jadis simple dans ses besoins comme dans ses mœurs, et recommandable par son désintéressement, n'a pu résister à l'amour de l'argent, qu'on lui apporte de toutes parts, dans la saison des bains, et qu'on lui a rendu nécessaire [1].

[1] « Les montagnards de Bigorre, dit M. le comte de Vaudreuil, regardent les étrangers comme une proie que leur amènent les vents de la plaine.... ainsi que les habitants de certaines côtes en

Quant à leur physique, ils m'ont paru généralement d'une stature médiocre, et leur complexion, vantée comme des plus robustes par quelques auteurs, ne doit paraître telle qu'à ceux qui arrivent de la Gascogne, où l'espèce est inférieure, mais non quand on vient du Béarn, où elle est bien plus belle, et comme si dans les Pyrénées la hauteur des hommes était en raison inverse de celle des montagnes (j'ai observé tout le contraire dans les Alpes), l'espèce se relève dans le Roussillon, où j'ai remarqué beaucoup de ces hautes tailles, de ces formes herculéennes, de ces figures énergiques et martiales qui caractérisent les Béarnais ainsi que les Basques.

ROUTE 17.

DE LUZ A BARÈGES,

7 kil. ou 2 heures de marche à pied.

Esterre, village.......	22 m.	Betpouey, village......	22 m.
Viella, village.........	22	Baréges..............	54

Viella.—La route est bordée de peupliers; elle est bien entretenue.

Betpouey.—On entre dans la vallée de Baréges. Alors vous remontez la rive gauche du Bastan, qui mugit et brille sous les arbres; quelques sites plaisent à l'œil, et les mamelons de Betpouey, le vallon de *la Justé,* descendue des glaces de *Néouvieille,* oposent leur fraîcheur aux escarpements de *Viey* et de *Sers,* dont les maisons éparses sur les rochers semblent avoir eu des aigles pour architectes. A la hauteur de *Sers,* la route devient plus rapide, le vallon plus découvert, et le tableau change totalement; plus de détails gracieux, plus de contrastes pittoresques : des éboulements, de profonds ravins, sillonnant les masses dont les débris croulent

usent à l'égard des malheureux naufragés que la mer jette sur leurs plages. » Ce jugement nous paraît un peu sévère : les étrangers ne sont pas une proie pour ces montagnards, mais un domaine qu'ils exploitent. Cette exploitation est la ressource, l'industrie, la fortune du pays.

à chaque orage, et des cimes dépouillées de toutes parts repoussent la vue. On dépasse les restes des *Bains de Pontis*, où sont abandonnées des sources thermales qui ont vu tant de réunions joyeuses et d'aimables à-partés; le *bosquet de Mourré*, le plateau qui le domine, et le mamelon du *Sopha*, qu'ombragent à peine quelques maigres bouleaux; et franchissant enfin des tas de granit que le temps a émoussés, qu'augmente sans cesse le grand ravin qui, né au plateau de l'*Ayré*, menace Baréges et son bois, on arrive aux bains fameux dont la naïade a fait cesser tant de douleurs; mais le malade impatient s'attriste d'aller chercher la source où ses maux doivent finir au milieu des torrents, des brouillards et des ruines. (*Les Pyrénées*, par M. Chausenque.)

BARÉGES.

Baréges (Hautes-Pyrénées).— *Hôtels :* de France, de la Paix, de l'Europe.—*Pensions et appartements à louer.* — Il y en a un assez grand nombre, dont voici les principaux : Baradère, Barzun, Clarac, Fabas, Lafourcade, etc.

« Baréges, dit Mme la comtesse de l'Épine, est d'une extrême tristesse : appuyé d'un côté sur le flanc des montagnes, de l'autre n'en étant séparé que par le gave, qui coule sur un lit de pierre et de débris qui attriste ses bords.....

« Les pierres grises sur lesquelles fuient ses ondes ont quelque chose d'aride qui choque la vue; mais partout la vue est choquée à Baréges : les montagnes dégradées, pauvres, sans verdure, décharnées, languissantes, offrent l'image d'une nature stérile et rebelle aux efforts de l'homme. Des ravins profonds et d'une raide obliquité laissent voir la route des avalanches passées et de celles qu'on redoute encore. Tout est tristesse, malheur, dans le passé, dans l'avenir; on compte à peine sur le présent, et les habitations que l'on élève au printemps se défont en automne pour les dérober au danger de l'hiver. Toutes les crêtes des montagnes sont pelées, quelques arbres se voient à peine au-dessus des bains; point de promenade, si ce n'est la route qui descend à Luz. Il faut être malade pour venir à Baréges, et compter sur l'agrément d'une bonne société, qui peut seule consoler de l'obligation de vivre dans ce lieu sauvage. »

Baréges n'offre, sur un sentier incliné, qu'une rue étroite, composée d'environ quatre-vingts maisons, dont une trentaine sont assez belles C'est à l'ingénieur Polard que l'on doit la distribution des eaux et les réservoirs qui les reçoivent. Polard aurait abandonné son entreprise si l'amour ne l'avait pas soutenu. Plein d'ardeur et d'espérance, après avoir lutté contre des obstacles de toutes les sortes, il finit ce qu'il avait si heureusement commencé; mais sa constance ne fut pas couronnée. Le père de celle qu'il aimait voulait un gendre qui se fixât dans les montagnes. Polard rejeta cette tyrannique condition, et son génie, qui l'appelait ailleurs, triompha de son amour.

Cette bourgade singulière, où l'on ne fait que camper, est située sur la rive gauche du gave appelé Bastan[1]. On l'entend, ce gave insupportable, hurler jour et nuit entre ses deux rangs de montagnes parallèles, dans une gorge dirigée de l'est à l'ouest. Au premier coup d'œil, on s'y croit prisonnier, on y étouffe; mais cette prison est plus spacieuse qu'on ne se l'imagine. Sortez de cette rue mélancolique, d'où l'on ne voit que des monts impraticables, que des sommets arides, vous aurez pour huit jours au moins de promenades et d'examen. En général, ceux qui viennent ici aiment mieux croupir autour d'une table de jeu que de s'essouffler gratuitement en gravissant les plus belles collines.

Cependant les plus amollis vont quelquefois se promener sur ce qu'on appelle le *Sopha* et l'*Héritage à Colas*. Veut-on savoir ce que c'est? qu'on le demande au premier enfant : il vous répondra que l'on va goûter sur l'un, et cueillir des fleurs sur l'autre.

On a souvent donné des fêtes sur ce *Sopha*, ainsi nommé à cause de la banquette de gazon sur laquelle les convalescents se reposent volontiers. Sur le *Sopha*, la vue est bornée de toutes parts; mais on aperçoit de l'*Héritage à Colas* plusieurs pics et d'innombrables coteaux.

[1] Dans les plaines, on préfère en général les éminences pour y placer des maisons; dans les montagnes, au contraire, on choisit les enfoncements dans beaucoup d'endroits. Il n'en est pas de même ici, où la plupart des villages sont perchés sur des rochers. Quant à Baréges, ce n'est pas une position de choix; il a fallu bâtir près de la source.

La montagne située sur le côté septentrional de la rive gauche offre dans l'ombre une petite forêt bordée par un affreux ravin ; la montagne opposée, longtemps éclairée par le soleil, offre au milieu de ses ruines de larges plateaux bien cultivés, où d'en bas l'on n'avait soupçonné que des rebords étroits et stériles. C'est de ce côté que viennent les lavanges. L'autre côté y est moins sujet.

L'air de Baréges est tel que le plus souvent on s'y chauffe pendant les plus beaux mois de l'année. Baréges, dont les ours s'emparent quelquefois quand on le quitte, n'est habitable que pendant quatre ou cinq mois de l'année. Les gens du pays en partie en descendent au commencement d'octobre, et vont attendre dans leurs autres villages le retour de la saison des eaux.

« Enfin Baréges, dit M. Patissier, est d'un aspect si triste et si sauvage, que sans ses eaux merveilleuses personne ne voudrait y séjourner trois semaines. *Baréges* n'était, il y a cinq cents ans, qu'un cloaque impur où croupissaient des eaux minérales sous un amas de débris granitiques ; sa renommée est toute moderne, et ne date que du voyage de Mme de Maintenon, qui accompagnait le jeune duc du Maine. Placé presque au sommet d'une vallée étroite, ce village est abrité au nord et au midi par de très-hautes montagnes, au milieu desquelles coule un torrent impétueux connu sous le nom de *Gave* ou *Bastan ;* il consiste en une seule rue longue et spacieuse, qui à ses extrémités présente les maisons destinées aux étrangers, et au milieu l'établissement thermal entouré de baraques couvertes de planches ou de toile cirée, qui, élevées au mois de mai, disparaissent au mois d'octobre. Pendant l'hiver, les avalanches, la neige, le froid n'en permettent le séjour qu'à trois ou quatre pasteurs préposés à la garde des maisons et des meubles. Baréges ne devient habitable qu'à la fin d'avril ; pendant l'été, les variations atmosphériques sont si brusques qu'il faut bien se vêtir en tout temps. Mille à douze cents étrangers, sans compter les militaires, peuvent s'y loger; le voyageur est étonné d'y trouver des maisons propres, bien distribuées, des restaurants et des cafés bien servis, une pharmacie, une société brillante et nombreuse, en un mot tout ce qui peut servir aux nécessités et aux agréments de la vie. Louis XV rendit Baréges commode aux militaires, en y élevant un hôpital

renommé dans toute l'Europe par les guérisons qui s'opèrent chaque année sur un grand nombre de soldats et d'officiers. »

Baréges est situé à 1,245 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et à 800 mèt. du point où s'arrête la végétation des arbres.

Baréges est à 831 kil. de Paris, 270 de Bordeaux, 205 de Toulouse, 57 de Tarbes, 78 de Pau, 31 de Cauterets, 9 de Saint-Sauveur, 57 de Bagnères-de-Bigorre.

Nomenclature des sources. — Analyse et Propriétés.

On ignore à quelle époque furent découvertes les eaux thermales de Baréges, les plus élevées des Pyrénées; mais on sait que, malgré le voyage de M[me] de Maintenon, qui commença leur célébrité en y conduisant en 1675 son royal pupille, elles ne furent fréquentées longtemps encore que par les habitants des vallées voisines, que ne décourageaient pas les difficultés de leur abord. Les premiers bains y furent construits en 1735; maintenant des routes sûres y conduisent; des maisons élégantes y ont été élevées, et malgré l'âpreté de son climat nébuleux, l'affluence annuelle des favoris de la fortune y ramène à leur suite toutes les jouissances de la vie.

Les sources actuelles de Baréges portent encore les mêmes noms qui leur avaient été donnés autrefois.

NOMS DES SOURCES.	TEMPERATURE CENTIGRADE				
	BALLARD.	LONCHAMP.	FONTAN.		LEMONNIER.
La Chapelle	31.25	28,15	31,80	31,75	31,25
L'Entrée	38,75	42,00	40,30	40,40	39,00
Le Fond	35,00	36,25	36.00	30.50	36,00
Polard	37,50	38,20	37,30	38,55	37,25
Dassieu	33,12	33,00	34.30	35,00	34,00
Grande-Douche [1]	43.75	44,38	44,75	44,75	43,80
Buvette	42,00	45,05	»	»	43,00
Petite-Douche	»	»	»	»	42,50
Bains-Neufs	36,75	»	37,15	36,50	3[illegible].10
Barzun	»	»	»	»	29,75
Vieux-Baréges	(Non exploitee).				Froide

[1] La *Grande-Douche*, la *Buvette* et la *Petite-Douche* sont alimentées par une même source, celle dite du *Tambour*.

NOMBRE DES DOUCHES ET BUVETTES.

L'entree	2 baignoires.	Dassieu	1 baignoire.
Polard	4 —	La Chapelle	3 —
Le Fond	3 —	Barzun	6 —
Bains-Neufs	2 —	et 1 buvette	

Outre ces vingt et une baignoires, dont quinze, ainsi que les deux douches, appartiennent à l'établissement communal, il existe encore dans cet édifice, prêt à faire place à une construction plus convenable et plus solide, trois piscines, l'une destinée aux baigneurs civils, une autre aux pauvres, la troisième exclusivement dévolue au service de l'hôpital militaire. La *source Barzun*, qui appartient au pharmacien du même nom, également propriétaire de la *source du vieux Baréges*, est située à peu de distance en aval du village; le bâtiment qui la couvre est une sorte de forteresse élevée presque au milieu du lit du torrent qui, chaque année, le menace de ruine en dépit de ses épaisses murailles.

M. Lemonnier classe de la manière suivante, à température égale, et suivant leur énergie, les différentes sources de Baréges :

Grande-Douche.
Buvette.
Bains-Neufs.
Bains de l'Entrée.
Bains du Fond.
Bains du Polard.
Bains-Dassieu.

Analyse chimique sur l'eau de la Buvette,

PAR M. LONGCHAMP.

Eau (1 litre).		Azote	0,004 litres.
Sulfure de sodium	0,042,100 gr.	Soude caustique	0,005,100 gr.
Sulfate de soude	0,050,012	Potasse caustique	Traces.
Chlorure de sodium	0,040,050	Ammoniaque	—
Silice	0,067.826	Baregine	—
Chaux	0.002,902		0,208,364
Magnésie	0,000,314		

L'eau de Baréges est parfaitement limpide; sa saveur est très-légèrement sulfureuse, mais son odeur d'hydrogène sulfuré, que l'on dit ordinairement d'*œuf couvi*, est plus prononcée. Il se dégage des bulles de gaz au griffon de chaque source. Ces bulles sont de l'azote parfaitement pur. Le même

gaz se détache de presque toutes les eaux sulfureuses de la chaîne des Pyrénées.

Les eaux de Baréges sont employées dans le traitement des maladies cutanées; dans celui des vieux ulcères, ou des plaies anciennes, dont elles raniment les chairs tombées en atonie, par l'action de l'alcali caustique qu'elles contiennent; elles sont admirables, dit le docteur Dassieu, dans les maladies écrouelleuses; on les emploie aussi pour guérir la faiblesse de l'organe digestif; enfin elles sont d'un merveilleux effet pour rétablir le flux menstruel et le flux hémorroïdal.

Les eaux de Baréges sont très-énergiques dans leurs effets, et les malades n'en font jamais usage sans le conseil des médecins. L'habile praticien dirige l'emploi des eaux avec une sagacité si éclairée, qu'elles sont entre ses mains un remède puissant et sans danger.

Les eaux de Baréges sont employées en bains, en douches et en boisson.

On associe souvent le sirop antiscorbutique à la boisson de l'eau de Baréges. Ce médicament, qui reçoit une vertu particulière des racines ou plantes avec lesquelles on le compose dans les Pyrénées, est préparé avec un soin tout particulier par un habile pharmacien.

La *source de Barzun* est célèbre pour son action salutaire dans les maladies de la peau, le prurigo, les plaies fistuleuses, les entorses, etc.

« Les eaux de Baréges, dit M. le docteur Constantin James, sont éminemment excitantes. Elles activent tous les systèmes, augmentent toutes les sécrétions, et au bout de peu de jours, produisent un mouvement fébrile dont il faut, autant que possible, prévenir l'intensité en commençant par les sources les plus tempérées. Elles conviennent surtout aux constitutions lymphatiques et scrofuleuses. S'il existe des signes de pléthore, ne pas oublier que plus d'une fois elles ont paru porter leur action sur la circulation cérébrale : c'est ainsi que Bordeu, qui pourtant les connaissait très-bien, mourut d'apoplexie peu de temps après en avoir fait usage. —On le trouva, un matin, mort dans son lit, ce qui fit dire à Mme du Deffant : « La mort avait tellement peur de Bordeu, « qu'elle l'a frappé pendant son sommeil. »

La saison des eaux commence le 1er juin, et finit le 20 septembre.

Règlements et tarifs des eaux.—Les règlements des eaux dans les Pyrénées sont à peu de chose près tous les mêmes, et il nous semble inutile de les donner textuellement à cause de leur étendue. Ils peuvent d'ailleurs se résumer ainsi :

Tout malade, dès son arrivée, doit se faire inscrire chez le régisseur sur le registre public, et faire connaître les bain, douche ou piscine dont il désire faire usage, et s'entendre avec le régisseur et le médecin-inspecteur sur les heures qui pourraient lui être accordées.

La durée des bains et douches est déterminée par un article du règlement.

Le règlement lui-même est constamment à la disposition des étrangers, soit dans les hôtels, soit à l'établissement thermal.

La boisson aux sources est gratuite.

Un bain ou douche, 1 fr.

Depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, quel que soit le nombre des malades réunis dans la piscine civile, le fermier ne pourra exiger par heure plus de 1 fr. de chacun d'eux, ni de tous ensemble une somme cumulative excédant 6 fr.

Pour chacune des autres heures de la journée, quel que soit le nombre des malades réunis dans la piscine civile, le fermier ne pourra exiger plus de 25 cent., ni de tous ensemble une somme cumulative excédant 3 fr.

En sus du prix des bains et douches, on paye 20 cent. aux baigneurs et baigneuses qui, en retour, fournissent à leurs frais le chauffage du linge.

Si l'on pourvoit soi-même au chauffage de son linge, on ne donne aux baigneurs et baigneuses que 10 cent.

Les porteurs reçoivent 20 cent., y compris le loyer de la chaise pour aller au bain et en revenir.

Les porteurs attachés aux bains ne peuvent être employés aux excursions.

Les porteurs attachés à l'*établissement Barzun* reçoivent, pour le transport de Baréges à Barzun, et retour, 60 cent.; mais pas moins de 60 cent. si l'on ne se fait porter que pour l'aller ou le retour. On emploie ces porteurs pour les excursions.

S'adresser à la pharmacie Barzun.

Renseignements.—*Banquier* : M. Menginou.

Cabinets de lecture : chez MM. Coméra, Sempé.

Cercle ou *Casino :* dans la maison Barzun ; livres et journaux. On y donne pendant toute la saison des bals et des concerts.

Médecins : MM. Campmas, médecin en chef de l'hôpital militaire ;—Duplan, chirurgien en chef du même établissement ;—Pagès, médecin, inspecteur des eaux ;—Theil, médecin des pauvres.

Pharmaciens : MM. Barzun, Bernissant.

Poste aux lettres. — Les courriers de Paris, de Pau, de Cauterets et de toute la vallée arrivent tous les jours.

Guides : Charlet, Laureze, les frères Moncassin, Palu, Peyret, Teinturier, Viscos et plusieurs autres.

Logements et nourriture.—Une amélioration notable s'est opérée depuis quelques années dans les habitations de Baréges, qui étaient avant dans un état complet de délabrement et d'abandon.—Le prix d'une chambre varie de 1 à 3 fr., et même 4 fr., selon son exposition, ses dépendances et le nombre de lits qu'elle contient.

La pension, dans les hôtels de premier ordre, se paye de 4 fr. 50 c. à 5 fr. par jour, déjeuner et dîner à table d'hôte. —Le dîner seul, 2 fr. 50 c. à 3 fr. au plus.—Par mois, 90 à 100 fr.—Le dîner servi à part dans l'hôtel ou à domicile, se paye de 3 fr. 50 à 5 fr. pour une ou deux personnes ; si le nombre de personnes dépasse trois, les prix subissent une réduction qui doit être débattue.

Il en coûte un tiers de moins dans les hôtels du second rang.—En cas de séjour à Baréges pendant toute la durée de la saison, il est plus économique de faire son prix par mois. Dans ce cas, les absences ne se défalquent pas. La nourriture est en général moins bonne, moins soignée ici qu'aux Eaux-Bonnes et dans la plus grande partie des autres bains des Pyrénées.

Une journée de malade revient, terme moyen et tout compris, entre 9 et 10 fr. environ.

Plusieurs médecins, en outre de ceux cités plus haut, séjournent à Baréges pendant la saison.

Diligences pour Tarbes, Pau, Toulouse, etc.

Guides, chevaux et voitures pour les principales excursions.

TARIF DES PRIX ET DURÉE DU TRAJET.

1o De *Baréges* à *Cauterets*, par la montagne. Aller et retour en 9 à 10 h.—Un guide, 3 fr.; un cheval, 3 fr.

2o — à *Cauterets*, par la route. Aller et retour, 8 heures environ.—Un cheval, 6 fr.; une voiture, 20 fr.

3o—à *Gavarnie*. Aller et retour, 15 heures environ, y compris 3 ou 4 heures de repos à Gavarnie. — Un guide, 5 fr.; un cheval, 6 fr.; quatre porteurs, à 8 fr. l'un, total, 43 fr.

4o—à *Gèdre*. Aller et retour; 5 à 6 heures. — Un cheval, 4 fr.

5o—à *Gripp*. Aller et retour, 9 à 10 heures. — Un guide, 5 fr.; un cheval, 5 fr.

6o—au *Pas-de-l'Échelle*. Aller et retour, 3 à 4 heures.— Un cheval, 3 fr.

7o—au *pic de Bergons*. Aller et retour, 8 heures environ, y compris les repas. — Un guide, 5 fr.; un cheval, 5 fr.; quatre porteurs, à 8 fr. l'un; total 42 fr.

8o—au *pont de Scia*. Aller et retour, 4 heures environ.— Un cheval, 3 fr.

9o—à *Saint-Sauveur*. Soit à cheval, soit en voiture, aller et retour, 3 heures environ.—Un cheval, 3 fr.; une voiture, 10 fr.

10o—à *Saint-Savin*. Aller et retour, 8 heures, y compris le temps du repos. — Un cheval, 5 fr.; une voiture, 15 fr.

11o—à *la source de Visos*. Aller et retour, 3 à 4 heures. —Un cheval, 3 fr.

12o— *à la vallée de Héas*. Aller et retour, 7 à 8 heures. —Un guide, 5 fr.; un cheval, 6 fr.; quatre porteurs, à 8 fr. l'un, total 43 fr.

MŒURS ET COUTUMES.

Le vallon de Baréges, situé au centre des Pyrénées, dont la chaîne s'étend depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'à Port-Vendres, faisait partie de la province de Bigorre. A l'orient, cette vallée confine à celles de Campan et d'Aure;

au midi, à celle de *Brotou*, en Aragon; à l'occident, aux montagnes de Cauterets; au nord, à la vallée de Lavedan.

Vous avez dû remarquer et les routes que l'on a pratiquées depuis Lourdes jusqu'à Baréges, et les ponts de pierre ou de marbre jetés sur des abîmes. Ces travaux, qui attestent le zèle et la patience des montagnards, furent commencés en 1735. Le gave, étonné, vit en 1743 rouler sur ses corniches, le plus souvent garnies de parapets, la première voiture dont on ait jamais entendu parler dans ces montagnes.

La vallée de Baréges et celle de Gavarnie, qui en dépend, comprennent environ six mille habitants établis dans une vingtaine de villages et quelques hameaux. On en compte quatre dans le bassin de Luz; les autres sont dispersés çà et là, et quelquefois perchés sur des rochers.

Les montagnards ont plus d'ardeur que de flegme, plus de crédulité que de raisonnement. Fidèles à l'ancien culte de leurs pères, ils invoquent particulièrement la Vierge.

Chez eux, comme chez les Germains, le devoir des femmes est de pleurer les morts; celui des hommes de s'en souvenir. Quant à leur caractère, il est en général fier, généreux et sensible, mais d'une sensibilité virile. La menace et le dédain les irritent; la douceur et l'humanité les subjuguent. Religieux observateurs des coutumes anciennes, les deux sexes s'allient rarement hors de leur pays; de manière qu'ils ne forment tous, en quelque sorte, qu'une grande famille. On se marie ailleurs; ici l'on s'épouse réellement, et la foi conjugale y est respectée comme un trésor public. Les femmes, aussi pures que les neiges qui les entourent, travaillent constamment pendant toute l'année; mais les hommes se reposent durant l'hiver.

Il y a dans la vallée plus de prairies que de terres labourables, et c'est partout de même; ce qui vient de l'abondance des eaux que l'on dirige sans effort vers tous les points d'une montagne. Cette culture est facile et se pratique à peu de frais, au lieu que celle de la terre labourable y est d'autant plus pénible et plus dispendieuse que l'on peut rarement se servir de la charrue sur ces pentes si rapides que l'on s'y soutient à peine. Ajoutez que les moissons d'une terre trop légère y sont le plus souvent ravagées par le vent du midi; que, pendant l'hiver, les pluies, les neiges et les lavanges qui en résultent, entraînent la terre végétale et le

terreau vers les bas-fonds ; qu'il faut souvent reporter cette terre sur les roches décharnées, et cela pour recueillir quelques boisseaux de seigle, d'orge, de pois, de millet ou de sarrasin. Tout ici les engage donc à donner la préférence aux prairies, où ils nourrissent de nombreux troupeaux, qui forment leurs véritables richesses.

Vous trouverez encore des restes de leur antique habillement dans les hautes montagnes. Les hommes portaient de larges caleçons plissés depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; sur la chemise, une camisole de laine blanche engagée dans le caleçon ; et, sur la camisole, une petite veste brune allant à peine jusqu'au nombril. Le tout était couvert d'une ample tunique, recouverte elle-même par un *cucullc* ou manteau pareil à celui que portaient les Romains à l'exemple des Gaulois, et qui ressemble assez à la robe des capucins.

Au commencement de juin, suivis de leurs troupeaux, ils vont s'établir sur les hautes montagnes, d'où ils ne reviennent dans leurs villages qu'aux approches de novembre, et lorsque les neiges qui commencent à blanchir les vallons les avertissent de se retirer. Vous les verriez alors abandonnant des granges, des cabanes faites à la hâte, détruites le matin, reconstruites le soir ; vous les verriez de toutes parts hâter la marche de leurs bestiaux pour éviter les lavanges qui souvent les poursuivent, les atteignent; et c'est alors que troupeaux et pasteurs sont quelquefois écrasés ou entraînés au fond des précipices.

Quant aux granges et aux cabanes, avant de les quitter, ils ont soin de les couvrir de chaume et non d'ardoises, parce que les fragments de roches qui tombent de temps en temps des parties supérieures ne font qu'un trou, au lieu qu'elles briseraient un toit d'ardoise.

Contre l'usage des autres peuples, ce sont ici les hommes qui traient les vaches, les chèvres et les brebis, qui font le fromage et le beurre. En voici le procédé : ils se servent de peaux de mouton bien cousues, les enflent comme des ballons, y déposent la crême, l'agitent de haut en bas jusqu'à ce que le beurre en sorte arrondi comme une boule. Le beurre est d'une qualité exquise : il ne laisserait rien à désirer s'il était un peu plus proprement manipulé.

Terrains de transition. — Vallée d'Argelès, Pierrelitte, Lavedan, vallée d'Azun.

TERRAIN DE SCHISTE MICACÉ. —Vallée de Bastan, Tourmalet, Baréges, Luz, Cauterets, Saint-Sauveur, Gripp, Pic du Midi.

TERRAIN GRANITIQUE.—Néouvieille.

COURSES AUX ENVIRONS DE BARÉGES.

Pic d'Ayré.—Montagne de Lienz; Ereslids; pic de Lisse.—Lac d'Escoubous.—Le Tourmalet.—Gripp, marbrière de Campan.—Pic du Midi; ascension à cheval de cette montagne.—Les plantes; pic d'Asblanes, etc.—Hauteurs; Géologie.

1. Pic d'Ayré.

Quelques heures seulement.

L'ascension est très-facile : on s'élève en partant sur le flanc de la montagne, on atteint l'emplacement de l'ancienne digue dite de *Louvois*, d'où l'on a un beau panorama.

Du sommet du pic d'Ayré la vue s'étend sur les cimes élevées qui encadrent le verdoyant bassin de Luz, sur les neiges et les glaciers de Néouvieille.

Les coupes extérieures de ce pic surmonté de longues aiguilles, et des autres pics décharnés qui les environnent, sont telles, que l'on embrasse d'un coup d'œil l'ordre et la direction des diverses substances dont ils sont composés. On en compte les assises avec autant de facilité que l'on pourrait, dans un cabinet d'histoire naturelle, compter les vertèbres d'un squelette [1]. D'ailleurs, les montagnes secon-

[1] Le naturaliste, dans les plaines, n'y peut voir la coupe de terres et leurs différents lits qu'à la faveur des excavations, qui sont l'ouvrage des eaux ou des hommes : or ces excavations peu fréquentes descendent à peine à cinq ou six cents mètres. Les hautes montagnes, au contraire, infiniment variées dans leurs matières et dans leurs formes, présentent au grand jour des coupes naturelles d'une très-grande clarté, et où l'on embrasse d'un coup-d'œil l'ordre, la situation et la direction, l'épaisseur, et même la nature des assises dont elles sont composées, et ces fissures qui les traversent. (*Voyage dans les Alpes*, par SAUSSURE, page 2.)

daires, qui ne sont que le produit des sommets écroulés, fournissent aux naturalistes de quoi les reconstruire idéalement. « Remarquons, dit M. Pasumot, que le sommet du pic d'Ayré n'est plus composé que de roches schisteuses, tandis que les blocs de granit que l'on retrouve de distance en distance, et jusqu'aux bords du gave, témoignent sans réplique qu'originairement le schiste était surmonté par le granit, et que celui-ci s'est écroulé par la dissolution de l'autre. »

Botanique.—On cueille sur ce pic l'*antheriacum liliastrum* de Linnée, le *lis martagon*.

2. Montagne de Lienz, Ereslids, pic de Lisse, surnommé la Piquette.

Cette ascension exige : un guide, 3 fr., un cheval, 3 fr.; deux porteurs à 2 fr. l'un : total, 10 fr.

On prend, pour abréger le chemin, par un sentier au-dessous de Baréges. On traverse, à gauche du Bastan, des bancs de schiste dur et argileux, qui servent de base à des couches d'ardoises de la même toiture.

On monte jusque aux touffes des derniers arbustes que l'on rencontre. On moissonne les fleurs cramoisies du rhododendron, que l'on ne trouve qu'environ à 600 mètres au-dessus du niveau de Baréges.

Parvenu sur un plateau d'où la vue commence à s'étendre, il faut jeter un coup d'œil sur Baréges, qu'on voit caché dans l'une des sinuosités de sa longue vallée. De là jusqu'à la montagne de Lienz, il y a environ une heure de chemin.

Sur la montagne de Lisse est un bloc de granit que les montagnards nomment *Sara de Lugué*, de 13 mètres cubes, espèce de glaçomètre : reste-t-il enseveli dans les neiges, c'est un signe qu'il faut s'attendre, dans les vingt-quatre heures, à quelque avalanche.

3. Lac d'Escoubous.

On prendra, en suivant le val du Bastan, la direction du Tourmalet. Jusqu'à ce qu'on se soit élevé sur le môle qui termine cette gorge, on ne marche que sur des

ruines entassées sur des ruines; point d'eau, nulle sorte de végétation. De part et d'autre, les montagnes caduques penchent sur les bases des monts écroulés; de sorte que ce triste local et cette nature morte inspirent d'abord plus de mélancolie que de curiosité. Considérez ensuite les alentours de cette fondrière, vous y reconnaîtrez des fragments de roches schisteuses, des pointes plus ou moins longues et diversement modifiées, qui offriront d'abord à vos regards des apparences trompeuses. — On passe près d'une caverne où se retiraient des pêcheurs. Parvenu enfin au fond de cette gorge sans issue, on gravit, laissant sur un plateau chevaux et mulets, la montagne tronquée où est situé le lac d'Escoubous, contenu par la digue qui répond au fond de la vallée.

Le lac, dont on n'a pu trouver le fond, et qui abonde en truites, est surmonté par trois autres : le lac *Noir*, le lac de *Trassens* au milieu duquel surgit un îlot couvert d'arbustes, et celui des *Truites*. Le grenat ferrugineux se rencontre sur ces hauteurs.

Du haut du monticule qui empêche la chute du lac, la vue s'étend sur la gorge qu'on vient de traverser, et sur les environs du *pic du Midi*; l'air est ici vif et pur, et l'on jouit d'un calme et d'un contentement inconnus. On peut s'en revenir de nuit, à la clarté de la lune, qui produit de beaux effets.

Si l'on considère et la digue cariée qui soutient le lac d'Escoubous[1] du côté de la gorge, et ces lacs supérieurs qui ne sont guère séparés que par des masses de granit ou de schiste à travers lesquels on voit suinter l'eau qui les pourrit et les dégrade de jour en jour, on ne saurait s'empêcher de présager, sur ce théâtre si fécond en ruines, de nouvelles et subites catastrophes.

Cette excursion demande 5 heures environ, sans compter

[1] « Ce lac, dit M. d'Arcet, fut dans les temps passés entouré de rochers; aujourd'hui toute la partie du nord est à moitié détruite: il n'y reste plus qu'un banc de granit qui est presque au niveau de l'eau. Ceux du levant et du couchant tendent à leur ruine. On trouve des quartiers immenses de ce même granit non roulé, que les éboulement ont porté jusque dans le lac et sur ses bords. Quelque jour même ce lac rompra sa digue, et, si elle s'abîme tout à coup, Baréges sera exposé. » (*Discours sur l'état des Pyrénées.*)

les stations.—On la fait soit à pied, soit à cheval, avec ou sans guide. Les personnes d'un tempérament faible emploieront la chaise à porteurs.—1 cheval, 3 fr.; 1 guide, 3 fr.; 4 porteurs, 20 fr.

4. Le Tourmalet.

16 à 20 kil.

Deux chemins y conduisent :

1° Par la rive droite du gave ;

2° Par la rive gauche.

Tous deux sont pittoresques, incultes, sauvages. On franchit, dans le premier, le flanc de la montagne de *Tau*.

On visite, en prenant le second, les torrents d'*Escoubous* et de *Lienz*.

C'est une route curieuse que celle de cette vallée de Bastan, qu'on suit pour arriver au Tourmalet : nature sauvage, tourmentée : site âpre, inculte ; sol déchiré, miné, usé par le Bastan : tout attriste, émeut l'âme.

Après avoir longé le Bastan jusqu'à ses sources principales, on arrive au pied du Tourmalet. Cette haute et large montagne termine la vallée. On y monte par des sentiers étroits et tracés obliquement, de manière qu'ils se replient l'un sur l'autre.

Cette route facile a cependant quelques pas effrayants, du moins pour les étrangers, car les montagnards ont pitié de leurs terreurs. Avant d'arriver sur le plateau, il faut traverser une espèce de corniche, le long d'un abîme perpendiculaire. Cette corniche est assez effacée : les mulets et les chevaux y marchent péniblement.

On peut considérer le Tourmalet comme une espèce d'isthme qui lie le pic du Midi et les monts qui en dépendent aux parties méridionales que nous avions laissées sur la droite en y montant. Du haut de cette montagne écrêtée, l'inégal plateau, en partie ombragé par la pointe des pics qui le surmontent, sert de carrefour et de pont, soit pour descendre dans la vallée de Campan, soit pour s'enfoncer dans de longs détroits ténébreux, et qui circulent à travers une multitude de monts dégradés. On ne sait plus d'où l'on vient, où l'on va, ni quelle sera l'issue de ce sombre pro-

montoire : on ne sait d'abord où fixer ses regards. Après avoir longtemps erré, ils s'arrêtent sur la montagne de *Saint-Sauveur,* située au-dessous de Baréges. De ce point, on n'y pourrait pas aller en moins de cinq heures. Eh bien, cette montagne énorme et vingt autres à peu près de même taille ont tellement dévoré l'espace, qu'on n'aperçoit guère entre chacune d'elles que des enjambées.

En regardant du côté de Baréges, on étudie encore la gorge supérieure. Il ne suffit pas ici d'avoir vu, il faut souvent revoir. On aperçoit plus distinctement sur la droite les rares et froides cabanes de quelques pasteurs engourdis par les neiges et les glaçons entassés auprès du Tourmalet. Les hommes et les animaux souffrent également dans cet air trop rigoureux, où le mouvement et la vie vont toujours en diminuant à mesure qu'on s'élève, de sorte qu'ils semblent expirer au haut du Tourmalet.

A gauche, ce sont les montagnes contiguës à celle qui soutient le lac d'Escoubous. C'est alors qu'on se trouve de niveau avec une longue suite de rochers et de sommets si pittoresques, qu'on y voit toutes les formes bizarres des châteaux gothiques du moyen âge. Ces rochers, ces sommets, sont disposés de manière que tantôt ils représentent la *Chaussée des Géants,* si fameuse en Angleterre, tantôt des ouvrages avancés.

Les montagnards eux-mêmes ne sauraient parler sans figures du Tourmalet et de ses entours. Ils vous font remarquer la cloche de la vallée, *Campana de Vasse,* celle qui doit, à ce qu'ils croient, sonner un jour pour réveiller leurs patriarches endormis dans ces grands monuments qui leur servent de tombes, et les citer au dernier jugement. Ils montrent le pic de l'*Épée,* et plusieurs autres auxquels ils donnent des noms le plus souvent empruntés de leurs ustensiles, de leurs armes, ou de la configuration des lieux les plus frappants.

Comme eux, on ne peut, ainsi que tant d'autres, s'empêcher d'attribuer à toutes ces roches, tantôt symétriques, tantôt inégales et incohérentes, les noms de bastions ou de remparts. Il faut s'avancer dans l'espèce de carrefour dont j'ai parlé. Aussi loin que les regards peuvent s'étendre, ce ne sont que de longs et tristes corridors, de larges ravins, des fondrières en forme d'entonnoir, et de tous côtés de la neige,

des débris. Plus de verdure, sinon des mousses et quelques plantes dégénérées. Plus de torrents ni d'êtres animés ; on n'en voit pas la moindre trace, et rien n'y renouvelle le sentiment de la vie. Que dis-je ? on n'y a sous les yeux que l'image de la mort dont on ressent le froid. Cette image est répétée par de lugubres simulacres ; effrayants miroirs où le Destin ne cesse de montrer et l'activité du temps, et le sort prochain de tant d'êtres éphémères. On voudrait ne rien voir ; je ne sais par quel attrait on ne cesse de regarder. Plus on regarde, plus on s'attriste : le cœur souffre, et l'on voudrait pleurer.

On peut gravir le pic de l'*Espade*, qui règne au loin sur des décombres, d'où l'on aperçoit à son même niveau les dos écorchés et les carcasses de plusieurs chaînes de montagnes calcaires et argileuses. Ce second aspect, non moins désespérant que l'autre, n'arrête pas longtemps, parce qu'il ne reste à notre sensibilité presque épuisée que les mêmes considérations. C'est ainsi qu'on s'habitue même aux plus brillants phénomènes, parce qu'on ne saurait toujours admirer.

On ne remarque dans cet endroit que des plantes avortées. M. de Saint-Amans y a remarqué la véronique à feuille de serpolet, la *gentiana nivalis* de Linnée, ainsi que l'iris *axiphium*, dont la déclivité du Tourmalet est presque tout entière diaprée. M. Pasumot a reconnu des filons de quartz dans le schiste qui forme cette montagne.

On peut, après avoir considéré le Tourmalet, ses neiges, ses glaçons incrustés dans les rochers, descendre pour aller, à la manière des rois de Perse, chercher dans la vallée de Campan la renaissance du printemps, suivie quelques heures après des chaleurs de l'été.

Les issues du Tourmalet ne sont guère plus difficiles que ses approches. Transi de froid malgré la saison et les manteaux, encore tout attristé par la vue de tant de montagnes qui se meurent de vieillesse, et dont le prolongement n'offre que des ruines plus vastes que les premières, on tourne à gauche à travers des ravins, de grands plateaux de neige. Même à la fin de juillet, avec un ciel serein et un soleil qui darde ses rayons sans obstacle, on ne peut pas se réchauffer, tant l'air est vif et pénétrant ! On cherche avec impatience la verdure et les fleurs ; on ne trouve, on n'aperçoit au loin que des frimas, que de longs espaces couverts de neiges.

On s'élève jusqu'à un monticule de neige que l'on ne daignerait pas regarder en revenant de Gavarnie. Il est fendu par le sommet, et sa base offre une ouverture assez large pour y voir, sous un dôme glacé, de la verdure, des arbustes. On remarque encore de petites cascades qui s'engouffrent dans l'intérieur de la montagne, et dont les eaux limpides ressortent un peu plus à bas travers une vieille roche spongieuse. Dès lors on ne cesse pas de traverser une multitude de courants. Ces courants vagabonds, que l'on pourrait appeler les veines des montagnes, qui les fécondent et les détruisent, s'échappant de toutes parts, se réunissant, se divisant pour se réunir encore, transforment bientôt le reste de la montagne en un vaste château d'eau. Cette partie hydraulique du Tourmalet est sans contredit la plus curieuse. Déjà naît la verdure ; les gazons s'étendent et se prolongent.

Parvenu à l'un des derniers degrés du Tourmalet oriental, que l'on appelle l'*Escalette*, on voit enfin, à l'opposite des sources du *Bastan*, celles de l'*Adour* circulant à longs replis sur des gazons qui pourraient le disputer à ceux de l'Angleterre. C'est ainsi que l'Yonne, incertaine au-dessous de Joigny, se replie sur elle-même à chaque instant, comme si elle ne pouvait pas se résoudre à quitter les beaux lieux qu'elle arrose : mais, j'ose le dire, cette rivière, dont le souvenir rajeunit, est moins parée par les riches vignobles qui la couronnent que l'Adour naissant ne l'est par une multitude innombrable d'animaux de toute espèce ; troupeaux pleins de vigueur, d'embonpoint et de santé. Ajoutez que de gros chiens aussi beaux qu'eux les gardent de distance en distance.

Outre les plaines arrosées dans le fond du vallon par les diverses branches de l'Adour, par des fontaines et d'autres petits torrents, il en est un grand nombre qui, comme de larges pièces d'un beau drap vert et presque toujours imbibées par l'incubation des nuages, revêtissent sans interruption, et sans avoir besoin de pluie, les flancs inclinés des montagnes voisines.

On aperçoit des huttes à trois faces, espèces de hangars toujours ouverts du côté de la cour, et couverts, en forme de terrasse, d'un gazon émaillé de fleurs : parterres aériens exécutés à peu de frais, et qui touchent bien plus un ami de

la simplicité que toutes les recherches dispendieuses d'un luxe impatient et qui ne fait que tourmenter la nature au lieu de l'embellir.

Avant de quitter l'Escalette, on cueille la grande digitale pourprée, *digitalis purpurea*, plante superbe et qui concourt ici, avec les cascades tramésaïques qu'on va bientôt voir de plus près, à redoubler l'intérêt des naturalistes.

A peine a-t-on franchi l'Escalette, que s'offrent aux regards le bassin de *Tramesaigue* et son hameau pittoresquement situé, ses cabanes si poétiques, si champêtres, la belle cascade nommée le *Saut de Madame*, formée de la réunion de trois ruisseaux. Il faut s'arrêter dans ce vallon charmant, et prendre le crayon, si l'on sait dessiner.

L'air se détend ; le soleil commence à nous faire sentir ses douces influences. Au bas de la montagne on cueille des fraises jusqu'en novembre. Nous entrons enfin de plain pied dans ce vallon qui, s'ouvrant de plus en plus, nous montre tout ce qui pouvait dissiper les sombres vapeurs que nous avions rapportées du Tourmalet.

Avant d'arriver à *Gripp*, on veut revoir d'en bas la route qu'on a tenue sur le flanc de cette montagne à plusieurs branches, et qui jette de part et d'autres de longs rameaux. On considère l'ensemble et l'effet de celles qui la soutiennent, qui l'environnent. Que l'on se représente un amphithéâtre de cent et cent monts contigus, ceints à diverses hauteurs d'écharpes blanchissantes, et dont la plupart percent la nue ; de cent monts éclipsés et surpassés par le Pic du Midi ; tout n'est grand ou petit que par comparaison, et la terre elle-même n'est qu'un point dans l'univers. L'œil humain, nos yeux débiles et jaloux ne sauraient longtemps fixer cette pompe de la création, ces grandes masses qui rapetissent tout, qui nous repoussent dans le néant, et dont la composition mystérieuse, ainsi que la sublime ordonnance, étonne autant nos esprits qu'elle les confond. Cependant, par un attrait irrésistible, on se retourne a diverses reprises pour les contempler encore. Le col du Tourmalet est situé à 2,195 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette excursion peut, comme la précédente, se faire soit à pied, soit à cheval, avec ou sans guide, ou en chaise à porteurs.—La course, à cheval, demande 5 à 6 heures.—1 guide. 2 fr.; 1 cheval, 3 fr.; 4 porteurs, 12 fr.

Retour, si l'on veut, par les cascades de Gripp, Gripp, la vallée de Campan, Bagnères-de-Bigorre, route qui ne demande pas moins de 7 à 8 heures à cheval.

5. *Gripp, marbrière de Campan.*

Gripp [1], où nous descendons pleins d'ardeur et d'une curiosité nouvelle, est l'un des quatre ou cinq villages qui ne forment pour ainsi dire qu'une longue rue de plus d'une lieue dans la vallée de Campan. Des fleurs de toutes les sortes y frappent nos regards.

Pour voir la marbrière de Campan, on quitte pour peu de temps la route de Sainte-Marie, on traverse l'Adour. Les voyageurs, en vertu de la renommée de cette marbrière abandonnée depuis longtemps, ont grand soin d'y aller; rarement ils y retournent. Ce fut vis-à-vis de *Paillole* [2] et non loin de *Sarrancolin*, situé dans la vallée d'Aure, que Louis XVI fit tirer à grands frais les marbres déjà vieillissants qui décorent Trianon. Cette sorte de marbre, en effet, plus brillante que solide, ne résiste pas longtemps aux injures de l'air, ce qui vient de sa nature schisteuse.

Les botanistes, comme les érudits, jouissent à chaque instant et presque en tous lieux, parce qu'ils ne cessent de butiner, les uns les plantes, les autres des faits. Près de la marbrière, on trouve le *sambucus racemosa*, dont le fruit contraste admirablement avec le feuillage; le superbe panicaut-améthiste, *eryngium amethysteum*; l'érable à feuille de platane, *acerra platanoïdes*, etc.

De *Gripp* à *Sainte-Marie* (une lieue de pays), le vallon s'embellit et va toujours s'élargissant. Il n'a guère cependant qu'un demi-quart de lieue dans sa plus grande largeur; mais de part et d'autre, des pentes douces y servent de supplément [3].

[1] On trouvera des guides à l'auberge de *Gripp*, pour visiter les cabanes de l'*Artigue*, la cascade du *Ceret*, etc.

[2] Il y a une auberge; la marbrière est sur le versant à vingt minutes de distance; par le bassin de Paillole, on communique avec *Sarrancolin*, situé dans la vallée d'Aure.

[3] « C'est à l'adoucissement de ces pentes que la vallée de

En poursuivant son chemin le long d'un ruisseau bordé d'arbustes pleins de sève, couverts de larges feuilles aussi vertes que brillantes, on aperçoit successivement et d'une manière très-distincte les trois cascades principales du torrent devenu rivière, en attendant le nom de fleuve. Les eaux de l'Adour, que l'on peut regarder comme le Nil de cette contrée, bientôt rassemblées dans un même canal, offrent un spectacle aussi charmant que varié. Tantôt elles se précipitent en cascades, tantôt elles coulent en abondance, mais sans tumulte, à travers une épaisse forêt de sapins, dont le vert foncé adoucit pour ainsi dire la verdure des prairies qui descendent du haut des monts jusqu'au fond du vallon.

6. *Pic du midi en Bigorre.*

18 kil. de Baréges.

La célébrité du *Pic du Midi* date de loin [1]. Tournefort et d'autres naturalistes y étaient montés dès le siècle précédent. De notre temps, des savants distingués et dont les noms sont gravés sur la cime y ont été faire des observations et des expériences. Les montagnards eux-mêmes s'y rendent en pèlerinage, et se plaisent à le chanter. Situé à 18 kil. de Baréges, sur la bande même des Pyrénées qu'il domine, et dont il n'est qu'une découpure, on voit de son sommet couler en sens contraire l'Adour et le Bastan échappés du Tourmalet; et c'est de là que l'œil du spectateur, embrassant une multitude de montagnes et plusieurs vallons, plonge jusqu'au

Campan doit l'avantage d'être la plus délicieuse retraite de la vie pastorale. Les débris des sommets qui la dominaient sont venus exhausser le fond de ces précipices. Les eaux ont tendu sans cesse à égaliser le sol qu'elles parcouraient. Les éboulements se sont étendus; le repos a succédé à de longues convulsions, et la végétation a couvert cet amas de ruines, désormais propres à la recevoir. » (RAMOND, p. 33.)

[1] « Presque toutes les vallées se sont choisi, dans quelque sommet plus aigu, et qui par son voisinage paraît dominer la crête même de la chaîne, un *pic du Midi*, qu'elles considèrent comme le mont le plus élevé de son district, et ordinairement de la chaîne entière. » (RAMOND.)

centre de la fertile vallée de Campan. On peut atteindre la base du *Pic du Midi* soit par la gorge de Baréges, soit par la vallée de Gripp, soit même par la vallée de l'Esponne ou le vallon de *Rimoula;* mais le plus habituellement on part de Baréges pour faire cette ascension.

Avant d'y arriver, on parcourt, en remontant toujours, les collines correspondantes à la rive droite du Bastan.

Après deux heures de marche, la montagne de *Tau* ne nous offre d'abord, sur l'un de ses larges revers, qu'un petit nombre de moutons dégénérés : mais on y découvre bientôt après d'excellents pâturages couverts de troupeaux de toutes sortes.

L'espace que nous venons de parcourir, quoique la pente en paraisse douce et facile, fatigue incroyablement les hommes et les chevaux. On ne croyait pas encore s'élever vers le sommet du Pic du Midi, parce que toutes ces montagnes n'ayant qu'une base commune, l'une sert de degrés pour arriver à l'autre.

Nous gagnons ensuite le *couret d'Oncet*, ce qui signifie le courant ou gave qui sort du lac d'*Oncet,* situé immédiatement au pied du Pic du Midi. Ce couret forme un ravin large et profond, dont les bords escarpés sont tels que l'on n'oserait y passer à cheval. Les parois en sont de schiste, tantôt blanc, tantôt noir, comme s'il y avait eu dans cet endroit des exhalaisons volcaniques.

La rencontre de quelques ponts de neige nous avertit que, sans nous en apercevoir, nous nous sommes considérablement élevés.

Nous entrons enfin dans le vestibule du Pic du Midi, c'est-à-dire dans une espèce de chaos; car les ruines de ce grand monument de la nature, qui, de proche en proche, ont causé d'autres destructions, s'étendent au loin. On n'y voit que ce que nous avons vu dans le ravin du lac d'Escoubous, au haut du Tourmalet, à Cauterets, à Gavarnie et aux sommités des gorges où résident les causes destructrices des vallons.

Le lac d'Oncet, dont nous nous approchons, est précédé d'un petit lac que les gens du pays appellent *Lacquet*. C'est là qu'on aperçoit sur la base d'une montagne presque détruite un grand débris de schiste dont la pointe, près de s'écrouler, est fendue en quatre.

A peu de distance, on remarque des bancs de pierres calcaires posés sur de grandes masses de quartz d'un gris blanc immédiatement suivies de schistes durs, noirâtres et criblés de petits trous, comme s'ils eussent éprouvé l'action du feu.

Avant de nous acheminer jusqu'au grand lac, arrêtons-nous pour considérer cette profonde et haute solitude. Nous sommes parvenus à près de 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Rien de si mâle, de si pittoresque n'a encore frappé nos yeux. Déjà nous dominons des milliers de montagnes, tandis que la flèche du Pic du Midi, élancée dans les airs, nous surpasse de 900 à 1,000 mètres. Qu'on ne se flatte point d'avoir saisi l'ensemble et la majesté des Pyrénées avant d'en avoir pratiqué les hauteurs.

La configuration des lieux s'oppose à ce qu'on fasse le tour du lac d'Oncet. Nul quadrupède même ne pourrait se tenir sur une partie de la circonférence de ce lac, dont les pentes lisses et graniteuses sont le plus souvent perpendiculaires. Ce grand réservoir, situé à 210 mètres au-dessous du sommet, a, selon M. Moisset, 500 mètres de long sur 300 de large. Presque à fleur d'eau, on voit au milieu de ce lac bleuâtre, et dont l'immobilité atteste la profondeur, comme une espèce de roche arrondie par le sommet.

Il faut prendre à droite par la *Hourque des cinq Ours*. Ce tournant conduit avec assez de facilité vers des pentes moins rapides : c'est là que commence la véritable ascension. Elle dure près de quatre heures.

Le pas le plus difficile est vers le milieu. De quelque manière qu'on s'y prenne, soit à droite, soit à gauche, le corps est presque parallèle au flanc de la montagne, qui descend jusqu'au lac en droite ligne, c'est-à-dire que la côte en montant n'est pas quelquefois à plus d'un pied du visage.

Quelques rebords recouverts de différentes fleurs offrent des bancs d'où l'on peut à l'aise et sans risque jouir d'un spectacle vraiment neuf. Jusqu'alors on n'a guère vu la plupart des objets que d'en bas à de médiocres distances, au lieu qu'ici l'œil distingue sur des groupes de montagnes une multitude de combinaisons bizarres, d'apparences singulières, qui sont le charme des spectateurs, quelque instruits qu'ils soient des réalités. On est quelquefois frappé par deux de ces apparences magiques. La première, du côté de l'orient,

rappelle la fable de Deucalion et Pyrrha. On entrevoit de fort loin des pierres qui semblent se mouvoir, s'animer par degrés : ce sont autant de pasteurs dont les têtes surmontent de distance en distance les pointes des rochers entre lesquels ils font paître leurs troupeaux. On remarque la seconde apparence du côté de l'occident. De gros nuages immobiles, entés sur les montagnes, en changent tous les aspects; ils cintrent les vallons, réunissent les pics par de longues arcades, et, l'un sur l'autre entassés, offrent comme un second étage de montagnes nouvelles. Selon que ces nuages, diversement éclairés par le soleil, sont plus ou moins denses, on croit y voir tantôt un lac et tantôt un volcan. Agités par l'air, ils se détachent, se divisent; on dirait des monts roulant et s'engrenant sur d'autres monts.

On n'est guère qu'aux deux tiers de la montagne : on atteint et on traverse un plateau couvert de neiges durcies, entouré de rochers imposants.

C'est ici que finissent toutes les eaux de la montagne; la neige même n'y tient plus, si ce n'est dans les cavités et sur quelques rebords : aussi la voit-on frappée jusqu'au sommet d'une stérilité qui déclare à chaque pas son antique décrépitude [1]. Quand on songe à l'ampleur de sa base, à ce qu'il a fallu de siècles pour la réduire ainsi, nos plus vieux monuments ne paraissent que d'hier.

Excepté quelques petites fleurs admirablement coloriées et d'un parfum exquis, que l'on voit poindre de temps en temps entre les roches éboulées, entre les fentes des pierres qui fuient sous les pieds, on n'aperçoit plus guère ici que des touffes d'une espèce de mousse verdâtre plus douce au tact que le plus fin velours; encore cette mousse y est-elle fort rare [2].

[1] On ne trouve point, dit M. Leduc, de corps marins dans les Pyrénées ni dans plusieurs autres montagnes, ce qui lui fait croire que les vicissitudes qu'elles ont éprouvées sont antérieures à l'existence des corps marins, etc. (*Lettres philosophiques et morales*, t. V, p. 479.)

[2] « Le carnillet-moussier, riante parure des rochers élevés, et deux ou trois pieds d'une gentiane qui se plaît dans les lieux que la neige couvre longtemps et qu'elle abreuve sans cesse, fleurissent sur cette cime déserte. » (RAMOND, p. 44.)

Tout paraît si étrange, si merveilleux, qu'on se croit transporté dans une autre sphère, ou récemment sauvé d'un déluge universel. Suspendu entre un ciel rayonnant et des nuages bleuâtres, qui représentent si parfaitement un océan sans ports et sans rivages, on prend pour des écueils les pointes des montagnes isolées. On appelle archipels les groupes de sommets qu'on aperçoit de l'orient à l'occident; et cette apparence retrace un ordre de choses qui dut exister lorsque, à l'exception des pics les plus élevés, la mer couvrait au loin cette immense contrée, et même notre hémisphère.

C'est ici un vaste observatoire : regardez vers la gauche le pic de *Bagnères-de-Luchon*, et, tournant sur la droite, celui de Néouvieille, couvert de glaces aussi vieilles que le monde. Continuez : c'est la tour et le château de *Marboré*, au-dessus de *Gavarnie*. Voyez-vous vers la pointe de Marboré la *Brèche de Roland?* Ce Roland dont il s'agit, l'honneur des montagnes, franchissant un jour celle que vous apercevez, fut arrêté par une roche énorme : il la fendit d'un coup de sabre. On voit encore sur le rocher pourfendu, et l'empreinte de sa main et celle des quatre pieds de son cheval. Je n'exagère point, je l'ai vu.

La pointe de ce pic fameux, enté sur la base commune à tous les autres pics, n'est guère que de quinze ou seize pas carrés : et cette surface un peu inclinée est couverte de fragments de schiste et de roches de diverses grandeurs et d'une pyramide de pierres sèches, où le voyageur peut se mettre à l'abri du vent, quelquefois violent, qui règne dans ces hautes régions. Ces débris et l'effilement graduel de la montagne témoignent que la hauteur et le volume primitifs en sont au moins décrus de moitié. Le tour d'une partie de ce cône tronqué offre de grandes dégradations à l'est et du côté de Bagnères.

Il est un côté du pic dont l'aspect est périlleux et l'accès difficile. Un rebord exhaussé cache le précipice qu'on a dû, en montant, apercevoir sur la gauche, et qui semble poursuivre le voyageur jusqu'au sommet du pic.

Quelques voyageurs en mesurent d'un œil assuré la profondeur, en parcourent les angles et les sinuosités. Que de formes diverses! que de combinaisons et d'accidents! C'est là qu'il faut étudier les fières ébauches de la nature; c'est

là qu'on est forcé de l'admirer jusque dans ses savantes destructions. Ici c'est une muraille cannelée de cinq ou six cents mètres de hauteur; là, ce sont des obélisques, des arcs-boutants, ou d'autres modèles prodigieux dont chacun a son caractère spécial et bien prononcé.

Panorama dont on jouit sur le plateau du pic. — « De ce magnifique observatoire, le regard plane d'un côté, au nord, sur les plaines du Béarn, du Bigorre et de la Garonne. Une bonne vue distingue facilement les détails de *Pau* jusqu'à *Saint-Gaudens,* et de *Baguères* à *Mirande.* Plus près sont les basses montagnes de Bagnères, la vallée de *Campan,* séparée des plaines de *Labarthe* par la ligne blanchâtre de rochers que surmonte l'*Hyéris* et la couleur plus foncée des forêts d'Arros.

« A l'opposite un spectacle plus surprenant se présente aux regards étonnés. Ce sont d'abord une foule de pics aux formes plus ou moins découpées et fantastiques, aux flancs plus ou moins étincelants sous des glaces et des neiges éternelles. En face de soi on a la masse obtuse de *Néouvieille,* formant comme une vaste muraille précédée d'une montagne en ruine, la *Piquette,* dont le sommet offre l'aspect d'un réservoir. A l'ouest et un peu plus en arrière, se montre le cône du *Pic-Long;* plus loin, à l'horizon, toujours à droite, la masse étagée du *Mont-Perdu,* reconnaissable à l'espèce de sillon qui en partage la cime en deux portions; enfin, ce sont le *Cylindre* et les *Tours du Marboré,* la *Brèche de Roland,* le *Taillon;* ensuite tout s'abaisse jusqu'au *Vignemale,* tout drapé de glaciers et terminé par trois pointes rapprochées. A l'orient, sur le premier plan, à gauche de la Piquette, se montre la masse assez régulière du pic d'*Arbizon;* derrière se voient les montagnes voisines des ports de la *Pez,* du *Charbide d'Oo,* et enfin la *Maladetta,* dominant de ses blancs glacis toutes les parties voisines. » (M. Lemonnier.)

Ascension à cheval du pic du Midi. — Mme la comtesse de l'Épine était encore bien jeune, quoique mère de deux enfants, lorsqu'elle osa risquer avec eux ce voyage à cheval, contre l'avis d'un de ses guides qui la déclarait perdue si elle persistait dans ce projet téméraire, n'ayant jamais vu entreprendre ni ouï dire que personne eût entrepris ce voyage autrement qu'à pied. Je vais lui emprunter, non sans l'abré-

ger, le récit de cette ascension, la plus intéressante, quoique incomplète, de toutes celles que j'ai sous les yeux [1].

« Ce que d'autres ne font pas, dit-elle au guide, qu'elle avait pris à Gripp[2], nous pourrons peut-être le faire ; nous aurons au moins *la gloire de l'avoir entrepris*. — Vous n'irez jamais avec les chevaux, vous courez le risque de périr avec eux.... Pierre et Jean se consultent.—Partons, Madame, et ne craignez rien.

« Le temps se gâte, des nuages commencent à voiler le sommet des monts, nous sommes inquiets, le courage et l'espérance ne nous quittent pas cependant, nous avons tant besoin d'eux ! Le site devient triste, borné, sauvage ; ce ne sont plus, comme à Luchon, de jolies et riantes vallées ; ce ne sont plus ces belles montagnes fertiles et couvertes de bois : les montagnes ici sont arides, nues, pelées ; les rochers, dépouillés de toute végétation, se couvrent à peine d'un lichen dont la couleur monotone ne varie que par les effets de lumière ; mais la lumière pâlit, s'éteint sous le brouillard, qui descend à chaque instant plus bas sur les montagnes. Déjà nous sommes assez élevés pour découvrir le sommet de ces belles montagnes d'Espagne que nous avions si bien vues, quelques jours avant, du pic élevé de Boconaire, et dont nous avions cotoyé les bases immenses, en traversant la vallée d'Artigue-Telline et celle d'Aran, lorsque nous fîmes cette belle excursion dans la Catalogne.

« On monte très-péniblement au milieu des rochers tombés des sommets menaçants qui s'élèvent de toutes parts :

[1] « Inaccessible du côté du nord, où il se présente avec le plus de majesté, il a des avenues détournées qui conduisent avec tant de facilité à sa cime, qu'y parvenir est un succès à la portée des forces les plus communes, et que les baigneurs et baigneuses de Baréges et de Bagnères, qui vont y jouir d'une de ces vues que la nature refuse aux sommités centrales, environnées d'un immense chaos de montagnes, n'achètent cet avantage que ce qu'il faut pour assaisonner de l'idée de quelques difficultés vaincues le plaisir de se croire au sommet d'un des plus fiers rochers des Pyrénées. » (RAMOND, *Observations sur les Pyrénées.*)

[2] Village de la vallée de Campan, où l'on passe en venant de Bagnères, et où nous passerons nous-mêmes en allant de Baréges à cette ville.

les masses se resserrent, les roches nues et déchirées se montrent partout, l'herbe croît à peine parmi ces ruines; quelques fleurs solitaires viennent cependant orner de leurs brillantes couleurs, de leurs formes gracieuses, ce triste désert. Ce mélange de leur éclatante beauté avec la couleur sombre de ces monts dépouillés et appauvris inspire une sorte de regret; on est fâché de voir dans ce triste lieu ces jolies fleurs qui croissent et meurent ignorées parmi ces affreux débris des orages et du temps : un silence profond règne dans ce séjour; le voyageur ose à peine élever la voix; tout ce qu'il voit l'attriste; la présence de la nature ne se fait plus sentir ici : il semble que tout soit passé, détruit. Je songeais au poëme du *Dernier homme* en regardant autour de moi; cette composition hardie dut être inspirée dans un lieu analogue à celui où nous nous trouvions. Je me rappelais ce dernier homme assistant à la chute, à la destruction du monde, traversant comme nous les ruines et les débris de tout ce qui a été : là on n'a plus le sentiment de l'avenir, l'imagination ne voit plus que bouleversement, destruction, et l'espérance même doit fuir le cœur de l'homme, lorsqu'il se sent pénétré de l'horreur de ces lieux. . . . .

« Nous gravîmes longtemps ces rochers épars et difficiles; nous traversâmes des neiges, et arrivés à une petite élévation nous nous trouvâmes tellement couverts d'un brouillard épais, que nous cherchions la route; rien ne la trace sur ces hauteurs désolées, que la forme des sommets cachés depuis longtemps pour nous. Nous avions soin de ne pas nous séparer; la moindre imprudence à cet égard aurait pu nous devenir funeste. Des passages affreux où la délibération devenait en quelque sorte nécessaire pour parvenir à les traverser, furent franchis par nos chevaux, dont nous admirions l'adresse, l'intelligence et la précaution : nous les suivions, moins adroits qu'eux; mais déjà nos courses précédentes nous avaient rendu le pied montagnard, et après avoir escaladé toutes les roches anguleuses et glissantes, après avoir traversé les masses de neige qui restent éternellement sur ces cimes décolorées, nous arrivâmes à la Hourque des Cinq-Ours....

« Dans ce moment, nous étions tellement enveloppés de brouillards, que nous ne pouvions plus rien voir à quatre pas. On fit halte pour délibérer : on ne savait pas trop où aller;

il n'était plus possible de songer à monter le pic. Nous étions cependant très-élevés, et une heure nous eût suffi par un beau jour. C'était une chose désolante que de renoncer à une telle entreprise et d'avoir eu toutes les fatigues sans arriver au plaisir qui en était le but : nous étions même incertains si nous pourrions retrouver la route au milieu de l'obscurité si épaisse qui nous environnait. Il faisait froid, humide : point de bois; si nous nous perdions, comment passer la nuit sans abris, sans vêtements chauds, sans feu, sur ces sommets glacés?...

« A part moi, je pensais bien un peu aux visites que pourraient nous faire les ours et les loups, qui ne craignent pas le brouillard. Les guides nous prient de rester auprès des chevaux pendant qu'ils iront à la découverte d'un chemin. Il faut être prudent, disent-ils, et ne pas s'exposer à rouler dans des profondeurs dont on ne revient pas. Nous attendons ; le vent souffle ; il est glacé. Nous hasardons quelques pas avec précaution pour le recevoir moins directement. Tout à coup le brouillard se lève un peu, car dans les montagnes il s'élève ou s'abaisse, s'épaissit ou s'éclaircit aussi promptement qu'on lèverait ou baisserait un rideau ; tout à coup, dis-je, nous voyons, et comme par enchantement, sous nos pieds, à une grande profondeur, un lac superbe dont les eaux, d'une couleur ravissante, contrastent admirablement avec les tristes sommets brumeux qui nous environnent. Nous sommes suspendus en quelque sorte sur ce beau lac[1], tant nous nous sommes avancés imprudemment; mais l'imprudence, qui de nous y songeait?

« Enchantés de cette vue inattendue, nous oublions presque notre triste situation; l'espérance reprend ses droits, mais un instant seulement : nos guides reviennent, heureux aussi de cet instant qui leur a fait voir la route périlleuse sur les hauteurs escarpées qui bordent le lac d'Oncet : il faut y passer les chevaux ; comment faire? A peine osons-nous hasarder nos pas sur ces pentes dangereuses où les rochers anguleux et élevés offrent des dangers continuels ; il faut l'entreprendre cependant, ou refaire de nouveau la route déjà parcourue dans laquelle le brouillard doit inévitablement nous égarer. Jean, Jean le contrebandier le plus valeureux de Luchon,

[1] Le lac d'Oncet.

s'anime des difficultés qui se présentent : il ne se pardonnerait pas de céder à un obstacle ; il nous confie la garde des trois chevaux, s'empare du quatrième, qui lui résiste à la vue du passage qu'on veut lui faire franchir. Mais l'impérieuse voix du maître le domine ; il cède en tremblant ; Pierre saisit la bride, Jean saisit la queue, et la pauvre bête ainsi soutenue, craintive ou enhardie aux accents de son maître, avance un pied, puis l'autre, laisse glisser ceux de derrière sur les mêmes traces, calcule, choisit des niveaux dans cette pente rapide, rocailleuse et suspendue sur l'abîme ; elle suit le maître qui la guide, va souvent mieux que lui, et compte sur l'apppui secourable de Jean, qui s'attache à sa queue pour empêcher les chutes. On ne saurait croire de quel secours on est à ces pauvres bêtes en les soutenant ainsi.

« La première fois que je vis descendre les guides, s'attachant de cette manière à la queue de leurs chevaux, je pensais qu'ils voulaient se faire aider dans leur marche par la marche du cheval ; mais quand ils me dirent que c'était ainsi que, pendant l'hiver, et dans ces horribles chemins qu'à peine nous avions pu franchir dans la belle saison, ils parvenaient à les faire passer sans accident avec une charge énorme, j'avoue que je ne pus m'empêcher de rire du moyen qu'ils ont imaginé, et mes jeunes compagnons de voyage, qui s'en sont égayés encore davantage, se réjouissaient presque de trouver un mauvais pas pour exercer l'adresse des montagnards sur la queue de leurs chevaux.

« Les nôtres furent tous passés de la même manière ; nos guides eurent une peine épouvantable ; mais enfin ils sortirent vainqueurs d'une entreprise qui, à l'avenir, sera le noble sujet d'une des histoires qu'ils aiment autant à raconter que le voyageur à entendre. Nous aperçûmes sur un rocher du myosotis d'une si belle couleur que nous nous hasardâmes, comme le chamois ou l'isard, à gravir le roc pour l'aller cueillir ; c'était le premier que je voyais si grand, si beau, si coloré....

« Le brouillard, s'élevant, s'abaissant, nous cachait, nous montrait tour à tour le lac. Nous y descendîmes, et assis un moment à l'abri du vent, au bas d'un tertre de gazon, nous déjeunâmes, charmés d'avoir joui de la vue de ce beau lac, placé à la base du pic du Midi. Nous étions en face de lui, nous le savions au moins, mais nous ne pûmes l'apercevoir.

l'épaisseur du brouillard ne laissait rien découvrir. Nous voyions les vapeurs se former en colonne blanche et descendre ainsi sur le lac ; puis elles changeaient de formes, elles variaient à chaque instant. Nous vîmes avec intérêt ce spectacle, mais il nous dérobait l'objet de nos vœux, et bientôt, le froid nous saisissant, nous commençâmes à descendre pour nous rendre à la route de Baréges, non sans jeter un dernier regard de tristesse sur ce beau pic du Midi, pour lequel nous avions bravé tant de fatigues, et qui nous échappait, comme la plupart des biens que promet l'espérance.

« Nous descendîmes à pied pendant trois heures environ. De ce côté, la route est beaucoup plus facile que lorsqu'on monte en venant de Bagnères-de-Bigorre, et ce doit être un charmant but de promenade pour les *buveurs* de Baréges. » (*Voyage dans les Pyrénées en* 1818.)

On ne doit pas s'étonner de voir figurer aussi parmi les curieux qui ont exécuté cette ascension Mme la duchesse de Berry, quand on l'a vue gravir la brèche de Roland.

Après avoir préféré, pour le voyage au pic du Midi, la relation de Mme de l'Épine à celle de M. Ramond lui-même, nous allons recourir à ce dernier pour le complément de l'excursion, en partant avec lui du lac d'Oncet, qu'il nous apprend être à 640 mètres au-dessous du sommet. « Il a, dit-il, 500 mètres de long, sur 300 de large. Des rochers escarpés, que visitent seulement l'isard et son agile chasseur, l'enferment au couchant. Un de leurs ravins, le plus profond et le plus déchiré de tous, conduisait de la région des nues au niveau de ses eaux une vaste lavange qui s'appuyait sur la glace dont une grande partie de sa surface était encore couverte....

« A l'opposite, c'étaient au contraire de petits vallons d'une fraîche verdure. En face, le pic s'élève rapidement en un beau cône, et au midi la vue s'étend jusqu'aux pics de granit dont les bases ferment de ce côté l'enceinte de la vallée de Bastan... Les fleurs d'un gazon court et vigoureux, nouvellement découvert par les neiges, me rappelaient les hautes vallées des Alpes et leurs pâturages. L'air était tranquille et parfumé par la lauréole odorante qui commençait à fleurir, car les jours de la canicule sont le printemps de ces lieux.... Mes compagnons ne pouvaient plus me suivre.

Bientôt, leur abandonnant mon guide, je gravis seul et en droite ligne vers la cime. Je l'atteignis en peu de temps, et du bord d'un précipice effroyable, je vis un monde à mes pieds.

« Le confus amas des rochers méridionaux qui jusqu'à ce moment avaient emprisonné ma vue et fatigué ma pensée se courbait derrière moi en un vaste croissant, et portait désormais ses hauteurs supérieures à cette distance d'où la grandeur cesse d'être accablante. Placé au centre apparent de sa courbure, je voyais mourir à côté de moi ses extrémités, Rien ne s'élevait plus entre moi et les plaines; je plongeais comme du haut des nuages sur leurs vallées et leurs collines, réduites presque au même niveau, et je parcourais d'un coup d'œil le Bigorre, le Béarn, le Couserans, le Languedoc même, jusqu'à ce profond éloignement où une vapeur légère, fondant les limites de l'horizon dans l'immensité des cieux, venait au secours de l'œil et ne lui laissait rien à regretter.

« Mais ce qui rappelait sans cesse mes regards, ce qui les reposait délicieusement, c'étaient les collines et les pâturages qui s'élevaient du fond du précipice vers la pente escarpée du pic, et formaient un repos entre sa cime et sa base. Là, j'apercevais la hutte du berger dans la douce verdure de sa prairie ; le serpentement des eaux me traçait le contour des éminences; la rapidité de leurs cours m'était rendue sensible par le scintillement de leurs flots. Quelques points surtout fixaient mon attention : je croyais distinguer le troupeau et reconnaître le berger, qui peut-être regardait planer sur sa tête l'aigle que je voyais, bien au-dessous de moi, décrire de vastes cercles dans les airs.

« Le lieu même où je me trouvais n'eut que mon dernier regard. J'avais épuisé le peu de force que se trouve l'homme qui veut contempler la nature dans son immensité, lorsque je considérai mon étroite station ; lorsque je vis que sur cet âpre rocher tout n'est pas débris, et que les feuillets hérissés du dur schiste qui le compose protégent de la verdure et des fleurs contre la froidure et les ouragans de cette haute région; le carnillet-moussier *(silene acaulis)*, riante parure des rochers élevés, et deux ou trois pieds d'une gentiane *(gentiana verna)* qui se plaît dans les lieux que la neige couvre longtemps et qu'elle abreuve sans cesse, fleurissaient exilés sur cette cime déserte. Quelques insectes bourdonnaient à l'en-

tour; un papillon même, parvenu à cette hauteur par les pentes méridionales, voltigea un moment d'une fleur à l'autre, mais bientôt, emporté vers le précipice, il confia sa frêle existence à l'immense océan de l'air.

Je me recueillais plutôt que je ne me reposais, et je respirais la paix avec l'air pur de cette région, lorsque mes compagnons arrivèrent et me rappelèrent à l'objet de mon voyage. Tandis qu'ils jouissaient à leur tour de ce spectacle, qui fait oublier toutes les fatigues, j'examinai les montagnes méridionales. Plusieurs rangs s'élèvent en amphithéâtre depuis le pic du Midi jusqu'aux frontières de l'Espagne. Ces montagnes sont réunies en groupes distincts. Un pic aigu et neigé domine celui de ces groupes qui est le plus voisin du pic du Midi et de la vallée de Bastan. Ce pic est désigné dans la grande carte des Pyrénées, mais il n'y est pas nommé. Les habitants du pays l'appellent *Neouvielle*, Vieille-Neige. Un autre, dont je n'ai pas fixé le nom, paraît dominer un autre groupe situé au couchant du premier, à peu près sur la même ligne et au même degré de l'amphithéâtre universel. Derrière ces groupes s'élèvent des groupes bien plus considérables, et dont les dominateurs forment la crête même des Pyrénées, et la séparation des deux royaumes. C'est là qu'à plus de 32,000 mètres de distance on voit en face les *tours du Marboré* si remarquables par les formes émoussées qu'elles doivent à la disposition de leurs assises. *Vignemale* se montre à l'ouest, entouré de nombreux acolytes; le *Mont-Perdu*, que l'on peut considérer comme appartenant au Marboré, dont il est le sommet le plus élevé, paraît à l'est, où il domine tout ce qui l'environne; et plus loin on distingue, comme une accumulation confuse, la masse respectable des monts que traverse le port de la *Piz*, et qui sépare la vallée d'Aure de l'Espagne.

« Mes compagnons s'étaient reposés une heure au sommet du pic, lorsqu'ils me proposèrent de le quitter. Nous descendîmes rapidement jusqu'à la Hourque des Cinq-Ours, petit plateau qu'on rencontre entre la cime et le lac. C'est le point où le vallon qui s'élève du fond de la vallée de Campan au sommet du pic rencontre celui par lequel nous l'avions monté, et c'est le lieu où, en 1748, M. de Plantade, âgé de soixante-dix ans, mourut subitement à côté de son quart de cercle et dans les bras de ses guides. Nous trou-

vâmes ici un chasseur. L'isard fréquente cette région : c'est le chamois des Pyrénées. Je l'ai trouvé plus petit et d'une couleur plus claire que celui des Alpes, et si j'en juge d'après ce que les chasseurs m'ont rapporté de ses mœurs et de la manière dont ils le poursuivent, il est aussi moins fort et moins agile.....

« En près de trois quarts d'heure, à compter de notre départ de la cime, nous étions au bord du lac. Nous nous y reposâmes sur le gazon parfumé. La chaleur était brûlante. Des moutons dispersés sur ces pâturages se reposaient aussi, les uns à l'ombre des rochers, les autres sur la neige; les bergers les surveillaient du haut d'un énorme quartier de roche sur lequel ils étaient couchés.....

« Des bords du lac nous nous dirigeâmes vers ces hauteurs septentrionales de la vallée de Bastan, que nous avions parcourue en montant au pic; mais nous nous tenions encore plus haut, et je menai mes compagnons vers les cabanes les plus élevées de cette contrée. J'en connaissais le berger, et nous y devions trouver du lait. Le lait des Pyrénées est aussi inférieur en qualité à celui des Alpes qu'il l'est en quantité; mais celui que nous trouvâmes ici était, par sa délicieuse fraîcheur, le plus agréable breuvage que nous pussions désirer. Les bergers tiennent leur lait à l'abri des chaleurs très-vives qui se font sentir pendant quelques heures du jour sur les pentes méridionales de leurs montagnes, en plongeant les vases qui le contiennent dans le courant d'eau le plus voisin. Ils y pratiquent un réservoir destiné à cet usage. Les vases, plongés dans le courant, et tenus à l'abri du soleil par des tables de pierre qui couvrent le reservoir, se trouvent dans une température si froide qu'elle semble excéder de peu le terme de la congélation. Ces vases sont de bois de pin et d'une seule pièce. De grandes cuillers de même bois, et parfaitement semblables à celle que les bergers suisses emploient, nagent à la surface du lait, pour servir au besoin. Les réservoirs sont ordinairement placés fort loin des huttes et abandonnés à la foi publique; mais pour un étranger, tout cela est si bien caché, qu'il passe pardessus sans en soupçonner l'existence. »

Le *pic du Midi de Bigorre* a 2,935 mètres de hauteur absolue.

L'ascension du pic du Midi présente autant de facilités

que d'agréments; elle attire chaque année un grand nombre de touristes, qui souvent y reviennent l'année suivante.

Cette ascension s'accomplit en 14 à 15 heures, aller et retour; moitié du trajet à cheval, l'autre moitié en chaise à porteurs. — 1 guide, 5 fr.; 1 cheval, 5 fr.; 4 porteurs à 8 fr. l'un : total, 42 fr.

7. *Les plantes.—Pic d'Asblancs.—Lac de Lhéou.*

Les autres monts du Bastan[1], tristes et repoussants par leur nudité, auront encore de l'intérêt pour ceux qui voudront s'élever jusqu'à leurs âpres cimes. Le botaniste qui a besoin de ménager ses forces pourra aller sur le Casaou d'Estibe au-dessus de Betpouey, premier gradin du Bugaret, faire une ample moisson de plantes sous-alpines; mais plus heureux celui qui, dans les premiers mois d'été, pourra escalader les hauteurs d'Ereslide ou d'Asblancs, parées alors de tout l'éclat du printemps.

Le mois de juillet est l'époque de l'année la plus favorable pour voir dans leur parure les hauteurs du Bastan. Les beaux panaches de la grande saxifrage, et les touffes rouges des primevères alpines, ornent tous les rochers. Dans les lieux humides, autour de la saxifrage aquatique et de la simple parnassie, se groupent les pédiculaires, les grassètes et les bartsies, dont les corolles pourprées contrastent avec le blanc pur des premières ; et sur toutes les pentes du milieu, des arbousiers et des genièvres qui à chaque pas répandent en l'air des nuages de pollen, au-dessus des arniques au disque doré, et des élégantes anémones, les grandes gentianes montrent de loin leurs verticilles jaunes, auprès du vératre, qui, fier d'être la plus haute plante des montagnes, balance orgueilleusement ses longs thyrses verts. Mais la plus aimable de tout ce cortège de la Flore des hauts lieux, celle qui, pareille à la vertu modeste, semble vouloir se dérober aux regards, ou plutôt à la beauté coquette qui ne se cache à demi que pour exciter à la chercher, c'est la rose des Pyrénées, dont le vif incarnat brille sous le gazon. Si elle est la plus humble des roses, elle peut du moins le disputer en éclat à la plus belle de ses sœurs. Combien, d'ailleurs, n'est-

[1] *Les Pyrénées*, par M. Chausenque.

elle pas dédommagée de son humilité par une faveur précieuse que la nature accorde à elle seule, par le privilége fabuleux d'être sans épines. Cette fleur charmante, qu'un axiome de morale nous présente comme chimérique, dont le vulgaire ne parle que comme d'un être imaginaire, ne se trouve jamais en effet dans l'atmosphère épaisse et corrompue des plaines. C'est aux cimes des Alpes ou des Pyrénées que, pour la cueillir, il faut s'élever à travers mille fatigues, dans ces régions éthérées où l'on ne respire qu'un air pur, où l'âme ne se nourrit que de hautes pensées. De quels moyens la nature ne se sert-elle pas pour se dévoiler à ceux qui l'observent? et n'est-ce pas une grande leçon qu'elle a voulu nous donner?

De quel plaisir fut pour moi sa première découverte! C'était sur la Piquette, non moins célèbre à Baréges par la variété de ses minéraux que par le grand nombre de ses plantes. Par une belle matinée de juin, j'y montai avec quelques curieux. Après une station obligée à la jolie fontaine qui découle de ses premiers rochers, nous entreprîmes étourdiment d'escalader en droite ligne la montagne, là où, jusqu'à la cime, elle est d'une forte inclinaison, sans nul point de repos. De longues arêtes la partagent régulièrement en plusieurs couloirs herbeux où l'on gravit en s'aidant des mains autant que des pieds, au-dessus de précipices de plus en plus approfondis. Après un ressaut scabreux, nous nous trouvâmes à la base d'un nouveau couloir, plus large et moins rapide, dont l'aspect nous enchanta : ce ravin, depuis longtemps en repos, avait pris la forme d'un berceau de verdure où quantité de plantes étaient dans tout l'éclat de leur floraison. Les myosotis, les petites gentianes et les centaurées ressemblaient à des saphirs sur le gazon à côté des renoncules et des anémones blanches ou soufrées; et les aconits, les benoîtes, les arniques, opposaient l'or de leurs pétales au rose vif des silènes et des thymélées dont le parfum suave dominait. Mais la reine de ce parterre alpestre, c'était la rose des Pyrénées : quoique à demi cachée sous l'herbe, elle y brillait parmi les autres fleurs; les yeux se plaisaient à l'y chercher, et s'y reposaient avec charme.

C'est le seul lieu des environs de Baréges où j'ai trouvé la renoncule *thora*, petite plante remarquable en ce qu'elle

n'a qu'une feuille et une fleur jaune, et par sa qualité vénéneuse dont les peuples du Nord faisaient, dit-on, usage pour empoisonner leurs flèches; mais ici la nature avait mis le remède à côté du mal, en la faisant croître auprès de l'aconit *anthora* qui, quoique vénéneux lui-même, passait pour son contre-poison, ainsi que son nom l'indique. La Piquette, faisant partie d'un chaînon de transition, premier revêtement de l'axe granitique, est la mine d'où sortent la plupart des cristaux que les montagnards vendent aux étrangers. J'y ai recueilli, outre le cristal de roche, l'amianthe, l'asbeste et la chlorite qui y sont très-communes; l'axinite ou schorl violet, le thallite ou schorl vert, la prehnite, l'adulaire, la stilbite, les grenats noirs, rouges et blancs, et plusieurs autres espèces; mais leurs gîtes, toujours dans les flancs de ces longues arêtes, sont très-dangereux à atteindre. J'y ai vu éprouver des impressions très-fortes de vertige, entre autres à M. de Fayole, que j'y avais conduit, et qui, couché à plat et les yeux fermés, me demandait encore de m'asseoir sur lui pour l'empêcher de rouler; et des effets de la raréfaction de l'air qui m'étonnaient à moins de 2,600 mètres, tandis que les mêmes individus en étaient exempts sur d'autres points plus élevés. Le sentiment d'un péril presque constant en était sans doute la cause. De sa cime, qui plonge sur les régions désolées d'Escoubous et d'Aigueeluse, on a d'ailleurs les mêmes vues que de l'Ayré, excepté sur Néouvieille, dont on découvre une moins grande étendue, à cause du pic d'Escoubous qui en cache une partie.

Le pic de Lavas Blancs ou d'Asblancs, qui domine Baréges au nord, d'où descendent comme du ciel ces terribles lavanges qui le menacent chaque printemps d'une destruction totale, présente aussi aux curieux un champ fertile d'herborisations et une vue qui ne le cède qu'au pic du Midi. Impatient de sortir du triste ravin des bains, je montais avant le jour les étroits sentiers sans cesse effacés sur ses flancs, et je me reposais en foulant les prairies de Couratgé, à l'heure où la terre se dégage des ténèbres, et où le diligent montagnard commence à animer ces plateaux. Plus haut, les pentes sont abandonnées au parcours; la fatigue y commence, ainsi que les plaisirs du botaniste ami des fleurs sauvages. Au bout d'une heure on se trouve à la naissance des deux ravins profonds qui vomissent les lavanges. Ces ornières profondes,

dont est sillonnée la montagne, s'évasent en entonnoir, et c'est de là que partent les premières pelotes de neige qui, croissant dans leur chute de masse et de vitesse, vont tout écraser au fond. Ce qui peut donner une idée de la puissance de ces éboulements tombés d'une hauteur de 2,600 mètres, c'est la violence de l'air qu'ils chassent devant eux. La dernière fois que la maison Ducos fut détruite, on trouva des meubles et d'autres objets assez haut dans les bois, sur la pente opposée. Ainsi, avant le choc même de l'avalanche, la maison avait été renversée, et ses débris dispersés comme par l'effet d'une trombe.

Dans un des vallons supérieurs, moins rempli de verdure que de pierres et de neige, était un troupeau. A sa couleur fauve, à ses formes lestes j'y distinguai un isard paissant tranquillement avec les moutons, loin des chiens et des pasteurs. Dès qu'il m'aperçut, il partit comme l'éclair. Sa course n'était qu'une suite de bonds précipités, et en peu d'instants il fut hors de vue. Une autre fois, pendant que je m'y reposais, un vautour vint se percher sur une pointe de roc au-dessus de ma tête. Immobile, respirant à peine, je contemplai longtemps ce tyran des airs, qui ne se plaît que sur les hauteurs inhabitées, où il vient dévorer à loisir sa proie. Je vis sa tête chauve, son fort bec, ses serres redoutables, et ses grandes ailes qu'il étendait en s'épluchant au soleil. Les vautours des Pyrénées sont moins grands que les lemmer-geyers des Alpes, qui sont probablement de la même espèce, à la couleur près, que les condors des Andes; ces derniers atteignent jusqu'à onze pieds d'envergure, et paraissent avoir les mêmes mœurs. Ces terribles oiseaux, plus grands et plus forts que les aigles, n'habitent que les parties désertes des plus hautes chaînes du globe, où ceux-ci se montrent rarement. Dans les Andes le séjour ordinaire des condors est entre 3,200 et 6,000 mètres; mais ils parcourent tous les climats et s'élèvent à une grande hauteur dans l'atmosphère. Ce sont probablement les animaux qui peuvent à leur gré (sans être poussés de force par les courants ascendants, comme il arrive aux insectes) s'éloigner le plus de la terre, et vivre dans ces couches supérieures où l'air est prodigieusement dilaté.

A la suite de l'isard, j'atteignis les dernières roches, et bientôt je couronnai le pic lui-même. Un ciel serein m'avait

fait espérer une belle vue de la plaine, mais elle était cachée sous une étendue sans bornes de vapeurs immobiles et mamelonnées; désappointement qui arrive souvent, et que rien du fond des vallées ne peut faire prévoir. L'aspect des montagnes était très-beau, quoique beaucoup moins étendu que celui du pic du Midi. A l'ouest, dans un roc énorme, à ma hauteur, était la profonde coupure du Pène-Taillade, un des plus étranges passages des Pyrénées; et sous le pic, le petit lac de Lhéou, se déversant de sa haute plate-forme dans le vallon de Baudéan, me montrait ses eaux tranquilles et les molles pelouses qui l'entourent

Sur le petit espace de la cime où je reposais, avait poussé une touffe de l'armoise des rochers dont l'odeur aromatique est des plus suaves. C'est une des plantes que les bergers suisses appellent *génipi*, qui pour eux ont toutes les vertus. La fatigue d'une longue ascension eût suffi pour rendre le repos bien doux, et je jouissais en même temps d'un spectacle toujours beau dans son étrangeté. A demi couché près de l'armoise, j'en respirais les parfums avec un air vif et tonique, tandis que mes yeux erraient sur les pics et sur les neiges, depuis celui du Midi jusqu'aux noires murailles de la Brèche, ou à la coupole aérienne du mont Perdu; depuis les cimes brillantes de la Garonne, visibles par l'ouverture du Tourmalet, jusqu'aux fleurons inaccessibles de Vignemale. Toutes ces masses, où le temps s'exerce sans relâche, plus ou moins élevées que mon horizon, je me les représentais comme les restes d'un long plateau, soulevé par la puissance sans limite des fluides souterrains, et dès le premier jet ébauché dans ses formes; attaqué ensuite par les météores et les eaux qui n'ont cessé de sillonner ses flancs, d'approfondir ses vallées et d'aiguiser ses mille pics. Si je portais mes regards sur cette mer mamelonnée qui des bornes de l'horizon s'avançait jusqu'à moi, j'étais comme un naufragé sur une côte inhospitalière et sauvage, où rien ne m'annonçait la présence ni les secours de mes semblables; puis, la face tournée vers le ciel, je m'abandonnais à une rêverie vague, où je repassais confusément cette foule d'impressions qui s'étaient succédé. Si le sentiment de ma position sur un pic sourcilleux s'affaiblissait par moments, la vue des glaces de Néouvieille, ou de la pointe du Montaign environné de vagues aériennes, ranimait mes singulières sensations, et je

me plaisais à retomber de nouveau dans une méditation sans but comme sans objet défini.

Du lac de Lhéou où j'étais descendu, repassant la crête par une petite brèche à l'est, je repris le chemin du Bastan par ce long contrefort dont la butte de Sers est le premier degré. D'un plateau herbeux où les vérâtres, l'ellébore des anciens, croissent à hauteur d'homme, j'eus une rare vision: les nuages de la plaine avaient pénétré dans les vallées, et en flocons isolés rampaient dans les fonds. Le soleil s'abaissait à ma droite, et à gauche mon ombre se projetait sur un de ces nuages, où j'aperçus un iris formant le cercle entier, excepté au point le plus près où il était interrompu par l'ombre de mon corps prolongée jusqu'au centre. Saussure en a vu un semblable du haut du Salève. Ce n'est que dans les montagnes qu'on peut voir des iris entiers; et il est rare que le soleil, l'observateur et le nuage soient dans les situations relatives nécessaires pour produire cet effet d'optique.

Hauteur.—Col du Tourmalet, 2,252 mètres.

Géologie.—Un dépôt de schiste micacé s'étend depuis la vallée d'Aure jusqu'à celle de Cauterets; il commence à peu près au pic d'Arbizon et passe au nord de Néouvieille, en décrivant un vaste contour autour de cette protubérance granitique. Il constitue le *cau d'Espada*, le *Tourmalet*, le *pic du Midi en Bigorre*, le *pic de Montaigu*, et toutes les montagnes qui bordent, soit au nord, soit au sud, la vallée du Bastan, où sont situés les *bains de Baréges;* car le schiste argileux et le calcaire alternent avec du feldspath compacte et du quartz, lesquels composent les pics nommés le *cau d'Espada. la campana de la Vaque*, *Ceubère, pic d'Ereslids, pic de Bergons*, tous situés sur le côté méridional de la vallée du Bastan.

De la vallée du Bastan ce terrain passe dans la grande vallée de Baréges, où on le trouve depuis au-dessous de Luz jusqu'à la petite vallée de Pragnères. Il y est composé particulièrement de schiste argileux, souvent quartzeux, et de calcaire.

De cette vallée il doit se prolonger dans la vallée de Cauterets; je ne l'y ai pas vu moi-même; mais, d'après les observations de M. Picot de La Peyrouse, on trouve dans le quartier de montagne nommé *la Peyrere,* près de Cauterets, les mêmes roches qui constituent les montagnes de la vallée du Bastan. (M. Charpentier.)

8. Néouvieille.

Cette ascension présente tant de difficultés et de fatigues, que nous ne pouvons la conseiller qu'aux touristes intrépides et doués d'un tempérament robuste. Il faut se mettre en route avant le jour, prendre un guide expérimenté et emporter des provisions, car l'excursion emploiera la journée entière, dont huit heures environ pour atteindre le col.

De ce col on jouit d'une vue magnifique sur la vallée d'Aure. Plusieurs petits lacs rompent la monotonie des neiges éternelles et des glaciers qui couvrent les flancs de la montagne. Le grand pic est inaccessible; il est élevé de 3,154 mètres au-dessus du niveau de la mer.

9. Le pic de Saint-Justin.

Ce rocher, assez curieux, se trouve sur votre gauche, lorsque vous arrivez à Baréges.—On fait cette excursion soit à pied, soit à cheval, soit en chaise à porteurs.—Aller et retour en 2 à 3 heures —Un cheval, 3 fr ; deux potteurs, 6 fr.

ROUTE 18.

DE PIERREFITTE A CAUTERETS.

1 myr.

Gorges de Cauterets.—Cauterets; séjour, manière de vivre, etc. —Bains —Géognosie.—Géologie.—Études d'artiste.

La route qui conduit de Pierrefitte à *Cauterets* commence à droite de celle de Luz, derrière l'auberge de Pierrefitte, et franchit par des rampes bien ménagées l'élévation subite et considérable que prend au-dessus de la vallée principale cette gorge sauvage et resserrée. Le chemin taillé à pic, et quelquefois en surplomb aux flancs schisteux des montagnes de droite, s'élargit bientôt, tout en suivant la rive gauche du gave, dont on aperçoit les eaux bouillonnantes à travers le feuillage épais des noyers, des frênes, des aunes et des til-

leuls. La rive droite, formée par les flancs de la montagne de *Soulom*, offre çà et là au milieu des rochers qui les festonnent de verdoyantes prairies ornées de bouquets d'arbres et de quelques métairies. — A mi-chemin de Pierrefitte à Cauterets, la route passe, au moyen d'un pont en bois fort insignifiant, sur la rive droite du torrent et au pied de la butte du Limaçon; à gauche vous apercevez une assez jolie cascade.

La *butte du Limaçon*, dit M. Lemonnier, est formée par un double éboulement de rochers calcaires, séparés des montagnes de droite et de gauche, et dont les débris forment une sorte de chaos au milieu duquel mugit le gave; un bloc surtout attire l'attention du voyageur par sa masse et sa position presque verticale au milieu des eaux qui, en cet endroit, forment plusieurs chutes d'un bel effet. Le ravin qui près de là, descend des hauteurs déchiquetées de *Cabaliros* mérite aussi un coup d'œil pour sa sauvage et affreuse beauté.

L'industrie humaine a bien aussi quelques moments d'examen à réclamer des voyageurs. C'est elle qui, près de Pierrefitte, a suspendu la route sur de simples saillies, et qui a fait sauter, au moyen de la mine, ces quartiers de roches devenues vacillantes, faute d'appui, et qu'il a fallu soutenir par des murs de pierres sèches.

Au delà du Limaçon, la gorge devient plus spacieuse; en même temps le gave s'éloigne de la route; les champs ensemencés et les tertres couverts d'habitations deviennent plus fréquents; enfin apparaît l'étroit et pittoresque bassin de Cauterets, formé par la réunion du *Campasque*, descendu en bondissant des montagnes de droite, avec le gave de Cauterets, formé au sud par les eaux des gaves de la vallée de *Marcadaou* et de la vallée de *Lutour*.

Gorge de Cauterets.

La gorge qui conduit de *Pierrefitte* à *Cauterets* offre bien des beautés: mais la nature s'est plu à les tempérer par une grande végétation, partout où elle a pu l'asseoir. Ces beaux arbres, mêlés à l'escarpement des montagnes et au bruit du gave, jettent de la vie dans ce tableau, sans le rendre moins frappant.

Les naturalistes ne perdent pas leur temps dans cette

gorge. M. Pasumot y a remarqué entre autres choses des bancs de schiste argileux, rougeâtre et traversé de veines quartzeuses; des couches d'ardoises argileuses, des pierres à chaux feuilletées. Quant au voyageur, il trouve une route facile, ombragée de frênes, d'aunes, de tilleuls, etc ; du silence, de la fraîcheur, de belles eaux, des montagnes attrayantes; enfin un torrent non moins impétueux que le Bastan, dans lequel il se précipite souvent avec fracas.

La facilité du chemin, moins incliné que dans les autres gorges, la solidité des ponts, les corniches en général garnies de parapets, et tant d'autres choses que l'on y peut considérer, soit à pied, à cheval, soit en voiture, disposent aux plus douces émotions, et jettent dans les âmes quelques-uns de ces longs souvenirs qui font le charme du reste de la vie[1], en sont la ressource la plus certaine. L'homme en effet n'existe avec plaisir que par la mémoire de ces actes réfléchis; autrement, quelle qu'en soit la durée, ce n'est plus la vie, ce n'est que du temps.

Pendant trois heures au moins que dure ce trajet, on ne se hâte point d'arriver. On marche sans impatience, parce que tout plait assez à chaque pas pour ne désirer que la continuation des mêmes aspects qui en rappellent d'autres, qui multiplient les jouissances du sentiment et de l'imagination.

On arrive vers le milieu de cette gorge, qui, comme toutes les autres, se ressent de son origine; mais le plus souvent des buis, des sapins et des arbres de toute espèce y voilent les destructions successives qui s'y sont opérées. On remarque une *marbriere* que l'on exploite pour construire des maisons éparses sur les coteaux et dans le bassin de Cauterets. On est charmé d'apprendre que la plupart de ces riants domiciles entourés de bosquets, de jardins sans clôture, et qui annoncent de l'aisance, appartiennent aux montagnards.

[1] « Le pittoresque en grand disparaît sans doute avec les granits, les schistes, les glaces et les sapins; mais la nature n'en est pas reduite à cela pour être belle. Quand elle se dépouille de cet air de grandeur, elle devient ordinairement plus douce, elle se familiarise avec nous; nous admirons moins, nous sommes moins remués; mais nous en jouissons plus à notre aise. »

(De Luc, p. 337.)

Le haut de cette gorge, élargie de part et d'autre par deux torrents continuels, montre enfin dans son bassin silencieux Cauterets, bien situé, joliment bâti. Moins élevé que Baréges, la température y est plus douce, l'aspect infiniment plus agréable. L'air pur et balsamique qu'on y respire, les eaux qu'on y voit de tous côtés s'élancer en cascades, sourdre en fontaines jaillissantes, rappellent le séjour tranquille des champs élyséens.

CAUTERETS.

Hôtels : De France, chez Derrey père ; — des Princes, chez Derrey fils ; — du Lion d'Or, chez Cazenave ; — des Ambassadeurs, chez Pagès ;—de l'Europe, chez Pradet.

Maisons et Pensions : Bély, Biasson, Bérot, Bordenave, Borden, Camus, Cazenave, Couloume, Danos, Duboureau, Flurin, Managau, Lafont, Larrieu, Latapie, Latour et plusieurs autres.—Ces maisons sont toutes situées sur la place, dans la rue principale, dans la rue Saint-Martin et dans celle de la Raillère.

Restaurateurs : Derrey père, Derrey fils, Cazenave, Pagès, Pradet.

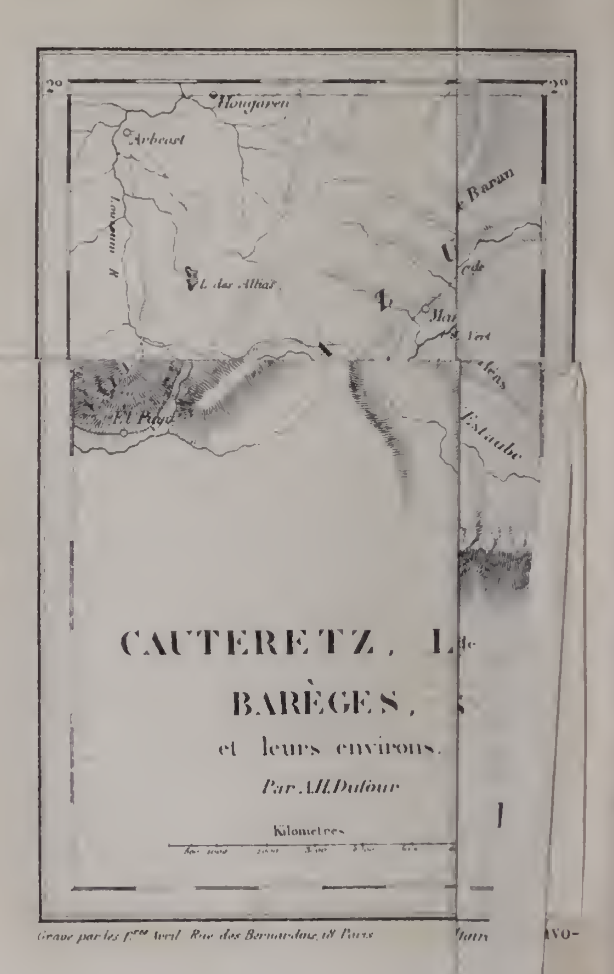
Cauterets est un joli bourg dans un vallon solitaire entouré de forêts ou croît le sapin ; il est bien bâti, a d'élégantes maisons où le marbre a été prodigué ; il a une population de 1,300 âmes environ.

Les nouveaux alignements donnés aux constructions qui s'élèvent chaque jour ont entièrement changé l'aspect des rues de Cauterets, naguère encore si étroites et si sombres; aujourd'hui les 300 et quelques maisons dont se compose ce bourg sont en général bien construites et éclairées par de larges fenêtres. Ces nouvelles maisons, dit M. Lemonnier, sont fort élevées, interceptent le peu de lumière et de soleil que les montagnes y laissent descendre; d'où résulte pour cette petite cité un air de tristesse que le mouvement continuel des étrangers ne saurait entièrement dissiper. Les habitations sont généralement bien tenues à l'intérieur, quelques-unes mêmes sont meublées avec luxe.

Il pleut souvent à Cauterets, et les brouillards y sont fréquents ; aussi le climat de cette localité est-il moins favo-



CAUTERETZ, LUZ,
BARÈGES,
et leurs environs.
Par A.H. Dufour.
Kilometres
2°30'
ARGELÈS
PYRÉNÉES
ESPAGNE
Cauteretz
LUZ
BARÈGES ou Baretge
Pic de Gabisos
Pic du Midi d'Azun
Gave d'Azun ou d'Arrens
Vallée de Labat-de-Bun
Pic de Cabaliros
Pic de Viscos
Côte du Limaçon
Gave de Bareges
Pic Peyrénère
Pic Maillarden
Pic Perraute
Pic de Pé de May
Pic Péguère
Pic du Bois
Pic de Bergons
Pic d'Ardiden
Pic de la Basse
Pic de Gaube
Pic de Lanze
Pic de Sangue
Pic Monferat
Pic de Sedres
Pic Blanc
Pic Mantié
Pic Fourchette
Pic Astizona
Pic de Lavas Blancs
Pic d'Ayre
Pies Porcabora
Mt. Cambalès
Houtquette d'Arrens
Pene d'Aragon
Pont de Fouty
Mt. Peterneille
Pouey Mourou
Petit Pic
VIGNEMALE
Montagne d'Ossoue
Gavarnie
Brèche de Rolland
Pt. de Bouchara
Mt. MARBORÉ
Mt. PERDU
Vallon de Trimbareille
Trimbareille
Pragnères
Gèdre
Mt. Saussa
Mt. la Basset
Mt. Brada
Mt. Bugaret
Vallée d'Heas
Vallée d'Estaube
Vallon de la Juste
Hourquette de Baran
St. Sauveur
Mt. Pouey Aspé
les Agudes
Mt. Aubiste
Mt. Pechinera
Vallée du Marcadau
Mt. Pourgadun
Gravé par les frères Avril, Rue des Bernardins, 18 Paris
Lith. Kaeppelin Quai Voltaire 15 Paris



Arbeost
L. das Allias
Baran
Mar
Vert
Estaube
CAUTERETZ, L
BARÈGES,
et leurs environs.
Par A.H. Dufour
Kilometres
Gravé par les Fres Avril Rue des Bernardins, 18 Paris

rable que celui des Eaux-Bonnes aux maladies de poitrine. Quand arrive le mois d'août, les matinées et les soirées sont tellement fraîches qu'il devient souvent nécessaire de prendre des vêtements d'hiver.

La saison commence en juin et finit le 31 août. Cauterets reçoit chaque année de 13 à 14,000 étrangers, et l'établissement des chemins de fer dans les Pyrénées devra doubler ce nombre.

Cauterets est élevé de 967 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le *Cercle Dupont* offre un lieu de réunion pour la lecture des journaux. Le prix de l'admission est de 15 fr. par mois et de 20 fr. pour toute la saison On y donne des bals et des concerts. Il y a du reste à Cauterets peu de société, et l'instant des repas, qui dans les autres établissements thermaux est une occasion de se voir, d'établir des relations, n'offre ici aucun de ces avantages, beaucoup de baigneurs, et les dames surtout, ne mangeant pas à table d'hôte. On y établit des promenades.

Il faut consulter un médecin en arrivant à Cauterets; on le paye ordinairement pour la cure entière.

Logement, nourriture.—Nous avons dit que les habitations étaient bien disposées, et quelques-unes même tenues avec un certain luxe.—Il y a des logements depuis 1 fr. 50 c. jusqu'à 10 et 15 fr. par jour, selon le nombre de lits, de pièces; selon l'exposition, l'ameublement, et aussi selon l'époque plus ou moins avancée de la saison. — De juillet à septembre, une chambre à deux lits, avec un cabinet, dans le meilleur quartier, coûtera, pour toute la saison, 5 fr. par jour environ.—La même chambre ne coûtera que 3 fr. environ dans les quartiers éloignés du centre.--Au début et à la fin de la saison, c'est-à-dire pendant les mois de juin et de septembre, ces prix sont moins élevés d'un tiers.

On trouve des *pensions bourgeoises* à 5 fr. par jour et au-dessous.

Nous devons ajouter que, depuis quelques années, les *maisons garnies* de Cauterets se distinguent autant par le luxe et le confortable de leur ameublement, que par les prévenances et l'activité du service.

Traiteurs à la carte et à prix fixe : on peut dîner convenablement pour 2 fr. à 2 fr. 50 c.—On pourrait, en général,

désirer plus de soins et de propreté dans le service. On mange en tout temps les fraises et les framboises de montagnes, *Saint-Savin* fouruit des pommes exquises, *Argelez* de bonnes prunes, le *Béarn* des pêches aussi belles que celles de Montmorency. La truite, le coq de bruyère, l'isard sont excellents et garnissent la table des gens riches.

Cauterets n'a, par lui-même, rien de remarquable. L'*église* est située dans un quartier malpropre et éloigné du centre des etrangers. Cette église est desservie habituellement par le curé et son vicaire, et pendant la saison par un grand nombre de prêtres étrangers qui viennent prendre les eaux. Les nouvelles constructions, dont le nombre augmente chaque jour, ont transformé ce quartier qui tend à devenir central.

Les chemins vicinaux et les routes que l'on établit en ce moment à Cauterets et dans les environs faciliteront au malade et au touriste une foule d'excursion que la difficulté ou la fatigue rendaient souvent impossibles, et auront pour résultat de rendre le séjour de cette localité plus attrayant.

Nomenclature des sources.—Analyse et propriétés.

Les eaux de Cauterets diffèrent à peine de celles de Baréges. Les mêmes principes y dominent avec un plus haut degré de chaleur; car la température des sources s'élève jusqu'à 55 degrés centigrades, en sorte qu'il faut les refroidir pour former des bains supportables. S'il y a d'ailleurs quelques légères diversités dans les doses des sels, ces diversités se sont montrées moins sensiblement dans l'expérience médicinale que dans l'analyse chimique, et, bien que les suites de blessures n'aient pas été traitées à Cauterets avec autant de concours et d'éclat qu'à Baréges, leur utilité, dans des cas pareils, n'a point été contestée.

A tous ces avantages, les eaux de Cauterets en réunissent de particuliers : un climat bien plus doux que celui de Baréges, un sol plus fidèle, une situation moins exposée et des sources si abondantes, que celles de l'est seulement suffisent pour alimenter plus de bains et de douches que Baréges et Saint-Sauveur ensemble.

Les sources sont au nombre de treize [1]. Leur chaleur varie

[1] Il y en a réellement quatorze.

depuis 30 jusqu'à 55 degrés centigrades, et leur sulfuration depuis 0 gr. 0055 jusqu'a 0 gr. 0308 de sulfure de sodium. Cette extrême diversité dans les propriétés physiques et chimiques des eaux leur communique des vertus différentes, et par conséquent fournit au médecin des ressources thérapeutiques infiniment variées. Mais à côté de ces avantages existe un grand inconvénient : c'est qu'aucune de ces sources ne jaillit à Cauterets même. Elles sont disséminées dans les environs, et quelques-unes à d'assez grandes distances de la ville. (M. le docteur CONSTANTIN JAMES [1].)

Voici le tableau des sources, d'après le *Manuel indicateur* déjà cité :

NOMS des SOURCES.	TEMPÉRATURE thermale CENTIGRADE.	SULFURE DE SODIUM par litre.
Groupe de l'Est.		
Cesar vieux	48 15	0,0303
Cesar neuf	48 00	»
Espagnols	48 05	0,0334
Pauze neuf	46 10	0,0285
Pauze vieux	45 00	0,0303
Bruzaud	40 00	0,0385
Rieumiset	30 00	»
Groupe du Sud.		
Œufs (non exploitée)	51 55	»
Mahourat	49 75	0,0124
Pre	47 15	0,0159
Raillère	38 10	0,0194
Bois	44 60	0,0140
Petit-Saint-Sauveur	33 00	0,0121
Bayard	28 50	0,0179

Cauterets possède neuf établissements de bains qui sont :

1 Cesar et les Espagnols;
2 La Raillère ;
3 Le Petit-Saint-Sauveur;
4 Le Pre;
5 Le Bois;
6 Rieumiset;
7 Bruzaud;
8 Pauze neuf;
9 Pauze vieux.

[1] *Guide pratique aux principales Eaux minérales de France, de Belgique, etc.*, 1 vol. in-8°, Paris, Victor Masson.

Sources de l'Est.

César et les Espagnols.—Ces deux sources ont leur griffon sur un point assez élevé du *pic du Bain*, et de là elles sont conduites par un aqueduc de 300 mètres, construit à fleur de terre et recouvert d'ardoises, jusqu'à l'établissement thermal. L'aménagement de ces sources est très-convenable. Dans un aussi long trajet, elles conservent à peu près intactes leurs qualités physiques et chimiques. A la buvette, César marque 42 degrés centigrades, les Espagnols, 43. — La source dite de *César* n'est pas l'ancienne de ce nom qui contribua, d'après la tradition, à la guérison du célèbre guerrier.

Le nouvel établissement des thermes forme un beau bâtiment, bien distribué, tout neuf, d'une gracieuse architecture; il contient quatre douches et vingt cabinets de bains répartis également entre les deux sources. Seulement, aux Espagnols il y a de plus qu'à César une douche écossaise. Les cabinets, au lieu d'être précédés par un simple corridor, communiquent avec une grande salle couverte, où l'air se renouvelle sans que les malades, au sortir du bain, soient exposés au froid. On a voulu, par cette disposition, donner issue au gaz qui s'échappe de l'eau sulfureuse et empêcher qu'il ne vicie l'atmosphère en s'accumulant dans la pièce où est le baigneur.

Les *douches* sont alimentées par le grand réservoir placé dans les mansardes de l'établissement. Comme la hauteur de ce réservoir est de 10 mètres, on peut donner à la chute d'eau une force considérable.

C'est la source des Espagnols qui fournit aux bains de pieds, dont on fait à Cauterets un si fréquent usage. Ces deux sources sont presque exclusivement réservées au traitement des rhumatismes, des dartres et des scrofules.

Il est à regretter qu'aucun des établissements de Cauterets, si ce n'est celui du *Bois*, ne renferme de piscine, l'expérience ayant démontré que les bains pris dans une piscine sont infiniment plus salutaires que ceux pris dans une baignoire.

Pauze neuf et *Pauze vieux.* —Ces deux sources jaillissent au haut de la montagne de *Perraute*, à laquelle est adossée l'établissement dont nous venons de parler; elles y sont

reçues chacune dans un bâtiment spécial, avec douches et cabinets de bains. La route nouvelle de Pauze permet d'y aller en voiture. Avant l'établissement de cette route, il fallait gravir un sentier tortueux et très-raide, presque à pic, et les malades devaient se faire transporter en chaise à porteurs. (M. le docteur Constantin James.)

Pauze neuf renferme dix cabinets de bains, une buvette et une douche.

Pauze vieux, situé un peu au-dessus, renferme onze cabinets de bains, une buvette et une douche.

Les deux Pauze sont à peu près employés dans les mêmes cas que César et les Espagnols; mais leur action est plus douce. Ce sont les sources auxquelles on donne la préférence dans le traitement des affections syphilitiques constitutionnelles.

C'est au-dessus de Pauze vieux que jaillit l'ancien *César*, dont l'eau se boit encore, mais ne sert plus aux bains.—Elle est surtout conseillée pour le catarrhe chronique des vieillards et certaines formes de l'asthme humide. — C'est cette eau que l'on exporte en bouteilles.

Bruzaud.—L'eau minérale qui est, à son point d'émergence, presque aussi sulfureuse que celle de *César vieux*, la plus forte de toutes, est conduite à quelques pas des thermes de la ville, dans un petit bâtiment qui contient douze cabinets de bains et une douche, dont on peut graduer la force à volonté. Elle parcourt un trajet de 180 mètres, et son aménagement est si mal ordonné qu'elle n'est plus sulfureuse à son arrivée dans les baignoires. On prescrit cette eau avec succès dans certains embarras de la circulation abdominale, surtout à la suite des fièvres intermittentes, et contre certains engorgements du col de l'utérus.—On l'administre en bains et spécialement en douches ascendantes.

Rieumizet.—L'établissement est situé près de la promenade du parc; il est disposé d'une manière élégante et confortable. La source, assez insignifiante et sans action thérapeutique sensible, n'est le plus souvent ordonnée que pour préparer le malade aux bains sulfureux.—Treize baignoires et pas de douche.

Sources du Midi.

La Raillère.—Cette source, la plus renommée de Caute-

rets et la rivale des Eaux-Bonnes, est située à plus d'un kilomètre du bourg (20 minutes), sur la route du *Pont d'Espagne*. La route en est difficile et fatigante, et les malades s'y font généralement transporter en chaise à porteurs. Toutefois, depuis quelques années le chemin a été rendu praticable aux voitures. — Huit *omnibus*, à 12 places chacun, y transportent les malades.

La Raillère est la première source sulfureuse qu'on rencontre dans la direction du midi. Tous les matins, une longue file de malades s'y rend pour boire et pour se baigner. et leur affluence augmente chaque année.

L'eau est abondante, limpide, onctueuse au toucher, d'une saveur douceâtre; sa température, de 41 degrés au griffon, est de 39 à la buvette; elle contient, par litre, 0 gr. 0192 de sulfure.

On la prescrit, comme les Eaux-Bonnes, dans les affections catarrhales et tuberculeuses des voies respiratoires, et elle exige dans son emploi les mêmes précautions et la même réserve.

Les eaux de la Raillère sont beaucoup moins actives et moins excitantes que les Eaux-Bonnes; elles renferment moins de principes sulfureux.

L'établissement contient vingt-trois cabinets de bains, une buvette, une douche ascendante et une douche descendante. Un péristyle élégant, à arceaux de marbre, orné d'une vaste terrasse, sert de promenade aux baigneurs; mais l'air vif et frais qui y règne presque constamment rend dangereux le séjour prolongé de la terrasse.

C'est à la fontaine de la Raillère que beaucoup de jeunes et jolies femmes, à l'estomac délabré, viennent chercher la santé;

Source pure où l'on puise, où l'on boit la santé;
Où la beauté, flétrie au moment d'être éclose,
Vient embellir son teint des couleurs de la rose.

Le Petit-Saint-Sauveur.—L'établissement est situé un peu au-dessus de la Raillère, d'où l'on peut s'y rendre en traversant une passerelle jetée sur le gave. Il renferme douze cabinets de bains et quinze baignoires. C'est l'eau minérale la moins chaude et la moins sulfureuse de Cauterets Elle est

utile dans certaines affections nerveuses et dans certaines leucorrhées. On ne l'emploie qu'en bains après l'avoir chauffée.

Le Pré.—Cette source est peu usitée, et seulement contre quelques affections rhumatismales légeres. L'établissement, situé plus haut que le Petit-Saint-Sauveur, sur le bord du gave, contient seize cabinets de bains et une douche.

Mahourat (mauvais trou).—Cette source jaillit en face de la cascade du même nom, à une très-petite distance du *Pré*, d'une crevasse de rochers, sur les bords mêmes du gave. Sa température est très-élevée (51 degrés cent.). L'eau de Mahourat est célèbre pour les affections de l'estomac, et elle est fréquentée constamment par un grand nombre de montagnards français et espagnols. Cette confiance populaire est parfaitement justifiée par les résultats vraiment extraordinaires que l'on constate chaque jour. Cette eau est très-légère, et quand le malade ne peut supporter celles de la Raillère, on leur associe celles du Mahourat qui en facilitent la digestion.

Cette eau ne s'emploie qu'en boisson et il serait impossible d'y former un établissement.

Près de Mahourat coule la source des *Yeux*, qui n'a point encore été utilisée.

Les Œufs.—Cette source coule à quelques pas au-dessus de la cascade du Mahourat, un peu plus bas que la source de ce nom, en descendant sur le bord du gave. Elle exhale une odeur de soufre très-prononcée, et son nom lui vient de ce qu'elle est assez chaude pour cuire un œuf (55 degrés cent.). Elle sourd dans le lit même du torrent, sous un rocher, où elle se perd dans le gave.

Dans notre précédente édition, nous regrettions que cette source, l'une des plus abondantes et des plus riches de Cauterets, ne fût point utilisée pour les bains et les douches; mais depuis lors des fouilles en ont facilité l'accès qui était dangereux, et l'eau est actuellement employée en bains dans une baraque provisoire. Nul doute qu'un établissement créé sur ce point ne soit appelé à rendre de grands services, et ne devienne pour la localité une source nouvelle de richesses,

Le Bois.—L'établissement, de petite dimension, mais joli et fort bien distribué, s'élève sur le sommet d'un rocher qui

domine la vallée. Il renferme quatre cabinets de bains pourvus de douches et deux piscines munies de douches.

La source est à 3 kil. de Cauterets, éloignement d'autant plus fâcheux qu'on y traite surtout des rhumatisants.

La découverte récente de nouvelles sources thermales nécessitera sous peu la construction de nouveaux établissements de bains, de douches et de boisson, qui feront avant peu d'années de Cauterets l'un des plus importants établissements thermaux des Pyrénées.

Règlements et Tarifs des Bains.

L'étranger, dès son arrivée à Cauterets, doit aller s'inscrire chez le régisseur, où se faire inscrire, et indiquer en même temps le bain dont il veut faire usage.

Les enfants au-dessous de dix ans peuvent se baigner, sans rétribution, dans la baignoire de leurs parents.

Le bain dure une heure, y compris le temps de l'entrée et de la sortie.

La douche dure demi-heure, y compris le temps nécessaire pour se déshabiller et se vêtir.

La boisson, prise aux sources, est gratuite.

Un bain, 1 fr.

Une douche, 1 fr.

Pour le chauffage du linge, 20 cent.

Si l'on fournit son linge, 10 cent.

Porteurs.

Aux bains Bruzaud, 30 cent.
— de la Raillère, 1 fr.
— César et Pauze, 1 fr.
— des Prés, 1 fr. 50 c.
— du Bois, 2 fr.

Renseignements. — *Librairie.* — M. Aug. Bassy, de Pau, tient ici comme aux Eaux-Bonnes, pendant la saison, un magasin de librairie, de vues, gravures et livres sur les Pyrénées; de papeterie, fournitures de bureau, d'objets de luxe et de fantaisie, d'itinéraires français et anglais, de musique, etc.

Deux *cabinets de lecture*.—Plusieurs *cafés*.

Guides.—On en compte un assez grand nombre, y compris les porteurs. Les plus recommandables sont les suivants : Baranne, Canou, Dulmo, Latapie, Pont, Sarniguet. —Un guide se paye 3 fr. par jour au début et à la fin de la saison (juin et septembre), et 5 fr. pendant les mois de juillet et d'août, sans la nourriture, qui se paye ou se donne à part. — S'il s'agit d'une petite course de 2 ou 3 heures, 2 à 3 fr. suffisent. — Un guide se paye pour le mois 45 à 50 fr. au plus, avec la nourriture; 60 à 80 fr. sans nourriture.

Chevaux.—Un cheval, par jour, 3 à 4 fr., selon l'époque de la saison, comme ci-dessus.—Au mois, selon l'époque et la qualité du cheval, de 75 à 120 fr.

Voitures.—Une voiture pour Pierrefitte et retour, 10 fr.; pour Argelez, 15 fr.; pour Saint-Savin, 15 fr.; pour Luz, 20 fr.

Chasse et *pêche*.—Presque tous les guides sont chasseurs ou pêcheurs. On chasse spécialement l'isard et l'ours aux environs de Cauterets; nous répèterons ici qu'il est prudent de s'abstenir de la chasse à l'ours.—Le gave donne d'excellentes truites.

Tir au pistolet et à la carabine. — Chez Dulmo et chez Latapie.

Poste aux lettres.—Le courrier de *Paris*, Tarbes et Pau, arrive et repart tous les jours. Le service de la poste se fait aussi régulièrement chaque jour entre Cauterets et les autres établissements thermaux des Pyrénées.

Magasins d'étoffes de Baréges, et de toutes les productions des Pyrénées.

Quelques-uns des bains portent les noms de ceux qui les ont rendus célèbres. *Le Bois, la Raillère*, désignent les lieux; les *Œufs* indiquent la température de la source; le bain du *Roi* rappelle la guérison d'Abarca, roi d'Aragon.—Marguerite, sœur de François Ier et reine de Navarre, donna le nom de *Fontaine d'Amour* à la fontaine dont elle usait le plus souvent [1]. Cette princesse ingénieuse, et qui préférait au

[1] Ce nom est maintenant remplacé par celui plus prosaïque de *Bruzaud*.

tumulte des cours la tranquillité de ces vallons, s'y enfonçait dans la saison des eaux avec des poëtes, des musiciens et quelques-uns de ses amis les plus intimes. Elle y fut surprise, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers, par des lavanges qui dispersèrent tout le monde et ravagèrent la colonie. Les uns périrent, emportés par les eaux ; les autres, s'étant réfugiés sur les montagnes, y furent dévorés par les ours. Elle eut bien de la peine à se sauver. Mais il faut l'entendre elle-même. « Le premier jour de septembre, dit Marguerite, que les bains des Pyrénées commencent d'avoir de la vertu, plusieurs personnes, tant de France, d'Espagne, que d'ailleurs, se trouvent à Cauldrès, les unes pour boire, les autres pour prendre de la boue. Vers le temps du retour vinrent des pluies si excessives, qu'il fut impossible de demeurer dans les maisons de Cauldrès, remplies d'eau. Ceux qui étaient venus d'Espagne s'en retournèrent par les montagnes, du mieux qu'il leur fut possible. Les Français, pensant s'en retourner à Tarbes, trouvèrent les petits ruisseaux si enflés, qu'à peine purent-ils les passer au gué. Mais quand il fallut passer le Gave, qui, en allant, n'avait pas deux pieds de profondeur, il se trouva si grand, si impétueux, qu'il fallut se détourner pour aller chercher des ponts. Comme ces ponts n'étaient que de bois, ils furent emportés par la violence des eaux. Quelques-uns se mirent en devoir de rompre la véhémence du cours. Les uns traversèrent les montagnes, et passant l'Aragon, vinrent dans le comté de Roussillon, et de là à Narbonne ; les autres s'en allèrent droit à Aigues-Mortes. D'autres, pour prendre une route détournée, s'enfoncèrent dans les bois et furent mangés par des ours. Quelques-uns vinrent dans les villages qui n'étaient habités que par des voleurs... L'abbé de Saint-Savin logea des dames et demoiselles dans son appartement ; il fournit de bons chevaux du Lavedan, de bonnes capes du Béarn, force vivres pour arriver à Notre-Dame de Sarrance, etc. »

Les lavanges soudaines sont très-fréquentes dans cette moyenne région des Pyrénées, parce qu'elle reçoit les eaux des monts supérieurs et celles de plusieurs grands lacs qui débordent l'un dans l'autre.

Géognosie. — De la vallée de Baréges le granit passe dans celle de Cauterets, où il constitue non-seulement la majeure partie de la région supérieure de la vallée, à partir des

bains de Cauterets, mais aussi le massif compris entre la vallée de Baréges, celle de Cauterets et celle d'Ossouë; telles sont les hautes montagnes qui environnent le lac de Gaube, le lac d'Estom, les lacs d'Estom-Soubiran, la partie supérieure de la gorge de Trimbareilles, de celle d'Aspet, etc., etc.

Une autre protubérance granitique extrêmement étendue est, en quelque sorte, attenante à ces montagnes. Elle consiste en plusieurs sommités très-élevées, dont l'ensemble porte le nom de *Vignemale*, et la cime la plus haute celui de *Cebillounas* (3,442 m.). La base de ce grand massif est en grande partie recouverte par le calcaire et le schiste argileux de transition, comme on l'observe très-bien au fond de la petite vallée d'Ossouë. Cette montagne forme le faîte de la chaîne.

De la vallée de Cauterets, le granit, en formant le *Monné*, à l'ouest des bains de Cauterets, se prolonge dans la vallée de Sun et dans celle d'Azun, où M. Paillasson l'a observé, depuis le Saut-Avadé jusqu'au delà du lac de Suyen.

Plus à l'ouest, il passe dans la vallée d'Ossau, où on le trouve depuis les Eaux-Chaudes jusque derrière le pic du Midi (2,942 m.), à peu de distance du faîte de la chaîne, qui lui-même est formé en partie de calcaire et de schiste argileux de transition, et en partie de grès rouge et de calcaire secondaire.

La chaîne granitique, après avoir formé les hautes et vastes montagnes de la vallée d'Ossau, s'abaisse tout d'un coup si considérablement, et se cache si profondément sous des roches plus nouvelles, qu'on n'en trouve plus aucune trace, même dans les parties les plus profondes des vallées à l'ouest de celle d'Ossau. On le chercherait en vain dans la vallée d'Aspe, dans celle de Barretous, de Soule, de Laurhibarre, de Cize et de Baigorry. (M. Charpentier.)

Géologie. — Les sources de Cauterets sortent du granit, comme celles de *Baréges* sortent du marbre, sans lui devoir leur origine, et la théorie qui nous a guidés là n'est point ici en défaut.

Le lieu où surgissent les eaux de la *Raillère*, et ensuite celles du *Pré* et du *Bois*, est voisin de celui où s'est faite une brusque transition du genre calcaire au genre siliceux, qui est en quelque sorte déplacé. Ces sauts, assez rares dans les Alpes, sont très-fréquents dans les Pyrénées.

Mais les matières argileuses ne sont que dispersées, et les granits en sont fortement souillés. On en voit même des bancs distincts entassés dans les bancs de granit. On peut remarquer ce fait au voisinage des sources du Pré et du Bois, où il y a de pareils bancs bien déterminés ; et quant au mélange des matières argileuses dans le granit même, il suffit d'entrer dans la caverne de *Mahourat* pour en acquérir la preuve.

Nous parlons de bandes de granit : autrefois on ne parlait que de masses de cette roche primitive. Il est inutile d'insister aujourd'hui sur cette vérité, que le granit est disposé précisément comme toutes les autres roches, et que ses bandes sont d'autant plus étroites qu'il est plus voisin des matières argileuses ou calcaires.

Ce qu'il y a de brusque dans le passage des roches calcaires aux roches granitiques, dans la région de Cauterets, soustrait aux regards plusieurs intermédiaires. On n'y aperçoit point de gneiss, et les bandes de granit, quoique fort étroites, n'offrent point d'indices de stratification interne. Quant à leur disposition générale, elles suivent la direction commune de toutes les couches constituantes des Pyrénées, et leur inclinaison est en raison de la distance où elles se trouvent de la crête de la chaîne. Comme la vallée de Cauterets court du nord au midi, elle est coupée transversalement par la direction de ces bandes, en sorte que les eaux minérales échappent par leurs tranches.

Toutes ces circonstances sont très-favorables à l'observation ; et comme, d'ailleurs, le granit est plus dur et plus compacte qu'aucune autre roche, il résiste mieux aux secousses, il est moins crevassé, et l'on doit s'attendre que les sources y suivront d'autant plus constamment les bandes dont la régularité s'est communiquée aux stratifications de matières étrangères que la nature y a interposées.

Ce sera donc presque infailliblement dans la direction de ces bandes que nous trouverons le cours des sources minérales, tracé par les roches qui sont propres à les produire. On les reconnaît, en effet, au-dessus des sources du Bois et du Pré, remontant des bords du gave à l'est, mais on n'en voit que la crête. A *Mahourat*, on pénètre dans l'intérieur même d'une de ces bandes. Cette caverne est une crevasse. On a toujours dit qu'elle était creusée dans le granit, et qu'on

voyait l'eau minérale décomposer cette roche en se distillant à travers les fentes de ses parois; mais cela est fort inexact. Les parois de la caverne ne sont pas de granit, elles sont d'une pâte fort hétérogène, où les éléments du granit sont mêlés à une forte dose de roche de corne verte, non-seulement disséminés entre eux, mais ramassés dans des loges formées par des veines croisées de quartz. Ce sont ces matières qui se divisent, se désunissent, se décomposent par le contact de l'eau, et détruisent ainsi l'agrégation des éléments granitiques auxquels elles sont mêlées.

On est là dans un véritable filon des matières propres à la génération des eaux thermales, et il n'est pas difficile de voir que les sources de Bayard et des Œufs appartiennent au même filon.

La direction de ce filon n'est pas incertaine : il court à l'est, comme les rochers entre lesquels il se trouve. Son inclinaison est également apparente, et nous jugeons qu'il monte rapidement vers les hauteurs orientales.

En effet, la bande argileuse des sources du Bois et du Pré s'enfonce sous le granit, aux approches du gave, et le filon de la source aux Œufs qui s'ouvre près du niveau de ce torrent produit au-dessus la source de Mahourat, et plus haut celle de Bayard, ce qui est un signe non équivoque de son ascension. On en a une preuve de plus dans la caverne de Mahourat; c'est de sa partie supérieure surtout que l'eau distille, et les crevasses qui s'y trouvent exhalent un vent si chaud qu'au sein de l'hiver et sous les neiges qui refroidissent les parois de la caverne, ce vent a fait monter à 26° le thermomètre de Réaumur.

Il est peu de vallées qui prêtent à d'aussi beaux établissements que celle de Cauterets; l'abondance des sources, la sûreté des lieux, la magnificence des sites, la salubrité de l'air, tout y appelle des monuments d'une grande ordonnance et d'une indestructible solidité.

(Lomet, *Mémoires sur les Eaux minérales des Pyrénées.*)

ÉTUDES D'ARTISTE.

Dans les Pyrénées, à Cauterets, et dans ses environs sur-

tout, il y a une multitude de tableaux que la nature offre aux peintre et aux poëtes.

La nuit.—Après avoir vu les montagnes embrasées par le soleil, il faut les contempler la nuit. Les ténèbres ont aussi une sorte de majesté.

L'air est pur et serein ; la nuit brune plutôt que noire ; les groupes de montagnes et les sommets que nous avons considérés la veille ne nous offrent plus que les simulacres poétiques du sublime Lucrèce [1] ou des découpures faiblement prononcées. Les hauteurs voisines, surmontées de pics élancés vers le ciel, ne nous présentent que des formes aériennes, confuses, et qui recèlent tous les éléments de la crainte, mère de la superstition. C'est alors qu'aux regards inquiets naissent les présages, les prodiges ; que les forêts plaintives articulent des sons, que l'on entend parler les animaux [2].

Une secrète horreur, accompagnée cependant d'un intérêt réel, s'empare de nous dans ces mornes solitudes, où la voix seulement et celle des torrents sont répétées d'échos en échos. Gravissant à travers les roches, les pins, les bruyères, on aperçoit bientôt les pâles reflets de la lune errante derrière les monts couverts de neiges et de glaciers.

Quand l'esprit tout entier se porte à l'observation, rien dans la nature ne lui est indifférent. Ce qu'on ne daignerait pas regarder dans son jardin, nous l'examinons avec curiosité. C'est un petit lac ou plutôt un bassin dont l'onde vacillante réfléchit pour ainsi dire le firmament ; de sorte qu'on voit, comme à travers le globe, des étoiles frémissantes dans un autre hémisphère. Le tour de ce bassin, bordé

[1] Ces assemblages déliés, ces tissus imperceptibles, parfaitement semblables aux corps dont ils sont les émanations, et que Lucrèce appelle *simulacra*, *effigies* : Cicéron les nomme *imagines* ; Quintillien, *figuræ* ; Catius, *spectra*, *etc*. Quelque défectueuse que soit cette théorie des simulacres, Gassendi ne l'a point dédaignée. » (Voyez la traduction de Lucrèce, par Lagrange, t. II, p. 114.

[2] Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis, pecudesque locutæ.
(Virgile, *Georg.*, lib. I, v. 476.)

de touffes de gazon, est illuminé de distance en distance par des vers luisants pris pour autant de lampions.

Parvenus un peu plus haut, le bruissement des eaux, qui de tous côtés tombent en cascades, en torrents, se fait entendre d'une manière si distincte, que non-seulement le guide en assigne les différences; mais encore que, selon le murmure plus ou moins fort de toutes ces ondes jaillissantes, il en estime le volume et la distance avec autant de promptitude qu'au milieu de nos villes le citadin religieux reconnaît la cloche de sa paroisse, quoique toutes les autres cloches sonnent en même temps.

On aperçoit ensuite, car les phénomènes de la nuit ne sont pas moins variés que ceux du jour, comme autant de météores vagabonds, des feux électriques diversement agités. Ils voltigent surtout autour de la pointe des hautes sommités, leur donnent les apparences d'un volcan près de former des éruptions, ce qui présage des orages prochains et fait trembler les habitants.

En levant les yeux, le voile de cette nuit resplendissante semble déchiré de toutes parts et réduit en lambeaux. On ne peut en effet distinguer entre les pics et les vallons tortueux que des sillons inégaux tracés sur la voûte céleste; sillons étincelants, il est vrai, des feux d'une multitude d'astres contigus et semés dans l'espace comme les grains de sable dans les désert de Libye. Privé de l'horizon habituel, on croit ne rien voir, tandis que l'on parcourt en un instant des espaces incommensurables, à travers des milliers de mondes et de comètes, à travers tant de soleils, tant de planètes qui s'éclipsent réciproquement, qui semblent se pénétrer et se confondre. Merveilleux fragments de l'infini! et qui le représentent tout entier à des regards mortels, mais où le calcul cesse, où la stricte raison cède la place aux conjectures.

Jeux de lumière. — C'est tantôt un nuage d'une transparence inégale, projeté de manière qu'il représente parfaitement et pendant quelques minutes une queue de paon, bordée de brillantes étoiles; tantôt de longues traînées de lumière blanchâtre.

Familiarisé avec la nuit, on commence à jouir avec plus de sécurité de ces monts silencieux, où les idées fugitives se fixent et deviennent des pensées, où le domaine du sentiment s'étend d'autant plus que l'on voit moins; où l'imagi-

nation, fécondée par la mémoire, reprend son essor, s'exerce en tous sens; enfin d'où l'âme peut à son gré parcourir l'immensité des cieux, s'élancer en un clin d'œil dans le passé, dans l'avenir.

NUAGES.—A certaines hauteurs, les brouillards se dissipent. Ils forment plus haut un beau nuage qu'on voit, à diverses reprises, disparaître et se reproduire en s'exhaussant toujours. Pasumot a expliqué dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon* la cause de cet effet, commun dans les montagnes. Il prétend qu'il y a dans l'atmosphère des couches graduelles d'un air pour ainsi dire sec et absorbant; que ces couches se saturent de l'humidité de celles qui leur sont subordonnées. De là les métamorphoses de vapeurs en nuages, lesquelles se reproduisent sous différentes formes, de sorte qu'on les voit telles que de larges bandes qui tantôt coupent les pics à diverses hauteurs, tantôt les couvrent d'éclatants réseaux circulant en spirale.

COURSES VAGABONDES.— Quand on est en société dans les montagnes, au lieu de suivre le même sentier, quelques-uns s'en écartent de temps en temps pour aller à la découverte. L'un examine une fleur, l'autre contemple un abîme. C'est ce qui fait le charme de ces petites courses vagabondes, où le hasard sert mieux quelquefois que le projet. Et puis, n'est-ce rien que le plaisir d'avoir vu seul ce que l'on peut apprendre à d'autres? J'avoue qu'il en résulte quelquefois une sorte de rivalité, des exagérations involontaires. Il n'est que trop commun de se passionner dans ces enivrantes et merveilleuses solitudes, dont, au défaut de la réalité, l'imagination fait les frais, et que l'on se plaît à décrire sur de simples apparences. Mais on capitule à la fin du voyage.

ORAGES.—Rien n'est beau comme un orage dans les Pyrénées. Les montagnes lointaines sont coupées aux deux tiers de leur hauteur par un amas de nuages qui n'en forment plus qu'un : nuage immense, épais, et qui, dans ses flancs convulsifs, contient tous les éléments de la foudre. Elle gronde sourdement ; déjà les échos des vallons en répètent au loin les accents. De fréquents éclairs sillonnent bientôt, tant au-dessus qu'au-dessous, ce nuage formidable.

Le tonnerre et le fracas redoublent de moment en moment; les gorges mugissent; la foudre éclate enfin. Elle jaillit de tous côtés du nuage adhérent à la montagne. Dès lors, les

sommets contigus, les pins qui les couronnent, n'offrent plus qu'un vaste incendie. Les abîmes sont éclairés jusqu'au fond par des globes d'une lumière si vive, qu'ils rappellent le jour au sein des cavernes ténébreuses. Le bruit cesse, les feux s'éteignent; nos feux d'artifice ne sont que de pâles bluettes en comparaison de ces grandes gerbes de feux électriques, et de toutes couleurs.

Cependant les vents déchaînés s'annoncent par d'horribles sifflements. Ils s'élancent sur le nuage orageux, le tourmentent, le déchirent; les lambeaux en sont emportés dans le vague des airs. Ces lambeaux épars en masses isolées, telles que des bataillons qui ne cessent de tirer en faisant retraite, tonnent encore en s'éloignant. Flottant au gré du tourbillon qui les agite, les uns vont se heurter contre les pics; les autres, engouffrés dans les gorges, remontent, comme un torrent refoulé, près d'en submerger les habitants.

Parcs de bergers. — Les bergers, sur le déclin du jour, ramènent leurs troupeaux pour y passer la nuit, comme ils ont passé le jour, un à un, sans ennui, sans désirer un meilleur sort; car il ne faut pas chercher ici les pasteurs de Théocrite, de Virgile ou de Gessner, encore moins ceux de Fontenelle. Le lendemain ils recommencent. Quelle vie que celle de ces pâtres! Ils n'en sont pas plus tristes.

Les enceintes de ces sortes de parcs, souvent détruites et promptement refaites, ne sont formées que de pierres appliquées sans mortier les unes sur les autres. La demeure, ou plutôt la tanière du berger, est située au milieu de l'enceinte. C'est là qu'après un misérable repas, enveloppé dans sa cape, il se livre, sur quelques poignées de paille, à un sommeil souvent interrompu par les aboiements de ses chiens, qui l'avertissent des approches de l'ennemi. Ces redoutables ennemis sont des loups assez hardis pour oser, même en plein jour, attaquer les troupeaux.

PROMENADES.

Les promenades sont charmantes aux environs de Cauterets, les points de vues variés et magnifiques. Chaque jour le promeneur découvrira quelque sentier nouveau pratiqué sur le flanc des montagnes, et pourra varier ainsi ses plaisirs.

Le *Parc* est sans contredit la promenade la plus remarquable et la plus fréquentée ; il est situé à l'entrée du village et s'étend le long de la route sur une assez vaste étendue. Ses allées sont plantées de tilleuls formant berceau et ses pelouses entourées de hauts peupliers ; le terrain en est accidenté comme celui d'un jardin anglais ; des eaux fraîches et limpides animent et rafraîchissent ces jolis lieux. Le Parc n'est pas un endroit public, cependant le propriétaire en laisse ordinairement l'entrée libre aux baigneurs.

La *Grange de la reine Hortense.* — On s'y rend par un sentier qui commence à l'entrée du Parc. C'est une délicieuse promenade d'une heure à peine. On traverse de vertes prairies émaillées de fleurs et les taillis qui garnissent les flancs du *Lisey* La Grange de la reine Hortense doit son nom au séjour qu'y fit l'aimable et charmante reine de Hollande, surprise par la nuit en revenant de Luz par la montagne. C'est une simple cabane de berger. On y montre une pierre de marbre sur laquelle la princesse écrivit elle-même, dit-on : *Grange de la Reine.*— On doit faire cette petite excursion pour le gracieux souvenir qu'elle évoque et pour jouir d'une vue magnifique qui, de ce point, s'étend sur tout le bassin de Cauterets et sur une partie de la vallée d'Argelès.

EXCURSIONS

1. *Le Vignemale. — Pont d'Espagne. — Lac de Gaube, etc.*

Rien d'agréable comme la route de Pierrefitte, de délicieux comme l'enclos de Py, où l'on va prendre un gai repas sur une pelouse fleurie, avec les montagnes pour décoration.

Le plateau de *Cancera*, où se groupent quelques chalets à la manière de la Suisse, est le but d'une promenade qui laisse dans la mémoire de longs souvenirs. On va à *Saint-Sauveur* par le *Cancera.*

Combasson, le *Monné* offrent, l'un de vastes prairies, l'autre un panorama de montagnes en hauteur ; la vue y est étendue, diversifiée ; nul étranger ne peut passer à Cauterets sans aller graver son nom sur le *Monné.*

2. *La Raillère.*

Les bains de la Raillère sont dans la position la plus sauvage. Ils sont dominés par une montagne toute composée de granit, dont le sommet est tombé en assez grande partie ; ce qui a jeté sur les flancs de la montagne, autour des bains, et jusque dans le lit du gave, une quantité de blocs considérable. Là, ils semblent présenter l'aspect effrayant des nombreuses victimes d'un combat terrible. Ils sont épars, rassemblés, pressés, entassés, maintenant en repos. Ce repos ressemble à celui de la mort ; car depuis longtemps la première mousse les pâlit et les couvre ; mais, dans ce repos, ils épouvantent, parce que le spectacle de leur confusion recule la pensée, et fait assister l'imagination au spectacle de leur chute. Quel fracas !

Le chemin jusqu'à la Raillère n'a jamais d'autres parapets que des blocs de granit placés les uns sur les autres. Ces granits diffèrent entre eux par la plus ou moins grande finesse des grains qui les composent ; mais ils ont toutes les variétés d'une même pierre, dont le caractère est d'être formé d'éléments accrochés les uns aux autres par la seule adhérence moléculaire, sans l'intervention d'un ciment.

3. *Cascade du Mahourat* [1].

On monte par un chemin scabreux jusqu'à la source appelée Mahourat [2]

Un chemin escarpé, rapide, tracé sur un éboulement qui semble s'être refusé à le recevoir, conduit à un petit repos

[1] Demi-heure de marche depuis Cauterets.

[2] A pied ou en litière : cette litière est surmontée d'un cerceau couvert d'une toile cirée ; le voyageur est dessous, et voit tout parfaitement.

Les pasteurs sont fort alertes : on n'a rien à craindre avec eux. Ils ont les pieds quelquefois couverts d'une espèce de peau qui leur permet de les poser sur les aspérités les plus aiguës.

Le costume du fashionable de Cauterets, dans ses courses des montagnes, se compose d'une veste légère, d'un bâton ferré, des espadrilles à la manière espagnole, ceinture rouge, béret montagnard.

où toutes les sensations fortes, effrayantes même, sont produites. Ce petit repos est pratiqué de la main des hommes. On a uni horizontalement quelques sapins sur lesquels on a jeté un peu de terre; une légère solive à hauteur d'appui forme le parapet.

D'une part, le torrent est en pleine cascade; on est suspendu sur le point même de sa chute; et cependant son onde écumante n'est aperçue qu'à travers le feuillage sombre d'un arbre très-fort dont le tronc est vigoureux et court.

De l'autre côté, une excavation ténébreuse se montre à vos regards; quelques pas faits en profondeur vous introduisent dans un antre que tout rend horrible. Une fumée et une odeur sulfureuse sont à l'entrée; vous êtes bientôt sous une roche d'un fond noir, recouverte de minéraux qui cherchent à se figer. On sent une chaleur considérable qui augmente à mesure que l'on avance. Quelques pierres dépassent un peu le niveau de l'eau minérale, reçoivent et dirigent vos pieds. L'antre est resserré; à son extrémité, on touche aisément la roche de la main et de la tête; cette roche est brûlante et en même temps baveuse; le désir d'en connaître le degré de chaleur fait vaincre la répugnance que l'on sent à la toucher.

On ne reste pas longtemps sous cette effrayante ouverture; on se hâte de revenir vers la cascade, dont on préfère le mugissement et la limpidité. Mais tout se fait mutuellement valoir dans ce lieu magnifiquement horrible. Après avoir considéré le torrent, après s'être penché en frémissant sur le bord de l'abîme, on se tourne encore, sans se déplacer, vers la caverne sulfureuse; on est encore plus frappé de sa roche brûlante et sombre.

On remonte vers le chemin, et on se remet en marche. Quel chemin! Les froissements du pasteur, qui, de son pied vigoureux et agile, le parcourt sans cesse, sont parvenus à peine à l'indiquer par une trace incertaine et légère. Il faut toujours marcher sur des blocs de granit jetés là par de grands éboulements. Souvent on grimpe sur des marches exhaussées; quelquefois ces marches s'éloignent; il faut sauter, bondir. Dans un endroit, un quartier de roche s'est appuyé en tombant sur quelques autres; il repose par ses angles, et l'on passe dessous. On a constamment auprès de

soi le mur des rochers qui a abandonné les masses sur lesquelles on s'avance. Ce mur est tranché, vertical ; sa crête est dentelée ; on voit que rien n'est lié, que tout menace encore ; cependant on passe avec sécurité. De temps à autre on trouve quelques repos sur lesquels la végétation s'est hâtée de s'établir. Palassou est persuadé qu'on pourrait trouver aux environs de cette cascade des masses de granit qui ne le cèdent point en grosseur à ceux que l'on voit en Russie servir de base à la statue équestre de Pierre le Grand[1].

De la hauteur qui domine le bassin de Cauterets, le guide qu'on prend ordinairement fait remarquer et nomme les différents bains, dont quelques-uns sont éloignés l'un de l'autre d'une demi-lieue ; au-dessus de la cascade de Mahourat, et sur le territoire espagnol, les montagnes de *Culas*, toujours couvertes de neiges et de glaçons ; les pics d'*Issé*, de *Monein*, et le pic du *Midi* de la vallée d'Ossau : on en compte plusieurs de ce nom dans les Pyrénées. Ce dernier pic, suivant M. Flamichon, est élevé de 2 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, ce n'est qu'un large môle hérissé de pointes, qui percent à travers une multitude de sapins dont elles sont entourées. Le reste, dénué de toute sorte de végétation, n'offre plus qu'un amas de rochers terminés par deux cônes inclinés, et qui ressemblent à deux dents canines de longueur inégale.

De là on aperçoit tout le bassin de Cauterets ; on se demande pourquoi la gorge, qu'on compare volontiers au manche d'une raquette, en est si étroite relativement au bassin évasé. Cet effet, constamment répété à la tête de tous les vallons d'où partent les torrents, peut s'expliquer, si l'on songe que l'action des eaux, avant que les gorges fussent ouvertes, s'est longtemps exercée latéralement, et jusqu'à ce que ces mêmes eaux, toujours renouvelées, se fussent ouvert un passage suffisant pour s'écouler.

4. *Cascade du Cerizet.*

Le premier endroit où l'émotion, le plaisir, la terreur,

[1] Cette masse prodigieuse a été tirée d'un marais, près d'une baie que forme le golfe de Finlande ; elle pèse trois millions deux cent mille livres. On l'a transportée et placée à Pétersbourg.

l'admiration sont à leur comble, est la cascade du *Cerizet*. Je n'ai reçu de ma vie une impression semblable ; je n'ai vu nulle part une réunion aussi complète du magnifique, du terrible, du tendre, du ravissant. Ce fut avec un véritable cri que je prononçai l'expression que je répète : « Voilà le « chef-d'œuvre de la puissance naturelle, il n'est rien au « delà ! »

Depuis l'antre de *Mahourat*, nous ne cessions de gravir sur des débris de monts fracassés.

Nous descendons sur un tapis de mousse élastique, gonflée, humide, spongieuse. Un brouillard nous enveloppe ; son épaisseur ne nous repousse point ; sa fraîcheur nous attire. Ce brouillard même, qui jusque-là nous a caché le tableau, va tout à l'heure en faire la magie.

Le torrent écume, s'élance, se précipite ; et où va-t-il se perdre ? Un voile ravissant nous empêche de le voir. Sous nos pieds, et dans une profondeur tortueuse, un magnifique arc-en-ciel étale la pompe de ses couleurs. Il est midi ; le soleil semble être monté au plus haut de sa course pour nous donner ce spectacle et pour le contempler lui-même. C'est vers lui que le torrent, dans la rapidité d'une chute violente, fait monter une vapeur épaisse, qui s'étend, se replie, tourbillonne, se dissipe, et est à l'instant remplacée par une vapeur nouvelle. Ainsi, dans le même lieu, dans le même moment, un torrent qui tombe, un torrent qui s'élève..... opposition admirable des plus beaux mouvements !

Quelques pins superbes ombragent la cascade ; la vapeur les entoure, les pénètre, s'y condense ; ils la rendent en pluie ; on est comme jeté au centre de tous les météores à la fois.

Au-dessous de la cascade, le lit du torrent est profond, étroit, sinueux ; on peut changer de position et varier soi-même les magnifiques scènes de ce grand spectacle. Le point le plus frappant est en face de la chute ; on est là sous un bel arbre ; on est porté sur une roche saillante ; l'arc-en-ciel déguise, augmente, décore la profondeur de l'abîme que l'on a sous ses pieds. A travers cette gaze brillante et légère, on cherche le torrent, on le voit qui s'écoule ; il écume, il fume encore. ..

L'œil s'arrête sur un énorme rocher que le torrent presse, pousse, et qui résiste à sa force. Ce rocher est un objet des plus frappants de la scène ; c'est un énorme prisme

à quatre faces qui sont taillées à angles droits. Il est assis sur l'une de ses faces, et dans le sens même de la cascade ; sa base est sur le bord du précipice : sa longueur est à peu près double de sa grosseur.

Avant d'arriver au pont d'Espagne, deux cascades fixent les regards : le *Pas-de-l'Ours* et du *Coussin*.

3. *Pont d'Espagne* [1].

J'avais beaucoup entendu parler du *pont d'Espagne* [2]. Depuis notre départ, mon imagination s'était souvent reposée sur le plaisir de le voir ; je le vois.... il répond à mon attente.

Deux torrents se réunissent : l'un en roulant sur la croupe inégale d'un large rocher, s'est déjà partagé en plusieurs nappes écumantes. Le second se précipite dans un lit étroit, profond, tortueux et sombre : là, il fuit comme un trait ; mais il se poursuit lui-même, il ne cesse, comme le temps, de se poursuivre et de se fuir.

C'est un peu au-dessus de l'endroit où les deux torrents viennent de s'unir que l'on a jeté le pont d'Espagne. Les culées formées par la nature sont deux masses de granit, taillées d'aplomb, d'une hauteur d'environ 20 mètres, d'une largeur et d'une longueur inconnues.

D'une culée à l'autre, les pasteurs du canton ont jeté transversalement cinq ou six poutres de sapin, auxquelles

[1] Deux heures et demie de marche de Cauterets ; trois heures et demie jusqu'au lac ; autant pour le retour.

[2] On fera bien de prendre un guide pour aller visiter le *pont d'Espagne* et le *lac de Gaube*. Cette course se fait à pied ou à cheval.

Le promeneur aux Pyrénées n'oubliera pas que, s'il se montre peureux, le guide, en général, se contentera de lui indiquer ce que tout le monde voit et connaît. Que si, au contraire, il affecte de la témérité, le guide semblera alors ne douter de rien, et pourra l'égarer, ce qui arriva à M. Arbanère dans son ascension au Vignemale.

Du reste, rien dans les visites au *pont d'Espagne*, au *lac de Gaube*, qui doive effrayer. Ces courses ont été faites par la reine Hortense.

ils ont laissé toute leur rondeur, ils ont garni les vides avec du gazon ; ils ont un peu élevé des deux côtés deux poutres parallèles qui servent de parapet. Tel est le pont, en quelque sorte pastoral, sur lequel on traverse un effrayant abîme.

Il faut se placer au-dessous du pont, sur une roche cassée, qui s'avance dans le lit du torrent. De ce point de vue l'aspect a une grande magnificence. Le torrent s'élance et il gronde. Ces beaux arbres qui décorent l'entrée du pont, ce pont lui-même, ouvrage simple et fragile de l'homme si faible ; ce pont reposant sur des masses fortes, ouvrage solide de la nature si puissante ; ce bruit, ce fracas, cette blancheur éblouissante de l'eau qui se précipite, cette limpidité de l'eau qui s'apaise, ce mouvement terrible et sans fin, cette immobilité d'une roche fortement tranchée, cet éclat du torrent, cette roche sombre et rembrunie : une si grande opposition entre de si grands objets frappe, effraye, élève l'âme.

Oui, c'est dans de tels lieux que la nature tient école de sublime. Un moment lui suffit pour qu'elle en donne les leçons, les preuves les plus frappantes.

Après avoir quitté le pont d'Espagne par la vallée à gauche [1], ainsi nommé parce qu'il faut le passer pour se rendre de Cauterets dans ce royaume, nous eûmes à monter pendant plus d'une heure avant d'être rendus au lac de *Gaube*. Notre chemin, dans cette partie, ressembla à celui que nous avions parcouru. Nos pieds ne reposaient jamais que sur des blocs de granit éboulés ; les montagnes, qui accompagnaient notre marche, étaient toujours déchirées et nous menaçaient de leurs ruines pendantes. D'ailleurs, elles suivaient l'inclinaison de notre route, c'est-à-dire qu'elles s'exhaussaient proportionnellement à la hauteur dont nous nous élevions.

Avant d'arriver au lac, nous nous reposâmes une seule fois, et sous l'épais ombrage d'un sapin singulièrement chargé de mousse parasite. Des flocons de cette mousse, en forme de chevelure, pendaient aux plus petits rameaux des branches. Cette chevelure traînante, d'une apparence négligée, d'une couleur blonde, faisait un singulier contraste avec le ton vigoureux de l'arbre qu'elle décorait.

[1] Trois heures et demie de marche de Cauterets, à pied, à cheval ou en litière.

Nous nous rapprochons des montagnes couvertes de neiges. Peu à peu le bassin s'élargit; nous apercevons à droite un enfoncement considérable, d'une forme assez arrondie et d'un sol assez aplani. C'était évidemment un ancien lac qui avait rompu ses digues. Le gave serpentait paisiblement sur la surface du fond; là il ne paraissait plus qu'un faible ruisseau. Au milieu des grandes masses qui l'environnent, le gave a besoin de faire grand bruit pour être quelque chose.

Nous avançons. Enfin, après avoir gravi une assez légère éminence, une plaine d'eau se montre à nos regards : c'est le lac de Gaube.

6. *Lac de Gaube.*

Le lac de Gaube présente un beau spectacle au milieu des monts escarpés qui l'environnent. On est frappé de voir une telle masse d'eau à une si grande élévation (1,333 mètres au-dessus du niveau de la mer). Cependant ce n'est point à cette élévation que d'abord on songe. En voyant des montagnes couvertes de neiges et beaucoup plus hautes, on oublie que l'on a soi-même beaucoup monté. On ne compare pas le point où l'on est à l'infériorité du point de départ, mais à l'exhaussement du point où la vue s'élève.

Pour le mieux considérer, nous nous plaçons sur un rocher en forme de promontoire. De là nos regards plongent immédiatement dans l'eau, nous n'en voyons pas le fond.

L'eau est parfaitement belle dans ce vaste réservoir. Il est naturel de penser que sa limpidité est absolue. De quels corps étrangers pourrait-elle être mêlée? Les masses qui l'entourent sont sèches; il ne peut y tomber que des quartiers de rocher.

Un monument qui s'élève sur le bord du lac rappelle le souvenir d'un funeste événement : la mort de deux jeunes époux (anglais) qui se noyèrent ici il y a environ vingt ans. Ce lac peut avoir 1,000 mètres de longueur sur une profondeur de 400 mètres.

Je vais placer ici mes conjectures sur la manière dont ce réservoir et ceux qui lui ressemblent peuvent avoir été formés.

Une gorge longue et continue est creusée par le travail d'un torrent entre deux montagnes parallèles. L'action du torrent, ne s'arrêtant pas, ébranle les appuis inférieurs des masses qui servent encore de revêtements à ces montagnes : le moment arrive où les deux revêtements opposés tombent à la fois l'un vers l'autre. De cette chute simultanée résultent, en quelques endroits, des grottes, des cavernes, mille accidents irréguliers; en d'autres endroits il se forme une digue plus ou moins exhaussée [1].

7. *Vignemale.*

Le Vignemale a quatre pics ou pitons; trois sont accessibles, mais non sans de grandes difficultés, et leur ascension présente de véritables dangers. Le quatrième, la *Pique Longue,* n'a pas encore été atteint. On arrive au premier par un sentier étroit, âpre, difficile, en longeant le gave de Vignemale, moins terrible que le Bastan, il est vrai, mais souvent aussi pittoresque. C'est une belle cascade que celle qu'il forme, et qu'on nomme *Plumous* ou *Spumous*, mousseuse, *Spumosa ;* et le nom est bien trouvé, car l'eau écume comme du savon.

On peut aller jusqu'au premier pic sans souliers ferrés; mais si on veut gravir le second pic, le guide vous fait mettre des crampons et vous arme d'un bâton ferré. Votre pied est plus sûr, votre marche plus hardie.

Cependant on peut aller jusqu'au sommet du mont sans toutes ces précautions.

[1] Un bateau de pêcheur à la façon des pirogues indiennes, c'est-à-dire un énorme morceau de chêne taillé en forme d'esquif, peut donner au voyageur le plaisir d'une charmante promenade sur l'eau. On trouve chez le nautonnier de ce lac désert de bonnes truites qu'il n'apprête pas trop mal, mais qu'il fait payer cher. Quelques voyageurs vont visiter le *Vignemale :* deux heures et demie de marche à travers des rochers, des neiges et des glaciers.

De là, on a le choix de retourner à Cauterets, par la jolie vallée de Lutour, fraîche, parée, odorante, ou de descendre dans la vallée d'Ossouë, qui débouche à Gavarnie.

L'on ne doit pas se hasarder sur le Vignemale (3,444 m.) sans un bon guide, et il faut se munir de crampons, d'un bâton, de souliers ferrés et d'espartilles.

Lorsqu'on a atteint le sommet, on reste en contemplation devant le beau panorama qui s'ouvre aux regards; ce spectacle dédommage amplement des peines qu'on a eues et des difficultés de l'ascension.

« Du lac de Gaube jusqu'au pied de Vignemale, dit M. la Boulinière, on monte sans cesse, et l'on remarque cinq ressauts successifs, à travers lesquels le gave s'est ouvert un passage. Il en est résulté autant de *cascades*. La première, qu'on voit très-distinctement des bords du lac..., est la plus remarquable. Autant de vallons successifs séparent ces chaussées naturelles, et sont le *réceptacle* des débris de montagnes. Quelques pâturages peu fertiles y alimentent les troupeaux dans la belle saison.... Le fond de ce bassin est occupé par un énorme glacier qui a trente à quarante mètres d'épaisseur dans la partie qui touche au mur contre lequel il s'appuie, et qui présente une inclinaison considérable.... Il offre sur plusieurs points des crevasses, en forme de fissures, qui ont jusqu'à dix mètres de profondeur sur quelques décimètres d'ouverture.

« Ce glacier se prolonge par de larges nappes de neige jusque près du sommet de la montagne, à travers les anfractuosités qui séparent les trois pics inégaux qui, de ce côté-là, surmontent l'énorme masse de Vignemale.

« Cette montagne, d'après les calculs de MM. Reboul et Vidal, n'est inférieure que de 52 mètres au Mont-Perdu. Son élévation est de 3,442 mètres, ou même de 3,456 : c'est par conséquent le pic le plus élevé du Bigorre, et, parmi les Pyrénées françaises, il ne le cède qu'à la *Maladetta*[1].

« C'est un groupe de sommités innombrables entassées les unes sur les autres, et formant un noyau d'où descendent des prolongements qui séparent les vallées d'Ossouë et de Cauterets, en France, de celles de *Broto* et de *Thena*, en Espagne. Ces prolongements conservent encore une grande élévation loin du noyau qui leur a donné naissance, et présentent plusieurs pics très-remarquables.

« On peut se rendre au Vignemale par le val de Gaube, qui, comme on l'a vu, est un prolongement de la gorge de Cauterets, ou par la vallée d'Ossouë, qui débouche dans

[1] On sait que la cime du Mont-Perdu est en Espagne, mais l'auteur oublie qu'il en est de même de la Maladetta.

celle de Gavarnie. C'est par la première que je suis parvenu au plus petit des trois sommets de cette montagne, le seul qu'on puisse atteindre, et c'est de cet observatoire, qui n'est inférieur à la grande sommité que de 3 ou 400 mètres, que j'ai vu bien distinctement, et par le plus beau jour, toute l'ordonnance des monts qu'il domine.

« On ne saurait aborder en face le mur perpendiculaire dont les fondements semblent raffermis par l'énorme glacier qui se trouve à sa base, et qui offre une surface très-inclinée. Il faut nécessairement se diriger vers la gauche pour gravir le *troisième pic* : on monte très-rapidement dès le point de départ, à travers des amas de neige qu'on rencontre à chaque instant, et des rocs escarpés sur lesquels il faut s'élever comme par une échelle. Deux heures suffisent à peine pour atteindre le col qui est à la base du pic..... On voit alors en face, et dans la ligne méridionale, ce troisième pic, que l'on peut gravir sans de grandes difficultés à travers des fragments calcaires qui couvrent tout le flanc de la montagne.... Il faut une heure de marche pour arriver au sommet[1], d'où l'on domine toutes les hauteurs voisines. Parvenu à ce point, on regrette peu de ne pouvoir atteindre aux deux autres pics, et l'on est frappé d'abord d'une secrète terreur en contemplant le vaste abîme qui s'offre au midi, à une profondeur que la vue ne saurait apprécier. »

Une journée suffit pour aller de Cauterets à la base du Vignemale et pour le retour. Cette course se fait à pied, en chaise à porteurs et même en partie à cheval. La plus grande partie des voyageurs s'arrêtent ordinairement au bassin et à la cascade de *Spumous*.

Ici, l'œil est charmé par la vue des troupeaux répandus dans les verts pâturages, et, de plus, on jouit d'une belle vue sur le *glacier d'Ossoue* et sur la Pique-Longue qui le domine.

L'ascension complète demande naturellement beaucoup plus de temps. Il faut, en ce cas, partir de Cauterets à minuit pour n'y rentrer qu'à 9 ou 10 heures du soir. —Que

1 Il n'entend parler sans doute que du sommet secondaire où il est parvenu, et de la simple ascension de la base du pic à ce sommet.

le touriste consulte bien ses forces avant d'entreprendre cette excursion !

8. *Vallée de Marcadau.*

Cette excursion, qui demande environ six heures, aller et retour, est fort agréable et peu fatigante. Arrivé au pont d'Espagne on prend à droite, puis on entre dans la vallée. On traverse de majestueuses forêts de sapins peuplées d'ours auxquels les montagnards font une chasse persévérante et souvent couronnée de succès. — Bien qu'il ne soit pas indispensable, on fera bien de prendre un guide.

9. *Le Monné.*

L'ascension du Monné n'offre pas de difficultés, et demande environ 3 heures.—Il faut un guide.—Du sommet de cette montagne la vue s'étend sur les vallées d'Azun et d'Argeles, sur les plaines de Tarbes et du Béarn, sur les pics du Vignemale, sur le pic du Midi de Bigorre, jusqu'au mont Perdu, etc. Rien de grandiose comme ce panorama, surtout au lever du soleil.—Cette excursion se fait à pied ou à cheval.

« Je partis le 2 septembre [1], avant le lever du soleil, pour gravir le Monné et m'élever à sa crête escarpée.

« On traverse le gave en sortant de Cauterets, et l'on suit un sentier assez brusque qui sillonne les bases de la montagne de *Péguere*, en tournant vers la droite pour atteindre le revers de ce mont pyramidal, du côté du gave de Combascou. Cette gorge prend le nom d'*Arresto.*

« Ici déjà le voyageur domine des abîmes ; mais jusques aux pieds des derniers rochers, les pentes m'ont paru douces et assez faciles. Seulement à l'entrée de la gorge de l'Arresto, que l'on désigne plus souvent par le nom de *Combascou*, sur le versant septentrional de *Péguère*, il est nécessaire d'assurer son pied et son bâton ferré contre les éboulements ; de nombreux ruisseaux qui fuient se montrent et disparaissent à chaque pas sous les débris de la montagne, exigent quelques

[1] M. Samazeuil, *Souvenirs des Pyrénées.*

soins et causent quelques distractions qui ne sauraient, du reste, être dangereuses.

« Je passai le torrent, et, redoublant d'ardeur, nous atteignîmes bientôt, mon guide et moi, le plateau et les cabanes de *Cinquet*, où nous déployâmes nos provisions, et où nous prîmes quelque repos sur une verte pelouse, près d'une source d'eau vive dans laquelle nous fîmes rafraîchir notre vin. De ce plateau, nous contemplions les aimables prairies de Combascou. Cauterets se montrait sous nos pieds au fond d'un immense entonnoir, et au travers d'une légère vapeur qui s'élevait aux bords de son gave et nous voilait ce village sans le cacher. Quelques sommités commençaient aussi à sortir du chaos des montagnes environnantes, et à nous montrer leurs pointes brillantes de lumières.

« Il faut le dire. ce n'est point le charme des détails que l'on doit rechercher en remontant cette gorge, sans ombrage, sans cascade, sans aucun de ces accidents, de ces jeux ou gracieux ou terribles de la nature qui charment ou étonnent dans le val du Marcadau et dans celui de Gavarnie. Ici tout est sombre, et les flancs du Monné n'offrent qu'un vaste désert où paissent quelques troupeaux, où bondissent quelques isards, où croassent des milliers de corbines qui se réunissaient sur nos têtes, nous fatiguaient de leurs cris et nous faisaient songer involontairement à la sépulture réservée à nos cadavres si nous eussions roulé dans les précipices. On doit ici espérer un autre spectacle. De divers plateaux qui servent de degrés pour l'ascension du Monné, c'est moins autour de soi que dans le lointain qu'il faut jeter la vue. Le Monné est un observatoire d'où les curieux embrassent une étendue immense de plaines et de montagnes, scène sublime dont l'aspect n'est pas trop acheté par cinq heures d'une marche pénible et par quelques dangers qui commencent au-dessous des rochers de l'*Arraillé*, qu'il faut gravir avec précaution, en assurant à chaque pas son pied, son bâton et même souvent ses mains sur des saillies de roches, à travers des neiges et sur des escarpements rapides.

« La crête du Monné n'a que 1 mètre 33 centimètres environ de largeur. La vue, de ce sommet, ne rencontre presque plus d'obstacles, et saisit tout un royaume de montagnes. Je nommerai d'abord les fiers *Vignemales*; car c'est sur eux que les yeux se portent surtout et s'arrêtent avec avidité. De

l'océan de glace qui inonde cette immense protubérance de granit s'élèvent plusieurs aiguilles qui se dessinent dans l'azur des cieux. Plus à gauche, vers le sud-est, le *Marboré*, ses brèches, ses glaciers, puis le sommet du *Mont-Perdu*, *Neouvielle*, bordent l'horizon et présentent dans les airs une ligne qui tantôt s'élève en tours, tantôt se forme en cylindre, tantôt permet à la vue de se perdre dans les intervalles que les monts laissent entre eux, et d'y rechercher un autre monde qui ne s'y montre pas. A l'ouest *le pic du midi d'Ossau*, à l'est *le pic du midi de Bigorre* rivalisent d'élévation, et se disputent un honneur que leur nom usurpe, que l'ignorance leur partageait et que la science leur a ravi.

« C'est du sommet du Monné que j'ai pu me convaincre de l'exactitude de la belle observation que Ramond fit sur la Maladetta. D'après lui, la chaîne des Pyrénées ne se composait, dans les premiers temps, que de quelques pics d'une hauteur prodigieuse, dont les débris ont roulé dans les vallées et ont formé, aux dépens de leurs sommets et autour de leurs bases, d'autres monts qui comblent l'intervalle laissé entre les monts primitifs, lors de leur création. Aussi l'observatoire du Monné les présente aux spectateurs, chacun au milieu de ce groupe de montagnes secondaires qui forment sa cour, qu'il domine comme un géant, et qui inclinent vers lui leurs cimes et leurs couches en signe, dirait un poëte, de leur hommage ; en signe, dit le savant, de leur origine et de la position que leur chute leur a fait prendre.

« Mais ces monts ne doivent pas fixer exclusivement notre vue. Si de leur côté tout est sublime, sous nos pieds tout est gracieux, au nord tout est vague, brillant et vaporeux. Le Monné sépare deux belles vallées, et lorsque je détournai mes regards de celle de Cauterets que je venais de quitter, avec quel ravissement je revis celle d'Azun, cette rivale de Campan et d'Argelès, ce gave dont j'apercevais en ce moment non-seulement le cours, mais encore les sources aux frontières d'Espagne ! Enfin, au delà d'Azun et par-dessus les monts qui forment cette riche vallée, ma vue s'étendait sur les belles plaines de Bigorre, tandis que ma pensée, plus puissante que mes regards, devinait la demeure de tout ce qui m'était cher dans un horizon vague et indéterminé. Ainsi cette montagne, que je crois égale en hauteur aux pics du midi d'Ossau et de Bigorre, et qui les dépasse peut-être, présente comme

eux l'avantage de réunir sous les yeux du spectateur qui la gravit l'aspect des plaines et d'une plus grande partie de la chaîne des Pyrénées.

« A mon retour, et sur le plateau de *Cinquet-Chibiron*, nous trouvâmes quelques pasteurs qui nous offrirent de la crême; ils nous dirent aussi qu'ils nous montreraient un chemin plus doux que celui que nous avions suivi le matin pour retourner à Cauterets; nous nous livrâmes à leur conduite.

« Ces pasteurs nous firent remarquer au nord-est du Monné une cime qui me parut plus accessible, et ils me dirent que les dessinateurs du cadastre, en plantant leurs jalons sur toutes ces montagnes, avaient trouvé la position de cette dernière sommité préférable à celle de la crête du Monné.

« Nous descendîmes dans une gorge que les anciens auraient consacrée au dieu du silence. Elle porte le nom du *Lion*, dont les pasteurs ont cru reconnaître la forme dans un des rochers qui la dominent. Cette haute solitude, située au nord-est du sentier que l'on suit d'ordinaire pour gravir le Monné par le vallon Combascou, n'est pas sans charme ; ses pâturages, la coupe hardie des monts qui les entourent, le silence qui y règne, tout invite à y séjourner ; et ce n'est pas sans plaisir que je me rappelle l'heure de repos que j'y pris, en causant avec ces montagnards, de leurs troupeaux et de leurs loisirs, en m'y désaltérant auprès de leur cabane enfumée.

« Ces pasteurs, au reste, ne nous avaient point trompés; les pentes qu'ils nous indiquèrent sont en effet plus douces, les sites plus gracieux que dans la gorge de Combascou, et mon guide, étonné d'ignorer cette route, se promit bien de la pratiquer dans la suite, quoiqu'elle lui parût moins directe. Ce vallon, dont chaque degré de la descente nous révélait quelque charme nouveau, nous conduisit bientôt sur des plans heureusement inclinés, couverts de prairies et parsemés de bois et de chaumières. Nous revîmes le gave de Cauterets, nous descendîmes sur la rive gauche, et nous la remontâmes jusqu'au village, où j'arrivai vers le soir. »

Les ruines de Beaucens.

Cette excursion demande environ 5 heures aller et retour,

soit à cheval, soit en voiture. De ce point, on jouit d'une belle vue sur la vallée d'Argelès.

Lacs d'Estom et d'Estom-Soubiran.

Le *lac d'Estom* est situé tout près de la région des neiges perpétuelles. On y arrive par la route de la Raillière et la vallée de Lutour, au milieu des scènes les plus grandioses et les plus sauvages. Un peu avant d'atteindre le lac on passe devant une magnifique cascade. La vallée de Lutour est habitée, pendant la belle saison, par des bergers qui viennent y faire paître de nombreux troupeaux.

Après avoir visité le lac d'Estom, on monte pendant quelques heures, puis on atteint l'une des crêtes de l'*Araillé*, d'où l'on découvre le *lac d'Estom-Soubiran*, situé sur le plateau du même nom, et dont les eaux sont presque toujours couvertes de glace.—Il faut un guide pour accomplir cette excursion qui demande 10 à 12 h. à pied.

De Cauterets à Luz, Saint-Sauveur et Gavarnie,

PAR LA GRANDE ROUTE.

2 jours à cheval ou en voiture.

On traverse les gorges de Pierrefitte et de Luz, la riante vallée de Luz, et l'on va coucher à Saint-Sauveur. Le lendemain matin on se remet en route pour Gavarnie, d'où l'on revient dans la soirée à Cauterets, à moins que l'on ne préfère quitter Gavarnie que le troisième jour au matin, ce qui nous semble préférable ; une journée entière consacrée à Gavarnie n'est pas de trop.—Il faut un guide.

On va aussi de *Cauterets* à *Luz* par la montagne, à cheval ou en chaise, en 8 à 9 heures.—Il faut aussi un guide.

De Cauterets à Panticosa,

Trajet en 8 heures environ.

On traverse la vallée et le col de Marcadau. Comme cette course est très-fatigante, on fera bien de coucher à Panticosa et de revenir le lendemain à Cauterets.—On peut aussi reve-

nir par le *port d'Anéou*, les *Eaux-Bonnes* et le *col de Torte*, route qui demandera 3 jours. — Cheval et guide. (*Panticosa*, V. p. 239.)

La course de Cauterets aux *Eaux-Bonnes*, par le *col de Torte*, demande 10 à 12 heures.—Cheval et guide.

LE VAL DE JÉRET[1].

Pour peu que vous jetiez les yeux sur la carte, vous n'apercevrez en France que deux chaînes de montagnes. La première, qui commence aux environs de Puycerda, coupe dans sa marche une multitude de départements, donne naissance aux anneaux secondaires du Cantal et de la Moselle, et disparaît aux approches de la forêt des Ardennes.

La deuxième, et la principale (la seule primitive à mon sens, à celui de divers géologues), s'appuie d'un côté à la Méditerranée, aux environs de Collioure. Là, se dressant comme une grande muraille destinée par l'Éternel à séparer deux nations, elle traverse de prime abord le département des Pyrénées-Orientales, celui de l'Ariège, une portion perdue de la Haute-Garonne, l'ancienne province du Béarn; puis, parvenue à Saint-Jean-Pied-de-Port, s'abaisse vers Roncevaux, célèbre par la mort d'un preux; se dirige en Espagne sur Vittoria, et va se perdre non loin d'Aguilar, dans les sables désolés de la Vieille-Castille.

Que si, à partir de Perpignan jusqu'à Bayonne, vous voulez chercher un passage pour pénétrer dans la Péninsule, vous n'en trouverez aucun; les pins et la neige sont en possession de la contrée. Mais si vous ne vous entêtez pas à interroger au cœur l'œuvre mystérieuse; si, par exemple, poëte ou artiste, vous ne désirez qu'une échappée de cette gigantesque nature, alors vous pouvez vous diriger avec moi vers les eaux thermales; c'est un rendez-vous de bonne compagnie, et je m'assure que nous y trouverons d'admirables sites, de miraculeux spectacles.

[1] Quelques-uns des sites décrits ici l'ont été déjà dans les chapitres précédents. Nous avons préféré donner le tableau tout entier, si vif, si animé de l'écrivain, au risque de nous répéter, plutôt que de le morceler. Cet article est extrait de l'un de nos meilleurs recueils : *la France littéraire.*

A cet effet, au sortir de Toulouse, vous m'accompagnerez à Tarbes. C'est d'ici véritablement qu'il faut contempler la montagne. Comme elle se pose, la coquette, devant vous ! comme elle se complaît à vous faire admirer ses pieds géants, sa belle robe de neige, blanche autant qu'un suaire de jeune fille, sa capricieuse ceinture de torrents, son pêle-mêle de rochers, de forêts, semés çà et là, aux anciens jours, par une main inconnue ; tout son beau rideau enfin, semblable à une toile de théâtre, immense toile qui connaît les secrets de l'éternité, qui ne s'est jamais levée devant aucun spectateur et qui n'a au-dessus d'elle que le ciel, au-dessous que le néant.

Maintenant, laissant à notre droite Bagnères de Bigorre, nous arriverons, à travers d'immenses plaines, à la petite ville de Lourdes, que j'appellerai le *seuil des Pyrénées*.

Cet endroit n'a de remarquable qu'un vieux château en ruine, à propos duquel le vieux Froissard nous a transmis de bien singulières histoires. Là aussi nous visiterons les carrières de marbre gris découvertes depuis peu d'années ; nous ferons une excursion à la *grotte du Loup*, et nous irons visiter la *pierre de la Liberté*. Ce bloc, scellé en 93 au milieu de la place d'Armes, le jour anniversaire de la mort de Louis XVI, présente sur une de ses faces ces mots : *la Loi ;* sur l'autre, *la Liberté ;* sur la troisième, *Égalité ;* on a gravé sur la quatrième ce principe si gouvernemental : « Ne fais pas autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait. » — J'ai connu des gens qui admiraient de bonne foi cette maxime.

Quoi qu'il en soit, nous nous enfoncerons immédiatement dans la gorge formée par le *pic d'Une-Heure* et les montagnes de *Bat-Souriquères*.

Là s'ouvre devant nous la grande scène.

Deux rangées d'affreuses roches s'escaladent, s'épaulent, se soutiennent, menacent d'écraser à toute heure, par leur chute, le voyageur qui passe en tremblant. — Sur leurs parois, qui reflètent le soleil comme un miroir, c'est une aridité complète, une désolation dont rien n'approche. — Pas une herbe, pas un oiseau, pas un arbre ; un sol nu, entrecoupé de ravins, sillonné par l'avalanche, labouré par les hivers ; un chemin miné par le *gave ;* un lointain dans l'immensité duquel vous distinguez la tête chenue du mont *Soulom,* la masse du *Vignemale,* la cime de glace de la *Brèche-*

de-Roland : tel est le tableau qui se déroule durant un espace de plusieurs lieues : magnifique et terrible panorama !

Tout à coup, sans transition, à un détour du chemin, la vallée d'Argelès s'offre à vous.—Quel puissant contraste !—Imaginez un vaste entonnoir à l'ouverture duquel se dressent pleines de raideur, comme le squelette du passé, de vieilles tours millénaires. Dans l'espace, des champs de maïs, des vignes entrelacées, des prairies hérissées de folle-avoine, font ressembler le terrain à nos tables de mosaïque. De toutes parts une multitude de petits ruisseaux, qui mettent en mouvement des scieries de planches, embellissent cette oasis. Sur les crêtes les plus ardues, des cabanes de pasteurs chauffent au soleil leurs reins de chaume ; à leurs pieds, les étroits défilés de *Luz* et de *Cauterets* s'ouvrent incessamment comme deux gueules béantes ; et au flanc de la vallée, l'antique église de Saint-Savin élève ses créneaux du moyen âge, pleure ses moines, et vous montre, moyennant rétribution, le peigne en bois de son fondateur.

Depuis, j'ai vu la *vallée de Campan*, chantée tant de fois ; je dois à la vérité de dire qu'elle n'est pas à comparer à celle dont je parle. Il y a entre elles deux la différence de Montmorency à la plaine de Montrouge, la distance de la prose aux vers.

Mon but étant de vous conduire au *val de Jéret*, nous ne nous arrêterons pas plus longtemps en route. Je ne vous aurais même point retardé de la sorte, si je n'eusse craint qu'en arrivant à Cauterets sans préliminaire, vous ne fussiez tenté de me taxer d'exagération. Poursuivons donc rapidement.

C'est à l'extrémité sud de la vallée d'Argelès, à Pierrefitte, la dernière poste du royaume, que se trouve notre chemin ; véritables Thermopyles ! De fait, la gorge de Cauterets est tellement resserrée, qu'une voiture y passe difficilement. Des espèces de remises sont pratiquées de loin en loin pour éviter que deux chars ne se rencontrent à la fois au même lieu ; et le gave roule à une telle profondeur, qu'on a jugé prudent de construire tout du long un parapet. Il serait impossible de donner à ceux qui n'ont jamais quitté le pavé de nos routes royales une idée des sensations que vous fait éprouver l'aspect lugubre de cette longue avenue schisteuse ! —Qu'on se figure d'immenses amas calcaires, des débris vol-

caniques couleur de fer, à travers lesquels la mine a tracé une voie de quelques pieds de large pour la circulation. Parfois les montagnes semblent se réunir au-dessus de vous ainsi qu'un portique ; à d'autres instants, elles viennent vous regarder face à face et vous barrer le passage ; tellement que, dans l'impossibilité de suivre une ligne droite, les ingénieurs ont été forcés de faire louvoyer singulièrement le chemin. Onze ponts, qu'il vous faut traverser l'un après l'autre, sont jetés sur le torrent. Un d'eux, sous la voûte duquel gronde une magnifique cascade, alimentée par les glaciers du pic de *Viscoz*, a reçu le nom de *Pont-du-Diable*. Ce mot-là peint mieux que tout ce que je pourrais dire.

Enfin, au bout d'une marche de plusieurs heures, nous arrivons à la *côte du Limaçon*. C'est chose rare, dans la belle saison, de n'y pas rencontrer d'élégantes promeneuses, de fashionables Parisiennes, de romantiques Anglais, qui se délassent, à l'ombre des vignes sauvages dont ce bel endroit est tapissé, des fatigues du bain. Plus d'un même, dit-on, en emporte de ces doux souvenirs qu'on garde jusqu'à la vieillesse ! Je le veux bien ; mais attendu que cela ne nous regarde aucunement, hâtons-nous de parvenir au sommet.

— Voyez-vous là-bas, tout au fond de ce brouillard, à je ne sais combien de mètres au-dessous de nous, ce peu de fumée, indice d'habitation et de pensées humaines, qui semble sortir des sapinières ? Il vous détermine la position de *Cauterets*. Etouffé entre de hautes montagnes, ce charmant endroit ne se découvre qu'à la fin, et de quelques pas seulement. On dirait une jolie femme au bal qui, pour donner le plaisir de la surprise, se laisse prier bien longtemps avant de consentir à ôter son masque.—Au réel, j'ai éprouvé dans ma vie, à propos de villes surtout, peu d'étonnements comparables à celui qui me frappa lors de mon arrivée à Cauterets ! Qui est-ce qui aurait pu s'imaginer qu'au centre même des Pyrénées, à j'ignore combien de mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan, nous dussions rencontrer les plus fraîches habitations, tout en marbre, ainsi qu'une villa italienne ; les plus délicieuses promenades, à faire envie aux oisifs du boulevard de Gand ; les cercles les plus animés et surtout *Rossini*, non plus écorché sur le piano par une demoiselle à marier, mais bien nous électrisant lui-même à l'audition de ses motifs improvisés ?

Un matin, quittant cette ville, nous résolûmes, plusieurs personnes et moi, de renoncer à la vie civilisée, et d'essayer, pour ainsi dire, de la vie sauvage. Notre projet était d'employer quelques jours à abaisser sous nos pas les pics les plus indomptés, à bivouaquer sur les glaces contemporaines du chaos, à contempler enfin la destruction dans sa primauté, la géodésie dans ses ateliers suprêmes.

En conséquence, par un de ces beaux levers du soleil si communs dans ces climats favorisés, votre serviteur, les jambes couvertes de longues guêtres, le corps revêtu d'une blouse, la tête protégée par une coiffure dans le genre de l'armet de Mambrin, le dos chargé d'un sac militaire contenant des vivres et quelques habillements de rechange, la main armée d'un long bâton ferré aux deux bouts et garni d'un crochet, se mit en marche vers le *val de Jéret*. C'était par là que nous devions commencer naturellement, afin de nous aguerrir ; l'expédition se faisait à nos portes.

Le *val de Jéret*, descendant des plus hardies sommités pyrénéennes, s'étend dans un espace de près de 12 kil. Le versant de la montagne, où il prend sa source, aboutit, d'un côté, en Espagne, à Panticosa ; de l'autre, en France, à quelques portées de fusil de Cauterets, à l'entrée de la vallée de Lutour.

A droite, il est borné dans toute sa longueur par les chaînons du *Monné*, à gauche, par ceux du Vignemale. Il est arrosé dans sa course par différents gaves, lesquels se réunissant à Pierrefitte à ceux de Gavarnie, de Héas, de Baréges, forment la tumultueuse rivière qu'on appelle en définitive le *gave de Pau*, et qui, après avoir parcouru une trentaine de lieues, expire au golfe de Gascogne, où elle s'engloutit.

— Une demi-heure après notre départ, nous avions déjà dépassé les bains communaux de la Raillière, bel établissement où la santé est versée à la fois aux malades dans soixante baignoires de marbre : dès que nos guides, parmi lesquels se trouvait l'ancien porteur de la reine Hortense, nous eurent rejoints, nous franchîmes un petit pont jeté sur le torrent en face des bains du *Bois*, et nous nous trouvâmes à l'embouchure du *val de Jéret*.

Or, en ce moment, le lieu où nous étions présentait un singulier spectacle. — De nombreuses chaises à porteurs circulaient devant et derrière nous, précédées et suivies de

nombreux baigneurs à pied ; les pâtres avec leur costume pittoresque, leurs cris rauques, leur épieu solide conduisaient leurs bestiaux dans différentes directions; des étrangers, visiteurs ainsi que nous, partaient à peu près dans le même équipement pour des destinations opposées ; si bien qu'à la veille de nous séparer du monde pour quelque temps, et de visiter des déserts périlleux, il nous était donné, à l'ultime limite des hommes, de contempler, une dernière fois réunis, nos agitations, nos infirmités, nos besoins.

Cependant, nous commencions à gravir, lentement il est vrai, mais d'un pas égal et mesuré, selon les recommandations de nos montagnards, le sentier tracé au bord du gave. Soudain une odeur sulfureuse très-prononcée, exactement pareille à celle que répandrait un œuf gâté, vint éveiller la susceptibité de nos narines parisiennes ; nous touchions à la grotte de *Mahourat*.

Cette cavité, qui peut avoir 5 mètres de haut sur 7 de long et autant de large, sert de buvette gratuite. Ses environs sont assiégés d'une foule de malades, auxquels la Faculté recommande de consommer par jour vingt ou trente verres de cette onde infecte. Il y a là de quoi empoisonner l'homme le mieux portant. L'aspect de la grotte n'est guère plus avenant que le parfum qui s'en échappe; ses parois sont tapissées d'une couche verdâtre et suintante, et les rochers qui les environnent sont couverts d'une infinité de petits insectes malpropres. — Nous passâmes vite.

A peine avions-nous repris notre course, que nous entendîmes d'abord comme un roulement lointain. Vous eussiez dit de sourds tonnerres grondant dans les entrailles du sol, et des cyclopes travaillant à ébranler le globe. Mais, à mesure que nous avançâmes, les sons devinrent plus distincts ; bientôt je compris aisément le bruit des eaux et en peu de minutes nous contemplions *la cataracte*.

Cette chute d'eau offre ceci de remarquable qu'elle n'est point formée par une solution ou un abaissement du lit naturel. Des deux côtés de la vallée, des montagnes creusées par les siècles, minées par les déluges de l'hiver et les fontes du printemps, se sont éboulées à la même heure. Peut-être aussi faut-il rapporter cela à quelqu'une de ces grandes commotions terrestres qui ont apparu aux âges reculés, comme des punitions divines. Je ne sais : toujours est-il que, dans

une longueur indéfinie, les terres supérieures ont recouvert le niveau primitif; d'énormes pans de rochers les ont suivies : toute la tête de la montagne a fléchi, et, entraînant avec elle des forêts entières, s'est précipitée sur le torrent, qu'elle a essayé de combler. Je ne connais rien de plus imposant que la vue de ces désordres de la nature : tous les bouleversements enserrent de fortes leçons pour les âmes compréhensives.

A compter de *la cataracte*, le chemin, qui jusque-là avait été praticable, s'étrangle dans les débris et devient réellement dangereux. En place d'un sentier de quatre pieds, vous n'en avez plus qu'un de douze pouces, encore tellement longeant l'abîme, que l'œil le plus intrépide ne peut plonger en bas sans frayeur. Souvent il faut sauter d'une roche à l'autre, vous cramponner aux herbes grimpantes ou vous retenir à l'aide de votre bâton ferré; un seul faux pas, et c'en est fait de votre vie.

Parfois aussi le hasard a ménagé à travers ces débris confus, cet abordage de toutes sortes d'objets, de petites clairières bien ouvertes; là, point de rochers qui vous menacent, point de vieux sapins qui tombent; non, une herbe longue et vivace sur laquelle on se repose avec plaisir; des arbustes jeunes et verts; un rayon de soleil qui glisse légèrement contre le feuillage et le veloute... Voilà les oppositions étranges qui s'offrent à vous de toutes parts.

Je me souviens qu'avant d'arriver à la cascade du *Cerizet*, nous avions fait une halte au milieu d'une de ces savanes. La grande muraille granitique qui borde le val au nord et au sud s'était reculée de nous. Le gave coulait lentement au milieu sur des gravois bien unis ; tout était silence et repos aux alentours. Seulement, dans le lointain, la grosse voix des monts et des bois se faisait entendre sourdement ; quelques chèvres sauvages bramaient en appelant leurs petits ; le vautour jetait ses glapissements en se jouant dans les vagues de l'air ; il y avait, dans cet asile reculé, un charme secret qui allait au cœur, un hymne tacite qui se chantait en l'honneur du Dieu inconnu. Tout à coup un léger brouillard qui avait envahi récemment les cimes se dispersa comme par enchantement. Le vent d'Espagne souleva les vapeurs condensées, les chassa d'un souffle devant lui comme de petits flocons de laine blanche, et la nue, se déchirant par le haut, nous

laissa apercevoir, d'abord dans un incommensurable éloignement, des arbres irisés de toutes les couleurs du prisme, se découpant merveilleusement sur le bleu du ciel ; puis successivement, à mesure que le rideau se fendait, la tête grise des monts reparut ; le protogine, le spath, le mica, se redressèrent de nouveau en cônes, en triangles, sous toutes les formes. La peinture serait impuissante à rendre ces jeux d'ombre et de lumière.

Une heure d'ascension, au sortir de la clairière, nous amena à la cascade du Cerizet. Il n'était pas loin de midi : le soleil brillait de tout son éclat : nous allions donc jouir de l'arc-en-ciel! J'avoue que la pensée de cette contemplation magique me causa un des plus vifs plaisirs que j'aie jamais éprouvés. C'est que la cascade se prête d'une rare façon aux illusions d'optique. Elle est située dans une gorge qui se resserre. Sur le premier plan, des myriades de jordons, de larges fougères, dont les feuilles ne se peuvent mieux comparer qu'à des éventails, des rhododendrons.... etc..., entourent le précipice comme une bordure. Sur le second plan, l'*uva ursi* balance au vent ses bouquets bleus ; le sorbier des oiseaux étale ses petites graines rouges ; des airelles, des galiopsis laissent échapper leurs sauvages parfums ; et à l'extrémité du col, on distingue, sur le penchant du pic Peyrelance (pierre à lance) les cadavres jaunis des vieux hêtres et des frênes centenaires.

Au point central de ce magnifique encadrement, dont les monts Hourmigas et Péguères, qui s'échelonnent en galeries, complètent la fantastique vision, s'élèvent deux rochers géants, à l'encontre desquels le rapide courant du gave vient se briser. L'onde, irritée par cet obstacle, s'amasse, se presse, mugit, et bientôt, s'élançant d'un effroyable bond, tombe en nappe dans un bassin de roche vive, à plus de cent pieds de profondeur, et entraîne dans sa chute des cadavres d'arbres et d'animaux. Un vieux pin, dont le tronc a poussé sur la pierre, s'avance horizontalement au-dessus du gouffre, et semble narguer les curieux avec ce pont dérisoire. Je ne voulus point qu'il fût dit qu'aucun de nous n'avait eu le courage d'aller envisager le précipice ; j'attachai solidement ensemble deux des ceintures de nos guides, je m'en passai une autour du corps, et m'avançant, non sans battement de cœur toutefois, sur le frêle échafaudage rendu glissant par

la vapeur, je me plaçai à cheval sur le vieil enfant de la vallée, et je lui incrustai mon nom sur le flanc à l'aide d'un mauvais couteau. Quand j'eus terminé cette opération, je me mis à contempler toute cette onde bouillonnante que je dominais. Alors j'avisai de nouveaux et pittoresques accidents dont ne se doutaient pas mes compagnons restés au bord. En effet, le soleil, à son zénith, dardait à plomb, avec toute la force de la canicule, ses rayons sur le fond de la cascade : on eût juré un fluide d'or. L'écume scintillait comme un diamant à mille facettes; les pierres humides luciolaient comme des brillants, et des milliers d'insectes diaprés, à savoir, des chrysomèles tricolores, des scarabées, etc., cherchaient à échapper aux bouvreuils rouges et aux grimpereaux des rochers, lesquels, à l'affût derrière les plus chétives cavités, saisissaient inopinément leurs faibles ennemis au passage.

Nous ne quittâmes qu'à regret ces belles retraites; et après avoir puisé des forces dans une des outres que portaient nos conducteurs, nous nous aventurâmes de nouveau dans les hauteurs, pour gagner avant la nuit la cabane où nous devions coucher. Remarquons ici néanmoins un changement dans la nature du terrain : les tons deviennent plus foncés, ce qui indique plus de force dans la croissance; la verdure renaît, les espaces vides se multiplient; toute cette partie du val, en un mot, compose d'excellentes prairies. Aussi les troupeaux y séjournent-ils une grande partie de l'année. Au moment où nous y arrivâmes, on voyait paître à l'aventure des vaches à demi sauvages, sans étables ni gardiens. Je me trompe; nous rencontrâmes à l'approche de la cascade de *Boussé* un vieux pasteur âgé de 88 ans; vous l'eussiez pris pour un patriarche. Il n'entendait pas un mot de français, n'avait jamais bu un verre de vin, et conservait encore intactes toutes ses facultés. Nous lui offrîmes du tabac; il nous donna du lait et du beurre.

Enfin, nous apercevions la cascade de Boussé, qui n'offre rien de remarquable, non plus que celle du *Pas-de-l'Ours*, sa voisine. Cette dernière est ainsi nommée, parce que, selon les gens du pays, un chien et un ours s'y rencontrèrent un jour; l'habitant des bois ne voulut point céder le pas à celui des villes, qui refusa de son côté de se déranger de sa route : or, le chemin n'ayant en cet endroit qu'un pied au plus de largeur, nos héros, comme on le pense, durent vider la que-

relle par un combat singulier : or, les deux adversaires roulèrent dans le précipice.

A l'instant où notre cicérone achevait ce petit récit, nous vîmes venir à nous quatre hommes armés de fusils, portant sur des épieux en brancard quelque chose qui, de loin, ressemblait à un corps mort. Nous ne fûmes pas trop rassurés ; le lieu et la mise des individus n'étaient pas de nature à inspirer une grande confiance ; mais bientôt nos craintes s'évanouirent. C'étaient quatre chasseurs s'en retournant en triomphe, chargés d'un cadavre d'isard ou chamois des Pyrénées. Je leur demandai où ils l'avaient tué ; ils me répondirent que c'était dans les *montagnes Maudites*. Le peuple donne ce nom générique à tous les glaciers.

Cela fait, nous poursuivîmes notre route vers le pont d'Espagne. Là encore, dès longtemps avant d'arriver, on observe une transformation intime du sol, à en juger par son produit extérieur. Au vrai, vous voyez les pins, qui jusque-là sont restés sur les crêtes, descendre peu à peu des hautes régions et envahir momentanément l'étroite plaine. Presque tous sont forts et grands, comme s'ils prévoyaient qu'à la dernière borne de leur empire ils ont besoin d'imposer et de commander le respect. Cette partie du val n'est pas la plus agréable à traverser. Les arbres poussent si près les uns des autres, qu'il est difficile de se frayer un sentier et de ne pas s'embarrasser dans les ronces et les lianes ; quelquefois aussi des racines sorties de terre courent sur la mousse avec toutes les ondulations du serpent, et, par intervalle, quelques-uns de nous, croyant avoir posé le pied sur un de ces reptiles, poussaient un cri suivi de rires unanimes.

Il y eut cependant une occasion où aucun de nous n'eut envie de plaisanter : la forêt était devenue très-épaisse, le jour était assombri par le feuillage, et le vent nous apportait par bouffées d'affreux hurlements. Était-ce l'effet de ces orgues naturelles qui se répondent çà et là à chaque rafale ? ou bien était-ce quelque troupe d'animaux sauvages qui, attirée par la senteur du bétail, rôdait à travers la forêt ? Nous ne savions à quoi nous en tenir, quand notre principal guide, après s'être amusé à exciter lui-même nos frayeurs, nous démontra en deux mots que ce n'était ni plus ni moins que le bruit de la chute appelée le *Saut du Pont*. Nous ne voulûmes pas le croire d'abord, mais nous ne tardâmes pas à

être convaincus de sa véracité. Les rochers qui nous avaient quittés reparurent subitement, et avec elles une multitude de cavités dans les stalactites desquelles les sons, engagés comme en autant de tuyaux organisés pour des modes différents, en ressortaient sur les tons les plus opposés de la gamme : prodigieuses cacophonies, parmi lesquelles l'oreille d'un musicien pourrait percevoir, selon moi, d'ineffables modulations, des harmonies plus qu'humaines, et seulement faites pour les chœurs invisibles.

Cependant nous touchions presque au *Saut-du-Pont*, et nous n'apercevions ni le pont ni le saut. La route même semblait murée devant nous ; c'est qu'il nous fallait passer sur l'autre rive du gave. Un premier pont, formé naturellement par deux rochers qui se joignent comme une ogive, nous transporta sur la droite du torrent. Nous gravîmes ensuite durant quelques minutes, ainsi qu'à une échelle, et, parvenus au sommet du monticule, nous poussâmes une exclamation admirative, arrachée à l'enthousiasme. Sans le respect humain, je me serais jeté à genoux.

Voici le tableau qui nous frappait :

En face, un amphithéâtre de quelques centaines de pieds, couronné dans le lointain par des neiges, qui, s'évanouissant sur un fond d'azur, se déployaient en fer à cheval. Une espèce d'arbre, dont j'ignore le nom, laissait flotter sur son écorce blanchie une mousse fine et déliée : ce qui lui donnait une frappante analogie avec de pâles vieillards à longue barbe.

A l'étage immédiatement inférieur, sur un plan d'une soixantaine de pieds, l'onde coulait doucement dans un lit peu incliné ; puis, exécutant une première chute, elle tombait en bloc d'une hauteur de quelques toises, rencontrait des rochers qui la séparaient en plusieurs filets, et, resserrée par des obstacles croissants, se précipitait en une foule de petites langues argentées, jusqu'à ce qu'après un parcours assez étendu elle rencontrât le sable du terrain.

Au-dessous de nous, trois pins pareils à de longs cierges, disposés en travers d'un bord à l'autre, composaient le pont d'Espagne. Sur cet édifice tremblant, un muletier aragonais, drapé dans son large manteau orné de paillettes, et gravement assis sur sa *coronelle*, en tête d'un troupeau de mules, chantait gaiement l'*arza-pilili* (chant populaire d'Espagne) en se rendant à la foire de Gèdre.—A ses pieds, le gave de

Panticosa se joignant à droite à celui du *lac de Gaube*, qui coule du côté opposé, formait une impétueuse rivière, qui, impatiente de tout frein, s'encaissait, après un saut d'une profondeur de plus de cent cinquante mètres, dans un chaos indéfinissable, et résonnait comme les canons de deux armées.

Nous traversâmes le pont, et nous allâmes d'abord visiter, sur une petite éminence, la cabane où une courageuse artiste, Mlle Sarrasin, osa rester seule trois mois pour s'exercer au paysage; elle est couverte d'herbes sèches et composée de troncs d'arbre. Dans l'hiver, le vieux pêcheur du lac de Gaube, qui, depuis trente ans, n'avait pas mis le pied à la ville (cet homme est mort dans un âge très-avancé, à 96 ans), quittait ses possessions glacées, et venait là cuire du charbon. Nous saluâmes ces murs noircis avec plus de joie que les murailles d'un palais de souverain. L'art est aussi un sceptre à présent!—Le plus puissant des sceptres!

Je regardai à ma montre; elle marquait deux heures. Il y en avait par conséquent plus de sept que nous marchions. Nous prîmes la résolution de passer la nuit en ce lieu, et de commencer par dîner. Nos tables furent bientôt dressées.

La soirée fut employée à dessiner et à peindre ce site; nous regrettâmes que nos compatriotes le connussent aussi peu, et s'en allassent en Suisse chercher au *Faulhorn*, ou au *Mont-Blanc*, ce qui se trouve dans notre France, de pittoresques paysages et des régions enchantées. (ACHILLE JUBINAL.)

ROUTE 19.

DE LOURDES A SAINT-SAUVEUR.

Aspect du vallon.—Climat.—Saint-Sauveur, les Bains, Analyse, Promenades.

---

1. **Route de Pau à Lourdes,**

40 kil. (11 à 12 heures).

Pendant la saison, plusieurs voitures partent tous les matins de Pau pour Cauterets : 1° chez Manescau, place

Grammont; 2° chez la veuve Simonnet, hôtel de la Dorade; 3° chez Viguier, hôtel de l'Europe. Prix des places : 9 à 12 fr.; une voiture particulière, 40 à 50 fr.

	h.	m.		h.	m.
Bizanos..........	h.	15 m.	Ignon-sur-le-Gave	h.	15 m.
Miellon	1	15	Lestelle	1	15
Assat............		25	Saulx-sur-le-Gave.		45
Bezing	1		Saint-Pé	1	
Bœil		13	Barbot..	1	45
Baudreix		20	Pouchard	1	45
Mirepeix		15	Notre-Dame-du-Puy..........	1	15
Courtiade		30	Lourdes	1	15
Coarraze de Nay..		30			

De *Lourdes* à *Luz*, voyez R. 15 et 16.

Au sortir de Pau, on traverse la rivière de *Lousse*. Le gave et ses mille sinuosités égayent l'imagination.

Bizanos est un petit village qu'on rencontre au sortir de Pau. C'est à Bizanos que chaque année, le mercredi des cendres, les habitants de Pau célèbrent les funérailles du carnaval; c'est le *Longchamps* de Pau.

On aperçoit sur la gauche le château de Bizanos, propriété de M. Dabbadie.

Arrêtez-vous à **Assat**, joli petit village, pour contempler les sites et points de vue qui s'offrent à vos regards : vous allez entrer dans les montagnes.

A chaque pas, de nouvelles scènes, de nouveaux tableaux :

A **Bezing**, la bifurcation du gave et ses mille plis ondoyants dans le lointain ;

A **Mierepix**, les jeux nouveaux du fleuve, le riche encadrement des monts. De ce point, on aperçoit sur la droite la jolie ville de *Nay*, renommée pour ses fabriques de draps, de bérets, de calicots, et par sa minoterie, qui s'élèvent sur les bords du gave, et que domine le *château de l'Angladure*. On trouve, dit M. de Genoude, dans la vallée de Nay, la verdure de la Suisse et la chaleur de l'Italie;

A **Coarraze**, l'effet pittoresque des ruines du château où fut élevé Henri IV, et dont il ne reste plus que la tour et le portail, sur lequel se lit encore cette inscription espagnole : *Lo que ha de ser no puede faltar* (ce qui doit être ne peut manquer). A côté de ces ruines, s'élève un château de construction moderne, appartenant à M. Dufau, et tous ces

jolis effets de monticules ondulants comme des vagues ;

A **Igon** se voit un beau couvent, noviciat des Sœurs de la Croix.

On arrive à *Lestelle*.

Lestelle, situé à 24 kil. de Pau, et à 4 kil. d'Igon, est un village agréable, élégant, animé, à la naissance d'un vallon que baigne le gave de Pau. C'est à Lestelle que relayent les diligences et que l'on déjeune. — *Hôtels* : de France ; de la Poste.

A droite, vous apercevez l'église de *Bétharram*, dont nous emprunterons la description à M. l'abbé Menjoulet[1] :

« Et maintenant, voyez-vous au pied de ce tertre arrondi, au centre de ce demi-cirque formé par les montagnes qui se rapprochent tout à coup, auprès de la rivière qui ralentit sa marche partout ailleurs tumultueuse et rapide, à côté d'un pont dont la haute arcade, ornée de lierres tombant en chevelures, laisse apercevoir, au-delà, la couronne d'une montagne lointaine , voyez-vous une petite église s'appuyant sur un long édifice ? C'est *Bétharram*.

« **Bétharram,** situé à 25 kil. de Pau, est un lieu de pèlerinage consacré de temps immémorial par une chapelle de la Sainte-Vierge, et depuis deux siècles environ par un calvaire en plein air. Il réunit ces deux touchantes dévotions du catholicisme, le culte de la croix et celui de Marie.

« La chapelle de la Vierge est au bout de cette ravissante avenue que nous venons de suivre, parmi les richesses de la plaine, au bord des eaux qui réfléchissent l'azur des cieux. Le calvaire, à quelques pas de la chapelle, s'élève, par des pentes sinueuses, au milieu d'un bois épais et solitaire, et se termine par une plate-forme d'où l'œil n'aperçoit plus, outre les trois croix de la Passion et le tombeau du Sauveur, que les cimes abruptes des montagnes environnantes.

« Les Béarnais, les Basques, les Bigourdans et les Gascons ont pour Bétharram une affection particulière, sentiment qu'ils tiennent de leurs ancêtres et conservent précieusement.

« L'origine de Bétharram est entourée d'obscurité ; mais il est certain toutefois qu'elle existait dans le XVe siècle. Si

[1] *Chronique de Bétharram*, par l'abbé Menjoulet, directeur au grand séminaire de Bayonne, 1 vol in-12, chez E. Vignancour, à Pau.

l'histoire se tait, la légende parle, la légende qui reproduit les traditions des peuples, et qui souvent a remplacé l'histoire avec autant de succès que d'attrait.

« Voici dans toute sa simplicité la légende relative à Bétharram, telle que nous l'ont conservée les anciens chroniqueurs :

« En ce temps-là, c'est-à-dire à une époque inconnue, mais déjà bien loin de nous, quelques petits bergers du village de Lestelle se livraient à leurs jeux enfantins pendant que leurs brebis paissaient tranquillement, et que les agneaux bondissaient sur les rochers qui occupaient le bas de la montagne, au bord du gave. Tout à coup les yeux de ces jeunes enfants furent frappés de l'éclat d'une vive lumière. Leur première impression fut celle de la frayeur. Mais bientôt, rassurés par un sentiment intérieur de joie et de confiance, ils s'approchèrent et aperçurent avec surprise une belle image de la Très-Sainte-Vierge. A cette vue, ils éprouvèrent des transports d'allégresse qu'on ne saurait redire. Ils coururent aussitôt au village, et racontèrent la merveilleuse apparition à tous les habitants. Ceux-ci se hâtèrent d'aller contempler le prodige de leurs propres yeux. Le prêtre ne tarda pas de les suivre, revêtu des ornements sacrés, et tous se prosternèrent avec respect devant la miraculeuse statue, le visage mouillé de pleurs et le cœur pénétré d'une sainte admiration.

« On comprit sans peine qu'il y avait dans cette merveille une manifestation des desseins de Dieu pour la gloire de la sainte Mère de Jésus-Christ, et chacun se trouva persuadé que le ciel voulait qu'un oratoire fût construit en ce lieu. Mais comment bâtir sur ces âpres rochers? Cela parut à ces pauvres gens d'une difficulté insurmontable. En conséquence, ce fut de l'autre côté de la rivière qu'on dressa une niche où la sainte image fut religieusement déposée [1].

« Mais, nouveau miracle! autant de fois qu'on voulut l'y loger, autant de fois elle s'en retourna toute seule en sa première place. On ne put pas même la retenir dans l'église paroissiale, d'où elle revint encore sur les rochers des bords du gave. Les habitants de Lestelle virent bien que c'était l'unique lieu choisi du ciel; mais ils hésitaient toujours, lorsqu'une jeune villageoise, nommée Raymonde, prenant en main la cause de la reine des vierges, éleva la voix au milieu du peuple pour menacer ses compatriotes de la colère de Dieu, s'ils n'obéissaient

1 Cette niche subsiste encore au milieu des ronces, vis-à-vis de la chapelle. Elle est, pour ainsi dire, incrustée dans le talus du lit de la rivière, et devant elle passe un chemin étroit qui divise ce talus en deux étages. C'est un corps de maçonnerie ayant une base d'un peu plus de 2 mètres de largeur, un couronnement circulaire et une hauteur totale de près de 4 mètres. L'embrasure de la niche a 71 centimètres de haut, ce qui peut donner une idée de la grandeur de l'image miraculeuse. La muraille, formée de pierres à demi disjointes, ne présente aucun caractère particulier; mais comme on trouve le plein-cintre au haut et au fond de la niche, et qu'il n'y a aucune trace d'ogive, on pourrait en conclure que ce monument date au moins du XII[e] siècle; car on sait qu'à partir de cette époque, presque toutes les constructions religieuses se font remarquer pendant près de 400 ans par des arcades ogivales ou en pointe.

promptement à des ordres intimés d'un manière aussi positive. Elle parlait encore, et déjà une grêle affreuse tombait sur les moissons. A ce coup, tout le monde effraye demanda grâce. On ne balança plus, et sans autre retard, on jeta les fondements d'une pauvre petite chapelle, à laquelle Raymonde promit avec enthousiasme d'heureux accroissements.»

C'est ainsi que la légende raconte l'origine de Bétharram, et l'histoire ne la contredit pas. Il est bien vrai que l'imagination des hommes aurait pu absolument ajouter à la réalité des faits des détails inexacts qu'il n'y a plus moyen de discerner. Mais serait-ce une raison suffisante pour repousser un récit plein de charmes, qui, d'ailleurs, ne saurait être un mensonge, par cela seul qu'il rapporte des choses extraordinaires? Ces choses-là ne sont-elles pas assez communes dans l'histoire de la religion? Au reste, nous ne voulons pas garantir la véracité de la légende; mais comme il ne nous suffit pas de goûter dans notre cœur ce qu'elle a de suave, nous ferons à cet égard une observation de quelque importance : c'est que l'emplacement occupé par la chapelle et la maison de Bétharram semble indiquer, par sa nature même, qu'il n'a dû être choisi que pour des raisons extrêmement graves. Il a fallu briser à grands frais les rochers de la montagne, qui suivait sa pente jusque sur la rive escarpée du gave, tandis qu'à une très-petite distance, et en deçà et au-delà, se trouvent deux plateaux assez vastes qu'on devait naturellement préférer. On peut être crédule; mais il est rare que tout un peuple soit inconséquent au point de se condamner, sans motif, à des travaux et à des dépenses aussi considérables.

La chapelle de Bétharram fut incendiée en 1569, pendant les guerres de religion; rétablie en 1630, elle fut de nouveau détruite en 1793. Le buffet d'orgues conserve encore des peintures du XVII[e] siècle représentant les principaux traits de la légende que nous venons de raconter. — La façade ne manque pas de dignité, et rappelle le caractère particulier des grands ouvrages du siècle de Louis XIV.

« Entièrement revêtue de marbre blanc, cette façade est, pour ainsi dire, encadrée entre deux pavillons, et surmontée au milieu d'un petit clocher, derrière lequel s'élance une flèche hardie. Trois portes et deux fenêtres s'ouvrent dans les compartiments formés par de beaux pilastres qui se sup-

perposent en deux étages. Aux encoignures intérieures des deux pavillons, jetés un peu en avant de la façade proprement dite, se trouvent, dans des niches assez élevées, les statues des quatre évangélistes, appuyés sur les animaux symboliques. La Vierge est au-dessus de la grande porte ; elle tient l'enfant Jésus dans ses bras, et ses pieds écrasent la tête du dragon infernal. Ces cinq statues sont d'un magnifique marbre blanc translucide, extrait, suivant M. Du Mège [1], de l'excellente carrière de Louvie, dans la vallée d'Ossau. Comme de raison, la mieux travaillée est celle de la Vierge-Mère, dont le visage respire une douceur céleste qui fait plus d'honneur encore à la piété qu'au ciseau du sculpteur. On croit que c'est une copie de quelque grand modèle.

« L'intérieur de l'édifice se partage en une grande nef et deux ailes collatérales. Il y a trois autels principaux [2]. Celui qui se trouve au fond de l'aile gauche, c'est-à-dire du côté de l'épître, a cela de remarquable, ou plutôt d'intéressant, qu'il représente, en bas-relief, l'apparition miraculeuse qui donna naissance à Bétharram. On y voit la sainte image de la Reine des cieux au milieu de tendres agneaux et d'enfants ébahis : le peuple lui donne le nom de la *Pastoure,* en français la *Bergère*. Le maître-autel est fort riche et d'un très-bel effet, grâce à ses colonnes torses garnies de grappes et de feuillage, à ses hautes statues et à son vaste retable, qui couvre tout le fond de l'église jusqu'à la voûte. Depuis quelques années, il se décore peu à peu d'*ex-voto* emblématiques.

« La voûte principale, en plein-ceintre, mais croisée, est ornée de pendentifs, peinte en bleu de ciel, parsemée d'étoiles dorées, en relief, et agréablement sillonnée par des arcs qui, réunis d'abord en faisceaux cinq à cinq, divergent ensuite de toutes parts.

« Les fenêtres du vaisseau principal, au nombre de huit, sont arrondies par le haut, et, comme tout l'édifice, dans le goût moderne. On regrette que les arcades des bas-côtés soient si basses ; les piliers sont aussi trop courts : on dirait de simples piédestaux. Mais ce défaut est amplement racheté par les tableaux que l'on voit au-dessus. »

[1] *Statistique des départements pyrénéens*, tom. I, p. 206.

[2] Le quatrième est à droite de la porte d'entrée : c'est l'autel de *Notre-Dame de Pitié* et des *Agonisants*.

« Ce sont les tableaux qui mettent à part l'oratoire que nous décrivons. Les murailles en sont tapissées. De la porte aux autels, dans la grande nef et aux bas-côtés, depuis la hauteur d'appui jusqu'au-dessus des fenêtres, c'est une profusion étonnante de sujets religieux, les uns sur toile, les autres sur bois. La plupart de ces tableaux portent des personnages de grandeur naturelle; s'ils ne sont pas tous exécutés avec un égal talent, il n'en est aucun qui ne se recommande par un ton de convenance parfaite. »

Au reste, ne vous figurez pas que ces sujets soient jetés là pêle-mêle et sans ordre. Au contraire, en parcourant avec soin cette collection nombreuse, on est charmé de la sagesse qui a présidé à leur choix et à leur placement.

Le trésor de la chapelle renferme la robe et le voile de noces de Mme la comtesse de Chambord, qui les a envoyés en *ex-voto* à la madone.

Il est temps d'aller visiter le calvaire. Il n'y a pas encore longtemps que les stations de ce calvaire étaient ornées d'affreuses statues de bois peintes qui remplaçaient celles détruites en 1793, et qui étaient, dit-on, d'une beauté remarquable.

Depuis 1844, grâce au zèle pieux et désintéressé d'un jeune artiste chrétien, M. Alexandre Renoir, toutes ces statues ridicules ont été remplacées par de très-beaux bas-reliefs en plâtre avec des figures de grandeur naturelle.

Pour donner une dernière idée du nouveau Calvaire de Bétharram, nous emprunterons encore au savant auteur de l'*Essai sur la Philosophie des Arts et du Dessin* la description qu'il fait de la station du Christ au Jardin des Oliviers [1].

« Ce sujet si grand, si simple et si souvent traité ne pou-
« vait l'être d'une manière plus grande, plus simple et à la
« fois plus neuve qu'il ne l'a été par M. Renoir. Quel sujet
« en effet! Dans un même être il y a l'homme, il y a le
« Dieu; il y a l'homme de douleurs, celui qui sait l'infirmité,
« *vir dolorum, sciens infirmitatem*: mais aussi il y a le Dieu
« dans sa force voilée, le Dieu qui ne meurt que parce qu'il
« consent à mourir. Comme la nature succombe, mais aussi

[1] M. Mazure, dans un petit écrit intitulé : *Sur une œuvre d'art qui s'exécute à Bétharram*, pages 12 et 13.

« comme elle est relevée par la dignité divine ! Quel mystère « de force et d'abattement dans ce corps qui s'affaisse et « pourtant résiste, dans ce bras qui s'abandonne avec dou- « ceur à la main de l'ange, dans cette tête sacrée qui se « penche, moins encore sous la douleur que sous la contem- « plation ! si l'on se plaignait de voir le regard du Christ « trop complétement baissé, ne montant pas assez vers son « père, il serait aisé de répondre que l'homme seul a besoin « d'élever ses regards pour contempler le Ciel ; à l'homme- « Dieu, c'était assez de se recueillir et de contempler ce Ciel « en lui-même. Une autre beauté de premier ordre, c'est « l'Ange soutenant le Christ. Dans quel grand goût il se « détache tout entier sur le fond de ses deux vastes ailes qui « l'environnent comme d'un nimbe glorieux ! Il soutient « Jésus ; mais sa figure, comme celle de l'Ange au Calice, « montre assez que le Fils de Dieu n'a besoin d'être soutenu, « que parce qu'il le veut bien, et que lui, l'Ange du Très- « Haut, n'est là que pour prêter un ministère passif au « sacrifice qui doit s'achever sur le Golgotha. »

« Dans la *Trahison de Judas*, le Christ est d'une expression incomparable : on lit dans ses traits, dans sa pose, et, si j'ose le dire, dans tous ses mouvements, les affections diverses qui partageaient l'âme du divin Sauveur, en ce moment solennel. Que de beauté aussi dans saint Jean, le disciple bien-aimé !—A la troisième station, on est tout saisi par la majestueuse attitude de Jésus au tribunal de Caïphe. —Enfin, la *Flagellation* donne la plus haute idée de ce qu'il y a de pur dans les principes de la nouvelle école. Le sujet était délicat ; l'artiste en a tiré une œuvre toute spirituelle, dans le sens chrétien de ce mot. » M. Menjoulet.

Le sommet du Calvaire est occupé par une maisonnette dans laquelle habite un ermite qui fabrique des peignes de buis.

Les abords de l'église sont peuplés de marchands de chapelets et de médailles dont le pèlerin devra faire provision pour emporter un souvenir de la Vierge de Bétharram.

Reprenant notre route, nous ne tardons pas à rencontrer sur notre droite un petit chemin qui longe le gave : il conduit en moins d'une heure à une grotte magnifique tapissée de stalactites d'une beauté incomparable.

Bientôt nous traversons un pont sur lequel se lit une inscription latine du XVIIe siècle.

Nous allons quitter le Béarn pour entrer dans le Bigorre.

Nous trouverons, après avoir dépassé **Saulx-sur-le-Gave**, quelques jolies cascades, à mince volume, mais d'un effet charmant : de loin, vous diriez des rubans de gaze ; c'est ici l'entrée des Pyrénées, séjour des poëtes, des âmes rêveuses.

Nous voici à **Saint-Pé**. Si vous y séjournez, on ne manquera pas de vous proposer une partie de chasse aux ramiers : chasse agréable, point difficile, et à laquelle prennent part les femmes mêmes. Du reste, petite ville industrieuse, où on travaille le fer, qu'on extrait des mines voisines de *Loubié*, avec quelque succès. Le terrain où est assis *Saint-Pé* manque de fertilité. Les bruyères qui l'environnent abondent en lépidoptères.—Saint-Pé possède un petit séminaire.

La forêt de Lourdes s'ouvre près de Saint-Pé à *Barbot*, hameau. La nature devient sévère et grandiose.

Vient ensuite **Pouchar**, hameau qui n'offre rien de remarquable.

On s'arrête à **Notre-Dame-du-Puy** pour contempler le gothique château de Lourdes, placé sur un rocher à pic et qui commande la contrée.

Quelques instants avant d'arriver à Lourdes, on voit sur la gauche la magnifique propriété de M. Danzat.

Lourdes. (Voyez pages 274 et suivantes.)

Nous avons assez, dans les villes et dans nos riches campagnes, admiré les ressources de l'industrie humaine : il nous tarde de contempler enfin, dans ces monts célèbres, des merveilles antérieures à l'histoire et même aux traditions.

De Lourdes à Baréges on s'élève lentement à la hauteur d'environ 1,200 mèt. au-dessus du niveau de la mer, ce qui fait qu'on a le temps d'observer; car on rencontre à chaque pas des roches énormes tombées dans le torrent, et d'autres qui pendent sur la route.

Trois aspects dans ce vallon et dans les autres captivent principalement l'attention : le gave ou torrent [1]; l'amphithéâtre des monts exhaussé sur une base commune ; et la végétation qui va toujours en diminuant à proportion qu'on

[1] *Gave* signifie *eau* en langue celtique.

s'élève ; de sorte qu'aux forêts et à l'empire de Flore succède le règne pastoral, c'est-à-dire qu'après les arbres, les arbustes et les fleurs, on ne trouve plus guère que du gazon. En général, passé certaine hauteur, toute végétation expire, surtout lorsqu'on s'approche du sommet des montagnes crétées. Les plus âpres néanmoins offrent par intervalle de la culture et des pâturages, quels qu'ils soient, à l'indigence courageuse, qui n'y est jamais réduite à l'impuissance de subsister.

Le gave, à l'entrée de la gorge, et avant de s'élancer dans la plaine, offre sur ses bords, et dans son lit évasé, des monceaux de pierres schisteuses, des marbres, des granits roulés plus ou moins dégrossis, espèces de galets, et tels qu'on en voit sur les côtes de l'Océan occidental. On sent que cet effet est produit par le frottement continuel qu'éprouvent les diverses substances qui ne cessent de tomber, de cascades en cascades, jusqu'au fond du vallon. C'est alors que le torrent, qui jamais ne s'arrête, les tourmente de nouveau, les divise en graviers, et finit par les charrier, à travers les plaines et jusqu'au sein de l'Océan.

A mesure qu'on remonte ce gave entre deux rangs de montagnes parallèles, et sur des banquettes ou corniches, on l'entend mugir dans des profondeurs où l'œil ne saurait le suivre. C'est dans l'une de ces circonstances qu'on éprouve pour la première fois une sensation qu'on appelle le sentiment de la profondeur, bien différent de celui qui est produit par l'aspect des hautes éminences. On ne regarde point, en effet, la flèche d'un clocher élancée dans les airs comme on considère un abîme. Dans le premier cas, la tête du spectateur, élevée avec une sorte de fierté et le corps en arrière, offre de l'étonnement, de l'admiration, de l'intrépidité; dans le second, l'attitude contraire ne montre que de la crainte, et une curiosité aussi pénible qu'indécise.

Quant aux montagnes, tout d'abord n'est que confusion aux regards surpris : mais, après avoir considéré les diverses formes, on en reçoit des impressions qui durent encore, parce qu'elles ont été renouvelées par de fréquentes comparaisons.

Depuis Lourdes jusqu'au pont de marbre, rien de plus terne, ni qui donne moins à penser que ce canton d'une nature équivoque et à demi sauvage. Ce n'est que dans la

vallée d'Argelès que l'on commence à jouir de quelques aperçus furtifs et pleins de charmes, quoique souvent de l'aspect le plus terrible [1]. Moins on voit, plus on imagine.

Bientôt on peut compter au-dessus des monts environnants, et même des nuages, plusieurs pics couverts de neige et couronnés de pins. A chaque pas des aspects plus rapprochés et merveilleusement contrastés. Ici, c'est une culture régulière; ce sont des moissons et des arbres fruitiers à côté d'un torrent fougueux, dont les bords escarpés sont couverts de débris. Là, des eaux habilement dérivées d'une brillante cascade, par le seul instinct du montagnard industrieux. Dirigeant à son gré ces eaux captives sur le flanc des montagnes secondaires, tantôt il les promène à travers ses vergers et ses cabanes, tantôt il en soulève les bondes formées par de simples ardoises; et c'est alors que vous verriez des ruisseaux limpides se diviser par intervalles, s'épancher en longs filets pour arroser de tranquilles prairies où paissent les troupeaux.

On se croit transporté dans un autre hémisphère où la nature, infinie dans ses ressources, procède autrement que chez nous; souvent l'imagination s'en mêle, et l'on prend de simples apparences pour des réalités.

Outre ses fruits, ses moissons, ce vallon et les collines environnantes sont embellis, enrichis par toutes sortes d'arbustes, de grands arbres, de chênes même, de châtaigniers et de noyers dont la circonférence ne le cède point à ceux que nous avons mesurés dans la Touraine. Ici le travail des eaux est presque achevé. Les montagnes y sont en quelque sorte fixées : déjà la végétation s'est emparée des pentes, de manière qu'elles sont peu susceptibles de grandes dégradations.

Le bassin de Pierrefitte et celui de Luz offrent des beautés d'un autre genre et des ruines plus mâles.

Nous avons vu des montagnes isolées; mais nous allons

[1] « Les vallées supérieures des monts du premier ordre présentent quelquefois des sites moins extraordinaires que ces gorges inférieures creusées par les torrents dans les rochers de leurs bases, et l'étroite vallée qui s'élève de Pierrefitte à Luz rassemble des beautés et des horreurs étrangères aux vallées les plus élevées. » (*Observations faites dans les Pyrénées*, par M. Ramond, p. 17.)

voir des familles entières, et pour ainsi dire une immense cité.

Ce qui nous frappe dans ces monts, dont la double chaîne s'écarte, se rapproche et s'entr'ouvre par intervalles, c'est que ceux qui les habitent n'y ont presque rien fait, excepté les rebords qu'ils y ont pratiqués pour les côtoyer et longer les précipices; et ce n'est pas là le moindre intérêt que doit éprouver l'observateur sur le sol libre et le domaine d'une nature encore vierge. Aussi y a-t-on vu de tout temps accourir les naturalistes, les peintres et les poëtes; les uns, pour y prendre la nature sur le fait; les autres, pour y chercher les grands modèles de leurs compositions.

Quelquefois, comme au pont si bien nommé d'*Enfer*, l'imagination reste frappée d'étonnement! On ne peut comprendre comment l'industrie humaine a pu jeter sur un torrent, d'une rive à l'autre, c'est-à-dire entre des rochers, un pont si hardi et si solide.

De Luz à Saint-Sauveur.

De *Luz* à *Saint-Sauveur,* 2 kil., qu'on peut faire à pied en 20 minutes. Le chemin est agréable et planté d'arbres. En quittant *Luz,* montée par un chemin à corniche.

Beau pont de marbre.

On passe le gave. Jolie vue sur les bains.

On arrive à *Saint-Sauveur*.

Vents.—Le vent du nord souffle par la vallée de Pierrefitte; il est dangereux pour les récoltes; le vent du midi vient de l'Espagne; il élève à un haut point la température; le vent de l'est, qui descend du Tourmalet, amène les orages et l'hiver.

Température.—Il est rare qu'en hiver le thermomètre descende au-dessous de 10 à 12 degrés; en été, les nuits sont chaudes.

Chevaux.—Le cheval des montagnes est plutôt petit que haut; il est robuste, va vite et est rarement malade; son encolure est belle, sa couleur fauve ordinairement.

SAINT-SAUVEUR.

Hôtels : de la Paix, chez Sassisson, et traiteur; de France, chez Barrio, et traiteur.

Dans un étroit vallon, dont la situation est des plus heureuses, entre deux montagnes parallèles et presque verticales, formant des murs tapissés de verdure par les arbres qui s'élancent de leurs flancs, et sur le premier plateau de celle qui domine Luz, contre laquelle il est adossé, Saint-Sauveur [1] présente ses jolies maisons dont le marbre orne les ouvertures ainsi que les balcons, et l'ardoise les toitures coniques. Deux rangs en forment une seule rue, au milieu de laquelle se trouvent l'église et le bâtiment des bains; on est fâché que leur nudité fasse si grande disparate avec l'élégance des maisons.

En suivant cette rue, du côté du midi, jusqu'après le quartier des Anglais, on passe un ruisseau qui, du sommet de la montagne, roule ses eaux tumultueuses sur son penchant presque à pic; un sentier qui tourne en spirale facilite pour atteindre au second plateau, où tombe une cascade bruyante. Des arbres touffus garnissent le rocher, et forment des bosquets agréables et silencieux. Des bancs placés d'étage en étage servent de repos, et présentent de riantes perspectives; l'œil suit avec complaisance le tapis velouté qui couvre près de là les monts les plus élevés et resserrés à leur base; là le gave, plus comprimé, soulève ses flots qui s'échappent avec fracas.

Descendu de cette montagne et revenant par le même chemin, un escalier se présente à droite: une promenade inclinée, déguisant la nature sous la forme d'un jardin anglais, se trouve au dernier degré. L'eau, qui se brise en poussière humide, rafraîchit les arbres qui l'ombragent; des vallées sinueuses séparent des banquettes de gazon et embrassent un wauxhall champêtre; les balsamiques émanations des plantes, des arbres fleuris et des prairies qui sont aux environs, mêlées aux exhalaisons sulfureuses des eaux minérales, rendent plus salutaire encore l'air pur et vivifiant qu'on y respire. Là, s'élèvent deux pyramides en marbre blanc indigène, érigées en mémoire du séjour de leurs A. R. madame la

[1] Un évêque de Tarbes, exilé à Luz, découvrit, dit-on, sur la montagne voisine une source minérale, et fit construire près de là une chapelle avec cette inscription : *Vos haurietis aquas è fontibus Salvatoris* Telle serait l'etymologie du nom de Saint-Sauveur. (*Manuel indicateur.*)

duchesse d'Angoulême et madame la duchesse de Berry, dont les bienfaits ont laissé dans le village un durable souvenir.

En suivant la pente rapide de l'allée la plus inclinée de cette promenade, on est conduit dans un étroit sentier qui se replie jusqu'au lit du torrent ; le pont Gontaud, suspendu sur l'abîme, permet de le franchir pour remonter sur la colline opposée ; par un autre sentier détourné à gauche, l'on parvient dans un endroit solitaire, surnommé le *Désert*. En effet, placé sur un mamelon incliné dont la partie élevée cache la vue du hameau, on ne voit que les arbres qui le décorent, formant au milieu une salle en rotonde. L'odeur embaumée de la pelouse fleurie, mêlée de thym et de serpolet, que les pieds, en la foulant, font tomber dans les airs ; le chant varié du rossignol qui fait retentir cette solitude de ses cadences molles et légères, de ses roulades brillantes et rapides, de ses accents plaintifs et langoureux, portent dans l'âme une sorte de volupté.

Si de là, traversant le chemin de Gavarnie, on s'élève sur le monticule arrondi du côté de l'orient, les vestiges d'un ermitage peuvent servir d'observatoire champêtre. La vue plonge d'abord avec délices dans la belle vallée de *Luz*, où la nature, pompeusement parée, offre ses riches productions. Sur tous les points sont des coteaux s'élevant par degrés, portant des touffes d'arbres ressemblant à de jeunes forêts. Un grand nombre de granges et de hameaux épars sur leur penchant paraissent comme suspendus dans les airs. La nature cultivée s'y montre confondue avec la nature agreste, des aspects gracieux sont vis-à-vis d'autres sévères, des champs de blé à côté des prairies, et les hommes qui les cultivent se tenant avec peine debout sur leur pente rapide; l'innocente brebis, la vache nourricière, broutent l'herbe sur le haut du revers de la montagne, sans craindre l'abîme qui est sous leurs pas; des troupeaux de jeunes pourceaux s'essayent plus bas à remonter le torrent, luttant contre ses efforts; la nappe d'eau vive et bleuâtre qui serpente, renforcée de l'azur du ciel, découpe la vallée en petites îles ou compartiments inégaux : là, des épis et la verdure diversifiée en mille teintes la font ressembler à une mosaïque que la nature se serait plu à former.

Dans cette diversité de paysages, on voit les consonnances

assorties, les transitions ménagées et les rapports merveilleusement liés. Tout ajoute à la magie de la perspective, tout contribue à l'ensemble et à l'illusion de ce beau tableau, tout concourt à la décoration de cette vallée, asile du repos et de la méditation.

Sur la place de Saint-Sauveur, vis-à-vis du bâtiment des bains, une rampe, un peu rude d'abord, mais qui s'adoucit en montant, conduit au riant plateau de *Bellevue*, au-dessus duquel sont d'autres bains d'une eau minérale plus tempérée, dont les champs environnants sont ensuite arrosés. Du sommet de la montagne à la verte chevelure, on voit jaillir d'autres eaux tombant comme du ciel en cascade écumeuse, puis, réunies en un même ruisseau, serpenter autour de sa surface, arroser les prairies placées les unes au-dessous des autres, et, par une seule pierre qui sert d'écluse, changer et diriger son cours à volonté. L'œil aime à se promener sur la plaine féconde, sur les coteaux recouverts d'un velours d'émeraude, sur les sinuosités du ruisseau à l'onde argentée, à demi cachée sous le feuillage qui laisse entrevoir par intervalles les brillants jets de feu que reflètent les rayons du soleil.

Une haie de buis indique le chemin de *Sasis*. L'aulne, le chêne, l'ébénier, le frêne et le hêtre, que les zéphirs agitent, entrelaçant leurs rameaux qu'ils courbent en cintre, procurent une ravissante fraîcheur. Quel spectacle se découvre devant moi ! En face est la ville de Luz, qui termine la vallée et ressemble à un vaste point joignant les deux montagnes qui l'enserrent ; les vieilles tours du *château de Sainte-Marie*, à moitié démolies, encore assises sur le mamelon où elles furent élevées; *l'église* bâtie par les Templiers; les pics si rapprochés de Baréges, qu'ils ne lui laissent presque point d'horizon; l'azur du ciel sous lequel d'autres pics paraissent découpés comme un feston.

L'exercice de la promenade, si récréative pour peu que l'on veuille s'éloigner et monter ; le plaisir de la société de tant d'étrangers, lorsqu'on a l'esprit de se réunir, procurent d'agréables et salutaires distractions.

Dans ces âpres sinuosités, les chars de luxe ne peuvent hasarder leur fragilité. Ce sont des chevaux accoutumés à gravir avec beaucoup d'adresse sur ces monts escarpés les sentiers les plus périlleux que des pasteurs présentent pour

conduire à *Gavarnie*, où l'on voit ses magnifiques cascades, la cime blanche du *Marboré*, la brèche de *Roland*, le cirque dominé par de pompeuses tours étonnant l'imagination ; au *pic du Midi*, en traversant par le *Tourmalet* la vallée délicieuse de *Campan* ; à Cauterets, lieu charmant où se trouvent la montagne de Cambassou, ce grand observatoire des Pyrénées, les cascades du val de *Jéret* et du *Cerizet*, le lac de *Gaube* et celui de *Marcadau*, le pont d'*Espagne*, *Vignemale*, la plus haute montagne française, sur le sommet de laquelle sont des glaciers perpétuels.

Quelquefois j'allais visiter l'humble cabane du pasteur. Là je voyais l'agreste famille, animée de l'amour des produits agricoles, se livrer aux rustiques travaux avec ce doux contentement qui peint si bien la pureté du cœur. Leur franche cordialité répond à la simplicité de leurs mœurs. Quelle différence, me disais-je, des soins que l'on se donne dans le monde ! Là les embarras de l'étiquette, la tyrannie de la mode, les soucis que suscitent les besoins que l'on se crée sans nécessité, sont une source continuelle de peines et d'ennui ; ici, nul déguisement, nulle gêne, toute contrainte est bannie et tout luxe proscrit ; quelques fleurs naturelles, mêlées à la simplicité de la parure, remplacent les vains colifichets que l'on étale ailleurs ; le costume adopté par les aïeux se transmet sans aucun changement et passe de génération en génération ; le modeste capulet couvre encore les attraits de la naïve pastourelle, comme il le faisait il y a six cents ans. Ici le temps s'écoule avec la même rapidité que les ondes du torrent, sans laisser nul regret ; la fatigue du corps n'en communique point à l'esprit, et le repos qui la suit est aussi doux que réparateur.

La *chapelle* de Saint-Sauveur, desservie par un aumônier, n'offre rien de remarquable.

LES BAINS.

Sous une voûte ténébreuse,
Où pend et brille en perle un sel jaunâtre et dur,
Des veines d'un rocher, recouvert d'un vieux mur,
S'échappe à gros bouillons une onde sulfureuse
Qui tombant dans le marbre ou sur la pierre creuse,
Y dépose un limon doux, savonneux et pur.

Debout dès l'aube matinale,
C'est là qu'un thermomètre en main,
Tout malade, en guêtre, en sandale,
En mule étroite, en brodequin,
Curé, juif, actrice ou vestale,
Ou moine, ou gendarme, ou robin,
Court s'entonner d'eau minérale,
Et cuire a la chaleur du bain.
L'onde fume : on invoque ensemble
Ce pouvoir si caché qu'on révère en ces lieux :
La nymphe les entend ; et sur l'autel qui tremble,
Soudain, penchant son urne, elle s'offre à leurs yeux.
Sur ses pas marche l'allégresse,
Fille et mère de la santé :
L'espoir trompeur à son côté
Sourit malignement, fuit et revient sans cesse.
Elle dissipe la tristesse,
Exerce, en l'amusant, la molle oisiveté,
Rend un jour de printemps à la froide vieillesse,
Et son premier éclat au teint de la beauté.
La pâle et débile jeunesse
Lui doit un nouveau cœur et de nouveaux désirs :
Enfin, elle guérit les maux de toute espèce
Par le seul charme des plaisirs.

Sources, Analyse et Propriétés.

L'établissement thermal s'élève au milieu de l'unique rue du village, et consiste en une galerie très-élégante soutenue par des colonnes de marbre et formant les trois côtés d'une cour dont le quatrième donne une échappée admirable à la vue sur le gave et la route de *Gavarnie*.

Il n'y a qu'une seule source à Saint-Sauveur, dont la température, prise au robinet de la douche, plus près de la source que les autres, était le 14 septembre 1821, de 35° centigrades. La source jaillit des fentes d'un rocher, de l'autre côté de la rue et en face de l'établissement, où elle est portée par des conduits en marbre.

L'eau de Saint-Sauveur est parfaitement limpide, et porte avec elle l'odeur et la saveur de l'eau de Baréges. Elle contient du sulfure de sodium, de la soude caustique, du sulfate de soude et de la silice.

Cette eau est recommandée particulièrement dans les

affections nerveuses, dans les toux commençantes, et pour réparer les désordres de la menstruation.

Elle est administrée en bains, en douches et en boissons.

L'établissement thermal renferme une douche, seize cabinets de bains qui portent différents noms (la Châtaigneraie, Béségua, la Chapelle, la Terrasse) et une buvette. La source appartient à la vallée qui l'afferme.

La quantité d'eau produite par la source en vingt-quatre heures est de 140 mèt. cubes.

L'eau de Saint-Sauveur était dans l'oubli lorsque l'abbé Bézégua, professeur en droit à Pau, en fit usage il y a une soixantaine d'années. Les bons effets qu'il en obtint lui firent prôner le remède, et aujourd'hui c'est le lieu le plus fréquenté par les femmes dont le système nerveux est irrité. Elles ne peuvent pas choisir un endroit plus flatteur pour la position, mais elles devraient le rendre plus agréable pour la société. Ce n'est point aux eaux qu'il faut prétendre établir l'étiquette de tel ou tel faubourg de Paris. A Saint-Sauveur, on ne doit voir que des personnes auxquelles la nature a donné les mêmes infirmités, et qui, sous ce rapport, n'ont point été traitées par elle avec le respect que reçoivent leurs titres. Les personnes nerveuses ont besoin, plus que toutes autres, de distractions ; et si ce n'est pas par goût, que du moins ce soit par raison que les malades de Saint-Sauveur s'ouvrent réciproquement leurs salons.

Saint-Sauveur reçoit un grand mouvement de sa position sur le chemin qui conduit à Gavarnie ; aussi les promeneurs de Barége et de Cauterets le traversent-ils soit en se rendant au cirque, soit à leur retour. La course ne peut être faite de Cauterets en un jour, et d'ailleurs elle est très-fatigante, devant être parcourue entièrement à cheval. (M. Longchamp.)

Analyse.—La température de l'eau est de :

34° 50 degrés. . . . . à la douche.
33° 7 . . . . à Bézégua.
32° 5 . . . . à la Terrasse.
30° 0 . . . . à la Chapelle.

La pesanteur spécifique est par rapport à l'eau distillée comme 1,000 à 1,043.

Traitée par les réactifs, elle donne les résultats suivants :
Elle noircit l'argent.

La teinture du tournesol n'y éprouve aucun changement.

L'ammoniaque liquide, l'acide sulfurique, oxalique, arsénique, s'y comportent de même.

L'acide sulfureux louche un peu l'eau.

Les acides chloreux, nitrique et acétique donnent à l'eau une couleur dorée, et laissent apercevoir au bout de quelque temps un léger précipité de même couleur.

L'eau de chaux, un léger nuage floconneux blanc.

Le proto-chlorate de barium, un léger précipité gris sale, insoluble dans l'acide nitrique.

Le nitrate de mercure, un léger précipité jaunâtre.

Le nitrate de bismuth, l'acétate de plomb, un précipité brun.

L'alcool gallique, l'hydro-cyanate de potasse n'y éprouvent aucun changement.

Soumise à l'appareil pneumo-chimique, elle a fourni le sixième du volume d'acide hydro-sulfurique.

30 kilogrammes d'eau évaporés dans une capsule de porcelaine ont donné un résidu sec du poids de 11 gr. 30 centigr.

Vers le milieu de l'évaporation, il s'est formé une assez grande quantité de flocons blanchâtres qui flottaient dans tout le liquide.

La liqueur, réduite à environ 300 gr., s'est prise sous forme de gelée, et a exhalé jusqu'à la dessication parfaite une odeur infecte de colle-forte.

Ce résidu avait pris une couleur roussâtre ; il avait une saveur douce, salée; attirait l'humidité de l'air, et produisait une légère effervescence avec l'acide nitrique.

Traité par divers procédés, il nous a donné :

1° Le sixième de volume d'acide hydro-sulfurique ;

2° Deuto-hydrochlorate de sodium.	7 gr.	00 centigr.
3° Deuto-carbonate de sodium. .	1	35
4° Deuto-sulfate de sodium. . .	1	00
5° Substance grasse.	1	50
6° Silice.	0	70

Ce n'est qu'à la présence de la substance grasse qu'est due l'onctuosité de ces eaux. Aussi ne peuvent-elles pas être employées en boisson.

Les eaux de Saint-Sauveur sont administrées dans les affections nerveuses, spasmodiques; dans les névralgies et aussi, dit-on, dans les rhumatismes de date trop récente pour que l'on se risque à prendre les eaux de Barèges ; dans les maladies des organes gastriques et pulmonaires, dans les affections des voies urinaires, la néphrite, le catarrhe de la vessie, la pierre, la gravelle. (Lemonnier.)

SOURCE DE VISCOS.

Viscos, petit village très-rapproché de Saint-Sauveur, possède une source ferrugineuse assez renommée.

SOURCE DE HOUNTALADE.

Il y a encore, tout près de Saint-Sauveur, une source sulfureuse dont l'eau se prend en boisson dans les maladies de l'estomac, les obstructions, les affections des voies respiratoires. C'est la source de *Hountalade*.

SOURCE DE VISOS.

Cette source jaillit, à 2 kil. nord de Luz, des flancs du pic de Sardey; elle appartient à M. Barzun, pharmacien de Barèges. — L'analyse de cette eau, dont la température est de 9° Réaumur, a été faite par M. le docteur Bérard : elle contient principalement du gaz hydro-sulfurique combiné avec la soude, et du gaz carbonique libre.—On l'emploie en bains et en boisson.

1° En bains, dans les maladies articulaires et scrofuleuses, pour la cicatrisation des plaies et ulcères;

2° En boisson, dans toutes les affections de poitrine.

Règlements et Tarif des Bains.

Tout malade, dès son arrivée à Saint-Sauveur, et après avoir consulté le médecin des eaux, doit se faire inscrire sur le registre public tenu par le régisseur, et désigner le bain, douche ou piscine dont il veut faire usage.—Le régisseur

indiquera les heures vacantes, pour que le malade puisse choisir celle qui lui conviendra.

Une carte d'inscription signée par le médecin inspecteur, et remise à chaque malade, désigne l'heure et le cabinet de son bain. Cette carte doit être remise au régisseur, qui la conserve.

L'eau pour la boisson est gratuite.

Un bain, 1 fr.

Une douche, 1 fr.

Pour le linge, 20 cent.

Pour le chauffage du linge, si on le fournit soi-même, 10 cent.

Le bain dure une heure en tout.

La douche demi-heure.

Renseignements.—*Séjour, logement, nourriture.*—Comme à Cauterets à peu près : chambres à un lit, depuis 1 fr. jusqu'à 1 fr. 50 c.; chambre à deux lits, de 2 à 3 fr.—On paye un peu plus cher celles qui donnent sur la rue.—Un appartement de plusieurs pieces, 6 à 8 fr. par jour, selon le nombre de pièces et l'exposition.

La nourriture, dans les hôtels et chez les traiteurs, se paye de 4 à 5 fr. par jour, déjeûner et dîner; le dîner seul, 2 fr. 50 c. au plus.—Au mois, 100 à 120 fr.—Si l'on se fait servir chez soi, le dîner coûte de 3 à 5 fr. par tête, selon le nombre de services, et pour une ou deux personnes.—Pour trois personnes et plus, ces prix diminuent d'un tiers.

Maisons meublées.—Elles sont assez nombreuses. Voici les principales : Brauhauban, Druène-Flamand, Fabas, Fourcamideau, Lacoste, Mme Soulé, Padré.

Deux *cabinets de lecture.*

Café à l'hôtel de France.

Casino, salon pour bals et concerts, maison Soulé.—On se réunit plusieurs fois par semaine.

Porteurs.—Aux bains, aller et retour, 25 cent.

A Luz, *id.*, 1 fr.

A Baréges, *id.*, 6 fr.

Au pic de Bergons, *id.*, 20 fr.

A Gavarnie, *id.*, 20 fr.

A Cauterets, *id.*, 20 fr.

30 fr. pour chacune de ces trois dernières courses quand on ne nourrit pas les porteurs.

Guides.—5 fr. par jour environ, non compris la nourriture, qui se paye ou se donne en sus.—Les meilleurs guides sont : Jean Bessau, Jacques Bordenave, Bernard Fortuné, Larieu.—Presque tous ces guides sont chasseurs.

Chevaux.—Un cheval se paye par jour 2 à 3 fr. 50 c., selon la longueur et les difficultés de la course.

Voitures.—Pour aller à Baréges, 10 fr.; pour Pierrefitte, 15 fr.; pour Saint-Savin, 15 fr.; pour Cauterets, 20 fr.

PROMENADES.

On a le choix de mille promenades fraîches et variées :

1o Au *Jardin anglais*, où l'on descend par un chemin en spirale jusqu'au bord du torrent, à plus de 80 mèt. au-dessous de Saint-Sauveur ; on peut errer sous de beaux arbres, rêver dans un charmant pavillon, y inscrire son nom ;

2o Au *rocher de Saint-Pierre*, sur le sommet duquel s'élèvent des ruines curieuses ;

3o Au village de *Sassis*, qu'entourent de jolies fermes ;

4o Au pont d'une seule arche ;

5o Au pic de *Bergons*, 2,000 mèt. environ.

On y monte facilement ; du plateau, on a une vue magnifique sur la chaîne centrale des Pyrénées, on voit le Mont-Perdu, Tremouse, Vignemale, tout le Marboré, la cascade de Gavarnie, la brèche de Roland et d'autres beautés qu'on ne saurait énumérer. C'est une ascension qui ranime les forces, donne du mouvement aux fibres, de l'élasticité aux idées et rafraîchit l'imagination. De Luz, comme de Saint-Sauveur, elle est d'obligation pour tout baigneur.

On y monte à cheval si l'on veut.

Durée de la course : 3 heures pour monter ; 2 heures pour descendre.—Un *guide* est nécessaire.

PROMENADES PÉDESTRES DEPUIS SAINT-SAUVEUR.

Passage de l'Échelle.—Fontaine d'Andiole.—Gedre.—Grotte.—Eglise.—Cimetière.—Mont-Sinistre.—Cascade de la Saouza.—Le Chaos.

Passage de l'Echelle.

Arrivé à l'embouchure du torrent, on considère avec un

nouvel intérêt l'entrée de cette gorge fameuse qui force en effet au recueillement, et que nous allons remonter jusqu'à la source de son gave. On s'avance sans savoir où l'on va. La vue, à chaque instant, est arrêtée par des monts qui laissent à peine espérer un défilé.

La configuration de ces lieux fait déjà soupçonner qu'une cause puissante et toujours active les a ainsi modifiés. C'est cette cause, d'abord inconnue, qui excite la curiosité, soutient l'attention du voyageur, jusqu'à ce que, parvenu à la naissance du gave béarnais[1], il reconnaisse enfin le véritable agent de toutes les formes, de tous les accidents que l'on ne cesse de remarquer dans tout le cours de cette longue vallée. Cet agent primitif, c'est le torrent inépuisable, et qui depuis les sommets du *Marboré* jusqu'à *Saint-Sauveur* roule des eaux turbulentes dans des canaux où l'œil a quelquefois bien de la peine à le suivre, et dont le soleil n'a jamais éclairé les profondeurs. Observez que les canaux de la vallée de Gavarnie sont en général moins encombrés que ceux des autres vallons. Mais vis-à-vis de Saint-Sauveur, le canal dont il s'agit est comblé, de sorte que les eaux transparentes, et qui vont se jeter dans le Bastan, y glissent doucement, quand tout est calme, sur des ruines aplanies.

A mesure que l'on avance, les pics s'élèvent, les abîmes se creusent. On découvre une nature plus mâle, plus variée que dans les autres vallons, soit que l'on considère sur le flanc des monts environnants tous ces granits couverts de losanges, et dont les côtés saillants ressemblent à des vertèbres, tous ces schistes, comme sur la montagne de *Pragnères*, roulés en spirale et tellement modifiés qu'ils rappellent l'idée de ces monuments égyptiens couverts d'hiéroglyphes, soit enfin qu'on élève ses regards jusqu'aux pointes des pics, ou qu'on les abaisse au fond du gave qui bouillonne et frémit sous les pieds, vous y verriez encore et la roche granitique encaissée entre des pierres de marbre grossier, et les eaux serpentant quelquefois à travers leurs substances en ondes

[1] Le village de Gavarnie tire son nom de ce torrent ou gave, l'un des plus redoutables des Pyrénées. On l'appelle gave béarnais, parce qu'il se jette dans l'Adour, à quelques lieues de Bayonne; on peut aller à Gavarnie et en revenir le même jour. (6 lieues de poste ou 24 kil.)

irrégulières, et de vieilles montagnes, du haut en bas coupées en deux, offrant à diverses hauteurs des cavernes entr'ouvertes qui, par l'infiltration, recevaient jadis les eaux des lacs situés sur leurs cimes primitives.

De temps en temps la nature renaît ici au milieu de ses ruines. On y rencontre de grandes roches couronnées d'arbustes qui soutiennent une multitude de prairies, ou plutôt d'échantillons de prés. Ces pièces de gazon sont arrosées par des rigoles que l'on ouvre, que l'on ferme au moyen de quelques ardoises, travaux d'autant plus faciles que la nature du sol en fait presque tous les frais [1].

Pour ne rien anticiper, suivons les scènes de ce drame intéressant : drame muet, il est vrai, mais qui, par les yeux, va jusqu'au fond de l'âme. Quoi de plus dramatique, en effet, que cette route de Gavarnie, où tout se tient de surprise en surprise, où les épisodes sont si bien liés au sujet principal, qu'on ne le perd jamais de vue? Il y a une différence entre les scènes purement pittoresques dont il s'agit et celles que nos grands maîtres exposent sur le théâtre; c'est que ceux-ci, dans leurs pièces attachantes, partent d'un point de la vie humaine, pour s'avancer vers un autre plus voisin de son terme ; tandis que ce que j'appelle le drame de Gavarnie, tel que nous allons le suivre remontant de l'effet à la cause, procède en sens contraire ; et c'est ce qui constitue la gradation de ses tableaux. Au lieu de partir de *Saint-Sauveur*, partez de *Gavarnie;* vous conviendrez que l'intérêt n'est plus le même.

Nous doublons le pas, impatients d'arriver au point le plus renommé de cette gorge. Le guide nous montrera l'emplacement de la maison du montagnard Cabaniou, célébré par Dussault.

Entre l'emplacement de la maison de Cabaniou et le passage de l'*Echelle*, ainsi nommé à cause de la colline escarpée qui n'offrait autrefois pour y monter que des roches en forme d'échelons, est ce qu'on appelle *Riou-Mau*, ruisseau mauvais, parce qu'il ne cesse de dégrader la côte.

[1] M. Ramond, page 271, fait observer qu'à cet égard l'industrie de l'habitant des Alpes suisses va bien plus loin que celle des montagnards des Pyrénées, qu'il sait élever les eaux dans des lieux où celui-ci n'a jamais imaginé qu'elles pussent parvenir.

C'est là que les habitants de Luz ont une carrière dont les bords sont recouverts de belles efflorescences cobaltiques rouges, bleues et violettes. Ils en tirent un marbre mélangé de noir et de gris, communément employé dans leurs bâtisses, surtout pour encadrer leurs fenêtres et leurs portes, ce qui est de goût sans être de luxe ; car le marbre, dans toutes ces vallées, est la sorte de pierre la plus facile à tailler. Vous y trouveriez encore des filons de nickel, espece de cobalt, substance métallique, que l'on croyait, il n'y a pas longtemps, étrangère à la France.

Continuant à suivre, sur un sentier étroit, la rive droite du gave, nous apercevons que de l'autre côté la chaîne parallèle des monts s'entr'ouvre tout à coup pour nous donner un spectacle dans lequel l'imagination peut se jouer à son gré. Toutes ces montagnes, si diversement modifiées, sont comme les nuages où l'on voit ce qu'on veut.

Dans cette contree magique et celles qui lui ressemblent, il est bien difficile que l'imagination, si souvent séduite par les apparences, ne s'y livre pas quelquefois. Des philosophes, des naturalistes ont de tout temps payé leur tribut à ces sortes d'illusions ; et cela sans préjudice à leurs considérations habituelles.

Le passage de l'Echelle, autrefois si redoutable, n'était guère pratiqué que par les montagnards les plus hardis. La plupart ne le franchissaient pas impunément. On y voit encore les restes d'une petite tour qui, d'étage en étage, descendait jusqu'au fond de l'abîme. Elle avait été construite pour arrêter les incursions des miquelets : c'est pourquoi elle est appelée tantôt la redoute, tantôt la forteresse ou la porte d'Espagne. En 1708, des brigands dévastateurs, accourus d'Aragon, y furent arrêtés par un essaim de braves montagnards et précipités l'un après l'autre sur les roches du gave.

Entre plusieurs catastrophes arrivées ici, avant qu'on y eût pratiqué la corniche ou banquette dont je vais parler, on m'a dit, et je l'ai vérifié, qu'un jeune homme, voulant resserrer la sangle de son cheval, perdit l'équilibre et tomba de 230 à 260 mètres de hauteur sur les roches du gave. Le prieur de Gavarnie, curé de Luz, M. Cantonet, donna dans cette circonstance l'exemple d'un parfait dévouement. Il se prosterne au bord de l'abîme, invoque le ciel, saisit un câble

qu'on lui présente en pâlissant, parvient jusqu'au malheureux jeune homme, consolé par sa présence, et qui mourut bientôt entre ses bras. On se souvient ici de cet acte d'humanité, mais on l'ignore ailleurs.

La mort de ce jeune montagnard rappela le souvenir des accidents antérieurs, en fit craindre de nouveaux. Les magistrats de la vallée de Baréges ordonnerent donc qu'il serait construit, au passage en question, une longue corniche telle que l'on pût, même à cheval, la pratiquer avec sécurité.

Ces travaux dignes des Romains, du moins par les obstacles qu'il fallut vaincre, ne pouvaient être exécutés que par les bras nerveux de ces fiers montagnards, dont on ne connaît pas assez l'énergie et les vertus patriotiques. Il convient d'avertir que dans cette conjoncture ils firent tout, et que le gouvernement ne se mêla de rien.

Pour réparer cet oubli, Dussault et Saint-Amand gravèrent cette inscription :

*Hommage rendu aux habitants de la vallée de Baréges par Saint-Amand et D**, en 1788* [1].

CONTEMPLE
ICI
D'UNE AME FERME ET D'UN OEIL ASSURE,
DEPUIS LE SOMMET DE CES MONTS SOURCILLEUX
JUSQU'AU FOND DE L'ABIME,
LES PRODIGES DE L'ART
ET CEUX DE LA FORTE NATURE.
ADOUCI PAR L'INDUSTRIE HUMAINE,
LE FIER GÉNIE DE CES MONTAGNES
DÉFEND
D'Y TREMBLER DESORMAIS.
TRAVAUX EXÉCUTES
EN
M. DCC. LXII.

Cette inscription fut gravée sur le marbre, et posée au-dessus du torrent, en vertu d'un arrêté des différents dis-

[1] Ce n'est point le gave qui a détruit cette inscription trois ans après qu'elle avait été posée ; c'est une fureur aveugle dont les montagnards ont été et sont encore indignés.

tricts, pris dans la maison commune de Luz, le 17 août 1788.

Du passage de l'Echelle à Gèdre.

A peu de distance de l'*Echelle*, les guides ont grand soin de faire parler un écho qui répète très-distinctement plusieurs syllabes.

Peyrou-Ardoone ou *Pierre ardoune* (pierre ronde) attire l'attention. C'est une roche sphérique et d'un grand diamètre, qui, tombée des hauteurs voisines sur la pointe d'un rocher, y est restée en équilibre, précisément sur le bord de la corniche. Ces petits détails amusent en attendant de plus grands objets. Ils s'offrent en foule dans le quartier de l'*Artigue*. On ne finirait point si l'on voulait tout peindre.

Avant de traverser le pont de *Scia* ou de l'*Artigue*, on est quelquefois subitement arrêté par une file de douze à quinze cents animaux de toute espèce. On les change de canton pour leur procurer de nouveaux pâturages.

On s'entend si bien, que le cheval se serre contre le flanc de la montagne, tandis que le taureau, de crainte de le blesser, tourne sa tête armée et l'incline du côté de l'abîme.

On remarque dans le canton de l'Artigue des cerisiers, des noyers qu'il est fort rare de rencontrer dans ces montagnes : bientôt nous descendons jusqu'au pont par une pente rapide. C'est de là que le gave se montre sous toutes les formes, siffle et mugit sur tous les tons.

La jolie fontaine d'*Andiole* nous avertit que nous n'avons fait qu'une lieue, et qu'il nous en reste encore autant pour arriver à Gèdre. L'agrément du lieu vous retient. On s'arrête pour faire halte sur le penchant de la montagne, dans une caverne formée par des roches pendantes sur le torrent.

Le pont de bois *Desdouroucat*, hardiment jeté sur le gave extravasé, et soutenu vers le milieu par un rocher, sert de passage pour aller dans le canton de *Pragnères*, habité par six ou sept familles originaires de Luz. Cette gorge jusqu'à Gavarnie n'a été successivement peuplée, à de longs intervalles, que par des montagnards de la vallée de Baréges, attirés par le besoin de subsister. On y trouve encore beaucoup de terrains vacants, de propriétés indécises restées entre les mains de la nature ; de sorte que c'est en effet le patrimoine de l'indigence active et laborieuse.

Depuis le pont de l'Artigue jusqu'ici, on aperçoit peu de cabanes disséminées sur les montagnes, excepté quelques-unes qui servent aux scieries ; ce qui vient de la raideur des pentes, qui cependant ne sont pas toujours dénuées de culture. D'ailleurs on les voit assez souvent couvertes d'arbres de différentes sortes, surtout de buis, jusqu'à la moyenne région. Les sommets y sont presque toujours couronnés de pins, dont quelques-uns d'une grosseur telle qu'en les creusant on en forme des barriques ou fontaines de 1 m. 30 c. à 1 m. 60 c. de diamètre [1].

Gèdre, la Grotte.

Le village de **Gèdre** est composé d'environ quatre-vingts familles, qui toutes y ont originairement conquis de petits héritages à la sueur de leurs fronts. Les métairies, propres et commodes, offrent tout aux besoins naturels, rien aux passions factices. Séparés de nos villes, garantis de notre contact par des torrents et des rochers que la mollesse n'ose guère franchir, les habitants de cette colonie seraient trop heureux si deux gaves ne ravageaient pas périodiquement leurs terres.

Gèdre, par ses collines garnies de cabanes, par ses eaux et sa température, rappelle Cauterets. *Gèdre-dessus*, *Gèdre-dessous*, forment un aspect embelli par le contraste de ce qui précède et suit ce double village. Quoique situé dans un fond, il domine une espèce de carrefour traversé par deux gaves formidables, et non moins destructeurs. L'un vient du lac *Héas*, l'autre de *Gavarnie*. Ce petit bassin, je l'appelle carrefour, parce que, outre les deux ouvertures des gorges correspondantes, il a comme un troisième défilé, ce qui donne de l'air et du soleil entre les monts environnants.

Nous courons d'abord à la *grotte de Palasset :* quiconque l'a vue seulement une fois ne l'oubliera jamais et ne la

[1] M. Ramond, page 231, parle de pins encore plus considérables qu'il a vu du côté de la vallée d'Arau. Il ajoute que dans la partie des Pyrénées qu'il a parcourue, il n'a rien trouvé de comparable aux pins énormes auxquels on donne dans les Alpes le nom de *wetterschrim*, abrite-orage, et cela parce qu'un troupeau entier peut s'y mettre à couvert.

reverra plus. Il semble que la nature, pour la faire regretter, l'ait ornée de tout ce qui pouvait en redoubler l'effet. Après avoir traversé la cour de l'hospice qui la masque, on y arrive à travers un petit parterre émaillé de fleurs. Une fraîcheur délicieuse se fait sentir à mesure que l'on avance. La première enceinte est formée par une espèce de terrasse circulaire couverte d'arbustes et de gazons; la seconde, par des roches rembrunies et roussâtres, qui commencent à combattre le trop grand éclat du jour. Des eaux vives sont l'âme de cet antre, tel que les Grecs n'auraient pas manqué d'y placer un de leurs dieux et de leurs poëtes.

On ne voit pas loin dans la plupart des grottes, faute de lumières; au lieu que celle-ci, qui est en forme de galerie, en reçoit assez par les crevasses de sa voûte et à travers les arbres qui la couronnent, pour que l'on n'en désire pas davantage. Cette lumière douteuse en fait le plus grand charme. On dirait que c'est le berceau du silence, et que le jour, par un accord magique, y dort avec la nuit.

Le fond de cette galerie est éclairé par un dôme en partie découvert. On y voit, comme à travers un tube, une roche de marbre en forme de pilier, autour de laquelle circulent de larges flots resplendissants, et qui font présumer deux autres galeries parallèles. Toutes ces eaux, descendues à travers le chaos de la montagne de Héas, s'élancent dans le canal, y forment plusieurs ressauts sur des bandes de marbre ou de granit, et se précipitent, à quelques pas du spectateur, sur des rochers blanchissants d'écume. Ce gave naissant reçoit bientôt les honneurs d'un pont. A peu de distance, comme le ruisseau de Médoux, il rencontre le gave béarnais qui l'absorbe tout entier.

Le plus bel effet est au fond de la grotte dont il s'agit, quand le soleil y donne. On en voit les rayons s'amortir insensiblement dans ce long détroit; comme on voit aux bornes de l'horizon, et sur le déclin du jour, cet astre radieux éteindre son flambeau dans les ondes. Ce mélange de lumière et d'obscurité, dont on a puérilement tenté l'imitation dans quelques-unes de nos églises parisiennes, est ici d'une perfection inimitable.

Tout ce qui tient au culte et à la piété filiale ne saurait être indifférent. Au sortir de la grotte, on entre dans l'église construite et consacrée en 1727.

Les hommes, dans ce temple rustique, comme dans ceux des autres vallées, sont séparés des femmes. Une tribune circulaire reçoit les uns ; les autres sont en bas, c'est-à-dire dans la nef. On y a continuellement sous les yeux un long cercueil commun et portatif, dont l'aspect ne répugne à personne : c'est que l'idée de la mort, chez la plupart de ces montagnards, ne réveille guère que celle de l'absence ; c'est que, parfaitement résignés, ils ne la regardent que comme une loi, non comme une peine. Il s'en faut bien que cette idée les affecte autant que nous, dont l'imagination trop exercée va toujours plus loin que la nature. On plaçait à Sparte la statue de la Mort à côté de celle du Sommeil, pour apprendre aux citoyens à la regarder du même œil. Tels que les Spartiates, ces hommes incultes meurent, en général, comme ils naissent, avec indifférence et sécurité.

De l'église on passe au cimetière : on y voit, non sans attendrissement, que de minces ardoises, comme à *Luz*, à *Betpouey* et dans quelques autres villages, y tiennent lieu de tombes réservées, et que l'herbe ne croît plus autour de celles où reposent les gens de bien qui, durant leur vie, ont constamment secouru leurs semblables, tant les sentiers en sont battus.

Non loin du cimetière, on aperçoit en passant l'un de ces objets pittoresques dont les peintres ne manquent jamais de remporter le croquis ; c'est un lierre vigoureux, étreignant de ses cent bras et tapissant le petit pont jeté sur le gave naissant du lac de Héas[1].

Si les terribles effets de ce lac peuvent être regardés comme le pronostic de ce qui arrivera, on doit craindre qu'il ne démolisse tôt ou tard la montagne qui le soutient, qui le verse à grands flots à la fonte des neiges, et lorsque des nuages chargés de grêle, le faisant déborder, menacent toute la contrée d'une ruine soudaine ; mais on n'y songe pas plus ici que partout ailleurs, où l'on n'est pas moins exposé de diverses manières. Il en est de ces sortes de des-

[1] On a grand soin d'avertir les étrangers que ce lac fournit en abondance des truites préférables à celles du lac de Genève. Elles remontent en automne vers la source d'où elles sont descendues ; et c'est alors, dit-on, un spectacle assez curieux de voir les efforts qu'elles font pour remonter le courant de la grotte de Gèdre.

tructions comme de celles que la foudre occasionne en un clin d'œil. Dans l'un et l'autre cas, on ne tremble qu'après coup, et l'on continue de vivre auprès de l'ennemi. Cependant, l'ignorance des causes en rend les effets plus terribles, et la rareté de ces phénomènes en augmente l'effroi.

La **Grotte de Gèdre**, grotte charmante, rassemble tout ce que l'on pourrait trouver en divers endroits de frappant et d'intéressant. Tandis qu'un torrent considérable tombe, en mugissant, d'un enfoncement détourné où mon œil ne peut le suivre, une ombre tendre et délicate dispute à la lumière du jour le plaisir de parer cette enceinte. Les rochers, qui sont assez écartés vers leurs bases, se rapprochent vers leur sommet; là ils sont couronnés d'arbres et d'arbustes, qui se croisent, s'entremêlent, se penchent les uns vers les autres, s'embrassent par leurs extrémités flexibles et semblent bien aises de s'incliner ensemble vers le fleuve qui entretient leur fraîcheur. Comme le soleil décore ce feuillage ! Ses rayons cherchent une issue; ils veulent aussi plonger sur l'onde écumeuse : ils y parviennent, ils donnent à un angle de cette nappe bouillonnante un éclat éblouissant. Que ne peut-on pénétrer autrement que par le désir et par l'imagination sous cette voûte si attrayante !

Du mont Sinistre et de la cascade de Saouza.

C'est ici que vont commencer les miracles de Gavarnie.

Laissant à notre droite le gave dont on est contraint de se séparer pour quelque temps, on s'élève par un sentier très-escarpé à la hauteur d'au moins 200 mètres sur un plateau d'où l'on tombe bientôt dans une espèce de fondrière, éclairée cependant par un flambeau magnifique. C'est là qu'une gerbe d'eau, embrasée par les rayons du soleil, s'élance du flanc d'une montagne entr'ouverte, verse des diamants de diverses couleurs, se précipite en gouttes d'or et s'engouffre dans un abîme. D'un côté, cette gerbe, comme une torche étincelante, éclaire un grand éboulement de roches noircies et ferrugineuses; on se croit dans l'antre de Vulcain. De l'autre, elle contraste avec une montagne d'un aspect équivoque et sans physionomie, que Dussault nomma le *mont Sinistre*; comme dans la vallée de Venasque on voit la *Mala-*

detta, c'est-à-dire la *Maudite*, et l'*Ararath en Arménie*, ce qui signifie la *montagne du Malheur*.

Figurez-vous un môle épais, écrasé, terne et sans végétation ; moins odieuse si elle était plus dégradée, si la foudre ou la main du Temps lui avaient imprimé quelques-uns de leurs terribles caractères, lui avaient fait de larges blessures qui n'inspirent que du respect, même quand il s'agit des êtres insensibles. Mais non, excepté quelques ulcères superficiels, son ensemble vigoureusement atroce menace d'affliger éternellement la curiosité humaine. Le Tourmalet, du moins, suggère des idées philosophiques ; ce *mont Sinistre* ne nous suggère que des idées infernales, et telles que les poëtes ont coutume d'en créer quand ils veulent essayer sur nous le pouvoir de leur art.

On marche à l'aventure, lorsque la montagne de *Saouzu* montre fièrement la reine des cascades.

Une verte colline, parsemée de quelques rares habitations, lui ménage, pendant un espace d'environ 200 mètres, une pente adoucie ; elle y déploie, entre des sapins suffisamment écartés pour ne la point offusquer, une nappe argentée, dont l'œil est rafraîchi, en même temps qu'il la voit étinceler de mille feux et reproduire toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa chute, quoique rapide, ne paraît point hâtée. Un flot succède à l'autre, de manière que sa chaîne liquide n'est jamais interrompue. Elle a des ressauts, mais ondulants et sans convulsions : ce qui la distingue des torrents.

Cette cascade, connue sous le nom d'*Arroudet*, mérite encore quelques détails. Le premier épanchement forme la moitié de l'espace qu'elle parcourt ; le reste se partage en deux parties égales. Reçue d'abord dans un premier bassin qui déborde sans cesse, elle se sépare en trois, quelquefois en six branches, selon que les eaux de la montagne sont plus ou moins abondantes. Tous ces épanchements qui l'embellissent sans l'appauvrir, réunis dans un second bassin, en sortent las d'amour pour aller tomber en flocons d'écume luisante sur les rochers du gave, qui leur ajoutent de nouvelles formes non moins agréables que les premières, quoique moins symétriques.

Ce qui est fort rare dans ces montagnes, en fait d'eaux circulantes et jaillissantes, c'est que cette longue cascade

n'ait pas été un seul instant voilée par les vapeurs que le frottement a coutume de produire.

Des deux Chaos.

Quel spectacle ! Il ne s'agit plus de torrent, de ce gave béarnais, notre acteur principal. On l'entend, mais on ne le voit pas. Il gémit sous des masses énormes [1], et telles que la Fable en imagina pour armer les Titans conjurés contre le ciel. A l'aspect de ce monde fracassé, on tombe dans une sorte de stupeur.

Puis on se familiarise insensiblement avec ce chaos, autrement appelé la *Peyrada :* on envisage ce chaos de rochers. La plupart paraissent, car le trouble grossit tout, aussi gros que des forteresses. « C'est là que l'on trouve des masses de 10,000 à 100,000 pieds cubes amoncelées et suspendues les unes sur les autres, comme les menus cailloux de nos torrents [2]. » C'est en vain qu'on voudrait les démêler, les compter, en saisir les rapports. Quand on est parvenu au centre de ces formidables décombres, que les hommes et les chevaux semblent petits ! des dromadaires, des éléphants, n'y feraient pas plus de sensation.

J'essayerais en vain de décrire les accidents produits par l'entassement confus de toutes ces roches, qui dans leur chute, comme le héros de Milton, conservent encore quelque chose de leur antique majesté, et dont les attitudes sont si fières, si menaçantes. Qu'il suffise de dire que de cette combinaison fortuite il est résulté de vastes portiques, des voûtes hardies, des prisons, des cachots ténébreux, des équilibres, et tant d'autres effets que l'art, faute de leviers suffisants, ne saurait contrefaire.

Quel dut être le fracas lorsque d'abord on entendit craquer le granit, et qu'un instant après les monts d'alentour furent eux-mêmes ébranlés par la commotion de ces vastes

[1] Toutes les fois que le torrent est arrêté dans sa course, ou qu'il coule en moindre abondance, les habitants de Saint-Sauveur et de Luz présument quelque catastrophe dans la partie supérieure de la ville de Gavarnie.

[2] RAMOND, page 68.

débris qui se heurtaient, se brisaient ; de ces masses épouvantables, dont l'incalculable vitesse, accélérée par la gravité, produisait sans doute les plus terribles explosions? Qu'en pensèrent les témoins ? Pense-t-on, lorsqu'on assiste à ces grandes convulsions où la nature qui se démembre menace tous les êtres environnants d'une ruine prochaine ?

Cette destruction ne date pas de loin ; la preuve, c'est que le flanc de la montagne d'où le granit s'est détaché saigne encore : donc la fracture est récente. Elle date peut-être de huit ou dix siècles, lesquels, comme on le sait, ne sont ici que des instants [1].

On aperçoit à peine la trace de l'ancienne route qui passait, il y a cinquante ans, sous des rochers croisés où l'on ne marchait qu'à la faveur de soupiraux et de points lumineux semés de distance en distance.

Ce premier chaos, où nous n'avons vu que des roches rêches, est précédé, surmonté et suivi de fontaines, de cascades, de torrents, qui sollicitent et rappelleront un jour la végétation au milieu de ces débris. Elle commence même à s'y montrer déjà sur les confins. Ce qui frappe, c'est de voir que chaque plante vénéneuse y soit, en général, voisine de celle qui lui sert d'antidote.

L'intérêt qu'on éprouve dans ce vallon ne vient pas seulement de la gradation des objets, mais encore de leur opposition soudaine, de leur mélange hétérogène. Vous y verrez partout la vie mêlée et confondue avec la mort ; car rien dans la nature, toujours active jusque dans son apparente inertie, rien ne meurt que pour renaître, et la reproduction est l'effet continuel de la destruction. On voit sur les bords de ce chaos des pins naissants et d'autres arbustes implantés sur des roches isolées, où vous chercheriez en vain un atome de terre végétale ; de sorte que l'on dirait qu'ils n'y vivent que d'air.

Passons outre ; nous reviendrons à ce chaos quand nous aurons oublié l'autre.

Après un assez long trajet, on montre sur les bords du gave l'emplacement des bâtiments construits autrefois par

[1] Il est fait mention dans Grégoire de Tours, page 24, d'un tremblement de terre de l'an 580, et l'un des plus considérables qui eussent jamais bouleversé les Pyrenées.

des Anglais à qui l'on avait permis de s'établir dans cet endroit pour y exploiter des mines peu fécondes, et qui peut-être n'y existent pas. Les gens du pays sont néanmoins persuadés que leur montagnes sont pleines d'or et d'argent. Le marquis de Rhodes le croyait aussi. Cet homme, dont on disait qu'il s'était enrichi dans les hôpitaux et ruiné dans les mines d'or, proposa, dit Montesquieu, à la cour de France, pendant la guerre de la succession d'Espagne, de fouiller les Pyrénées. Il cite à l'appui de son projet les Tyriens, les Carthaginois, les Romains. On lui permet de chercher ; il fouille partout et ne trouve rien.

ROUTE 20.

DE SAINT-SAUVEUR A GAVARNIE.

23 kilomètres environ.

Trajet en 8 à 10 heures, à cheval, aller et retour.—Les dames qui ne montent point à cheval peuvent se faire porter en *chaise*.—Beaucoup de touristes font à pied cette excursion, qui est des plus agréables.

On part de Saint-Sauveur à six heures du matin, et l'on arrive à Gavarnie pour déjeuner.

Jusqu'à la *cabane de Massaberes*, la route présente un aspect enchanteur ; ici elle devient plus sévère. Près de l'*Arriumaü* (mauvais ruisseau) se voit une croix érigée à la mémoire d'un voyageur qui fut précipité dans l'abîme.

Au *Pas-de-l'Echelle*, il faut s'arrêter un instant pour voir les ruines de la *tour de l'Escalette*. Depuis un siècle environ, ce passage, autrefois fort dangereux, est garni de parapets protecteurs.—Un peu plus loin, on remarque la cascade qui tombe de la montagne d'*Aubiste*, ainsi nommée de ce qu'elle est éclairée par les premières lueurs du jour.—Vient ensuite le *pont de Scia*, jeté sur le gave, dont les eaux mugissantes coulent à 25 ou 30 mètres de profondeur.

On entre alors dans un chemin difficile qui conduit à la *fontaine d'Andiole*. Nous remarquons ici, suspendues au-dessus de nos têtes, d'énormes pierres appelées dans le pays *spelugues* (*speluncæ*, cavernes).

On rencontre bientôt un second pont jeté sur le torrent: c'est le *pont Desdouroucat*.

Nous allons traverser, pour arriver à Gèdre, un paysage riant qui nous reposera des émotions de la première partie de la route. Nous entrerons dans le *val de Praguères*.

Gèdre est un village de 1,000 *hab.*, situé au confluent des gaves de Héas et de Gavarnie. (V. p. 410.)

Un peu plus loin, et après avoir dépassé la montagne du *Coumélie*, on rencontre *Saussa*, groupes d'habitations où se voit une jolie cascade.

Le *Chaos!* Nous renvoyons le lecteur aux pages 415 et 416 pour la description de ce spectacle extraordinaire. Devant ces majestueux et terribles effets des cataclysmes de la nature, l'esprit s'arrête frappé de stupeur.

Gavarnie, village de 4,000 *hab.*, fut jadis occupé par des Templiers, qui y construisirent une église et un hôpital. Les templiers étaient possesseurs de tout le pays, couvert encore aujourd'hui des ruines de leurs nombreux châteaux. Vis-à-vis de la porte d'entrée se trouve une niche dans laquelle on aperçoit douze crânes tombant en poussière, lesquels ont appartenu, dit-on, à ces malheureux chevaliers.

Auberge: chez Bélon.—Il y a aussi une auberge, à l'entrée du *Cirque*, dont les prix sont exorbitants et la chère assez maigre. Avis aux voyageurs!

Le 22 juillet de chaque année, il se tient à Gavarnie une foire fréquentée par les habitants des frontières espagnole et française, et où se fait un commerce considérable de mulets.

On laisse à droite le chemin du port de *Boucharo,* qui s'élève à l'ouest des hauteurs du Marboré, et conduit dans la vallée de *Broto*, en Espagne. Une heure suffit pour atteindre ce passage, haut de 2,394 mètres, et d'un accès facile. même pendant l'hiver.

De Gavarnie au cirque, il faut traverser trois bassins échelonnés en gradins et dominés au levant par divers pics fort élevés, dont les flancs sont couverts de sapins.—Ces pics sont le *Pimenée*, l'*Allanz*, la *Fourchette* aux trois pointes, et l'*Astazou* ou *Astazou*, voisin du Marboré; le dernier de ces bassins qui, autrefois, furent autant de lacs, est le plus remarquable; c'est un ovale assez régulier, dont le sol, parfaitement uni, est couvert d'une belle prairie nommée *prade*

de Saint-Jean. Le gave silencieux y serpente en nombreux filets; ici végètent avec vigueur les touffes serrées de l'*aconit-napel*, aux belles fleurs bleues.

Cataracte de Gavarnie.

Côte à gravir.

On est dans le cirque.

Gavarnie est hors de la ligne des douanes: on doit donc, si l'on est à cheval, prendre un *acquit à caution* à Gèdre, sinon l'on saisirait l'animal.

Les chevaux de louage sont soumissionnés à la douane.

GAVARNIE.

1. Approches de Gavarnie.—2. Première vue de l'amphithéâtre, anciens lacs.—3 Deuxième vue de l'amphithéâtre, cascades.—4. Troisième vue, ponts de neige.—5. Quatrième vue, monts superieurs.—6. Geognosie.

1. Des approches de Gavarnie.

Après les deux chaos les yeux sont réjouis par des prairies et des vallons un peu plus cultivés, par des cabanes éparses de distance en distance. La chaîne des monts qui séparent la France de l'Espagne attire bientôt les regards.

On aperçoit dans le lointain le triple sommet du pic d'*Allanz*, dont la sombre verdure s'assortit à merveille avec ses roches jaunissantes et rembrunies. Ce pic semble défier l'homme et les animaux les plus agiles de s'élever jusqu'aux pins implantés sur l'un de ses trois cônes. Cette montagne est sans contredit l'une des plus pittoresques que nous ayons encore vues.

Impatients d'arriver, nous marchons en silence, les yeux toujours fixés sur un cintre de montagnes dont les sommets percent les nuages, de montagnes couvertes de neiges amoncelées par les siècles, et de glaciers électriques où se forment la foudre et les orages. Il semble que la nature ait posé pour dernières limites ces sommets éclairés d'un jour pur, et qui en marquent la hauteur; que voisins de l'abîme du néant, nous allons toucher l'un des pôles de l'univers. « Quiconque, dit M. Ramond, ne connaît pas les monts du pre-

mier ordre, ne saurait se former une idée de cette couleur dorée et transparente qui teint les plus hautes sommités de la terre. » (Page 70.) Un murmure harmonieux se fait entendre : c'est l'orchestre de Gavarnie. Dès lors, nous apercevons les torrents échappés de leurs sources voisines, et qui se réunissent dans de grands canaux de marbre, pour faire leur entrée dans le vallon.

Ce gave, avec toutes ses eaux descendues de l'amphithéâtre et rassemblées dans un même canal, forme, tant au-dessus qu'au-dessous du pont de Gavarnie, plusieurs des plus belles cascades que nous avons remarquées dans le reste de son cours. La première surtout frappe d'étonnement.

L'abondance, l'agitation et l'impétuosité de ce gave naissant méritent d'être considérées par ceux qui l'ont vu trois lieues plus bas, vers la fin de sa course, grossi par vingt torrents, couler si tranquillement au-dessous de Saint-Sauveur.

Avant de traverser le pont de Gavarnie, on cherche la cascade d'*Ossonne*, qu'on a sous les yeux. Tantôt elle forme dans sa course prolongée huit à dix ressauts très-distincts, tantôt on n'en compte pas plus de deux.

Son lit fangeux ne montre plus, par intervalle, qu'un reste d'eaux courantes sans forme, sans reflets. On ne doit pas, à cet égard, se hâter de contredire les récits de ceux qui, prenant la nature sur le fait, déclarent franchement ce qu'ils ont observé dans ces montagnes sujettes à tant de vicissitudes. Que de changements, en effet, et que de catastrophes dans quelques jours, dans quelques semaines! En moins de quelques années, souvent des vallons sont comblés, des torrents ont disparu, d'autres se sont frayé de nouvelles routes.

Un étranger, frappé de ce que l'on appelle l'amphithéâtre de Gavarnie, imagina d'y retourner accompagné d'habiles dessinateurs. Ils déclarèrent qu'il ne leur était pas possible d'exécuter ce grand sujet dans un même tableau, tant à cause des espaces cachés dans l'ombre, que des principaux objets totalement absorbés par des masses rentrantes[1]. Que faire?

[1] « Si l'aspect magnifique et la beauté sauvage de cette enceinte sont difficiles à representer, la structure n'en est pas moins facile à saisir; et dans ce lieu *qui semble fait pour le tourment du*

Ils le divisent, ce sujet, en plusieurs cadres subordonnés; de manière que l'on puisse, en les rapprochant l'un de l'autre, se former une idée de l'ensemble et des rapports. J'en userai de même.

2. Première vue de l'amphithéâtre. — De l'emplacement des anciens lacs.

Après avoir traversé le pont de Gavarnie et le village, d'où l'on ne voit rien, on passe entre deux môles d'où l'on voit tout. Mylord Bute s'écria, lorsqu'il vint ici pour la première fois: « La grande, la belle chose! Si j'étais encore au fond de l'Inde, et que je soupçonnasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je partirais sur-le-champ pour en jouir et l'admirer. » Quant aux voyageurs, dans cette circonstance, comme sur le pic du Midi, leurs yeux, sans égard aux intermédiaires, se portent d'eux-mêmes jusqu'au fond de la gorge terminée par l'amphithéâtre qu'il s'agit de faire connaître.

Ce monument de la seule nature, et tel que tous les cirques des Romains réunis aux pyramides d'Égypte n'en formeraient que les moindres accessoires, est surmonté par ce qu'on appelle la pointe ou le château de *Marboré*. « On ne peut se dissimuler que le *Marboré* paraît faire exception à la plupart des règles qui m'ont semblé pouvoir être établies sur la composition des montagnes, etc. Ce *Marboré*, étranger à tout, semble être un ouvrage à part : on croirait que les Pyrénées étaient achevées lorsqu'il fut fait. » Rien ne ressemble plus, tantôt à de véritables édifices, tantôt à des ruines antiques. L'illusion est telle, qu'on a souvent besoin de lunette pour s'assurer que ce ne sont que de simples rochers entassés sur ce *mont Blanc* des Pyrénées, où ils ressemblent quelquefois à de gros nuages. Jusque-là, on s'est figuré des remparts, des terrasses, des parterres, il est vrai couverts de neige, un superbe kiosque, en un mot, tout ce qui n'appartient qu'aux demeures les plus fastueuses. Quant à la tour environnée de ruines, ce sont-là, se dit-on, les

peintre, elle se découvre sans peine aux yeux de l'observateur et de l'historien. » (*Mémoire lu à l'Académie des sciences de Paris*, en 1788, par Henri REBOUL, page 29.)

restes du vieux château. Mais quel est le maître de ce domaine aérien ?

Nous ne sommes encore que sur le bord de l'avant-cour qui précède l'amphithéâtre, auquel nous ne pouvons pas arriver en moins d'une heure. Il n'est donc pas possible de distinguer les objets avec précision. A mesure que nous avancerons, nous verrons les surfaces, qui semblent aplanies, s'enfoncer, les masses se détacher, ainsi que les terrasses; en un mot, tout s'agrandir comme par enchantement, et prendre de la couleur, du relief.

On ne tarde point à reconnaître, dans les bas-fonds qui séparent l'amphithéâtre, les bassins ruinés de trois anciens lacs contigus. Le nombre de ces anciens lacs abandonnés et perdus n'est guère au-dessous de celui des lacs encore existants. Les naturels du pays ont appris eux-mêmes à distinguer ces monuments naturels; ils en ont saisi la structure, laquelle ressemble à celle d'un bassin évasé et coupé dans ses parois d'une ou plusieurs entailles profondes, et les ont tous désignés par le mot *oule*, qui dérive du latin *olla*, et signifie chez eux marmite, etc.

Quoiqu'il n'y ait plus ici de lacs, les eaux qui remplissaient les espaces, arides maintenant, subsistent toujours, et forment des torrents.

On marche droit à l'amphithéâtre, qui semble reculer à mesure qu'on avance.

Laissant à gauche une montagne à qui les pins dont elle est couverte donnent un aspect ténébreux, on parvient à pied, et montant toujours, jusque sur les restes de la digue ou culée qui fermait le lac supérieur. C'est de là que, considérant à l'aise les dimensions de l'amphithéâtre, on sent enfin combien il faut se défier des illusions de l'optique. Pour bien juger en pareil cas, ce n'est pas le tout de regarder, il faut apprendre à voir.

Situé d'abord entre deux môles voisins de Gavarnie, il avait semblé, au premier coup d'œil, que nous touchions pour ainsi dire au fond de la gorge, tandis que nous n'y sommes parvenus qu'après une longue marche. Il nous avait encore semblé que l'amphithéâtre et son enceinte à tant d'étages ne consistait que dans un grand mur vertical, d'une surface égale. Rien ne pouvait persuader le contraire.

Mais, arrivé sur la digue, on convient que le diamètre de

la convexité de ces grandes murailles et de toutes ces roches si pittoresques, peut bien avoir 1,000 à 1,200 mètres.

Le trajet pour aller aux ponts de neige démontre que la mesure indiquée est plus faible que forte. Ainsi, l'intérieur de l'amphithéâtre ne saurait avoir moins de 3,600 mètres de circonférence.

On sent que ce premier aspect ne peut guère de loin offrir que des apparences. Voyons maintenant ce qu'on remarque de plus frappant dans cette espèce de golfe, nonmoins orageux quelquefois que ceux de l'Océan.

3. *Seconde vue de l'amphithéâtre.—Des cascades.*

Nous sommes situés au véritable point d'où l'on peut considérer en tous sens cette enceinte magnifique. On ne voudrait pas y vivre, mais on se félicite d'y être parvenu, parce qu'on en rapporte de grandes idées, de longs souvenirs.

Avant de considérer les parties supérieures et le fond de cette espèce de monument où sont entassées toutes les formes colossales d'une architecture gigantesque, où l'on est entouré de toutes parts de tertres, de mornes, de crevasses, de gouffres, nous remarquerons que la digue sur laquelle nous sommes élevés forme un long parterre inégal tout couvert de petits pins enracinés entre les fentes des rocs, surtout de tiges d'iris dont les fleurs, d'un bleu foncé, conviennent à l'imposante austérité de cette âpre et vaste solitude.

Tournant le dos à l'amphithéâtre pour regarder l'espace que nous avons traversé, nous apercevons à gauche une seconde forêt de pins dont la plupart, morts de vétusté ou renversés par les ouragans, pourrissent sur les pentes du vallon, comme dans un climat inhabité. Ne cherchez ici ni cabanes ni culture : le génie de ces montagnes n'y souffre que des observateurs et point de colons. D'ailleurs, les hommes et les animaux redoutent cet arsenal, d'où la foudre frappe périodiquement les monts ; d'où les nuages qui se forment à la pointe du *Marboré*, venant à crever tout à coup, entraînent avec les rochers des torrents de substances pierreuses qui étouffent au loin la végétation, et s'y refusent pendant des siècles.

Il est temps de pénétrer dans l'intérieur de ce sanctuaire de fabrique naturelle, où résident l'énergie et la majesté d'une nature indépendante qui, depuis l'origine des choses, n'obéit qu'à ses propres lois. Nous allons vers la droite de l'amphithéâtre en tournant vers la gauche.

Sur le retour du demi-cercle qui en forme la circonférence, trois torrents, échappés des hauteurs, précèdent la cascade que l'on vient admirer de si loin. Elle commence à couler en juin avec plus d'abondance à la première fonte des neiges. Qui voudra le voir dans toute sa beauté doit attendre le milieu d'août. Cette cascade, l'une des plus élevées que l'on connaisse, s'élance de 420 mètres de hauteur[1].

A son départ, elle forme un petit arc que l'on ne peut distinguer que de près. Bientôt elle rencontre un rebord saillant qui en relève un peu la direction. Elle ne coule pas sur un plan incliné ; elle ressemble bien plus au saut du Niagara ou aux cataractes du Nil qu'à une cascade proprement dite.

Tous ceux qui l'ont vue conviendront qu'une partie de la principale cascade de l'amphithéâtre de Gavarnie, comme celle de Lauterbrunnen, s'exhale le plus souvent en brouillards. D'ailleurs cette cascade, malgré le volume de ses eaux, n'offre guère, surtout lorsqu'on la voit de loin, que de la poussière ou des vapeurs autour d'un centre condensé. Ajoutez que le moindre zéphir suffit pour enfler cette grande voile, qu'alors on comparerait volontiers à d'immenses réseaux d'une mousseline déliée flottant au gré du vent qui les agite. L'auteur des *Pyrénées françaises*, parlant de la cascade de l'amphithéâtre, se sert d'une hyperbole un peu trop hardie peut-être, mais qui ne déplaît pas : il dit que ses eaux, élancées dans le vague de l'air, ne ressemblent plus qu'à du vent tissu. Ainsi, l'on n'en peut sentir tout l'effet que de près et en se mettant en face, comme nous l'avons fait c'est alors seulement que l'on distingue la largeur de sa nappe, dont autrement on ne saurait apercevoir que la frange étroite.

Descendus à travers les ponts de neige jusqu'au milieu d l'enceinte et vis-à-vis de la grande cascade, nous la voyons non telle qu'on vient de la peindre, mais telle qu'il n'est pa

[1] MM. Reboul et Vidal l'ont géométriquement mesurée c 1788.

possible de le pressentir. Le soleil l'embrase tout entière : elle ne forme plus, depuis le sommet d'où elle part jusqu'à l'abîme où elle s'engouffre, qu'une colonne de feux de diverses couleurs, qui se reproduisent en arcs-en-ciel mobiles sur les vapeurs épaisses dont elle était environnée. Obliquement aperçue, elle ne nous offre d'abord, et pour ainsi dire, que les pièces éteintes d'un grand feu d'artifice; au lieu qu'en face nous en avons l'entier effet, et dans le moment le plus chaud de son action. Sa splendeur alors l'emporte autant sur tout ce que l'industrie humaine est capable de produire en fait de phosphores brillants et lumineux, que l'astre du jour l'emporte sur nos illuminations artificielles.

Peut-être serait-il à désirer que la nature, au lieu d'avoir posé l'urne de cette cascade intarissable presque à l'entrée de l'amphithéâtre et sur le retour, l'eût placée au milieu. C'est de là qu'en arrivant elle nous aurait bien plus frappés, que nous l'aurions vue régner en souveraine sur les autres cascades, qui lui auraient été bien mieux subordonnées, lui auraient donné plus d'apparence encore et plus d'éclat. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas de nature à subir nos censures indiscrètes. Répétons bien plutôt avec mylord Bute : — La grande, la belle chose!

Bute avait raison quant à l'ensemble et même aux détails. Ne changeons rien. Ce n'est pas de face, mais de profil qu'il faut d'abord l'envisager. Supposez qu'elle fût située comme on le voudrait d'abord, qu'y gagnerait-on? D'en voir la nappe dans toute sa largeur? En verrait-on les eaux turbulentes se détacher, s'élancer de la montagne? Offriraient-elles l'image d'un fleuve qui, tout à coup perdant ses points d'appui, se précipite dans le vague de l'air, d'où il retombe en gerbes vaporeuses? Non, le premier coup d'œil n'existerait pas, tandis que le second se ferait longtemps attendre. Mettez la cascade au milieu de l'amphithéâtre, les eaux sembleraient tomber sans impulsion, couler sans élan le long d'un mur vertical auquel elles paraîtraient adhérentes, ce qui en détruirait l'un des plus beaux effets. Laissons donc cette cascade où elle est. Heureusement la nature ne se réforme point au gré de nos caprices.

D'où viennent les eaux de la grande cascade de Gavarnie? Du point où nous sommes, nous ne pouvons pas en voir

l'origine. M. Moisset, ingénieur qui a travaillé à la carte des Pyrénées, prétend que la source jaillit d'un glacier très-élevé qui, d'un côté, fournit les eaux de Gavarnie, de l'autre, celles du lac de Cauterets.

Considérons les mâles décorations qui, de part et d'autre, forment les deux frontispices ou avant-corps du monument. Au-dessus de la cascade, et vers la droite de l'amphithéâtre s'offrent, sur une montagne très-élevée, plusieurs apparences qui frappent l'homme instruit autant et plus que l'ignorant. D'une espèce de casque bronzé, qui paraît en couvrir le sommet, sort un torrent précurseur de la grande cascade. Ce casque est surmonté de plusieurs aigrettes formées par des neiges d'une blancheur éblouissante. Voilà pour le côté droit. Quant au côté gauche, il est terminé par une roche immense et plus considérable que la montagne qui lui sert de support.

Que l'on se représente maintenant l'amphithéâtre surmonté, dans toute sa largeur, par cinq ou six terrasses non moins hautes que la première, d'où s'élance la cascade. Cette terrasse est décorée, sur le bord de l'entablement, par une longue file de petits cônes, dont plusieurs ressemblent à des ruches d'abeilles[1]. Entre chaque terrasse il y a de longs talus; et la dernière, c'est-à-dire la plus haute, est surchargée de roches magiques. Tout ici, comme nous l'avons remarqué en remontant le gave, va toujours s'embellissant, se renforçant. Ces roches, de loin comme de près, ouvrent à l'imagination la plus vaste carrière. Que l'on se représente encore les parois de ce monument concave, garnies dans le contour et du haut en bas d'eaux dont les nombreux filets s'enlacent, se croisent de diverses manières ; d'eaux tantôt tumultueuses, tantôt sourdement épanchées comme de grosses larmes ruisselantes, et l'on pourra se figurer ce qu'on sent, bien mieux qu'il n'est possible de l'exprimer.

Ce que les montagnards disent de l'hiver de Gavarnie, de ses glaçons pendants, de ses montagnes surchargées de montagnes de neiges, et de l'amphithéâtre qui en est presque

[1] Voyez dans l'ouvrage de M. PALASSOU la planche où sont représentés, non-seulement la grande cascade de Gavarnie, mais encore beaucoup d'autres détails; vous y trouverez, quelque incomplète qu'elle soit, l'apparence dont il s'agit.

comble; tout cela est fait pour étonner, même après les relations du Groënland. Croira-t-on que la grande cascade, et par conséquent toutes les autres, soient quelquefois saisies d'un froid assez vif pour rester en partie immobiles et suspendues dans les airs?

4. Troisième vue de l'amphithéâtre.—Des ponts de neige.

Ce qu'on ne saurait bien se figurer, à moins de l'avoir vu soi même, c'est le bassin, en forme d'entonnoir, au fond duquel se réunissent toutes les eaux, tant infiltrées qu'élancées des diverses parties de l'amphithéâtre. Elles s'engouffrent d'abord, sans laisser de traces extérieures, sous ce qu'on appelle les ponts de neige. On en compte quatre de diverses grandeurs. On peut s'en approcher sans risque, pourvu qu'on ne marche que sur le sol découvert. En s'inclinant, on entrevoit autour, et de distance en distance, à travers de larges soupiraux, des espaces ombragés où les eaux s'agitent de diverses manières. On entrevoit encore, à travers quelques fractures, des voûtes épaisses de plus de 30 pieds, et doublées d'une croûte si dure que l'acier, dit-on, peut l'entamer à peine.

Il est évident que ces voûtes ont été originairement formées par les eaux qui se sont successivement frayé différents passages à travers les neiges entassées. Il n'en est d'abord résulté que de simples canaux; mais après les fontes ou les grands orages, le fond du bassin venant à se remplir, et la masse de neige étant intérieurement travaillée en tous sens, les canaux se sont creusés, élargis; la voûte s'est exhaussée, des espaces considérables sont restés couverts d'une immense pavillon de glaces et de neiges permanentes.

« C'est là, dit M. de Siran, qu'il faut aller voir les grands effets d'une congélation sans date, et tant d'autres merveilles si frappantes. Que dira-t-on, par exemple, d'une calotte de neige et de glace de 1,200 à 1,500 pieds de diamètre, espèce de dôme d'où pendent de longues mèches brillantes comme de superbes stalactites? Vous y verriez aussi des trépieds, de grands candélabres, et des modèles de ce que nos arts offrent de plus brillant. Le tout est éclairé par des regards ouverts de distance en distance.

« Si vous n'avez visité que les bords extérieurs de ces différents ponts, vous n'y avez guère pu distinguer que de la neige condensée et de l'eau courante. Moi qui en ai parcouru toutes les sinuosités, j'ai vu sous le pont caché dans l'ombre, indépendamment des miroirs, des cristaux et de tant d'autres modifications, les dépouilles de vingt montagnes entraînées dans ce gouffre par les torrents qui en descendent, soit en se précipitant, soit en s'ouvrant des routes souterraines. A chaque pas c'étaient de rares végétaux, des minéraux brillants, les squelettes blanchis de l'aigle altier, de l'ours formidable, et surtout de ces timides isards, dont les bandes errantes sur les sommets les plus déserts sont quelquefois emportées de cascade en cascade par des lavanges furieuses.

« Ce qui m'a le plus ravi, ajoute M. de Siran, c'est la trépidation continuelle d'une multitude de petits torrents luttant les uns contre les autres, se pénétrant, se confondant, et n'en faisant plus qu'un. Dès lors, ce torrent déjà plein de force et d'activité va toujours creusant de plus en plus, et s'ouvrant un passage étroit, mais profond, à travers les substances les plus dures. »

Si quelqu'un était tenté de vérifier ce récit, qu'il se garde bien, à l'exemple de cet intrépide voyageur, de céder au désir d'aller constater lui-même les dimensions de toutes ces cavités, où l'on risque d'être écrasé par des fragments de voûte. S'il se promène sur ces ponts, qu'il ne s'approche pas trop près de ces *regards* dont les bords sont glissants. Les soupiraux, quoique situés dans les parties inférieures, n'exigent pas de moindres précautions. Si voisin de ce qui pique la curiosité, on veut sans doute la satisfaire ; mais plus d'un curieux, nouvel Empédocle, n'y a trouvé que son tombeau. Je n'en citerai qu'un trait. Un Anglais, il y a quelques années, y fut entraîné par le torrent. Il se perdit dans le canal, d'où il sortit enfin avec la rapidité d'une truite. Il n'en mourut pas, mais on eut bien de la peine à le ressusciter.

Je dois avertir que M. Ramond nie qu'il y ait sous les ponts de l'amphithéâtre de Gavarnie de la glace proprement dite, et telle qu'il en a vu sous les glaciers. Cela se peut quant à la densité ; mais qu'il y ait de la glace, on n'en saurait douter. Outre le témoignage de M. de Siran, les montagnards affirment qu'on en trouve de fort ancienne, et qui ne

fond jamais. M. Noguès a écrit en propres termes que la voûte du grand pont est doublée de cristal.

Au reste, tout ici confirme nos observations préliminaires sur les modifications successives qu'ont éprouvées les Pyrénées. Quiconque, en effet, sait apprécier la quantité d'eaux descendue des montagnes voisines de l'amphithéâtre, en tirera ces deux conséquences nécessaires : l'une, qu'elles remplissaient jadis les trois lacs dont nous avons constaté l'emplacement ; l'autre, que le travail des eaux primitives a tout fait ici comme dans les autres vallons, et que la pluie, la neige, les gaves ou torrents, sont les véritables architectes de tout ce que nous y avons admiré. Les premiers antiquaires, au sein de ces montagnes, ce sont les naturalistes.

5. *Quatrième vue de l'amphithéâtre.—Des monts supérieurs.*

Des ponts de neige, remontons sur la digue ou culée qui fermait l'ancien lac, afin de saisir d'un coup d'œil l'ensemble de ce que nous n'avions considéré qu'en détail, et d'en recevoir une dernière impression.

Ramond, cet intrépide naturaliste, sourd aux représentations de son guide, et n'obéissant qu'à ses vives impulsions, voulut (en 1787) voir les sources des torrents et les glaciers qui les recèlent. Prenant du côté gauche de l'amphithéâtre par une échelle de rochers, il s'élance. Rien ne l'arrête, ni la rencontre des contrebandiers, qui ne font, il est vrai, de mal qu'à ceux qui les poursuivent, ni les pentes courtes de glaces et presque verticalement inclinées sur les abîmes. Il franchit pareillement les ravins creusés dans le roc nu, et où, sans quelques fentes transversales, on ne pourrait marcher que la hache à la main. Parvenu sur les glaciers, il y trouve bien d'autres obstacles, et qui feraient pâlir les montagnards les plus hardis : mais, conservant toute sa tête, il les surmonte, muni de crampons de sa propre fabrique. C'est lui-même qu'il faut entendre. Je ne donnerai que le sommaire de son récit vraiment intéressant :

« J'avais, dit-il, la tête faite et les yeux exercés : aussi n'ai-je guère éprouvé dans cette expédition périlleuse que des émotions agréables, comme toutes celles qui naissent d'un danger évité. Lorsque je dominai l'amphithéâtre de Gavarnie, son

enceinte ne me parut qu'un gouffre obscur; je n'y remarquai distinctement que la grande cascade éclairée par le soleil. Tandis que je m'élevais de plus en plus, une lavange parcourut avec le bruit du tonnerre les gradins du Marboré.

« Ce qui attira le plus mon attention dans ce long trajet, ce fut un vaste ovale de couleur grise, et qui interrompait la blancheur des neiges dont était couverte une pente prolongée. La couleur, la forme et la situation de cet ovale, les crevasses qui le traversaient, tout me désignait l'un de ces rognons de glace qui sont l'origine des glaciers et en forment la tête.

« Bientôt je m'assurai que les neiges qui s'offraient à moi affectaient l'exposition du nord, soutenaient celle du levant et ne résistaient qu'accidentellement aux rayons du couchant et du midi. Je reconnus que les amas qui chargeaient les gradins du Marboré contenaient de vrais glaciers, et que, bien qu'accessibles, ils ne pouvaient être observés de plus près que lorsque les neiges les auraient découverts. Je fus également convaincu que l'olivâtre grisâtre qui barrait la brèche de Roland était un véritable glacier, lequel commençait à se dégager de ses neiges, et que le torrent qui coulait au-dessous de moi sortait de ses cavités. Je ne pouvais douter ni de son étendue, ni de la dureté de ses glaces, lorsque mon guide me dit qu'une fois découvert en entier, il fallait à coups de hache y tailler des degrés.

« Je m'arrêtai quelque temps pour considérer la *Furchetta*, le pic d'*Allanz* et la *Frazona*, d'où tombe la grande cascade. Les couches de ces montagnes sont toutes redressées et presque verticales, quoique calcaires; ce qui leur donne un aspect âpre et hérissé. Cependant j'y voyais de spacieux gazons : un troupeau espagnol, comme tombé du ciel, y paissait au bord d'un affreux précipice. Marboré, au contraire, qui forme la crête des Pyrénées, et se prolonge, dans la direction de la chaîne, en un long rempart sur lequel tombent perpendiculairent les directions apparentes de ces monts, Marboré n'est couvert que de neiges ; et sa masse régulière, coupée en grandes tranches, qui, vues dans ce sens, paraissent horizontales, semble un amas d'eaux tranquilles, et présente sur ces hauteurs des formes d'une rare simplicité. »

On va voir que M. Ramond, qui a si fidèlement décrit les

formes des montagnes, n'a pas dédaigné les apparences qui en résultent, et qu'il s'est livré comme un autre à de charmantes illusions. — « Après avoir, ajoute-t-il, franchi les glaciers, je me trouve en face d'un portail gigantesque.

« Que l'on se figure une muraille de 100 à 300 mètres de hauteur, élevée entre la France et l'Espagne, et qui les sépare physiquement; que l'on s'imagine enfin que Roland, monté sur son cheval de bataille, et voulant s'ouvrir un passage, y fit vers le milieu, d'un coup de sa fameuse épée, une brèche de 100 mètres, et l'on aura l'idée de ce que les montagnards appellent la *Brèche de Roland*. Le mur a peu d'épaisseur; mais il en acquiert davantage du côté des tours de Marboré, qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la porte et de toutes ses avenues, comme une citadelle que Roland aurait placée là pour en défendre le passage.

« Outre la porte, deux fenêtres sont ouvertes dans le même mur, au milieu des deux cornes du croissant, à une égale distance de la porte; et vis-à-vis des deux pointes de ces deux cornes, deux monts pyramidaux, placés à des distances pareilles, servent d'avant-corps à l'édifice, comme pour protéger le cirque qu'il renferme : car ici tout est symétrique, et Roland a travaillé sur un plan qui fait autant d'honneur à son intelligence qu'à la force de son bras.

« C'est un affreux désert cependant que celui où je me trouvais : point de végétation, des neiges accumulées du côté de la France à une hauteur considérable. Plus rares du côté de l'Espagne et moins durables, ces neiges, cédant aux ardeurs du midi, découvrent de longs ravins et de vastes éboulements que la nature n'a pas encore fécondés. Des rochers de toutes parts, plus âpres et plus hérissés du côté de la France, plus dégradés du côté de l'Espagne, et suspendus sur les précipices d'une manière plus menaçante. Des monts plus entassés et plus hauts vers le nord, où la forme et la blancheur des sommets inégaux rappellent l'idée des vagues courroucées; tandis que les croupes vertes et arrondies des sommets, qui vont toujours en s'abaissant vers le midi, ressemblent aux ondes d'une mer plus tranquille.

« Ici s'ouvre une immense perspective; et c'est par les fenêtres du cirque, c'est par-dessus le cirque même que l'œil peut parcourir l'Aragon. Rien en effet ne s'élève entre l'enceinte de ce cirque merveilleux et les plaines qui fuient

jusqu'aux bornes de l'horizon : aussi voit-on les monts s'abaisser insensiblement, les vallées tortueuses s'ouvrir de plus en plus et se perdre dans les campagnes. »

O d'un pouvoir terrible inexplicables jeux !
O monts de Gavarnie ! ô redoutable enceinte !
Sur vos flancs escarpés, sur vos remparts neigeux,
De ce monde changeant la vieillesse est empreinte :
L'auteur seul à mes yeux s'obstine à se cacher.
De ce vaste tombeau je ne puis m'arracher.
Ces cyprès renversés, ces affreuses peuplades,
De noirs rochers au loin l'un sur l'autre étendus,
Sur des gouffres sans fond ces hameaux suspendus,
Ce luxe de ruisseaux, de torrents, de cascades,
Par cent canaux divers à la fois descendus,
Tout m'attire et me plaît, tout m'annonce l'empire
De l'éternel vieillard qui fuit sans s'arrêter;
Sur la nature enfin tout force à méditer.
Qu'elle est belle en ces lieux ! quelle horreur elle inspire !
Il nous faudrait ici Buffon pour la décrire,
Et Delille pour la chanter.

6. *Géognosie.*

Les vallées correspondantes à la *vallée d'Aure* sur le versant méridional des Pyrénées sont la *vallée de Gistau* ou *Gistain*, et celle de *Bielsa* ou de *la Cinca*. Le terrain de transition s'étend aussi dans la partie supérieure de ces deux vallées; mais il est peu répandu dans l'une et dans l'autre; car, près de la naissance des deux vallées, il est en grande partie détruit, ne présentant pour ainsi dire que de grands lambeaux qui recouvrent le granit; de là, plus au sud et vers la partie moyenne de ces vallées, il se cache sous les énormes dépôts de roches secondaires qui, à l'ouest de *Bielsa*, au fond de la petite *vallée de Pinède*, forment le *Mont-Perdu* et le faîte même de la chaîne centrale.

A l'ouest de la partie supérieure de la *vallée d'Aure*, la bande méridionale du terrain de transition passe par les petites *vallées de Héas* et d'*Estaubé*, dans la grande *vallée de Baréges*.

Un schiste argileux, très-souvent carburé, et une grauwacke schisteuse, alternant avec des couches fort épaisses

et calcaires, constitue toute la partie supérieure des hautes montagnes qui bordent la *vallée de Héas*, telles que les *tours* d'*Aiguillon*, la montagne de *Troumouse*, connue des Espagnols sous le nom de *Piedra-Mala* : ces roches forment également le port de la *Canau*, le mont *Hérant* ou pic d'*Agudes*, etc. La partie inférieure de ces montagnes et le sol de la vallée sont de granit.

Le chaînon qui sépare la *vallée de Héas* de celle d'*Estaubé* est formé des mêmes roches intermédiaires qui en traversant ce vallon s'appuient sur la pente orientale du *Coumélie* et du *Pimenee*, qui s'élèvent entre ce vallon et la partie supérieure de la *vallée de Baréges*. Le fond de la *vallée d'Estaubé* est formée de roches secondaires proprement dites (calcaire alpin). Ces roches reposent sur le terrain de transition, et la ligne de superposition des deux terrains passe par deux points situés, l'un entre le *port Vieux* et le *port de Pinède*, et l'autre entre la *brèche* d'*Allanz* et le *pic d'Astazon*.

Dans la *vallée de Barèges*, dont les *vallons de Héas* et *d'Estaubé* ne sont que des ramifications, le terrain de transition de la bande méridionale n'offre pas une grande étendue. On l'observe dans le sens de son épaisseur, depuis le monticule dit la Sarra-du-Ven, au-dessous de *Gèdre*, jusque presque à l'entrée du Cirque ou *Oule de Gavarnie*.

A *Gèdre*, le calcaire de transition se trouve dans le bas de la vallee ; mais depuis ce village jusqu'à peu de distance au-delà du *lac de Gavarnie*, les rochers intermédiaires ne se rencontrent qu'à une certaine élévation au-dessous du gave : l'excavation de la vallée a mis à découvert le granit qui fait partie du massif granitique du *Pimenée* et celui d'*Estoms*, au fond de la gorge sauvage de *Lutour*. Ce n'est qu'à peu de distance au sud de *Gavarnie* que ces roches redescendent dans le sol de la vallée, mais pour se soustraire bientôt aux recherches de l'observateur, en se plongeant sous l'immense dépôt de calcaire alpin du *Marboré*.

A l'ouest de la région supérieure de la *vallée de Baréges*, les rochers intermédiaires constituent en grande partie les montagnes de la petite *vallée d'Ossouë* et toutes celles du *vallon d'Espessières*, et de celui de *Pœyespé*, d'où elles s'élèvent jusqu'au faîte de la chaîne centrale, et s'étendent sur le versant méridional. Elles forment le faîte de la chaîne centrale depuis le *port de Gavarnie* ou de *Boucharo*, jusqu'au-

delà du *pic Blanc*, et recouvrent même en partie l'énorme massif granitique de *Vignemale*.

Les rochers intermédiaires de ces contrées sont principalement un calcaire gris et compacte, tantôt blanc et grenu, à très-petits grains contenant peu de corps marins, tels que des *bélemnites*, des *madrépores* et des *entroques;* un schiste argileux fréquemment carburé; la grauwacke commune à très-petits fragments, et la grauwacke schisteuse renfermant des *empreintes végétales*.

Je n'ose pas affirmer que la bande méridionale s'étende dans la *vallée de Cauterets* et dans celle d'*Azun*, parce que je n'ai pas remonté ces deux vallées jusqu'à leur naissance, auprès du faîte de la chaîne centrale. Les roches intermédiaires que j'ai reconnues dans la partie inférieure de ces deux vallées appartiennent à la bande septentrionale, comme nous l'avons dit plus haut. Cependant j'ai tout lieu de présumer que la bande méridionale constitue des montagnes au fond de la *vallée d'Azun ;* car M. Palassou a observé du marbre gris au sud du granit du *lac de Suyen*, et j'ai trouvé au fond de la *vallée d'Ossau* des roches intermédiaires qui ne peuvent être que le prolongement occidental de celles de la *vallée d'Azun*, et qui, par conséquent, feraient partie de la bande méridionale. En effet, le calcaire qui constitue en grande partie les montagnes du faîte de la chaîne centrale, à peu de distance au sud de la majestueuse pyramide granitique dite le *pic du Midi d'Ossau*, est de transition, et présente la plus grande analogie avec le calcaire des rochers qui dominent au nord-ouest l'extrémité supérieure du *vallon des Espessières* près de *Gavarnie*. J'ai même observé dans la montagne de schiste carburé et de calcaire argileux qui s'élève au pied de ce superbe pic, entre la *plaine d'Aneou* et le *vallon de Pombie*, de la grauwacke à très-petits fragments, et de la grauwacke schisteuse contenant des *empreintes végétales* absolument semblables à celles que l'on trouve en remontant le *vallon du Pœyespé* pour aller au *port de Gavarnie*.

La forme et l'aspect des montagnes du terrain de transition varient selon la nature de la roche qui les compose ou qui y domine, et selon leur position par rapport à la chaîne centrale.

Les montagnes formées principalement de schistes argileux et de grauwacke schisteuse présentent ordinairement

une forme allongée, des sommités arrondies, des pentes douces, uniformes et recouvertes de terre végétale, qui, si les circonstances sont favorables, offrent une végétation vigoureuse. Les montagnes de la *vallée d'Oneil*, celles des environs du *port de Peyresourde* dans la *vallée de Larboust*, et de *Sainte-Marie*, dans la *vallée de Campan*, etc., présentent cette disposition d'une manière très-marquée.

Mais lorsque ces montagnes sont fort élevées, et qu'elles font partie des hautes régions rapprochées du faîte des Pyrénées, leur aspect est bien différent. Leur sommité est alors une arête tranchante et hérissée de pics et de rochers nus; leurs pentes sont rapides, pelées, sillonnées par de profonds ravins, et coupées par des escarpements; le pied de ces montagnes et les talus qui séparent les escarpements sont jonchés de débris. En général, les montagnes schisteuses de la haute région des Pyrénées présentent un aspect de décrépitude et de dégradation remarquables, dont la cause principale doit être attribuée aux pyrites qui se trouvent disséminées dans ces sortes de roches, substance qui, par la facilité avec laquelle elle se décompose, hâte singulièrement la destruction des roches dans lesquelles elle se trouve. On observe ce phénomène dans toutes les parties des Pyrénées dans lesquelles le schiste argileux constitue de hautes montagnes. Je citerai pour exemple les environs du *port d'Oston*, du *port de Benasque*, du *port de Cambiel*, entre la *vallée de Baréges* et celle d'*Aure*, etc.

Les montagnes calcaires de transition présentent ordinairement de grandes masses de formes tres-variées. Leurs pentes sont rarement uniformes; elles sont communément interrompues par quelques escarpements, qui cependant ne sont pas aussi grands ni aussi réguliers que ceux des montagnes calcaires secondaires.

On ne remarque pas non plus dans les montagnes calcaires de transition cette stérilité extraordinaire qui caractérise les montagnes formées par le calcaire primitif. Partout où la déclivité du sol ne porte pas obstacle à la formation et à la conservation de l'*humus*, et où les influences météoriques ne sont pas contraires à la végétation, ces montagnes sont embellies par une végétation vigoureuse. La cause de ce phénomène est due à la qualité du terreau résultant de la décomposition de la roche.

Le calcaire de transition, contenant dans les Pyrénées beaucoup plus de parties argileuses et silicieuses et de carbone libre que le calcaire primitif, doit produire un *humus* très-propre à nourrir des végétaux.

(M. Charpentier, *Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées*.)

HAUTEURS.

	Mètres.		Mètres.
Cylindre du Marboré...	3382	Départ de la Cascade de Gavarnie............	2274
Pic de la Cascade.......	328	Cirque de Gavarnie.....	1921
Tour du Marboré	3060	Gavarnie, village.......	1484
Brèche de Roland......	3010	Gèdre, village.........	601
Le Taillon.............	3216	Pic de Bergons	2275
Plateau de Millaris. ...	2340	Pic d'Eyré	2340
Port de Gavarnie.......	2301		
Lac de Loubassou......	2204		

FRAIS DE COURSES.

Pour faire l'ascension de ces diverses sommités, on prend ordinairement un guide auquel on donne de 5 à 6 fr. par jour. M. Lemonnier recommande deux excellents guides de Luz, ce sont *Martin* et *Charles*.

On peut s'y faire porter en litière; prix : 15 à 20 fr., une demi-bouteille de vin et un pain de deux livres pour chaque porteur.

EXCURSION DEPUIS GÈDRE.

Notre-Dame de Héas.—La veille de l'Assomption entend retentir de grand matin la rue de Baréges et les échos d'alentour de chansons, de cantiques. On accourt de toutes parts à la chapelle de Héas. Il faut se poster sur le Tourmalet pour jouir du mouvement que cause au loin cette solennité. C'est de là qu'on passe en revue les habitants de plusieurs vallées; c'est de là qu'on voit circuler sur le flanc de la montagne, comme des serpents qui se plient, se replient sur eux-mêmes, des files d'hommes, de femmes, d'enfants qui entonnent des cantiques, et sur le front desquels est

empreinte une joie telle qu'on n'en a jamais remarqué de semblable. Cette joie, par intervalle, tient de l'inspiration et de l'enthousiasme.

On part de Gèdre. — Quel est ce village ou plutôt ce hameau qu'on aperçoit sous ses pieds? — C'est *Gèdre-Dessus*, et plus bas *Gèdre-Dessous*. Une partie des maisons de Gèdre est dans le vallon, et l'autre partie sur la croupe de la montagne. — Et ce torrent qui se précipite dans un profond ravin, entre des rochers d'inégales hauteurs, d'où vient-il? où va-t-il? — Il sort du lac de Héas, traverse la grotte de Gèdre et va grossir le torrent de Gavarnie. On gravit assez longtemps, frappé de plus en plus de tout ce qui s'offre aux regards.

Le gave naissant sort du lac et s'élance à travers le chaos de Héas, plus étendu, plus imposant, et même plus terrible que celui de Gavarnie, quoiqu'il ne soit pas en général composé de fragments aussi considérables; plus étendu, parce que l'éboulement qui l'a produit couvre toute la déclivité de la montagne, et comble pour ainsi dire la vallée. Plus imposant et plus terrible, parce qu'on en voit d'un coup d'œil l'immensité, et que, cependant, on n'en saurait saisir tous les rapports. Si le chaos de Gavarnie donne comme celui-ci l'idée d'un monde bouleversé, on circule du moins autour de ses grandes ruines, ce qui en diminue l'horreur. Mais ici on marche sur le granit même, on en foule aux pieds les effroyables débris, et la vue se perd sur une région isolée.

Au milieu de ces roches entassées au hasard s'élèvent un bloc énorme, il domine les environs, et semble menacer la montagne dont il est le produit et le contemporain. Ce bloc on le nomme *Caillou d'Arraye*. Ce fut sur ce *caillou*, ou plutôt sur ce bloc énorme de granit, que la Vierge apparut, dit-on, subitement dans ce canton. — C'est en vertu de ce miracle que l'on voit tous les ans, au 15 août, des milliers d'hommes et de femmes monter sur cette roche pour en détacher quelques fragments que chacun rapporte chez soi et distribue comme des reliques. Un grand nombre de fidèles, en effet, l'entaillent à grands coups de marteau. Un plus grand nombre agenouillés et la face tournée vers l'est, chantent des litanies, des oraisons, et rendent ainsi leurs derniers hommages à la chapelle mystérieuse qu'ils vont bientôt perdre de vue. Leurs chants vont au cœur; c'est que le cri

de l'âme contient tous les principes de la mélodie, tous les fondements de l'harmonie.

Ces prières, ces hymnes, entonnées par un peuple fervent, qui ne doute point que le ciel qu'il implore n'ait des yeux pour le voir, des oreilles pour l'entendre, touchent vivement. — On raconte que la chapelle de Héas fut bâtie par trois maçons dont l'atelier était visité chaque jour par trois chèvres qui, suivies de leurs chevreaux, venaient nourrir de leur lait ces trois ouvriers. Privés d'un tel secours, les trois maçons furent alimentés par les habitants des montagnes voisines.

C'est en montant au-dessus de cette masse que la nature paraît tout à coup expirer aux yeux du voyageur. Plus de végétation, plus de mouvement ; encore moins qu'au Tourmalet. Le silence et l'immobilité règnent d'un bout du vallon à l'autre. Les pics arides, les monts chargés de neiges ou couverts de glaciers bleuâtres sont réfléchis par le lac, dont l'onde inerte, dense et massive atteste la profondeur. Ce qui frappe, ce qui saisit, c'est l'idée que rien ne saurait animer cette morne solitude, puisque les deux gaves élancés de la droite du cahos s'y font à peine remarquer.

Cent mille hommes n'y feraient pas plus de sensation que, dans les forêts, n'en produisent les fourmillières au pied des chênes antiques.

Vers le fond de la vallée, non loin de ce lac qui a déjà causé tant de ravages, on aperçoit enfin cette chapelle de Héas, si fameuse et non moins révérée. Oh ! qu'elle est bien située pour maintenir dans ces montagnes le culte de la Vierge, et le propager d'âge en âge !

Plein de l'esprit du lieu, et par ce penchant secret qu'ont tous les hommes à l'imitation, on se recueille, on ne s'approche qu'avec respect pour les montagnards de l'objet de leur culte, c'est-à-dire de la chapelle, où sont plusieurs images de la Vierge. L'édifice est moderne, et construit en forme de croix grecque ; il est surmonté d'un petit dôme. La porte et les deux pilastres sont de marbre. L'attique recèle une statue de la Vierge avec son enfant Jésus ; le tout en marbre gris, excepté la tête et les mains qui sont de marbre blanc. Cette statue surprend par sa grâce, par l'élégance de ses contours.

Il y a trois autels : au-dessus de l'un des plus apparents

est le tableau de Notre-Dame, en capulet rouge, comme une franche montagnarde.

Mille cierges allumés sur le maître-autel éclairent deux statues de Notre-Dame : l'une, de demi-nature et très-parée, est au-dessus du tabernacle, hors de la portée des assistants; l'autre, de dix-huit pouces environ, livrée à la ferveur publique, repose sur le retable de l'autel.

EXCURSION DEPUIS BARÉGES.

LE MONT-PERDU. — De *Baréges*, cette intéressante excursion se fait au travers des vallées les plus pittoresques et les plus romantiques de cette partie des Hautes-Pyrénées : d'abord vous revoyez *Luz*, laissant à droite *Saint-Sauveur*, ensuite viennent *Scia*, *Gèdre;* alors, quittant la route de *Gavarnie* et prenent à gauche, vous entrez dans la vallée de *Héas;* de là, suivant toujours la vallée, vous apercevez à gauche la tour aiguë de *Lieuzaube*, s'élançant comme un clocher des flancs de la montagne d'*Aguila ;* dans le fond vous voyez la montagne de *Tremouse* avec ses étages de gazon est ses noires murailles drapées de blanc : de ce point jusqu'au Mont-Perdu, tout est solitude, tout est sublime !

Cette sommité, dans des proportions relatives, est aux Pyrénées ce que le Mont-Blanc est aux Alpes. Sa structure et sa substance étaient, avant Ramond, un sujet de contestation entre les géologues. Quelques observations qu'il avait eu occasion de faire sur les débris de cette masse, débris qu'il nomme *la Table des Matières des Montagnes*, son aspect à la distance où elle s'était offerte à lui, l'avaient disposé à la ranger, contre toutes les lois de l'analogie, parmi les montagnes coquillières de troisième origine, formées, comme on sait, des débris des corps organiques. « Il s'était persuadé que les Pyrénées étaient achevées quand cette montagne fut formée, et il n'avait pas craint de déclarer que, nonobstant son élévation, il n'y voyait qu'un grand accident, qu'un amas de seconde et même de troisième formation déposé sur le flanc méridional de la montagne primitive. » Ce n'était là encore qu'une conjecture hardie, et il fallait des preuves pour convaincre les savants, et pour se convaincre soi-même, qu'à une hauteur de 3,436 mètres la nature s'était plu à lancer ou à déposer une montagne d'une substance si

différente de celle qui forme les sommités des hautes chaînes jusqu'alors observées.

Ce voyage, à la fois si difficile et si périlleux, avait donc pour objet de constater cette particularité remarquable, et l'auteur est parvenu à la mettre hors de toute contradiction. S'il n'a pu d'abord s'élever sur la cime du Mont-Perdu, comme Saussure a gravi sur le point le plus élevé de la chaîne des Alpes, du moins il s'en approche, tant pour en reconnaître la nature que pour en déterminer la composition; il va, il touche, et l'on peut dire que son lecteur touche et va avec lui. Il multiplie ses excursions autour de la montagne ; il l'attaque de divers côtés, et partout il trouve la même organisation; il en détache la même substance, le calcaire secondaire, et jusqu'à des os fossiles. Tout extraordinaire que puisse être ce fait en géologie, l'auteur en prouve l'existence. Qu'on réussisse ou non à le faire rentrer dans les théories admises, il est positif, il est constant.

Cependant il ne renvoie pas aux savants cette grande question sans l'avoir auparavant éclairée par une discussion pleine de faits et de rapprochements heureux. Tous ne servent qu'à le rattacher à cette conjecture, que d'abord il n'avait exprimée qu'avec une sorte de méfiance, savoir : *que les Pyrénées étaient achevées quand cette montagne fut formée, et qu'il n'y voyait qu'un amas de seconde et même de troisième origine, déposé sur le flanc primitif de la montagne.* Mais l'auteur va plus loin; il essaye de faire rentrer dans l'ordre commun cette grande exception contre les lois connues ou admises.

Aux yeux de cet observateur, cette irrégularité n'est qu'apparente. Pour en fournir la preuve, il a recours à une série d'hypothèses ingénieuses, et qui n'ont pu être formées, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs, qu'au moyen d'un grand fonds de connaissances positives. Un grand événement, arrivé dans des régions disparues aujourd'hui, et sur une terre effondrée par un de ces accidents que l'état actuel de notre globe rend, dit-il, si vraisemblables, lui est nécessaire, et il le suppose. Ainsi, tantôt par voie d'analogie, et tantôt s'appuyant sur des faits constants, il lie un système, et force presque l'assentiment. C'est aux géologues à prononcer sur cet enchaînement de probabilités. Mais cette discussion est terminée par une apologie de la méthode de

système appliquée aux grands phénomènes de la nature, et applicable à toutes les hautes conceptions de l'esprit, qui doit être lue avec intérêt. Après quelques considérations sur la difficulté de l'ascension, Ramond continue ainsi :

« .....Nous approchions de cette rampe, et depuis longtemps je considérais le glacier avec quelque souci. Il avait beaucoup changé depuis mon premier voyage. Plus de neige : sa surface était nue, et n'offrait pas un point sur lequel le pied pût laisser son empreinte. Le milieu s'était excavé. Deux grandes crevasses le parcouraient de haut en bas, et vers les deux tiers de sa hauteur je remarquai une dépression transversale qui augmentait considérablement l'inclinaison de la partie supérieure. Nous ne pûmes même l'aborder de front : il s'était escarpé à l'extrémité, et n'offrait que des coupes nettes, percées, de l'ouvertures de ces crevasses. Il fallut le prendre de côté, et à la moindre inclinaison il était déjà dangereux. Les crampons n'y mordaient pas, et nos bâtons ferrés, appuyés de toutes nos forces, y laissaient à peine la trace de leur pointe. Au reste, nous étions munis de bons instruments pour fendre la glace, et dès lors on fut obligé de les mettre en œuvre. Mais le travail était des plus rudes, et nous n'avions pas seulement la liberté de le diriger à notre gré.

« Le glacier se creusait en gouttière : au milieu, on le voyait tout criblé de crevasses et de trous; il fallait s'en éloigner, sans cependant se rapprocher des bords qui se redressaient au voisinage des rochers; nous étions donc réduits à gravir en ligne droite entre les deux écueils que nous avions à éviter. C'était une échelle de glace à monter; point de zigzags à tracer, rien qui dissimulât l'inclinaison; et l'inclinaison augmentait sans cesse, comme le précipice s'approfondissait toujours.

« Nous marchâmes plus de deux heures dans cette position, et nous n'avions fait encore que le moins difficile. Nous approchions de la bosse que le glacier formait au-dessus de la dépression dont j'ai parlé. Cette bosse, on ne savait par où la prendre, et nous étions au terme de nos expédients. Rondo proposa de la tourner, en montant sur le bord que nous avions si soigneusement évité.

« Il faut savoir ce que c'était que ce bord : c'était une arête en tranchant de couteau, séparée du rocher par un large intervalle qui s'ouvrait en entonnoir dans les cavités

du glacier. Cette proposition, qui une heure plus tôt nous aurait paru dérisoire, était, en ce moment, la seule qui nous offrît un moyen *de sortir honorablement de cette périlleuse aventure.*

« Une douzaine de degrés que nous taillâmes presque à pic nous portèrent sur ce bord, qu'il fallut écréter avant d'y poser le pied, et sonder à grands coups pour s'assurer qu'il était capable de nous porter. En sondant et en écrétant toujours, nous réussîmes à faire treize pas en vingt minutes, montant en équilibre sur une ligne glissante, le précipice derrière et des deux côtés. Une pareille position, et surtout une pareille lenteur, étaient bien propres à *refroidir le courage.* Cependant, après ces treize pas, il fallut s'arrêter et délibérer encore.

« Durant cette inaction, qui devenait d'autant plus pénible qu'elle se prolongeait davantage, je voyais voltiger de rochers en rochers le grimpereau de muraille que Saussure a vu de même aux approches du Mont-Blanc, je le rencontrais toujours sur le penchant des précipices, et il me rappelait tous ceux que j'ai vus. La mouche apiforme vint se poser auprès de moi, et nettoyer ses petites ailes, dont nous étions réduits à envier la puissance. Trois autres insectes vulgaires, la punaise équestre, la forficule commune, et le huitième bupreste de Geoffroy, rampaient sur la glace, où ils étaient moins déplacés que nous.

« Profonde obscurité des causes finales! désolante disproportion des facultés et des moyens! l'homme mesure les cieux, et il est attaché à la terre ; il pèse l'air où l'aigle se balance : l'aérostat y crève et précipite l'observateur ; un frêle insecte se joue ici, et moi j'y rampe!.... Je fus tiré de cette désagréable rêverie par un accident plus désagréable encore.

« Le guide novice que nous avions amené de Baréges déclara que la tête lui tournait, et qu'il était au moment de se précipiter. Il se trouvait sur le devant : il fallut le mettre entre nous, et l'on comprend ce que cette opération avait de dangereux et de difficile sur une ligne sans largeur, et qui était exactement la ligne géométrique. Le mouvement que cela occasionna fit tomber du sac de mon Laurens ma lunette et ma boussole ; elles roulèrent ensemble dans le creux qui nous séparait du rocher.

« Le brave Rondo voulut y descendre ; j'essayai en vain de

l'en dissuader. Nous étions munis de cordes, sur lesquelles il fondait son espérance. Il se glissa dans la fente, et pénétra dans les cavernes intérieures, où il trouva la boussole. Nous lui jetâmes la corde; il s'en ceignit, et il fallut l'extraire avec effort d'un étranglement où son poids l'avait fait couler en descendant.

« Mon Laurens prétendit y descendre à son tour. Nous l'en tirâmes de même; et certes ceux qui prêtaient secours n'étaient pas dans une position moins critique que ceux qui le recevaient. Il ne rapporta rien : j'avais perdu une excellente lunette, mais nous avions trouvé dans l'action une nouvelle confiance en nos forces, et nous fîmes encore une trentaine de pas sur la crête, prenant à peine le loisir de l'ébrécher.

« Cependant, à chaque instant, cette crête nous exposait à de nouveaux hasards. Deux fois nous fûmes arrêtés par des saillies de rochers qui se projetaient en avant et nous barraient le chemin. On ne pouvait ni monter ni descendre; il fallait se plier autour de ces saillies, au risque de perdre l'équilibre et de se précipiter. Bientôt il fut tout à fait impossible de passer outre, et nous n'eûmes plus d'autre refuge que ces mêmes rochers qui, la première fois, avaient paru inaccessibles. Ils sont, il est vrai taillés en degrés par les coupes croisées des couches et des tranches; mais pour concevoir la disposition de ces degrés, qu'on se figure d'abord une rampe d'escalier dont les marches seraient presque toujours plus hautes que larges, et qu'on aurait redressée, de façon que l'angle d'inclinaison eût augmenté d'un tiers; qu'on ajoute ensuite à cette idée celle de toutes les irrégularités et de toutes les dégradations que peut occasionner un pareil redressement dans une pareille structure; l'incertitude où nous étions de ce que nous trouverions plus haut; la prévention que devait exciter l'infructueuse tentative des guides de Counmélie, et l'on jugera de quel œil nous regardions la dernière ressource qui nous restait. Ce fut là pourtant qu'il fallut se hisser de gradins en gradins. Le premier y était poussé par le second, et, une fois accroché, il lui prêtait la main à son tour.

« Les risques étaient au moins égaux, si même le désavantage n'était pas du côté des derniers. Ceux qui gravissaient en avant ne pouvaient faire un faux pas qui ne com-

promît le reste de la troupe ni ébranler un quartier de terre qui ne volât sur la tête des autres. Je fus moi-même blessé assez grièvement par un de ces débris contre lequel je ne pus me raidir, puisque ma position ne me permettait pas de l'éviter. Cette dernière escalade dura plus d'une heure, et ce que nous courûmes de dangers dans ce voyage apprendra à quiconque voudra aborder le Mont-Perdu par cette route qu'elle n'est praticable qu'au gros de l'été, et tandis que les glaciers sont encore couverts de neige. Un mois auparavant, nous n'avions pas employé deux heures à la monter, et ce n'avait été qu'un jeu pour ceux qui avaient la moindre expérience des montagnes. Aujourd'hui elle en exigea cinq, et dans ces cinq heures, pas *une minute* où nous n'eussions couru risque de la vie.—Nous approchions enfin du sommet de la crête; il ne restait plus qu'un petit nombre de degrés à monter, et le redressement des couches en adoucissait déjà la pente. Je regardai mes compagnons; aucun n'avait donné des signes de crainte, mais aucun ne donnait des signes de joie. Une sorte de tristesse, produite par une longue anxiété, laissait à peine apercevoir ce que la vue du Mont-Perdu nous préparait de dédommagement. Après tant de plans inclinés, de rochers droits, de glaces si perfides, nous ne sentions d'autre besoin que celui d'un peu de terrain plat, où le pied pût se poser sans délibération; mais ce terrain nous ne le touchions pas encore, que déjà la scène change et que tout est oublié. Du haut de ces rochers nous considérions avec une muette surprise le majestueux spectacle qui nous attendait au passage de la brèche. Nous ne le connaissions pas; nous ne l'avions jamais vu; nous n'avions nulle idée de l'éclat incomparable qu'il recevait d'un beau jour. La première fois, ce rideau n'avait été que soulevé : le crêpe suspendu aux cimes répandait le deuil sur les objets mêmes qu'il ne couvrait pas. Aujourd'hui rien de voilé; rien que le soleil n'éclairât de sa lumière la plus vive : le lac, complétement dégelé, réfléchissait un ciel tout d'azur; les glaciers étincelaient, et la cime du Mont-Perdu, toute resplendissante de célestes clartés, semblait ne plus appartenir à la terre. En vain j'essayerais de peindre la magique apparence de ce tableau : le dessin et la teinte sont également étrangers à tout ce qui frappe habituellement nos regards. En vain je tenterais de décrire ce que son apparition a d'inopiné, d'é-

tonnant, de fantastique au moment où le rideau s'*abaisse*, où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin le seuil du gigantesque édifice. Les mots se traînent loin d'une sensation plus rapide que la pensée; on n'en croit pas ses yeux; on cherche autour de soi un appui, des comparaisons : tout s'y refuse à la fois; un monde finit, un autre commence : un monde régi par les lois d'une autre existence. Quel repos dans cette vaste enceinte, où les siècles passent d'un pied plus léger qu'ici-bas les années! Quel silence sur ces hauteurs, où un son, quel qu'il soit, est la redoutable annonce d'un grand et rare phénomène! Quel calme dans l'air et quelle sérénité dans le ciel! Tout était d'accord, l'air, le ciel, la terre et les eaux, tout semblait se recueillir en présence du soleil, et recevoir son regard dans un immobile respect.—En comparant l'imposante symétrie du Cirque au désordre hideux qu'il offrait lorsqu'une brume épaisse se traînait autour de ses degrés, nous reconnaissions à peine les lieux que nous avions parcourus. Ce n'était plus la lourde masse du cylindre qui fixait exclusivement les regards. La transparence de l'air rectifiait les apparences qu'avait brouillées l'interposition de la nue; la cime principale était rentrée dans ses droits; elle ramenait à l'unité toutes les parties de cet immense chaos : jamais rien de pareil ne s'était offert à mes yeux. J'ai vu les Hautes-Alpes; je les ai vues dans ma première jeunesse, à cet âge où l'on voit tout plus beau et plus grand que la nature; mais ce que je n'ai pas vu, c'est *la livrée* des sommets les plus élevés, *revêtue* par une montagne secondaire. Ces formes simples et graves, ces coupes nettes et hardies, ces rochers si entiers et si sains, dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtres, se façonnent en gradins, s'élancent en tours, où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau : voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles; voilà ce qu'on chercherait en vain dans les montagnes primitives, dont les flancs déchirés s'allongent en pointes aiguës et dont la base se cache sous des monceaux de débris. Quiconque s'est rassasié de toutes leurs horreurs trouvera encore ici des aspects étranges et nouveaux; du Mont-Blanc même il faut venir au Mont-Perdu. Quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires.»

Nous n'avons pu nous déterminer à abréger cette citation. Les lecteurs, entraînés comme nous par le charme et la rapidité du récit, nous en pardonneront sans doute la longueur.

En 1802, Ramond fit une nouvelle tentative pour gravir le Mont Perdu; elle fut plus heureuse.

Il nous a laissé les détails qu'on lit dans *le Journal des Mines*, nº 83, thermidor an VII.

« Les diverses tentatives que j'avais faites pour atteindre le sommet du Mont-Perdu m'avaient convaincu que sa face orientale était la seule qui offrît des chances de succès ; et j'étais persuadé qu'en partant du col de Fanlo, le pic lui-même serait peu difficile à gravir, si toutefois l'intervalle qui le sépare du col n'avait pas dérobé à ma vue quelque obstacle qu'il fût impossible de surmonter.

« C'est donc vers ce douteux intervalle que toutes mes pensées étaient dirigées, et j'avais plus d'une fois invité mes guides à l'aller reconnaître. Deux d'entre eux s'y décidèrent enfin l'été dernier, et je leur traçai la route. Mais arrivés au pied de la montagne, ils crurent devoir s'écarter de mes instructions, sous la conduite d'un berger espagnol qui connaissait le Mont-Perdu beaucoup moins qu'ils ne le connaissaient eux-mêmes. Le parti qu'ils prirent pensa leur coûter cher; ils firent un voyage excessivement périlleux, et passèrent une nuit entière au-dessous des glaces du pic, sans abri, sans feu, et presque sans vivres, tant il y avait eu de mécompte dans leur estime! Le second jour, cependant, ils franchirent les gradins de la montagne, et parvinrent au sommet, mais tellement désorientés qu'ils avaient de la peine à s'y reconnaître. A leur retour, celui qui vint m'annoncer le succès me dépeignit les lieux d'une manière si confuse, que je craignis plus d'une fois qu'ils n'eussent totalement manqué le véritable but du voyage ; il n'y avait qu'une chose bien évidente, c'est que la route qu'ils avaient suivie était celle qu'il ne fallait pas suivre.

« Quoi qu'il en fût, je me décidai sur-le-champ à partir, bien persuadé qu'en suivant exactement le chemin que je m'étais tracé de l'œil, j'éviterais la plupart des dangers que mes guides avaient courus. Je ne me trompais pas : j'avais deviné la route véritable du Mont-Perdu, et je suis arrivé au sommet avec moins de peine que ne m'en avait coûté la reconnaissance de ses bases.

« Je partis de Baréges le 21 thermidor (9 août 1802), et ayant remonté les vallées de Gédre et d'Estaubé, je fis ma première station au haut du *port de Pinède*, dont il était intéressant de connaître exactement l'élévation. L'observation du baromètre la porte à 2,516 mètres ou 1,291 toises; ce qui fait 98 mètres de plus que le col du Grand-Saint-Bernard. Cependant il s'en faut encore de beaucoup que le port de Pinède soit le passage le plus élevé et le plus difficile de cette partie des Pyrénées.

« Cette détermination me procura l'occasion de fixer avec plus de précision la lisière inférieure des neiges permanentes. Elles s'arrêtent à environ 2,340 mètres ou 1,250 toises d'élévation absolue.

« J'avais un niveau à bulle d'air assez bon. Il me fournit aussi un résultat intéressant. Je reconnus que *Pimené*, dont j'étais séparé par la vallée d'Estaubé, se trouvait précisément de la même hauteur que le port de Pinède, et qu'il en était de même du col de *Fanlo*, dont j'étais alors séparé par la vallée de *Béousse*. Cette conformité d'élévation entre trois points correspondants, et semblablement disposés, n'est point indifférente à l'histoire géologique du Mont-Perdu.

« Mais en vain nous étions à la hauteur du col de Fanlo; il fallait descendre, et descendre beaucoup, pour y remonter. Nous nous dirigeâmes obliquement vers les énormes murailles qui soutiennent le lac du Mont-Perdu et sa terrasse, et nous arrivâmes au point d'où le torrent de décharge se précipite en une épouvantable cataracte jusqu'au fond de la vallée de Béousse.

« Là se trouve un petit plateau très-herbeux, mais très-incliné. Nous y rencontrâmes un troupeau et son berger, espèce de sauvage qui nous entendait à peine, même dans sa propre langue. Le Mont-Perdu était suspendu sur sa tête, et il ne le connaissait pas plus que s'il eût fait partie de la chaîne des Andes, mais il connaissait fort bien le col de Fanlo, qui est désigné ici sous le nom de *col de Niscle*, et il s'engagea à nous y conduire le lendemain. Nous passâmes donc la nuit avec lui, en plein air, environnés de la vapeur des cascades, et l'orage grondant de toutes parts autour de nous.

« Le premier travail de la matinée fut de traverser le torrent de décharge du lac. Sa profondeur, sa rapidité, et sur-

tout le froid de l'eau, rendent cette opération assez difficile. L'eau ne faisait monter le thermomètre qu'à 2° au-dessus du terme de la congélation.

« De là jusqu'au sommet du col de Niscle, nous n'éprouvâmes d'autre difficulté que celle qui naissait de la forte inclinaison des pentes. Je vérifiai la hauteur du col, et je le trouvai précisément de niveau avec celui de Pinède. Il est également de niveau avec le bord de la terrasse où se trouve le lac du Mont-Perdu. Ce lac est un peu plus haut. J'estime son élévation absolue à 2,540 mètres, ou un peu plus de 1,300 toises. Nous avons donc ici quatre excavations de forme et de hauteur pareilles : le vallon du lac, le col de Niscle, et ceux de Pimenée et de Pinède. Je les regarde comme les restes de l'ancienne vallée, creusée par les courants après le renversement des couches du Mont-Perdu, et peut-être avant leur émersion; vallée qui ensuite aura été transversalement coupée par les grands déchirements qui forment actuellement les vallées de Béousse, d'Estaubé et de Gavarnie.

« Jusqu'ici j'avais marché sur un terrain connu, et dont j'ai déjà décrit les singularités, sur ce terrain secondaire à couches irrégulières et accidentellement redressées, où l'on voit se succéder les marbres, les brèches, les calcaires compactes lardés de silex, et les calcaires grossiers plus ou moins mélangés d'argile et de sable, et tout parsemés de débris de zoophytes et de testacés. Maintenant, je me trouvais sur le prolongement même des bancs qui constituent les sommets du Mont-Perdu, et il était manifeste que ce terrain n'avait changé ni de disposition ni de nature. Nulle part même je n'avais été à portée de juger aussi sainement de sa structure. La montagne qui domine le col à l'orient, se trouvant coupée à pic de mon côté, me présentait une coupe transversale aussi nette que bien caractérisées de couches qui forment les cimes que j'allais gravir.

« Ce que je venais de voir dans la montagne de Niscle, j'allais le toucher au sommet du Mont-Perdu, mais par portions, mais en détail, au milieu des neiges et des glaces, au sein du désordre et des ruines, où il est rarement possible de discerner la disposition et la structure de ces bancs si irrégulièrement entrelacés.

« C'est à l'occident du col de Niscle que se montrent les

premiers étages du Mont-Perdu, et ils s'élèvent tout à coup avec une fierté qui annonce dignement les avennes de sa cime. Quatre ou cinq terrasses empilées les unes sur les autres forment autant de degrés, dont les marches sont comblées en partie ou de neige ou de débris, qui facilitent un peu l'accès de ces murailles, autrement inaccessibles. Les premiers de ces débris sont d'assez gros blocs. Ils paraissent appartenir au prolongement de la couche parasite de grès qui couronne la montagne de Niscle.

« J'outrepassai ces blocs en peu de temps, et en continuant à m'élever obliquement du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire dans une direction qui coupait à peu près à angle droit la direction générale des bancs, j'atteignis bientôt les ruines qui appartiennent à la continuation des couches dont le corps même de la montagne de Niscle est formé.

« Nous employâmes près d'une heure à traverser ces débris, et cette partie du voyage nous excéda de fatigue, par l'effort qu'il fallait faire tant pour gravir des pentes fort inclinées, que pour lutter contre la tendance qui entraîne incessamment ce terrain mobile vers le précipice. Enfin, nous parvînmes à la terrasse supérieure, et nous nous trouvâmes sur une bande de rochers qui forme d'abord une étroite arête, mais qui, s'élargissant peu à peu, conduit commodément et de plain-pied à une espèce de vallon où commencent les glaciers dont le pic est entouré.

« Dans la partie découverte de cette longue arête, je remarquai de grands bancs d'une pierre calcaire compacte, noirâtre, remplie de gros rognons de silex de même couleur. Ils sont inclinés légèrement de la verticale au sud, et dirigés comme l'arête et comme la chaîne. C'est une répétition des bancs de même nature que j'ai observés dans le port de Pinède, au Pimené et ailleurs. Ici comme là, ils paraissent au nombre de ceux dont la direction est la plus suivie, et je les reconnaissais dans la montagne de Niscle qui était encore sous mes yeux, et où leur tranche s'étend de la base au sommet de sa coupe occidentale.

« Mais bientôt ces diverses couches s'enfoncent sous les glaciers, et on les perd de vue. Nous abordâmes ces glaciers, qui sont là à leur origine, et par conséquent peu inclinés. La traversée, cependant, en fut assez désagréable.

Tantôt leur surface était dure et glissante; tantôt nous enfoncions jusqu'aux genoux dans les neiges nouvelles qui étaient tombées sur les cimes vers la fin de messidor. Sous ces neiges, nous sentions des crevasses où nous courions à chaque instant risque de nous perdre. D'autres crevasses étaient ouvertes et contrariaient notre marche. Peu s'en fallut même que la dernière ne nous arrêtât à 200 mètres au-dessous de la cime. Celle-là s'étendait transversalement, depuis la naissance du glacier jusqu'aux escarpements de la vallée de Béousse. Il n'y avait que quatre jours que mes guides l'avaient passée fort commodément sur un pont de neige. Ce pont s'était effondré. Il fallait franchir l'intervalle en sautant de bas en haut; nous y réussîmes; c'était le dernier obstacle que nous eussions à vaincre. J'ai mesuré la profondeur de cette crevasse; elle avait 13 mètres ou 40 pieds; et comme le lieu où nous la passâmes répondait à la convexité de la montagne, il est clair que c'était aussi le lieu où le glacier avait le moins d'épaisseur.

« De là, je voyais la cime qui m'avait été constamment cachée par la disposition des pentes que j'avais parcourues. Elle se montrait sous la forme d'un cône obtus, tout resplendissant de neiges sans tache. Le soleil brillait de l'éclat le plus pur, mais son disque était dépourvu de rayons, et le ciel semblait d'un bleu noir si fortement nuancé de vert, que mes guides même furent frappés de son étrange apparence. La première teinte a été observée sur toutes les hautes montagnes; mais il n'y a point d'exemple de la seconde, et je ne sais à quoi attribuer cette singulière illusion d'optique.

« A onze heures un quart j'atteignis le sommet, et j'eus le plaisir de voir enfin toutes les Pyrénées sous mes pieds.

« Le pic est couvert de neige depuis le grand glacier jusqu'à sa cime. Mais vers le haut, l'épaisseur des neiges est peu considérable, parce que la forme tranchante du faite de la montagne n'en souffre point l'accumulation. Au sommet, elles ne m'ont pas paru avoir plus de 3 mètres de profondeur. Leur consistance est rare et légère, et elles ne recèlent que que peu ou point de glace, attendu que les dégels sont ici de trop courte durée pour les imprégner d'eau, et que la plus petite quantité qui se forme durant les plus beaux jours de l'été s'écoule promptement le long des deux versants. Mais sur la pente septentrionale, ces mêmes neiges prennent

peu à peu de la solidité, et se transforment bientôt en un vaste glacier qui descend jusqu'au bord du lac, et dont la hauteur verticale est d'environ 800 mètres.

« Au sud, au contraire, le sol du pic était à découvert : ce qui résulte moins de l'action de la chaleur que de l'extrême roideur de l'escarpement, les neiges ne peuvent s'y soutenir ; elles tombent continuellement du haut de la montagne sur un talus situé à 600 ou 700 mètres au-dessous, et elles forment un glacier assez considérable pour résister à la chaleur directe et réverbérée à laquelle cette situation l'expose.

« Du haut du Mont-Perdu, l'œil saisit à la fois tout ce système de montagnes semblables, et reconnaît la même constitution dans tout ce qui s'élève au-dessus des hauteurs ordinaires. C'est une longue suite de sommités à couches redressées, qui se rangent sur une seule et même ligne, dirigée parallèlement à la chaîne, et qui partage l'immense horizon du spectateur en deux parties, aussi différentes de niveau que distinctes par la forme des montagnes dont elles sont hérissées.

« Au nord s'élèvent les montagnes primitives qui constituent l'axe de la chaîne. Leurs cimes aiguës et déchirées s'enchaînent étroitement, et forment une bande de plus de 4 myriamètres d'épaisseur transversale, dont l'élévation intercepte totalement la vue des plaines de France. Telle est de ce côté l'insensible progression des abaissements, que cette large bande se compose de sept à huit rangs de hauteurs graduellement décroissantes, et que le pic du Midi de Bagnères, qui se trouve au dernier rang visible, n'est encore qu'à 500 mètres au-dessous du Mont-Perdu.

« Au midi, le spectacle est bien différent. Tout s'abaisse tout d'un coup et à la fois. C'est un précipice de 1,000 à 1,100 mètres, dont le fond est le sommet des plus hautes montagnes de cette partie de l'Espagne. Aucune n'atteint à 2,500 mètres d'élévation absolue ; elles dégénèrent bientôt en collines basses et arrondies, au delà desquelles s'ouvre l'immense perspective des plaines de l'Aragon.

« Au col de Nisele, c'est-à-dire à la hauteur de 2,516 mèt. ou 1,291 toises, le sol est encore tout couvert de verdure. On y trouve en abondance le *potentilla lupinoïdes* de Willdenow, et le *ranunculus montanus* du même auteur. Ces deux plantes sont constamment alpines dans les Pyrénées, et la

première leur est peut-être particulière, si elle est réellement différente du *P. valderia*.

« A 150 ou 200 mètres plus haut paraît le *ranunculus parassiafolius*. Cette rare espèce est là très-commune. J'observe que je ne l'ai encore rencontrée que trois fois dans les Hautes-Pyrénées, et toujours à la même élévation précise.

« Au-dessus de cette station, tout est neiges permanentes, ou débris mobiles, jusque sur la terrasse supérieure ; là les végétaux reparaissent : il y a même beaucoup de graminées et quelques saxifrages communes.

« Le grand glacier arrête encore une fois la végétation ; mais au pied du pic quelques rochers solides et découverts présentent du gazon de *saxifraga groënlandica* et *androsacea*, et quelques touffes de l'*artemisia rupestris* de Lamarck. Ces plantes sont petites, mais très-vigoureuses.

« Enfin, autour du pic même, j'ai recueilli un *cerastium*, que plusieurs auteurs regardent comme l'*alpinum* de Linné, et l'*oretia alpina* à fleurs roses, dessinée par Jacquin.

« Les végétaux accompagnent le Mont-Perdu presque jusqu'à sa cime. Je me contenterai d'indiquer les stations les plus remarquables.

« Les arbres s'arrêtent, même au midi, à la hauteur absolue d'environ 2,150 mètres. Ce sont des pins de l'espèce de celui d'Écosse. Au-dessus, la végétation des arbrisseaux est très-vigoureuse. Celui qui subsiste à la plus grande hauteur est le genévrier, qui laisse le rhododendron bien en arrière. Dans les sous-arbrisseaux, j'ai remarqué le *cistus roseus* de Jacquin. »

OUVRAGES A CONSULTER.—*Voyage au Mont-Perdu*, par Ramond, in-8°, Paris, Belin-Leprieur.

Voyage au sommet du Mont-Perdu, par Ramond, in-8°, Paris, Bossange, Masson et Besson.

OBSERVATIONS.

Il faut plusieurs jours pour faire l'ascension du Mont-Perdu.

On fera bien de prendre deux guides, car il y a quelques dangers dans ce voyage ; toutefois ces dangers sont moins grands qu'on ne les fait et que ne les présentent les habitants des montagnes.

Le Mont-Perdu n'est pas comme le Mont-Blanc, où l'on court risque d'être englouti à chaque pas par les neiges et par les glaces.

Tout voyageur armé de patience et de courage peut être sûr d'en faire l'ascension. Cependant il ne faut pas se dissimuler que rien d'extraordinaire ne paye ici les fatigues d'un semblable voyage : car rarement ce pic, dégagé de nuages, permet à l'œil de contempler les systèmes des montagnes environnantes.

Voici la route que suivit M. Arbanère :

Départ de Baréges.—Premier échelon du passage nommé la *Corniche*, par où l'on escalade la muraille occidentale du cirque : précipice.

Sommet de l'amphithéâtre, 292 mètres au-dessus du cirque, nommé les *Sarradels*.

Deux larges brèches se présentent : la plus occidentale se nomme la *brèche du Taillon;* l'orientale, la *brèche de Roland*.

Route à l'ouest vers l'arête qui sépare le glacier de Roland du glacier du Taillon.

On longe en écharpe le glacier, et on parvient au seuil de la brèche de Roland : passage difficile.

On franchit la brèche, on se dirige à l'est en suivant la savane aride qui longe les bases du Marboré. — Cabane au pied du Mont-Perdu, où l'on *passe la nuit*.

Départ de bonne heure ; on arrive au monticule nommé la *Tour-de-Gollis*.

On gravit le long des bases de la tour, on tourne à l'ouest, on atteint une haute terrasse.

Cette tour est séparée d'une autre terrasse par un ravin transversal de rochers et de neiges.

Le passage est une fissure presque verticale ; il est difficile : il faut se servir de haches pour faire des escaliers.

On continue à monter en ligne droite vers la cime.

Une troisième fissure se présente, à escarpements verticaux.

Passage semblable au premier, mais plus dangereux. On atteint le sommet du mont après beaucoup de fatigues, en rampant souvent sur la glace.

ROUTE 21.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

Plusieurs routes [illegible] à Bagnères-de-Bigorre :

1° De Paris, par Périgueux, Agen, Auch et Castelnau-Magnoac	[illegible] k.	5° De Cauterets	50 k.
2° De Paris par Tarbes	[illegible]	6° De Lourdes	51
3° De Barèges	59	7° De Tarbes	21
4° De Saint-Sauveur	54	8° De Pau, par Tarbes	60
		9° De Pau, par Lourdes	61

De *B*[illegible], *Saint-S*[illegible] et *C*[illegible], des diligences partent [illegible] les jours le [illegible], pendant la saison, pour Bagnères.—Trajet en [illegible] heures environ.

De *T*[illegible], de nombreuses diligences partent plusieurs fois pour Bagnères et reviennent le même jour.—Trajet en 2 heures.—Prix des places : ils varient de 1 fr. à 2 fr. [illegible] c.

D'Agen à Bagnères.

On passe par *M*[illegible], ensuite on traverse *M*[illegible], ville peu importante du département du Gers. Ce département est curieux à étudier, [illegible] sous le rapport de l'importance des cités que sous celui des mœurs de ses montagnards.

M. Cazaux en a tracé un tableau fort pittoresque et fort exact : nul n'était mieux placé que ce secrétaire général de la préfecture pour les étudier.

« Il règne encore [illegible] ce département une grande simplicité de mœurs, qui se fait remarquer surtout [illegible] les campagnes : les paysans sont patients, infatigables dans le travail, et cependant ils ne mangent de la viande et ne boivent du vin que deux jours de l'année, pour animer la gaîté du carnaval ou pour célébrer la fête du [illegible] de chaque village, ou bien encore aux noces et aux enterrements, parce qu'on ne peut renvoyer à jeun les parents qui sont venus de loin pour l'une ou l'autre cérémonie. Le pain de méteil, la soupe, qui n'est qu'une [illegible] de choux, de raves, de légumes verts ou secs, sans graisse ni huile, et seulement [illegible] avec du sel, les oignons crus, sont leur nourriture habituelle : dans l'hiver, ils substituent à la soupe

de l'*armotos*, c'est-à-dire une bouillie de maïs très-claire, que l'on nomme *millas* quand elle est plus épaisse. Leur boisson n'est que de la piquette, qu'on obtient en laissant séjourner de l'eau sur le marc de la vendange.

« Les délassements du dimanche sont les contes, les visites, les achats. Ils portent sur leur gilet une longue veste non boutonnée, et quelquefois l'habit qu'ils avaient le jour de leurs noces; leurs guêtres (*garramacheos*) font plusieurs fois le tour de leurs jambes, et ils ont des sabots, ou des souliers ferrés, qui datent quelquefois du même jour que leur habit. Chaque pièce de leurs vêtements est fabriquée avec leur laine ou avec leur lin, qui a été filé par les mères de famille et les jeunes filles. Les femmes ont un long jupon, des brassières qui marquent la taille jusqu'aux hanches, et qui se lacent et se boutonnent, un tablier et une coiffure de toile : dans la belle saison, elles ont les jambes nues; dans le mauvais temps, elles portent des bas de laine et des sabots : les souliers sont un grand objet de luxe.

« Les mères prennent soin du ménage, nourrissent la volaille; les jeunes filles font paître les troupeaux : lorsqu'elles grandissent, elles partagent avec les hommes les plus durs travaux des champs; aucune ne voudrait rester fainéante et devenir ainsi indigne de la recherche d'un laboureur : aussi celles qui se louent, lorsque la famille est trop nombreuse, préfèrent-elles la campagne à la ville. Tout chez eux tend à l'union des familles par le lien sacré du mariage, et les exemples de séductions sont très-rares. Une grande taille, de l'embonpoint, de larges épaules, de grands bras, de grands pieds, un teint fortement hâlé, font surtout rechercher les filles par les pères pour leurs aînés. Le jeune homme pince le bras de celle qu'il préfère; si elle reçoit bien cette rustique déclaration, elle lui en fait l'aveu en s'asseyant sur ses genoux; mais rien n'est terminé sans le consentement des parents. Un mauvais lit, une ou deux paires de draps d'étoupes, une armoire de montagne, qui vaut dix à douze francs, un habit complet pour les fêtes, une paire de souliers, une paire de sabots et environ cent francs composent toute la dot.

« Si, malgré sa robuste constitution, la jeune mariée ne donne pas à son époux plus de garçons que de filles, elle éprouve bientôt sa mauvaise humeur et ses rebuts; mais si

l'époux voit s'accroître le nombre de ses garçons, c'est pour lui une source de richesses, et à sa mort il leur partage tous ses instruments de labour et d'agriculture.

« Les paysans du Gers sont charitables et hospitaliers; jamais le mendiant n'est renvoyé sans un morceau de pain : ils donnent tout avec profusion à l'hôte qu'ils reçoivent. Ils sont durs pour eux-mêmes et pour leur famille; les malades même obtiennent peu de soins; mais ils les prodiguent au bœuf ou à la vache qui sont atteints de quelque maladie, et rien ne coûte, quelque faible que soit l'espoir qu'on a de le sauver; on a recours surtout à l'art des devins et à la puissance des sorciers. »

Rabastens (Hautes-Pyrénées), 18 kil. de Tarbes, 1,600 hab., est une des plus anciennes villes du comté de Bigorre. Elle possédait autrefois des fortifications et un château-fort, qui en faisaient un lieu de sûreté dans les temps malheureux des guerres civiles et religieuses; elle a soutenu plusieurs siéges et a été prise et reprise plusieurs fois. Le plus mémorable de ces siéges est celui que les protestants y soutinrent contre le maréchal de Montluc dans le XVIe siècle. Ayant été prise d'assaut par la valeur du parti catholique, après la résistance la plus opiniâtre, tous les habitants furent passés au fil de l'épée. (*Ann. statist.*) M. Piqué, dans son *Voyage dans les Pyrénées françaises,* ajoute : Montluc, blessé au pied des murailles de Rabastens (il eut le visage fracassé d'un coup d'arquebuse, ce qui l'obligea à porter un masque le reste de sa vie), s'en vengea en passant tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction de sexe ni de religion. Fléau des calvinistes, par un mélange de grandeur et de férocité, fidèle à ses amis, inexorable après la victoire, ce barbare n'ambitionna l'honneur de vaincre que pour se livrer au plaisir d'exterminer les vaincus. Il fit périr plus de calvinistes par la potence et par la roue que par l'épée. Toujours suivi de deux bourreaux, qu'il appelait ses laquais, le nom de *huguenot* le faisait entrer en délire. Pour transmettre son caractère féroce à ses enfants, il les faisait, dit-on, baigner dans des cuves de sang.

Et sur la route d'Aire à Tarbes, on passe par

Maubourguet (Hautes-Pyrénées), 20 kil. de Tarbes, 2,200 hab.—Cette ville faisait autrefois partie du territoire que l'on nomme la *Rivière-Basse*, ou le Bas-Comté de Bi-

gorre, qui fut démembré du Haut-Comté en l'an 1256, pour être donné à Gaston VII, dit de Moncade, vicomte de Béarn, et à Marthe de Bigorre, son épouse. L'église a été bâtie par les Templiers à leur retour de la Terre-Sainte. On y voit les traces du mauvais goût qu'ils durent apporter de la Syrie; c'est un alliage de gothique avec l'oriental : la porte d'entrée offre des arabesques que le temps a un peu altérées. Le clocher est octaèdre à sa base; le sommet est une pyramide octogone. Maubourguet est situé au confluent de l'Échez et de l'Adour.

Vic-de-Bigorre,—16 kil. de Tarbes,—4,000 hab.—Cette petite ville a toujours été un des lieux les plus considérables de la province, et les comtes l'ont toujours regardée comme telle, et en ont traité les habitants avec distinction. Pierre, vicomte de Marsan et comte de Bigorre, leur donna, en 1151, la permission de bâtir un château pour se défendre contre les Béarnais, alors leurs ennemis. Le comte Bozon-Mathas et la comtesse Pétronille, sa femme, qui avaient deux châteaux près de Vic, leur accorderent, en 1288 un singulier privilége : tout meurtrier qui aurait tué un habitant de cette ville devait être enterré vif sous le cadavre.

La ville de Vic fut donnée en otage en 1256 pour garantie du traité de paix qu'Alphonse, fils du roi d'Aragon, et Roger, comte de Foix, négocièrent entre Esquivat de Chabannas, comte de Bigorre, et Gaston, seigneur-vicomte de Béarn. La comtesse Constance se réserva la jouissance de la ville de Vic, lorsqu'elle consentit à résigner le comté de Bigorre à sa sœur Marguerite de Béarn, épouse de Bernard-Roger, comte de Foix. Celui-ci se réfugia dans le château de Vic l'an 1300, lorsque Philippe-le-Bel le déposséda du comté de Bigorre; mais il en fut chassé par les officiers du roi.

Vic a essuyé tous les malheurs des guerres civiles, et particulièrement depuis l'an 1569 jusqu'en 1592. Les habitants devinrent belliqueux au milieu de ces troubles, et on a remarqué qu'ils ont conservé depuis un caractère martial. On y compte un grand nombre d'officiers qui ont servi avec distinction dans les armées des rois de France, et particulièrement sous Louis XIV.

ROUTE 22.

DE TARBES A BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

21 kil.

Laloubère	2 k.	Trébons	3 k.
Horgues	2	Notre-Dame de Hourea-dère	2
Momères	1	Pouzac	2
Saint-Martin	2	BAGNÈRES	3
Arcizac	4		
Montgaillard	4		

En quittant Tarbes, la route se rétrécit; elle est moins belle que de Rabastens à Tarbes, mais plus agréable, plus fleurie; la plaine que l'on traverse est arrosée par de nombreux ruisseaux qui descendent de la montagne, qui la fertilisent et y entretiennent une fraîcheur délicieuse. Rien de grandiose comme cet horizon de montagnes que l'on a devant soi !

A l'entrée de **Laloubère**, sur la droite, se voit le beau château de M. de Palaminy, château célèbre dans l'histoire de la Bigorre. Mme la duchesse de Berry, lors d'un voyage qu'elle fit aux Pyrénées, s'arrêta dans ce château : une colonne de marbre, érigée à l'entrée du parc, en perpétue le souvenir.—Un peu plus loin, du même côté, on remarque le vaste hippodrome où ont lieu chaque année, au mois d'août, des courses de chevaux, célèbres dans tout le Midi.—Vue du château.

Comme en Italie, la vigne court autour des arbres fruitiers et s'élève en berceaux.

Horgues.—On y voit un antique manoir qui appartenait autrefois aux vicomtes de Lavedan, et qui est maintenant la propriété de M. Ducasse de Horgues.

Momères.—Le tableau conserve sa fraîcheur, son mouvement. Il y a quelques jolis points de vue.

Saint-Martin.—C'est un petit village fort gai et fort propre, dont tous les toits furent complétement enlevés il y a quelques années par un ouragan.

Arcizac.—L'Adour charrie ici de nombreux galets : on les conserve et on les emploie à élever des maisons. C'est à Arcizac qu'est né Meselin, qui délivra sa patrie dans la

Lanne-Mourane, et dont la statue, que le jour de sa fête couronnent de fleurs toutes les jeunes filles, décore le péristyle de l'église.

Avant d'arriver à *Montgaillard*, on laisse à droite une petite côte sur laquelle passait, il y a quelques années, la route. Cet endroit fut la cause et le témoin de la fin tragique du célèbre violoniste Lafont, qui se rendait à Bagnères. Depuis cette époque, et à cause même de cet événement, la route a été rectifiée et passe sur la gauche et au-dessous de cette butte. On traverse le canal de *Jespé*.

Montgaillard.—A mesure qu'on avance, les cailloux roulés par l'Adour croissent en volume; on en pave les cours, les pentes de quelques monticules pour laisser couler l'eau.

Trébons.—Ce n'est plus ici une campagne, mais un véritable parc. Vous avez dû remarquer ce voile de laine qui descend à la moitié du bras et couvre la tête sans cacher la figure des femmes; c'est le *capulet*.

A droite, entre Trébons et **Pouzac**, s'élève la chapelle de **Notre-Dame-de-Hourcadère**, où reposent les restes de M. le vicomte de Ségur, mort à Bagnères en 1805. On lit sur la pierre qui couvre son tombeau :

Ici repose, dans la paix de Dieu,
M. Joseph-Alexandre de Segur, marechal-de-camp,
Second fils de M. de Segur, marechal de France;
Né en 1766, il est décede l'an 1805.
Il soutint l'honneur de sa famille par les armes,
Il se distingua dans les lettres, et fut un des ornements
De la cour de France, par ses qualites aimables et brillantes.
Une maladie douloureuse termina ses jours,
Dans les Pyrenees, loin de sa famille;
Ses longues souffrances y furent adoucies
Par les soins de l'amitié.
Nulli flebilior quàm mihi.

A peine vous avez dépassé Pouzac que vous vous croyez transporté au bois de Boulogne à Paris. Des calèches, des cavaliers, des amazones : vous approchez de Bagnères.

A **Pouzac** est un trou ou mare d'eau qui correspond avec le *Traou d'oou pet*, précipice sur lequel les montagnards ont une légende merveilleuse.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

Hôtels, traiteurs, restaurants. — Grand hôtel Frascati, avec cercle et casino, dans la rue de Frascati;—hôtel de Paris, sur la promenade des Coustous, excellente maison;—hôtel de France, boulevard du Collége;—hôtel de l'Europe, rue de la Comédie;—hôtel du Bon-Pasteur, rue du Collége; —hôtel du Grand-Soleil, place Lafayette.

Logements.—Il est peu de maisons qui ne logent des étrangers. Elles sont en général propres et commodes. Quelques-unes sont meublées avec luxe, la plupart avec élégance et simplicité. Le prix s'établit en général par jour, à moins qu'on ne loue pour deux ou trois mois. Il est subordonné à l'importance du logement, au quartier où il se trouve et à l'affluence du monde. Ainsi les logements se payent plus dans les mois d'août et de septembre. Les jours de l'arrivée et du départ ne comptent que pour un.

Indépendamment des *écriteaux* adoptés par quelques personnes pour indiquer qu'elles ont des appartements à louer, un signe encore plus apparent et consacré par l'usage est celui des *jalousies et des contrevents fermés*.

Voici un aperçu des prix de séjour à Bagnères. Le prix journalier des appartements peut être calculé de 1 fr. 50 c. à 2 fr. par chambre au moment même de la plus grande affluence d'étrangers : une personne seule peut vivre et se loger convenablement pour 5 fr. par jour.

Logement et nourriture à l'hôtel (par jour), 5 à 6 fr.

Une calèche et deux chevaux, 15 à 18 fr.

Un cheval, au mois, 60 à 80 fr.

— au jour, 3 à 4 fr.

« C'est une allée superbe que la route de Tarbes à Bagnères. Partout, à vos côtés, se déroulent, sur une plaine vaste et unie, des champs fertiles et de gras pâturages.

« Au beau milieu de cette allée, votre œil voit se dessiner çà et là une foule de charmants villages; puis, au bout de tout cela, voilà que devant vous s'ouvre un spectacle plus intéressant encore; que l'aimable cité des Pyrénées se dresse également avec le cortége de ses maisons badigeonnées, avec



Gravé par les Fr.es Avril, Rue des Bernardins 18, Paris.

Lith. Kaeppelin, Quai Voltaire 17, Paris

ses éventails de verdure, avec ses fontaines transparentes où elle baigne ses pieds, où elle mire son front gracieux !

« Mais avant de mettre le pied dans son enceinte, arrêtez-vous, si vous aimez les monuments antiques, et regardez à droite : là-haut, sur la colline, est le camp de César. Ce pays fut-il visité par un lieutenant du général romain ou par le héros lui-même, comme sembleraient l'indiquer les traditions populaires de la contrée ? Cette question est pour moi trop ardue : je l'abandonne aux érudits.

« Maintenant entrez dans Bagnères ; allez admirer ses beautés et ses charmes ; enfoncez-vous dans le groupe régulier de ses rues toutes bordées de jolies maisons jaunes et blanches, arrosées d'eaux fraîches et limpides, entrecoupées de places charmantes ; allez respirer le parfum des fleurs de Salut et l'air vif et pur qui se joue à travers les peupliers et les tilleuls de cette belle promenade ; ne passez pas d'un œil indifférent devant les bains des Thermes, car c'est un établissement superbe ! Et si vous voulez savoir, vous, dandy de la capitale, ce qu'une cité pyrénéenne offre aux amateurs de jouissances fashionables, entrez à Frascati ; oui, à Frascati ! Restaurant, café, danse, musique, salon de lecture, tout se trouve rassemblé dans cette maison magnifique. Frascati ! c'est le Palais-Royal de Bagnères, avec cette différence pourtant que vous n'y rencontrerez ni des Laïs, ni des Phrynés. Frascati ! c'est le rendez-vous de tous les agréments. Horace a peint les Grâces se tenant par la main tandis qu'elles folâtrent, décentes et joyeuses, au déclin du jour : les plaisirs pourraient revendiquer ici pour eux cette ingénieuse allégorie, ils se donnent la main à Frascati.—Et si surtout vous passez à Bagnères par un beau jour de fête, lorsque la foule a déserté la nef antique de Saint-Vincent, à l'heure où les rayons du soleil s'adoucissent, où les parfums du soir glissent dans une atmosphère suave et voluptueuse, à l'heure où un vent doux et frais invite à la promenade, allez aux *Coustous*. Voilà un point de vue magique ! Il faut voir alors les belles parures parisiennes frôler en passant le bizarre costume des Pyrénées ! Il faut voir nos élégants dandys des grandes villes coudoyer le rude et pittoresque habitant des montagnes !—Ajoutez à tout cela un cercle admirable de maisons et de parterres, une place ravissante, ornée d'arbres élevés qui déploient sur la tête des prome-

neurs leurs pavillons de verdure! Et en face de vous, au sud-est, la vallée de Campan, cette vallée que vous trouverez belle, même après avoir vu Bagnères.

« Bagnères de Bigorre[1] est la plus charmante vignette que l'on puisse placer au frontispice d'un voyage dans les Pyrénées. Je ne sais rien, en France ni en Italie, qui donne une idée de ce délicieux séjour. La jolie petite ville de Suze, qui vous reçoit à la descente des Alpes, du côté du Piémont, dans son enceinte riante et hospitalière, ne peut lui être comparée que de très-loin. Vous allez en juger. Imaginez une ville où les maisons ont partout des chambranles de marbre à leurs portes, des assises de marbre à leurs fenêtres, des terrasses suspendues et des murailles qui sont blanches comme la robe de noce d'une jeune fille ; imaginez des rues, non pas tirées au cordeau, mais aérées, spacieuses et serpentant comme les allées d'un jardin autour d'un *cottage ;* des rues, non pas pavées avec des cailloux pointus, comme la plupart des villes du Midi, mais qui semblent avoir été battues et nivelées par Mac-Adam lui-même ; et partout, le long des maisons, des ruisseaux d'eau courante et limpide qui ne se taisent pas plus que les cascades du grand Condé ; et une promenade qui vous donne, en plein midi et au milieu d'une cité populeuse, la fraîcheur du bocage le plus retiré et le plus secret ; et plus de vingt sources d'eaux minérales qui jaillissent à gros bouillons du sein de cette terre échauffée par les plus doux rayons du soleil ; et des établissements thermaux dignes des Romains, si ce n'est que, dévote à ses dieux autant que nous sommes devenus matériels, Rome adorait des naïades où nous ne voyons que des fontaines, et construisait des temples où nous bâtissons des buvettes ; figurez-vous ensuite, dans ces rues, sur ces places, dans ces promenades, une population pressée, mosaïque mouvante, bigarrure singulière de mœurs, de langage et de costume, où les modes de Paris luttent quelquefois sans succès avec la simple et rustique élégance du justaucorps montagnard, où l'habitué de l'Opéra coudoie le rude chasseur des plateaux de l'Aragon, à peu près comme si un des deux pôles rencontrait l'autre

1 M. Cuvillier Fleury.

dans l'espace ; enfin, représentez-vous cette scène dominée au nord par la flèche hardie et le gracieux campanile d'une église gothique, tandis qu'à l'extrémité opposée s'allonge le pic du Midi, couché comme un sultan parmi les roches verticales qui se dressent tout autour de lui, trop éloigné cependant pour projeter ses grandes ombres sur la délicieuse vallée où Bagnères sourit et se joue sous l'azur de son beau ciel, n'empruntant à la montagne que sa fraîcheur et lui laissant sa majesté.

« Telle est Bagnères de Bigorre. Oh ! c'est un enchantement de parcourir cette ville joyeuse, de chercher l'ombre sous ces beaux tilleuls qui lient la montagne à la plaine par un chemin de verdure et de fleurs, d'ouvrir ses poumons à cet air vif et pénétrant qui vous arrive tout chargé des parfums de la vallée, de trouver au détour de chaque rue une naïade qui vous attend au fond de sa couche de granit, où elle vous plonge mollement dans ses eaux tièdes et caressantes ! C'est un rare bonheur d'habiter une ville si neuve, si brillante, si fraîche, si bien parée, construite avec un soin si minutieux, et qui semble aussi jeune qu'elle est charmante !

« Si les voyageurs accourent à Bagnères de tous les points de la France, c'est beaucoup moins pour s'y guérir que pour s'y distraire, et il arrive là des gens bien plus malades de leur opulence et de leur oisiveté que d'autre chose. Bagnères, je lui en demande pardon, n'est qu'une ville de plaisir. Plus tard, en continuant ma course dans les Pyrénées, je vous montrerai des infirmeries véritables, cachées dans la profondeur de la montagne, bien tristes, hélas ! et bien solitaires, bien silencieuses, qui ne reçoivent que des malades convaincus, où l'on n'apporte que des souffrances sérieuses et une résignation imperturbable. Voilà des bains qui guérissent quand on n'y meurt pas d'ennui. Mais de quoi se guérirait-on à Bagnères ? On y trouve tout d'abord la joie, le bruit, le mouvement, la musique, la danse, le spectacle, bonne table, bon gîte, société charmante, en un mot, tout ce qui faisait dire à Montaigne : « Qui n'y sait jouir des compagnies qui s'y trouvent et des « promenades et des exercices à quoi nous convie la beauté « des lieux où sont assises ses eaux, il perd la meilleure « pièce et la plus assurée de leur effet. »

« Je sais bien qu'on cite des cures merveilleuses. Je sais

que Vauquelin a analysé avec un soin scrupuleux les principes contenus dans les eaux de Bagnères, et qu'il y a trouvé de l'oxyde de fer, du carbonate de potasse et du carbonate de chaux dans une quantité très-respectable. J'ai lu tout comme un autre les vers que M. le duc de Chartres y laissa en 1774, en reconnaissance d'une guérison célèbre :

Adieu, cher bain du Pré ; adieu, je me retire :
Charmé par tes bienfaits, je vais prendre ma lyre
Pour chanter tes vertus, propres à tant de maux,
Pour te donner le nom de la reine des eaux !
Oui, mon aimable Pré, tu prolonges la vie !
Oui, je dois aujourd'hui, sans nulle flatterie,
Publier tes bontés, dire à tout l'univers
Que ton eau peut guérir de mille maux divers.
Il est donc très-certain que, du Pô jusqu'au Tage,
Toute eau, même le vin, devrait te rendre hommage !

« J'ai lu ces vers sur le schiste noir où ils sont gravés, et je ne doute ni de leur sincérité ni de leur origine. Je crois aux propriétés curatives des bains de Bagnères ; je prétends seulement qu'on n'y vient pas pour être guéri. On y vient pour s'amuser, comme faisait Montaigne : et je cite Montaigne, afin de ne blesser personne.

« Les eaux minérales de Bagnères-Adour agissent, dit « M. Alibert, en excitant dans l'économie animale des mou- « vements qui deviennent salutairement perturbateurs. »— Voilà la vérité sur Bagnères. On y vient pour être salutairement secoué ; et vous allez voir si la ville ment à sa renommée et si elle est d'humeur à se brouiller avec la médecine.

« En arrivant à Bagnères, il ne m'avait fallu qu'un talent d'observation très-médiocre pour apercevoir tout d'abord que la population de la ville, si confuse qu'elle pût paraître quand on l'étudiait au point de vue pittoresque, se partageait pourtant en deux masses bien distinctes ; les étrangers et les indigènes, les gens qui boivent les eaux et ceux qui ne les boivent pas, ceux qui s'abandonnent volontiers aux *effets perturbateurs* et ceux qui s'en gardent, ceux qui s'agitent et ceux qui restent calmes, ceux qui dépensent et ceux qui reçoivent, ceux qui jouissent de la beauté du lieu et ceux qui l'exploitent. Et remarquez que je ne veux pas faire ici une sotte querelle aux habitants de Bagnères ; tout au contraire,

je prétends les louer. Leur conduite est conforme aux éternels décrets de la Providence. Si les gens qui habitent Bagnères toute l'année étaient de l'humeur que j'ai vue à ceux qui n'y séjournent qu'en passant, l'équilibre, qui est une des premières lois de l'ordre physique et une des garanties de la société, serait infailliblement rompu entre le mouvement et la résistance ; et personne ne peut prévoir ce qui résulterait d'un pareil état de choses. Quant à moi, voyageur et Parisien, ma place était naturellement marquée parmi les plus turbulents. Je m'y résignai, j'avalai quelques verres d'eau sulfureuse, je pris un cheval à loyer, et je m'abandonnai à mon étoile.

« La ville, au moment où j'y avais mis le pied, m'avait paru atteinte d'une véritable monomanie. Je ne voyais que gens à cheval, hommes, femmes et enfants, gens qui partaient comme des fous, ou qui revenaient épuisés et haletants, qui faisaient claquer des fouets ou sonner des éperons ; gens bien vêtus, mais avec une singulière recherche de façons cavalières, la jambe relevée, la hanche droite, le nez au vent, le chapeau de paille en tête et le flanc serré par un ceinturon rouge qui retombait à longs plis sur le côté. J'arrivai pourtant, non sans avoir manqué d'être écrasé deux ou trois fois, à l'hôtel où j'allais loger, et là je reçus la liste que voici :

« Chevaux de louage. — *S'adresser à* Pierre Idrac, rue Traversière ;

Joseph Idrac, rue de Lorry ;

Jean-Marie Idrac, rue Longue ;

Antoine Idrac, au pont d'Arcas ;

Uzac jeune, hôtel du Bon-Pasteur, etc.

« Je ne vous donne que quelques noms ; la liste en contenait trente. Vous comprenez, trente loueurs de chevaux dans une ville de cinq mille âmes ! Faites une règle de proportion, et calculez ce qu'une pareille industrie, une industrie qui a la force de 600 chevaux, ainsi maîtresse d'une petite ville, peut y exercer d'influence et de domination. Aussi vous ai-je dit qu'à peine arrivé à Bagnères, je m'empressai de faire ma soumission à la dynastie des Idrac, et je louai un cheval avant d'avoir commandé mon dîner.

« Le lendemain, je fus assez heureux pour être admis dans une des meilleures et des plus aimables sociétés de

Bagnères, dans une de ces colonies de baigneurs où un Parisien trouve tout d'abord protection et bienveillance. L'influence des montagnes régnait là sans contradiction, et le démon *perturbateur* des eaux de Bagnères n'y laissait reposer personne. On me proposa de me conduire dans la vallée de Campan. J'acceptai ; quelques heures après, vingt chevaux, sellés et bridés, arrivaient devant la porte de l'hôtel. Nous voilà partis. Une dame me déconsidéra d'un mot. « Ce monsieur, dit-elle, ne m'a pas l'air de quelqu'un qui galope. » A Bagnères, c'est tout dire. C'est un jugement dont un homme ne se relève pas, eût-il fait l'*Iliade* ou inventé la machine à vapeur ; eût-il, qui plus est, gagné un prix dans sa jeunesse à Chantilly ou à New-Market. »

Bagnères de Bigorre, dit M. Lemonnier, est une riante et coquette petite ville de 8,500 âmes de population fixe, et de 15 à 18,000 âmes, y compris ses hameaux, pendant la saison des eaux ; elle est située à 567 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur l'Adour qui la traverse et s'y divise en nombreux filets ; elle termine et ferme par son côté nord la vaste et riche plaine de Tarbes, et donne accès par son côté sud dans la célèbre vallée de Campan.—Cette métropole des eaux thermales françaises est éloignée de *Paris* de 77 myr. 4 kil. ;—de *Bordeaux*, de 23 myr. 3 kil. ;—de *Toulouse*, de 14 myr. 4 kil.,—et de *Pau*, de 6 myr.

Bagnères, chef-lieu du 2e arrondissement des Hautes-Pyrénées, possède une sous-préfecture, un tribunal civil, un tribunal de commerce et une justice de paix, un collége, une école primaire, une école secondaire, à laquelle est attaché un maître de dessin et d'architecture ; une *église*, vaste et élégante ; plusieurs chapelles catholiques et un temple protestant ; deux couvents de religieuses ; celui des dames de la *Croix*, construit, doté et pourvu par un habitant nommé M. *Destrade*, fabricant de faïence, sous la condition qu'elles élèveront gratuitement les petites filles peu fortunées ; le second, dit des *Carmélites* ; une salle de spectacle assez jolie ; deux cabinets de lecture. Le musée de M. Philippe, rue de Frascati, en face de l'hôtel de France, contient les principales productions des Pyrénées et les meilleurs ouvrages relatifs à l'histoire de ces contrées, etc.

La promenade des *Coustous*, entourée de belles habitations, longée par un canal qui roule une eau limpide, est au

centre de la ville ; aussi est-elle une des plus fréquentées. Elle était, il y a quelques années, un lieu favorable aux observations du moraliste : c'est là que se réunissaient les joueurs de tous les pays pour se rendre aux salles de la Banque ; c'est là qu'on voyait quelquefois des malheureux promener leur désespoir, après avoir perdu en quelques heures ou les épargnes de toute l'année, ou les dernières ressources de leur famille, et méditer dans leur égarement les plus honteux moyens d'échapper à l'indigence. Ce pénible spectacle, qui outrageait la morale publique, n'existe plus. Honneur au magistrat qui a repoussé loin de Bagnères les calculs de l'intérêt personnel, et ces nombreux employés à la banque des jeux dont le retour annuel était l'occasion du malaise, souvent de la ruine d'un grand nombre d'individus de toutes les classes !

La suppression des jeux publics dans cette ville est un bienfait inappréciable. Des malheureux se rendaient à Bagnères pour chercher du soulagement à leurs maux : attirés aux salles de la Banque, ils y trouvaient ou l'âpreté d'une basse ambition, ou le désespoir qui achevait de ruiner leur santé. Des individus du peuple, dont le concours des étrangers favorisait l'industrie, attirés par un fol espoir, allaient perdre en quelques heures le prix du travail de plusieurs mois, et ils retombaient ainsi dans la misère, source des malheurs et quelquefois des crimes. C'est à M. Gauthier d'Hauteserve, sous-préfet, qu'on doit la réforme de cet abus.

Les nombreux étrangers qui se rendent à Bagnères durant la belle saison y trouvent les agréments les plus variés. Des logements, qui ne le cèdent en rien à ceux de nos grandes villes, leur sont offerts par les habitants, dont la douce urbanité attire et séduit. Un commerce actif et très-étendu ne laisse rien à désirer à l'aisance modeste et à l'opulence la plus recherchée.

Les avantages commerciaux des grandes villes se trouvent à Bagnères. Le prix des aliments y est très-modéré. Les objets d'utilité domestique ou de luxe y sont très-communs, à cause du grand nombre des négociants qui s'y rendent des différents villes et même de la capitale de la France. Ses marchés de toutes les semaines, et ceux qui se tiennent chaque jour pour les comestibles sont un spectacle curieux et nouveau pour les étrangers.

Une salle de spectacle réunit et le simple cultivateur, qu'on voit étonné et ravi d'un plaisir si nouveau, et l'habitant des grandes cités. En comparant ces représentations à la magnificence des pompes théâtrales, le citadin devient enjoué, surtout lorsqu'il voit l'enthousiasme du naïf villageois, qui prodigue ses applaudissements à des jeux qui ne sont souvent que grotesques.

On arrive à *Frascati*, établissement remarquable de Bagnères. Parcourons-le au moment d'une de ces fêtes très-fréquentes à l'époque de la saison : des illuminations dirigées avec goût annoncent au dehors que tous les plaisirs sont réunis dans ce lieu.

Plusieurs salons très-vastes et meublés avec toutes les recherches du luxe, éclairés par mille flambeaux, sont ouverts à la société qui s'y rend en foule. Ici des tables de jeu invitent ceux qui cherchent leur délassement sur des tapis verts.

Plus loin est une pièce consacrée aux jeux de Terpsychore. Un orchestre nombreux provoque le goût de la danse chez les plus indifférents.

La folâtre jeunesse se hâte d'entrer dans la lice; l'âge mur, voisin de ses souvenirs, en jouit encore; tandis que la vieillesse admire, en gémissant, la gracieuse agilité des jeunes acteurs. Du bal au concert, la transition est naturelle, et le plaisir d'entendre quelque célèbre *virtuoso* entraîne la réunion dans le salon de musique : art divin qui plaît à tous les âges, parce qu'il parle la langue de toutes les passions et de tous les goûts !

S'il est enfin de ces mortels pour qui la réflexion est un besoin et les conversations graves une jouissance, ils trouveront dans cet établissement, loin des éclats d'une gaieté trop bruyante pour eux, des réduits paisibles et un cabinet enrichi d'une bibliothèque choisie [1].

Les soirées des lundis, mercredis et vendredis sont consacrées régulièrement à la danse; les autres à des concerts d'artistes, à de simples soirées musicales ou à d'aimables causeries. Frascati, pour tout dire en un mot, est un lieu de

[1] On doit ce bel établissement au goût et à la générosité de M. le chevalier de Lugo. Il appartient maintenant à M. le comte de Castellane.

délices. On s'y rend le soir, au retour de la promenade, sans recherche et sans art, et l'on y passe les heures les plus agréables au milieu d'une société charmante. On s'y fait vite des amis, mais

Que de vœux passagers, de liaisons soudaines,
De Pylades du jour, qui dans quelques semaines,
L'un de l'autre oubliant les serments superflus,
Doutent en se voyant s'ils se sont jamais vus!
D'autres prennent l'avance, et deux tendres amies
Arrivent s'adorant, et partent ennemies [1].

Le prix de la souscription, pour l'entrée journalière de l'athénée de Frascati, est, pour les hommes, de 5 fr. pour une semaine, 8 fr. pour quinze jours, et 15 fr. pour chacun des mois de juin et de juillet ; de 6 fr. par semaine, 11 fr. pour quinze jours, et 20 fr. pour les mois d'août et de septembre. Les dames ne payent que la moitié de ce prix.

L'abonnement pour un jour est de 3 fr. Les souscripteurs ont seuls le droit d'entrer dans l'athénée.

Industrie. Les marbres pyrénéens [2], oubliés depuis Louis XIV, sillonnent maintenant les mers, et étalent leurs belles nuances non-seulement dans les plus magnifiques hôtels de l'Angleterre et de la Russie, mais brillent encore en pièces d'énormes dimensions dans les plus splendides mobiliers de l'Inde. C'est dans les vastes ateliers de M. Géruzet que sont tournées ces tables rondes si sveltes, si gracieuses, ces immenses colonnes d'une seule pièce, ces coupes si élégantes, ces vases antiques qui ornent les cheminées des plus riches appartements; on peut dire qu'ici le marbre, véritable Protée, revêt toutes les formes, sous la baguette d'un habile enchanteur.

Ici, la mécanique, utilisant la force des eaux vives si abondantes, donne à des blocs de marbre indigènes les formes élégantes qui décorent nos églises, nos édifices publics, nos salons.

Dans cet établissement, que nous avons visité avec un vif intérêt, des ouvriers habiles, sous la direction savante du

[1] Delille, *les Trois Règnes,* chant III.
[2] Les carrières de marbres touchent la ville.

maître, donnent au marbre toutes les formes imaginables et le plus beau poli. L'eau est ici l'agent primitif, et cette force puissante, qui toujours marche et ne se fatigue jamais, fait mouvoir une foule d'instruments, depuis la scie qui divise les blocs de marbre, jusqu'au ciseau qui les évide et les tourne comme on f rait d'un morceau de bois! Nous avons vu des colonnes d'une régularité parfaite sortir comme par enchantement d'un bloc carré évidé au moyen d'un ciseau circulaire que l'eau fait tourner sur lui-même, et qui marche jour et nuit, jusqu'à ce que du sommet du bloc d'où il est parti il ait atteint l'extrémité inférieure. La colonne sort alors de son étui pour être soumise à l'action du polissoir hydraulique. — La splendide marbrerie qui décore l'église de Bagnères-de-Luchon et celle de la cathédrale de Bayonne sortent de l'établissement de M. Géruzet. Ces derniers travaux ont été exécutés sous la direction de M. Boeswilvald, architecte diocésain.

L'étranger y trouvera réunis mille objets divers plus séduisants les uns que les autres, et dont il pourra faire l'emplette sur les lieux : guéridons ravissants de forme et de couleurs, serre-papiers, porte-plumes, charmants petits barils propres à renfermer le thé, le tabac ou les cigares; cheminées d'une suprême élégance, etc., etc. Tous ces objets de luxe sont fabriqués, on pourrait dire créés à Bagnères, à plus de 200 lieues de Paris, et de là ils se répandent non-seulement dans toute la France, mais ils sont connus et appréciés en Europe.

M. Géruzet a bien mérité du pays qu'il a doté d'une si magnifique et si utile industrie; il a des droits incontestables à la reconnaissance d'une localité et d'un département qui lui étaient étrangers, et que son industrie est venue féconder et enrichir [1].

[1] M. Aimé Géruzet est né à Reims (Marne). Fort jeune encore il quitta cette ville, avec sa famille, pour se fixer à Lisbonne; il se rendit ensuite au Brésil, où il séjourna pendant quatre ans.—Du Brésil, il vint habiter Paris, dont le climat altéra sa santé : l'usage des eaux de Bagnères lui fut alors ordonné.

C'est à la suite de son premier séjour à Bagnères, en 1826, que M. Géruzet, ne connaissant nullement le travail des marbres, devint l'associé de M. Costallat. Cette société dura trois années. A

La *marbrerie* de M. Gracielle mérite aussi d'être visitée.

« Les Pyrénées renferment une foule de marbres différents pour la composition, la structure et la coloration : les uns, comme le *Campan*, sont de nature schisteuse et appartiennent aux terrains de transition ; d'autres, comme le *blanc* de Gabas, sont de structure saccharoïde et font partie de terrains primordiaux ; d'autres enfin, tels que les *brèches* de Beaudéan, sont constitués par l'agglomération et la cimentation de matériaux hétérogènes, et ont pour origine le brisement et le relèvement des terrains secondaires et tertiaires par le soulèvement de l'ophite.

« Les stalactites et les stalagmites sont le résultat de phénomènes géologiques qui se passent encore sous nos yeux ; elles sont dues à la cristallisation plus ou moins incomplète des matériaux calcaires et siliceux tenus en dissolution et en suspension dans l'eau qui filtre à travers les voûtes des grottes. La stalactite, quand elle est polie, offre généralement un aspect cristallin, une couleur jaune-clair, et est parsemée de veines plus foncées ou de taches noires qui lui donnent l'apparence de bois pétrifié. La stalagmite, au contraire, présente une teinte fauve, à peu près uniforme, et une structure beaucoup moins cristalline, ce qui tient à son mode de formation ; tandis, en effet, que la stalactite est

partir de 1829, M. Géruzet dirigea seul cette exploitation à laquelle il se livra exclusivement. Il lui a fallu vingt années de persévérance, de sacrifices, d'efforts et de luttes pour amener l'établissement au point de perfection et de prospérité qu'il atteint aujourd'hui.

A partir de 1834, de flatteuses distinctions sont enfin venues récompenser les utiles travaux de M. Geruzet.—Cette même année 1834 lui valut la médaille d'argent ; en 1836, et sur les demandes du maire, du sous-préfet et du préfet, M. Géruzet recevait la décoration de la Légion d'honneur; à l'exposition de 1839, première médaille d'or; en 1844, seconde médaille d'or; troisième médaille en 1849.

Très-secondé par ses deux fils, M. Géruzet donne chaque jour à son établissement une extension nouvelle ; chaque jour il ouvre aux marbres des Pyrénées de nouveaux débouchés dans toutes les parties du monde.

constituée par la cristallisation et le dépôt des gouttes d'eau qui abandonnent la voûte des grottes, la stalagmite, au contraire, s'élève en sens inverse, c'est-à-dire de bas en haut, aux dépens des matériaux les plus lourds, et qui tombent naturellement plus vite que ceux employés par la nature au développement des stalactites. L'agitation de l'eau et la différence dans l'état moléculaire des éléments de ces deux sortes de marbres expliquent parfaitement la différence de structure qui les distingue quand ils sont travaillés et polis. » (M. H. L.)

En seconde ligne se présente la *papeterie* mécanique créée par M. Lasserre, et actuellement dirigée par M. Verdoux. Rien de curieux comme la fabrication du papier par les procédés mécaniques, la réduction du chiffon en pâte, la régularité avec laquelle cette pâte liquide s'étend d'elle-même autour du cylindre, d'où elle sortira bientôt transformée en papier propre à être livré à la consommation ; et ce qui n'est pas moins curieux, c'est de voir l'immense feuille de papier une fois commencée se continuer sans lacune, sans interruption, sans fin, sans autre limite enfin que celle de la matière qui sert à sa fabrication.

Vient ensuite la fabrique de *crêpes* dits de *Baréges*, de châles et de couvre-pieds de Mme Costallat-Lafforgue; dans laquelle se confectionnent aussi les mérinos, tapis, couvertures, bérets, les jupes, les corsets, les gilets, les gants, etc., etc. Tous les tricots en laine ont été inventés dans cette ville ; il s'y en vendait, il y a quelques années, pour une somme de 300,000 à 400,000 francs.

Histoire. — Les Romains donnèrent à Bagnères le nom de *Vicus Aquensis* à cause de la grande quantité d'eaux minérales chaudes dont elle était enrichie. *Vicus*, parmi les Romains, désignait un bourg principal, et pour le distinguer des autres petites villes, on y joignit le mot *Aquensis* (aqueux), à cause de ses sources. Le nom de Bagnères, dans l'idiome gascon, répond à l'ancienne dénomination. Les Romains apprirent aux habitants de Bagnères à faire usage de leur trésor ; et ces derniers, par un motif de reconnaissance peut-être, ou pour plaire à César, érigèrent à la divinité de leur vainqueur un temple sur le frontispice duquel ils firent graver en caractères romains, sur un bloc de marbre, l'inscription latine suivante :

NVMINI AVGVSTI
SACRVM
SECVNDVS SEMBEDO
NIS FIL. NOMINE
VICANORVM AQVEN
SIVM ET SVO POSVIT.

Ce temple, construit sur la place publique de Saint-Martin, où il subsista jusqu'à l'établissement de l'Evangile dans les Gaules, fut dans la suite converti en une église sous l'invocation de Saint-Martin de Tours. L'inscription *Numini Augusti* demeura sur les murailles de cette église jusqu'en 1641, qu'elle fut transportée sur la fontaine publique que l'on fit construire à la porte méridionale de la ville, où elle existe encore.

De leur côté, les Romains guéris par les eaux de Bagnères y laissèrent des monuments de leur reconnaissance : un de ces monuments, en l'honneur des nymphes, atteste la gratitude d'un malade rétabli, par une inscription en caractères romains gravés sur du marbre en ces termes :

NYMPHIS
PRO SALV
TE SVA SE
VER. SERA
NVS. V. S. L. M.

Cette inscription, indiquée par Oïenard dans ses notices de l'une et l'autre Gascogne, était autrefois incrustée dans la muraille de la ville, à côté de la porte de Salies, avant sa démolition. Elle a été depuis peu placée au-dessus de la porte d'entrée de la maison Jalon. D'Orbessan en explique la dernière ligne de la manière suivante :

V.	S.	L.	M.
Vivens	*sanus*	*luit*	*meritò,*

ou bien :

V.	S.	L.	M.
Vità	*salvà* ou *servatà*	*luit*	*meritò.*

M. du Mège interprète ainsi ces lettres initiales :

V.	S.	L.	M.
Votum	*solvit*	*lubens*	*meritò.*

Nous ferons remarquer que l'interprétation de M. du Mège est beaucoup plus vraisemblable : *vitâ salvâ* n'a jamais été du style lapidaire.

Une autre inscription, qui pour l'ancienneté vient en seconde ligne, se lit sur le pilastre oriental de la porte intérieure du jardin de M. d'Uzer ; elle a été découverte au sommet du coteau voisin de la ville, auquel la tradition à donné le nom de camp de César :

MARTI
INVICTO
CAIVS
MINICIVS
POTITVS
V. S. L. M.

Enfin, dans les fouilles entreprises, en 1823, pour asseoir les fondations du grand établissement thermal, en trouva non-seulement des médailles à l'effigie des premiers empereurs romains, mais encore des colonnes et des chapiteaux, et enfin quatre piscines avec des revêtements en marbre ornés de moulures travaillées avec art ; trois de ces piscines étaient carrées, une seule était ovale ou ronde et de grande dimension : on présume que sa circonférence pouvait être d'environ 40 mètres. Des monuments encore assez curieux par leur antiquité, bien que n'appartenant qu'au moyen âge, sont : l'église Saint-Vincent, dont l'existence remonte au moins au XIIIe siècle, et la tour des Jacobins, espèce de flèche ou d'obélisque surmonté d'un belvédère, d'où le regard plane à l'aise, comme d'un centre de diorama, sur les plaines, les vallées et les montagnes voisines. (H. L. *Guide du touriste et du baigneur aux eaux de Bagnères de Bigorre.*)

Médecins et chirurgiens.—Médecin-inspecteur : M. Soubervic.

Inspecteur adjoint : M. Lemonnier.

Médecins : MM. Costallat, Cazes, Bourguet, Labayle, Bruzau, Pambrun, Peiriga.

Pharmaciens : Camus, Dusserm, vis-à-vis de la fontaine des Constous; Ferrier, Toujan.

Ornithologiste et minéralogiste : M. Philippe. Son cabinet d'histoire naturelle renferme des échantillons rares et curieux. M. Philippe procure aux étrangers tout ce qui est relatif à cette science; il fait aussi avec eux des excursions géologiques et botaniques.

Voitures publiques, diligence en poste pour Pau.—Deux fois par jour, pour Tarbes et retour; départs de Bagnères à 8 h., matin et à 4 h., soir ;—départs de Tarbes aux mêmes heures.—*Services sur Baréges, Cauterets* et *Bagnères-de-Luchon*, pendant la saison. M. Ribettes, maison Lafforgue, corespond avec les Messageries du Midi et du Commerce, et sur Bordeaux (ligne directe), et par Agen avec les bateaux.

Diligences pour Tarbes.—Deux départs journaliers. M. Carrère, maison Ortalix.—Bureau, à Tarbes, place Maubourguet, hôtel du Grand-Soleil.

Diligences de Dodé, de Tarbes à Argelès.—Service quotidien en hiver.—Pendant la saison, il fait le service de Tarbes à Cauterets.

Messageries du Midi et du Commerce, *de Tarbes à Toulouse.*—Tous les jours, à 10 h., matin. M. Gaye, directeur, maison Lozes, Place Maubourguet.

Diligences de Toulouse à Tarbes, par Saint Gaudens. —Bureau, à Tarbes, maison Carrere.

Voitures particulières, calèches et cabriolets pour voyages et promenades. S'adresser à MM. Lamarque, Vital, Carrère, Dupouey-Marioulet, Mac, Pérès, Armirail, Saint-Martin, Lias, hôtel de Paris, Labat, Uzac, L. Poupouet, etc. Un cabriolet pour Bagnères, aller et retour, coûte 5 francs.

Chevaux de louage et ânesses pour promenades, avec chaises et fauteuils. MM. Courouau, Dupont, Courtade, Cabarrou, Pérès, Joseph Idrac, Caritène, Jean-Marie Idrac, Labarthe, Lapoutge, Magné, Lamarche, Cazabonne, Lamarque, Lacaze, Noguez-Haouré. Il vaut mieux s'adresser au maître de l'hôtel où l'on descend.

Chaises à porteurs.— Les *chaises à porteurs* offrent aux personnes qui ne peuvent supporter ni la voiture ni le cheval un moyen agréable et commode de faire quelques prome-

nades. Outre les chaises qui servent aux établissements de bains et dans lesquelles on est trop renfermé par un beau jour, on peut s'en procurer d'autres plus légères, recouvertes seulement d'un petit ciel en étoffe pour se préserver du soleil.

S'adresser à tous les portefaix, ou mieux, au fermier de l'établissement où l'on se baigne pour avoir des porteurs de confiance.

Guides pour les montagnes.—Cabiran, Laurent Cazaux, Jean Domec-Caritène, Jean-Marie Dupont, Louis Galey, P. Lafont, Payssan-Peyroulat, Joseph Idrac, Jean-Marie Idrac, Verdoux, Charlet.

Un messager part tous les jours de *Bagnères* à 6 heures du matin, et traverse le *Tourmalet* pour porter le courrier de *Baréges.* Il se charge d'autres paquets, et sert de guide aux voyageurs qui veulent suivre cette route.

Librairies.—Articles de bureau. On trouve chez M. Dossun, imprimeur-libraire, une librairie très-bien assortie, papier à lettres et toute espèce d'articles de bureau.

M. Plassot, libraire, tient un cabinet de lecture.

Entrepôt de Chocolats.—M. François Camus, négociant, en face de la Fontaine des Coustous, a les dépôts des chocolats si justement renommés de M. *Paillasson de Lourdes* et de M. *Seube aîné de Bagnères-de-Luchon.* On y trouve aussi les différentes qualités des chocolats de Bayonne.

On peut se procurer à la mairie le nom et l'adresse de tous les étrangers qui sont en ville.

Observations. — Lorsqu'on va aux eaux, on fera bien d'emporter avec soi la consultation du médecin qui vous a soigné. Le praticien de Bagnères sera fixé avec plus de certitude sur le siége et la nature de la maladie.

En général, le malade, une fois qu'il a pris une détermination fixe, ne doit pas, s'il s'arrête à Bordeaux, à Pau, à Toulouse, se laisser influencer par les médecins de ces endroits, qui lui conseilleront les uns les Eaux-Chaudes ou les Eaux-Bonnes, les autres Bagnères-de-Luchon. Les médecins de Tarbes, eux, ne manquent pas de vanter les eaux de Baréges, de Saint-Sauveur, de Cauterets. Peut-être dans tous ces conseils se cache-t-il un peu d'intérêt.

BAINS.

La réputation des eaux de Bagnères est fort ancienne.

« Se baigner, dit Montaigne, est salubre chez tous les « peuples, et encore que n'y aie aperçu aucun effet extra- « ordinaire, miraculeux, ainsi que m'en informant un peu « plus curieusement que ne se fait, j'ai trouvé mal fondés « et faux tous les bruits de telles opérations qui se sèment « en ces lieux-là, et qui s'y croient, comme le monde va se « piquant aisément de ce qu'il désire. Qui n'y apporte d'al- « légresse pour pouvoir jouir des compagnies qui s'y trouvent « et des promenades et des exercices à quoi nous convie la « beauté des lieux où sont communément assises ces eaux, « il perd la meilleure pièce et la plus assurée de leur effet. « A cette cause, j'ai choisi jusqu'à cette heure à m'arrêter « et me servir de celles où il y avait plus d'aménité de lieu, « commodité de logis, de vivres, de compagnies, comme « sont les bains de Bagnères. »

Ecoutons le poëte.

Là, paraît le guerrier blessé dans les combats
Par de longues douleurs racheté du trépas;
Il trempe un bras débile en une eau secourable,
Non comme dans le Styx pour être invulnérable,
Mais pour courir encore où le péril l'attend.
Je vois auprès de lui Lise se lamentant :
Rose décolorée et qui vient, languissante,
Refleurir dans le sein de cette eau bienfaisante ;
Un hypocondre Anglais de son spleen consumé,
Un livide Espagnol par la bile enflammé,
Le chanoine amaigri, scandale du chapitre,
Les vaporeux titrés, les vaporeux sans titre.
Ne croyez pas pourtant que la source des bains
Ne prodigue ses flots qu'à d'infirmes humains ;
Toujours le plus plaintif n'est pas le plus malade.
Il est des maux d'emprunt, des langueurs de parade ;
Un peuple féminin que Sénac, fatigué,
Exprès pour s'en défaire, aux bains a relégué.
D'autres vont d'habitude à cette eau salutaire
Humecter tous les ans leur chef visionnaire ;
Plus d'un oisif y vient pour guérir son ennui,
Sans songer au secret d'en préserver autrui.

27.

Toutefois, au milieu de ces fous aquatiques,
Sont esprits amusants, charmantes lunatiques
Qui, malades par air, faits pour le plaisir,
Se départent souvent du projet de languir.
Un nouveau Céladon a suivi sa bergère,
Célante, alléguant un mal anniversaire,
Et pour fuir par semestre un importun mari
Dans l'onde, autre Syrinx, a cherché son abri.
C'est souvent l'amitié, sensible avec courage,
Qui sort le ca[illegible]yme et se met du voyage.

. . . .

Là, par vanité même, on se croit tous égaux :
Tout est comte ou baron ; le bourgeois de la veille
Sent de ces noms flatteurs chatouiller son oreille.
Mais les mêmes secours qu'ensemble on a cherchés
Sont les plus doux liens des esprits rapprochés :
On s'unit aussitôt et sans préliminaires.
Le besoin rend égaux : les hommes sont frères.
L'aimable Liberté, vers les antres pierreux,
Sous les hauts [illegible] se promène avec eux ;
L'Espérance y paraît d'un air encore timide,
Et c'est là qu'Esculape est sans barbe et sans ride.

LEMIERRE.

Nomenclature des sources. — Analyse et propriétés.

« Les eaux minérales de Bagnères-Adour agissent, dit M. Alibert, comme les eaux thermales salines, en excitant dans l'économie animale des mouvements qui deviennent salutairement perturbateurs, en imprimant une marche aiguë à des affections qui se perpétuent au détriment des individus qui en sont atteints. Je les conseille surtout aux hypocondriaques, aux personnes qui seraient travaillées par une mélancolie sénile. C'est là que doivent se guérir toutes ces maladies ventrales, toutes ces irrégularités dans les fonctions des entrailles, qui attaquent si souvent les gens de lettres, les jurisconsultes et tous les hommes livrés à des professions sédentaires. C'est là qu'il faut envoyer les femmes affaiblies par des couches réitérées et par les soins laborieux du ménage, celles qui sont épuisées par des flux immodérés, même par des peines morales. Les guerriers peuvent pareillement s'y rendre pour réparer d'anciennes blessures. Je ne saurais assez le répéter à mes élèves : il y a dans ces eaux, comme

dans beaucoup d'autres, des propriétés mystérieuses, des qualités occultes, qui, comme le savait Bordeu, échappent à nos moyens vulgaires d'investigation. C'est le cas de répéter ici ce que disait un ancien des eaux minérales : *Arcana Dei miraculis plena.* »

BAINS THERMAUX.

Le grand Établissement.—« Cet édifice, dit M. Lemonnier, est dans toutes ses parties remarquable par son exquise propreté ; il renferme vingt-huit cabinets de bains, presque tous précédés d'un vestiaire et garnis de lambris et de baignoires en marbre. Le premier étage, consacré en entier à l'exploitation de la *source de la Reine*, et généralement réservé aux malades de la bonne société, excite surtout la curiosité des voyageurs. Les six cabinets placés dans le soubassement du pavillon de droite sont seuls dépourvus de vestiaires et de revêtements en marbre ; quatre cabinets de douche, une étuve fumigatoire, deux buvettes[1] alimentées par l'eau de la source de la Reine, complètent cet établissement.

« L'étuve fumigatoire, mal construite et mal placée, est tout à fait abandonnée ; de sorte que, dans une ville comme Bagnères, au milieu d'une population de baigneurs considérable, avec des sources d'une température plus que suffisante, avec la facilité la plus grande pour mettre à la portée des malades qui prendraient des bains de vapeur des filets d'une eau très-froide, qui coule au pied de l'établissement, on ne peut prendre ni douches, ni bains de vapeur.

« Placé[2] au pied du côteau d'où surgissent plusieurs sources dispersées dans les allées Bourbon, et appuyé sur les débris de quelques piscines romaines ignorées jusque dans ces derniers temps, et découvertes en faisant les premières fouilles de fondations, ce magnifique établissement est destiné à réunir dans un seul lieu plusieurs sources minérales. Séparé des maisons qui bordent la promenade des Salies par un espace libre de 70 pieds de large, l'air y circule facilement de toutes parts.

[1] Une seulement est en activité.

[2] M. Ganderax. *Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicales de Bagnères-de-Bigorre.*

« Sa principale façade, située à l'est, offre une étendue de 63 mètres (200 pieds) environ de longueur, sur 9 mètres 70 centimètres (30 pieds) d'élévation au-dessus du rez-de-chaussée, jusqu'à la corniche. Sans compter un étage souterrain construit sous l'une des ailes pour recueillir les eaux basses, il en est deux majestueux qui s'élèvent dans toute sa longueur et qui présentent un coup d'œil imposant.

« Toute cette partie de l'intérieur renferme des chauffoirs, une grande salle de réunion, un salon de lecture, un billard, enfin tous les accessoires nécessaires aux besoins ou à l'agrément d'un établissement aussi important. Un beau jardin embellit, sur le derrière, ce bel édifice.

« Un vestibule situé au centre, et dans lequel on arrive par un perron, sert d'entrée principale; il occupe une surface d'environ 10 mètres carrés. Là, des chaises à porteur viennent déposer les malades, et les prendre à leur sortie du bain. Indépendamment de cette issue centrale, pour rendre la circulation plus facile, on en a ménagé deux autres à l'extrémité des Thermes. La première se trouve, d'un côté, au rez-de-chaussée, et la deuxième dans le soubassement. C'est au fond du vestibule que sont placées les deux buvettes. Entre les deux buvettes règne l'entrée d'un grand et bel escalier à double rampe, qui conduit, par une pente douce, au premier étage. C'est dans ce même lieu que viennent encore aboutir à droite et à gauche les deux corridors où sont rangés les bains, les douches, etc.

« En face de la dernière marche du grand escalier, au premier étage, existe une vaste salle de réunion, et des deux côtés les corridors des bains correspondant à ceux du rez-de-chaussée. Chacun de ces derniers est terminé par un beau portique, qui donne sur une terrasse, et servant d'entrée, celui de droite à la salle de billard, celui de gauche à un cabinet de lecture. De ces terrasses, on peut passer dans le jardin, et de là se rendre dans diverses promenades, qu'on a eu soin de ménager sur la riante colline de Bellevue. C'est à l'extrémité méridionale que s'élève le temple protestant.

« Les eaux, descendant du coteau, sont conduites par des canaux fermés dans des réfrigérants, proche de l'établissement, d'où elles sont distribuées dans les diverses baignoires, ou mélangées à volonté avec les eaux vierges, pour offrir aux malades les divers degrés de température convenable.

Les sources de Fontaine-Nouvelle, de Saint-Roch, de Roc-Lannes, sont conduites dans les deux étages de l'établissement, suivant leur hauteur et leur disposition sur le coteau.

« Les cabinets des bains, parfaitement clairs, bien aérés, sont précédés d'un petit vestibule qui sert à isoler le malade de la circulation extérieure.

« Les baignoires sont toutes en marbre, et chaque cabinet qui les renferme a un lambris à hauteur d'appui, décoré de la même pierre. Le vestibule, dans toute son étendue, en est aussi enrichi. Ce dernier renferme un grand nombre d'ornements stuqués.

« Afin de donner aux étrangers une idée des riches et nombreuses carrières de marbre que possède le département des Hautes-Pyrénées, on a réuni dans ce monument thermal ceux d'Asté, de Baudéan, de Medous, de Campan, d'Aspin, de Lomné, de Sarancolin, de Mauléon-Barouse, etc.

« Il y a dix ans qu'en creusant pour l'élévation du grand établissement thermal, on découvrit deux piscines romaines qu'on fit démolir pour construire le monument actuel, qui coûta à la ville plus de 600,000 fr. On fut alors obligé de vendre à vil prix de beaux sapins, des arbres magnifiques.

« Les bains du Dauphin, de la Reine, qui avaient été construits par la reine Jeanne, n'existent plus ; il n'en reste pas vestiges. »

Six sources ont leur point d'émergence ou sont amenées par les canaux dans ce noble établissement. Voici leurs noms avec leur température :

Source du *Dauphin*, au griffon	48o 85 centig.
— de *la Reine*	46o 50
— de *Roc-Lannes*, au robinet	45o »
— de *Saint-Roch*, au canal de conduite	41o »
— du *Foulon*, au griffon	34o 70
— des *Yeux*, au robinet	29o 65

La source du *Dauphin* fournit aux douches et à cinq baignoires du rez-de-chaussée, celle de la *Reine* à seize baignoires, tant du premier étage que du rez-de-chaussée. Enfin, celles de *Roc-Lannes*, des *Yeux* et du *Foulon* occupent chacune deux baignoires du soubassement du pavillon de droite ; celle de *Saint-Roch* est reçue dans la dernière baignoire du couloir de gauche du rez-de-chaussée.

Les eaux de ces sources sont salines et ressemblent, par conséquent, beaucoup à toutes les autres sources de l'intérieur de la ville ; il n'en résulte pas cependant que l'on puisse indistinctement les administrer aux malades. Ainsi, celle du *Foulon*, par exemple, est la moins minéralisée des six ; elle se distingue surtout par son manque presque absolu de sulfate de chaux et de carbonate de fer, absence d'où résulte pour elle une douceur de contact qui tranche avec les qualités styptiques et âpres des eaux de la *Reine*, du *Dauphin* et des *Yeux*. Sa faible minéralisation, jointe à sa température si agréable, et ses vertus plutôt émollientes et diaphorétiques que *constrictives*, en rendent l'emploi favorable dans un grand nombre d'affections de la peau, de névroses, de névralgies et de rhumatismes musculaires.

La source des *Yeux*, quoique à une température peu élevée, mais en raison même de sa fraîcheur et de ses fortes proportions de sulfate de chaux et de carbonate de fer, jouit pour ainsi dire de propriétés tout opposées aux précédentes ; elle est éminemment styptique et constrictive : aussi réussit-elle très-bien dans les cas où il faut refroidir et resserrer, dans certaines hémorrhagies passives, certains écoulements chroniques par laxité des tissus. Cette source jouit aussi de quelque crédit dans le traitement des affections des yeux.

La source de *Saint-Roch* se trouve à une température excellente pour être administrée comme *bains très-chauds ;* car, en effet, on peut avoir cette eau à 40° centigrades au robinet de la baignoire.

L'eau de *Roc-Lannes* est à 45° au robinet des baignoires. On devait l'utiliser en *bains chauds,* comme on le fait sans inconvénient au *Mont-d'Or*.

Théas.--L'établissement de *Théas*, placé à côté de celui de *Cazaux,* possède trois sources, dont deux peu importantes, trois baignoires et deux douches ; la première source fournit seule aux douches et au réservoir destiné à alimenter d'eau tiède les douches et les baignoires. Ce réservoir, comme tous les autres du pays, est simplement abrité par un toit ; les substances minérales que possède cette eau sont les mêmes que celles contenues dans les sources de *Cazaux* et du *Dauphin ;* la température est au *regard* distant d'environ quatre pieds du griffon de 51° 25 centig. ; celle des

petites sources est pour la chaude de 38° 90 ; celle de la froide de 23° 80.

Cet établissement a trois corps de logis. Le premier, qui est au nord de la cour, est destiné aux personnes peu aisées ; le second, situé sur les bains, aux personnes riches ; et le troisième, qui s'étend du levant au couchant, n'est occupé que par les personnes opulentes. Il contient trois salles de plain-pied, à côté desquelles sont des boudoirs. On y compte sept appartements de maître avec les dépendances nécessaires (ils peuvent être loués séparément) ; les meubles sont simples, mais propres. Une superbe galerie couverte règne au midi de ce troisième corps de logis. L'aspect du côté du nord et du levant est beau ; du côté du sud, la vue s'étend sur un parterre dessiné avec goût, et qui forme un amphithéâtre. Sur le bord méridional et au centre est un grand réservoir, construit en forme de *kiosque*. Ce parterre est dominé par deux terrasses naturelles, pittoresquement situées, sur l'une desquelles est le monument qui fut érigé à la naissance du dernier dauphin, et sur le penchant du mont Olivet est une vaste prairie toujours verdoyante, coupée par des allées sinueuses, dont les bords sont garnis d'arbrisseaux et des arbres les plus rares : on arrive à trois grands cabinets ombragés et fleuris. Ces allées offrent aux étrangers une promenade et des points de repos, dont les charmes sont augmentés du côté du nord par un joli bosquet, qui les avoisine et les protége. De la première salle de verdure de ces allées, et de toutes les croisées de la façade nord de la grande maison de Théas, on aperçoit les bâtiments ravissants que le baron de Cassan et le marquis Douglas, Ecossais, ont fait élever ; le premier sur la colline qui est au levant du village de *Pouzac*, le second au couchant de cette même commune, sur le mont où *César* avait établi son camp.

Bains de Salut. — Cet établissement, un des plus renommés de tous ceux de Bagnères, est situé à une distance d'environ 600 mètres de la ville, à l'extrémité d'une belle promenade, au pied de la montagne du Garros, formée de pierre calcaire et schisteuse. On y trouve des pyrites, mais moins pures que dans la montagne voisine. Ce bel et vaste établissement, susceptible d'amélioration, renferme une buvette et dix baignoires en marbre, dont quelques-unes

d'une grande dimension et placées dans autant de cabinets, précédés d'un vestibule : il est alimenté par trois sources, dont deux varient en température et en volume.

Source principale ou de l'ancien Salut.—(Qui fournit à la buvette et à plusieurs bains.) Elle fournissait au mois d'avril 1851, 20 mètres 724 millimètres cubes par heure ; et le 10 octobre de la même année, 5 mètres 436 millimètres par heure ; sa température moyenne, pendant la saison, est de 32° 50 centig.

Source dite de l'Intérieur ou de la Montagne.—Elle donnait à la même époque (mois d'avril) 2 mètres 100 millimètres par heure, température moyenne, car elle varie aussi, et dans les mois de juillet, août et septembre 32° 60.

Source de la Pompe. — Cette source alimente les baignoires des nos 7, 8, 9 et 10. Sa température habituelle est de 31° 40.

Salut possède un avantage précieux, c'est de n'offrir aux personnes qui s'y baignent aucune possibilité de diminuer ou d'augmenter la température du bain. C'est à cette fixité forcée de température que l'on est redevable en grande partie de l'action presque toujours favorable opérée par ses eaux sur l'économie des malades qui y ont été sagement et convenablement envoyés, (Lemonnier.)

25 kilogrammes d'eau de la source principale, évaporée, ont donné un résidu, à l'état sec, de 45 grammes.

L'établissement de Salut est un chef-d'œuvre de la nature et de l'art : figurez-vous les plus belles eaux tombant avec profusion sur le plus beau marbre ; une superbe allée de peupliers où circulent sans cesse des flots de promeneurs ; figurez-vous mille agréables végétaux qui fournissent aux baigneurs leur ombre et leurs parfums. On croirait que, d'un coup de baguette, une fée a créé ces retraites enchantées où, un roman à la main, la beauté languissante, en sortant des bras de la naïade, va reposer ses membres endoloris et refleurir avec la verdure [1].

[1] Les eaux de Salut, sulfureuses de leur nature, sont indiquées en bains contre diverses affections nerveuses ; prises en boisson, elles remédient à de nombreux désordres fonctionnels du tube digestif.

Bains de Lapeyrie.—Cet établissement, situé sur l'avenue de Salut, contient trois baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets et alimentées par deux sources. Température, 27° 5.

Bains du Grand-pré.—Cet établissement, alimenté par une seule source, est situé à l'extrémité de la ville sur la promenade de Salut, il contient une buvette et quatre baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets. Sa température, prise à la pompe, est de 30° 80 centig.; le *Grand-Pré* est un des bains les plus importants et les plus suivis de Bagnères.

Bains de Santé.— Cet établissement, situé contre le beau jardin de M. le comte du Moret, est un des plus propres et des plus élégants de Bagnères; il renferme une buvette et six baignoires en marbre, dont quatre d'une belle dimension, placées dans autant de cabinets, et alimentées par deux sources, une chaude et l'autre froide; l'eau de celle-ci est chauffée pour le bain dans un appareil qui est loin de mériter les mêmes éloges que la tenue des cabinets et des baignoires.

Température : 1re source, 31° 50 au griffon.
2e source, 27°

Bains de Carrère-Lannes.—Cet établissement, situé à l'avenue de Salut, contient une buvette et quatre baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets, et alimentées par trois sources, dont une froide.

Température : 1re source, 31° 50 au griffon.
2e source, 31° 50

Les cabinets sont d'une grande propreté.

Bains de Versailles.—Cet établissement, situé près du chemin de Salut, contient quatre baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets, et alimentées par deux sources, dont la température est pour

La 1re, de 31° 80 au robinet.
La 2e, 27° 50

L'eau de cette source est chauffée artificiellement; ces

bains, en raison de leur douce température et de leur minéralisation aussi forte que celle de nos eaux excitantes, sont appelés à rendre d'éminents services dans une foule de circonstances.

Cet établissement, appelé autrefois *Hospice des Capucins de Medous*, du nom de ses fondateurs, date de 1685. Il est situé à mi-côte du *Mont-Olivet*, au-dessus du *grand établissement*. Il renferme dix baignoires, dont trois sont munies de robinets pour douches ; elles sont alimentées par un filet d'eau thermale détourné de celle de la Reine. On est étonné, quand on visite ces thermes, et de la vue magnifique dont on y jouit, et de l'incroyable incurie du propriétaire qui les laisse dans un état de délabrement complet : c'est pourquoi ces eaux ne sont fréquentées que par la classe pauvre ; la haute température de l'eau, qui est de 46°40 centig., permettrait de l'utiliser en bains de vapeur.

Bains de Bellevue.—Cet établissement a pris son nom de la position sur laquelle il est situé. (Autrefois il était connu sous le nom d'*Hospice des Capucins*.) On y jouit, en effet, d'une perspective admirable qui s'étend vers le nord et le levant à des distances fort éloignées. Dix baignoires en marbre et trois douches y sont placées dans des cabinets séparés. Bellevue n'a point de source particulière.

Bains de Cazaux.—Cet établissement thermal est situé à gauche du *grand Etablissement*, reconstruit depuis peu d'années. Ces bains méritent d'être, par leur propreté et leur bonne disposition, comptés au nombre des établissements bien tenus. Ils renferment six baignoires et deux douches, alimentées par deux sources, dont la plus abondante a une chaleur de 51°30, et l'autre de 45°60 centig. Il est à regretter que la haute température de ces eaux, qui surpasse toutes les autres sources de Bagnères, n'ait pas engagé le propriétaire à construire des appareils pour administrer des bains et des douches de vapeur.

Bains de Mora.—Cet établissement, situé dans la rue de la Comédie, à côté de celui de *Lasserre*, est dans un état presque complet d'abandon. Par un concours de circonstances défavorables, on n'y tire aucun avantage ni de la haute température de l'eau, ni de son volume suffisant pour alimenter plus que les deux baignoires dont sont munis ces bains. Voici la chaleur de ces deux sources : la principale

a 49°75 centig. : elle a son griffon sur la petite place qui longe la rue de la Conciergerie ; la seconde, moins abondante, vient du fond de la cour de l'établissement ; elle est à 32°.

BAINS DE LASSERRE.—Cet établissement, situé dans la rue de la Comédie, entre ceux de Pinac et de Mora, renferme deux buvettes et quatre baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets, et alimentées par trois sources. La température de la plus chaude, prise au griffon situé à droite de la grille d'entrée, est de 48° centig. Les deux autres sources ont leurs griffons dans le sol d'une grange, qui se trouve au fond de la cour : leur température est la même, 38°75. *Lasserre* doit être rangé parmi les établissements les mieux tenus de Bagnères.

BAINS DE PINAC.—Cet établissement, situé, comme le précédent, dans la rue de la Comédie, renferme une buvette et six baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets. Il est alimenté par six sources.

Température : n° 1 au robinet.	12°	centigr.
n° 3...........	36° 60	
Source dite *ferrugineuse*.	35° 60	
— du jardin, au griffon...	35° 70	

La buvette est fournie par la source sulfureuse, dont la température varie de 18°50 à 20 et 22°30.

M. Lemonnier a employé le bain n° 3 avec succès dans les cas de rhumatismes compliqués, de névralgies, dans beaucoup d'affections de la peau, etc.

FRASCATI OU LA GUTIÈRE.—Ce magnifique établissement, situé dans la ville, renferme dix baignoires en marbre, des douches de toute espèce, placées dans autant de cabinets, ainsi qu'un appareil fumigatoire. Il est alimenté par deux sources. M. Lemonnier a trouvé que la température de la moins chaude, située sous les dalles de la vaste galerie de gauche, était, au robinet, de 40°50 ; l'autre est de 40°.

La Gutière a trois réservoirs bien couverts : deux conduits en plomb, terminés chacun par un robinet en cuivre, distribuent de l'eau dans chaque baignoire ainsi qu'aux cabinets de douche, en sorte que l'on peut à volonté diminuer ou augmenter la chaleur du bain. Le premier conduit reçoit

l'eau thermale à sa sortie de la pompe, et le second part du réservoir ou réfrigérant.

Il se forme dans le grand réservoir de cet établissement, à la surface de l'eau, une légère pellicule saline composée de carbonate et sulfate de chaux, et d'un peu d'argile.

Dans les établissements où il y a des réservoirs, comme à Bellevue, Théas, Cazaux et Pinac, on a recours aux mêmes moyens, pour la distribution des eaux, qu'à la Gutière.

Fontaine nouvelle.—Ce petit établissement est situé au-dessous de celui de *Cazaux* et au nord de celui de *Bellevue;* il est alimenté de deux sources, ou plutôt d'une source et d'un filet pris à la source du *Dauphin.*

Température : au robinet...... 36° 40 centigr.
filet du Dauphin. 44°

On s'en sert avec avantage dans la guérison des plaies par armes à feu, de tumeurs blanches, de fistules et d'ulcères atoniques.

Fontaine ferrugineuse.—Cette source est située à dix minutes des murs de la ville, sur le penchant oriental du Mont-Olivet. On y monte par une rampe dont la pente est assez bien ménagée et ombragée d'arbres, et qui commence à l'extrémité de la belle avenue des peupliers qui longe les murs de la ville du côté de Pouzac. Cette fontaine fut découverte en 1802 par MM. Lameyran et Doux, pharmaciens ; depuis cette époque, elle n'a cessé d'être très-fréquentée par les étrangers, et un grand nombre de cures justifient chaque année sa réputation ; son eau est souveraine dans la *chlorose* et l'*anémie*, etc.

Sa température oscille entre 18° et 11°

Fontaine de Labassère.—Cette fontaine est située au fond de la *vallée de l'Oussouet* (8 kil.), sur la rive droite du ruisseau de ce nom et au pied des hauteurs qui forment le versant du *Mont-Aigu.* La source est fort abondante, l'eau en est limpide et sans odeur pénétrante, sa saveur est celle des eaux franchement sulfureuses, elle est légère et passe fort bien. On l'emploie avec succès dans les *catarrhes et les laryngites chroniques.* M. Lemonnier l'a administrée avec avantage pour combattre la *diathèse scrofuleuse*, etc.

Cette eau n'a été jusqu'à ce moment utilisée qu'en bois-

son, à cause de la distance assez considérable qui la sépare de Bagnères et du mauvais état des chemins; mais maintenant qu'on peut aller facilement à cheval à cette source, il faut espérer qu'on ne tardera pas à utiliser cette eau en bains et en douches.

Il y a encore à Bagnères quelques autres établissements thermaux dont nous ne parlerons pas, parce qu'ils n'offrent rien de particulier, soit sous le rapport de leur composition chimique, soit sous celui de leurs vertus médicales; nous renvoyons le lecteur, pour plus amples renseignements, à l'excellent ouvrage de M. Lemonnier sur *Bagnères-de-Bigorre*, à qui nous avons emprunté la plus grande partie des données sur les établissements thermaux.

Fontaine de Salies.—Cette source est la plus abondante de Bagnères; elle n'est utilisée dans aucun établissement thermal; on s'en sert en gargarisme avec quelque avantage contre la paralysie de la langue.

Analyse.—Toutes les eaux de Bagnères renferment à peu près les mêmes principes. Quelques médecins pensent qu'elles sourdent toutes du même réservoir; d'autres, au contraire, estiment qu'elles sont fournies par diverses sources.

M. le docteur Lemonnier les a divisées en trois classes : eaux excitantes, eaux sédatives et eaux tenant le milieu entre celles des deux classes extrêmes.

M. Vauquelin, dans l'eau de la fontaine dite d'Angoulême, a trouvé :

1° De l'oxyde de fer;

2° Du carbonate de potasse;

3° Une matière végétale brune, unie et rendue en partie soluble dans l'eau par le carbonate de potasse;

4° Une petite quantité de carbonate de chaux;

5° Du muriate de potasse;

6° Un peu de silice.

C'est le fer qui domine dans le résidu; il devait être tenu en dissolution dans l'eau minérale par l'acide carbonique qui s'est dissipé pendant l'évaporation.

L'alcali doit être aussi uni à l'acide carbonique.

La substance végétale doit être dissoute à la faveur du carbonate de potasse.

TABLEAU

DES EAUX MINÉRALES DE BIGORRE

avec l'indication de leur température et de leur situation

(d'apres M. Lemonnier).

NOMS DES SOURCES et des ÉTABLISSEMENTS.	TEMPÉRATURE (thermomètre centigrade.)	SITUATION.
BUVETTE.		
Fontaine ferrugineuse	17 00	Mont-Olivet.
— sulfureuse de Labassère	17 65	Vallee de Loussouet.
Fontaine de Lasserre........	38 75	Rue de la Comedie.
Buvette de la Reine.....	44 00	Grand Établissement.
— de Salut............	32 50	Salut.
BAINS.		
Grand Établissement :		
Source de la Reine..........	46 50	Place des Thermes.
— du Dauphin..........	48 85	
— de Saint-Roch........	41 00	
— de Roc Lannes.......	45 00	
— du Foulon...........	34 70	
— des Yeux............	29 65	
Belle-Vue	46 10	Au-dessus du gr. Étab.
Carrere-Lannes : 1re........	34 50	Chemin de Salut.
— 2e........	31 50	
Cazeaux : 1re..........	51 50	Place des Thermes.
— 2e	45 60	
Fontaine-Nouvelle.		
Fontaine-Nouvelle...........	36 40	Au-dessus de Cazaux.
Filet du Dauphin............	44 00	
Laguthiere : 1re	40 50	Hôtel Frascati.
— 2e...	40 00	
Grand-Pré : chaude.........	34 80	Chemin de Salut.
— froide.	21 00	
Lasserre : source du portail ..	48 00	Rue de la Comedie.
— bain de l'Entree...	38 75	
Mora : 1re source.........	49 75	*Idem.*
— 2e source,.....	32 00	
Petit-Bain : 1re.............	46 50	Rue de Frascati.
— 2e	42 30	
— 3e	24 00	

NOMS DES SOURCES et des ETABLISSEMENTS.	TEMPÉRATURE (thermomètre centigrade).	SITUATION.
Petit-Bareges : 1re	33 50	Chemin de Salut.
— 2e	28 00	
Petit-Prieur : 1re	38 00	Au pied de l'Hôpital.
— 2e	32 10	
Pinac : source du n° 1.......	42 00	Rue de la Comédie.
— — du n° 3.......	33 60	
— — dite Ferrugin.	35 60	
— — du Jardin	35 70	
— buvette, eau sulfureuse acid........	18 50	
Salut : nos 1 et 2...........	32 60	Salut.
— — 3, 4, 5 et 6........	32 50	
— — 7, 8, 9 et 10.......	31 40	
Santé : 1re	31 50	Chemin de Salut.
— 2e........	27 00	
Théas 1re........	51 25	Place des Thermes.
— 2e	38 90	
— froide........	23 80	
Versailles. 1re........	34 80	Chemin de Salut.
— 2e	27 50	

DOUCHES.

Dauphin.	Grand Etablissement.
Cazaux	Etablissement du même nom.
Frascati.....................	Hôtel Frascati.
Petit-Bain...................	Etablissement du même nom..
Fontaine-Nouvelle............	*Idem.*
Salut	Baignoires 6 et 5.
Douche ascendante	Grand Etablissement.

Règlements et Tarif des Bains [1].

Le propriétaire ou fermier de chaque établissement tiendra un registre où seront inscrits les noms des personnes qui voudront se baigner à des heures fixes.

[1] Extrait du *Manuel indicateur.*

Ce registre sera paraphé par le sous-préfet, et il lui sera représenté, ainsi qu'au maire et au médecin-inspecteur, chaque fois qu'ils le lui demanderont.

Dans les vingt-quatre heures du départ d'un étranger, son nom sera rayé du registre.

L'ancienneté de l'inscription règlera la distribution des heures, des bains et des douches.

Les personnes qui discontinueront leurs bains et leurs douches pendant plus de trois jours n'en devront pas moins payer le prix : elles perdront leur heure, à moins que ce ne soit pour cause de maladie ; elles pourront néanmoins céder leur tour durant ce laps de temps. En cas de contestation, le sous-préfet statuera.

La durée de chaque bain sera d'une heure ; celle des douches de trente minutes, y compris l'entrée et la sortie du cabinet.

Les propriétaires ou fermiers des bains et douches se pourvoiront d'un nombre suffisant de porteurs, de baigneurs et baigneuses, avec lesquels les étrangers n'auront rien à démêler pour le prix. Il sera payé directement au propriétaire ou au fermier.

Les personnes qui justifieront de leur indigence se baigneront *gratis*, aux heures non occupées, et d'après l'ordonnance du médecin-inspecteur.

Le prix des boissons, bains et douches, est fixé comme suit :

Boissons, pendant la matinée, 10 cent.

Bains dont l'heure est fixée, 1 fr.

Douches ordinaires, 50 cent.

Douches ascendantes, 1 fr.

Bain à vapeur du grand établissement, y compris le lit de repos, 1 fr. 50 cent.

Bain médicamenteux avec appareil fumigatoire, y compris aussi le lit de repos, 2 fr. 50 cent.

Le prix du linge n'est pas compris dans ce tarif ; il est réglé de gré à gré avec les propriétaires ou fermiers des bains.

Le prix habituel du chauffage du linge est de 25 cent.

La personne qui fera baigner un ou plusieurs enfants avec elle payera, pour chaque enfant, en sus du tarif, 5 cent.

Chaque litre d'eau à exporter sera payé, y compris les frais de marque et de goudronnage, 15 cent.

Les porteurs, soit pour l'aller, soit pour le retour, soit pour l'un et l'autre, seront payés 40 cent.

A Salut, en sus du prix ci-dessus, à cause de l'éloignement, 60 cent.

A Bellevue et Fontaine-Nouvelle, *idem*, 50 cent.

Le prix des bains, douches et boissons pour les habitants de Bagnères sera de moitié.

PROMENADES ET EXCURSIONS.

Extrait du Règlement et Tarif concernant les Guides.

Art. 1.—Nul ne pourra exercer la profession de *Guide* dans la ville de Bagnères qu'apres avoir satisfait aux conditions suivantes et avoir ete nomme par le Maire.

Art. 2.—Toute personne voulant être nommée Guide devra subir un examen devant une commission de trois membres désignée par le Maire.

L'examen portera sur toutes les courses et promenades des environs de Bagnères, sur les diverses routes qui y conduisent, sur les distances a parcourir, sur les noms et l'elevation des pics ou montagnes, sur les choses curieuses ou interessantes qui peuvent s'y rencontrer, en un mot, sur tout ce qui peut interesser la securite et la satisfaction des voyageurs.

Art. 3.—Avant d'être admis à l'examen, tout candidat devra représenter un certificat signe du Maire et de deux conseillers municipaux, attestant sa moralite, sa probite et sa bonne conduite.

Art. 5.—Les nominations des Guides seront faites par le Maire dans les trois jours qui suivront les examens.

Les Guides nommes devront se munir d'une plaque de métal, qu'ils porteront au bras gauche et ou seront inscrits ces mots avec leur numero : Guide no de Bagnères-de-Bigorre.

Art. 6.—Il sera délivré à chaque Guide un livret portant ses nom, prenoms, numero et demeure, et ou seront imprimes les articles 6, 10 et 13 du présent arrête et le Tarif du prix des Courses et promenades.

Les Guides devront être toujours munis de leur plaque et de leur livret. Le livret sera represente aux voyageurs sur leur première demande; ils pourront y consigner leurs eloges ou leurs plaintes.

Art 7.—Il sera nomme par le Maire un *Chef des Guides*, auquel pourront s'adresser les personnes qui auront besoin de guides ou de renseignements.

Le chef, lorsqu'il en sera prié, devra toujours désigner les Guides par ordre de numero parmi ceux non employes. Chaque Guide, partant pour une course, devra, en consequence, prevenir ou faire prevenir le chef de son depart, afin que celui-ci soit tenu au courant de ceux qui restent disponibles.

Le chef recevra aussi toutes les plaintes contre les Guides et les

transmettra ensuite à l'autorité. Il pourra d'ailleurs adresser aux Guides toutes les remontrances ou observations qu'il jugera convenables.

ART. 10.—Les Guides devront se montrer prudents, polis, attentifs, et devoues. Tout excès de boisson ou autre leur est expressément défendu, ainsi que tout mauvais traitement envers les montures.

ART. 13.—Le Tarif des prix des Courses sera convenu et arrête entre le Maire et les Guides, qui seront tenus de s'y conformer et ne pourront demander ni étrenne, ni pourboire en sus du prix de ce tarif.

Les Guides pourront néanmoins recevoir ce que les voyageurs voudront bien leur offrir spontanement en sus de ces prix.

TARIF.

Le prix de la journée du Guide, sans cheval, demeure fixé à TROIS FRANCS.

Le prix de la demi-journée de quatre heures au plus, est fixé à DEUX FRANCS.

Les Courses suivantes ne seront pas soumises à ce Tarif et leur prix sera fixe comme suit, sans cheval :

Course du Pic du Midi, dans deux jours.	8 FR.
Même course, dans un jour	5
Course du Lac Bleu..................	5
Course du Pic d'Arbizon..............	5
Course du Mont-Aigu	5
Course du Col d'Aspin.	4
Course de la Fontaine Blanche..........	4
Course de La Clique et Castelloubon.. .	4
Course de Capvern...........	4
Course du lac de Lourdes et Castelloubon	4

Les Prix du Tarif ci-dessus sont dus au Guide conduisant cinq personnes au plus.

En sus de ce nombre, les voyageurs devront prendre deux Guides, ou s'ils n'en veulent qu'un, il lui sera dû un supplement de 50 centimes par personne au-dessus de cinq.

Si les voyageurs veulent deux Guides, l'un des deux pourra n'être qu'un *aspirant* ; mais il sera paye comme Guide selon le Tarif.

Bagnères, le 6 juin 1854. *Le Maire,*
C. D'UZER.

Après les merveilles de l'art, la simple nature va nous présenter des tableaux d'une grandeur et d'une magnificence qui laissent bien au-dessous d'eux les ouvrages de l'homme.

Allons dans la belle *vallée de Campan :* c'est là que les étrangers se plaisent à faire des excursions nombreuses; aussi la route qui y conduit est-elle sans cesse parcourue

ou par des chars élégants, ou par des cavalcades brillantes, ou par de modestes piétons, curieux de contempler les sites admirables qui s'offrent de toutes parts[1]. Quelle route pittoresque et variée! Située entre deux chaînes de montagnes couvertes jusqu'au sommet d'une belle végétation, elle est embellie par le cours des eaux de l'Adour, qui s'élèvent tumultueusement au-dessus des rochers nombreux qui s'opposent à leur passage. Le pic du Midi de Bigorre, enveloppé de ses neiges, se présente comme un énorme géant : le spectateur étonné croit voir son sommet voisin de la voûte du ciel, tandis que les monts qui l'entourent semblent ramper à ses pieds[2].

Quel est ce hameau qui se présente d'abord?

C'est le village de *Gerde*. En se rendant dans ce séjour élevé, jetons en passant un regard sur ses pantières : on ne verra pas sans plaisir la chasse aux ramiers qu'on y fait, chasse qui appartient à nos contrées[3].

Attirés par des objets d'un plus grand intérêt, nous poursuivons notre route. Plus loin se voit le village d'*Asté*. Bâti au pied du mont Lhéris, il est dominé par les ruines d'une ancienne forteresse. Le voyageur sentimental ira les interroger; et se laissant entraîner à la méditation, il gémira de trouver des monuments de la furie des guerres dans un

[1] On sera tenté certainement en sortant de Bagnères de monter aux allées Maintenon.

[2] C'est une remarque qui ne saurait échapper au voyageur naturaliste; ce pic, d'une élévation gigantesque (2,877 mèt.) sur les premiers échelons des Pyrenées, laissant, pour ainsi dire, toutes les élevations voisines à sa base. Si la puissance qui a créé le monde n'était infinie, on dirait qu'elle a voulu faire un essai sur ce point, avant de créer ces masses imposantes qu'on trouve au centre de la chaîne.

[3] Des arbres symétriquement alignés, entre lesquels on place des filets perpendiculairement; des hommes huchés à l'extrémité de quelques perches plus élevées que les arbres, et attendant au passage des volees de ramiers; une sorte de maillet qu'on lance dans l'air pour les forcer à s'abattre entre les arbres, où ils trouvent un piége inévitable : telle est cette chasse, qui attire beaucoup de curieux. Elle est très-anciennement pratiquée. Le poëte du Bartas en parle comme d'une chose remarquable à Bagnères.

pays que la nature semble avoir disposé pour être l'asile de la paix[1].

Gravissons la montagne; gardons-nous toutefois de faire ce voyage sans être accompagnés d'un guide[2]. Il nous citera la suite chronologique des hommes recommandables qui ont visité cette montagne, une des plus fertiles pour le botaniste; il nous fera remarquer cette masse énorme de marbre qui présente une excavation considérable, et nous dira que les rochers supérieurs ont résisté à la puissance qui creusa le flanc de la montagne, et qu'ainsi s'est formée cette voûte de soixante pieds au moins, qui s'élance d'un seul point avec la majesté de l'aigle qui prend son vol dans l'espace. Il nous guidera sûrement dans cette crevasse perpendiculaire où l'on oublie les fatigues et les dangers en y voyant un jardin des plus gracieux offrir des milliers de plantes plus rares les unes que les autres[3]. Parvenu enfin au sommet, il nous donnera une leçon de géographie sur la plus belle carte que l'œil de l'homme puisse embrasser. Il nous dira le nom de ces milliers de villes et de hameaux disséminés à nos pieds depuis Bagnères jusqu'aux anciennes capitales de la Guienne et du Languedoc. Si nous possédons un de ces instruments d'optique qui rapprochent les distances, il nous dirigera de façon à apercevoir ces diverses cités[4]; si, tout à coup, par un de ces accidents que j'appellerai heureux pour ceux qui

[1] La forteresse de *Tanto*, bâtie par les Anglais, dit la tradition. Les bonnes gens en font aujourd'hui la demeure des sorciers.

[2] Le bon Jacou, mort il n'y a pas longtemps, était le guide par excellence, l'infaillible *cicerone* du mont Lhéris. Son aïeul conduisit le grand Tournefort dans cette partie des Pyrénées; son père et lui, jaloux de soutenir l'illustration de leur famille, furent toujours aux ordres des curieux. Une inscription indique la maison où il vivait, et dans laquelle les savants qui l'ont rendu célèbre aimaient à se reposer.

[3] Une foule de plantes y croissent à l'envi : elles se mêlent sans confusion. La famille du lis aux brillants calices s'élève au-dessus du plus grand nombre, tandis que l'*Aconit Lycotome*, emblème de la perfidie, cache sous la cavité de son casque les poisons que ses nectaires distillent. Ce lieu est le plus riche des Pyrénées en végétaux.

[4] Aidé d'une bonne lunette, le voyageur verra Toulouse à sa droite et Bordeaux à sa gauche.

se plaisent aux grandes scènes de la nature, l'horizon s'obscurcit; si les nuages, voyageant de vallée en vallée, s'accumulent sous nos pieds, si le tonnerre vient à gronder; après nous avoir fait remarquer cette mer immense, dominée çà et là par des îles ou couvertes de forêts, ou n'offrant que des rochers ou des neiges éternelles, il nous laissera admirer en silence ces vagues nuancées de mille couleurs, traversées dans tous les sens par des traits de feu qui leur donneront l'aspect d'un océan de laves incandescentes; et lorsque nous voudrons, quoique à regret, revenir sur nos pas, notre guide nous conduira encore, non sans quelque frayeur, à travers les torrents, la foudre et les éclairs[1]. Nous nous arrêterons sur le bord du *puits d'Arris*, gouffre immense dont les profondeurs ont été explorées il y a quelques années par M. Géruzet; nous raisonnerons sur les causes qui ont formé cette excavation extraordinaire, et nous nous éloignerons, poursuivis par le croassement de plusieurs nuées de corneilles, dont le puits d'Arris est la retraite assurée[2].

Un spectacle moins imposant mais plus gracieux nous attend au pied de cette montagne. Déjà nous voyons *Medous*: cette demeure, naguère habitée par une communauté religieuse, est aujourd'hui une propriété particulière[3]. Com-

[1] On ne peut pas se flatter d'avoir une idée de la majesté des phénomènes naturels, si l'on n'a pas vu le spectacle qu'on décrit ici. Les nuages, occupant les vallées et enveloppant les montagnes jusqu'à leur partie moyenne, représentent la mer et ses flots avec une assez grande exactitude. Les pics qui les dominent figurent très-bien des îles disséminées çà et là. On est saisi d'étonnement. Mais lorsque les nuages sont chargés de fluide électrique, que les éclairs les traversent dans tous les sens, que le tonnerre gronde sous les pieds du spectateur, tandis que le soleil brille sur sa tête, il serait difficile de décrire tout ce qui se passe dans son âme. Des sentiments de terreur et d'admiration la partagent tour à tour. Que doit-il éprouver, s'il est obligé, par des circonstances impérieuses, de traverser les nuages électriques!

[2] Cette excavation est attribuée à un éboulement souterrain, ou à la main de l'homme qui aurait extrait quelque utile minéral.

[3] Medous fut bâtie jadis par Suzanne de Grammont d'Asté, marquise de Montpezat. On y voyait naguère le mausolée de son petit-neveu Henri, vicomte d'Asté.

ment décrire ce site enchanteur, aujourd'hui négligé? Que n'appartient-il à un homme de goût et fortuné qui seconderait la nature, loin de la contrarier! Ces jardins magnifiques, qui n'existèrent que dans l'imagination du Tasse, seraient bientôt réalisés. Quelle fertilité! quels points de vue, tour-à-tour graves ou riants! Allons admirer une source étonnante qui, après avoir versé ses eaux aussi vives que limpides dans un beau bassin, continue à alimenter au loin un long canal. On croit voir du cristal fondu s'écouler par deux larges ouvertures placées au pied d'une montagne. Des poissons aussi vifs que l'eau qui les apporte sortent de ces gouffres profonds dans lesquels nul mortel n'a jamais pénétré. L'œil peut suivre aisément, à la faveur de l'extrême limpidité de l'eau, le jeu sémillant et animé de ses habitants. A la moindre agitation des objets qui les entourent, on les voit remonter avec vivacité le courant de leur élément, pour se hâter de rentrer dans les antres inaccessibles qui les ont vus naître. On ne se lasse pas de voir cette masse de cristal liquide, soit au moment où elle s'échappe du rocher, soit lorsqu'elle s'étend majestueusement en un vaste miroir.

Nous ne pouvons quitter ces lieux pittoresques sans fixer notre attention sur une ouverture voisine de cette source, ouverture d'où l'on entend sans cesse sortir, avec un certain bruit, un courant d'air. En s'échappant, il tient dans une agitation continuelle les plantes qui se trouvent dans sa direction. Ce phénomène a souvent fait raisonner ou déraisonner un grand nombre de ceux qui ont voulu l'expliquer. Les premiers habitants de ces lieux ont dû croire, sans doute, qu'une divinité avait établi sa demeure secrète dans cette retraite enchantée. Peut-être venaient-ils aussi lui apporter leurs offrandes? Aujourd'hui que la physique, plus éclairée, a fait briller son flambeau sur un grand nombre d'effets naturels, qui paraissaient autrefois merveilleux, on rend raison de ce même phénomène d'une manière satisfaisante[1].

[1] La source d'eau vive n'est autre chose qu'un embranchement de l'Adour, qui prend au-dessus de Campan, et qui s'en détache par des voies souterraines, et qui va sortir dans le jardin de Medous par les deux ouvertures dont nous avons parlé. Celle où on observe un sifflement continuel (qu'on me passe ce mot) doit communiquer avec le canal souterrain. L'agitation violente, le

Ne nous éloignons pas de ce site sans jeter la vue sur un châtaignier, remarquable par son élévation et par une tige si parfaitement droite qu'elle est d'une régularité mathématique. Comment se fait-il que la cime de cet arbre étonnant se cache dans les nues, tandis que ceux qui l'entourent, vivant sur le même sol, végétant depuis le même nombre d'années, ne s'élèvent qu'à une hauteur moyenne? image bien naturelle de l'éducation. Les mêmes soins sont prodigués à un grand nombre d'élèves. Combien en est-il qui profitent de ces avantages? Ne faut-il pas des siècles pour voir s'élever de ces génies privilégiés qui dominent majestueusement les générations savantes?

Le village de *Baudéan*, que nous allons traverser, ne nous offrira rien de plus remarquable du côté des beautés naturelles : mais nous rappellerons avec intérêt que ce bourg s'honore d'avoir vu naître un homme qui commandait l'estime générale, par les services qu'il a rendus à l'humanité. Une inscription indique la maison où est né Larrey.

Nous touchons bientôt le territoire de Campan ; mais gravissons ce mamelon à notre droite, dont le site paraît si pittoresque : c'est l'ancien prieuré de *Saint-Paul*. Cette habitation n'était qu'une masure il y a peu de jours ; aujourd'hui, c'est une solitude qui joint à l'élégance de l'architecture toutes les recherches du luxe, où les dehors ne cèdent en rien à la beauté des détails intérieurs. On dirait que le propriétaire a eu la prétention de lutter avec la nature et de la vaincre. Inutiles efforts ! Voyez cette belle vallée, ce bassin animé par le village de l'*Esponne*. Quel nouvel aspect enchanteur ! quelle riante culture ! Les sommités sont couronnées de noirs sapins ; les flancs de la montagne sont couverts de vastes forêts de hêtres ; on voit au-dessous de fertiles prairies parsemées d'un grand nombre d'habitations rurales ; et le torrent qui baigne cette vallée se prête encore à lui donner toute l'activité du commerce [1]. D'un autre côté le paysage de Campan étale les mêmes beautés sur de plus larges dimensions, et le pic du Midi, dont la proximité rend

dégagement de l'air que ces eaux entraînent avec elles, voilà l'explication naturelle du phénomène.

[1] Ce torrent est flottable, et sert à l'exploitation des bois de différentes communes.

l'élévation plus majestueuse, ne semble dominer de tels sites que pour ajouter à leurs charmes par l'opposition de ses arides rochers [1]. Si le spectateur reporte sa vue sur cet ancien séjour religieux, placé au milieu de ce vaste et merveilleux tableau, quelle idée n'aura-t-il pas de la puissance de la nature devant les faibles productions de l'homme [2]!

Hâtons-nous de traverser le bourg de *Campan*. La fameuse grotte de Campan, célébrée jusqu'à ce jour dans les itinéraires, n'offre plus aucun intérêt : elle a été complétement dévastée dans ces dernières années.

Il existe trois grottes sur la montagne du Bédat. Il y en a une qui est très-profonde ; on peut y descendre avec un peu d'intrépidité. On y remarque un ruisseau et des sortes de chambres qui semblent plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature.

La route de la Marbrière, celles de Campan et de Gripp, vous offrent des sites non moins intéressants que ceux que nous avons décrits ; l'une mène au port de Paillole, où l'on peut voir la belle marbrière [3]. A la gauche, avant de s'élever vers la Hourquette, qu'on doit franchir, on embrasse le spectacle imposant de la vallée d'Arran ; l'autre se dirige vers le Tourmalet, passage qui conduit au val de Baréges. On ne passe pas à Gripp sans s'arrêter devant une cascade formée par l'Adour tout entier. La hauteur de cette chute n'est pas très-considérable ; cependant on la contemple avec un étonnement mêlé de ce plaisir qu'on éprouve tou-

[1] Le spectateur sera surtout frappé de l'effet de cette opposition lorsqu'il approchera de Campan. Les montagnes qui se trouvent à sa gauche ne présentent que des rochers arides, tandis que celles qui bornent la vallée à sa droite étalent le luxe d'une belle végétation.

[2] Cette propriété appartient aujourd'hui à M. Foster, Anglais d'origine. Il ne saurait s'offenser de l'avantage que j'ai donné à nos sites alpins sur les ouvrages de l'art. On doit lui savoir gré de cette belle construction, qui sert à faire mieux sentir le prix de nos beautés naturelles.

[3] La route de la marbrière est magnifique ; on se rappellera qu'elle a fourni les marbres de la colonnade du palais de Trianon. L'exploitation, abandonnée depuis Louis XIV, en a été reprise par MM. Costallat et Géruzet.

jours à voir les grands effets de la nature : on s'en éloigne avec peine. Heureux celui qui possède les principes d'un art qui reproduit les objets sensibles plus exactement que la parole ne décrit la pensée ! Il s'éloigne avec moins de regret, lorsqu'il emporte le tableau des lieux qui ont excité son admiration. Il reverra toujours son ouvrage avec intérêt ; et, loin de ces grands modèles, il ressentira encore ces vives impressions qu'il éprouva en leur présence [1].

Il faut remarquer que l'étranger peut se rendre en voiture jusqu'au faîte du col d'Aspin, d'où l'on peut contempler à l'aise la belle vallée d'Aure et ses magnifiques montagnes.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE BAGNÈRES.

1. Aux allées de Maintenon.

Honneur à qui dota Bagnères de ces belles promenades de Maintenon, si fraîches, si ombreuses en été, et où aiment tant à errer les malades de Bagnères ! Elevées au-dessus de la ville, de la hauteur où elles sont plantées, l'œil plonge sur le beau bassin où Bagnères est assis, sur les coteaux voisins, sur les jolies maisons de campagne de quelques habitants, sur un ensemble de beautés simples et naturelles, qui jamais ne fatiguent. Il y a encore d'autres buts de promenades charmantes.

Nous indiquerons les suivantes à l'étranger :

Aux *hauteurs de Chipolou,* qui aboutit près de Labassère.

Au *Bédat*, au-dessus de la fontaine ferrugineuse.

A *Mentiol* et *Mètaou,* deux jolies fermes.

A *Monlo*, promenade ravissante.

2. A Campan.

4 kil. 3/4. (En voiture, si l'on veut.)

On sort par les belles allées de Maintenon.

[1] Cette cascade ne donne qu'une idée très-imparfaite de celle de Gavarnie, qui tombe de 400 mèt.; et cependant cette dernière fait moins d'impression. Il est vrai que le Pont-de-Neige, que le Cirque (espace de 233 mèt.) circonscrit par des montagnes perpendiculaires, que les tours du Marboré, couvertes de neiges éternelles, partagent l'attention du spectateur.

A gauche on aperçoit *Gerde* et *Asté*, deux jolis villages.

A 4 kil. on trouve l'ancien couvent de *Médous*, remarquable par la limpidité et l'abondance de sa source admirable, situé à 3 kil. 1/2 sur la route de *Campan*, et une grotte tapissée d'une belle mousse.

On entre dans la vallée de Campan.

On traverse le village de *Baudéan* : on passe le torrent de l'Adour; après le village de l'*Esponne*, on s'enfonce dans les forêts.

Saint-Paul, ancien prieuré, aujourd'hui relevé de ses ruines, qu'on trouve à quelque distance de Campan, fut longtemps habité par l'abbé Torné. La plaisanterie d'un courtisan lui fit quitter la cour pour se retirer dans cet asile.— « Prêchant devant Louis XV, il allait commencer son sermon sans faire le signe de la croix : le roi s'en aperçut, et le témoigna par un sourire. M. de Noailles, alors duc d'Ayen, s'approche du monarque et lui dit : Sire, votre prédicateur va vous donner sans doute un sermon à la *grecque*. Cette plaisanterie, relative à la mode qui régnait alors, fut trouvée d'autant plus heureuse, que l'abbé débuta par ces mots : Les Grecs et les Romains, etc. »

Comment peindre la vallée de Campan ? Il est plus facile de la vanter que de la décrire. Je trouve dans Plutarque que le Perse Tissapherne possédait un jardin délicieux auquel il avait donné le nom d'Alcibiade. Ce jardin enchantait tout le monde par l'abondance de ses eaux, la fraîcheur de ses prairies, la beauté de ses retraites, que l'art et la nature embellissaient à l'envi, et où éclatait une magnificence royale, etc. Cette courte description convient parfaitement à la vallée de Campan, excepté la fin ; car je défie l'art et le luxe de tous les Tissaphernes et potentats du monde d'y pouvoir rien ajouter sans en détruire le charme.

Cette vallée, qui n'attend qu'un poëte pour devenir aussi fameuse que celle de Tempé, outre les plantes qui y abondent, ne manque point de substances minérales ; mais elles échappent à la plupart des minéralogistes, trop ravis de ce qu'ils voient pour avoir la patience de les chercher, et même d'y songer. Pasumot en rapporta cependant ce qu'on appelle du *cuir fossile*. Du reste, le commencement de cette gorge nous a surtout montré les domaines de Pan : nous ne verrons plus guère désormais que ceux de Pomone et de Cérès.

En fait d'optique, on voit tout d'un coup d'œil : que ne peut-on de même tout peindre d'un seul trait! mais le mécanisme des langues n'est pas si prompt que l'organe de la vue. Si du moins, dans nos récits, chaque mot réveillait une sensation! C'est le secret de nos grands maîtres. Trois objets forment l'ensemble de ce que je vais décrire; savoir, les deux chaînes de montagnes et le torrent qui les sépare.

La montagne féconde située sur la rive gauche de l'Adour, et qui s'étend d'un bout de la gorge à l'autre, comme l'Olympe, est couverte d'étage en étage de diverses maisons, de riantes métairies, dont chacune a son jardin, sa fontaine où l'on puise sans corde et sans efforts les eaux nécessaires pour arroser les légumes naissants, les fleurs nouvellement écloses. Au-dessus ce sont des bosquets; la cime est couronnée de sapins[1]. Heureux qui pourrait s'arracher de la fange des villes pour venir ici couler des jours tranquilles! que de vices de moins, que de bonheur de plus!

Traversons l'Adour : sur sa droite un mont stérile, et dont le sommet est tranchant, se prolonge, avec de médiocres inflexions, depuis le bas du vallon jusqu'au milieu, où il s'arrête brusquement à l'opposite de l'autre montagne. C'est ici que la nature a frappé le grand coup. Qu'elle se fût contentée de répéter de ce côté le même aspect que de l'autre, ce n'eût été que la copie de ce qu'on voit dans les bassins de Luz et d'Argeles, c'est-à-dire un cercle uniforme d'agrément et de fécondité; au lieu qu'elle produit un effet bien plus attachant par le contraste. Figurez-vous une longue montagne grise, sérieuse, mais dont l'âpreté n'a rien de repoussant. Figurez-vous encore la même montagne, fière, pour ainsi dire, de son indépendance et de sa nudité, se produisant au milieu des riches cultures de la vallée, et vous com-

[1] Le mont Olympe, selon Tournefort, a plusieurs conformités avec la montagne dont il s'agit. Des collines vertes et fertiles sont les degrés par lesquels on s'élève à une certaine hauteur. Les hêtres, les charmes, les trembles et les noisetiers n'y sont pas rares. Cette montagne, l'une des plus hautes de l'Asie, outre ses bains chauds et ses eaux minérales, fournit à Pruse, capitale de la Bithynie, tant de sources, une entre autres de la grosseur d'un homme, que chaque maison a sa fontaine.

mencerez à vous former une idée de cette décoration savante, de cette grande opposition.

Mais quels en sont les principaux effets! C'est, comme tout ce qui porte un caractère de grandeur et de solidité, de frapper d'abord l'imagination; de rejeter ensuite la vue fatiguée sur les monts opposés : on y revient alors avec encore plus de volupté que la première fois. Du sein des roches anguleuses, retraites de l'aigle et des isards, on aime à reposer ses yeux sous des ombrages frais; à pénétrer jusque dans l'intérieur d'une multitude d'habitations rustiques, qui n'offrent et ne font présumer que la paix, le bonheur. Cependant la physionomie austère de la montagne dont il s'agit ne dépare pas ce grand tableau.

Quant à l'Adour, j'ai déjà parlé de ses cascades bondissantes. Après plusieurs années révolues, je le vois encore depuis sa sortie du Tourmalet jusqu'à son entrée dans la plaine. Béni dans ton cours pacifique, je te revois, torrent superbe, promenant d'abord tes eaux salubres entre des monts dégradés, et bientôt après t'élançant en cascades à travers les cabanes, les prairies, les troupeaux! Périodiquement gonflé par la fonte des neiges et le tribut des fontaines, tu poursuis ta marche triomphante entre les deux rangs de montagnes parallèles dont tu réfléchis les gazons et les rochers. Respectant les moissons, versant en abondance l'herbe, les fleurs et les fruits, tu baignes sans dommage et la cabane du pauvre et les maisons des riches, qui vont toujours en s'augmentant, s'embellissant jusqu'à Bagnères.

Réunissez ces trois aspects sous un même point de vue, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce vallon, auquel je doute que l'art descriptif puisse jamais atteindre. Amateurs de la belle, de la vivante nature, laissez mon livre, et courez à Campan : c'est là que vous verrez ce qu'il m'est impossible de vous représenter dans un récit méthodique, dès lors toujours lent, toujours froid. C'est là, vous dis-je, que vous verriez d'abord la nature rajeunie en opposition avec son antique décrépitude, sa grâce avec sa force, et tant d'autres détails qu'il faut saisir soi-même pour en juger et les sentir. Avancez : l'industrie et les passions, qui ont aussi leurs charmes, les plus puissants peut-être, se réveillent aux rayons d'un soleil actif; car on se meurt au haut du Tourmalet, et l'on renaît dans la vallée de Campan.

Avant de nous arracher de ces retraites, où l'on pourrait jouir d'un bonheur plus fait pour être senti que remarqué, on voit d'un côté la plaine dans le lointain, de l'autre les belles vallées d'Aure et de Lavedan : toutes deux aboutissent à l'Espagne. Près de la montagne grise, est la grotte de Campan. Arrêtons-nous un moment pour mettre chaque esquisse dans le cadre qui lui convient.

Mais, pour jouir de tous les agréments de cette belle contrée, dit M. de Fourcade, trouvez-vous-y par une belle matinée d'été, quand le soleil d'août brille sans nuage à l'horizon, lorsque la vallée se dessine devant vous avec tous ses charmes ! Trouvez-vous-y alors ! Contemplez en ce moment cette longue chaîne de coteaux parsemés d'habitations, couverts de prairies, riches d'une végétation forte, ornés d'une fraîche verdure ! Contemplez alors tous ces bosquets de hêtres disséminés au sein de la vallée comme des groupes de palmiers parmi de vertes oasis ! Admirez les sinuosités de l'Adour, qui promène ses flots naissants à travers la plaine ! Puis, au-dessus de cette nature si vivante et si gracieuse, voilà le Pic-du-Midi qui élève audacieusement son front sévère ! Ramond a beau parler de l'épée de Damoclès : sa présence au milieu de ces beautés pittoresques est un charme de plus. J'aime à voir ce mont superbe dessiner sur la vallée sa taille géante ! J'aime à le voir immobile, et debout sur sa base, apparaître triste et austère, au milieu de ces riants paysages, comme un père au front grave et soucieux au sein de sa famille ?—Oh ! quand je songe à cette vallée, je sens combien mes images sont froides et décolorées ! Tous les Raphaël du monde ne sauraient transporter dans leurs tableaux le charme de ces lieux ; il faut les voir !

La vallée qui se prolonge de Campan jusqu'à Sainte-Marie est partout riche des mêmes beautés. De Sainte-Marie, l'œil voit s'étendre au loin, quoique dans un espace assez resserré, des prés fertiles parés de maisons élégantes. A Gripp, vous savourez les truites, le beurre et le lait parfumé des montagnes, puis vous prenez à l'est le chemin qui mène à la vallée d'Aure, ou bien à l'ouest celui de Tourmalet. Ce sentier tracé sur la montagne est très-fréquenté pendant la belle saison. Les étrangers, à leur départ de Cauterets, Saint-Sauveur et Barèges, traversent le Tourmalet pour se rendre à Bagnères.

En s'éloignant du centre de cette vallée, on trouve encore de quoi admirer : mais on est moins ravi, parce qu'on a plus le loisir de la surprise, parce qu'il ne reste guère qu'un genre mixte à considérer, et qui participe autant des plaines que des montagnes.

On trouve la grotte sur la rive droite de l'Adour, immédiatement au pied de la montagne grise que l'on aime à revoir malgré son air austère et sa fière attitude.

C'est une espèce de citerne qui peut avoir 300 pas de long sur à peu près 1 mèt. 33 cent. de large ; ce n'est pas l'espace qui manque à cette grotte, la qualité des objets y est en général peu remarquable; ils n'offrent rien de piquant ni d'attachant. On est obligé, pour arriver jusqu'au fond, de se courber; là est un immense plateau sur lequel on a gravé des milliers de noms et d'inscriptions.

Les deux vallées de Campan et de Gavarnie ont des beautés qui leur sont particulières. L'une est plus douce, l'autre est plus forte. Campan rappelle Virgile, et Gavarnie Homère ou Milton. On aime la première, on voudrait y passer le reste de ses jours. On admire la seconde ; elle fait trembler et pleurer quelquefois, mais on y retourne comme à ces belles tragédies dont la terreur et la pitié sont les deux grands ressorts.

La vallée de Campan, quoique riche, gracieuse, étant plus égale et moins accidentée, n'appartient guère qu'au genre descriptif; au lieu que l'autre, enrichie de prodiges et d'une multitude d'épisodes parfaitement liés à l'intérêt principal, appartient encore au genre dramatique. Bien entendu qu'il ne s'agit ici, comme partout ailleurs où je me suis permis de semblables rapprochements, que des effets pittoresques, de leurs nuances, de leurs oppositions, de leurs contrastes; que des sensations, des idées progressives et des sentiments qu'ils font naître dans l'âme du spectateur.

Chapelle Saint-Roch. Elle s'élève entre Campan et Sainte-Marie ; c'est un autel de bois, recouvert d'un toit d'ardoise et de chaume, et qui est visité par tous les *Toyes* et *Toyas* du pays, c'est le nom patois des habitants des Pyrénées.

3. *A Gripp*.

On arrive jusqu'à Gripp, en voiture, en parcourant l'espace

de 16 kil. C'est à Sainte-Marie[1] que se fait l'embranchement de la vallée qui descend du mont Tourmalet. C'est surtout en parcourant l'espace de deux lieues, compris entre Campan et Gripp, que l'on voit se réaliser, avec les contrastes les plus frappants, les merveilles de la belle nature si bien décrites par M. Ramond. Gripp, situé dans un bassin, est le dernier hameau que l'on remarque sur la route de Baréges par le Tourmalet.

On va rarement à Gripp sans visiter les cascades formées par les eaux de l'Adour. La première est à demi-heure de distance. On l'aperçoit à partir de ce point; elle est formée par une chute d'eau de l'Adour tout entier. On se rend ensuite aux cabanes de l'Artigue, où l'on met pied à terre pour visiter la cascade de Garet : pour la voir dans toute sa beauté, et contempler aisément le site pittoresque où elle se trouve, on doit y arriver en côtoyant la rive droite du torrent qui est formé par cette cascade, et non la rive gauche, comme on le fait ordinairement. Après cette petite course à pied, on revient prendre ses chevaux aux cabanes de l'Artigue, pour se rendre à la troisième cascade, en suivant le chemin de Tourmalet. Cette dernière est plus considérable que celle de Garet : la chute d'eau se répète trois ou quatre fois, et produit le plus bel effet.

On voit à un quart d'heure de distance les cabanes de Tramesaigues, situées dans une sorte de petit bassin correspondant à une gorge du Pic-du-Midi. Ce pic présente majestueusement son flanc oriental aux regards de l'observateur étonné. On peut le gravir par la gorge dont il s'agit mais avec moins de facilité que du côté de Baréges.

Il faut 3 heures pour parcourir tous ces lieux. Il se présente toujours quelque guide à l'auberge de Gripp, où l'on revient pour se restaurer. On trouve dans cette auberge des œufs, du beurre frais et des truites que l'on voit prendre dans un bassin. Les voyageurs de bon appétit ont soin de se

[1] On peut, de Sainte-Marie, aller visiter encore la vallée de la *Séoube*, presque aussi belle que celle de Gripp. On s'arrête à la ferme de la Paillole pour se rafraîchir. La Paillole est à la base du Tourmalet : près de là sont les carrières de marbre de Campan.

Autre excursion. Le Sarrat de Mortis, hauteur qui domine la vallée de la Séoube.

munir de bon vin et de quelques pièces de résistance.—Il y a à Gripp une autre auberge qui a pour enseigne : *A la Truite fraiche*; on y est fort bien.

4. *A la penne de Lhyéris.*

On y aboutit par deux chemins différents [1]. L'un, le plus court, par le village d'Asté; l'autre est celui des Palomières dont on longe une partie de la crête en passant par le village de Gerde. On gagne de là le bois de *Humas*, après avoir admiré les belles touffes de digitale pourprée que l'on trouve abondamment sur un petit plateau. Il n'est guère possible, pour peu qu'on ait l'habitude des montagnes, de s'égarer au milieu des nombreux sentiers qui coupent le bois dans tous les sens. Les clairières, qui sont à des distances fort rapprochées, servent pour ainsi dire de boussole, et, laissant entrevoir le sommet de Lhyéris, remettent toujours le voyageur dans la direction qui doit l'y mener.

On prend le second chemin au village d'Asté dans une gorge qui s'enfonce au sud-est. Elle est longue, rapide, même presque escarpée dans certains endroits : mais les chevaux du pays, que leur pied ferme et sûr met à l'abri de tout accident, la gravissent facilement sans danger pour les voyageurs. On s'élève ainsi, pendant l'espace de trois quarts d'heure, jusqu'à la forêt du *Haboura*, dont la mousse chevelue, qui pend en longs flocons aux rameaux de ses arbres, atteste la vénérable antiquité. C'est sur ce chemin, à cent cinquante ou deux cents pas environ vers la droite, que se trouve le gouffre effrayant connu sous le nom de *Puits de Haboura* [2], et dont toutes les descriptions que les poëtes ont faites des affreuses cavernes du Ténare ne pourraient donner qu'une imparfaite idée. Dans l'impatience où l'on est d'arriver au terme de sa course, on néglige le plus souvent d'aller le visiter. Il est vrai qu'on en ignore en général l'existence, ou qu'il est confondu avec une autre excavation nom-

[1] M. Pembrun. *Bagnères-de-Bigorre et ses environs.*

[2] M. Geruzet, lors de sa descente dans ce puits, y trouva une grande quantité de neige sur une couche de glace. Ce puits, dont la profondeur est de près de 300 mèt., est rempli de bois et d'ossements provenant d'animaux qui y seront sans doute tombés.

mée le *Puits d'Arris*, qu'on trouve au sommet de la montagne à quelques pas vers la nord.

Ce puits, objet si digne de curiosité, est situé à un quart d'heure de distance du bassin de Lhyéris, dans l'intérieur du bois sur la droite, à côté d'une grande clairière couverte de pelouses; mais que le voyageur qui cherchera à le découvrir sans guide ne le fasse qu'avec réserve, car on se trouve placé sur ses bords au moment où l'on croit encore le chercher : qu'on se garde surtout d'en approcher de trop près; il y aurait du danger pour une tête qui se trouble à la vue des profondeurs, tant son aspect a quelque chose de repoussant et d'horrible; et cependant ses bords sont semés de fleurs!.... Image frappante de la plus belle existence de l'homme, dont la vie s'écoule ainsi sur le penchant de l'abîme sans cesse ouvert sous ses pas..

Au sortir de la forêt, se présentent tout à coup les pâturages fertiles de la montagne de Lhyéris, formant comme un immense bassin qu'animent de nombreux troupeaux. Au milieu coule une source d'une eau limpide et pure dont la fraîcheur n'est altérée jamais par les feux du soleil. C'est là qu'avant de faire l'ascension de la *penne* [1], dont l'œil a déjà mesuré la hauteur, on se livre à un repas champêtre composé de provisions dont on a eu soin de se munir.

Rien de plus vigoureux que la végétation de cette montagne.

Bientôt on gravit la penne de Lhyéris : or, voici ce que c'est que cette penne au sommet. Figurez-vous une masse énorme de marbre couronnant la montagne, et dans laquelle on voit une excavation latérale assez considérable du côté du midi pour contenir plus de deux cents hommes de front, sur deux, trois et quelquefois davantage de hauteur. Je donne à cette masse 27 ou 33 mètres d'épaisseur, et j'estime qu'elle peut avoir 600 mètres d'étendue de l'est à l'ouest. Ce bloc sans pareil domine tout ce qui l'environne.

Parvenu à l'excavation, on marche à l'ombre des rochers qui forment au-dessus une demi-voûte saillante de plus de 200 mèt. On cherche un passage pour arriver au sommet. — Voyez-vous cette crevasse perpendiculaire, pleine par inter-

[1] *Penne*, en langue celtique, signifie le sommet d'un lieu élevé. Celle de Lhyéris a, selon M. Ramond, 1,600 mèt. d'élévation.

valles de terre éboulée? C'est par là qu'il faut monter. On s'élance. Rien n'y dirige, n'y soutient l'escarpeur : on s'accroche au hasard des pieds, des mains, aux rochers, à de faibles arbrisseaux, au gazon même qu'on rencontre de temps en temps. Sorti de cette entaille, on est tout à coup au milieu des plantes que je cherchais. L'aconit lycotome, une foule de belles liliacées et tant d'autres, ravissent au point qu'on ne sait à laquelle donner la préférence.

Quelques pas de plus, on atteint le sommet. Dès lors on oublie la fatigue, les dangers et jusqu'aux plantes chéries. On oublie tout pour regarder autour de soi, pour contempler et admirer. Quel spectacle! le pic du Midi en fait le plus bel ornement.

On achève de traverser les bois de la montagne d'Arris, situés au bas d'une courte descente, et on arrive au puits d'*Arris*. La descente s'opere facilement au moyen d'une corde. On arrive à une pente rapide qui cesse tout à coup pour présenter un puits très-profond. Il est dangereux de descendre par cette pente à cause des pierres que l'on risque de recevoir sur la tête; il vaut mieux prendre par le côté gauche. Les corbeaux qui vont y coucher donnent un concert tel qu'on n'en a jamais entendu de semblable. Leurs croassements forment une espèce de chant baroque, que les échos souterrains répetent confusément, et dont il résulte des dissonnances que Rameau n'aurait peut-être pas dédaignées, lui qui etudiait jusqu'à l'aboiement des chiens, dont il remarquait le ton faux.

Des pierres jetées dans cet abîme pour en sonder la profondeur, tombant de roche en roche, font juger, par le temps et la diminution du bruit, qu'elles ont parcouru de longs espaces; mais on ne peut rien conjecturer sur la dimension perpendiculaire de ce gouffre, d'autant plus surprenant qu'il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu de volcan dans les Pyrénées. On ne conçoit pas non plus que ce puisse être l'ouvrage des eaux, à moins de remonter à un ordre de choses qui n'existe plus aujourd'hui. Il est possible, et même vraisemblable, que cette montagne ait été dominée par des hauteurs d'où quelque torrent considérable aboutissait dans le puits d'Arris, comme on le voit au lac d'Escoubous, à celui de Honchet, et partout où les eaux se creusent des conduits souterrains.

5. *A l'Elysée Cottin.*

On passe devant les anciens bains de la Reine, puis on prend un petit sentier; on entre dans un petit vallon embelli par une jolie fontaine; on continue de marcher, et on arrive à la montagne de *Bedat*. La cabane où allait reposer l'auteur de *Mathilde* n'existe plus; le hêtre, à l'ombre duquel elle aimait à se reposer, est tombé sous la hache du propriétaire, qui a transformé la cabane en bergerie. Là, loin du bruit, du tumulte, dans un silence absolu, l'âme aime à se livrer à de mélancoliques réflexions.

Il y a trois grottes dans la montagne de Bédat, mais peu curieuses à visiter.

6. *Vallée de Trébons.*

On prend le chemin de Tarbes; dans cette excursion on peut aller visiter le camp dit *de César*, qui s'élève en face du village de Pouzac, à 1/2 heure de chemin de Bagnères. Rien de moins certain que l'authenticité de ce camp de César.

On emploie ordinairement une journée à visiter la vallée: elle a 8 kil. d'étendue, et est décorée avec beaucoup de splendeur : un cirque, une gorge profonde; un plateau, d'où l'on jouit d'une vue étendue; une charmante cascade; un village, celui de *Germs*, encadré pittoresquement; voilà les premiers tableaux qu'on doit admirer.

On fait halte ensuite à *Soulagnets*, village non moins agréable. Là, on trouve au besoin de quoi manger. On descend à *la Bassère,* on retourne à Trébons, et on revient de bonne heure à Bagnères.

On peut faire cette promenade à cheval.

A Trébons débouche la vallée de l'Oussouet, ainsi appelée du torrent qui la parcourt. Elle a plus de 8 kil. d'étendue. Ici, comme dans toutes nos vallées, la grâce et la fraîcheur de la végétation s'unissent à la hardiesse et à la majesté des formes. On y trouve de précieuses carrières d'ardoises et la source sulfureuse de la Bassère. Les amateurs de la belle nature admirent le fond magique de cette vallée, que terminent sept montagnes pyramidales symétriquement rangées en demi-cercle.

7. Aux cabanes d'Ordinsède.

Les cabanes ont été si souvent dessinées, peintes, lithographiées, que rarement on manque d'aller les visiter.

On suit le chemin qu'on a suivi pour aller au puits d'Arris.

Là se présentent de vastes forêts dont il serait difficile de se tirer sans guide. Après une heure et demie de marche, on atteint un plateau, on est aux cabanes d'Ordinsède.

Là, l'œil jouit de l'un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de contempler. Les plans sont distribués avec une harmonie parfaite, les contrastes accusés fortement, les groupes bien distribués. On ne sait à quoi s'arrêter; on est ravi, muet d'étonnement et d'admiration.

Peintres, poëtes, artistes, allez en pèlerinage aux cabanes d'Ordinsède.

De ces cabanes, on peut aller visiter la vallée de Campan : une heure environ de chemin par une corniche dans le roc.

Une demi-journée suffit pour cette excursion. Si l'on veut herboriser sur la penne de Lhyéris, il faut une journée entière.

La course à la penne de Lhyéris et aux cabanes est la plus belle qu'on puisse faire dans les montagnes.

8. A la serre de Pouzac et à celle d'Ordizan.

Trois chemins y conduisent. Le premier est la grande route de Tarbes, que l'on quitte au milieu du village de Pouzac pour prendre à droite un chemin qui s'élève sur la colline.

Le deuxième est la grande route de Saint-Gaudens, qu'on laisse aux dernières maisons de la ville après avoir passé sur le second pont, nommé *Pont-de-Pierre*. On suit alors à gauche un chemin qui traverse les champs de Monlo. Il s'élève au-dessus de trois jolies maisons de campagne qu'unit une longue allée de peupliers, et conduit, après une très-courte ascension, à l'habitation de M. de Cassan. Mais toute belle qu'elle est, ce n'est pas elle qui fixe les premiers regards; c'est ce bassin que l'on voit à ses pieds, ce sont ces molles inflexions de l'Adour qui baigne ses champs et ses prairies; c'est Bagnères, dont l'aspect riant présente bien

l'image des plaisirs qu'on y goûte; ce sont ses promenades qui serpentent par des contours gracieux sur le monticule au pied duquel elle est adossée; c'est l'heureuse vallée de Campan et les montagnes qui la couronnent; c'est cette borne qui s'enfonce au couchant; ce sont, en un mot, ces beaux paysages partout semés dans ces lieux.

Rien n'est comparable au panorama qui vous attend à la *Serre de Pouzac*. Ne comptez pas, du reste, sur de grands effets, sur de vastes plaines, sur du grandiose; mais si vous aimez de beaux tapis de verdure, des prés émaillés de fleurs, des eaux coulant paisiblement, de doux murmures, de riches coteaux, un tableau hollandais enfin, venez vous reposer sur la Serre de Pouzac.

Levez-vous, retournez sur vos pas à l'extrémité méridionale du plateau, prenez à droite; suivez un petit chemin tout tracé qui vous conduira sans fatigue sur un monticule un peu plus élevé que le belvédère où vous êtes d'abord assis : c'est la *Serre d'Ordizan*. Là, le spectacle grandit d'étendue, les plaines sont plus profondes, et l'œil est beaucoup plus occupé. Si l'atmosphère est pure, des centaines de villages vont vous apparaître : le premier pâtre vous les nommera l'un après l'autre. Vous avez de quoi admirer pendant plusieurs heures.

9. *À Médous.*

Nous avons donné l'itinéraire de l'ancien couvent de Médous dans la première promenade. Ce couvent n'existe plus; mais on y va encore admirer la merveille que les bons pères montraient aux voyageurs : la *grotte* est située dans le jardin, au pied d'une forte montagne. Rien de charmant comme le joli ruisseau que cette grotte épanche avec tant d'abondance, que, dès son origine, il promet une rivière. On le suit à la piste hors du couvent d'où il s'échappe, on le cotoie sur le penchant de la montagne. Il roule hardiment ses petits flots limpides, fier de couler parallèlement à l'Adour.

Au-dessus de Médous, dit-on, l'Adour disparut il y a un demi-siècle, et ne reprit son cours qu'au bout de vingt-quatre heures. On crut que, par un défoncement soudain, comme il arrive quelquefois dans ces montagnes, il s'était

engouffré d'abîmes en abîmes, et n'avait repris son cours que lorsque les cavités furent remplies par les eaux du torrent. Ce n'était qu'une simple conjecture, mais assez vraisemblable. M. l'abbé de Torné raconte que l'Adour disparut en effet, mais il ne s'engouffra point ; au contraire, ayant rencontré quelque obstacle, il remonta par des conduits secrets jusqu'à la source de la grotte de Médous, laquelle, au lieu d'épancher un ruisseau, vomit un fleuve. Il pourrait bien se faire que cette source ne fût que l'une des branches de l'Adour.

On sort de la grotte; à mesure qu'on avance vers la plaine[1], les monts s'abaissent, s'effacent insensiblement. Quelques-uns résistent encore à la main du temps, mais ils n'offrent plus que l'aspect de forteresses démantelées. Une route nouvelle pour aller à Médous a été pratiquée à gauche de Salut, sur le pied du mont d'Eu ; elle est beaucoup plus facile, et offre également d'admirables points de vue.

VALLON DE SALUT.—« Le petit vallon de *Salut*, le plus joli peut-être et le mieux disposé pour la promenade de tous ceux des Pyrénées (dit M. Lemonnier), est ouvert au sud de la ville de Bagnères ; à l'ouest il est dominé par une série de petits pics, dont les crêtes dénudées forment une sorte de feston au-dessus des riches cultures, des bouquets de bois, des prairies, des métairies qui en occupent les flancs et la base : le versant oriental est peu élevé et appartient aux collines ; on dirait presque des tertres qui sont occupés par les *Allées de Maintenon* et les beaux ombrages du plateau du *Pouey*, voisin du *Médous*.

« Le vallon, précédé par une des plus jolies allées où sont espacées, à partir de l'hôpital, quelques jolies habitations, ne commence, à vrai dire, qu'au pont de la *Moulette* (en patois : Moulin) jeté sur le ruisseau qui fertilise, après l'avoir creusé, le val délicieux dont nous essayons une courte description.

« Deux chemins conduisent à l'établissement thermal de

[1] Si vous voulez parcourir le midi de la plaine de Bigorre, vous y trouverez quantité de plantes cosmopolites, dont les vents transportent les germes, comme ceux de plusieurs maladies : les aristoloches, les orchis, des prairies entières couvertes de soucis, de renoncules, de matricaires, d'armoises. Au sein de cette profusion de la nature, *le paysage rit de fraîcheur, de verdure et de joie.*

Salut, situé tout au fond du vallon; l'un, le plus suivi, le plus large et le plus favorable à la vue, traverse le pont de la Moulette et suit à mi-côte le versant du coteau oriental; l'autre ouvert, en avant et à droite du pont, suit les bords du ruisseau et parcourt le fond du vallon.

« En suivant la première direction, on jouit d'un magnifique coup d'œil sur les prairies qui bordent le cours d'eau, ainsi que sur la pyramide obtuse du *Bédat* (mont presque partout dénudé ou couvert d'un maigre gazon) et toutes les hauteurs qui relient ce pic à celui du *Mont-Wé*, qui domine *Salut*. La route, plantée de sycomores et de peupliers, passe au pied d'une métairie entourée de cultures soignées appartenant au général d'Uzer.

« Le chemin qui suit le ruisseau longe d'abord le pied du Bédat et conduit bientôt à la *Fontaine de Rieunel*, dominée à droite par une métairie placée dans une situation des plus heureuses.—Plus loin s'ouvrent les sentiers qui parcourent le petit vallon de *Constance* et mènent à l'*Elysée Cottin*; après quoi le chemin s'élevant toujours, traverse un bosquet de hêtres et descend à l'établissement de *Salut*.

« Le ruisseau de Salut est alimenté par de l'eau thermale, provenant soit du trop-plein des bains, soit d'une source beaucoup moins chaude, ayant son point d'émergence au pied même de la montagne.

« Un chemin ouvert à la gauche du réservoir qui reçoit les eaux pluviales et l'eau de la source précédente, conduit à des carrières de marbre gris, où l'on rencontre assez abondamment des pyrites martiales. On peut, en continuant à suivre cette route, rejoindre les extrémités de l'allée de Maintenon et revenir par elles à Bagnères, ou bien poursuivre toujours au sud et rejoindre la route de Campan, en passant au-dessous et derrière Médous.

Vallon de la Gailleste.—« Le petit vallon de la *Gailleste*, creusé entre le *Mont-Olivet* au sud, et les coteaux qui terminent, sur *Pouzac*, le *Camp de César*, est la voie ordinaire qu'on suit pour aller visiter la *fontaine sulfureuse de la Bassère*. La route qui y conduit est la même que celle de la *fontaine ferrugineuse*; seulement, au lieu de gravir, après avoir traversé le pont de la marbrerie Graciette, les premières rampes tracées sur le *Mont-Olivet*, on suit à droite le chemin qui contourne exactement la base de cette montagne.

« Bientôt la route domine le petit ruisseau de la *Gailleste*, dont on remonte la rive droite sur une longueur d'environ 1 kil. Ici se présentent, à gauche, un moulin et un chemin qui conduit au petit vallon de *Sarraméa ;* à droite, un sentier assez large, tandis que la grande route, que l'on a jusque-là suivie, traverse le ruisseau et gravit bientôt les degrés les plus inférieurs de l'espèce de plateau sur lequel est situé le village de *la Bassère*, que l'on atteint sans aucune chance de s'égarer, après une heure et demie de marche, à compter depuis Bagnères.

« Une fois les premières maisons dépassées, on rencontre deux chemins, l'un conduisant à droite, dans le village; l'autre, bordé d'une magnifique haie de buis, et un peu moins large, ouvert à gauche : c'est ce dernier qu'il faut prendre. Il mène au pied d'une montagne située au sud, et dont on n'a qu'à suivre le contour pendant plus d'une demi-heure. A droite on aperçoit, derrière le village de la Bassère, une colline calcaire surmontée d'un pan de maçonnerie et de deux arbres; et puis des bas-fonds occupés par des prairies; enfin, une maison isolée et un large chemin descendant à la riche mine d'ardoises que recèlent ces lieux.

« Suivant toujours la base de la montagne de gauche, on arrive sous les ombrages du hameau de *Soulagnets*, situé sur le versant occidental de la vallée de l'*Oussouet*, dont on aperçoit le fond couvert de prairies. Vers les dernières maisons, un poteau portant un écriteau avertit le voyageur de prendre sur la droite (car si l'on continuait, on arriverait au pied du plateau d'*Esquiou*), qui est la route de la fontaine de la Bassère.

« Après quelques détours, occasionnés par la naissance de quelques gorges qui versent dans la vallée de l'Oussouet, on arrive à la fontaine thermale, située tout au fond de cette vallée et dans un site des plus sauvages.

« C'est un charmant spectacle de passer de la fraîcheur sans égale des fonds de Soulagnets à cette nature sévère et triste.

« Le retour à Bagnères s'effectue soit par la vallée de *Trébons*, en suivant le cours de l'Oussouet, soit par les plaines d'*Esquiou*[1]. »

[1] LEMONNIER, *Bagnères-de-Bigorre et ses environs*, 1 vol. in-18, à Bagnères, chez Dossun, imprimeur-libraire.—Pour avoir une

10. Chasse aux palombes.

Cette chasse, qui commence en septembre, dans presque tous les vallons des Hautes et Basses-Pyrénées, dure jusqu'à la fin de novembre ; elle s'exécute principalement avec des filets. Les chasseurs, cachés, lancent des raquettes, poussent des cris, rabattent cette sorte de gibier dans les filets qu'ils ont tendus. Les montagnards, dit-on, tirent un bon parti de cette chasse, la plus facile de toutes [1].

Les palomières sont à peine à une demi-heure de chemin de Bagnères. Rien de plus agréable à voir que la chasse qu'on fait aux colombes : c'est un plaisir qu'on se refuse rarement. Un air vif et pur, de jolis sites, une marche qui ouvre l'appétit, et pour le satisfaire, de beaux pigeons que l'on achète tout préparés, presque pour rien.

11. La vallée de l'Esponne.

Elle commence entre Saint-Paul et le village de Baudéan. On suit les bords de l'Adour, torrent qui n'a rien d'impétueux : bords animés, semés d'usines, d'habitations. Au village de l'Esponne, la nature change de caractère ; et aux formes douces qu'elle a revêtues jusque-là succèdent les formes âpres et sauvages : la végétation perd son beau vert, le sapin au feuillage noirâtre attriste le regard ; on est dans la région du silence, à peine si le bruit du torrent arrive à à l'oreille.

Nous voudrions pouvoir étendre cette description si incomplète des promenades que Bagnères offre à l'étranger. Nulle part, dans un semblable espace, la nature ne présente

idée complète de Bagnères et de ses environs, il est indispensable de se procurer le savant ouvrage de M. Lemonnier, auquel nous avons emprunté plusieurs passages remarquables, et qui se trouve à l'adresse indiquée ci-dessus.

[1] « On presage dans toute la chaîne des Pyrénées, à des époques certaines, les nombreux passages de cailles, de grues, d'oies sauvages, de choucas, de bisets et de pigeons ramiers. La chasse de ces derniers est fameuse le long des montagnes. » (*Pyrénées françaises*, page 143.)

de spectacle plus varié, de plus douces harmonies, un soleil plus beau, une atmosphère plus embaumée. Il est impossible de ne pas aimer de semblables lieux. Allez à Bagnères, et vous verrez si l'art du peintre, du poëte, n'est pas impuissant à décrire toutes les beautés de ces paysages.

12. A l'Abbaye de l'Escaladieu, à Capvern, en voiture ou à cheval.

Il y a 8 à 10 kil. de Bagnères à l'abbaye ; on prend la route de Toulouse, on passe le pont de l'Adour.

Le vallon où était cet asile de la piété est charmant; les bords de l'Adour sont coupés heureusement et pleins de fraîcheur. L'abbaye est aujourd'hui convertie en ateliers bruyants. Il y a dans les restes du cloître quelques études d'art à recueillir.

Les ruines du vieux manoir de Mauvezin font un bel effet. On dirait de loin l'un de ces vieux châteaux d'Ecosse si poétiquement décrits par Walter Scott.

CAPVERN.

Hôtels : de France ; — de la Paix ; — des Pyrénées.

Capvern (Tête-Verte, à cause de sa position et de la fertilité de son territoire) est situé à 23 kil. de Bagnères et à 28 de Tarbes.

Les diligences de Bagnères à Luchon traversent la commune de Capvern, qui n'est éloignée que de 1 kilomètre de l'établissement des bains. — Des voitures particulières font ce service à raison de 2 fr. par place. — La route de Tarbes à *Capvern* par Piétat, Angos, Mascaras, Lhez, Bordes, Tournay, Ozon, Lanespède, Péré, est desservie par un service régulier de diligences. Prix des places : 3 fr. — Le courrier de *Tarbes* à *Arrau* passe tous les soirs à Capvern.

Capvern, petit village de 600 *hab.*, est situé sur une riante colline d'où la vue est fort étendue.

A 2 kil. du village, au fond d'un ravin, coulent les sources qui attirent chaque année un grand nombre d'étrangers. Les Romains connaissaient la vertu de ces thermes, et en fréquentaient les eaux sous le nom de *Aquæ Convenarum.*

L'édifice est simple et beau, bien distribué ; il renferme quatorze cabinets de bains propres et commodes, une douche et deux buvettes. L'édifice date de 1817.

« Ces eaux sont fondantes, apéritives, diurétiques. On « y traite avec succès les affections graveleuses, les aberra- « tions du sang hémorrhoïdal chez les hommes, la suppres- « sion des menstrues des femmes, les affections hystériques « qui en proviennent, ou d'un état de faiblesse ; les maladies « lymphatiques de diverses espèces, les asthmes humides, « les pâles couleurs, les pertes blanches, les engorgements « des viscères du bas-ventre ; enfin, dit-on, elles font cesser « chez les femmes l'état de stérilité. »

Ces eaux ne sont en réputation que depuis quelques années. Elles contiennent : gaz acide carbonique, sulfate de chaux, sulfate de magnésie, chlorure de magnésium, carbonate de chaux, carbonate de magnésie.

Logement, nourriture. — En outre des trois hôtels que nous avons cités, et dans lesquels la chambre coûte de 1 fr. (un lit) à 3 fr. (deux lits et cabinet), plusieurs maisons particulières situées à proximité de l'établissement sont à la disposition des étrangers. — Les personnes qui ne craignent pas un peu de fatigue peuvent se loger au village.

La table d'hôte, dans les hôtels, est de 5 fr. par jour. Dans les pensions, elle ne coûte que 3 fr. 50 à 4 fr. par jour.

Les environs immédiats de Capvern sont très-pittoresques. On jouit d'une vue superbe du haut de la colline qui domine le ravin. — On va voir le *château de Mauvezin*, à 3 kilomètres environ : ruines magnifiques.

Trie, à 20 kil. sud, où sont les ruines d'un couvent des carmélites et d'anciennes fortifications, etc., etc.

La *chasse* et la *pêche* procureront ici de grandes et faciles jouissances aux amateurs.

Un médecin-inspecteur.

Un médecin-sous-inspecteur.

Deux ou trois autres médecins pendant toute la durée de la saison. — Deux pharmaciens.

13. *A Baréges par la montagne.*

Il faut se munir d'un guide. — On traverse le Tourmalet, on visite le pic du Midi, accessible à cheval jusqu'au sommet ;

puis on suit le talus rapide qui domine ce lac, et on arrive enfin à Barèges.

Cette ascension ne présente que des difficultés, mais aucun danger réel. Les dames elles-mêmes peuvent l'entreprendre, en suivant docilement l'avis de celui qui les conduit. Nous ne parlerons pas ici des beautés qu'offrent le Tourmalet, le pic du Midi. Nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit pages 309 et suiv.

Mais, comme parmi nos nombreux voyageurs il peut s'en trouver qui n'aient ni le temps ni la volonté de parcourir cette série de pittoresques vallées que nous venons de décrire, nous allons mettre sous leurs yeux un petit panorama des sites, des vallées, des promenades et des lieux les plus intéressants que présentent les alentours de Bagnères dans un court rayon, afin qu'ils puissent, tout de suite et sans peine, choisir le lieu où ils désirent aller. Cette rapide et brillante description est empruntée à l'ouvrage de M. Lemonnier.

« Je vais donner ici la nomenclature et l'indication des principales promenades que présentent les alentours de Bagnères. Ce sont d'abord, dans le voisinage immédiat de la ville : les *Allées de la Fontaine ferrugineuse,* dessinées sur le penchant boisé du Mont-Olivet, qui domine Bagnères, à l'ouest ;—l'ascension du *Bédat,* qui fait suite au midi au Mont-Olivet, l'*avenue de Salut ;*—le chemin de la fontaine de *Rieumel,* qui conduit au Salut en longeant le pied des montagnes, et dans le petit vallon de *Constance* en tournant à droite ;—les *allées Maintenon,* dessinées au sud de la ville entre l'avenue de Salut et la route de Campau.— Un peu plus loin se trouvent l'*Elysée-Cottin,* par delà le Bédat ; — l'ancienne *capucinière de Médous,* remarquable par la limpidité et l'abondance de sa jolie source, à une petite distance sur la route de Campan ; — les *Palomières,* sur le sommet des coteaux qui dominent Bagnères à l'est ; — le petit *château de Cassan,* sur le prolongement du coteau précédent, en face du village de Pouzac ; — enfin le *camp de César,* qui, sur un mamelon élevé, voit à ses pieds ce petit village.

« Dans un cercle plus étendu sont les promenades à *Gripp,* au pied du Tourmalet et du pic du Midi ; — de la *vallée de la Séoube,* pour voir la célèbre *marbrière de Campan,* située au pied du col d'Aspin, d'où la vue plane sur la vallée d'Aure et sur le pic d'Arbizon ; — aux *cabanes d'Ordinsède,*

assises comme des nids d'aigle sur le sommet des affreuses montagnes qui dominent à l'est sur le village de Sainte-Marie, et d'où l'on découvre à la fois trois vallées et les pics du Midi et d'Arbizon ; — l'*Hyéris,* dont la *penne* (sommet), en forme de casque, domine les immenses forêts qui, au-dessus du village d'Asté, lui forment une sombre ceinture ; — l'*abbaye de l'Escaladieu,* assise au centre d'une forêt, à 12 kil. sur la route de Toulouse ; — la *fontaine de Labassère,* située au fond de la fraîche vallée de Trébons, au pied du Mont-Aigu ; — le *Mont-Aigu* lui-même, et la *vallée de l'Esponne,* qui débouche entre Baudéan et Campan, et remonte dans l'enfoncement laissé au couchant entre le pic du Midi et le Mont-Aigu ; enfin le *lac Bleu,* placé au fond de la vallée de l'Esponne, sur le revers septentrional des montagnes de Baréges, et le *pic du Midi,* aisément accessible par Grip et le vallon d'Arise.

« La plupart de ces promenades seront, au reste, décrites lorsque je traiterai de la vallée de Campan et de ses dépendances. Quant à indiquer minutieusement les sentiers qui conduisent par mille détours dans chacune de ces localités, bien que je les aie tous parcourus plus d'une fois, je sens l'impossibilité d'en donner une description tant soit peu claire pour ceux qui n'y auraient jamais été. Je les engage tout simplement à s'adresser à des guides ; je recommande surtout, comme étant instruits et sûrs, les frères Jean-Marie, Pierre et Joseph Idrac, ainsi que Charlet, employé à l'hôtel de France. Si l'on veut se risquer sans guide, il faut absolument une *carte,* de la *patience* et du *temps ;* avec cela, on vient à bout de tout, quand on ne pénètre pas dans les hautes régions. »

14. Ascension de Néouvieille.

De Baréges, il faut prendre pour point de départ la *vallée de Bastan ;* ensuite on traverse le *vallon de Lientz,* triste et désolé ; à droite vous' apercevez le *pic de Miaritz,* où les pâtres racontent que de grandes auges de pierre, qu'on peut vous montrer, étaient jadis pleines d'or et d'argent que les Anglais y avaient cachés.

A votre gauche, le schiste d'*Aysé* s'unit au granit de Néouvieille.

Vous êtes alors dans la région du granit et de la neige; les lacs y abondent : vous trouvez les *lacs de la Glaire,* de *Combe-Longue,* de *Combe-Seure,* du *Mail,* de *Mourelle* et de *Stellat.*

Le granit, du côté de Néouvieille, repose sur de larges bancs inclinés. Le grand pic est inaccessible ; il faut compter deux heures environs pour gravir le col. C'est un des points les plus importants de la belle chaîne des Pyrénées.

Néouvieille appartient au terrain granitique; l'élévation du pic est, selon Reboul et Vidal, de 3,232 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'ascension de Néouvieille ne doit être exécutée qu'avec un guide excellent. L'amour seul de la science peut porter le voyageur à tenter cette entreprise, car autrement il ne trouve pas dans cette course difficile des dédommagements suffisants à ses fatigues et à ses périls.

M. Arbanères, un moment s'égara sur ces hauteurs. Voici comment il raconte le danger qu'il courut :

« . . . . . . Antoine s'abandonne à un doux sommeil; mais j'observe et j'écris. Voilà l'homme simple qui se livre à tous ses premiers instincts, et celui à qui l'éducation a donné une vie nouvelle qui le rend dédaigneux de ces plaisirs faciles du corps, lui fait préférer les jouissances de l'imagination, et sacrifier ainsi sans cesse les biens présents pour des biens à venir. Heureusement pour tous les deux, je veillais. Les brouillards qui couvraient le fond des vallées s'élevèrent vers trois heures, et ceignirent bientôt, comme un vaste turban, le front chauve de Néouvieille. Ces vapeurs légères, qui semblent d'abord n'avoir aucune intention malfaisante, peuvent, dans ces lieux terribles, amener les périls les plus imminents, en dérobant la route à vingt pas, et en privant de tous les points de reconnaissance. Ma crainte se réalisa. Nous nous égarâmes aux environs du lac du Mail, dans le dédale de monticules qui le bordent.

« Déjà le soleil atteignait l'horizon. Nous précipitons notre marche sur divers points, et un maléfice insurmontable nous ramène toujours sur des rives où les rochers, plongeant perpendiculairement dans le lac, n'offraient aucun passage. De fortes traces, que nous avions vues sur la neige, nous avaient annoncé qu'un grand ours rôdait dans ces parages. Ce voisinage augmentait notre dégoût de passer la nuit sous une roche, sans armes, sans vivres, sans manteau,

pénétrés du froid de cette haute région, et trempés dans cette brume perfide. Mon vieux guide, bourrelé de honte et de crainte, perdait en imprécations le reste de ses forces et du jour. Cependant il conserva une prudence qui me fut bien utile.

« Je voulus une fois traverser une partie du lac dont le fond paraissait rocheux et de deux ou trois pieds de profondeur. Ce trajet nous amenait sur une pelouse, et de là peut-être à une issue. Tel était le raisonnement que me suggérait l'impatience; mais, sans tenir compte du manque possible du fond, un danger plus réel était la froideur glaciale de l'eau. La nuit qui venait eût empêché le violent exercice nécessaire pour dissiper l'engourdissement. Le brave homme s'opposa d'instinct à ce projet, et je vis après quelles tristes conséquences auraient pu suivre sa tentative ou même son accomplissement. Je suivis le conseil de mon vieux compagnon, et prenant de nouvelles forces de la nécessité pressante, nous nous enfonçâmes pour la quatrième fois, des rives du lac, dans ce labyrinthe inextricable de rochers. Les dernières lueurs du jour allaient se perdre dans les voiles ternes du brouillard. J'allais à l'aventure, non pour trouver une route que je n'espérais plus, mais pour rencontrer quelque pasteur. Nos cris retentissaient en vain depuis longtemps.

« Enfin, au haut d'une monticule paraît un homme qui se détachait sur le ciel, encore un peu clair, comme une ombre secourable. Il descend à nos vives instances. Nous lui exposons notre perplexité. Les soins de son troupeau le retiennent; un écu lui donne du zèle. Antoine, comme à regret, se laisse guider avec l'air récalcitrant d'un maître qui reçoit une leçon. Nous marchons à pas précipités, impatients de fuir ces lieux perfides. La pensée des inquiétudes qu'auraient éprouvées mes amis à Baréges eût ajouté pour moi une impatience poignante à tous les autres maux. Enfin nous atteignons le gave, après sa sortie du lac de la Glaire; et le reste de la marche, jusqu'à Baréges, n'offrit plus que les difficultés d'une route dans des blocs de rochers pendant la nuit. »

15. Vallée de Lesponne.—Lac Bleu.

Cette vallée, ouverte au sud-ouest entre les villages de

Baudéan et de Campan, remonte dans l'épaisseur du chaînon que dominent au sud le pic du Midi, au nord-ouest le pic du Mont-Aigu; elle est parcourue par un ruisseau assez considérable, l'Adoûr de Baudéan, formé à son origine de deux torrents distincts descendus, l'un, le méridional, du *lac Bleu* ou *Lhéou*, l'autre, l'occidental, d'un lac plus petit, nommé par les visiteurs *lac Vert*.

L'entrée de la vallée de *Lesponne* est facile à découvrir, à cause de sa largeur et à cause aussi de la route assez spacieuse qui y conduit, et débouche sur celle de Campan, à environ un kilomètre au-dessus de Baudéau. L'œil est doucement impressionné, d'abord par un spectacle tout pastoral : on ne voit, pendant trois quarts d'heure de marche, que de belles prairies arrosées par les eaux bondissantes de l'Adour, qu'une foule de rustiques habitations et de granges entourées de jardins et de champs cultivés.

Le versant septentrional, constitué par une muraille de rocher, la *Coste d'Arrou*, qui sépare cette vallée du vallon de Serris, offre quelques bouquets de bois pittoresquement jetés sur cette aride séparation. Deux sentiers praticables aux chevaux permettent au voyageur qui veut gravir cette arête rocheuse de jouir, à la fois, de la vue des deux vallons.

Le versant méridional est occupé par les étages gazonnés et couverts de fougères des hauteurs d'*Artigue-Darré*, auxquelles succède la forêt de *Mourgueil;* puis s'ouvre la gorge creusée par le ruisseau de *Binaros*, remontant jusqu'au *Col d'Aouet*, qui sépare le val de *Binarôs* de celui d'*Arise*, d'où l'on n'est plus qu'à une petite distance du pic du Midi.

Un peu avant d'arriver à Lesponne, on voit tourner à droite la Coste d'Arrou, et l'on découvre l'étroite entrée du petit et raide vallon de *Lardezen*, remontant jusqu'au plateau d'Esquion[1]. La vallée diminue considérablement de largeur au delà du hameau de Lesponne; la culture ne se présente plus que par lambeaux sur les bords de l'Adour, et les deux versants commencent à ne plus offrir, vers le

[1] Je n'indique pas ici les mille détours par lesquels on peut de la vallée de Lardezen arriver en une heure sur les hauteurs de Soulagnets, parce qu'il est impossible de faire ce trajet sans guide.

bas, que des talus parsemés d'ajoncs et de bruyères; vers le haut, que des forêts de sapins.

A la distance d'environ 3,000 mètres du hameau de Lesponne, s'ouvre une petite gorge qui donne accès aux regards sur tout le Mont-Aigu, vu de la base au sommet. Le ruisseau qui la creuse forme, à une petite distance de la route, une jolie cascade connue sous le nom de cascade d'*Aspi* ou de la *Truite;* un sentier à peu près praticable pour les chevaux, et qui remonte à la droite de la cascade, conduit au pied du pic.

On arrive, une demi-heure après, au fond de la vallée terminée par la masse si joliment découpée des montagnes de Bizourtère[1]. Sur la gauche, un peu avant le bois de hêtres couvrant le ressaut qui défend l'entrée du vallon où se cache le lac Bleu, s'ouvre la gorge d'*Ardalos*, laissant apercevoir à une distance que l'on jugerait peu considérable, la masse presque entière du pic du Midi, dont on n'atteint cependant la base qu'après trois heures de marche.

Ici s'ouvrent les deux vallons d'où découlent les eaux qui alimentent l'Adour de Bandéan. Celui de droite, véritable continuation de la vallée principale, s'enfonce entre les montagnes de Bizourtère et les hauteurs boisées[2] qui, de ce côté, servent d'appui et de degrés au Mont-Aigu; elle conduit aux cabanes du Pont-de-Fer et de Combielle, et dans des pâturages au fond desquels on aperçoit un col nommé *Hourguette de Baran*. On arrive, en traversant ce col sur l'extrémité sud du coteau de Davantaigne, d'où l'on descend à Villelongue et à Pierrefitte, dans la vallée de Lavedan. Cette traversée, que l'on peut effectuer avec des chevaux, demande environ trois heures de marche.

La vallée de gauche, beaucoup plus souvent fréquentée par les voyageurs, remonte au lac Bleu, et offrent une route un peu pénible, mais non dangereuse aux robustes piétons qui veulent atteindre Baréges par la voie la plus directe.

Pour suivre cette direction, on traverse l'Adour sur un pont, si l'on est à pied; à gué, si l'on désire conserver son cheval, ce qui est peu prudent, pour arriver à la cabane

[1] Les trois cabanes de Bizourtère ne sont occupées que par des pasteurs durant l'été.

[2] Forêt de Maouri.

qu'offrent les pâturages supérieurs. Dans tous les cas, on traverse, en longeant la rive droite du torrent, un délicieux bosquet. De tous côtés, l'eau y jaillit en cascades au milieu de prairies du plus beau vert, semées, comme à plaisir, de touffes de rhododendron, de masses de rochers, de bouquets et de massifs de hêtres, qui défient pour la grâce les parcs les mieux disposés. Deux cascades hautes d'environ 16 à 20 mèt., l'inférieure divisée en deux filets, la supérieure en trois, offrent un charmant aspect à l'œil qui les découvre au milieu des bois.

Cet endroit est une des plus fraîches et des plus jolies solitudes que l'on puisse rêver; elle seule récompenserait du peu de fatigues que l'on prend pour l'atteindre. C'est un charmant lieu de station pour les dames qui craignent, et avec quelque raison, les fatigues qu'exige l'ascension au lac Bleu. Ceux qui veulent atteindre ce beau réservoir continuent à remonter la rive du torrent. Une fois hors du bois et dans les pâturages, ils arrivent bientôt devant les cabanes d'*Aya*. On n'a plus alors qu'à suivre soit la rive droite, soit la rive gauche du cours d'eau. Si l'on veut apercevoir le lac dans toute son étendue, ou si du lac on veut pousser jusqu'à Baréges par la petite brèche que son enceinte offre vers l'est, c'est la rive droite qu'il faut choisir.

Une fois sur les bords du Lhéou, on peut revenir au fond de la vallée de Lesponne par le vallon qui continue cette vallée à droite; pour cela on traverse les montagnes de Bizourtère, et on rencontre dans ce trajet le petit lac nommé lac Vert, qui est aussi une des sources de l'Adour de Baudéan ; il faut environ deux ou trois heures pour monter au lac Bleu.

La partie basse de la vallée de Lesponne est creusée dans le terrain de transition, mais la partie supérieure appartient au massif de terrain primitif qui forme le pic du Midi et le Mont-Aigu. Dans la gorge qui monte au lac Bleu, la roche dominante est le schiste micacé; mais on y trouve aussi en place le granit et le calcaire primitif.

MŒURS ET COUTUMES.

Avant la révolution de 1789, il n'entrait dans la vallée que quelques voitures chargées de vins; il en arrive plus de

trois cents aujourd'hui. On n'y connaissait, il y a cent ans, excepté chez les ecclésiastiques, que trois chapeaux et deux paires de souliers : le moindre pâtre aujourd'hui veut en avoir pour se parer dans l'occasion. Les mousselines, les draps fins ont dégoûté des toiles et des étoffes du pays. Chez la plupart de nos montagnards vous trouverez une broche, une casserole et d'autres ustensiles.

L'administration de la vallée avait jadis de grands rapports avec celle des Suisses. Chaque communauté, délibérant chez elle sur ses intérêts particuliers, en avait de communs avec son vic, lequel vic était composé de quatre ou cinq villages, dont les députés se rassemblaient dans ce que les étrangers appellent ville, et au chef-lieu quand il s'agissait des affaires qui intéressaient toute la vallée. Les quatre vics se réunissaient à Luz.

Lorsque les affaires étaient importantes, chaque communauté nommait des hommes *licts* (*homines lecti*), c'est-à-dire choisis. Ceux ci, pour mieux discuter, se joignaient aux consuls ; et c'est alors seulement que ces rustiques amphictyons avaient voix délibérative ; car ce privilége, dans les cas ordinaires, n'appartenait qu'aux consuls.

Le rôle des impositions se faisait, de temps immémorial, sur des morceaux de bois qu'ils appellent *totchoux*, bâtons. Chaque communauté avait son *totchou*, sur lequel le secrétaire faisait avec un couteau des chiffres romains dont eux seuls connaissaient la valeur. L'intendant d'Auch, qui ne se doutait pas de ces usages, ordonna, en 1784, à un des employés du gouvernement de lui apporter ses anciens registres —Il arriva suivi de deux charretées de *totchoux*. Ses commis n'y purent rien comprendre.

La jeune fille dont la famille est en deuil, et qui va assister à l'office, prend son capulet blanc, met par-dessus ses habits un grand manteau d'étamine brune bordé de noir, et ce manteau l'enveloppe de la tête aux pieds ; ensuite elle replie sur le visage le bord du capulet, et sort tenant à la main un pain de cire jaune.

Quand une famille est en deuil, il faut, et c'est un devoir, que quelqu'un de la famille assiste à la paroisse ainsi vêtu, c'est-à-dire couvert d'un manteau, qu'il y porte un pain de cire, ou cierge allumé, et reste jusqu'à la fin de l'office. Tout cela, comme on le voit, tient aux mœurs antiques.

Vous entrez dans un jardin : un paysan vous suit en gilet, en bonnet pointu et sans souliers.—Quoi ! de l'aconit-napel ! et vous laissez ce terrible poison sous la main de tout le monde?—Pour être resté trop longtemps ici au grand soleil, nous répond le paysan, n'ai-je pas eu un étourdissement douloureux? Mais que voulez-vous? ce napel, c'est mon grand-père qui l'a mis où vous le voyez ; il aimait à contempler le port, le feuillage et la fleur de cette plante : voilà, puisque vous voulez le savoir, pourquoi nous la respectons.

Enfin, pour compléter ce tableau de mœurs, nous ajouterons :

« La patience, l'amour du travail[1] sont des vertus nécessaires à l'homme pour qu'il puisse trouver son existence sur un terrain dont la partie cultivable est extrêmement petite et le produit presque nul. Néanmoins, sobre, actif, et dominé par cet attrait irrésistible qui nous attache au sol qui nous vit naître, l'habitant des vallées préfère aux pays les plus favorisés de la nature son rocher, son gave et sa cabane. Essentiellement pasteur, il élève beaucoup de troupeaux, dont il fait un commerce considérable avec l'Espagne. La plus grande culture est en prés, qu'il arrose avec une adresse admirable : une ardoise suffit pour arrêter et diriger sur tous les points d'une prairie un filet d'eau dérivé d'un torrent fougueux.

« Pendant l'hiver, il ne s'occupe que du soin du bétail ; mais la saison des beaux jours est aussi le temps des fatigues. Les travaux de la campagne y sont pénibles et dangereux : on voit souvent le faucheur, retenu par une corde attachée à sa ceinture, sur la pente presque verticale de ses prés. Mais ce qui paraît incroyable, c'est la constance avec laquelle il reporte annuellement, dans des paniers, sur les lieux supérieurs, la terre végétale que les neiges et les pluies de l'hiver en ont détachée.

« Tous les montagnards sont bergers ou laboureurs; tous sont propriétaires, amis de l'ordre et du repos. « Il n'y a « point d'exercices, ni d'occupations, dit Plutarque, qui fas- « sent naître un si ardent amour pour la paix que les travaux

[1] Nous empruntons cette peinture des mœurs pyrénéennes à un observateur habile, à M. A. A., auteur d'un *Itinéraire topographique et historique des Hautes-Pyrénées*, in-8°.

« de la campagne ; c'est là qu'on conserve le courage néces-
« saire pour défendre sa propriété, et qu'on perd cette au-
« dace et cette témérité qui portent à ravir le bien d'autrui. »

« Des mœurs simples et douces firent longtemps le bonheur des montagnards. L'innocence leur tenait lieu de vertus; chez eux la bienfaisance était un plaisir, et l'hospitalité un devoir ; mais les visites fréquentes des étrangers ont un peu altéré la pureté de leurs mœurs. L'intérêt a d'abord divisé les familles : l'ardeur de la chicane s'est emparée des esprits, et l'avidité a produit la fourberie. Cependant il n'est pas rare de trouver encore dans les gorges reculées des hommes qui conservent cette humanité prévenante et désintéressée, ces mœurs patriarcales qui caractérisaient les ancêtres. Comme les anciens Germains, ils ne mangent que parce qu'ils ont faim, mais il s'en faut qu'ils ne boivent que parce qu'ils ont soif. Ventes, mariages, toutes leurs affaires se traitent dans les cabarets, en buvant; et lorsqu'au milieu de la liberté de la table l'âme s'est ouverte à la franchise, et qu'ils ont mis au jour leurs plus secrètes pensées, le lendemain on les discute de sang-froid. Ces deux jours, ajoute Tacite, sont judicieusement employés. On délibère lorsqu'on ne saurait feindre, on décide quand on ne peut se tromper.

« Les maisons sont d'une construction simple, mais bien entendue : elles sont presque toutes couvertes en ardoises, ce qui flatte l'œil et donne un air d'aisance au pays. Les granges adossées aux montagnes sont très-basses, et présentent souvent sous l'apparence d'une porte ce qui n'est qu'une fenêtre. Je me rappelle ici qu'un personnage de distinction, qui était venu faire usage des eaux à Baréges, ayant été surpris par l'orage, s'élança avec son cheval dans une de ces granges pour s'y mettre à l'abri ; mais il se trouva jeté sur un grenier formé par des poutres éloignées les unes des autres, et finit par tomber au bas de la grange avec sa monture.

« Les moulins sont très-communs sur les torrents : on en voit quelquefois une demi-douzaine à la suite les uns des autres ; ils n'ont qu'une meule, et ne sont destinés qu'à l'usage du propriétaire ou des propriétaires ; car plusieurs montagnards se réunissent quelquefois pour le construire. On en voit un, près du village d'*Ouzous*, bâti sur un ruisseau dont la naïade capricieuse donne et refuse son eau plusieurs fois le même jour.

« Les hommes s'habillent d'étoffes du pays appelées *cadis* : ils portent le béret des Basques, ou un bonnet de laine, et un lourd manteau qui leur couvre la tête et descend jusqu'aux talons. Ce vêtement, qu'ils appellent *cape*, ne ressemble pas mal à la robe des capucins. Au reste, la manière de se vêtir change selon les différents cantons. On distingue, aux marchés de Lourdes et d'Argelès [1], par leur costume, les hommes et les femmes de chaque vallée.

« Celles-ci ne manquent point d'élégance dans leur modeste ajustement : il se compose d'une espèce de veste à laquelle est attaché un jupon court. La tête est couverte d'un mantelet couleur d'écarlate, appelé capulet, qui relève la beauté de leur teint, et donne un tournure piquante à la physionomie.

« Leur nourriture habituelle est du pain de seigle mêlé d'orge et de froment, des légumes et de la pâte de maïs avec du lait. Sans un cochon et quelques chèvres, que chaque famille sale tous les ans, ils seraient d'excellents pythagoriciens.

« Les bergers n'ont d'autre science que la routine qui leur a été transmise depuis les siècles de barbarie, d'autre adresse que celle de préserver le troupeau de l'attaque des loups et des ours. Ils sont en cela puissamment secondés par leurs chiens, remarquables par leur énorme stature, la blancheur de leur robe et le volume de leur voix. Il est de ces animaux qui ne cessent, pendant toute la nuit, de faire retentir les échos de leur aboiement. La bête féroce s'approche-t-elle du troupeau, si c'est un loup, un seul chien ose le défier : il en faut deux ou trois pour résister aux attaques des ours.

« Les bergers français ont un air moins sauvage que ceux de l'Aragon ; ils ne sont pas, comme ceux-ci, couverts de peaux de mouton, ni chaussés avec un morceau de peau de bœuf garni de son poil fixé à la jambe avec des cordes. Mais qu'ils ressemblent peu aux bergers de Théocrite et de Virgile ! Couverts d'une étoffe grossière de laine grise ou brune, la cape sur le cou, ils portent, en forme de panetière, le *sarrau* qui renferme un morceau de pain, de petits remèdes, un couteau et un briquet. Un chapeau élégant ne les garantit

[1] Les marchés d'Argelès sont les mardis de chaque semaine : ceux de Lourdes sont, tous les quinze jours, le jeudi. Lourdes a de belles foires aux chevaux les 2 mai, 18 octobre et 1er décembre.

pas de l'ardeur du soleil; c'est un ample bonnet de laine qui, pendant la chaleur, est simplement posé sur leur tête, ou qui, enfoncé jusqu'au cou, garantit les oreilles et une partie de la figure de la rigueur des frimas. Enfin, au lieu de houlette, les bergers des Pyrénées sont armés d'un gros bâton, et le plus souvent d'une hache : cet instrument leur sert à se défendre au besoin contre l'ours et le loup, à couper dans la forêt voisine le bois nécessaire à leur chauffage, et à se procurer de la *tède* (*tæda*). On nomme ainsi la partie inférieure d'un pin, dans laquelle on arrête les sucs huileux au moyen d'une entaille pratiquée jusqu'au cœur de l'arbre Distribué en petits morceaux, il tient lieu de chandelles, et forme l'éclairage le plus ordinaire des montagnards.

« Il ne faut pas confondre le dialecte des Pyrénées avec le patois qu'on parle dans d'autres provinces méridionales.

« Montaigne, qui appréciait fort peu le langage qu'il entendait parler autour de lui, faisait grand cas de l'idiome de nos montagnes. « Mon langage françois, dit-il dans ses Essais, « est altéré, et en la prononciation et ailleurs, par la barbarie « de mon creu : ie ne vies iamais homme des contrées de « deçà qui ne sentist bien évidemment son ramage, et qui ne « bleceast les aureilles qui sont pures françoises. Si ce n'est « pas pour estre fort entendu en mon perigordin, car ie n'en « ay non plus l'usage que de l'allemand, et ne m'en chault « guères; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une « bande et d'aultre : le poittevin, xaintongeois, angoulemoisin, limosin, auvergnat, brodé, traisnant, esfoiré : il y a « bien au-dessus de nous, vers les montagnes, un gascon « que ie treuve singulièrement beau, sec, bref, signifiant, « et à la vérité, un langage masle et militaire plus qu'aultre « que i'entende, aultant nerveux, puissant et pertinent, « comme le françois est gracieux, délicat, abondant. »

« Le langage des montagnards, si agréable dans les ouvrages de Despourrins et de quelques poëtes béarnais, étincelle, même dans leur bouche, de figures hardies qui lui impriment une teinte orientale. Un Barégeois veut-il exprimer les embarras, les charges du mariage, il dit dans son style métaphorique et concis : *Maridat lou Gabè, qué staré.* Expression dont on rend faiblement le sens par ces mots : Le Gave, s'il était marié, perdrait sa fougue, serait rendu.

« Spirituels, doués d'une imagination vive, les montgnards

donnent un corps aux idées les plus abstraites; ils personnifient la faim, sous les noms de *Douminico* et de *Peyrot.* Il y a deux ans que, dans un village de la vallée d'Argelès, au premier champ moissonné, on sonna l'agonie de cet important personnage, qui s'était établi dans plus d'une maison.

« Cette imagination vive et amie du merveilleux les nourrit d'illusions et des traditions les plus fabuleuses : ils abrégent les longues veillées de l'hiver par des contes de sorciers et de loups-garous, qui ne rencontrent jamais d'incrédules. Du reste, il est remarquable qu'on trouve des contes entièrement semblables dans l'*Ane d'Or* d'Apulée et le Festin de Trimalcion de Pétrone.

« On raconte dans les Pyrénées que trois chèvres, suivies de leurs chevreaux, venaient chaque jour nourrir de leur lait les trois maçons qui bâtirent la chapelle de Héas. Roland, qui allait combattre les Maures, fit, d'un coup de son épée, la brèche du Marboré qui a conservé son nom; et l'empreinte des pieds de son cheval, restée sur la roche, atteste encore le fait. Le pic de Campana renferme une cloche que le diable, possesseur de tous les métaux, fait quelquefois sonner pendant la nuit de Noël.

« Les fées habitaient l'intérieur du pic de Bergons, et transformaient en fil le plus fin le lin que l'on déposait à l'entrée de leur grotte. Les habitants de Lescun, dans la vallée d'Aspe, qui voient les foudres et les orages se former sur la montagne d'Anie, la regardent comme le séjour de leur *Yona-Gorri,* mot à mot : « l'être habillé couleur de feu. » Ils voient d'un œil inquiet tout étranger qui va sur cette montagne, parce que Yona-Gorri s'irrite des visites indiscrètes, et se venge en lançant des orages sur les plaines. »

BOTANIQUE.

La place qu'occupent les Pyrénées, dit M. du Mège, les différents aspects qu'elles présentent, leur élévation, tout se réunit pour tourner vers elles les regards de ceux qui s'occupent de la science des Linné et des Jussieu. Leurs sommets glacés offrent une partie des végétaux que l'on croyait ne pouvoir habiter que dans la Laponie et dans la Sibérie. Leurs revers méridionaux, leurs vallées orientales, se recou-

vrent chaque année des plantes qui naissent spontanément dans les climats les plus chauds de l'Europe, dans le Portugal, dans l'Espagne et sur les côtes d'Afrique : d'autres qui leur sont propres y naissent en abondance. En parcourant l'isthme qui sépare l'Océan de la Méditerranée, le botaniste peut faire une riche moisson. Les bords sablonneux de la première de ces mers lui fournissent toutes les plantes marines, les algues, les varechs, que les flots jettent non loin des pins élancés qui croissent près des dunes du *Sinus aquitanique ;* et il retrouve aussi, sur les rivages du golfe de Lyon, les mêmes productions au pied des rochers sur lesquels l'olivier et l'oranger courbent leurs rameaux.

Plusieurs auteurs se sont occupés des plantes qui habitent les contrées où nous avons étendu nos recherches. MM. Laterrade [1] et Thore [2] ont décrit celles que l'on trouve dans le département de la Gironde et des Landes. On doit à M. de Saint-Amans [3] la flore de celui de Lot-et-Garonne. Le docteur Bergeret [4] a donné celle des Basses-Pyrénées ; M. Cazaux [5] a publié le prodrome d'une chloris du Gers ; MM. Baron [6] et Gattereau [7] ont fait celle du Tarn-et-Garonne. Le département du Tarn, qui aurait pu fournir des renseignements utiles aux botanistes, n'a sérieusement occupé que le docteur Médard, membre de l'Académie des sciences de Toulouse : ce médecin a écrit quelques mémoires sur les plantes des forêts de la Grésigne, de Giroussens et d'une partie de la Montagne-Noire. M. Massol, auteur d'une statistique du même département, homme entièrement étranger à

[1] *Flore Bordelaise*, 2e édition. Bordeaux, André Brassier.

[2] *Essai d'une Chloris du département des Landes.* Dax, Sere, in-8°, an X.

Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne. Bordeaux, 1810, in-8°.

[3] *Flore Agénoise*, 1 vol, in-8°.

[4] *Flore des Basses-Pyrénées*, 2 vol. in-8°. Pau, an XI (1803).

[5] *Annuaire du département du Gers*, pour l'an XI.

[6] *Flore des départements méridionaux de la France, et principalement de celui de Tarn-et-Garonne.* Montauban, Crosilhes, 1823.

[7] *Description des plantes qui croissent aux environs de Montauban.* Montauban, Crosilhes.

la science, a cru pouvoir se dispenser de donner des détails sur la botanique du pays qu'il décrivait, en entassant des phrases ridicules et du plus mauvais goût. Toulouse a une flore particulière publiée par M. le docteur Tournon [1]. M. l'abbé Pourret a, dans sa *Chloris narbonensis,* dont quelques extraits ont paru dans les mémoires de l'Académie de Toulouse [2], révélé l'existence de quelques plantes qui avaient échappé aux investigations des botanistes, ou que l'on ne croyait point retrouver dans le midi de la France : ce savant a surtout exploré le département des Pyrénées-Orientales, et cette partie de celui de l'Aude qui compose l'arrondissement de Narbonne. M. le docteur Pech s'est occupé particulièrement des plantes qui croissent dans les Corbières. Possesseur des recherches de ces botanistes, et des notes qui lui ont été fournies par quelques hommes instruits, M. le baron Trouvé a présenté [3] des tableaux des plantes communes et des plantes rares qui croissent dans le département de l'Aude. Tout le monde connaît les beaux travaux de M. Gouan : les plantes qui embellissent les environs de Montpellier ont été décrites par lui avec un talent peu commun, et il faut consulter ses ouvrages lorsque l'on veut connaître les phénomènes de la végétation dans le département de l'Hérault. Nous avons, pour la même contrée, des détails intéressants, mais peut-être trop abrégés, dans l'ouvrage de M. Creusé de Lesser [4]. M. J.-C. Vincent [5] a offert un tableau de tous les végétaux indigènes de la campagne de Nîmes, les a rangés suivant le système de Linné, et les a désignés par les dénominations françaises, auxquelles il a joint les noms vulgaires dans le dialecte du pays. On doit regretter que l'auteur de ce beau travail n'ait pas étendu ses recherches dans tout le département du Gard. Mais les ouvrages les plus considérables sur la botanique du midi de la France, et spécialement des Pyrénées, sont dus à M. le baron Picot de

[1] *Flore de Toulouse,* ou *Description des plantes qui croissent aux environs de cette ville.* Toulouse, Bellegarrigue, 1811.

[2] Tome III.

[3] *Description générale et statistique du département de l'Aude,* p. 103 et suiv.

[4] *Statistique du département de l'Hérault,* p. 84 et suiv.

[5] *Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue,* 322-417.

Lapeyrouse, et c'est principalement d'après les écrits de ce savant, qui nous honora de son amitié, que la flore des département pyrénéens a été formée [1]. La cryptogamie est moins détaillée que les autres classes, cet auteur n'ayant point publié l'ouvrage qu'il avait composé à ce sujet, et les autres botanistes que nous avons cités n'ayant pas, en général, à l'exception de M. de Saint-Amans, complété cette intéressante partie.

[1] *Flore des Pyrénées.* Paris, Dupont, in-folio, planches enluminées.

Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et *Itinéraire des botanistes dans ces montagnes*, in-8°. Toulouse, Bellegarrigue, 1818.

Supplément à l'Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, in-8°. Toulouse, Bellegarrigue, 1818.

Monographie des saxifrages, an XI (1803). Cet ouvrage fait partie de la *Flore des Pyrénées.*

TROISIÈME PARTIE

VALLÉE DE LA GARONNE

Nous avons conduit le voyageur à tous les établissements thermaux que renferment les Hautes et les Basses-Pyrénées; nous lui avons fait connaître la température et les propriétés médicales des différentes sources qui alimentent les établissements; nous avons exploré avec lui tout ce que ces belles et riantes vallées offrent d'intéressant sous les rapports historique, archéologique et géologique; nous l'avons conduit sur ces hauts et majestueux sommets aux fronts dénudés ou couverts de neige: mais il nous reste encore à visiter deux chaînons de ce vaste rempart; c'est donc vers les vallons solitaires de la Haute-Garonne que nous allons diriger nos pas. Le premier lieu qui doit attirer notre attention est *Bagnères-de-Luchon.*

De Paris, trois grandes voies peuvent conduire le voyageur à ces bains :

1° Par Auch et *Castelnau-Magnac,* 806 kil.;

2° Par Tarbes, 845 kil.;

3° Par Toulouse et *Saint-Gaudens,* 834 kil.

Notre intention étant de parcourir le cours supérieur de la Garonne, nous prendrons notre touriste à Toulouse.

ROUTE 23.

DE PARIS A TOULOUSE.

146 kil. (Voyez Route 10.)

ROUTE 24.

DE TOULOUSE A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

136 kil.

Gounon, ferme......	
Recebedou, f.......	
Descruches, f.	
Roques, village.....	
Bonnefausse, f......	
Muret, bourg.......	20 k.
La Hilaire-Ségla, chât.	
Barcau, f...........	
La Citadelle, hameau	
Noé, bourg	13
Les Aignets, ham....	
Canavère, f.........	
Bordevieille, f......	
Milhat, f...........	
Saint-Élix, vill......	
Caillau, f..........	
Fauresse, f.........	
Roudeilhe	
Castelnau, auberge..	
Baluet, ham........	
Martres, bourg......	27
Le Bout-du-Pont, h..	
Saint-Martory, bourg	
Lestelle, vill........	
Morlon, chât........	
Beauchalot, vill.....	
Millon, f...........	
Pavan, f...........	
Saint-Gaudens, ville..	28 k.
Valentine, bourg....	
Martres, vill........	
Pontils, ham........	
Lourde, vill........	
Artiguelet, f........	
Bertren, ville.......	
Bagiry, vill.........	
Salechan, vill.......	
Estenos, vill	27
Monclos, chât	
Cierp, vill..........	
Burgalals.....	
Salles, vill	
Antignac, vill.......	
Moustajon, vill......	
BAGNÈRES-DE-LUCHON...........	21

Plusieurs voitures partent journellement de Toulouse. Il y a concurrence, et par conséquent bas prix. (V. Toulouse, page 266.)

De Toulouse la route traverse la grande plaine du Languedoc, en suivant la rive gauche de la Garonne.

Le pays que nous allons parcourir rappelle partout quel-

ques souvenirs des anciens souverains du pays de Comminges, si célèbre dans l'histoire du moyen âge par ses comtes et par ses évêques.

Avant d'arriver à Muret, on passe devant trois ou quatre fermes et le petit village de *Roques*.

Muret (Haute-Garonne.) —4,500 hab. — (*Hôtels* : de France; du Griffon-d'Or). Cette petite ville, située à 20 kil. de Toulouse, au confluent de la Louge et de la Garonne, qu'on y traverse sur un pont suspendu d'une belle dimension, est assez agréable et fort ancienne ; elle date du XIIe siècle.

Muret n'a de remarquable que le clocher de son église, qui date du XIVe siècle. Il forme une tour octogone couronnée par une galerie du sein de laquelle s'élance une belle flèche pyramidale hérissée de *corbeaux* à tous ses angles On remarque au sommet de la tour, dans une position horizontale et en saillie, huit figures allégoriques d'hommes et d'animaux.

L'*église*, dédiée à saint Jacques-le-Majeur, a un très-beau sanctuaire surmonté d'une voûte, dont on admire les nervures hardies. La nef, qui n'est autre que l'ancienne église érigée dans le XIIIe siècle, mais considérablement exhaussée, est très-vaste. On vénère, dans une chapelle souterraine sur laquelle s'élève le sanctuaire, les reliques de saint Germier, dixième évêque de Toulouse, l'un des patrons de la ville. Chaque année, pendant la neuvaine qui s'ouvre le 16 mai, jour de sa fête, le peuple se presse autour de la châsse qui renferme ces reliques.

Le *Pont suspendu*, sur la Garonne, a deux travées d'une construction élégante. Construit en 1833, et reconstruit en 1836 après la grande inondation de 1835 qui l'avait renversé, ce pont met le pays en communication avec le Lauraguais et l'ancien comté de Foix.

C'est sous les murs de cette ville que, le 12 sept. 1213, les armées du comte de Toulouse et de Pierre II, roi d'Aragon, qui comptaient 100,000 hommes, furent défaites par Simon de Montfort, dans une sortie, par 14,000 hommes, conduits par saint Dominique, qui portait un crucifix devant lui. Les assiégeants furent taillés en pièces et Pierre laissé mort sur le champ de bataille.

Fabriques de capotes en drap, qui occupent un grand nombre d'ouvriers.

Montégut-Ségla. — A 4 kil. de Muret, à deux pas de la route de Saint-Gaudens, on aperçoit, au milieu d'une végétation luxuriante, Montégut-Ségla, château dont le nom rappelle celui d'une dame célèbre de la haute société Toulousaine, vers le milieu du siècle dernier [1]. C'est dans le parc de cette propriété charmante, auquel les eaux brillantes et rapides de la Garonne servent de limites, sous l'ombre la plus épaisse de la futaie, que l'on vient de découvrir une source dont les eaux seraient, dit-on, *purgatives, apéritives, calmantes, diurétiques et fébrifuges*. Montegut-Ségla, dans une position heureuse, sur un plan incliné descendant vers la Garonne, mérite d'être visité.

Noé. — A 8 kil. de Montégut, on traverse le petit bourg de *Noé*, et à 14 kil. plus loin, les premières maisons du village de *Saint-Elix*, laissant à droite, à 200 mèt. de la route, le château de ce nom, bâti, dit-on, sous François Ier ou sous Henri II.

Le beau parc qui entoure le château, fait sur un plan fourni par Le Nôtre, est d'une très-grande étendue. Des charmilles épaisses qui forment des murs verdoyants de chaque côté de ce parc, des pins parfaitement taillés qui l'entourent, des bois touffus qui le couvrent en partie, un lac immense, alimenté par plusieurs sources, font de cette demeure vraiment princière un séjour délicieux. Le riche ameublement du château est presque tout de l'époque de la renaissance.

MARTRES, à 14 kil de Saint-Elix, et à 60 de Toulouse, est une petite ville bien connue aujourd'hui pour ses nombreuses fabriques de faïence blanche. — Martres, autrefois *Angonia*, doit le nom moderne qu'elle porte aux martyrs qui l'ont rendue célèbre.

Voisine de la ville de *Calagorris Convenarum*, cité romaine détruite vers le VIe siècle, et dans une position plus élevée, Angonia lui servait de citadelle, comme le prouvent la double enceinte de remparts, le chemin de ronde qui l'en-

[1] Jeanne de Ségla, épouse de M. François Montégut, trésorier de France, née à Toulouse, en 1709, et morte en 1752. Elle obtint trois prix à l'Académie des jeux floraux, et fut nommée maîtresse des jeux. On a imprimé ses œuvres. Paris, 1768, 2 vol. in-8°.

toure, et un fossé d'origine romaine qui existe encore au nord de la ville.

C'est tout près de Martres que l'on a découvert, il y a peu d'années, parmi des ruines admirables, des statues, de précieux bas-reliefs, plusieurs bustes d'empereurs romains qui enrichissent aujourd'hui le musée de Toulouse.

Vidianus ou *saint Vidian*, parent de l'un des preux chevaliers de Charlemagne, mort en défendant le territoire d'Angonia contre les sectateurs de l'islamisme, est en vénération dans cette contrée, où la reconnaissance et la piété lui ont élevé des autels. Chaque année, des jeux militaires, des pompes pieuses y rappellent et son courageux dévouement et son glorieux trépas. Le 27 août, jour de son martyre, on porte les reliques en procession autour des remparts de la ville.

A Martres finit la longue *plaine de Muret*. A quelques pas de là, on commence à voyager dans les montagnes.

Mancioux, à 7 kil. de Martres, est un village où l'on a trouvé des monuments antiques. Il y a tout près une carrière de marbre brèche coquillière, couleur de nankin, en exploitation.

Saint-Martory. — 3 kil. de Mancioux. — Cette petite ville, chef-lieu de canton, arrondissement de Saint-Gaudens, ne forme qu'une longue rue assez étroite, dont les maisons sont pressées entre la montagne et la rive gauche de la Garonne. Comme Martres, son existence est mentionnée dans un acte de 980. Elle tire son nom des massacres que les Sarrasins firent des chrétiens dans ces localités, vers le IXe siècle.

Quand on approche de Saint-Martory, on aperçoit au haut de la montagne au pied de laquelle cette petite ville est située les débris d'une ancienne grosse tour carrée. Cette tour faisait évidemment partie de ce grand système de signaux que les Romains, suivant les uns, les Maures, suivant d'autres, avaient établis dans presque toutes les Pyrénées pour correspondre avec les villes principales destinées à devenir des centres de résistance.

A quelques pas de Saint-Martory, on franchit le pas de *Lescalère*, haute montagne abrupte dont le pied n'est séparé de la Garonne que par la route. On traverse ensuite les villages de *Lestelle*, de *Beauchalot*, et on monte la côte de

Millon, dont quelques travaux récemment exécutés ont bien adouci la pente.

A une faible distance de cette côte, on admire la belle vue qui se présente sur la gauche. Là, sur la rive droite de la Garonne, au pied d'une chaîne de coteaux prolongés en amphithéâtre, se dressent comme un squelette, au-dessus d'un monticule isolé, les ruines d'un antique château. C'était le manoir des seigneurs de Montespan, dont le nom se rattache à celui d'une femme qui, par son esprit et sa beauté piquante, surprit le cœur de Louis XIV. Le voyageur qui porte ses pas sur la route de Luchon peut contempler à son aise ces pittoresques débris au milieu desquels surgit la vieille tour féodale qui, seule, a échappé aux ravages du temps.

Saint-Gaudens (Haute-Garonne). — 650 h. — 18 kil. du Saint-Martory. — *Hôtels :* De France, bien tenu, et plusieurs autres.

Saint-Gaudens est une petite et ancienne ville, fort triste, chef-lieu d'arrondissement et capitale de l'ancien pays du *Nébouzan ;* elle est assise sur un plateau magnifique qui commande le bassin pittoresque de *Miramont* et de *Valentine*, et d'où la vue s'étend sur le paysage le plus saisissant. On y remarque : les débris de ses anciens remparts, la halle, vieille et sombre ; l'hôtel de ville, l'*église*, dont le style architectural nous transporte bien au delà de l'époque où furent fondées nos plus célèbres cathédrales. Elle remonte au commencement du XIe siècle, et fut fondée par Bernard, évêque du diocèse de Comminges en 1035. Dans la partie où est la tour se voit une porte dont l'architecture doit dater des VIe ou VIIe siècles. Elle serait alors les restes d'une ancienne église, sur les fondements de laquelle s'élève l'église actuelle.

Saint-Gaudens, chef-lieu d'arrondissement, possède une sous-préfecture, un tribunal civil, un tribunal de commerce et un collége communal. Sans être belle, cette ville est en voie de prospérité. Des promenades larges et bien tracées le long de ses boulevards, un nouveau Palais de Justice, une halle moderne témoignent de la sollicitude et du patriotisme de ses admirateurs.

EXCURSIONS.

A 10 kil. S. de Saint-Gaudens, se trouve *Encausse*, vil-

lage dont les maisons sont groupées à l'entrée d'une gorge où vient se terminer la vallée de *Cabanac*, ramification de la vallée de *Thou*, entre les montagnes du *Plech* et de *Caoubech-Roueyre*, énormes protubérances schisto-calcaires qui sont comme la partie basse des premiers contreforts de *Kagire*. Le village est traversé par le *Job*, ruisseau qui prend ses sources dans la montagne que nous venons de nommer.

Encausse possède des eaux qui ont, de tout temps, été fréquentées par les habitants des contrées voisines, et elles le sont maintenant par un nombre d'étrangers qui, quelquefois s'élève à plus de 600.

Sources. — Elles sont au nombre de trois et fort abondantes. La première sourd, froide, au milieu d'un pré de M. Laffont, à 650 met. environ au nord du village : elle est abandonnée; seulement quelques personnes vont y puiser l'eau qu'elles prennent en boisson dans les repas, parce qu'elle est diurétique et laxative.

Les deux autres sources, situées à l'entrée du village, ont chacune un bassin assez vaste; elles sont enfermées dans un grand bâtiment restauré, en 1842, sous la direction de M. Abadie, ingénieur hydraulique. Les eaux de ces deux sources, qui ont constamment 25 degrés centigrades, coulent claires et limpides; elles n'exhalent aucune odeur sensible, et leur saveur n'est point désagréable.

Ces eaux exercent sur un grand nombre de maladies une efficacité incontestable †[1]. On les prend intérieurement et sous forme de bains ou de douches; elles produisent d'excellents effets dans les rhumatismes, dans les affections de la peau. Prises en boisson, elles rafraîchissent et calment les tempéraments les plus irritables; elles sont diurétiques et laxatives. L'eau de la grande source a bien dissipé les fièvres tierces et des fièvres quartes rebelles, et la douche forte a rendu quelquefois la vie et le mouvement à des membres frappés de paralysie. Chapelle et Bachaumont firent le voyage d'*Encausse* pour rétablir leur santé un peu délabrée.

Les thermes d'Encausse étaient connus à une époque très-reculée. Plusieurs écrivains, Casaubon, de Valois, entre autres, ont pensé que Strabon les avait décrits dans son *Traité de Géographie*, lorsqu'il parle des *Thermes Onésiens*

[1] Elles ont été analysées par M. Save, chimiste distingué.

† engorgements hépatiques. — maladies de la peau. — chlorose. — gravelle. — hystérie. — hypocondrie.

qui sont placés suivant ce géographe, chez les *Convenæ*, et où l'on trouve, dit-il, des eaux excellentes à boire : *Onesiorum aquæ calidæ ad potandum optimæ*, et qu'Antonin les avait cités dans son *Itinéraire*, sous le nom d'*aquæ Convenarum*.

M. du Mège, dans sa *Statistique des départements Pyrénéens*, tome II, pages 48-51, n'est pas de cet avis. Selon lui, on doit assigner aux *aquæ Convenarum* la position occupée aujourd'hui par les eaux de *Capvern*, et placer à Luchon des *thermes Onésiens*.

La situation de l'établissement, la pureté de l'air qu'on y respire, viennent ajouter aux propriétés médicinales des eaux. Peu de baigneurs se retirent sans s'être donné le plaisir d'admirer, du haut du *Plech*, ces lieux où depuis bien des siècles les naïades d'Encausse ont établi leur demeure. *Plech* est le nom de la montagne à laquelle est adossé le village. Un sentier rocailleux, mais praticable, qui prend son origine à quelques pas de l'église, conduit au sommet.

Sur le point culminant de cette montagne gisent les débris d'un ancien monument dont quelques pans de murailles subsistent encore, et sont là debout comme pour témoigner de la puissance des anciens maîtres du pays. L'époque de la construction de ce monument est complétement ignorée. Du haut de ces ruines on jouit d'une vue magnifique sur toute la vallée d'Encausse.

On fait aussi l'ascension du *Castel-Lestèle*, montagne qui domine au sud celle de *Caoubech-Roueyre*. On voit sur son sommet les ruines d'un monument qui remonte sans doute à l'époque romaine. La belle perspective dont on jouit du sommet, la vaste grotte de *Lespugne*, qui s'ouvre sur le flanc occidental du mont, à 280 mèt. au-dessous de sa cime, et la facilité d'un voyage qui demande au plus 3 heures, y attirent les étrangers.

La *vallée* de *Thou*. C'est encore une excursion intéressante, et qui s'accomplit en moins de 3 h. On traverse le village de *Cabanac*, qui n'offre de remarquable que sa petite église moderne, et *Izaut de l'hôtel*, autre village dominé par les ruines d'une ancienne tour qui s'élèvent sur la montagne voisine.

On arrive ensuite au village de *Juzet*, dans la populeuse vallée de *Thou*, et à quelques minutes plus loin, on se trouve

au pied du mont de *Kagire*, qui se dresse majestueusement devant vous. = ascension du mont Boumbats. =

Il est temps de retourner à Saint-Gaudens pour reprendre notre route.

De Saint-Gaudens on atteint, en 5 minutes, l'extrémité de la hauteur où est située cette ville.

De ce point la vue est de toute beauté : en face, les Pyrénées se détachent avec leurs blanches cimes, et dans le lointain, le *pic du Midi* semble les dominer; au pied, un vallon immense, populeux et fertile, avec la Garonne qui y roule majestueusement ses eaux. Le duc d'Orléans, à son retour de Luchon, en 1839, pour se rendre à l'armée d'Afrique, voulut saluer cet admirable tableau.

On descend ensuite la côte de *Valentine*, au pied de laquelle est une fabrique de porcelaines qu'il faut visiter.

Après avoir traversé la Garonne sur un pont de bois, on rencontre le bourg de

Valentine, ancienne ville fondée, dit-on, par Valentinien Ier, qui fut empereur d'Occident en 364 de l'ère chrétienne, ou par Valentinien II en 383. On y voit encore des restes du mur d'enceinte et deux portes.

Nous traversons successivement les petits villages de *Cier*, *Martres*, *Ardiège* et *Labroquère*. D'ici l'on aperçoit le magnifique bassin de *Saint-Bertrand*. Vous le verrez mieux, si vous vous placez au sommet de la montagne où le village est situé.

A 1/2 heure de la grande route, sur la gauche, on aperçoit le beau château historique de *Barbazan*, qui, dès le IXe siècle, avait déjà ses seigneurs suzerains.

Après avoir traversé le beau pont de Labroquère construit en marbre, on laisse la grande route; nous suivons alors la rive gauche de la Garonne, au milieu d'une contrée fort intéressante : ici des champs bien cultivés, entourés de festons de vignes, suspendus d'arbres en arbres, forment le premier plan; les montagnes forment dans l'éloignement le second plan de ce beau panorama.

Nous arrivons bientôt à *Valcabrère* (vallis capra), village qui fut autrefois une ville importante, à en juger par les ruines et les restes des murs d'enceinte qui y existent encore.

Nous avons rencontré sur la route de nombreux vestiges de constructions romaines.

L'église du village, dédiée à *Saint-Just*, est à un quart-d'heure, isolée au milieu du vallon. Cette église, d'architecture byzantine, et construite, dit-on, des débris d'un temple païen, est d'une grande antiquité. Le cimetière l'entoure.

Un quart-d'heure après avoir quitté Valeabrère, nous arrivons à Saint-Bertrand.

Saint-Bertrand de Comminges, *Lugdunum Convenarum* (Haute-Garonne).—900 hab.—Cette petite ville remonte à une haute antiquité; on croit qu'elle fut fondée par Pompée l'an 683 de Rome, 69 ans avant J.-C.

L'église de Saint-Bertrand est l'une des plus remarquables du midi; sa voûte gothique est décorée de belles nervures; comme celle de *Saint-Just*, elle est classée au rang des monuments historiques. Elle est bâtie en pierre du pays imitant le marbre gris. La porte d'entrée s'ouvre dans une immense tour; elle est partie en marbre blanc, et soutenue de chaque côté par des colonnes, dont les chapiteaux sont très-bien sculptés. Aux chapiteaux des deux premières colonnes, à la gauche du spectateur, l'artiste a représenté l'avare ayant une énorme bourse suspendue au cou; deux diablotins le tiennent fortement et s'efforcent de l'enfoncer dans la gueule de Lucifer. Au-dessus de la porte est une grande pierre qui représente l'adoration des mages. A gauche du portail, à la droite du spectateur, on voit, incrustés dans le mur, deux autels votifs, sur lesquels on lit deux inscriptions romaines.

Nous renvoyons le lecteur, pour la description détaillée de l'intérieur de cette église, au *Voyage historique et pittoresque de Toulouse à Bagnères de Luchon*, par M. P.-V. Foxs; 1 vol. in-18, publié à Toulouse chez L. Jougla, 1849. Ce petit ouvrage, auquel nous avons emprunté la description de cette route, est rempli de recherches historiques très-précieuses et d'appréciations savantes.

On remarque dans l'intérieur les boiseries de la chaire, du confessionnal et celles des orgues, dont les tuyaux furent enlevés pendant la Révolution de 1793; les boiseries et les sculptures du chœur; les vitraux des trois fenêtres principales, qui datent de François Ier, mais malheureusement en partie détruits; plusieurs mausolées, entre autres celui de Hugues de Châtillon, évêque de Saint-Bertrand, qui acheva

la construction de l'église ; l'autel de saint Bertrand (évêque de Comminges vers la fin du XIe siècle) avec les reliques du Saint. Cet autel est orné de peintures curieuses et très-anciennes reproduisant plusieurs traits de la vie du Saint. On conserve dans l'église , et on montre aux étrangers, la chape, la mitre de l'ancien évêque de Comminges, ses pantoufles, beau travail de broderie , son bâton pastoral et son anneau. Pour voir tous ces objets ainsi que le reliquaire du Saint, il faut s'adresser à M. le curé. La demande est toujours accueillie. Il est d'usage de donner une offrande pour la conservation de l'église.

L'ancien cloître mérite aussi une visite. Autrefois entièrement couvert, il était orné de colonnes admirablement sculptées et renfermait un grand nombre d'inscriptions funéraires et de tombeaux qui ont été en grande partie enlevés ou détruits. Les arcades sont assez bien conservées. On y voit encore quelques tombeaux de chanoines et de chevaliers remontant aux XIIIe et XIVe siècles.

Derrière la *Chapelle de Saint-Jean* se voit encore la porte, aujourd'hui murée , des cagots avec leur bénitier.—C'était par cette porte seulement que les cagots pouvaient entrer dans l'église. Ces malheureux, qui furent pendant plusieurs siècles , l'objet d'une persécution constante , étaient obligés de se renfermer dans des quartiers qu'on leur assignait ; leurs quartiers , leurs rues , leurs villages étaient murés , et ils ne pouvaient avoir de rapports qu'entre eux. En justice, il fallait le témoignage de sept cagots pour égaler celui d'un autre témoin.

D'après M. Francisque Michel[1], les cagots descendaient des chrétiens espagnols qui suivirent Charlemagne dans sa retraite de Roncevaux, et qui vinrent chercher un refuge de l'autre côté des Pyrénées.

Au-dessus de la porte de *Cabirale* se lit l'inscription suivante :

IMP.XXV. COS.
V. P. P.
CIVITAS CONVENE.

que l'on traduit ainsi : « à l'empereur, 25 fois consul, 5 fois père de la patrie, la ville des *Convenae*. »

[1] *Histoire des Races maudites de la France.*

Après *Civitas Convenæ*, on remarque une louve, signe caractéristique des villes romaines.

A gauche, près de la porte, sur une pierre en marbre, incrustée dans la muraille, est affichée la taxe du poisson, de par le chapitre de *Saint-Bertrand,* pour le carême de 1661 : Truites, 5 deniers la livre ; siéges, 3 deniers ; loches, 3 deniers ; cabillas, 2 deniers.

Il faut visiter le cabinet d'histoire naturelle de M. *Caze,* si riche déjà en objets précieux d'antiquités, puis le *Musée Pyrenéen*, comprenant plusieurs musées spéciaux, musée d'histoire naturelle, musée géologique, collection de tableaux, de minéraux, d'archéologie. Cet établissement est fort curieux.

Nous croyons devoir donner ici une description du musée pyrénéen fondé par M. Boubée :

« 1° Dans le *musée d'histoire naturelle*, remarquez surtout, *parmi les mammifères,* le bouquetin, le chat sauvage, le dosman, la loutre, le rat blanc, l'hermine ; *parmi les oiseaux*, le vautour-moine, l'aigle des Pyrénées, le grand-duc; le flamant et l'ibis, oiseaux d'Egypte pris à Perpignan ; le chevalier en robe de noces, le merle rose, la fauvette à moustaches, le butor, le coq de bruyère, la gelinote, la perdrix blanche en plumage d'été, en plumage d'automne et en plumage d'hiver ; la spatule et le grand plongeon, oison du nord, et le goëland, oiseaux de mer que les frimas, les vents et les tempêtes poussent quelquefois jusqu'au centre des Pyrénées, jusque dans le bassin de Saint-Bertrand. *Parmi les coléoptères et les papillons*, de très-jolies espèces propres aux Pyrénées; ensuite les *serpents*, les *amphibies*, etc ; enfin, l'*herbier pyrénéen,* riche de magnifiques espèces dont la simple nomenclature serait encore trop longue.

« 2° Dans le *musée géologique* sont réunies toutes les roches des Pyrénées, de Bayonne à Perpignan, classées par ordre géologique et par masse, pour fournir à de nombreuses collections. Il y a plus de 600 espèces ou variétés importantes de ces roches. Je ne crains pas de dire que c'est la plus grande collection géologique locale qui soit en France, et la plus étudiée au point de vue de la distinction et de la classification des espèces minéralogiques. Vous aurez quelque plaisir à voir la roche qui fournit le bitume, celle

qui produit la porcelaine; l'amiante, le sable qui renferme des paillettes d'or, les minerais de fer, de plomb, de cuivre et tant d'autres riches matières que contiennent nos Pyrénées et que l'on y laisse méconnues et inexploitées.

« Les *marbres polis* forment une série spéciale, riche et importante d'autant plus que l'usage et les applications du marbre prennent une telle extension que la marbrerie sera bientôt l'objet d'exploitation la plus considérable des Pyrénées. Parmi ces marbres, remarquez surtout les espèces nouvelles de MM. Lhez et Castillon, celles que travaille M. Géruzet, et plusieurs belles espèces des Basses-Pyrénées exploitées avec avantage par M. Bonnemaison de Bayonne. — Les *fossiles* présentent aussi un haut degré d'intérêt; vous en verrez de très-beaux et de très-rares dans le musée géologique.

« 3° Descendez ensuite à la seconde terrasse du musée. Là est le meilleur point de vue du bassin de Saint-Bernard. De cette terrasse on est assez près pour distinguer toutes choses, et assez haut pour tout voir à la fois. On ne peut se lasser de ce bassin, unique dans son espèce, où l'on trouve réunis tous les détails et accidents de topographie que ne présente ordinairement qu'une vaste et riche contrée.... Une grande ville détruite par le fléau des combats, son fort encore debout, plusieurs villages avec leurs monuments antiques, eurs ruines et des constructions nouvelles, un château féodal dominant tout le bassin habité par un gracieux et noble seigneur (le duc de Rovigo), des mines et usines, des carrières de marbre, un lac, des ruisseaux, des rivières, un fleuve, des coteaux et une vaste plaine toujours couverte de deux moissons à la fois, des routes parfaites qui se croisent dans tous les sens, et ces montagnes en cirque dont la silhoutte est si gracieuse, les unes cultivées jusqu'à la cime, d'autres couvertes de bois, d'autres arides livrées à la bruyère et aux troupeaux, d'autres rocheuses et entièrement nues; enfin ces échappées de vue qui laissent l'œil se perdre vers la basse plaine comme sur l'Océan; on dirait un *musée géographique*, et l'un des plus riches de ce genre. Lorsque M. de Lamartine vint le visiter, il resta longtemps dans l'admiration : « C'est bien ici, dit-il, la plus belle vue du monde. » Sera-t-on surpris de voir ce bassin si richement doté par la nature, autrefois surnommé *le Jardin des Gaules*, occuper dans l'histoire des pages brillantes et nombreuses?

Si vous couchez à Saint-Bertrand, vous reviendrez librement le contempler encore demain de grand matin au moment de votre départ, avant que le soleil n'ait dissipé les faibles vapeurs qui, la nuit, profitent de son absence pour descendre jusqu'aux pieds des monts, et se nourrir du parfum des fleurs. Une demi-heure, une heure, ne suffiront pas pour rassasier vos yeux, votre âme, votre cœur de cet admirable tableau.

« 4° Vous avez encore à voir quelques tableaux pyrénéens et quelques produits de l'industrie de nos montagnes envoyés par les artistes et les fabricants pour être vendus à leur bénéfice [1]. »

Vous devez sans nul doute emporter quelque souvenir de votre voyage des Pyrénées, quelques objets pour cadeaux, etc.: voici, j'espère, une belle occasion. Choisissez quelques-uns de ces objets, quelques tableaux, de la musique des Pyrénées, des ouvrages et recueils pyrénéens, etc., sans vous inquiéter du moyen d'emballer et de transplanter vos achats. Le conservateur du musée vous expédiera tout ce que vous aurez choisi, et fera suivre le remboursement jusqu'à destination, et pour l'époque que vous lui fixerez. (M. Nérée-Boubée.)

A 1 h. 1/2 de *Saint-Bertrand* on va visiter la *grotte de Gargas*, l'une des plus belles et des plus riches des Pyrénées. Cette grotte, véritable *musée souterrain*, selon l'heureuse expression de M. N. *Boubée*, est l'une des plus remarquables des Pyrénées, celle où les formes minérales s'associent le mieux aux accidents de l'excavation pour produire les plus magiques effets et les apparitions les plus fantastiques.

Il faut un guide pour parcourir cette grotte.

Nous allons rejoindre au pont de *Labroquère* le chemin de Luchon. Nous traversons les villages de *Loures*, *Bertren*, *Bagiry*.

[1] On reçoit au musée de Saint-Bertrand tout ce que les artistes, éditeurs et industriels des Pyrénées adressent franc de port. On l'expose sous leur nom et on le met en vente. Après la saison, on rend compte du produit des ventes et on renvoie les objets invendus.

Bains de Siradan et de **Sainte-Marie**. — Ils sont situés à un quart d'heure de la route, et fréquentés chaque année par un assez grand nombre de personnes.

L'établissement des bains, récemment construit, est fort élégant et situé au centre du village, près de l'église, au bord d'un petit lac naturel très-profond qui, à époques irrégulières, se trouble et se bouleverse d'une manière extraordinaire, et dont les eaux toutes minérales deviennent alors sanguinolentes, ou blanchissent comme si l'on y jetait de la chaux.

Les eaux minérales sont efficaces dans les fièvres, les pâles couleurs et le sang hémorroïdal. Ces eaux se prennent en bains ou en boisson.

Une source ferrugineuse fort abondante se trouve placée à côté de l'établissement de *Siradan*. On sait combien ces fontaines sont précieuses pour un grand nombre de cas déterminés par la science. Plus de huit cents malades se rendent chaque année à Siradan et à Sainte-Marie pour y boire les eaux ou pour prendre les bains.

Les baigneurs de *Bagnères-de-Luchon* viennent ordinairement visiter l'établissement de Siradan. L'air pur qu'on respire dans ce joli coin des Pyrénées, l'élégante propreté des logements et de l'établissement des bains, l'excellent service de l'hôtellerie qui s'y trouve attachée, tout contribue à y attirer la foule des visiteurs.

Le village de *Siradan* lui-même est dans une situation remarquablement belle, et des hauteurs qui le dominent on jouit d'une vue magnifique sur le bassin de *Saléchan*, sur le *pic du Gar*, etc., etc.

Esténos est un riant et beau village, relai intermédiaire de la poste aux chevaux entre Saint-Gaudens et Bagnères.

Après Esténos, on voit bientôt sur la gauche le nouveau *pont de Chaum* conduisant directement à *Saint-Béat*.

De *Labroquère* à *Esténos* on compte 12 kil. 1/2.

Cierp, village pittoresque, à 4 kil. 1/2 d'Esténos, est situé sur les bords de la Pique, à l'entrée de la vallée de Luchon, et à 16 kil. de Bagnères. Ce village est remarquable tant par ses chaumières antiques que par sa position au pied et sous l'escarpement d'un rocher qui surplombe,

De Cierp, on peut faire une excursion à *Saint-Béat*, distance de 5 kil. Cette petite ville, bâtie presque toute en marbre, offre un aspect charmant et est fort agréable. On y

remarque l'*église*, de style byzantin, à plein-cintre, ornée de colonnes, sur les chapiteaux desquelles de délicieuses sculptures représentent les scènes du Nouveau-Testament ; les ruines d'une tour carrée, restes d'anciennes fortifications; celles d'un château fort du moyen âge. —A peu de distance de la ville, deux carrières de marbre très curieuses à visiter.

A Cierp commence la vallée de Luchon, qui s'étend, sur une longueur de 25 kil., jusqu'au pied de l'*hospice*.

Nulle part en France on ne rencontre d'aussi jolies figures de jeunes filles que dans la vallée de Luchon : elles sont brunes, elles ont les yeux grands, vifs, les traits réguliers. Malheureusement elles ne conservent pas longtemps leur beauté : à vingt-cinq ans, elles sont déjà fanées.

A mesure qu'on approche de Bagnères, les yeux sont de plus en plus affligés du spectacle d'hommes et de femmes affectés de goîtres. Cette horrible maladie, trop souvent héréditaire, éteint quelquefois l'intelligence, et change l'être qui en est affligé en *cagot*. On nomme ici de ce nom ceux qu'en Suisse on appelle *crétins*.

« Il y a dans les Pyrénées, dit M. Ramond, un certain nombre de familles qui appartiennent à cette race réputée infâme et maudite. Au sein des montagnes qui semblent être le dernier asile de la liberté, ceux qui la composent sont réduits à une espèce d'esclavage, qui n'est pas réglé par la loi, mais qu'on regarde comme une suite de l'altération héréditaire des humeurs qui produit leur dégradation physique et morale. La profession de charpentier leur est particulière, et comme tels ils doivent aller les premiers arrêter les progrès d'un incendie. Le goître, fruit de la misère et des maladies, paraît être le cachet de leur réprobation, et leur avoir été donné pour désigner leur race. » — M. Ramond a observé ces véritables crétins dans les vallées de Comminges, de Bigorre, du Béarn, des deux Navarres ; c'est surtout la vallée de Luchon qui en renferme un grand nombre. Leur condition s'est, dans les derniers temps, un peu améliorée ; la clôture des portes par lesquelles ils entraient dans l'église a dû être le signal que Dieu paraissait ne plus les réprouver, et que l'homme devait imiter sa clémence ; aussi leurs habitations sont plus rapprochées des villages, et leurs semblables ne paraissent plus guère reconnaître en eux de différences que celles qu'inspirent les maladies et la

misère ; et ces différences même n'existent pas toujours, car il y a beaucoup de cagots qui ne sont point affectés de crétinisme.

M. de Saussure, dans son *Voyage aux Alpes*, pense que la cause de cette infirmité est la chaleur jointe à la stagnation de l'air ; il dit que lorsque l'air est renfermé dans de profondes vallées et fortement échauffé par le soleil, il y contracte un genre de corruption dont la nature ne nous est pas connue, et qui produit sur les fibres tendres des enfants un relâchement d'où résultent les gonflements et l'atonie générale. Il pense aussi que les exhalaisons des marais qui occupent le fond de quelques vallées sujettes au crétinisme peuvent contribuer à cette maladie ; mais c'est plutôt par la chaleur dont ces vapeurs rendent l'air susceptible, et par le relâchement qu'elles occasionnent, que par les miasmes qu'elles renferment.

A 1 kil. de Cierp, on traverse un pont récemment construit sur la *Pique*, puis on suit la rive gauche du torrent, laissant à gauche le village de Burgalais, où passait l'ancienne route.

On rencontre successivement *Antignac* et *Moustajon*, puis *Barcugnas*, faubourg de Bagnères. La route est magnifique ; on arrive à Bagnères-de-Luchon par une superbe avenue plantée de beaux platanes, c'est l'*allée de Barcugnas*.

ROUTE 25.

DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

81 kil. (Trajet en 8 heures environ.)

Diligences partant de Bagnères-de-Bigorre le matin à 8 h., et arrivant à Luchon entre 4 et 5 h. du soir. Prix des places : 10 à 15 fr.

On traverse successivement l'*Escaladieu*, avec son abbaye de bénédictins; *Mauvesin*, où l'on admire les ruines d'un château du moyen-âge ; *Capvern*, et ses eaux minérales que nous avons décrites; *Lannemezan*, *Pinos*, *Montrejeau*, où


BAGNÈRES DE LUCHON
ET
SES ENVIRONS
par A. Dufour.
Kilomètres
1 2 3 4 5 6
HAUTES PYRÉNÉES
HAUTE GARONNE
VAL D'ARAN
MONTS PYRÉNÉES
ESPAGNE
Barbazan
S.t BERTRAND de Comminges
Luscan
Galié
Ore
ASPET
Siradan
MAULÉON
Pic de Gar
Pic Condous
M.t Cagire
S.t BEAT
Lez
Arlos
Argut
Fos
Melles
Saint-Béat
Pic du Monne
Port de Berrche
Col de la Palle
Pic de Burat
Pic de Bocanère
Tuc de la Sequeste
Montauban
Bosost
Serra de font chaston
Vallon de Burbe
Portillon
BAGNÈRES de Luchon
Vallée du Lys
Pic Quairat
Col de Sabaque
Port de Vénasque
Port de la Glère
Pic de la Glère
Hôpital
LA MALADETTA
Trou du Taureau
Vénasque
VIELLE
VALLÉE DE LARBOUST
VALLÉE D'OUEIL
VALLÉE DE VÉNASQUE
Pic de Nère
Pic du Bourg
Vilamos
Les Bordes
Garonne R.

l'on visitera le beau parc de M. de Camon; *Saint-Bertrand-de-Comminges, Labroquère,* où nous rentrons dans la route que nous venons de parcourir.

On compte, de Pau à Bagnères-de-Luchon, 120 kil.; de Tarbes à Bagnères-de-Luchon, 89 kil.

BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Hôtels : du Parc, situé au centre du cours d'Étigny; — de Bonnemaison; — de Londres; — de France; — de Paris; — de la Poste; — d'Espagne; du Commerce; — Sacaron, avenue Barcugnas.

L'*hôtel du Parc*, ouvert depuis 1845, et construit à grands frais par M. Soulérat, situé dans le plus beau quartier de la ville, entre cour et jardin, se distingue entre les plus renommés des Pyrénées par son architecture gracieuse; on y trouve des appartements grands et petits, riches et modestes, et il y règne un grand luxe de propreté.

Bagnères, autrefois *Baicgnières*, en latin *Balnearia*, — 2,200 hab., — doit son nom aux bains qui l'ont rendue célèbre. — Cette petite ville, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Gaudens, dont elle est éloignée de 47 kil., est située entre les rivières de l'*One* et de la *Pique*, au pied de hautes montagnes, et à 612 mètres au-dessus du niveau de la mer. — Cette ville est bâtie au milieu d'une des plus belles vallées des Pyrénées, et forme un triangle dont chaque axe est prolongé par une allée : l'une de platanes, l'autre de sycomores, la troisième de tilleuls.

La ville de Luchon peut recevoir 3,000 étrangers à la fois. — En 1844, il vint à Luchon 5,832 personnes; en 1845, 5,123; en 1846, 5,482; en 1847, 6,124; en 1854, près de 10,000.

On peut se baigner toute l'année, mais surtout depuis avril jusqu'à novembre, la température de la vallée étant fort douce; cependant l'air y est toujours vif. Le printemps et l'automne y sont habituellement très-beaux. Pendant l'été surviennent quelquefois des semaines pluvieuses qui contrarient beaucoup les coureurs de montagnes. Les chaleurs se font du reste peu ressentir à Luchon, où le voisinage des glaciers entretient toujours une certaine fraîcheur.

Cependant on y éprouve parfois une grande chaleur, au milieu du jour, mais les soirées et les matinées y sont presque froides, même en juillet et août. L'hiver n'y est long et rigoureux qu'une année sur trois, terme moyen.

Nulle ville au monde ne peut se vanter de posséder d'aussi belles promenades : le Cours, planté par d'Étigny, dont le nom est prononcé avec reconnaissance et orgueil par les habitants, est surtout magnifique. C'est ici que logent presque tous les étrangers, dans d'élégantes maisons, qui leur sont exclusivement réservées. Les habitants du Languedoc fréquentent en grand nombre les bains de Luchon, mais ils se logent, en général, dans les autres parties de la ville.

On doit à MM. Moutet, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et Arnaud, ingénieur ordinaire, de grandes améliorations sur le cours d'Étigny, et sur la continuation de cette ligne comme route nationale jusqu'au port de Vénasque.

Dans aucun des thermes des Pyrénées, l'étranger qui aime le luxe, les plaisirs, ne trouvera pour les satisfaire autant de ressources qu'à Bagnères-de-Luchon. Luchon est encore le séjour de ceux qui aiment les effets d'une nature pittoresque, les beaux spectacles de montagnes, les sites sauvages et toutes les merveilles répandues dans les Alpes suisses.

A Luchon, plus que partout ailleurs dans les Pyrénées, la vie se passe agréablement. Après le bain, où chacun noue des relations familières qui deviennent un besoin loin de chez soi, viennent la toilette et les visites, puis, avant le dîner, les promenades et les excursions aux environs. Après le dîner, la promenade. Le rendez-vous général est sur l'*Allée de la Pique*, baignée par le torrent du même nom. Cette promenade, qui communique avec les deux extrémités du cours d'Étigny, est vraiment délicieuse. — La nuit venue, on se réunit dans les cercles ou en sociétés particulières. En un mot, Luchon réunit les avantages et les plaisirs de la grande ville et de la campagne, sans parler de la précieuse efficacité de ses eaux.

Cercles. — Il y en a deux, l'un à l'*hôtel du Parc,* l'autre à l'*hôtel de Londres*. Tout étranger y est admis moyennant la rétribution de 10 fr. par mois. Les dames s'y rendent aussi ; les unes travaillent et cousent, les autres font leur partie de whist. — On y joue tous les jeux de bonne compagnie. —

Bal ou *concert* une fois par semaine dans les salons des cercles. Les frais en sont payés à part au moyen de billets d'entrée pour les hommes; les dames reçoivent des invitations. Enfin, on y trouve les principaux journaux et les ouvrages les plus intéressants sur les Pyrénées.

La fondation de cette ville remonte au xe siècle; elle fut ravagée en 1711 par les Miquelets espagnols, et entièrement incendiée en 1723. C'est après cet incendie que fut reconstruite la ville élégante que l'on voit aujourd'hui. Les maisons, peintes en blanc et presque toutes à un seul étage, sont couvertes en ardoises et construites en partie avec du marbre de Saint-Béat.

ÉTABLISSEMENT THERMAL.

Bagnères-de-Luchon est sans contredit la localité thermale la plus considérable et la plus intéressante des Pyrénées, soit par la richesse et la variété de ses eaux, soit par les sites pittoresques qui l'entourent.

Le nouvel établissement des bains compose les thermes les plus importants de la France, et peut-être d'ailleurs. Le bâtiment thermal, construit sur les plans de MM. François et Chambert, est situé au pied de la montagne qui renferme les sources sulfureuses.

La description suivante est empruntée à MM. Chambert et François[1] :

« Considérés dans leur ensemble, les thermes de Luchon comprennent : 1° des galeries souterraines creusées dans la montagne, dont quelques-unes sont taillées dans le granit lui-même. Ces galeries ont servi à poursuivre presque toutes les sources supérieures jusqu'à leur sortie de la roche en place où elles ont été captées avec le plus grand soin; elles présentent un développement d'environ 890 mètres courants, les sources supérieures s'y trouvant disposées dans l'ordre suivant en allant du nord au sud : *Richard tempérée*, *Richard*

[1] Extrait de l'ouvrage intitulé : *Essai clinique sur l'action des eaux thermales sulfureuses de Bagnères-de-Luchon, dans le traitement des accidents consécutifs de la syphilis*, par le docteur Marc-Pegot (de Saint-Martory), 1 vol. in-8. Toulouse, Gimet, éditeur; à Paris, chez J. B. Baillière, 1854.

supérieure, *Azémar*, *Reine Bayen*, *Grotte supérieure*, *Blanche*, *Enceinte*, *Ferras ancienne*, *Ferras nouvelle*, *Lachapelle*, *Bosquet*, *Sengez*, *Bordeu*, *Pré*. Ces galeries ont, dans presque toute leur étendue, une hauteur suffisante pour qu'on puisse s'y promener debout. Elles ont été appropriées, dans une étendue d'environ 210 mètres, pour salles d'inhalation et étuves sèches. A l'entrée de la galerie de la Reine, se trouve une salle de forme sêmi-circulaire, au milieu de laquelle est disposé un tambour muni d'ouvertures qui peuvent être fermées, soit partiellement, soit en totalité, à l'aide d'un registre mobile qui permet de répandre dans cette salle une quantité variable de vapeur sulfureuse. La température de l'air s'y élève jusqu'à 46° centigrades quand la vapeur d'eau minérale s'y répand librement. Une petite galerie latérale sert de vestiaire et peut au besoin être utilisée comme salle de repos. La galerie de l'Enceinte pourrait d'ailleurs fournir au besoin une salle de repos d'autant plus convenable que, sa température étant moins élevée que celle de la salle d'étuve, les malades éprouveraient, en sortant des galeries, une transition moins brusque et par conséquent moins dangereuse que s'ils fussent sortis directement.

2° Quatorze buvettes, situées entre les galeries souterraines et leurs réservoirs, sur un plain-pied de 500 mètres de développement qui peut servir de promenade aux buveurs.

Ces buvettes sont entretenues par les sources suivantes : *Richard supérieure*, *Richard tempérée*, *Reine*, *Grotte supérieure*, *Blanche*, *Enceinte*, *Ferras ancienne*, *Ferras nouvelle*, *Etigny* n° 1, *Sengez* n° 1, *Bordeu* n° 1, *Pré* n° 1, *Pré* n° 2, *Source ferrugineuse*.

L'eau de certaines buvettes (*Pré n° 1*) est refroidie par serpentinage, et peut être bue sans mélange d'eau froide.

3° Dix-neuf réservoirs, dont quelques-uns (celui de la *Reine* pour bains) communiqueront avec des gazomètres à air désoxygéné ; ce qui permettra de conserver l'eau dans ses réservoirs aussi bien que si elle était enfermée dans des bouteilles pleines et parfaitement bouchées.

Le bâtiment thermal comprend :

1° Une vaste salle de pas-perdus communiquant par deux belles galeries transversales avec toutes les parties des thermes ; elle se termine par un grand escalier central qui

conduit aux salles d'inhalation, aux buvettes supérieures. aux réservoirs et aux étuves souterraines.

2º Sept salles de bains qui constituent autant de pavillons isolés. Parmi ces salles, les unes ont leur voûte très-élevée, ce qui amoindrit considérablement l'altération de l'air par les vapeurs sulfureuses; les autres ont des voûtes plus basses et en quelque sorte déprimées, ce qui favorise l'élévation de la température et l'action de l'acide sulfhydrique sur les malades.

Dans les salles à voûte élevée, il en est qui contiennent des cabinets de bains dépourvus de voûtes et recouverts par de simples tentures en coutil ; d'autres ont des voûtes partielles ; d'autres, enfin, des voûtes complètes.

Dans les salles à voûte déprimée se trouvent des cabinets de bains à voûte surbaissée, fort analogues à ceux de Baréges.

Les eaux sont divisées dans ces salles, de telle sorte que chacune d'elles puisse, suivant que l'exigent la saison, l'état du ciel ou les indications médicales, être prise avec ou sans buée de vapeur, et dans une atmosphère dont la richesse en principes sulfureux est réglée, pour ainsi dire, à volonté.

Les salles et les cabinets sont pourvus de moyens d'aérage disposés de telle manière, qu'il n'est pas possible que les baigneurs éprouvent des variations de température trop brusques [1].

Les *salles nos 1 et* 2 reçoivent, d'une part, les sources du Pré, de Bordeu et du Bosquet ; d'autre part, celles de Ferras et d'Etigny. La salle nº 1 a des cabinets à voûtes pleines et à voûtes partielles ; ceux de la salle nº 2 sont recouverts par des tentures en coutil.

Au centre, et symétriquement par rapport à l'axe des thermes, sont groupées les salles nos 3, 4, 5 et 6, desservies par les sources de la Reine, la Grotte inférieure, la Blanche et Azémar. Chacune de ces salles a un caractère particulier et une destination spéciale; ainsi la salle nº 3 est à voûte

[1] Il résulte de la disposition des salles et des cabinets de bains, que les malades trouveront, en entrant dans l'établissement, un air dont la température et la richesse en principes sulfureux iront croissant jusque dans le cabinet des bains. Ce sera l'inverse à la sortie. Cette disposition, conforme aux données de la science, fait honneur à l'architecte.

déprimée et à cabinets voûtés, tous pourvus de douches diverses de force moyenne, alimentées par la Reine. La salle nº 4 est à voûtes élevées avec des cabinets à voûte entière ou partielle. Les salles nºs 5 et 6 sont alimentées par les sources de la Reine, de la Grotte inférieure et de la Blanche ; mais les deux premières y seront facultativement refroidies par serpentinage. La salle nº 5 est à voûte déprimée, et les cabinets y sont à voûte pleine, les appareils à douches y sont entretenus par la source Azemar et la Froide. La salle nº 6 est à voûte élevée, et les cabinets y sont recouverts par une simple tenture en coutil.—La salle nº 7 reçoit les eaux de Richard supérieure et de Richard inférieure nº 2.

Enfin, une *salle spéciale*, alimentée par l'eau des sources Richard, sera disposée pour les dames et alimentée par les mêmes eaux que la précédente ; elle recevra, en outre, la source Richard inférieure nº 1. Une salle particulière est destinée aux indigents.

Les *baignoires*, au nombre de 101, sont en marbre ; toutes sont munies de douches locales mobiles, et de douches d'injection ; 23 sont pourvues de douches ordinaires diverses.

Toutes ces baignoires reçoivent l'eau, à leur partie inférieure et latérale, par une bague filetée, qui permet d'y adapter facultativement des appareils à douches locales mobiles, comprenant toutes les douches locales diverses et les douches d'injection de toute sorte.

3º Cinq grandes douches (douche jumelle, douche écossaise, et douche de pression) ;

4º Trois piscines, de quinze places chacune ; l'une d'elles est destinée au service des indigents ;

5º Trois douches ascendantes fixes, facultativement sulfureuses ou émollientes ;

6º Une douche locale fixe ou de lotion ;

7º Des étuves, bains et douches de vapeurs totaux ou partiels, deux bains russes, avec cabinets de repos, alimentés à volonté par des vapeurs sulfureuses ou par des vapeurs salines fournies par deux générateurs ;

8º Une piscine gymnastique et natatoire ;

9º Sept buvettes inférieures, groupées le long du corridor des douches.

Les eaux sont dirigées du point d'émergence aux réser-

voirs dans des tuyaux en porcelaine, pour les sources les plus rapprochées, et dans des caniveaux hermétiques en bois injecté, pour les plus éloignées. Depuis les réservoirs, jusqu'aux lieux d'emploi, les eaux sont conduites dans des tuyaux en bois injecté. Ces tuyaux ont l'avantage de conserver mieux que ceux de plomb la température du liquide minéral.

Toutes les baignoires admettant l'eau par la partie inférieure, on évite l'introduction d'une quantité notable d'air dans le bain, et on empêche la destruction rapide du sulfure.

Les grandes douches et les bains chauds avec douches fortes sont alimentés par les sources de la Grotte supérieure, de Bayen, de la Reine et d'Azémar.

La douche locale fixe reçoit les eaux d'Etigny.

Les douches ascendantes sont entretenues par les eaux d'Etigny de Ferras, et de Richard tempérées ; elles peuvent aussi être alimentées par des mélanges mucilagineux et émollients.

Les étuves souterraines sont échauffées par la portion des eaux de la Reine et de Bayen, destinées aux douches. Les étuves inférieures reçoivent au passage les trop-pleins des buvettes et sources inférieures, ainsi que ceux des réservoirs chauds, qui, de là, se rendent aux réservoirs des piscines. Elles seront d'ailleurs munies d'appareils qui permettront d'y développer à volonté des vapeurs sulfureuses.

La piscine de natation sera alimentée, à l'avant et l'arrière de la saison, par les eaux des sources de Richard, de la Reine et de la Froide. Pendant la saison, elle recevra la Froide qui, comme on le sait, est une eau saline que l'on entretiendra à une température convenable par des jets de vapeur fournis par un générateur placé sous le grand escalier de la salle des Pas-Perdus.

Telles sont; en abrégé, les ressources balnéaires dont on peut disposer à Bagnères-de-Luchon. Passons maintenant à l'examen des propriétés physiques et chimiques des eaux de cette localité.

Les sources minérales que possède la commune de Bagnères-de-Luchon sont fort nombreuses[1]; on peut les diviser comme il suit :

[1] Voir le tableau p. 564.

1° Eaux sulfureuses ;
2° Eaux salines (sulfureuses dégénérées) ;
3° Eaux ferrugineuses.

Les sources sulfureuses sont actuellement au nombre de 38, dont 22 ont été découvertes par M. François, depuis 1848. Ces 38 sources constituent la série d'eaux sulfureuses la plus belle et la plus complète qui soit connue ; la richesse de certaines sources est telle qu'aucune autre localité des Pyrénées ne peut être comparée, sous ce rapport, à Bagnères-de-Luchon. Le débit de l'ensemble des sources s'élève à environ 416 mille litres en 24 heures à l'étiage, et à 472 mille litres lors des grandes infiltrations.

C'est à M. Jules François, ingénieur en chef des mines, que l'on doit déjà les magnifiques travaux de Vichy, Ussat, et des principaux établissements thermaux de France. Les travaux exécutés à Luchon sous la direction de M. Chambert sont le fruit des profondes études de ce savant architecte dans les établissements analogues de France et d'Allemagne.

Cet établissement fera honneur à l'administration qui en a ordonné la construction, et aux savants qui en ont dirigé les travaux. Le chiffre rigoureux du premier devis se monte à 600,000 fr. ; mais il est probable que les frais définitifs dépasseront 800,000 fr.[1].

« Aucun établissement en France, et sans doute en Europe, ne présente, dit M. Lemonnier, un système d'aménagement de source plus complet, plus simple et plus avantageux que celui de Luchon. C'est avec admiration que l'on suit dans leurs détails les magnifiques travaux effectués sous la direction de M. François, ingénieur des mines des départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Pour en sentir toute la valeur, on n'a qu'à comparer ce qui avait été fait avant lui, l'état précaire dans lequel l'existence même des sources se trouvait placée, et les richesses nouvelles en volume d'eau et en température que ce jeune savant a procurées depuis à la localité.

« Les eaux sulfureuses de Luchon sont plus riches que toutes autres, en minéralisation et en thermalité. En effet,

[1] Il est juste de signaler à la reconnaissance publique M. Soulérat, ancien maire de Bagnères, M. Tron, maire actuel de cette ville et l'administration municipale.

tout contribue ici à porter à leur plus haut degré l'activité des eaux; tout s'y réunit, élévation de température et richesse sans égale en principes sulfureux, pour déterminer des crises puissantes par les sueurs; des dérivations énergiques sur le système cutané, pour ranimer la vitalité languissante de la peau, enrayée par le vice strumeux; rappeler au dehors des affections syphilitiques, psoriques ou dartreuses, répercutées ou originellement inoculées, et surexcitant des organes intérieurs; pour combattre des rhumatismes, des névralgies, des raideurs des muscles, suite de refroidissements longtemps prolongés; enfin, pour débarrasser certaines organisations de la présence du mercure, dont un traitement imprudent les a saturées. »

L'eau de toutes les sources est incolore et limpide, excepté celle dite *La Blanche*, qui est louche; elles exhalent une odeur prononcée d'œufs couvés; leur saveur est franchement hépatique, leur densité est un peu plus forte que celle de l'eau distillée.

On remarque un fait très-intéressant aux sources : c'est la sublimation du soufre en assez grande abondance sous la forme connue des chimistes sous le nom de *fleur de soufre*. Ce n'est que sur les parois de la Grotte-Supérieure de la Reine que se présente ce soufre.

L'eau de Luchon contient du sulfure de sodium, du carbonate de soude, un peu d'acide sulfurique combiné, soit avec la soude, soit avec la chaux, enfin des traces d'acide muriatique et de silice.

Les eaux de Luchon sont employées dans le traitement des paralysies, des rhumatismes et des maladies cutanées. On sait que ces maladies se présentent sous une infinité de formes, et qu'il faut les avoir souvent vues pour les bien caractériser.

On emploie les eaux de Luchon en bains, en douches, en boisson.

La saison commence le 15 mai et finit le 15 octobre.

Les sources appartiennent à la commune; elles sont affermées 41,500 fr. par an, outre des charges s'élevant à une somme assez considérable, qui sont à la charge du fermier.

TABLEAU INDIQUANT LES NOMS

de Bagnères-

(D'après

NOMS des SOURCES.	DATE de leur découverte	Volume débité en 24 heures.	NATURE DU SOL au point D'ÉMERGENCE.
		litres.	
Bayen	1839	5,200	Limite des atterrissements.
Reine	s.ancienne	73,220	Schistes siliceux grenatifères modifiés.
id.	*id.*	»	*id.*
id.	*id.*	»	*id.*
id.	*id.*	»	*id.*
Grotte supérieure.	*id.*	12,425	Granit pegmatite grenatifère.
id.	*id.*	»	*id.*
Grotte inférieure.	*id.*	»	*id.*
id.	*id.*	10,725	Atterrissements modifiés.
Azémar	1836	18,800	Schistes modifiés.
Richard supérieure	*id.*	17,420	*id.*
id.	*id.*	»	*id.*
Richard inf. n. 4 et 5 (R. anc.)	s.ancienne	10,002	Atterrissements modifiés.
id.	*id.*	»	*id.*
Richard tempérée n. 1	1839	21,723	Schiste micacé.
Id. n. 2	*id.*		Schiste siliceux modifié.
Richard tempérée inférieure	*id.*	»	*id.*
Richard inférieure n. 6	*id.*	»	*id.*
Richard inférieure n. 7	*id.*	»	*id.*
Blanche[1]	s ancienne	41,200	Granit, pegmatite grenatifère
id.	*id.*	»	*id.*
id.	*id.*	»	*id.*
id.	*id.*	»	*id.*
Ferras ancienne	1839	»	*id.*
id.	*id.*	»	*id.*
Ferras nouvelle	1839	»	*id.*
id.	*id.*	»	*id.*
Enceinte	1839	»	*id.*
id.	*id.*		*id.*

1 L'eau blanche est mêlée, à sa sortie du griffon, avec une quantité d'eau ainsi le blanchiment.

DES SOURCES SULFUREUSES

de-Luchon.

M. Filhol.

Température.	Quantité de sulfure de sodium dans un litre d'eau.	DESTINATION des SOURCES.	LIEUX D'OBSERVATION.	Dist. des griffons aux lieux d'observation.	Perte apparente sur 100 parties de sulfure.
				metr.	
68,00	0,0773	D. E. P.	Au griffon.	»	»
57,60	0,0567	Buv. Ba. D. E. P.	Au regard dans les gal.	12,50	»
»	0,0491	*id.*	Au sortir des galeries.	16,50	13,40
»	0,0481	*id.*	A la buvette.	34,50	15,16
»	0,0436	*id.*	Au robinet des baign.	»	23,10
58,44	0,0475	D. E. P.	Au regard.	11	»
»	0,0460	*id.*	A la buvette.	23,30	3,16
52,20	0,0675	*id.*	Au robinet des baign.	»	»
39,00	0,0522	Ba. P.	Au b. après 5 h. d'exp.	»	22,66
53,17	0,0497	Buv. Ba. D. L.	Au regard.	4,00	»
50,01	0,0475	*id.*	*id.*	2,20	»
»	0,0460	*id.*	A la buvette.	35,20	3,15
46,40	0,0546	Buv. Ba.	Au griffon.	»	»
»	0,0503	*id.*	Au robinet des baign.	»	7,87
38,00	0,0330	Buv. Ba. D. A.	Au griffon.	»	»
32,00	0,0155	*id.*	*id.*	»	»
»	0,0064	Ba.	*id.*	»	»
29,80	0,0138	Buv.	*id.*	»	»
31,75	0,0322	*id.*	*id.*	»	»
47,21	0,0368	Buv. Ba. D. L.	*id.*	»	»
»	0,0169	*id.*	Au regard.	11	54,09
»	0,0141	*id.*	A la buvette.	23,80	60,88
»	0,0021	*id.*	Au robinet des baign.	var.	94,83
34,31	0,0030	Buv. Ba.	Au griffon.	»	»
»	0,0024	*id.*	A la buvette.	7,00	20,00
39,96	0,0211	Buv. Ba.	Au griffon.	»	»
»	0,0193	*id.*	A la buvette.	3,50	8,53
49,00	0,0675	*id.*	Au griffon.	»	»
»	0,0660	*id.*	A la buvette.	3,00	2,22

froide suffisante pour abaisser sa température à 37° centigrades. On favorise

NOMS des SOURCES.	DATE de leur découverte	Volume débité en 24 heures.	NATURE DU SOL au point D'ÉMERGENCE.
		litres.	
Ferras infér. n. 1.	1849	»	Atterrissements modifiés.
id. n. 2.	*id.*	»	*id.*
Lachapelle........	*id.*	»	Granit.
Bosquet n. 1......	1849 à 1850		
id. n. 2......	*id.*	31,500	Granit et schistes modifiés.
id. n 3......	*id.*		
Sengez n. 1......	1850		Granit.
id. n. 2......	*id.*	51,417	*id.*
id. n. 3.	*id.*		Granit et micaschiste.
id. n. 4......	*id.*	»	Micaschiste.
Bordeu n. 1......	1850		Granit pegmatite grenatifère
id. n. 2......	*id.*	33,523	*id.*
id. n. 3......	*id.*		*id.*
Pre n. 1..........	1850 à 1852	»	*id.*
id.............	*id.*	»	*id.*
Pre n. 2..........	*id.*	»	*id.*
Pre n. 3..........	*id.*	»	*id.*
Mélanges des n. 2 et 3............	*id.*	»	*id.*
Pre n. 4.........	*id.*	»	*id.*
Etigny n. 1.......	1848	»	Schistes modifiés.
id. n. 2......	*id.*	»	*id.*
Romains	1849	7,200	Atterrissements modifiés.
Etuve............	*id.*	520	*id.*
Souleras (gr. puits).	*id.*	»	*id.*
id. (petit puits).	*id.*	»	*id.*

Les travaux de recherche des eaux minérales sont poursuivis avec activité par M. l'ingénieur en chef Jules François. Une galerie de recoupement dans le granit vient de mettre à nu onze sources nouvelles de 37 à 46° centigrades et débitant ensemble 226,760 litres par 24 heures, à la température moyenne de 37° et demi, soit plus de 800 bains à 34 degrés.

(*Mai* 1855.)

Température.	Quantité de sulfure de sodium dans un litre d'eau.	DESTINATION des SOURCES.	LIEUX D'OBSERVATION.	Dist. des griffons aux lieux d'observation.	Perte apparente sur 100 parties de sulfure.
				metr.	
37,80	0,0589	Buv. P.	*id.*	»	»
34,80	0,0485	*id.*	*id.*	»	»
38,70	0,0521	Buv. Ba.	Au griffon.	»	»
44,00	0,0521	Buv. Ba. D. L.	*id.*	»	»
43,00	0,0491	*id.*	*id.*	»	»
»	0,0215	*id.*	*id.*	»	»
40,55	0,0690	Buv.	*id.*	»	»
31,00	0.0337	Ba.	*id.*	»	»
28,20	0,0046	*id.*	*id.*	»	»
28,80	0,0046	*id.*	*id.*	»	»
49,00	0,0715	*id.*	*id.*	»	»
44,50	0,0625	*id.*	*id.*	»	»
40,00	0,0552	*id.*	*id.*	»	»
60,50	0,0780	*id.*	*id.*	»	»
»	0,0780	*id.*	A la buvette.	29,00	»
52,80	0,0690	*id.*	Au griffon.	»	»
43,80	0,0491	*id.*	*id.*	»	»
»	0,0691	Buv.	A la buvette.	»	»
35,40	0,0368	*id.*	Au griffon.	»	»
48,34	0,0356	*id.*	A la buvette.	»	»
30,07	0,0466	D. A. D. L.	Au griffon.	»	»
49,20	0,0588	Buv. E. P.	*id.*	»	»
36,12	0,0350	*id.*	*id.*	»	»
»	0.0208	Ba.	*id.*	»	»
»	0,0079	*id.*	*id.*	»	»

Explication des Abréviations.

Buv.—Buvette.
Ba.—Bains.
D.—Douches.
D. L.—Douches locales.
D. A.—Douches ascendantes.
P.—Piscines.
E.—Etuves.

Quand plusieurs sources portent le même nom, je désigne toujours la plus chaude par le n. 1, et la moins chaude par le chiffre le plus eleve.

Règlements et Tarif des Bains.

Le fermier est tenu d'avoir un registre sur lequel sont inscrits les noms des baigneurs, la date de leur arrivée, la désignation des eaux dont ils doivent faire usage.

Le baigneur a le droit de choisir parmi les cabinets vacants celui qui lui conviendra.

Ce choix sera consigné, ainsi que la distribution des heures, sur un second registre spécialement consacré à cet usage.

Ces deux registres doivent être, sur leur demande, communiqués aux baigneurs.

Chaque jour, un tableau des cabinets et des heures devenus libres sera affiché aux principales entrées de l'établissement.

Tout baigneur a droit aux cabinets et heures devenus libres, suivant la date de sa demande consignée sur le registre de distribution.

Il pourra être donné deux bains par jour à la même personne tant qu'il y aura surabondance. Le médecin-inspecteur des eaux veillera à la réduction et même à la suspension totale de cette faculté, lorsque l'affluence des étrangers l'exigera.—En cas de réduction, elle portera sur les malades qui auront les derniers réclamé deux bains par jour.

Il ne sera dû que le prix d'un bain, lorsqu'un père, une mère, leur domestique ou toute autre personne ayant leur confiance recevra un enfant de moins de huit ans qui répugnerait à se baigner seul.

Le fermier fera sonner la cloche de l'établissement thermal :

1° A l'heure fixée pour l'entrée aux bains;

2° Cinq minutes après pour l'entrée aux bains disponibles ;

3° Dix minutes avant l'heure pour avertir les malades de la sortie des bains.

Si les baigneurs refusent de sortir de bain à l'heure fixée, il sera fait rapport au maire, qui pourra faire disposer de cette heure.

La durée du bain est de une heure et quart, y compris

le temps de se déshabiller et de se rhabiller. La durée des douches est de un quart d'heure.

Après cinq minutes d'attente, on pourra disposer de la douche et du bain

Tarif et prix.—Dans les baignoires du grand bâtiment, comme dans celles du bâtiment Richard, du 1er octobre au 31 mai, bains, 30 cent.; douches, 20 cent.

Sauf les rondes de six heures et demie, sept heures trois quarts et neuf heures, dont le prix est fixé : bains, 90 cent.; douches, 55 cent.

Du 1er juin au 30 septembre, dans les deux bâtiments, les rondes de trois et quatre heures du matin : bains, 60 cent.; douches, 40 cent.

Les rondes de cinq, dix et onze heures et demie : bains, 90 cent.; douches, 55 cent.

Les rondes de six et demie, sept trois quarts et neuf: bains, 1 fr. 20 c.; douches, 80 cent.

Le soir, rondes de quatre et demie et cinq trois quarts : bains, 60 cent.; douches, 40 cent.

Rondes de deux, trois et sept heures : bains, 90 cent.; douches, 55 cent.

Rondes de huit ou neuf heures : bains, 1 fr. 20 cent ; douches, 80 cent.

Bains de pieds.—Pendant l'heure du bain, avec de l'eau renouvelée, 50 cent.

En dehors de l'heure du bain, 30 cent.

Le fermier sera tenu de se pourvoir, à ses frais, de tous les objets nécessaires pour ces bains.

Boisson.—Prix du litre bu aux sources, 5 cent.
— transporté non bouché, 10 cent.
— transporté bouché, 15 cent.

Les bains de 50 et 60 cent. auront droit à un drap et à une serviette.

Le bain de 90 cent. à un drap et deux serviettes.

Le bain de 1 fr. 20 cent. à un peignoir et deux serviettes.

La douche de 25 cent. à un drap et une serviette.

La douche de 40 cent. à un drap et deux serviettes.

La douche de 55 cent. à un peignoir et deux serviettes.

La douche de 80 cent. à un peignoir et deux serviettes.

Les fournitures en sus seront payées d'après le tarif ci-après :

Une serviette, 5 cent.
Un drap, 10 cent.
Un peignoir, 15 cent.
Un fond de bain, 20 cent.

Le fermier sera tenu de rembourser le montant des billets de bains aux baigneurs qui les réclameraient.

Les porteurs sont au nombre de douze.

On paye 75 cent. pour se faire transporter au bain et retour.

Bains Soulérat.—Il existe à côté de l'établissement communal un autre petit établissement thermal particulier dit *Bain Soulérat.* Les sources de ces bains, très-douces de leur nature, trouvent leur emploi dans le nombreux concours de baigneurs à Luchon; elles sont une spécialité parmi les eaux sulfureuses. On trouve dans cet établissement, et dans un délicieux chalet antique, des logements très-confortables et entourés de jolis jardins.

L'existence des thermes de *Luchon* remonte à une très-haute antiquité. Les Romains les connurent et les fréquentèrent. Les nombreux monuments découverts auprès de ces sources prouvent hautement que les thermes de *Bagnères* jouirent, du temps des Romains, d'une grande réputation.

Au moyen âge, pendant les révolutions qui troublèrent le pays, *Luchon* dut être saccagé. L'édifice somptueux et immense élevé aux environs des sources, sous le règne de *Septime Sévère,* fut détruit. La vallée fut couverte de décombres et bientôt après de végétations marécageuses et sauvages.

En 1761, le célèbre Campardon fut attaché comme médecin à la surveillance des thermes.

« Vers 1654, dit M. *Boubée*[1], un des seigneurs des environs atteint de douleurs rhumatismales, ayant entendu parler très-favorablement des eaux de *Luchon,* se hasarda à venir s'y baigner; et en effet, il y guérit. Bientôt appelé à *Auch*, où était l'Intendance, il s'empressa de raconter son séjour et sa guérison à Luchon. M. d'*Etigny* occupait le poste d'intendant. Plein de vues élevées en administration et dévoué à la prospérité du pays, il ne négligea pas cet avis et vint visiter les montagnes luchonnaises. Il fut sur-

[1] *Bains et Courses de Luchon,* pages 5.

pris de la beauté du pays et de son délaissement, et il eut dès lors l'idée de l'élever au rang auquel il pouvait aspirer. Il appela les deux savants les plus connus à cette époque, *Bayen*, le chimiste, et *Richard*, le pharmacien en chef de l'armée française, pour faire l'analyse des eaux, travail qui fut longtemps cité comme un modèle d'analyse. M. d'*Etigny* fit aussitôt tracer et exécuter la route de *Montrejeau* à *Luchon*, et celle du *port de Peyresourd* entre *Luchon* et *Bigorre*. Puis il ouvrit la belle allée des bains, maintenant le *Cours d'Etigny*. Mais que d'obstacles et d'opposition il fallut vaincre pour réaliser tous ces projets!

« Les plus résistants, pourrait-on le croire, furent des Luchonnais eux-mêmes, qui voulaient absolument s'emparer de M. d'Etigny pour le lapider en place publique, à tel point que l'on dut faire stationner à *Luchon* une compagnie de dragons pour protéger les travaux de l'allée. »

Dès ce moment, les thermes de *Luchon* furent visités par un grand nombre de personnages de la cour de Louis XV : alors, la fortune de ces bains fut faite.

On voit encore dans la cour des bains un grand autel votif portant une amphore sur l'une de ses faces et cette inscription :

NYMPHIS
AUG.
SACRUM

(Autel consacré aux augustes nymphes,
ou
Autel consacré aux nymphes par Auguste.)

En outre, les deux inscriptions suivantes constatent assez l'usage que faisaient des eaux de Luchon, même les plus hauts personnages de Rome.

NYMPHIS	LIXONI
T. CLAUDIUS	DEO
RUFUS	FAB A FESTA
V. S. L. M.	V. S. L. M.
(T. Claudius Rufus délivré de son mal[1] a acquitté son vœu envers les nymphes.	Fabia Festa délivrée de son mal a acquitté son vœu envers le dieu Lixon.)

[1] Les quatre lettres V. S. L. M. qui terminent l'inscription de

En outre, la dernière de ces inscriptions fait connaître le dieu protecteur de la contrée sous les Celtes, peuples éminemment religieux, qui ne manquaient jamais de mettre le pays qu'ils habitaient sous la protection des génies ou de dieux particuliers qu'ils adoraient. Bagnères était consacrée au dieu *Lixon*, d'où le nom de *Luchon*.

Renseignements. — *Logement*, *nourriture*. — Si le cours d'Etigny est l'endroit le plus agréable et le plus recherché des étrangers, c'est aussi là que les logements coûtent le plus cher. Les maisons y sont élégantes et meublées avec luxe.

Une chambre qui, sur le Cours, se paye de 2 à 6 fr. par jour, ne coûtera que de 50 cent. à 2 fr. dans les autres parties de la ville.

La table d'hôte, dans les meilleurs hôtels, coûte 5 fr. par jour, déjeuner et dîner; 3 fr. pour l'un des deux repas seulement. — Beaucoup de baigneurs, et les dames surtout, seules ou en famille, se font servir à domicile par les traiteurs de la localité. Rarement on voit des dames aux tables d'hôte.

Restaurateurs. — Les hôtels que nous avons indiqués en tête de cet article sont aussi restaurants-traiteurs et envoient à domicile. Un dîner ordinaire coûte 3 fr.; à 5 plats et potage, 4 fr.; 1 fr. pour chaque plat au-delà.

tous les autels votifs ont été diversement interprétées par les archéologues, qui, selon leur vieille habitude, se sont arrêtés à la version la moins simple et la moins vraisemblable. Ils traduisent presque tous ces lettres par ces mots: *Votum Solvit Libens Merito* (a acquitté son vœu agissant de son propre gre). A une époque où la médecine était sans doute beaucoup moins avancée que de nos jours, et les maladies tout aussi graves, tout aussi fréquentes, n'est-il pas naturel de penser que les malades invoquaient à leur aide le secours de tel ou tel dieu, et faisaient vœu de consacrer un autel à ce dieu s'ils venaient à guérir de leur mal? Il me paraît donc plus simple de traduire ces quatre lettres par ces mots: *Votum Solvit Liberatus Morbo* (a acquitté son vœu ayant été délivré de son mal). Le grand nombre de ces autels votifs que l'on découvre précisément auprès des diverses sources thermales des Pyrénées me semble appuyer l'opinion que ces vœux étaient faits à l'occasion d'une maladie plus ou moins grave, et que tel est le véritable sens de ces quatre lettres (Nérée-Boubée).

Table d'hôte : Excellente chez mesdames Sapène.

Maisons meublées. — Azémar, Baron, Bonnemaison, Cazat, Calomic, Dulon, Fadeuilhe, Gascon, Laffont, etc..., sur le cours d'Étigny; — Plusieurs sur l'allée de la Pique; — Le chalet Suisse de Mlle Soulérat, au pied de la montagne des Bains.

Cafés. — Plusieurs sur le cours d'Etigny, notamment le café divan, celui du Commerce.

Pâtisseries. — A l'hôtel de Londres et rue Legrand.

Magasins de modes et de nouveautés. — Il y en a plusieurs sur le cours d'Etigny, et fort bien assortis. — On trouve également sur le cours d'Etigny, rue d'Etigny, rue Legrand, des magasins de *draperie*, de *tailleurs*, d'ouvrages en laine tricotés, et un *bazar parisien* où se vendent des jouets d'enfants,

Cabinet de lecture. — M. Fadeuilhe, sur le cours d'Etigny. On y trouve romans et journaux.

Poste aux lettres. — En outre du grand bureau situé rue de la Commune, il y a une boîte sur le cours d'Etigny, pour la plus grande commodité des étrangers. — Le courrier de Paris arrive et repart tous les jours.

Poste aux chevaux. — Sur le cours d'Etigny.

Guides. — Capdeville; — Pierre Sors; — Jean Sors fils; — Jean Sors, dit Argarot; — Laffont et plusieurs autres. — Ces guides sont aussi loueurs de chevaux.

Un guide se paye 3 fr. par jour, non compris la nourriture.

Un cheval, 3 fr. par jour.

Porteurs.—Tarif des courses.

1° Pour aller en soirée, 2 fr.

2° A Montauban et à Juzet, quatre porteurs, à 3 fr. l'un, 12 fr.

3° A la vallée du Lys et aux Cascades, 16 fr.

4° A la vallée du Lys, en passant par Super-Bagnères, 30 fr.

5° Du Portillon jusqu'à Bosost (Espagne), 25 fr.

6° Au lac d'Oo, quatre porteurs, à 7 fr. 50 cent. l'un, 30 fr.

7° A Bocanère, six porteurs, à 6 fr. l'un, ensemble 36 fr.

5° A Bosost, en revenant par Saint-Béat, six porteurs, ensemble [illegible] fr.

6° Au port de Vénasque, six porteurs, ensemble [illegible] fr.

Pour toute course aux environs de Bagnères et en dehors de celles ci-dessus mentionnées, les porteurs se payent à raison de 1 fr. [illegible] c. par heure.

Loueurs de voitures pour promenades. — Dominique Bordes ; — Jean Correge ; Laffont, Nadau et plusieurs autres.

Une voiture à deux chevaux et à quatre places coûte 20 fr. par jour.

Chasseurs. — Les plus renommés sont les deux Redonnet ; ils dépistent merveilleusement les isards.

« Le large bassin de Luchon, dit M. Arbanère, offre une foule de sites charmants qui peuvent satisfaire le projet qu'on a conçu de l'étude des montagnes. Ils sont le motif et le terme de promenades délicieuses. La cascade voisine du village de *Juzet*, celle du village de *Montauban*, étonnent, ravissent naturellement les habitants des plaines, dont les yeux n'étaient accoutumés qu'aux chutes de faibles ruisseaux. La promenade au monticule de *Castel-Vieilh* offre un plateau couvert des ruines d'une tour que l'imagination peut se représenter comme l'ancien séjour d'un farouche châtelain, la prison d'une belle intéressant par ses pleurs et son amour pour un brave chevalier à qui elle fut ravie par félonie : ces ruines attestent la vengeance du paladin qui, de retour des champs de la Palestine, punit le ravisseur, reprend son amie éplorée, et livre aux flammes et à la destruction les noires tourelles de Castel-Vieilh. Une troupe aventureuse de baigneuses, parvenue après de longs efforts à ce tertre, se repose sur les ruines, en écoutant ce récit d'un aimable conteur ; leurs regards, animés par le repos, contemplent les frais paysages du vallon de la Burbe, du cours supérieur de la Pique, et, entraînés par les flots de ces deux gaves réunis au pied du monticule, s'étendent dans la belle vallée de Luchon, peuplée de beaux villages placés pittoresquement sur la croupe des montagnes qui encadrent majestueusement ce vaste bassin de Bagnères, s'élève comme une métropole avec ses thermes élégants, ses verdoyantes allées et ses maisons charmantes couvertes de l'ardoise bleuâtre. D'autres

promeneurs, plus hardis, gravissent au delà du labyrinthe, tracé près de l'établissement thermal, sur les dernières rampes de la montagne de *Super-Bagnères*, et, à leur retour, fixent fortement l'attention d'une tendre mère, d'une sœur chérie, ou plus encore d'une amante, par la peinture de la *sombre forêt*. Le but d'une longue course des hôtes de Bagnères sera le village de *Cazeril*, situé à mi-hauteur de la montagne de ce nom. Les jeunes et jolies baigneuses n'y parviendront encore qu'avec le secours de ces petits chevaux dociles qui, partout aux eaux thermales, rendent facile l'observation de l'ordonnance du médecin pour l'exercice.

« Le dernier terme de l'exploration des montagnes pour les sociétés de Bagnères est la *vallée du Lys*. Elle est au sud, située longitudinalement à la crête, entre les ports d'Oo et de Vénasque. Tout est pour le plaisir dans cette charmante partie On part en caravane, hommes et femmes à cheval, et tous précipitent souvent à l'envi leur course. La route passe à l'ouest, près de Castel-Vieilh, remontant la gorge qui mène au port de Vénasque. On tourne à droite, après une heure de marche, et suivant un chemin toujours ombragé, que le gave voisin rafraîchit encore de ses eaux cristallines et de ses vapeurs légères, on entre dans une gorge resserrée qui s'évase insensiblement et se déploie en une longue vallée, belle des travaux des hommes et des dons magnifiques de la nature. C'est la vallée du Lys. Les fleurs qui y abondent, et surtout un lis sauvage dont l'oignon est jaune serin, et le calice mêlé de violet et de brun, lui ont valu ce joli nom. La pente méridionale présente des prairies, des champs, des habitations, et près de la cime une bruyère inculte qui couronne presque toutes les montagnes qui avoisinent la vallée de Luchon. La face qui regarde le nord est riche de beaux sapins. Ainsi cette vallée est à la fois pastorale et sauvage. Ce double aspect offre le charme des contrastes. Cette vallée ne fournit à l'homme que du bois et du foin, mais abondamment. Aussi les granges sont-elles très-nombreuses. Ces groupes d'habitations, disposés sur la croupe du mont, en face du midi, donnent les idées agréables de l'aisance et de la douceur des mœurs patriarcales. Ces paisibles pasteurs ne sont point obligés de tourmenter sans cesse la terre, comme les nombreuses peuplades entassées sur un sol étroit.

« Le fond de la vallée offre plusieurs belles cascades,

successivement engendrées les unes des autres ; et derrière, au-dessus des bois qui atteignent à une assez grande hauteur, s'élève majestueusement la cime des *Crabioules*, à 3,180 mèt., nue et neigeuse, appartenant à la masse des montagnes d'Oo. Son nom, la montagne des Crabes ou Isards, indique sa hauteur. Cet animal farouche fuit sur les cimes les plus inaccessibles pour échapper à l'homme. Après avoir laissé les chevaux dans un bois charmant de hêtres, voisin des cascades, on monte à travers des taillis d'arbustes et de fleurs. Chacun suit la route que lui indique le caprice.»

PROMENADES AUX ENVIRONS DE BAGNÈRES.

1. Cascade de Montauban.

(A 20 minutes de Luchon.)

En arrivant au village, on remarque sa petite église, modeste édifice d'un aspect gracieux; elle est située dans une prairie entourée d'arbres et dominée de hautes montagnes boisées de sapins. On arrive jusqu'au fond du village en suivant toujours le cours de l'eau. Un grand portail à droite donne entrée à un joli jardin par lequel il faut passer pour parvenir à la principale cascade ; on donne une légère gratification au concierge.

Par des pentes douces, ornées de fleurs, ombragées de beaux arbres, au murmure délicieux de ruisseaux bruyants, on s'élève sans s'en apercevoir, et on arrive à la sortie du jardin sur la montagne, tout près de la cascade,

Montauban est un village situé à 975 mèt. environ de Bagnères. — La cascade est cachée dans une profonde crevasse, et il faut être au pied de la chute pour juger l'effet. Elle tombe de 20 mèt. Ce qui ajoute à l'effet de cette chute d'eau, c'est le cadre où elle est placée : ce cadre est riche et pittoresque. Le voyageur voit suspendu sur sa tête des rochers couronnés d'arbres ; devant lui s'ouvre un antre où mugit ce torrent.

2. Cascade du Juzet.

(Trajet en 40 minutes environ.)

Le chemin qui tourne à gauche avant d'entrer au village

de Montauban est celui du village de Juzet.—Le cours d'eau indique la cascade que précède un petit moulin.

La course du village, cascade et retour, peut se faire rigoureusement en 70 minutes.

On y arrive beaucoup plus facilement qu'à celle de Montauban. L'aspect de cette cascade est aussi gracieux que celui de la première est austère. Dix minutes séparent Suzet de la *Fontaine ferrugineuse*.

3. *Fontaine d'Amour*.

Cette promenade s'élève en lacets derrière l'établissement thermal, à travers une pente boisée qui le domine ; une multitude de sentiers montent sous l'ombrage, se croisent en tous sens, passent sous de vieux troncs de tilleuls ou de hêtres accrochés pittoresquement aux rochers ; et si le baigneur mélancolique incline en s'élevant vers la direction méridionale, un groupe de peupliers et de saules-pleureurs lui indique une petite source à côté de laquelle est un banc sous l'ombrage, tout cela embelli du gracieux surnom de *Fontaine d'amour*. Il faut 20 minutes environ pour y arriver.

4. *Allée des Soupirs.—La Casseide*.

C'est la plus délicieuse promenade pédestre du matin, ou d'après-dîner; elle est chaude par l'exposition et sa durée est de 3/4 d'heure au plus pour une dame.

En sortant de la ville, vers l'allée de Barcugnas, on arrive à une petite place, et passant le pont de gauche près le petit moulin, on gagne le pont du cimetière, où le bruissement de l'eau et les ombrages sont un agréable début de la promenade. Arrivé près du cimetière, on tourne à gauche, on se trouve momentanément écarté du gave que bientôt on longera de nouveau.

Près de l'endroit où l'on s'en rapproche, un simple sentier s'offre à droite, serpentant assez haut dans le rocher. Il convient d'y avancer une centaine de pas, et si on se trouve là vers 3 h. du soir, on jouit de la plus belle vue générale de Luchon. L'œil parcourt les allées de Barcugnas, des Soupirs

et des bains; les maisons de Luchon, Montauban, Saint-Mamet, Castel-Vieilh et le magnifique fond de la vallée, tout cela coloré à cette heure par des jets de lumière et les belles teintes d'ombres particulières aux montagnes.

Revenu au chemin qui longe le gave, on le suit jusqu'au pont de Mousquérès et l'on revient par l'*allée des Soupirs;* on admire la vive fraîcheur répandue partout excepté sur les roches stériles qui longent le chemin.

5. *Saint-Mamet et la Fonderie d'Argent.*

(Trajet en 15 minutes)

On suit le chemin de ce village jusqu'au pont que l'on traverse, après quoi l'on se trouve sur la rive droite du gave. L'église de Saint-Mamet mérite une visite ; elle a été restaurée aux frais de M. le curé de Montauban.

La *Fonderie d'argent* est à 10 minutes de ce dernier village.

6. *Castel-Vieilh et la Fontaine ferrugineuse.*

(3/4 d'heure jusqu'à la Tour; 10 min. de plus jusqu'à la Fontaine.)

En 30 min. on arrive au poste de la Douane, véritable oasis au milieu de l'aridité qui l'entoure. La tour de Castel-Vieilh paraît provenir d'une construction moresque. On y jouit d'une vue magnifique sur la vallée de Luchon. De la tour à la *Fontaine ferrugineuse* ce sera l'affaire de 10 min. ou d'un quart d'heure au plus On continue à monter la route jusqu'à ce qu'elle tourne. Alors, peu après les premiers peupliers, une barrière à gauche offre un sentier sur une pente rapide, et tout à fait sur le lit de gave se trouve cette source abondante coulant à travers une fissure de rocher.

Ses alentours offrent de beaux aspects, soit qu'on descende quelques pas sur le lit inférieur du gave où un éboulement de roches colorées offre une étude de peinture dans le style de Salvator Rosa , soit qu'on remonte quelques mètres au-dessus de la source en tournant le rocher d'où elle sort. Dans ce dernier lieu , un banc taillé dans le roc invite à la méditation et à la lecture.

Au retour, la pente est pénible pour regagner la route.

On revient au poste de Douane, et, si on désire changer de chemin et dépenser quelques minutes de plus, un petit

sentier descend dans la prairie, droit en face du poste, et aboutit au *pont de Péquerin* ou des *Douaniers*.

Cette promenade seule demande 1 h.

Le pont, vu de la rive droite de la prairie, offre un joli dessin du matin : des eaux courant bruyamment sur le devant, un pont de bois ombragé d'arbres, une tour sur un rocher, des sommets couverts de sapins, etc., etc.

On revient par Saint-Mamet, dont le chemin, longeant les roches arides et bouleversées, augmente de 10 min.

M. Nérée Boubée divise en cinq catégories les courses de Luchon. Nous extrayons de son ouvrage intitulé : *Bains et courses de Luchon* [1] les renseignements qui vont suivre.

L'ouvrage de M. Boubée, écrit avec autant de charme que d'exactitude, rempli de détails historiques, géologiques et archéologiques du plus haut intérêt, est indispensable à ceux qui veulent visiter les environs de Luchon.

COURSES.

1re Course.—La Saunère.

(Petite promenade, 30 à 50 min., aller et retour.)

Cette promenade est très-silencieuse : on est renfermé entre les montagnes de Cazaril et de Super-Bagnères, et encore caché sous le dôme des sycomores ; c'est l'allée des Soupirs.

Le double rang de sorbiers des oiseaux, aux belles grappes rouges, vous accompagne jusqu'au pont des Soupirs. Traversez le pont, suivez encore la route quelques instants jusqu'au premier tournant ; c'est là le plateau de la Saunère. Tournez-vous vers Luchon et jouissez du beau coup d'œil que procure cette position élevée.

2e Course.—Chapelle St-Aventin, par la Saunère.

(Promenade après déjeuner, à pied, à cheval, en voiture.—2 h., aller et retour, au pas de marche ; 4 h. au pas de promenade.)

On rencontre un premier pont, que l'on nomme dans le

[1] *Bains et Courses de Luchon*, vrai guide pour les courses et les promenades, 1 vol. in-18. Paris et Pau, 1842.

pays le premier pont de Ponts ; un peu plus loin le second pont de Ponts, et alors on découvre au haut de la montagne à droite la tour carrée de Saint-Aventin dite *Castel Blancat* (château blanchi) ; elle se montre déchirée d'un côté à sa base, et il ne reste plus rien du revêtement de chaux auquel elle dut sans doute le nom qu'elle a conservé.

Après le pont on voit bientôt sur la route la petite chapelle de Saint-Aventin, dont la légende miraculeuse est fort curieuse.

3e Course.—Lac d'Oo.

(Petite course de vallée, à cheval ou à pied ; 6 à 8 h. pour aller, le retour et la station du lac.)

Choisir pour cette course un temps couvert, mais sans brouillard ; se munir d'une chaussure forte et imperméable pour traverser les flaques d'eau et les roches entassées au pied de la cascade. Partir à 8 h. du matin et emporter des provisions pour déjeuner au bord du lac.—Le fermier du lac vous offrira des provisions, surtout des truites du lac, mais à un prix fort élevé. — Ledit fermier réclame 25 centimes pour chaque visiteur et chaque cheval.—On fera bien de prendre un guide, mais on peut s'en passer, la route n'offrant aucun danger.

Après la chapelle, on gravit une côte assez rude qui conduit au village de Saint-Aventin, dont le clocher est d'une certaine élégance.

L'*église* renferme deux bas-reliefs consacrés à la découverte du corps de Saint-Aventin, et deux autels votifs au dieu Abelion (le soleil des Gaulois) incrustés dans les murs du cimetière.

Cazaux n'offre rien de remarquable.

Au lieu de tourner à gauche lorsque vous n'êtes qu'à vingt pas de Cazaux, suivez la route de Bigorre ; elle vous conduit à l'église, dont les murs et la voûte sont couverts d'anciennes peintures aussi ridicules que curieuses. Ce sont les grands traits de l'Ecriture sainte , mais chargés au delà de toute expression. Il est regrettable qu'un des desservants de cette église ait fait badigeonner une partie considérable de ces peintures.

De Cazaux au village d'*Oo*, tout le pays est couvert de

gros blocs arrondis, entassés, et tout à fait étrangers aux montagnes environnantes.

L'église offre quelques caractères de haute antiquité d'assez bon style ; la tour carrée qui précède le village fut autrefois construite pour servir à des signaux.

D'Oo l'on traverse ensuite le *plan d'Astos*, large vallée, mais profondément encaissée, d'un caractère assez uniforme, puis on arrive aux gorges d'Astos, où l'on reconnaît l'emplacement d'un ancien lac.

Du plan d'Astos au *lac d'Oo*, belles cataractes, beaux précipices à voir ; nul danger à courir, le chemin est réparé chaque année.

Bientôt le bruit de la cascade se fait entendre et nous apercevons son sommet écumant ; nous ne tardons pas à l'apercevoir dans toute sa beauté ; au-dessous se déploie comme une nappe d'azur le lac de Séculéjo ! Les eaux de ce lac, la cascade sont encadrées dans un admirable tableau qui offre les contrastes les plus magnifiques et les plus saisissants.

Commandez le déjeuner, et pendant qu'il s'apprête, montez dans un bateau pour traverser le lac, et allez au pied même de la cascade en apprécier toutes les beautés. Cette traversée demande un quart d'heure.

D'après les expériences faites, en 1831, par M. Nérée Boubée, la profondeur du lac est de 75 mèt. ; la hauteur de la cascade est 310 mèt. environ.

Il faut 1/2 h. pour revenir à la cabane du fermier, et autant pour déjeuner, après quoi nous pouvons nous remettre en route pour Luchon.

4e Course.—Lacs Glacés, port d'Oo.

(Grande et pénible course de sommets, un tiers à cheval, deux tiers à pied, 16 à 18 h. aller et retour.)

Départ à 4 h. du matin, par un ciel pur et sans nuages. Les brouillards et les tourmentes sont à redouter.—Un guide est nécessaire, avec bâton ferré et espadrilles.—Emporter des provisions et du rhum.

Du lac d'Oo, où on laisse ordinairement son cheval, on monte au *lac d'Espingo* en 1 et 1/2 h. Cette montée fatigante

n'offre rien d'intéressant. On peut abréger cette course en traversant le lac d'Oo et montant au lac d'Espingo par un petit sentier pratiqué entre la cascade des Elplugues et la grande cascade. — Le lac d'Espingo est entouré de beaux pâturages et nourrit d'excellentes truites

On atteint facilement les troisième et quatrième lacs par des montées rudes et très-fatigantes, puis on arrive au *lac glacé* (3 et 1/2 h. depuis Espingo). Ce lac est d'une grande beauté.

De ce point au port d'Oo, 45 min. Le chemin, moins raide, présente cependant de grandes difficultés et de véritables dangers, car il faut franchir des bancs de neige et de glace et des blocs de rochers. Cette source n'offre un véritable intérêt qu'au savant et surtout au géologue.—Du port d'Oo, vue très-restreinte, on descend au lac glacé, d'où l'on peut aller au sixième lac glacé, le *lac du Portillon*. Pour y arriver, on passe par le pic du midi d'Oo, chemin difficile et dangereux.

Du sixième lac, la descente au lac d'Espingo est beaucoup plus facile et moins dangereuse que depuis le cinquième.

Il faut dans tous les cas un bon guide.—Du lac d'Espingo à Luchon, 4 h.

5e Course.—Les Quinze Lacs.

(Voyage pédestre des plus pénibles et fort dangereux.—2 ou 3 jours.)

Il faut choisir un temps magnifique, un ciel sans nuages. —Se munir d'espadrilles et de souliers de montagne, crampons, bâton ferré, de provisions pour trois jours, et surtout prendre un guide sûr.

De Luchon au *lac d'Oo*, 3 et 1/2 h.

Du lac d'Oo au *port d'Oo*, 6 h.

Du port d'Oo aux trois *gours blancs*, 2 h.

Ces trois petits lacs, qui se touchent, sont situés au milieu d'un pays sauvage et désert.

Des trois gours blancs au lac de *Pouchergues*, 2 h. — Ce lac, d'une grande étendue, est dominé par une cascade et des cimes glacées d'un aspect grandiose.

Du lac de Pouchergues au lac de *Poufirque*, 3/4 d'heure.

Du lac de Poulirane au *pic de Quartau* 4 et 1/2 h.—

Après avoir gravi le pic on redescend dans le val de *Clarabide* pour remonter au gour de Cazoas. Belle vue au sommet du pic.

Du pic de Quartau au gour de *Cazoas*, 1 et 1/2 h.—On couchera ici dans les cabanes habitées par des bergers espagnols qui accueillent le voyageur avec empressement.

Du gour de Cazoas à la *porte d'Enfer*, 1 h. Cette partie du chemin offre de grands dangers, et il convient de prendre beaucoup de précautions.

De la porte d'Enfer au lac du bout de la *coume de Schourtigas*, 50 min. — On tourne à droite pour atteindre le bout de la *coume de Néré*. M. Boubée recommande de laisser à gauche les lacs et les cascades de Néré ; s'en rapprocher serait tout à la fois trop fatigant et trop périlleux.

Du lac de Schourtigas au *col d'Esquierry*, 3/4 d'heure.—Ici les dangers de la route ont cessé. Faites l'ascension de l'Esquierry; du sommet vous apercevrez les deux derniers lacs.

On revient à Luchon par le val d'Esquierry ou par le vallon de Gouaoux.

6e Course.—Moraine de Garen.

(Grande promenade à pied, à cheval ou en voiture, 3 h. au pas de marche, aller et retour, 5 à 6 h. au pas de promenade.)

On passe par la Saunère, la chapelle Saint-Aventin et Cazaux.

De Cazaux on atteint en 1/4 d'heure le village de Garen, qui offre quelques vestiges d'antiquités.

La Moraine est à 5 min. du village. Voir en passant la chapelle de *San-Tritous*, construite, dit-on, par les Templiers, et qui renferme un autel votif consacré au dieu Abelion. De l'une des éminences qui touche à la chapelle, on jouit d'une admirable vue.

La Moraine que nous allons fouler aux pieds forme, dit M. Boubée, « cette longue crête placée comme une muraille imprenable entre le bas terrain d'Oo et le haut plateau de Garen. Ce qui frappe le plus d'abord, c'est la forme et la disposition de ce mamelon, comparable à une immense redoute qu'on aurait élevée en travers de la vallée pour faire face aux glaciers du port d'Oo et comme pour défendre la petite plaine de Garen contre tout ce que ces

glaciers pourraient lancer sur elles. D'un autre côté la structure et la composition minérale de ce mamelon ne sont pas moins remarquables. Nous voyons le sol entièrement composé de cailloux et de blocs roulés, dont les uns sont d'un volume et d'un poids énormes. Or ces blocs proviennent incontestablement des montagnes d'Oo, car elles seules possèdent ces diverses roches, et notamment ce granit gnésiteux porphyroïde qui prédomine ici parmi ces blocs, comme il prédomine dans le massif de ces montagnes. Comment donc ces masses si volumineuses se trouvent-elles sur ce promontoire à plus de 1,000 mètres au-dessus du val d'Oo ? Comment s'y trouvent-elles rangées en muraille comme une barricade pour fermer la vallée ? Comment s'y en trouve-t-il de telles quantités amoncelées que le sol en soit entièrement formé jusqu'à une profondeur considérable ? Telles sont les trois circonstances essentielles qui, inexplicables de toute autre manière, démontrent précisément que tout ce plateau de Garen résulte d'une grande moraine antique.—Il faut convenir qu'à l'époque où les glaciers couvraient la plus grande partie de nos montagnes, tout le val d'Oo était rempli par un de ces vastes glaciers. La marche naturelle de ce glacier était du port d'Oo vers Garen, où il se trouvait arrêté et encaissé par les roches qui supportent le plateau de Garen. Cette barrière obligeait le glacier à faire un coude et à se diriger vers Luchon. Il formait donc deux moraines principales, l'une sur les roches de Garden, l'autre à peu près vers Cazaux. De là cette accumulation de blocs entre Cazaux et Oo, et de là aussi l'origine de ces mamelons de Garen, mamelons ou ondulations que l'on retrouve dans le plus grand nombre de moraines et qui correspondent aux retraits et aux grandes poussées du glacier. »

7e Course. — Gouaoux.

(Petite course de vallée, à pied ou à cheval, 5 à 6 h.)

Cette course est charmante et peu fatigante.

On va jusqu'à la moraine de Garen (*voy.* la 6e course).— De la moraine à *Gouaoux*, 1/2 h., par un chemin en partie pratiqué dans la roche et suspendu à près de 500 mèt. au-dessus d'un précipice affreux, mais qui ne présente aucun

danger ; toutefois, il est plus prudent de descendre de cheval, ne fût-ce que pour éviter les vertiges.

Gouaoux est un charmant village situé à l'entrée d'une vallée subalpine de plus d'une lieue d'étendue et très-fertile, couverte de prairies, d'arbres fruitiers et de forêts.

8e Course.—Lacs, pics, Écho de Néré [1].

(Grande course de sommets, à cheval, 11 à 12 h.)

Il faut un guide.—Partir à 5 h. du matin au plus tard.—On dîne dans la montagne et on ne rentre à Luchon qu'à 10 h. du soir.—Choisir une belle journée, un ciel sans nuage ni vent.

De Luchon à *Gouaoux*, 2 et 1/4 h.

De Gouaoux on arrive en 1 h. à l'*ardoisière* où l'on pourra déjeuner.

De l'ardoisière, située à la base même du Monségut, il faut au moins 1 et 1/2 h. pour atteindre le sommet de la montagne. Les flancs du Monségut sont couverts jusqu'à la cime d'une pelouse lisse et dure, très-glissante, sur laquelle les chevaux de Luchon marchent d'un pas assuré.

Du Monségut à l'*Écho de Néré*, 1/2 h. de marche.

La route n'offre aucun danger, bien qu'elle soit, des deux côtés, bordée de précipices.—Des hauteurs de cette route on distingue deux petits lacs, l'un à droite, l'autre à gauche. L'*Écho* est fort remarquable ; il répète la voix humaine jusqu'à neuf fois, et le bruit d'une arme à feu pendant plus d'une minute, avec cette particularité qu'au lieu de s'affaiblir successivement, les répétitions de l'Écho deviennent au contraire de plus en plus fortes et distinctes.

Retour par les cabanes d'*Esquierry*, où l'on pourra s'arrêter pour dîner ; puis par le *pont Sainte-Catherine* et *Oo*.—6 à 7 h. depuis l'Écho, y compris la halte pour le dîner.

[1] Étymologie du mot *Pyrénées*. M. Nérée Boubée pense que ce mot vient des mots patois *pics nérés* (pics noirs), et par corruption *Pyrénées*, noms sous lesquels les habitants du pays désignaient d'une manière générale tous ces pics rangés en chaîne de l'une à l'autre mer. Cette opinion nous semble très-rationnelle.

9e Course. — Esquierry.

(Grande course de vallée, 11 à 12 h.)

Cette source n'est guère faite que par les botanistes, qui ont surnommé cet endroit le *jardin botanique des Pyrénées*. M. Nérée Boubée donne dans son *Guide de Luchon* une liste fort intéressante des plantes que produit cette contrée, et qui se trouvent toutes dans son *musée* de Saint-Bertrand de Comminges.

On passe par Oo (2 h.), le val d'Astos, le pont Sainte-Catherine (1 h.), les cabanes d'Esquierry (1 et 1/2 h.), le col d'Esquierry et l'Écho de Néré (1 et 1/2 h.).

10e Course. — Super-Bagnères.

(Petite course de sommets, 6 à 8 h.)

Partir dans la matinée et par un beau temps.— On passe par *Saint-Aventin*, le ravin de *Subaille* et les granges de *Gouron*.

On déjeune ordinairement à la cabane de Super-Bagnères, mais au retour. — Du sommet, la vue s'étend sur plusieurs vallées, sur un grand nombre de villages et sur une quantité de pics et de montagnes, enfin, sur les plaines de Toulouse.

On peut revenir par les cabanes et le val de Gouron.

Cette course laissera de longs et délicieux souvenirs au touriste qui l'aura faite par un beau temps.

11e Course.—La tour de Castel-Vieilh.

(Promenade après dîner, 2 à 3 h. aller et retour.)

12e Course.—Hospice de Luchon.

(Petite course de vallée, 4 à 5 h., aller et retour.—Prendre un guide.)

On traverse une belle forêt de sapins. — L'hospice n'offre rien de curieux. — La route est fort pittoresque.

13e Course.—Port de Vénasque.

(Grande course de sommets, 10 à 12 h.)

Prendre un guide. — Partir à six heures du matin. — Emporter des provisions. — Choisir un ciel pur et sans nuages.

On passe par la tour de Castel-Vieilh, l'hospice de Luchon, les cinq lacs (4 h. depuis Luchon.). Ici, la route taillée en zigzags est fort pénible, et on fera bien de descendre de cheval. — L'aspect des cinq lacs est d'un bel effet, devant lequel il faut s'arrêter dix minutes. — Une marche de 1/2 h. conduit au *port de Vénasque*. Cette dernière partie de la route est la plus fatigante, mais aussi la plus belle, la plus pittoresque. Arrivé au *port*, on a devant soi la reine des Pyrénées, la sombre et majestueuse *Maladetta* et ses immenses glaciers.

Après avoir déjeuné, le retour peut s'effectuer par le *port de la Picade*, *Riuset* et l'*Hospice*. Cette route, qui demande 6 à 7 h., est magnifique et présente des points de vue, des panoramas d'une beauté incomparable.

14e Course.—Hopital de Vénasque.

(Grande course de sommets, 15 à 18 h.)

Cette course se confond avec la précédente, jusqu'au *port* seulement, d'où l'on descend, par une route fort intéressante, à l'hôpital espagnol de Vénasque.

Deux jours sont nécessaires pour cette excursion.

15e Course.—Vénasque.

(Voyage à cheval, 2 jours; 3 jours si l'on revient par Vielle.)

Un guide. — Départ à 4 h. du matin. — Emporter des provisions pour déjeuner au port de Vénasque. — Choisir un beau jour. — Ne pas oublier son passe-port, qu'il faut avoir eu la précaution de faire viser pour l'Espagne.

Route. Du port de Vénasque on arrive en une heure et

quart au pied de la *Penna blanca* par un chemin difficile, fatigant et taillé en zigzags. — Une marche de près d'une heure conduit à l'*hôpital* espagnol situé dans un bassin magnifique. On admire près de l'hôpital trois jolies cascades. — De l'hôpital à la cascade de *Ramougno*, une heure environ. Cette belle cascade descend de la montagne de ce nom et forme une chute magnifique. — Viennent ensuite le *pont des Bains* (trois quarts d'heure), la cascade de l'Eventail et les *bains sulfureux de Vénasque*, situés sur un rocher escarpé, et dont l'accès est difficile. — On traverse successivement les ponts de Malibierne et de Cubère (une heure trois quarts) par une route des plus accidentées, parsemée de cascades, puis, une heure après, on atteint Vénasque.

Il est rare que le voyageur n'ait pas quelque chose à démêler à la frontière avec les carabiniers. Que votre passeport soit donc en règle comme si vous deviez faire un voyage en Espagne ; et ayez soin que le guide prenne, en arrivant, un *passavant* pour les chevaux.

Vénasque est une petite ville espagnole de 5 à 600 habitants: ses rues, mal alignées, sont sales, étroites et tortueuses. A défaut d'hôtel, on se loge dans des maisons particulières. M. Bonbée recommande celle de Mme Ferras, sur la place de l'Eglise, comme la plus belle et la meilleure. Cette dame fait payer 8 à 10 fr. par jour; son chocolat est délicieux. — L'*église* est petite, mais richement décorée, comme toutes les églises d'Espagne. Le *château-fort*, dans une situation pittoresque, domine la ville et la vallée; il peut être visité avec une permission du gouverneur. L'argent de France perd ici au change 5 p. % environ.

Le dimanche, à Vénasque, est fort curieux. D'une part, les belles cérémonies du culte et l'église splendidement ornée; d'autre part, les riches toilettes des dames vénasquaises et les danses des gens du peuple. — Il se fait à Vénasque un commerce considérable de mules. Le touriste curieux de rapporter comme souvenir un costume espagnol, peut s'en procurer ici un complet.

Le lendemain matin on se remet en route de bonne heure, On peut revenir par la vallée d'Aran. De Vénasque on atteint en cinq heures l'*hôpital espagnol*, où l'on paye un droit de 25 centimes par cheval. On y déjeune.

On arrive à l'entrée du *plan des Etangs*, où le spectacle grandiose d'une nature en ruines et désolée attriste l'âme et frappe de stupeur; le *port de la Picade* nous conduit en quatre heures et un quart, depuis l'hôpital, à l'*ermitage d'Artigue-Tellin*, où vous pouvez vous reposer et faire un second repas. L'ermite vous fera visiter sa chapelle et goûter son excellent lait.

Las Bordes, que l'on rencontre une heure et demie après, est un important village de la vallée d'Aran. — Nous arrivons à Vielle (2 h.).

Vielle possède un petit fort, une église et quelques auberges assez mauvaises. On y voit quelques jolies maisons et des restes antiques.

Nous recommandons une visite à l'Eglise de *Belren*, à vingt minutes de Vielle. La porte de cette église est fort curieuse.

On revient à Las Bordes et on rentre à Luchon par *Labourdette*, le pas de la *Barette* et le *Portillon*, 6 à 7 h. depuis Vielle.

16e Course.—Vallée du Lys.

(Petite course de vallée, 6 à 7 h.)

Cette vallée, l'une des plus délicieuses des Pyrénées, est parsemée de charmantes cascades qui l'animent et y entretiennent une fraîcheur perpétuelle. La vallée du Lys est ainsi nommée de ce qu'au printemps cette fleur abonde dans les prairies.

Le touriste admirera dans cette excursion les cascades dont les noms suivent, citées et décrites avec tant de charme par M. Nérée Boubée, et dont quelques-unes ont été consacrées par lui [1] : 1o la cascade *Viguerie*; 2o la cascade

[1] Au milieu des montagnes, dit M. Boubée, rien ne se présente plus animé, plus vivant qu'une cascade. Les consacrer au souvenir de ceux qui ont quelque page acquise dans l'histoire de la localité, c'est remplir le devoir le plus simple, le plus sacré, celui de la reconnaissance. C'est élever aux hommes qui les ont mérités des monuments gracieux, durables, dont la nature fait tous les frais, les seuls que puisse se permettre le pauvre habitant des montagnes.

Barié; 3° la cascade d'*Enfer;* 4° la cascade *Richard*; 5° la cascade *Palassou;* 6° la cascade *Dietrich;* 7° la cascade du *Cœur.*

Chemin faisant, vous aurez joui de magnifiques points de vue, de spectacles incomparables pour la description desquels l'espace nous manque. Nous vous renvoyons au précieux ouvrage de M. Boubée, tout spécial pour Luchon et ses environs, et nous vous signalerons seulement les glaciers de *Crabioules* et le *cirque du Lys*, où vous trouverez une bonne auberge.

Retour à Luchon, par la même route, en 3 h. environ.

Cette course, inconnue avant M. Boubée, ne présente pas moins de vingt-quatre cascades; elle est des plus curieuses et des plus pittoresques. M. Boubée en donne une description très-détaillée.

17e Course.—Les Cascades illustres.

(Grande et pénible course de sommets, moitié à pied, moitié à cheval, 15 à 17 h., aller, haltes et retour.—Praticables pour les hommes seulement.)

Partir le matin à 6 h. — Emporter des provisions. — Un guide.

Les cascades Viguerie, Barié, Richard, Palassou, Diétrich et d'Enfer, se présentent d'abord; nous les avons mentionnées dans la course précédente.

Après la cascade d'Enfer on visite successivement : le *Pont-de-Rouge*; la cascade *Dieulafoy*, à laquelle M. Boubée a donné le nom d'un des plus habiles médecins du Midi; la cascade *Dralet*, située dans la partie la plus sombre de la forêt; *Pas-del-Jours* (Pas-de-l'Ours), la *grotte* d'*Enfer*, la cascade *Moquin*, celle de *Lapeyrouse*, les petits *lacs Noirs*, le *lac Vert*, les cascades *Ramond* et d'*Etigny*, le *lac Blanc*, la cascade *Reboul*, les deux lacs de *Castillon*, le lac *Brun*, les cascades *Cordier* et *Charpentier*, la cascade *Boileau*, la fontaine de la *Coume*, la cascade *Ducassé*, les fontaines

J'ai donc voulu simplement me faire ici l'interprète de la pensée des Luchonnais en consacrant les cascades de la vallée du Lys aux hommes qui ont le plus illustré les Pyrénées, et particulièrement à ceux qui ont le plus contribué à accréditer les thermes de Luchon.

d'*Artigue*, les cascades *Azemar*, *Fontanges*, *Solage*, *François*, *Fontan* et du *Cœur*. — Retour à Luchon.

Nous ne saurions trop recommander au touriste de lire la ravissante description que M. Nérée Boubée donne, en dix-huit pages, de cette belle et unique excursion.

18e Course.—Cascade des Demoiselles.

(Grande promenade après dejeuner, à pied ou à cheval, 6 ou 7 h. On peut se passer de guide.)

Route : la tour de Castel-Vieilh, la forêt de l'hospice, la cascade.

Cette charmante cascade, à laquelle conduit une route délicieuse et située dans un paysage des plus gracieux, fut découverte, en 1825, par quatre jeunes personnes qui se promenaient dans la direction de l'Hospice : de là son nom de cascade des Demoiselles.

19e Course.—Cascade des Parisiennes.

(Petite course de vallée, 6 h. à cheval, ou 8 h. à pied, aller et retour.— On peut se passer de guide.)

On passe par la cascade des Demoiselles, à une petite distance de laquelle on rencontre le torrent de la *Pique*, que l'on remonte jusqu'à la cascade des Parisiennes, qui se subdivise, dit M. Boubée, en dix-neuf cascades grandes, moyennes ou petites, dont neuf sont admirables.

Retour par l'Hospice.

20e Course.—Trou du Taureau.

(Grande course de sommets, 12 à 14 h.)

Choisir un beau temps, prendre un guide et emporter des provisions.

Route. On passe par le port de Vénasque, la cabane du *plan des Étangs*, la *vallée de Paderne* et le *plan d'Angouaillut*.

Le *trou du Taureau* est un gouffre dans lequel se perd l'eau du torrent de Paderne, pour reparaître bientôt à la source de Jouéou, dans la gorge de Poumère.

Cette course n'est pas moins intéressante que la précédente, mais elle est beaucoup plus pénible.

21e Course.—La Maladetta[1].

(Voyage pédestre de sommets et de glaciers, difficile, pénible et dangereux,—3 jours.)

« Il n'est aucun des nombreux baigneurs que chaque année Baguères-de-Luchon voit se presser dans son sein qui n'ait gravi les escarpements du port de Vénasque, et contemplé du haut de cet observatoire la masse imposante de la Maladetta. C'est avec juste raison que quelques voyageurs ont surnommé cette montagne le Mont-Blanc des Pyrénées. Non-seulement, en effet, elle est la plus haute de toutes les cimes de cette belle chaîne, mais encore c'est elle qui, par la majesté de son aspect, la vaste étendue de ses glaciers, la sauvage austérité de ses flancs, frappe le plus vivement l'imagination du spectateur.

Quelle que soit la prééminence de la Maladetta sur toutes ses rivales des Pyrénées, elle n'a pas toujours joui, dans les catalogues des hauteurs de ces montagnes, du premier rang qui lui était dû. Pendant longtemps le Mont-Perdu fut regardé comme la cime la plus élevée de toute la chaîne. Nous voyons même un des plus savants naturalistes qui aient exploré ces montagnes, Picot de Lapeyrouse, mettre au-dessus de la Maladetta, non-seulement le Mont-Perdu, mais encore le Cylindre-du-Marboré, le Vignemale et le pic Long. Ce ne fut que dans les importants travaux trigonométriques de Reboul et Vidal que la hauteur de la Maladetta fut pour la première fois déterminée d'une manière plus exacte. Ces savants assignèrent au pic de Néthou, qui est sa cime principale, une hauteur de 3,483 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce chiffre subsista comme le véritable jusqu'à la belle triangulation des Pyrénées exécutée par MM. les officiers du génie. Cette opération réduisit cette élévation à 3,404 mètres.

[1] Extrait de la relation d'*un Voyage à la Maladetta*, par M. Albert de Franqueville, 1 vol. in-18, Paris, L. Maison, 1845.

Le désir d'atteindre le point culminant des Pyrénées, et de constater par un mesurage barométrique la hauteur du pic de Néthou, donna naissance à plusieurs tentatives pour parvenir à son sommet. La curiosité de contempler de plus près ce colosse, l'envie de scruter ses beautés mystérieuses, engagèrent d'autres voyageurs à essayer de s'élever sur ses flancs. Le célèbre Ramond, ce grand historien de nos montagnes, entreprit cette tâche hasardeuse. Séparé de son guide, égaré au milieu d'un épais brouillard, il dut revenir sur ses pas sans avoir pu arriver au sommet, et même sans avoir pu se rendre bien compte des lieux qu'il avait parcourus.

Plus récemment, MM. Arbanère et Cordier renouvelèrent cette tentative. Le premier suivit la gorge de Malibierne, et atteignit une grande hauteur. Il retourna sur ses pas au moment où quelques efforts de plus allaient le conduire au but si envié. Quant à M. Cordier, il suivit l'arête de la Maladetta. Après avoir vaincu bien des obstacles, surmonté de grandes difficultés, il fut obligé de renoncer à gagner le pic de Néthou par la voie qu'il avait choisie.

Depuis mon arrivée dans les Pyrénées, je nourrissais le désir de faire une nouvelle tentative pour parvenir enfin au sommet de ce pic, jusque-là réputé inaccessible.

Une heureuse circonstance vint enfin me permettre d'exécuter mon dessein. Un jeune officier russe, M. de Tchihatcheff, arriva de Luz, poussé par le désir de tenter cette même entreprise. Je me réunis à lui.

Ce fut le 18 juillet 1842 que nous quittâmes Bagnères-de-Luchon pour nous rendre à la Maladetta. Nous étions accompagnés de quatre guides ; Pierre Sanio, de Luz : il était venu avec M. Tchihatcheff ; Jean Algaro, Pierre Redonnet et Bernard Ursule, de Bagnères-de-Luchon. Ces deux derniers étaient chasseurs d'isards et regardés comme les plus intrepides montagnards du pays. Nous emportâmes avec nous tout ce qui était nécessaire pour passer plusieurs jours dans la montagne, des vivres, des couvertures pour la nuit, des haches, des cordes pour franchir les passages les plus dangereux.

Nous gagnâmes le port de Vénasque par le chemin si pittoresque, si varié, qui longe les bords de la Pique et par le sentier étroit et rapide qui s'élève en lacets le long de la

montagne. Quand nous eûmes atteint le port, nous fîmes halte un instant pour décharger nos chevaux que nous renvoyâmes attendre notre retour à l'hospice de Bagnères.

Considérée de cet endroit, la Maladetta présente l'aspect le plus sauvage, et en même temps le plus majestueux. Des forêts de pins gigantesques, les uns encore debout, les autres brisés par les ouragans, renversés par les avalanches, occupent sa partie inférieure. Des rochers âpres et stériles, dénudés par les eaux, forment ensuite autour d'elle une ceinture noirâtre et aride.

Au-dessus, étincellent les glaciers sillonnés par de larges et profondes crevasses.

Une crête de rochers très-escarpés et fort accidentés forme le faîte de la montagne. Cette crête lie ensemble les différents pics dont sa cime est hérissée. C'est ainsi qu'en commençant par l'est on voit d'abord le pic de Pouys, auquel Reboul et Vidal assignent 3,058 mèt. de hauteur absolue. Ce pic se bifurque vers son sommet. Cette circonstance lui a valu de la part des habitants du pays le nom de *pic Fourcanade,* pic fourchu. Viennent ensuite le pic de Néthou et les deux pics de la Maladetta, dont le premier a 3,354 mèt. de hauteur, et le second 3,312, d'après les mesurages trigonométriques de M. Corabeuf. Enfin se présentent le pic d'Albe et celui de Malibierne, dont la hauteur n'a point encore été déterminée jusqu'ici.

Nous commençâmes à descendre le versant méridional du port de Vénasque. Il se compose presque entièrement d'un calcaire de transition à très-petits grains, très-friable, brillant d'un vif éclat aux rayons du soleil. La couleur de ce calcaire, d'un blanc légèrement grisâtre, a fait donner à cette pente le nom de *Penna-Blanca.*

Un sentier étroit et rapide, tracé sur les roches qu'a rendues glissantes le frottement répété des pieds des mules, conduit du port au fond de la *vallée de l'Essera.* Là se trouve l'*hospice de Vénasque,* situé à 708 mèt. plus bas que le port, c'est-à-dire, à 1,705 mèt. (Charp.) au-dessus du niveau de la mer.

Il est impossible de rien voir de plus sauvage et de plus sublime à la fois que la partie du val de l'Essera qui environne la Maladetta au nord et à l'ouest.

Après être restés quelque temps à l'hospice pour nous

reposer, nous nous mîmes en route en remontant la vallée de l'Essera. Sa partie supérieure est beaucoup moins sauvage que celle qui s'étend depuis l'hospice jusqu'à la ville de Vénasque.

Sur le dernier de ces plateaux se trouvent encore aujourd'hui plusieurs étangs. On a donné à cet endroit le nom de *Plan-des-Etangs*. Il s'y trouve une cabane où se retirent pendant la nuit les pâtres qui gardent les troupeaux de ces prés.

Nous allâmes coucher à la *Rencluse de la Maladetta*, située à 284 mèt. au-dessus de la cabane du Plan-des-Etangs.

Nous commençâmes à gravir la Maladetta par une dépression qui s'ouvre dans son sein, précisément vis-à-vis du port de Vénasque.

Nous marchâmes pendant près de trois heures au milieu des rochers polis, en remontant le vallon.

Après avoir gravi une dernière éminence, couverte de la plus belle pelouse de verdure, nous aperçûmes devant nous une jolie prairie. De tous côtés elle était environnée de rochers, qui formaient autour d'elle une enceinte presque circulaire ; un seul endroit était accessible vers l'est ; ce fut par là que nous y pénétrâmes, et encore fûmes-nous obligés de descendre un talus de gazon très-rapide. Au milieu de l'enceinte coulait un torrent peu profond, mais que nous ne ranchîmes qu'avec difficulté. Ce torrent se perd sous terre, dans une caverne nommée gouffre de *Tourinon*, pour ne reparaître ensuite que dans le fond de la vallée de l'Essera.

Cette partie de la montagne est appelée par les chasseurs *Rencluse de la Maladetta* (Enclos de la Maladetta) ; sa hauteur, déterminée barométriquement par M. de Charpentier, est de 2,083 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Un enfoncement pratiqué par la nature dans la paroi méridionale de la Rencluse, où le rocher surplombe le sol de 4 à 5 mèt., formait l'abri qui devait nous garantir des injures de l'air. Nous y passâmes la nuit.

Le lendemain dès la pointe du jour, nous nous mîmes en marche en contournant la montagne par l'ouest. Après avoir traversé un épais fourré de rhododendrons, nous nous engageâmes dans une forêt de vieux pins, ravagée par les avalanches.

Quand nous eûmes laissé derrière nous les derniers arbres

de la forêt, nous fîmes quelques pas sur une maigre pelouse, et toute apparence de végétation disparut à nos yeux. Nous venions d'entrer dans la région de l'éternelle stérilité. Pendant trois heures, nous marchâmes sur des fragments de rocs entraînés par les avalanches. Nous eûmes plusieurs fois à traverser de larges plaques de neige que toute la chaleur du soleil de l'été n'avait encore pu fondre. Quand nous fûmes arrivés vis-à-vis le pic d'Albe, nous nous dirigeâmes directement sur lui en gravissant une gorge étroite et escarpée. Nous passâmes au pied même du pic, et franchissant une de ses arêtes de rochers qui s'étendent depuis le sommet de la Maladetta jusqu'à sa base, nous aperçûmes au-dessous de nous les eaux calmes et bleues du *lac d'Albe,* situé à 2,212 mèt. (Charp.) au-dessus du niveau de la mer, et entouré de tous les côtés de blocs de rochers entassés confusément. Rien n'est plus pénible à traverser que ces masses de rochers.

Une arête, composée de ces fragments de rochers, sépare le lac d'Albe d'un autre lac beaucoup plus étendu, le *lac de Gregonio.* Il est incontestablement beaucoup plus élevé que celui d'Albe. Aussi est-il encore presque entièrement gelé.

Nous longeâmes le lac de Gregonio jusqu'au *port de Malibierne.* Du haut de cette petite échancrure, dont l'accès est assez difficile, les yeux plongent dans la gorge de Malibierne, qui s'ouvre dans les flancs de la Maladetta. Elle se dirige de l'est à l'ouest. C'est la plus considérable de toutes les vallées qui prennent naissance dans la Maladetta.

Enfin, nous sortîmes de la région des neiges pour entrer dans la zône où la végétation commence à reparaître. Nous gravîmes un mamelon assez escarpé couvert d'un bosquet de pins, et après avoir franchi un énorme amas de blocs granitiques éboulés du haut de la montagne, nous arrivâmes à une vaste pelouse qui forme la partie supérieure du vallon de Malibierne.

C'est ici que nous passâmes notre deuxième nuit, dans une misérable cabane de berger.

Le jour venu, nous franchîmes le torrent à l'aide de plusieurs rochers qui se trouvaient dans son lit. Nous commençâmes ensuite à gravir la montagne par une pente assez rapide et entièrement recouverte de fragments de rochers

brisés. Moins gros que ceux que nous avions eu à traverser la veille, ils n'en étaient que plus incommodes. Ils cédaient sous le pied, et, glissant en arrière, ils nous entraînaient quelquefois plus bas que l'endroit que nous venions de quitter. Néanmoins cette partie de la route nous offrit moins de difficultés réelles, qu'elle ne coûta de fatigues.

Deux heures après avoir quitté le lieu où nous avions passé la nuit, nous atteignîmes un plateau très-vaste, situé au-dessus de la limite des neiges éternelles. Le milieu de ce plateau est occupé par le lac *Coroné*, dont les eaux restent gelées une grande partie de l'année. Au moment où nous mîmes le pied sur ses rives, il commençait à dégeler, et de gros glaçons flottaient à sa surface. C'est à ce lac que prend naissance le torrent qui arrose, ou plutôt dévaste le vallon de Malibierne, et va se réunir à l'Essera, un peu au-dessus de Vénasque.

Nous attaquâmes hardiment le glacier. Rien ne fut plus facile que d'en franchir la partie inférieure; mais plus nous nous élevions, plus l'inclinaison devenait forte. La neige qui recouvrait le glacier, durcie par le froid, plus vif à ces hauteurs que sur les bords du lac, était devenue extrêmement glissante. Il fallut avoir recours aux crampons.

Il ne nous fallut pas moins de deux heures pour parvenir au haut du glacier. Nulle part il n'était à découvert. Il s'y rencontre peu de crevasses; nous n'en rencontrâmes qu'une seule qui méritât à proprement parler ce nom. Elle occupait le sommet du glacier et s'étendait précisément devant la brèche que nous avions choisie. Nous la passâmes sur un pont de neige.

Quelques minutes après, nous étions arrivés à une échancrure formée par un abaissement subit de la crête de la Maladetta. C'était là le *nec plus ultrà* de tous ceux qui nous avaient précédés. Cette arête est située, d'après M. de Charpentier, à une hauteur de 3,171 mèt., et d'après M. Cordier, de 3,256 mèt. au-dessus du niveau de la mer. C'est cet endroit qui, dans les catalogues de hauteurs pyrénéennes, figure sous le nom d'arête accessible à l'ouest du pic de Néthou.

Il est assez difficile de s'imaginer quelle cause a pu arrêter ces hardis explorateurs si près du but qu'ils étaient venus chercher avec tant de peine et au milieu de tant de périls. A partir de cet endroit, il n'y a plus d'obstacles sérieux à

vaincre, plus de véritables dangers à courir, pourvu que l'on prenne les précautions dictées par la prudence.

Au moment où nous nous présentâmes pour franchir la brèche, nous nous trouvâmes tout à coup environnés d'un nuage si épais, que nous pouvions à peine distinguer les objets à une dizaine de mètres de nous. Accumulées dans l'enceinte du lac de Coroné par le vent du sud, toutes ces vapeurs venaient déboucher par ce couloir étroit sur le versant septentrional de la Maladetta. Le vent s'y engouffrait avec une force terrible, entraînant avec lui des masses de brouillards. Les rafales étaient tellement violentes, que, pour ne pas être précipités dans un amas d'eau qui se trouvait de l'autre côté de la crête, nous étions obligés de nous cramponner de toute notre force aux aspérités du roc. Ces coups de vent étaient séparés les uns des autres par des intervalles d'un calme profond. Nous profitions de ces moments pour avancer; puis, au moment où la tempête venait nous assaillir de nouveau, nous nous collions contre le rocher jusqu'à ce que le calme fût revenu.

Nous atteignîmes l'autre côté de l'arête, et gagnâmes le pied d'un escarpement qui n'était autre chose que la base même du pic de Néthou. Là régnait un calme parfait, et qui contrastait vivement avec le rugissement des rafales qui se faisaient entendre à quelques pas de nous. Nous avions à nos pieds un assez vaste enfoncement pratiqué dans le glacier, par l'action des vents chauds du sud. Il était rempli d'eau entièrement liquide.

Au-dessus de cet amas d'eau s'élève en talus rapide et couvert de neige le glacier qui s'étend jusqu'au sommet du pic de Néthou. Entourés d'un épais brouillard, nous eûmes un moment d'indécision. Nos conducteurs étaient partagés d'opinion. Les guides inclinaient à attaquer franchement le glacier. Les chasseurs au contraire voulaient essayer de gravir la muraille de granit à laquelle nous étions adossés.

Il fut convenu que les guides et les chasseurs essayeraient d'abord de grimper le long des rochers, et que si cette tentative ne réussissait pas, nous nous hasarderions alors sur le glacier. Nous devions rester où nous étions et attendre que les guides nous eussent fait connaître le résultat de leurs recherches.

Ils commencèrent donc à gravir le rocher, s'accrochant

des pieds et des mains aux aspérités que présentait la surface exfoliée du granit. Bientôt ils disparurent à nos yeux, enveloppés par le brouillard. Au bout de quelques minutes nous les vîmes revenir, désespérant absolument de parvenir au sommet par cette voie.

Nous nous dirigeâmes donc vers le glacier, qui était notre dernière espérance. Nous prîmes toutes les précautions nécessaires pour nous engager sur ce glacier inconnu et qui pouvait recéler de dangereuses crevasses. Nos préparatifs consistèrent tout simplement à nous attacher les uns aux autres avec une corde. Chacun de nous était séparé de celui qui le précédait par une distance d'environ 3 mèt. De cette manière, si nous eussions rencontré quelque crevasse, et que la neige eût cédé sous les pieds de quelqu'un d'entre nous, il eût été retenu dans sa chute par ses compagnons et n'eût couru aucun péril.

Au surplus, cette mesure, que nous avait suggérée l'expérience de nos guides, se trouva inutile. La partie supérieure de ce glacier était très-saine. Nous ne vîmes aucune crevasse. Peut-être étaient-elles encore couvertes de neige. La pente du glacier était même si peu rapide que nous pûmes nous débarrasser de nos crampons, qui eussent inutilement entravé notre marche.

M. de Tchihatcheff fut atteint de nausées assez violentes pour être obligé de s'arrêter de temps en temps, et de se coucher sur la neige. Quelques instants de repos suffisaient pour le remettre entièrement, et lui permettre de continuer sa route. Ni les guides ni moi ne ressentîmes rien de particulier.

Peu de temps nous suffit pour atteindre la partie supérieure du glacier où le roc se montre à nu. Nous pensions avoir gagné le point culminant de la montagne, quand nous vîmes à une quarantaine de pas de nous se dresser une dernière aiguille, qui pouvait avoir 10 mèt. de hauteur. Nous trouvant sur la terre ferme, nous nous débarrassons de nos cordes, et nous nous élançons comme à l'envi vers ce dernier rocher.

Sur le point d'y parvenir, nous nous arrêtons frappés de stupéfaction à l'aspect du passage qui nous reste à franchir pour y arriver. Nous sommes séparés du pic de Nèthou par une arête extrêmement aiguë; à droite, s'ouvre sous nos

pieds un abîme au fond duquel se déroule le glacier de Coroné et les eaux noirâtres de son lac ; à gauche, à une profondeur un peu moins grande, la partie orientale du glacier du Néthou s'abaisse par une pente des plus rapides. Pour comble de difficultés, le sommet de cette arête est encombré de fragments de granit désagrégés par la gelée, ou disloqués par les coups de la foudre, et très-dangereux à cause de leur peu de stabilité. Ce pont de Mahomet est pourtant la seule voie qui s'offre à nous pour arriver au but après lequel nous courons depuis si longtemps.

Nous hésitâmes un moment, jé l'avoue, avant de nous engager sur cet étroit passage ; mais la vue de nos chasseurs qui s'avançaient d'un pas aussi ferme que s'ils eussent été sur une grande route, nous engagea bientôt à les imiter. Pour nous frayer la marche, ils précipitaient dans l'abîme les quartiers de rocs peu solides. Ces fragments, frappant le rocher dans leur chute, semblaient l'ébranler jusque dans ses fondements; ils bondissaient avec violence, et, rejaillissant sur le glacier, ils allaient s'engloutir dans le lac avec la rapidité et le retentissement de la foudre. Tel était pourtant le sort réservé à celui d'entre nous dont un vertige viendrait troubler la vue, ou dont le pied mal assuré glisserait sur le roc.

Heureusement aucun de ces accidents ne nous arriva. Nous avançâmes peu à peu, passant nos bras par-dessus l'arête, et nous soutenant avec notre bâton ferré. Nos pieds étaient posés sur les aspérités du rocher. Ainsi suspendus au-dessus d'un affreux précipice, nous n'avions qu'à baisser les yeux pour voir au-dessous de nous les eaux du lac de Coroné; tandis que si nous eussions laissé échapper notre bâton, il eût été se perdre dans les crevasses du glacier de Néthou.

Ainsi à cheval pour ainsi dire sur le sommet de la montagne, nous ne mîmes que quelques secondes pour franchir ce dangereux passage. Enfin nous posâmes le pied sur le pic jusque-là vierge du pas de l'homme. Nous pouvions goûter sans restriction le plaisir d'avoir réussi à conduire à une heureuse fin une expédition si souvent tentée, et toujours inutilement. La joie de nos guides n'était pas moins grande que la nôtre. La fierté du brave Jean, notre guide-chef, était tout à fait risible. Il se regardait vraiment comme le Christophe Colomb de la Maladetta. A peine arrivés sur le sommet

du pic de Néthou, les guides commencèrent à ramasser des fragments de rochers, et à dresser une pyramide, comme pour prendre possession du lieu. Ils l'élevèrent assez haut pour qu'on pût l'apercevoir du port de Vénasque, et qu'elle servît ainsi à constater l'heureux succès de notre ascension.

Après quelques moments donnés à la satisfaction que nous causait notre triomphe, nous commençâmes à examiner les objets qui nous entouraient. Le sommet du pic de Néthou est une plate-forme d'une trentaine de mètres de longueur, sur six à huit mètres de largeur. Ce plateau est entièrement couvert de fragments de granit de diverses formes et de grosseurs très-variées. De tous côtés, excepté de celui de la rampe par laquelle nous étions arrivés, s'ouvrent d'effroyables précipices. A l'ouest, le glacier de Coroné développe jusqu'au lac son tapis éblouissant. Au sud, se creusent sous nos pieds la gorge sauvage de Malibierne et ses profonds escarpements. Au nord et à l'est, s'étend le glacier de Néthou, presque partout de neige et ne montrant qu'en quelques endroits son dos bleuâtre et fendillé.

La partie supérieure de ce glacier est fort peu rapide, mais un peu plus bas il se recourbe en forme de dôme, et son inclinaison devient alors excessive. Cet endroit est sillonné de profondes crevasses. Quelques-unes sont d'épouvantables abîmes qui engloutiraient infailliblement celui qui se hasarderait sur ces pentes dangereuses. Il y a de ces crevasses qui n'ont pas moins de 8 à 10 mètres de largeur, et une immense profondeur. Au fond de quelques-unes grondent des torrents furieux, alimentés par la fonte du glacier. Les crevasses les plus considérables ont ordinairement une direction parallèle à celle de la crête de la montagne. Les autres sont moins grandes, et méritent plutôt le nom de fissures.

Le brouillard s'était dissipé, et nous pouvions jouir sans obstacle de la magnificence de l'horizon que l'on embrasse du haut de la Maladetta. Au premier coup d'œil, on ne saisit qu'un immense chaos, au milieu duquel s'élancent les cimes les plus élevées des plus hautes montagnes de la chaîne; mais bientôt un examen plus attentif fait découvrir un ordre admirable jusque dans ce désordre apparent. L'on distingue d'abord le faîte de la chaîne centrale qui court de l'est à l'ouest, toute déchiquetée et hérissée de mille pics. De cette

crête se détachent de nombreux rameaux formant ces longues vallées transversales qui portent d'un côté à la Garonne, de l'autre à l'Ebre, le tribut des eaux de ces montagnes et de leurs glaciers. A mesure qu'ils s'éloignent du centre des Pyrénées, les chaînons qui séparent ces vallées s'abaissent. Dans un immense lointain se développent à nos yeux les plaines de la Gascogne et de la Catalogne, où brillent, comme autant de rubans d'argent, les eaux des rivières qui arrosent et fertilisent ces belles provinces.

Nous restâmes plus d'une heure à admirer ce superbe point de vue. Il fallut ensuite songer au retour, et regagner avant la nuit des contrées moins inhospitalières. Néanmoins, avant d'abandonner définitivement le pic de Néthou, nous voulûmes constater d'une manière irrécusable nos droits à la priorité de cette ascension. Dans un creux qu'avaient ménagé nos guides dans la pyramide qu'ils avaient élevée, nous déposâmes une bouteille bouchée avec soin. Nous y avions renfermé une feuille de parchemin contenant la date de notre expédition, nos noms et ceux de nos braves guides.

Nous jetâmes ensuite un dernier regard autour de nous, et nous repassâmes sans encombre la rampe étroite qui nous avait amenés au sommet du pic. Quand nous fûmes arrivés près du glacier, nous délibérâmes sur la voie que nous suivrions pour regagner la Rencluse, où nous devions passer encore cette nuit.

Encouragés par le succès, nos guides voulaient nous y conduire directement, en traversant le grand glacier de la Maladetta. Deux heures auraient suffi alors pour atteindre le bas de la montagne. Ce chemin n'offrait à nos regards aucun obstacle, aucune difficulté, presque aucun danger. C'est la route qui, dès qu'on aperçoit la Maladetta, s'offre au premier regard comme la meilleure et la plus naturelle. C'est aussi en réalité la moins périlleuse, ainsi que le démontra jusqu'à la dernière évidence notre seconde ascension. »

Nous ne suivrons pas nos deux intrépides touristes dans leur retour, qui s'effectua sans accidents, mais non sans fatigues ni périls.—Nous renvoyons le lecteur à l'intéressant récit de M. de Franqueville.

Le 23 juillet de la même année, MM. de Franqueville et Tchihatcheff, s'adjoignant M. Laurent, professeur de chimie à Bordeaux, entreprirent une seconde ascension de la Mala-

detta pour y faire des expériences barométriques et hygrométriques.

Cette nouvelle ascension fut couronnée d'un succès complet.

« 1° Le mesurage barométrique, dit M. de Franqueville, a donné 3,370 mèt. pour la hauteur absolue du pic de Néthou. Ce chiffre diffère de celui obtenu par le colonel Corabeuf, dans sa triangulation générale des Pyrénées, de 34 mèt., tandis que celui des physiciens Reboul et Vidal s'éloigne de ce dernier de 78 mèt. Les baromètres dont je me suis servi, quoique fort bons, n'avaient peut-être pas toute la précision voulue pour les observations d'hypsométrie. C'est sans doute la cause de la différence qui se trouve entre mes résultats et ceux du colonel Corabeuf.

2° La moyenne de la température de plusieurs sources ou torrents a été de + 4 à + 5,2.

3° L'hygromètre de Saussure donna au sommet du pic 67 à 68,5. Son thermomètre, 8,7.

4° La moyenne de la température de l'air fut pendant les quatre jours de la première ascension de + 8,5, et pendant les trois jours de la deuxième de + 9,3. »

22e Course.—Vallée d'Aran.

(Saint-Mamet.—Cascade Sidonie.—Val de Burbe.—Bosost.—Saint-Beat.)

Nous empruntons à M. E. Paris la description de cette jolie course.

Si nous n'entreprenons qu'une promenade à Bosost et Lès, partons à notre guise. Il faut deux heures et demie au plus pour Bosost, trois quarts d'heure de Bosost à Lès; aller et retour, six heures et demie.

Nous traversons *Saint-Mamet*, tournant de l'église à droite vers les montagnes de *Castel-Vieilh;* quand on a dépassé le Castel et qu'on incline à gauche, le chemin se bifurque, partie inférieure, partie plus montueuse, plus fréquentée et meilleure, c'est le nouveau chemin d'Espagne. Il passe bientôt sous la cascade *Pich-de-Vergès* [1], s'élève rapidement et

[1] Cette cascade a changé son nom contre celui plus gracieux de cascade *Sidonie.* C'est le nom d'une jeune et belle Luchonnaise enlevée par la phthisie il y a quelques années. (M. NÉRÉE BOUBÉE.)

domine en fuyant les pentes de Luchon; il entre dans de fraîches prairies que la *Burbe* arrose en donnant son nom à la vallée.

Au bout des prairies, la montée du port commence. Quand, acculé au fond du vallon, au milieu des sapins, un chemin monte rapide devant nous, il faut s'en défier et tourner à droite par le plus frayé; il tourne le but pour l'atteindre plus facilement et plus vite. Après plusieurs circuits montueux sous les noirs sapins, un espace clair apparaît près d'une masure; les rayons solaires nous chauffent, nous sommes en Espagne.

Un sentier rapide et pierreux nous descend près d'un gave naissant où s'embranchent plusieurs sentiers, deux à droite, par le dernier desquels on vient directement de Las-Bordes. Continuons devant nous sur le terrain plat quelques instants. Le chemin s'enfourche bientôt avec un à gauche dont nous nous abstenons. La descente va se présenter. Bosost est sous nos pieds, et ses toits d'ardoise lui donnent l'air d'un village français; l'aspect de ce riche bassin où brille la Garonne, la vue de Lès, de Canejan perché sur la montagne, et ces roches abruptes que nous savons être la frontière du *Pont-du-Roi;* ces belles pelouses près desquelles nous descendons, tout charme cette descente rapide.

Nous entrons à *Bosost* deux heures un quart environ après avoir quitté Luchon. La police aux chevaux reçoit notre tribut d'une demi-pécète (50 centimes), auquel il faut s'empresser de satisfaire afin d'éviter tout désagrément. L'*église,* peu intéressante, est une visite d'usage; puis on se rapproche du pont sur la Garonne sans le traverser. On suit la promenade en descendant la rive gauche; un passage s'offre à travers des roches brisées majestueusement; un mugissement gronde plus bas; les flots resserrés se précipitent; des troncs de sapins flottent, heurtent contre le roc et produisent des effets de tonnerre, des émotions de terreur. On peut mettre pied à terre au delà des rochers, et le touriste hardi contemplera ce beau spectacle en passant sur un pont formé de trois arbres par les conducteurs de ces sapins flottants; ou mieux, il attendra le retour par l'autre rive. Un fort sur un rocher semble ajouter à la résistance naturelle du passage, après lequel le chemin court sur un terrain plat jusqu'à Lès.

Une gracieuse construction, aperçue à droite, est l'*établissement thermal* élevé par M. Badin sur des ruines romaines. Le logis principal des baigneurs est l'ancien château des seigneurs de Lès. Après le pont, tournons la principale rue à gauche ; le dernier portail de droite, sur un verger, nous y mène ; là, nous déjeunerons bien à des prix trèsmodérés. Dans une gracieuse habitation, du reste peu seigneuriale, nous goûterons les avantages offerts aux baigneurs : ombrage, fleurs et fruits, café, chocolat, vins exquis et cigares de l'Espagne ; tout cela sagement tarifé, comme les bains et les logements.

Si nous sommes partis tard de Luchon pour voir seulement Lès et y bien déjeuner, nous aurons toute la satisfaction d'un but atteint : nous retournerons par l'autre rive, celle des bains. L'accès sera facile à voir les eaux mugissantes. Halte un moment ! C'est, en ce genre, du beau et du terrible : n'y passons pas nonchalamment.

Nous arrivons de là à Bosost en traversant le pont, et nous remontons la pente que nous avons descendue.

Pont-du-Roi, Fos, Saint-Béat.—Si le départ de Luchon pour Lès a été matinal, c'est-à-dire vers cinq ou six heures au moins, on peut allonger la course en retournant par *Bocanera* ou par *Saint-Béat.*

Par Bocanera, il n'y aura allongement qu'autant qu'on montera à l'extrême cime; autrement, le passage seul pour redescendre à Juzet n'exigera guère plus de peine que par le Portillon.

Par Saint-Béat, l'excursion, très-intéressante, exige une heure un quart jusqu'au Pont-du-Roi, trois heures jusqu'à Saint-Béat, puis trois heures de Saint-Béat à Luchon ; total, neuf heures de marche et deux heures de halte : course d'environ onze heures.

Au delà de Lès, le hameau de *Pontaout*, ainsi dénommé d'un pont hardi sur la Garonne, est le pied de l'espèce d'échelle qui monte à *Canéjan.* Le défilé commence et se resserre de plus en plus jusqu'au Pont-du-Roi, frontière intéressante sous les points de vue historique et pittoresque. Un passage étroit, où une armée peut être arrêtée par quelques hommes, explique l'état exceptionnel et les priviléges dont a pu jouir longtemps cette vallée d'Aran.

Celtique et romaine, elle eut toutes les destinées de

Luchon : tantôt tributaire du Comminge et tantôt de l'Aragon. Elle fut cédée en 1192 à l'Espagne, parce que Béatrix, fille de Bernard, comte de Comminge, épousa un seigneur d'Aragon à qui elle l'apporta en dot. Elle continua à dépendre, quant au spirituel, de l'évêque de Comminge jusqu'en 1802, où il passa à l'évêque d'Urgel. Devenue française sous l'Empire, elle fut rendue en 1814 à l'Espagne, dont elle continue à dépendre jusqu'à ce que quelque transaction aimable la replace dans sa sphère naturelle.

Après le Pont-du-Roi, que la fureur des flots resserrés enlève fréquemment, le chemin passe sous la vieille tour de *Pomorin*, et le poste de la douane est la première habitation française. Des scieries, des tas de roules bordent la Garonne, qui fuit bruyamment au niveau des prairies. Une longue avenue d'arbres conduit jusqu'à *Fos*, petite ville qu'a enrichie son commerce avec l'Espagne au temps des priviléges de la vallée d'Aran. Aujourd'hui, c'est encore un gros bourg assez commerçant, dont la riche vallée s'étend jusqu'à Saint-Béat.

A Fos commencent les routes carrossables, et c'est le rendez-vous des équipages de Luchon. Quatre promeneurs arrivent en voiture, quatre à cheval par la montagne. L'échange se fait à Fos. Chevaux et voitures emportent chacun leurs nouveaux maîtres.

De Fos à *Saint-Béat*, une heure.

Saint-Béat, chef-lieu de canton de la Haute-Garonne, est à 2 lieues de poste de Cierp.

De hautes montagnes encaissent la Garonne et la ville. Une place entourée de constructions s'étend sur un bassin fertile vers la vallée d'Aran, dont cette ville est le débouché. D'autres maisons plus resserrées et groupées au pied d'un vieux castel se réunissent aux premières par un pont qu'il faut traverser aussi pour jouir de l'ombrage d'une belle plantation de gros tilleuls, promenade digne d'une population intelligente et riche.

Ce château, dont les ruines offrent encore des aspects pittoresques, fut l'origine de la ville. On le construisit pour la défense du passage, un couvent ou prieuré y fut annexé, puis quelques familles, etc., etc.— De récentes armoiries qualifiaient Saint-Béat de *Clef de France ;* de plus anciennes offraient deux montagnes : un loup sur un sommet; et sur

l'autre un homme portant un drapeau avec ces mots : *Passus lupi.*

Des priviléges accordés par Louis XII, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, dont les lettres patentes sont encore aux archives du lieu, ont amené la richesse de cette charmante petite ville.

Le commerce de bois, de laines, de grains, de mules, lui donne encore une certaine importance que peut accroître l'exploitation plus suivie de ses beaux marbres.

Retour à Luchon par *Cierp,* où l'on voit une montagne de marbre statuaire. — *Marignac,* village. — De Saint-Béat à Luchon, 3 et 1/2 h.

23e Course.

(Grande course de vallée, de 10 à 12 h., à cheval ou en voiture.—Il faut se mettre en route à 4 ou 5 h. du matin, au plus tard.—Course en voiture si l'on veut revenir à Luchon le même jour.)

Route : On passe par *Cierp,* 2 et 1/2 h.; *Saléchan,* 1 et 1/4 h. On traverse les villages de *Bagiry* et de *Bertren,* puis le village d'*Isaourt,* et l'on arrive en 1 et 1/2 h. à Saint-Bertrand.

Saint-Bertrand.—*Hôtels :* de Comminges, en face de l'église, c'est le meilleur : — du Lion-de-Comminges, située en face du musée. (V. p. 545.)

24e Course.—Gargas et Montréjeau.

(Grande course de vallée, 2 jours.)

Il faut passer à Saint-Bertrand pour atteindre la grotte de Gargas. — Cette grotte est merveilleuse, et l'une des plus belles des Pyrénées. Le sol, les parois et la voûte sont couverts des formations les plus curieuses et les plus variées. —On va de là visiter *Montréjeau* et le beau parc de M. de Camon.—Retour à Luchon dans la soirée.

25e Course.—Les Chalets Saint-Nérée, Sources minérales.

Route. De Luchon au Monné, 5 h. Du Monné aux Chalets Saint-Nérée, 2 à 3 h.

L'établissement des Chalets Saint-Nérée appartient à M. Boubée, qui l'a mis en état de recevoir un grand nombre de malades.

Ces eaux sont efficaces contre les rhumatismes, les dartres, les fièvres, les maladies nerveuses, les ophthalmies, coliques, ulcères, plaies, scrofules, maladies du sang, de poitrine, etc., contre la goutte, les paralysies commençantes, les vomissements chroniques, la gravelle, etc.

Les eaux se prennent en bains et en boisson.

Les sources sont très-abondantes, surtout la source des *Nerfs* et celle du *Sang*. L'eau de la première est très-douce, et produit sur la peau la plus rude et la plus rugueuse un effet merveilleux.

Le nouvel établissement ne laisse rien à désirer; le tarif des bains et des logements est très-modéré, et de moitié moins cher que dans les grands bains. Les vivres y sont aussi à meilleur marché.

Il y a une jolie chapelle dédiée à saint Nérée.

Les Bains des Chalets Saint-Nérée peuvent être considérés comme une succursale de Bagnères-de-Luchon, et ils ont sur ces derniers l'avantage d'être moins coûteux et d'offrir une vie plus calme, plus champêtre, avantage qui double ordinairement l'effet salutaire des eaux.

Chacun peut faire sa cuisine aux Chalets, bien qu'il y ait un traiteur avec qui l'on prendra toute sorte d'arrangements et qui reçoit les caravanes, les visiteurs.

De plus, la truite abonde dans la Haute-Barousse, et elle y est exquise; elle se vend à Luchon à un taux toujours plus élevé que celle de Bagnères. Quelques amateurs déclarent que les truites de la Haute-Barousse sont les meilleures des Pyrénées. Un réservoir naturel va être disposé aux Chalets pour y conserver les truites vivantes et y puiser au moment même.

Ensuite on a facilement du gibier au Val-des-Chalets, qui est, en effet, l'endroit le plus giboyeux de la contrée, celui que les chasseurs choisissent pour leurs plus délicieuses parties. Le coq de bruyère, les palombes, la perdrix rouge, le gros lièvre de montagne y séjournent toute l'année.—On y rencontre aussi de grands oiseaux de proie, et dans la forêt plusieurs bêtes rares, le chat sauvage, la martre, le putois, le blaireau, le renard, l'écureuil, l'hermine, etc.

Enfin, le traiteur établi à l'*Hôtel des Chalets*, est un habile chef de cuisine, qui a fait ses preuves à Paris, à Bordeaux, à Toulouse; il donnera aux gourmands toute satisfaction.

D'excellents médecins sont attachés à l'établissement [1].

[1] Consultez la *Notice sur les eaux minérales des Chalets-Saint-Nérée*, à Toulouse, chez Jougla et Gimet.

QUATRIÈME PARTIE.

PYRÉNÉES-ORIENTALES

Le département des Pyrénées-Orientales est formé de l'ancien Roussillon, comprenant le Conflent et le Vallespir, diocèse d'Elne, avec la Cerdagne française et la vallée de Carol, diocèse d'Urgell; plus le Capcir, diocèse d'Alet : le tout augmenté des pays de Sournia et de Fenouillet, en Languedoc, même diocèse que le Capcir. — Il s'étend de 42°20′ à 42°55′ latitude nord, coupé de Mosset, à peu près vers le pic de Costa-Bona, par le méridien de Paris, qu'il dépasse de 37′ à l'ouest et de 50′ à l'est. — Sa plus grande longueur, du nord au sud, est de 65,000 mètres; sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, est de 120,000.

Cerné au nord par les départements de l'Ariége et de l'Aude, au couchant par l'Andorre et la Cerdagne espagnole, et au levant par la Méditerranée, ce coin, presque excentrique de la France, offre une surface de 412,159 hectares, peuplée de 181,955 individus, répartis sur 17 cantons et 228 communes, le Perthus compris.

Le département des Pyrénées-Orientales présente un vaste amphithéâtre; la chaîne des Pyrénées, qui commence au sud-est, et les montagnes de Salce qui le bordent au nord,

s'élèvent graduellement jusqu'au centre; là se trouve le *Canigou*, dont le sommet, de 466 mètres de hauteur perpendiculaire, est couvert de neiges et de glaciers. Sa surface se divise en trois grands bassins arrosés par la Tet, le Tech, l'Agly, l'Aude et la Sègre. Ce département jouit des précieux avantages d'un vaste système d'irrigation bien entendu. Le sol, généralement graveleux et pierreux, se prête à tous les genres de culture : on y recueille des grains, des fruits exquis, comme oranges, citrons et grenades; du chanvre, du lin, et des vins incomparables; l'olivier y est cultivé avec succès, ainsi que le châtaignier, également précieux pour la tonnellerie, la charpente et les forges; cet arbre, ainsi que le liége, se plaît sur les montagnes: on y voit des haies de grenadiers. Les mines de fer y sont d'une qualité supérieure; on y trouve des houillières abondantes, de l'amiante, une foule de simples estimés en médecine, et un grand nombre de sources minérales. L'hiver y est une espèce de printemps. Dans les environs de Perpignan sont des melons en pleine terre; les grenadiers y forment une grande partie des haies. Les mulets y remplacent souvent les chevaux. On élève des vers à soie. Le gibier y est exquis.

Les peuples de ce département, dit M. Jalabert, ont un caractère qui leur est propre, et qui se modifie suivant qu'on avance dans la plaine ou que l'on remonte vers ses monts. La constitution physique varie suivant la manière dont ils se nourrissent : ils sont en général robustes, vigoureux, vifs, spirituels et indépendants par caractère; dans les vallées qui entourent le Canigou, on voit des crétins ou idiots à gros goitres, incapables d'idées, n'ayant qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins. L'habillement n'a rien de remarquable. Le peuple a toujours admis les pompes et les cérémonies de la religion; mais ce goût a diminué par l'influence de l'esprit du siècle; les courses de taureaux et les danses sont les amusements favoris. Les Gitanos, peuplade distincte du reste des habitants, sans domicile fixe, ont pour industrie la tonte des animaux, et l'échange ou la vente, dans les foires, des bestiaux, qu'ils savent, dit-on, se procurer à bon marché. La langue catalane, composée de latin et de mots pris chez les différents peuples qui ont envahi l'Espagne et la Gaule Narbonnaise, est la seule usitée.

Parmi les nombreux *cols* ou passages qui servent de com-

munication entre cette partie de la France et l'Espagne, on remarque ceux de *Perthus* et de *Panissas :* l'un à droite, l'autre à gauche de Bellegarde. C'est sur le premier, route nationale, que Pompée fit ériger le fameux trophée où l'on plaça sa statue : on lisait sur l'inscription de ce monument que, depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité de l'Espagne Ultérieure, ce général avait réduit sous son obéissance et celle de la république huit cent soixante-seize villes. Vingt-trois ans après, César fit dresser à côté de ce trophée un autel de pierre de grande dimension. Au même lieu, on plaça en 1764, par ordre des rois de France et d'Espagne, deux pierres de marbre destinées à fixer la limite entre les deux royaumes.

Peyrestortes, village célèbre par une victoire remportée, le 17 septembre 1793, par les Français sur les Espagnols, au village de *Corbed*. A 18 kilomètres ouest-quart-sud, on voit une grotte souterraine remplie de stalactites, de stalagmites, de congélations et de cristallisations de diverses figures et grosseurs.

Les tourbillons de vents, dans la partie supérieure des monts pyrénéens, sont un phénomène curieux; ils sont fréquents en hiver. On aperçoit, dans l'éloignement, des nuages ou brouillards épais qui se détachent de la partie des monts et se forment en colonnes blanches, qui sont emportées à perte de vue. On voit avec étonnement ces masses de neiges s'élever dans les airs. Là une lutte terrible s'établit entre les vents opposés, qui se disputent ces tourbillons neigeux, les roulent, les allongent en spirales, en leur imprimant toutes sortes de figures bizarres. Malheur au voyageur qui rencontre une colonne d'air semblable! il court risque d'être enlevé et jeté dans quelque précipice.

Le Roussillon tire son origine de *Ruscino*, qui en était autrefois la capitale; cette ville donna le nom à cette province. Les Romains y établirent une colonie : mais elle fut en partie ruinée, vers le milieu du VIII[e] siècle, par les incursions des Normands. Le premier trait d'histoire que nous ayons de certain du Roussillon est que plusieurs peuples des Gaules s'assemblèrent dans Ruscino lorsqu'Annibal passa les Pyrénées. Ce général carthaginois fit des présents aux chefs des Gaulois, qui le laissèrent passer librement, convaincus qu'il n'avait d'autre dessein que de porter la guerre con-

tre les Romains en Italie. Les Carthaginois furent vaincus par les Romains, qui devinrent les maîtres du Roussillon, aussi bien que de la plus grande partie de la Gaule et de l'Espagne.

L'air est plus chaud que tempéré; les chaleurs y sont quelquefois excessives, le Roussillon étant entouré de montagnes qui réverbèrent les rayons du soleil. Les habitants, pour se rafraîchir et prendre l'air, vont le soir dans des jardins; l'amour y préside quelquefois : l'on y sert une salade d'une composition catalane; l'un apporte des laitues, de la chicorée, du céleri; l'autre des anchois; un troisième, s'il est admis, ce qui est rare, donne son contingent en œufs, gros et petits ognons, et en raves coupées par morceaux; on mêle le tout, et le souper est tout fait.

Le Roussillon se divisait autrefois en *Salanque*, en *Riberal* et en *Aspres*. La Salanque est formée des habitants qui bordent la mer; on l'appelle ainsi par ce que la terre y est salée en différents endroits; le blé y vient en abondance; elle est extrêmement fertile; on y rencontre des champs considérables. Les terres qui bordent les rivières forment la division appelée *Riberal*, elles donnent plusieurs récoltes. Les *Aspres* sont les terres qui ne s'arrosent pas; ce sont aussi les moins fertiles.

L'agriculture est la principale occupation de l'habitant. On a lieu toutefois de regretter qu'elle lui devienne si peu profitable, soit par le peu de sympathie atmosphérique, soit à cause de la cherté de la main d'œuvre, hors de toute proportion avec la valeur vénale des produits.

Le laboureur se sert de bœufs et de mulets; le sillon est bien fait, mais il n'est pas assez profond; il ne fume pas ses terres; il se contente de laisser la paille assez longue, lorsqu'il veut les labourer, pour la brûler. La paresse ne lui permet pas de les préparer.

Les terres incultes qu'on appelle *garrigues* y sont couvertes de thym, de romarin, de serpolet, de lavande et de genièvre. Il y a dans la plaine un nombre infini de mûriers.

Les chaleurs excessives ont rendu les Roussillonnais industrieux à se pourvoir de l'eau nécessaire à la culture des terres; les rivières sont coupées pour former un grand nombre de ruisseaux qui arrosent, quand on le veut, les terres qui ont perdu leur humidité.

Les eaux de la plaine de Roussillon sont, en général, lourdes et pesantes. Les sources n'y sont point bonnes, ce qui occasionne des maladies; cependant l'habitant aime à en boire pendant la journée : souvent il emplit et vide dix et douze fois sa cruche. Une femme qui revient de la fontaine offre toujours de l'eau à sa voisine si elle la trouve sur son passage et rarement elle est refusée.

La Tet, le Tech, l'Agly, l'Aude et la Sègre sont les rivières qui arrosent le pays.

Le commerce consiste en exportation de vins, fers, huiles, salaisons, draps communs, merrains, et en importations de denrées ou de marchandises nécessaires à la consommation. Le mouvement maritime a lieu par *Saint-Laurent* et par *Port-Vendres*. Ici, est le seul refuge du golfe jusqu'à Marseille. Le voisinage de l'Espagne rend très-productive la partie de la commission et de l'assurance. La petite industrie se développe de jour en jour. Les routes impériales et départementales assureraient en tout temps les transports, si elles étaient suffisamment munies de ponts. Mais on marche vers ces perfectionnements aux rivières de Maury, du Réart, de Pollestres, du Tech (pont en fil de fer), etc. On peut citer le beau pont de la Tet à *Prades*, ceux du Riuferrer à *Arles* (route impériale de Prats-de-Molló), les deux ponts construits sur les petites rivières de Nogaréda et de Fulla, sur la route départementale nº 2, de Céret à La Clusa; plus, enfin, celui que l'on vient de construire à *Millas*, sur la Tet, en continuation de la route d'Elne par Thuir, Notre-Dame du Remède et Forceréal, à Estagell. En désignant cette nouvelle communication, c'est justice de signaler la voie de Rivesaltes à l'embarcadère du *Barcarès*, la belle route de Perpignan par Saint-Estève et Baho, bifurquée d'abord vers Baixas, et en train de prolongement, par Pézilla, jusqu'à Notre-Dame du Remède; plus le perfectionnement de celle du Conflent par les deux Saint-Féliu, et l'adoucissement de la rude côte du faubourg de Collioure dans la direction de Port-Vendres.

Le génie étudie les moyens d'abandonner le col de Saint-Louis pour aboutir à Quillan par la vallée de la Boulzane. La route carrossable d'Olèta à Mont-Louis déjà terminée, donnera désormais la vie aux vallées alpestres de la Tet, de l'Aude et du Sègre.

La belle route d'Espagne a enfin obtenu un beau pont sur

le Tech, au *Volo*. Le pont en fil de fer, de 120 mètres d'ouverture, d'une seule travée, est livré à la circulation depuis le mois de juillet 1850.

Le chemin de fer de Narbonne à Perpignan est en voie d'exécution. On conserve l'espoir qu'il sera continué sur Port-Vendres et l'Espagne.

Grâces aux essais dispendieux de quelques particuliers jaloux de mettre au jour les productions naturelles encore inconnues de ce département, une nouvelle industrie s'ouvrait il y a quelques années. C'était l'exploitation des marbres de *Baixas*, de *Tautavel* et d'*Estagell*, déjà tentée au XIVe siècle. Les extractions donnèrent des échantillons très-remarquables. Mais il a fallu suspendre les travaux, à cause de l'apathie des capitalistes à se réunir en association d'actionnaires. A *Notre-Dame du Vilar de Vilallonga-dels-Monts*, sont de belles roches de granit vert, parfois sanguin, susceptibles d'un poli parfait. A l'*Albère*, des échantillons de granit rose avec cristaux de tourmaline.

Les eaux minérales abondent dans ce département. Celles d'*Arles*, de *Vernet*, de *Molitg*, de la *Preste*, de *Vinça*, des *Graus* et des *Escaldes*, jouissent d'une grande réputation, et celles du *Boulou*, qui se prennent en boisson, rivalisent avec les eaux de Vichy. Il y a plusieurs de ces établissements qui méritent d'être recommandés par les commodités qu'on y rencontre et leur bonne tenue.

Le département possède vingt-deux usines à fer; elles contribuent à la production du 12e groupe pour 0,162 environ.

Il y a en exploitation dix-neuf mines de fer et une mine de cuivre.

Les forges de ce pays méritent quelque attention. Quantité de ces usines mettent en fusion les mines que la nature a renfermées dans les flancs du Canigou et donnent de la valeur à quelques bois disséminés sur les montagnes. Les premières qualités de fer se fabriquent à Velmanya, Nyer, Thuès et Saborre.

Le département produit le plus beau miel et le plus estimé de France. Il est généralement connu sous le nom de miel de Narbonne. Il se récolte sur les montagnes d'Opoul, de Vingrau, de Tautavel et de Py.

L'éducation des vers à soie, négligée pendant longtemps.

est aujourd'hui l'objet de la plus vive sollicitude de quelques propriétaires. De vastes magnaneries sont disposées dans plusieurs localités, et leurs produits, les plus beaux et les plus estimés de la France, sont recherchés du commerce. Il existe à Perpignan une filature qui confectionne activement.

Caractère et mœurs. Les habitants de ces contrées ont un caractère qui les distingue des autres peuples de la France, et qui se modifie selon les localités qu'ils occupent. Jouissant d'un beau ciel, placés sur une terre féconde, les peuples qui vivent dans les Pyrénées-Orientales sont vifs et robustes, aiment l'indépendance, et cependant sont excellents soldats dès qu'ils sont pliés à la discipline militaire. Les plaisirs bruyants sont ceux qui leur offrent le plus de charmes. En général, les jeux favoris sont des danses particulières au pays ; elles sont remarquables et offrent un objet d'étonnement à l'étranger : elles sont vives, gaies et gracieuses.

Le langage du pays vulgaire est le catalan : c'est un composé de latin corrompu et de mots pris chez les différents peuples qui envahirent l'Espagne et la Gaule Narbonnaise.

Nous aurions pu, sans gagner Toulouse, conduire le touriste de Bagnères-de-Luchon à Mont-Louis à travers un labyrinthe sans fin et sans routes bien déterminées, d'une série de montagnes, de cols et de vallées, d'où s'échappent tous les cours d'eau qui vont enrichir la Garonne ; mais c'eût été, à beaucoup de fatigues et même de dangers n'ajouter aucun intérêt nouveau. C'est donc de Toulouse que nous allons partir pour cette nouvelle excursion ; nous pouvons suivre aussi la route de poste.

ROUTE 26.

DE BAGNÈRES-DE-LUCHON A AX.

179 kil.

Estenos (V. p. 550)..	21 k.	La Bastide-de-Seron...	26 k.
Saint-Gaudens.......	27	Foix...............	18
Mane...............	26	Tarascon...........	13
Saint-Girons	21	Ax	27

ROUTE 27.

DE TOULOUSE A AX ET A PERPIGNAN.

1:2 kil.

Viviers	26 k.	Foix	19 k.
Saverdun	22	Tarascon	13
Pamiers	15	Ax	27

Une bonne route de poste conduit le voyageur de Toulouse à Foix et à Ax, ainsi que des diligences qui font un serviee journalier.

En quittant Toulouse, la route que nous prenons suit la rive gauehe de la Garonne jusqu'à

Portet, joli village sur la rive gauche de la Garonne et au eonfluent de l'Ariége. 6 kil. de Toulouse. Ce fut près de ce village que le duede Wellington voulut passer la rivière avee son armée, en 1814, mais ne put effectuer ee projet. Ici la route se bifurque, la branche de droite conduit à *Bagnères-de-Luchon*, par *Muret* et *Saint-Gaudens;* celle de gauche que nous suivons traverse la rivière sur un pont de brique, et longe ensuite la rive gauehe de l'Ariége jusqu'à

Viviers, village et relais de poste sur l'Ariége.

Le voyageur vient de quitter les vastes plaines qu'arrose la Garonne; il pareourt maintenant celles de l'Ariège, qui rivalisent en étendue, mais non en fertilite, et qu'il ne quittera qu'aux montagnes. Les eailloux arrondis qui forment la base du sol de eette plaine sont les témoins impérissables d'antiques révolutions. Devant vous se déroule un sombre rideau : c'est le premier gradin de la chaîne pyrénéenne. Du centre se détache une belle cime isolée, couverte de neige : e'est le *pic Saint-Barthélemy*, sentinelle avaneée des Pyrénées.

Nous traversons ensuite l'extrémité du village d'*Auterive*, et, à 6 kil. environ, nous passons près de

Beccarest, dans le voisinage duquel se trouve le ehâteau du maréchal Clauzel.

Saverdun, petite ville assez jolie, située sur l'Ariége. C'est la patrie du pape Benoît XII.

A 8 kil. environ à l'est de notre route, se trouve le châ-

teau de *Mazeres,* où naquit, en 1489, Gaston de Foix, duc de Nemours, le héros de la bataille de Ravennes, bataille dans laquelle il périt criblé de blessures, à l'âge de vingt-trois ans. C'est de lui que le vertueux Louis XII disait : « Gaston est mon ouvrage ; c'est moi qui l'ai élevé, qui l'ai formé aux vertus que nous admirons en lui. »

Après avoir traversé l'Ariége sur le pont de Saverdun, la route suit alors la rive droite de cette rivière jusqu'à

Pamiers, gaie et jolie ville, au milieu d'une vallée que couvre une végétation luxuriante qu'entretiennent les eaux de l'Ariége. Elle possède une sous-préfecture, un tribunal, une société d'agriculture, un collége, un évêché, et 6,000 habitants. — On y remarque la *cathédrale,* surmontée d'un beau clocher en briques de forme octogone et gothique qu'a conservé Mansard, lors de la reconstruction de la nef dans le style du xviie siècle : le *palais de justice,* l'*évêché,* les *sept églises* et l'*hospice civil* sont les seuls monuments dignes de quelque curiosité ; les forges à la Catalane, de MM. Abat et compagnie. — Parmi ses promenades, il faut citer celle de *Castellat,* d'où la vue s'étend sur les Pyrénées et sur les fertiles coteaux d'alentour. — *Fabriques* de serge, clous, limes, liqueurs, etc.

A 16 kil. environ à l'ouest se trouve l'obscur village de *Carla-le-Comte,* où naquit, en 1647, Bayle, auteur du Dictionnaire de son nom. La route continue de suivre la rive droite de l'Ariége ; la vallée se resserre et devient de plus en plus pittoresque, jusqu'à

Varilhes, petite ville sur la rive droite de l'Ariége, avec 1,600 habitants. Ses environs renferment une grotte assez curieuse ; et non loin, le petit village de

Vals (Ariége), remarquable par son église taillée dans le roc et surmontée d'une tour élégante.

Non loin de Varilhes, nous traversons le petit village de *Saint-Jean-des-Vergers,* et une heure de marche nous conduit aux portes de

Foix (Ariége)—5,000 hab.—(*Hôtels :* du Rocher de Foix, des Voyageurs).—Cette ville est l'ancienne capitale du comté de Foix, maintenant chef-lieu du département de l'Ariége. « Je doute, dit M. Chausenque, qu'il y ait dans tout le royaume de plus humble chef-lieu de préfecture : vieilles maisons mal bâties, rues étroites et tortueuses, point de

place, site inégal et enfoncé entre de tristes hauteurs ; rien n'y manque pour en faire un lieu d'exil. »

Cette ville possède un tribunal civil, une société d'agriculture et des arts, un collége, une bibliothèque publique avec 8,000 volumes. — On y remarque le *château*, servant maintenant de prison, situé sur la cime d'un roc isolé, et bien défiguré par les constructions modernes qu'on y a accolées. De ses trois tours, toutes d'âges différents, et antérieures au xve siècle, la plus haute, ou le donjon, qui est aussi la plus ancienne, a 65 mètres de hauteur ; elle fut bâtie, en 1362, par Gaston Phébus, comte de Foix. De son sommet, la vue est admirable. Le *palais de justice*, situé au pied du rocher, édifice élégant du xve siècle. La *préfecture*, qui faisait partie de l'ancienne abbaye de Saint-Volusien; l'*église de Saint-Volusien*, rebâtie par Roger II, comte de Foix, lourd édifice gothique ; les *casernes* et le *pont* sur l'Ariége. — *Commerce* considérable en fer, provenant des mines de *La Rancié* : acier, faux, limes.— *Diligences* tous les jours pour Toulouse, Perpignan, Bayonne et Carcassonne.

Au sortir de Foix, la vallée se trouve dépouillée d'arbres, mais riche en blé et en vignes jusqu'au petit village de

Montgaillard, que nous quittons en traversant un petit cours d'eau qui se jette dans l'Ariège ; ensuite nous traversons *Mercus*, *Pompat*, après avoir sauté un petit ruisseau, et nous arrivons une heure après à

Tarascon (Ariége), petite ville de 1,600 hab., que l'Ariège coupe en deux, et située dans un bassin irrégulier, formé par la réunion de plusieurs vallées, celle de *Vicdessos*, dans laquelle sont situées les mines de *La Rancié*; et celle de *Saurat*, à l'entrée de laquelle se trouve la belle *grotte de Bédeillac*.—Si le voyageur veut suspendre son excursion vers les Pyrénées-Orientales, en prenant la route de droite, il arrivera à la pittoresque et riante *vallée de Vicdessos*, où se trouvent, comme nous venons de le dire, les intéressantes *forges et usines à fer de Rancié*, situées à 450 mètres du village de *Sem*, auquel on ne parvient que par un sentier en zigzag, très-escarpé, et qu'après une bonne heure de marche. Toute cette partie de la vallée offre un très-grand intérêt au minéralogiste géologue.

Mais reprenons notre itinéraire vers cette belle province du Roussillon.

A un peu plus d'un kil. trois quarts de *Tarascon*, se trouve le village de

Ussat (Ariége). (*Hôtels*: des Voyageurs, bien tenu; et l'établissement sur la rive gauche de l'Ariége). Les bains d'eau minérale sont situés au pied d'une montagne, dans un site champêtre et agréable, sur les bords de l'Ariége: cet établissement thermal offre des bains dont l'eau se renouvelle à chaque instant, des logements commodes, et tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie; il est fréquenté par les habitants des départements méridionaux et même des malades de Paris: la saison commence en juin et finit en octobre:—il y a un médecin-inspecteur.

Sources. Il semble n'y avoir qu'une source, à Ussat; les baignoires établies sur les griffons mêmes consistent en des espèces de cuves creusées dans la terre, dont les côtés sont formés de plaques d'ardoises.—Ces baignoires sont placées à la suite les unes des autres, au pied méridional de la montagne, qui est distante de 20 à 25 mètres de la rive droite de l'Ariége. — 24 baignoires sont seulement en usage: —une source particulière d'eau thermale sert à la buvette.

Propriétés physiques. Les eaux d'Ussat sont limpides, ont peu de saveur et point d'odeur: elles sont douces, onctueuses au toucher, et laissent dégager de temps en temps des bulles qui viennent éclater à leur surface. La température variable dans chaque baignoire est de 28 à 30° cent.—Le produit de la source est de 500 mètres cubes par 24 heures.

Propriétés médicales. Les bains d'Ussat sont très-doux, tempérés, et fortifient sans irriter: ces eaux sont particulièrement recommandées aux personnes fatiguées par les chagrins, les veilles, les contentions d'esprit, à celles qui ressentent des douleurs vagues sans maladie bien caractérisée. Elles sont d'une grande efficacité contre les affections hypocondriaques, les spasmes, les coliques, les douleurs rhumatismales névralgiques, les fleurs blanches, etc.

Plus de 1,500 malades se rendent annuellement à Ussat, et laissent dans le pays 80,000 à 100,000 francs. Il y a de plus 200 indigents qui prennent les bains gratuitement. Cet établissement appartient à l'hôpital de Pamiers, don qui lui fut fait par un citoyen honorable, à condition d'y loger, nourrir et baigner gratuitement tous les ans un certain

nombre de pauvres; ce nombre est fixé à seize, qui sont logés dans une salle particulière.

Au sortir d'Ussat, notre route remonte toujours la gauche de l'Ariège; non loin de là, la vallée de l'Ariège fait une courbure vers l'est, en tournant la base septentrionale du *mont Saint-Barthelémy*, un des pics les plus élevés de cette portion de la chaîne pyrénéenne, dont le front est couvert de neiges et de glaces éternelles : — un sentier conduit à ce géant de la vallée: son ascension demande sept bonnes heures de marche, souvent sous l'influence d'un soleil brûlant; arrivé au sommet, le plus riche panorama se déroule sous vos yeux : vers le nord, les plaines de l'Ariége et de la Garonne étalent leur sol uni jusqu'à Toulouse; vers l'est, le Roussillon, et cette masse de monts et de vallées qui couvrent cette province; et pour dernier plan, les eaux azurées de la Méditerranée : vers le sud, les nombreux vallons d'où s'échappent les divers cours d'eau tributaires de l'Ariége; et plus loin le pic neigeux du *Mont Calm* et la vallée d'*Andorre*, etc. Le sommet du *pic de Tabe*, comme on l'appelle aussi, est de 2,380 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Notre route nous conduit bientôt au *pont de Gudane*, sur lequel nous traversons le courant de l'Aston, qui descend de cette haute chaîne aux sommets neigeux qui sépare la France de la vallée d'Andorre : à mesure que nous avançons, de nombreux et anciens châteaux en ruine, situés sur des pics élevés, s'offrent à nos regards : mais au milieu de cette scène romantique, celui du *Lordat* est le plus imposant et le plus pittoresque; il est situé non loin du bourg de *Cabannes;* au milieu de ces débris de la féodalité, se trouvent les signes de l'industrie moderne : de nombreuses forges viennent ajouter un nouvel intérêt à cette belle scène de la nature.

Enfin la ville d'Ax se montre serrée entre trois torrents, l'*Ode*, l'*Ariége d'Orlu* et celui de *Puymorin*, et entourée de buttes granitiques, où le roc qui porte toutes les montagnes voisines est à nu. Dans ce site presque sauvage, le soufre se sent partout, émané des sources thermales qui imprégnent le sol; mais l'air y est pur, le peuple doux, la vie bonne, les eaux abondantes et salutaires, et un reste de commerce avec les Andorrans y entretient quelque activité.

Ax (Ariège) 2,000 hab. (*Hôtels :* d'Espagne, de France ;

l'un et l'autre très-mal tenus.)—Cette petite ville, est située sur l'Ariége et à 710 mèt. au-dessus du niveau de la mer: elle abonde en eaux thermales qui ont été connues dans les temps les plus reculés: on voit encore à Ax un bassin qui conserve le nom de *Bains des Ladres* ou *Bains des Lépreux*. Cette ville peut recevoir 1,500 étrangers environ, et ne présente qu'une réunion de ruelles sales et étroites. Les seuls édifices qu'on puisse citer sont les hôtels et les hôpitaux dont un a été récemment construit pour les militaires invalides.

Sources. On en compte jusqu'à cinquante-trois; elles fournissent aux bains et aux douches de trois établissements: le nouvel édifice est très-élégant, c'est le rendez-vous des malades riches; ils possèdent douze baignoires en ardoise noire, deux douches et un bain de vapeur: le *Teix* est celui des trois établissements qui donne le plus de bains: l'établissement du *Couloubret* est actuellement négligé.

Propriétés physiques. Les eaux d'Ax sont constamment claires, les orages et les pluies ne les troublent pas; elles ne gèlent jamais; elles ont l'odeur et la saveur d'œufs couvés.

Température des sources les plus usitées, d'après M. Fontan:

Les canons	75°	50 centigr.
Sicre-Fontan	59°	50
Bains du Teix de l'Étuve	70°	15
Teix (Pyramide)	62°	05
Bain fort du Couloubret. .	45°	50
Bain fort du Teix (Etuve) .	70°	»

Propriétés médicales. On les recommande pour la guérison des catarrhes, des rhumatismes chroniques, des affections cutanées, des maladies scrofuleuses, des engorgements de la matrice, les paralysies, les écrouelles, etc.

Dépense. Une chambre coûte 75 fr. par mois: bonne nourriture, 4 fr. par jour; un bain, 75 cent.; une douche 75 cent.

Médecin-inspecteur.

D'Ax, le voyageur n'a pas d'autre voie pour gagner Perpignan, que de suivre la route de poste jusqu'à Puycerda (Espagne), et de là par la *vallée du Tech*, cette ancienne capitale du Roussillon.

En remontant la vallée d'Ax, la route se resserre avant d'arriver à

Morens, pauvre village ; au delà, les montagnes se rapprochent et ne forment plus qu'un long et sombre défilé, au sortir duquel la vallée s'élargit, mais n'en devient pas plus intéressante pour cela.—Après environ trois heures et demie de marche, depuis Ax, le voyageur arrive, par un sentier rude et escarpé, à

Hospitalet, pauvre hameau, mais où l'on trouve une auberge.

A 1 et 1/2 heure de ce lieu, vous traversez la montagne au *port de Puymorins*, où se trouve un poste de douane ; et bientôt, franchissant la crête de cette grande chaîne, vous descendez la pente sud et pénétrez dans la *vallée du Carol*, lieu sauvage et couvert de rochers ; puis vous passez par les hameaux de *Porté* et de *Porta ;* non loin de ces deux tristes localités se trouve le vieux château ruiné appelé *tour du Carol*, bâti, d'après les traditions populaires, par les Maures. —La position de ces ruines, situées sur le sommet d'un immense bloc de granit, s'élevant isolément du milieu de cette vallée étroite et raboteuse, est très-pittoresque. Toute cette scène a quelque chose de sauvage et d'imposant.

Un peu au delà de *Porta*, le voyageur rencontre le petit village de *Courbassil*, puis celui de la *Tour-du-Carol*, situé à 1 3 de kil. environ de la frontière d'Espagne, et à 3 kil. 1/2 la route nous conduit à *Puycerda*[1].

De cette ville nous allons nous rendre directement à Perpignan par *Mont-Louis*, *Olette*, *Prades* et *Ille*. C'est un voyage de 15 ou 16 h. à cheval ou en voiture.

Après avoir visité ce que renferme de curieux la capitale des Pyrénées-Orientales, le touriste pourra se diriger vers les points les plus intéressants de ce département, faisant de cette antique cité le centre de ses excursions.

Perpignan -(Pyrénées-Orientales) 21,800 h. (*Hôtels:* de l'Europe ;—du Petit-Paris ;—du Midi ;—du Nord ;—des Ambassadeurs ;—du Luxembourg ;—de Notre-Dame, au faubourg de ce nom.)

Perpignan, chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales, est une des premières places fortes du royaume, défen-

[1] Voyez *Guide du Voyageur en Espagne* chez L. Maison, éditeur, Paris.

dant le passage de cette partie des Pyrénées de l'Espagne; elle est située en partie dans la plaine unie du Roussillon et en partie sur une pente peu élevée, sur la rive droite de la *Tet*, à 13 kil. environ de son embouchure dans la Méditerranée. Cette ville a quelque chose d'oriental; elle est en général mal bâtie, mais ses rues tortueuses et les fortes saillies des premiers étages procurent aux piétons des passages à couvert, précieux dans un climat où l'ombre est un besoin.

Perpignan, siège de la XIe division militaire, est une ville ancienne qui date du Xe siècle, construite sur les ruines du *Flavium Eprusium*. Louis XIII s'en empara en 1662. Elle possède une université fondée en 1349, un évêché, un séminaire, un collége, deux musées, un jardin botanique, une bibliothèque de 16,800 vol., un théâtre, des tribunaux, société des sciences, belles-lettres, etc., fondée en 1833, une société agricole, un conservatoire de musique.

Bien que Perpignan possède peu de monuments d'un haut intérêt sous le rapport de l'architecture, les suivants méritent cependant d'être cités: le premier est sans contredit la belle et vaste *Citadelle*, séparée de la ville par un large glacis, et entourée d'une double ligne d'ouvrages. Les remparts intérieurs furent élevés par Charles V; ceux de l'extérieur par Vauban: au centre de cette forteresse s'élève le donjon, haute tour carrée bâtie par les rois de Majorque; de belles casernes, une jolie place d'armes et les ruines d'une église dont la façade est remarquable, et qu'on dit ressembler à celle du *Mont-Sinaï*: des remparts de cette forte enceinte, la vue s'étend sur la ville et sur toute la plaine du Roussillon, dont on mesure l'étendue à l'est; l'œil n'est arrêté, jusqu'aux rives de la Méditerranée, que par la haute tour de *Castel-Roussillon*, bâtie sur une colline que baigne la *Tet*, et qui indique, à ce qu'on prétend, le site du *Ruscino* des Romains: au sud se dessinent les Pyrénées, quoique dans le lointain, et la seule figure qui se détache d'une manière frappante de ce groupe imposant de montagnes est le *Canigou*, le point le plus élevé de cette noble chaîne.

Eglise cathédrale de Saint-Jean. C'est un vaste édifice n'ayant qu'une nef entre deux rangées de chapelles, où les dorures et les lourds ornements sont prodigués dans le goût espagnol; on voit dans cette vaste basilique le mausolée de M. de Mont-Mor, premier évêque français. Des inscriptions

gothiques gravées sur deux piliers en regard constatent, qu'en 1324, époque de sa fondation, la première pierre fut posée par Sanchez, roi d'Aragon, et la seconde par Edouard, prince d'Angleterre : ce monument ne fut achevé que vers le règne de Louis XI. Cette église peut avoir 80 mèt. de longueur, 20 de largeur et 30 de hauteur. Les fonts baptismaux, d'une seule pièce de marbre, sont très-anciens ; on les attribue aux rois visigoths : contigus à cette église se trouvent les restes d'une église plus vieille encore, maintenant en ruines, et appelée :

Saint-Jean-le-Vieux, monument qui date du commencement du XIe siècle : sa voûte est très-élevée, et tout l'édifice est couronné par un clocher carré

Eglise et couvent des Dominicains ; une partie de ces édifices, du style roman, servant maintenant d'arsenal, appartient au bâtiment qu'habita, lors de son entrée en Roussillon, saint Dominique l'inquisiteur.

La *Loge*, de l'espagnol *lonja*, bourse ou bazar, offre un mélange curieux des styles moresques et gothiques, bien qu'ayant beaucoup souffert des divers changements qu'on y a faits. Cet édifice, situé sur la place de son nom, a été converti en café.

Bibliothèque publique, de 16,800 volumes. Parmi les manuscrits, on remarque celui sur vélin contenant une partie des œuvres d'Ovide ; il est enrichi d'une grande quantité de variantes et de notes marginales.—Ouvert tous les jours, excepté les lundi, de 11 h. du matin à 3 h. du soir.

Musée de peinture. — Fondé, de 1818 à 1822, par M. le marquis de Villeneuve, préfet du département, il passa plus tard sous la direction de M. Capdebos aux soins duquel Perpignan doit de posséder aujourd'hui une assez nombreuse collection de tableaux dont plusieurs sont très-remarquables.

Musée d'histoire naturelle. — Sa création date de 1839. Les productions des trois règnes de la nature indigènes ou exotiques y sont la plupart en grand nombre, et il y en a plusieurs de rares surtout parmi les mammifères. L'herbier se compose de 4,000 espèces de variétés. On y voit aussi quelques sujets rares. Tout ce qui est donné par les personnes du département porte sur une étiquette le nom de ces personnes. C'est au zèle et au talent de M. le docteur Companyo que l'on doit la belle composition de ce musée, situé dans

le local de l'ancienne Université. Il est ouvert au public tous les dimanches et jours fériés depuis midi jusqu'à 4 h., en hiver, et de 1 h. à 5 h. en été.

Théâtre.—Il est situé sur une des principales places de la ville, laquelle est ornée d'une belle fontaine que l'on doit à la munificence de M. Desprès ancien maire de la ville.

Les autres objets dignes de l'attention du voyageur sont : l'*Hôtel-de-Ville*, l'*Université*, le *Jardin botanique*, les *casernes*, les *anciennes églises des Cordeliers* et *des Grands-Carmes;* les promenades des *Platanes* et de la *Pépinière*, toutes deux fort jolies; la première très-fréquentée en été, et la deuxième en hiver; les hôpitaux *Saint-Jean* et de la *Miséricorde.*

Les environs de Perpignan n'offrent qu'une série de beaux jardins, des champs couverts de vignes qui produisent un vin estimé, d'orangers, d'oliviers, de grenadiers, et une plaine fertile en grains.

Cette ville est la patrie de plusieurs hommes distingués tels que : le peintre Rigaud, le savant dom Brial les jurisconsultes Fossa, Jaume, Gaffard et autres.

Commerce. Vins de Malvoisie, de Grenache, d'Espera, etc.; *fabriques :* étoffes de laine, huiles, eaux-de-vie et briqueteries.

Diligences. Tous les jours pour Narbonne, Toulouse, Barcelonne. Le voyageur qui se dirige vers l'Espagne doit faire viser son passe-port par le consul espagnol; ce visa coûte 5 fr.

La première excursion sera celle aux sources thermales d'*Escaldas,* village de la Cerdagne française, à 88 kil. environ de Perpignan.

ROUTE 28.

DE PERPIGNAN AUX BAINS THERMAUX D'ESCALDAS,

PAR PRADES ET MONT-LOUIS.

Le voyageur quitte Perpignan par la porte du vieux fort pittoresque nommé le *Castillet*, ou par la porte *Saint-Martin ;* la route qu'il suit remonte la belle vallée de la *Tet,* dont

les belles ondes coulent à sa gauche; toute cette partie de la plaine du Roussillon est riante et riche en vignobles. — A 8 kil. de Perpignan, on traverse le village *le Soler*, avec une population de 1,050 hab. — Suivant toujours la même vallée, on arrive, 4 kil. plus loin, à *Saint-Feliu-d'Avail*, joli village de 1,300 habit.

La route se rapproche de la rivière de la Tet, et à 3 kil. plus loin on arrive à

Millas — 2,100 hab.— petite ville ancienne située non loin de la rive droite de la Tet, et qui possède un bel hôpital.

A 10 kil. N., on trouve, sur la route de Toulouse à Perpignan,

Estagel, grand et beau village de 2,300 hab., situé sur la rive droite de *la Gly*, qui s'enorgueillit, et avec raison, d'avoir vu naître le savant F. Arago.

En quittant Millas, notre route s'éloigne de la rivière; nous continuons de remonter la jolie vallée de la Tet, qui prend de plus en plus un caractère pittoresque, et après une heure de marche nous arrivons à

Ille, petite ville de 2,200 hab., riche et assez importante; ses beaux vergers produisent des fruits excellents, et notamment les plus belles pêches de France; les jardins potagers qui l'entourent offrent l'aspect le plus riant; cette pittoresque localité possède un hôpital richement doté, et des environs charmants.

Au sortir de Ille, notre route décrit un coude, en s'éloignant de la Tet; nous arrivons bientôt à

Vinça, gros bourg de 2,200 hab., avec un bon hôtel; — chef-lieu du riche canton de ce nom, situé près de la rive droite de la Tet.

A 1. kil. sud de *Vinça*, se trouve l'*établissement thermal* de ce nom, d'un abord très-facile et offrant aux baigneurs des logements commodes; mais ces thermes sont peu fréquentés, sans doute à cause du voisinage de ceux de Molitg et de Vernet.

Sources. On en compte deux, très-près l'une de l'autre.

Propriétés physiques. L'eau est limpide, onctueuse et exhale une odeur sulfureuse très-sensible; sa saveur est à la fois piquante, saline et douceâtre; le volume d'eau peut être évalué à environ 19 mèt. cubes par jour; sa température, prise au sortir du rocher, est de 23° 50′ cent.

Propriétés médicales. Ces eaux sont recommandées dans les maladies cutanées, les catarrhes pulmonaires, la gravelle; M. Anglada les compare aux eaux de Bonnes; elles sont conseillées aux personnes dont la poitrine est délicate et aux enfants menacés d'engorgements mésentériques.

C'est particulièrement en boisson que ces eaux sont employées.

On trouve dans cette ville une grande propreté, quelques édifices remarquables, une charmante promenade, de belles fontaines, des usines en assez grand nombre; un commerce actif et des marchés bien garnis, et dans ses alentours une foule de jolis villages renfermant d'anciens châteaux; sa population est de 3,400 habitants.

A 3 kil. S. de Vinça se trouve le village de *Joch*, où l'on admire un antique et pittoresque château.

C'est au sud de cette ville que se trouvent les délicieux vallons de *Saint-Michel*, *Feuilla*, les bains de *Vernet* et le gigantesque *Canigou*, situé à l'extrémité de la vallée de *Lantilla*. — De *Vinça*, 9 kil. nous conduisent à

Prades, jolie petite ville de 3,400 hab., dans une situation délicieuse, sur la rive droite de la Tet dont la vallée abonde en blé, vins et fruits. Cette ville, fort propre et d'un commerce actif, sert de passage continuel à ceux qui se rendent dans la haute vallée ainsi qu'aux bains des Escaldas, d'Oléta, de Molitg et de Vernet. Les voitures arrivent à ces établissements thermaux.

La route que nous suivons en sortant de Prades s'éloigne peu des bords méridionaux de la Tet, et 40 minutes de marche nous mènent à

Villefranche.— 900 hab.— Place forte, fondée en 1075, par Guillaume Raimond, comte de *Cerdagne,* au confluent de deux vallées que ferment ses fortifications. Entre ses fortifications et ses belles casernes, on montre encore au voyageur la casemate qui servit de prison à deux grandes dames de la cour de Louis XIV [1], accusées de complicité dans les empoisonnements de la marquise de Brinvilliers, et la vaste grotte de *Cova-Bastora,* tapissée de stalactites, de concrétions merveilleuses, et dont une cavité conduit, dit-on, au village de *Feuilla.* — Cette ville n'a que deux rues qui

[1] *Guide du Roussillon*, par M. Henry, 1842.

suivent la vallée, et ses hautes maisons construites en marbre que le temps a rendu noir, ont une apparence de vétusté; en somme, Villefranche est un lieu assez triste; mais la nourriture y est bonne et d'un prix modéré; on y mange d'excellentes truites de la Tet, et le gibier y est commun et bien meilleur que dans la plaine; après les fortifications, le voyageur visitera l'*église,* monument qui se compose de deux vaisseaux joints ensemble, et d'inégale hauteur, et ayant chacun son portail de style roman.

Excursions. A 3 kilom. dans la *vallée de Conat;* le riant village de ce nom possède une église de style roman, dont les chapiteaux sont remarquables par l'élégance de leurs proportions et par les jolies palmettes qui les décorent.

Toute la partie sud des environs de Villefranche offre des sites très-romantiques, sans parler des sources thermales de *Vernet* et *Molitg* que nous allons bientôt visiter.

Notre route, qui depuis Perpignan avait constamment suivi la rive droite de la Tet, passe, au sortir du Villefranche, sur la rive gauche et suit les bords pittoresques de cette rivière jusqu'à

Olette, petite ville de 1,300 hab., chef-lieu du canton de ce nom, n'offrant qu'une longue route resserrée entre la *Teta* ou *Tet* et la montagne.

Au sortir de cette localité, le voyageur passe, au-dessous d'un petit château flanqué de tours, un torrent formé des eaux de deux gorges boisées descendant des montagnes du nord, qui touche au chaînon du *Carcanet.* Dans les montagnes de *Cabrils*, auprès des villages d'*Aigatébia* et de *Caudisé,* se trouvent des sources minérales qu'on peut mettre au nombre des plus chaudes des Pyrénées, puisqu'elles atteignent une température de 70° centig.

Cette partie de la route est la seule vraiment pittoresque jusqu'à Mont-Louis; on suit toujours la rive gauche de la Tet; à mesure que l'on avance, les monts se rembrunissent, et la vallée devient plus âpre jusqu'au dangereux défilé de *Graous.*

Le hameau de **Thuez**—300 hab.—à 4 kilom. environ d'Olette, où se trouve l'*etablissement thermal,* est d'un aspect triste, sauvage et d'un accès difficile, mais remarquable par le grand nombre des sources que renferme son territoire; une seule est utilisée, elle est située à 1 kilom. de Thuez, sur la

rive droite de la rivière; ses eaux sortent par deux filets de médiocre volume; l'un d'eux se décharge dans un petit bassin qui sert pour se baigner.

Propriétés physiques. Eau limpide, odeur et saveur sulfureuses ; température 45° centig.

Propriétés médicales. Les habitants de la vallée, dit M. Anglada, font usage des bains de Thuez aux saisons propices, et chaque année voit reproduire les bons effets de ses eaux, soit pour combattre les affections dartreuses et les rhumatismes chroniques, soit pour provoquer la cicatrisation des vieilles plaies ou des ulcères atoniques.

C'est en plein air que l'on prend les bains; le malade se réfugie, en sortant du bain, dans une excavation creusée dans la montagne [1].

Lorsqu'on a quitté Thuez, la route monte continuellement, et bientôt on atteint une portion de la crête d'où la vue est très-belle. Enfin, au milieu d'une contrée alpestre et presque sauvage, le voyageur atteint le faubourg de Mont-Louis, où il trouve une auberge passable.

Mont-Louis — 800 hab. — place forte composée d'une citadelle et d'un ouvrage à couronne qui renferme la ville, consistant en huit rues très-courtes, qui se coupent à angles droits; les casemates de la citadelle peuvent loger une garnison de 800 hommes; elle fut bâtie sous Louis XIV, par Vauban, pour défendre le *col de la Perche*, un des passages les plus faciles et les plus fréquentés vers l'Espagne. Elle est située sur un plateau très-vaste et très-inégal, à 1,562 mèt. au-dessus du niveau de la mer, ce qui rend son climat parfois rigoureux.

De Mont-Louis, la route n'est praticable que pour des mules, tant le sol est montagneux et le chemin étroit et escarpé. A 3 kilom. 3/4 environ de Mont-Louis le voyageur franchit le *col de la Perche*, 1,559 mèt. au-dessus du niveau de la mer; passé ce défilé, l'œil s'étend sur la riante vallée de la Cerdagne française, qu'arrosent une multitude de jolis cours d'eau, au milieu desquels coule majestueusement *la Sègre*, qui va porter ses ondes dans l'Èbre, en Espagne. De ce point, la route redescend et conduit, toujours à

[1] *Traité des Eaux minérales des Pyrénées-Orientales*, par J. Anglada.

travers des sites charmants et la plus riche végétation, à

Saillagousse ou *Sallagosa*, village d'environ 700 hab., chef-lieu du canton de ce nom. Ses alentours offrent de beaux pâturages, mais la vigne y prospère peu. 5 kilom. conduisent à

Livia, petite ville espagnole, qui s'étonne de se trouver, elle et son petit territoire, qui peut avoir 10 kilom. carrés, enclavée dans le sol français. — A 3 kilom. plus loin, on arrive à

Angoustrine — 500 hab. — Petite localité, située dans la vallee de ce nom. Les sites qui l'entourent sont pittoresques, et sa petite église, de l'époque romane, n'est pas sans intérêt.

De là à l'établissement thermal d'Escaldas il faut compter quelques centaines de mètres.

THERMES DE LAS ESCALDAS.

Pour y arriver, nous avons traversé les vallons d'Ille, de Vinça, de Prades, Villefranche, la vallée de Tet, puis les villages de Serdigna, Olette, Thuez, Fontpredouze, enfin le col de la Perche et celui de Riga; du haut du col de Rida, riche en plantes, l'œil plane sur la Cerdagne. Rien de beau comme le spectacle qui se présente aux regards : les villages semblent se toucher; partout des arbres fruitiers, des prairies arrosées par mille ruisseaux, et au fond du tableau une couronne de montagnes primitives. Une simple rivière, la Sègre, sépare la Cerdagne française de la Cerdagne espagnole.

On trouve de nombreuses sources thermales dans la Cerdagne française; la plus célèbre est celle de *Las Escaldas*.

Las Escaldas est à 4 kilom. de Livia et de Bourg-Madame. Ce village est pittoresque. La petite rivière de *Villeneuve* y entretient partout la fraîcheur; on y vit à bon marché, le gibier est excellent, la volaille abondante, les logements vastes et commodes, les promenades charmantes. Les eaux thermales de Las Escaldas jouissent depuis longtemps d'une assez grande réputation; et elles étaient, dit-on, déja connues des Romains. Les thermes sont propres et commodes. Il y a deux établissements : le plus ancien et

le plus considérable est celui connu sous le nom de *Bains de Colomer,* l'autre sous le nom de *Bains de Merlat.* Tous deux offrent aux étrangers des logements commodes entourés de jardins et de riantes promenades. Ces thermes ne sont pas seulement fréquentés par les habitants du département et des contrées voisines ; les cantons les plus populeux de la Catalogne, et même Barcelonne, leur envoient un grand nombre de malades.

Sources. On en compte trois. La première, qui est la *Grande source*, alimente les thermes Colomer, garnis de huit baignoires dans six cabinets ; deux sont appropriées à l'administration des douches.

La deuxième, la *source Merlat.* Ses eaux alimentent quatre baignoires.

La troisième source, au nord du village, dans un endroit connu sous le nom de *Tartere de Margail,* n'est point utilisée.

Propriétés physiques. L'eau est limpide, incolore, onctueuse au toucher ; son odeur est légèrement sulfureuse, sa saveur est celle d'un œuf récemment cuit. La grande source fournit en vingt-quatre heures 793,541 mètres cubes d'eau ; la seconde est beaucoup moins abondante. La température de la grande source à son bouillon est de 42° 5 centig. ; celle de la source de Merlat est de 33° 75.

Propriétés médicales. Ces eaux sont fort utiles dans le traitement des affections dartreuses, des rhumatismes chroniques, des paralysies, des engorgements scrofuleux et des phthisies muqueuses.

On les administre en boisson et en bains.

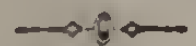
A quelques kilom. sud de Las Escaldas, se trouve, sur la route de Perpignan à Puycerda, la petite commune de

Bourg-Madame—300 hab.—Nom qui lui vient du passage de la duchesse d'Angoulême : il se compose de deux hameaux. *Hix* et les *Guinguettes.* A Hix, le voyageur trouvera une des plus jolies petites églises romanes de ces cantons, et tout le pays d'alentour lui offrira des sites charmants et des vues admirables.

Les eaux minérales de *Dores,* de *Quez,* de *Llô,* sulfureuses comme celles de Las Escaldas, ont à peu près les mêmes principes et les mêmes vertus.—A Llô se voit une fontaine intermittente (*la Cayella*) très-curieuse.

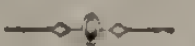
ROUTE 29.

DE PERPIGNAN AUX BAINS DE VERNET.



LE VERNET[1].

On peut venir de Paris a Montpellier en moins de deux jours, par les chemins de fer et les bateaux à vapeur ; en 8 heures on est transporte de Marseille à Montpellier par les chemins de fer.



Le village de Vernet-les-Bains est situé dans la vallée la plus pittoresque des replis que forme le Canigou, premier et gigantesque anneau de la chaine des Pyrénées, à 50 kil. de Perpignan, à 105 de Toulouse et 115 de Montpellier.

La route de Perpignan à Vernet, successivement améliorée et rectifiée, est aujourd'hui l'une des plus belles de France et peut-être la mieux entretenue qui existe. Bordée de grenadiers, d'aloës, de cactus et même çà et là d'orangers et de lauriers en pleine terre, elle serpente bientôt le long des terrains entre des vignes et des oliviers, au pied de montagnes arides, mais imposantes, sur le flanc desquelles de riches villages sont groupés en amphithéâtre, comme autant de panoramas offerts au voyageur ; plus loin, elle traverse de vertes prairies, des champs fertiles qui donnent trois récoltes par an, grâce à l'active industrie des habitants, à l'excellent système d'irrigation introduit par les Maures, et au soleil ardent du Roussillon.

La route serpente de plus en plus à mesure qu'elle s'élève et présente des accidents de terrain plus variés, des conditions plus diverses de végétation, de culture et de sauvagerie ; à chaque détour qu'elle fait pour passer d'une vallée dans

[1] Extrait de la *Notice sur l'Établissement thermal des anciens Thermes de Vernet*, 2e édition, brochure in-8°, imprimée à Perpignan chez Mlle A. Tastu.

une autre, elle présente inopinément des sites imprévus et des points de vue nouveaux jusqu'à l'arrivée à Vernet.

Deux *voitures publiques*, bien établies, partent chaque jour de Perpignan : l'une, le matin à 10 h. et demie, et l'autre à 10 h. du soir. Une ligne de poste est établie jusqu'à Vernet, et les relais, convenablement espacés, sont régulièrement servis.

Le village de Vernet, peuplé de 1,000 hab environ, est bâti sur une hauteur. Un vieil orme orne la place publique. Les jours de fête, on exécute autour de cet arbre les danses roussillonnaises, qui semblent si piquantes à l'étranger. Il n'y a pas longtemps qu'on était obligé, en allant prendre les eaux, de se faire accompagner d'un domestique, qui était chargé à la fois du service et de la cuisine; aussi les eaux étaient-elles peu fréquentées. Aujourd'hui des maisons nombreuses, et en général assez commodes pour les malades, ont été construites sur la place publique et le long de l'avenue des bains. L'établissement thermal, comme on le verra plus loin, ne laisse rien à désirer; il offre des logements commodes. Il y a de nombreuses pensions où l'on est traité à des prix modérés. La table y est bien servie; on y mange du chevreau, du veau, de bonnes volailles, des légumes et des herbages d'un goût exquis, de l'isard, des poissons délicats que fournissent les rivières du voisinage.

Sources.—Analyse et propriétés.

MM. Couderc et de Lacvivier possèdent à Vernet trois établissements thermaux dont les ressources et l'importance s'accroissent chaque année[1].

Médecin-inspecteur des bains : M. le docteur Piglowski.

Les sources primitives de l'ancien établissement ont été

[1] L'établissement de MM. Couderc et de Lacvivier paraît destiné à la plus haute prospérité, et offre des baignoires dans lesquelles l'eau pénètre de bas en haut et conserve tous ses gaz, des douches très-puissantes, un climat tempéré, des sites admirables et des ressources de tous les genres aux personnes qui viennent y rétablir leur santé. (*Extrait du rapport de M. le docteur Patissier, 14 avril* 1841.)

captées dans un immense réservoir creusé dans le roc, contenant 60 mèt. cubes d'eau thermale, à l'abri du contact de l'air ; c'est de ce réservoir que partent les eaux destinées au service de l'ancien établissement situé plus bas.

« Les eaux de Vernet[1] sont situées au pied du Canigou...
« Elles doivent à cette position d'être les plus sulfhyreuses
« du Roussillon. Ces eaux, comme celles de la chaîne des
« Pyrénées, doivent être rangées dans la classe des eaux
« sulfureuses naturelles; elles sont composées de sulfhydrate
« de sulfure de sodium, qui en forme le principe le plus
« actif; de sulfate de soude, de chlorure de sodium, de sili-
« cate et d'un peu de carbonate de soude ; elles contiennent,
« en outre, des traces de chaux, de magnésie, de fer et
« d'alumine.

« Anglada et M. Bouis, de Perpignan, ont donné une
« bonne analyse de ces eaux ; et je ne diffère d'opinion avec
« ces auteurs qu'en ce qu'ils n'ont admis la soude qu'à l'état
« de carbonate, tandis qu'elle existe principalement à l'état
« de silicate, et que celle qui existe à l'état de carbonate
« est en petite proportion, et en ce que j'ai trouvé que ces
« eaux contenaient des traces de fer que ces messieurs n'a-
« vaient pas admises. Le tableau suivant indique la propor-
« tion du principe sulfureux.

[1] Extrait du Rapport de M. le docteur Fontan.

TABLEAU

des températures et du principe sulfureux des anciens thermes de Vernet.

NOMS.	TEMPÉRA-TURE.	SOUFRE pour un litre.	SULFURE de sodium.
1o Source n. 2, du vaporarium...	58,00	0,080	0,0248
2o Source n. 1, au griffon........	57,55	0,072	0,0223
3o Source superieure du jardin...	45,20	0,060	0,0186
4o Source de la remise..........	41,00	0,058	0,0180
5o Source inférieure du jardin ...	51,30	0,052	0,0161
Bains de la Maison Neuve.			
6o Source supérieure du jardin...	43,00	0,044	0,0136
7o Source inferieure du jardin....	33,00	0,032	0,0099
Bains d'Élisa.			
8o Source Élisa................	33,40	0,034	0.0105

« Si les propriétés chimiques analogues des eaux sont à « peu près les mêmes, elles permettent d'établir quelque « analogie entre les sources d'une localité et celles d'une « autre : je dirai que les sources de l'établissement de « MM. Coudere et de Lacvivier ont un grand rapport avec « les sources du groupe de l'est, de Cauterets.

« La source n° 2 du *vaporarium* a de l'analogie avec les « sources de Pauze et de Bruzaut, et les sources du jardin, « quand elles sont au bâtiment neuf, ressemblent à Bruzaut « aux bains. Quant à la source Elisa, elle a la plus grande « analogie avec les sources du petit Saint-Sauveur, de Cauterets.

« D'après ces analogies, on voit que l'on peut donner avec « succès la source du vaporarium pour les rhumatismes « chroniques et les maladies scrofuleuses, les sources du « bâtiment neuf pour les rhumatismes nerveux, et la source

« Elisa pour les affections nerveuses proprement dites et les « métrites chroniques indolentes. »

DÉSIGNATION DES SOURCES.

DÉSIGNATION DES SOURCES.	TEMPÉRATURE	CUBAGE.
		Litres.
Source n. 1 servant aux douches....	57,55	24,180
Source n. 2, du vaporarium	58,00	25,200
Source du jardin n. 3, supérieure ...	45,20	15,840
Source du jardin, n. 4, inférieure....	51,30	13,100
Ces sources alimentent les bains neufs, concurremment avec d'autres qui suivent.		
N. 3 au cabinet n. 1, le plus près....	35,00	
N. 4, *idem*.	43,00	
N. 3, au cabinet n. 6, le plus éloigne	33,50	
N. 4, *idem*	41,25	28,800
Source de la remise n. 5, au griffon..	41,00	
Source inferieure du jardin n. 6, *idem*.	37,00	
Source Élisa n. 7, à la source.......	33,00	
Idem, idem, au bain n. 2.....	32,50	3,060
Idem à la buvette.............	29,00	
Dépense totale, en 24 heures.......		110,180

Analyse de l'ancienne source Riubanys[1], *en* 1834, *par M. Bouis, professeur de chimie à Perpignan.*

« ..... L'eau de cette source, dit M. Bouis, est parfaitement transparente, incolore, elle tient en suspens des filaments de glairine, qui se déposent avec assez d'abondance « dans les canaux d'écoulement. Son odeur, sa saveur, présentent le caractère significatif des sulfureuses des Pyrénées, qu'on ne peut méconnaître avec un peu d'habitude. « Son poids spécifique se rapproche sensiblement de celui « de l'eau distillée. Elle est onctueuse à la peau. Sa tempé-

[1] Aujourd'hui cette source, appelée source mère, appartient à MM. Coudere et de Lacvivier.

« rature est à 55° c.; la source fournit 80 litres par minute.
« Cette source doit se placer au premier rang parmi nos
« sulfureuses favorablement situées; par ses propriétés mé-
« dicales, elle est l'émule des eaux de Barèges, Arles, Ver-
« net, anciens bains. »

Source de la Comtesse. — On sait que les eaux minérales prises en boisson secondent très-utilement, dans un grand nombre de maladies, l'emploi des bains, des douches et des vapeurs, et que même, dans beaucoup de cas, elles opèrent isolément des cures très-remarquables. Les propriétaires, en même temps qu'ils travaillaient à étendre, à perfectionner et à compléter leur système balnéaire, ont dû, par conséquent, ne pas négliger de faire placer aux différentes sources des fontaines avec des robinets pour le service des malades. Ces fontaines ou buvettes sont aussi nombreuses que les sources mêmes; mais il en est quatre principales qui doivent être signalées. La première est celle de la *Comtesse*. Sa température, de 8° c. seulement, son goût agréable et ses qualités digestives, toniques et diurétiques, la font particulièrement rechercher. Comme elle est peu chargée en principes, les personnes les plus délicates peuvent en faire usage. On en fait usage aux repas.

La seconde est celle de la source *Elisa*, dont la température de 33° c. se trouve abaissée, par des refrigérants souterrains mis en contact avec le tuyau de conduite, à 16° c. sans altération de principes.

La troisième est celle de la source *Aglaé*, découverte en 1850. Sa température est de 20° c., elle offre les mêmes avantages que la source Elisa, et peut, par la suite, être utilisée en bains.

La quatrième enfin et la plus importante est celle de la *source* n° 2 des anciens thermes, que représente exactement, sauf une plus grande élévation de température, les Eaux Bonnes, source vieille. Cette dernière, ainsi que celle d'Elisa et la source Aglaé, mises soigneusement en bouteille, conservent toutes leurs propriétés, et peuvent s'expédier sans inconvénient à de grandes distances.

Comme on peut le voir d'un seul coup d'œil, ces différentes sources, par leur composition et leur température, offrent au praticien dans un étroit espace, un véritable *spécimen* des eaux sulfureuses les plus accréditées des Pyrénées, telles que

Barèges, Luchon, Saint-Sauveur, Eaux-Bonnes, etc., etc.; il peut donc avoir en même temps sous la main l'équivalent des sources qu'on ne trouve ailleurs que séparées, et qu'on regarde comme les plus propres à combattre *les rhumatismes aigus* ou *chroniques;* ou *les névralgies* et *les névroses;* ou bien *les affections de la peau et des membranes muqueuses;* ou bien encore *les maladies des organes de la respiration, de la digestion, de la génération dans les deux sexes.*

Etablissement thermal. — Sous l'immense voûte des anciens thermes on a construit, en granit, un vaste *vaporarium,* à huit loges, sur les données des eaux d'Aix en Savoie. Il reçoit une vapeur abondante à la température de 44 degrés, et procure, en quelques minutes une sueur qui ruisselle de tout le corps. Sur les côtés du *vaporarium*, des cabinets de repos, à 24 degrés de chaleur constante, permettent au malade de se reposer enveloppé de couvertures, en continuant à transpirer mollement étendu, avant de l'exposer à la température moins élevée des escaliers et des corridors, pour regagner sa chambre.

C'est ainsi que les Orientaux entendent et pratiquent le *kief* avec tant de délices en sortant de leurs étuves, pour gagner ensuite des salles de moins en moins chaudes. — A Vernet, par ces transitions menagées, il est impossible, même en hiver, que la transpiration soit arrêtée ou trop brusquement ralentie.

Au-dessus du *vaporarium*, on a construit une *salle d'aspiration,* de 7 mèt. carrés d'étendue et de 5 mèt. de hauteur, pour les malades qui ont besoin de respirer des vapeurs d'eau sulfureuse, et s'échappent par des ventilateurs ménagés à la voûte, en sorte que l'air et la vapeur sont continuellement renouvelés. Cette quantité de vapeur, ainsi que la température de l'air, sont réglées à volonté, par le moyen des tubes d'émission et des ventilateurs.

Si les eaux sulfureuses sont très-utiles contre les affections chroniques des poumons et du larynx, lors même qu'elles ne sont administrées qu'en boisson, comme *Eaux-Bonnes*, combien leur action ne doit-elle pas être plus rapide et plus puissante quand elle est directe, quand ces eaux sont mises en contact immédiat avec les organes affectés; c'est ce que tout le monde comprendra; c'est ce que les malades eux-

mêmes avaient pressenti, ou plutôt expérimenté, — car ils se tenaient autant que possible autour du *vaporarium*, sous cette immense voûte des anciens thermes, toujours remplie d'épaisses vapeurs, dégagées des étuves et des cabinets des douches; — mais s'ils se trouvaient bien de respirer ces vapeurs, leur présence gênait le service, et c'est pour cela que fut construite, au-dessus du *vaporarium*, la salle d'aspiration qui leur fut exclusivement consacrée.

Sous la même voûte des anciens thermes, en face du *vaporarium*, on a construit trois salles de douches terminées en arceau. Chacune d'elles a 4 mèt. d'élévation. Des réservoirs établis au-dessus de chaque salle permettent d'administrer les douches à toutes les températures, et même de les faire varier, au besoin, pendant la durée de la douche, par le mélange d'eaux thermales venues de plus haut. La température est exactement indiquée au *surveillant* par un flotteur muni d'un thermomètre. — Dans ces trois salles, on peut administrer des douches locales de vapeur; des douches en arrosoir, d'autres à jets pleins, de toutes les dimensions; des douches latérales sur toutes les parties du corps; enfin des douches ascendantes, périnéales, anales ou vaginales.

Les réservoirs *partiels* disposés au-dessus de chaque salle permettent aussi d'administrer alternativement, au même malade, des douches froides après les douches les plus chaudes, sur la même partie, ou sur des parties différentes.

La source la plus chaude des anciens thermes, celle qui fournit aux douches, est située plus haut que l'établissement et peut être amenée, par conséquent, dans toutes ses dépendances. Le professeur Lallemand et le général Poncelet, se trouvant en même temps à Vernet, conseillèrent aux propriétaires d'utiliser cette source, en hiver, pour chauffer leur établissement. Pleins de confiance dans les prévisions médicales de l'un, aidés par l'expérience de l'autre en hydraulique, ils établirent, en effet, un système de chauffage complet, dans le genre de celui de M. Duvoir, avec cet avantage qu'ils n'avaient pas à s'occuper des frais de combustible.

Ce système procura, l'hiver suivant, dans toutes les parties de l'établissement, une température de 15 à 18°, constante dans les mêmes points, différente suivant le voisinage de la source et la distribution des conduits.—Les escaliers abrités par une cage de verre; les corridors, les salons de réunion,

la salle à manger, etc., etc., participent à cette égalité de température, qui se trouve précisément celle qu'on avait désirée, comme la plus convenable aux malades. Les appartements des baigneurs, communiquant avec les douches, avec le *vaporarium*, avec les bains, ainsi qu'avec la *salle d'aspiration*, sans interruption de cette température moyenne et constante, il était possible, il était même facile d'administrer les eaux de Vernet, *sous toutes les formes*, en hiver aussi bien qu'en été. Les conditions cherchées par les deux savants, par les deux amis qui s'étaient rencontrés dans la même pensée, ces conditions étaient obtenues, réalisées par les propriétaires de l'établissement.

Une *chapelle* élégante en style gothique, peinte et décorée dans le même goût, vient d'être établie dans l'intérieur même de l'établissement, pour le service des malades en hiver. La température constante y est de 18° comme celle des chambres.

Toutefois, il faut en convenir, les malades ne peuvent rester indéfiniment confinés dans la même température, quelque agréable qu'elle puisse leur paraître d'abord, et quelle que soit l'étendue de l'espace dans lequel ils peuvent se mouvoir, se réunir et chercher des distractions. Ils ont besoin de respirer de temps en temps l'air extérieur, pour ne pas s'étioler et perdre leur énergie. C'est ici que le climat est venu fournir une de ces conditions de succès qu'on peut mettre à profit, mais qu'aucune puissance humaine ne saurait créer.

Le bassin au milieu duquel est situé le Vernet se trouve dominé, de tous côtés, par des montagnes très-élevées, qui le protégent contre les vents impétueux qui bouleversent si souvent la plaine du Roussillon ; et l'on sait combien la rapidité des vents augmente l'impression produite par le froid. Au reste, la végétation d'un pays permet d'en juger le climat.

Il est peu d'habitants de Vernet qui n'aient, en plein champ, des lauriers de la plus belle venue, sans qu'ils s'occupent de les protéger contre le froid, ou de leur choisir une exposition favorable. Ce fait seul suffirait pour donner une idée de la douceur des hivers, de ses effets ; la température descend rarement à 2° au-dessous de zéro *pendant la nuit* ; et la neige, assez rare du reste à Vernet, est bientôt fondue dans les parties déclives, où le soleil concentre son action

comme au foyer d'un miroir à réverbère. Les routes, entretenues avec des matériaux granitiques, laissent écouler rapidement les pluies, qui durent peu d'ailleurs ; à peine le ciel a-t-il repris sa pureté, sa transparence habituelle et sa teinte bleue foncée, que les malades peuvent se promener à pied sec, ou du moins sans craindre la boue.

Ibrahim-Pacha, Soliman-Pacha, Ratib Effendi et bien d'autres Egyptiens, habitués au beau ciel d'Egypte, ont été guéris à Vernet, pendant l'hiver : le premier, d'une bronchite chronique, contractée dans la campagne du Liban, et que rien n'avait pu seulement diminuer depuis huit ans.

Il est reçu depuis longtemps que les eaux ne peuvent être administrées que dans la *belle saison*. On ne s'est guère élevé jusqu'à présent contre ce préjugé, parce qu'il est généralement fondé ; mais tout dépend des conditions dans lesquelles se présente le problème à résoudre. Quoi qu'on fasse, à Barèges, à Cauterets, à Luchon, etc., etc., on n'aura jamais, en hiver, un climat supportable, surtout pour des malades, et les praticiens qui connaissent les localités se garderaient bien d'avoir seulement la pensée d'y envoyer leurs clients, dans une pareille saison. — Cela se conçoit parfaitement. — Mais il n'en est pas de même du Roussillon.

La première chose que doit faire l'étranger en arrivant aux eaux est de voir son médecin, puis de n'agir en tout que d'après ses conseils. M. le docteur Piglowski peut être considéré comme l'un des créateurs de l'établissement de Vernet; ce titre, ajouté à ceux que lui donnent son savoir, une longue pratique et sa parfaite urbanité, le recommandent naturellement à la confiance des malades.

Prix du séjour et Tarif des Bains.

L'ancien établissement, qui permet de traiter les malades en hiver comme dans les autres saisons, contient 50 chambres. Dans une salle à manger, assez vaste pour recevoir 95 personnes, est la table d'hôte, commune à tous les baigneurs.

Le prix du logement et de la nourriture est de 6 fr. par jour. — Le logement se compose d'une chambre à un lit, confortablement meublée et pourvue de tous les accessoires

nécessaires à un malade. La nourriture consiste en un déjeuner et un dîner, abondamment servis par un excellent chef de cuisine à demeure pendant toute l'année; les consommations prises hors des repas se payent à part, mais à des prix très-modérés.

Ceux des malades qui seraient obligés de suivre un régime particulier, *prescrit par le médecin*, pourront être servis chez eux sans augmentation du prix ordinaire de la table d'hôte.

Les domestiques ne payent que moitié, à moins qu'ils n'occupent une chambre de maître. Dans ce cas seulement le prix est de 4 fr. au lieu de 3.

Le tarif des *bains, douches* et *vapeurs*, y compris le linge, est de 1 fr.

L'usage des eaux *en boisson* est tout à fait gratuit, pour les baigneurs. Il en est de même de la salle *d'aspiration du tube de vapeur* et du chauffage des chambres par l'eau chaude.

Un salon aussi vaste que la salle à manger, élégamment décoré, pourvu d'un excellent piano, de trictracs, d'échiquiers, etc., est ouvert à tous les baigneurs sans rétribution ni abonnement; les frais d'éclairage, d'entretien étant faits spontanément par les propriétaires.

Une remise, pouvant contenir quinze voitures, une écurie à l'avenant, sont groupées autour du bâtiment, et commodément placées pour le service.

Le bâtiment du *Petit Saint-Sauveur* est composé de trois étages au-dessus du rez-de-chaussée, où se trouvent les bains de cet établissement; il contient 40 lits de maître. Le premier étage, distribué dans le principe, meublé et décoré pour recevoir S. A. Ibrahim-Pacha, est conservé dans le même état, avec ses meubles de palissandre, etc. Seulement, il peut être divisé en deux parties distinctes, ayant chacune leurs terrasses et des accessoires pour loger des familles riches et nombreuses. Ces logements, bien entendu, se payent plus cher que d'après le tarif, mais non dans la proportion de ce qu'ils ont coûté.

Le bâtiment appelé *la Préfecture*, parce qu'il fut construit par un des préfets des Pyrénées-Orientales, présente par cela même des distributions qui permettent de recevoir des familles ou des amis qui désireraient vivre en commun dans un site pittoresque et un peu isolé. Les propriétaires, désirant donner satisfaction à ce désir de retraite, mettent à la

disposition des malades cette maison, contenant six chambres de maître, meublées et décorées avec goût, deux chambres de domestique, une salle à manger, un salon de compagnie, une cuisine. Le tout pour 20 fr. par jour, se chargeant de toutes les fournitures nécessaires dans un ménage, y compris le linge et l'argenterie ; excepté le bois, le charbon et les comestibles.

Un *café* pour l'été, construit près d'un torrent pittoresque, abrité par de grands arbres, et muni d'un excellent billard, est tenu, pour les baigneurs seulement, par un cafetier glacier bien au courant de tout ce qui concerne son état.

Enfin les propriétaires, voulant mettre les eaux à la portée de toutes les conditions, ont consacré l'établissement thermal dit *la mère source* à l'usage de ceux qui ont d'autant plus besoin de santé que leur avoir est plus modique ; diverses dispositions leur permettront de faire des économies sur des dépenses auxquelles ils ne sont pas habitués, sans que leur traitement en soit moins efficace, et sans qu'ils cessent d'être entourés d'autant de soins et d'attentions que les plus riches.

Des cuisines communes à chaque étage permettront à chaque famille de se nourrir à leur guise. — Les chambres du rez-de-chaussée sont fixées à 1 fr. par jour, le linge non compris.—Celles du second, par personne, bain et coucher, à 1 fr., sans linge.— Les bains des personnes logées au rez-de-chaussée et au premier se payeront 75 c.; les douches et vapeurs se payeront au même prix des bains pour les trois étages. — 60 personnes pourront se loger dans cet établissement, qui offre les mêmes avantages que celui des anciens bains, dans ce sens qu'on peut y suivre un traitement thermal complet en bains, douches et vapeurs, et tout cela sans sortir à l'air extérieur.

ENVIRONS DE VERNET.

Les environs de *Vernet* et de la petite commune de *Casteil*, qui est au fond de la vallée, sont très-riches pour l'amateur de l'histoire naturelle (botanistes, géologues et minéralogistes).

Non loin de Vernet, se trouvent les mines de fer de *Torrent*, d'*Escaro*, de *Fillols*, les mines de cuivre de *Canaveilles*.

Peu de localités sont aussi propres à satisfaire ce goût si généralement répandu qui fait trouver tant de charmes à contempler les sites des montagnes. Au nombre des excursions que peuvent entreprendre les personnes qui fréquentent les établissements thermaux de Vernet, on doit citer la visite des ruines de l'antique monastère de *Saint-Martin de Canigou* et l'ascension au sommet du *Canigou* lui-même.

Au début du XIe siècle, les scrupules et la piété de Guifred, comte de Cerdagne, et de Guisla, sa femme, avaient édifié, non loin de Vernet, à côté de la commune de Casteil, le monastère de Saint-Martin de Canigou, qui fut doté richement.

L'aspect sauvage du lieu, son horizon hérissé d'aiguilles granitiques, la profondeur de ses abîmes, contrastent admirablement avec la beauté de la chaussée qui conduisait au monastère, avec le nombre de ses terrasses, la richesse des cultures, et les soins que l'industrie des cénobites avaient pris pour embellir leur paisible chartreuse. Le couvent, sécularisé en 1789, fut délaissé bientôt après; l'édifice et ses dépendances ne tardèrent pas à tomber en ruines; celles que les curieux visitent encore aujourd'hui, avec intérêt, ne sont pas l'unique ouvrage du temps, auquel rien n'échappe; on y trouve de tous côtés l'empreinte de la main de l'homme, plus dévastatrice encore.

D'autres points méritent encore d'exciter la curiosité des baigneurs. L'*abbaye de Saint-Michel-de-Lloles,* située non loin de Prades, offre de l'intérêt; quoique presque entièrement détruite par suite des révolutions, on y trouve des ruines assez remarquables.

La *grotte de Villefranche,* qui fait partie des fortifications; cette place est également visitée ainsi que le fort construit par Vauban, la prison dite des Dames et les galeries couvertes;—la *grotte de Fulla*, par son accès et sa profondeur, est extrêmement remarquable. Une journée ne suffit pas pour la parcourir; on y distingue très-visiblement et à sec des traces d'un ancien lit de rivière, marqué par des bancs de sable et de cailloux granitiques; des colonnes énormes, formées par les filtrations, semblent supporter la montagne qui est au-dessus.

Les *forges de Sahorre*, celles de *Ria* avec leur laminoir présentent aussi de l'intérêt, c'est encore un but de promenade.

La fameuse fontaine de *las Esquières,* située dans l'étroite

vallée de Casteil, où l'on va faire habituellement des déjeuners en été, a l'avantage si généralement goûté de glacer le café au lait qu'on y porte dans des cruches, et que les dames trouvent si agréable à prendre.

Tous ces points sont explorés alternativement par les personnes qui viennent à Vernet pendant la saison des eaux; pas un seul de ces points, si ce n'est la mine de cuivre de *Canaveilles,* n'est assez éloigné pour qu'en partant le matin on ne puisse rentrer pour le dîner du soir à 5 heures.

LE CANIGOU.

Le *Canigou* a passé un moment pour la montagne la plus haute des Pyrénées; des calculs exacts lui donnent 2,832 mèt. au-dessus du niveau de la mer. On peut facilement en faire l'ascension, mais il faut que le temps soit serein et calme : on emploie deux jours à ce voyage. Le premier jour on va coucher à la *Jasse-de-Cadit*, dans une petite scierie nommée la *Mouline,* ou dans quelque cabane de pasteur; le lendemain on arrive au *Clots-de-Cadit*, espèce de conque voisine du pic. Là on observe un de ces immenses débris de rocher comme on en trouve à Héas et à Gavarnie : de là l'ascension du pic n'offre plus de difficulté sérieuse.

Ascension du Canigou [1].—« La chaîne des Pyrénées court presque en ligne droite de la Méditerranée à l'Océan. On l'a souvent comparée à une barrière : l'expression est exacte autant que pittoresque. C'est une véritable barrière élevée entre deux mers pour séparer deux peuples. Du sein de la chaîne centrale partent une multitude de rameaux qui s'avancent transversalement dans la vallée à une distance de 60 à 80 kil.; ces rameaux représentent assez bien les ouvrages avancés de ce système de fortifications naturelles, ou, si l'on aime mieux, ils sont les arcs-boutants sur lesquels s'appuie la grande muraille des Pyrénées.

« La première de ces arêtes transversales qu'on rencontre à l'orient du côté de la France est le Canigou. Ce pic, isolé de toutes parts, excepté par son versant occidental, s'élève

1 Cet article est extrait du *Journal de Maine-et-Loire*, mars 1842; il porte la signature L. C.

majestueusement à une hauteur de 2,884 mèt. au-dessus de la Méditerranée, dont il est séparé par une plaine d'environ 60 kil. [1].

« L'effet de cette montagne est magnifique. Écrasant tout ce qui l'entoure par sa masse gigantesque, elle domine en reine sur un immense horizon. A ses pieds et sur ses flancs se pressent de nombreux villages, deux ou trois villes, plusieurs rivières, de riches vignobles, de verts pâturages, et des champs fertiles et bien cultivés. D'innombrables taches de neige brillent sur son sommet et lui forment une espèce de couronne. Jetez par là-dessus le ciel d'Espagne, si bleu et si pur, puis éclairez ce tableau par le beau soleil méridional, qui imprime à tous les objets des teintes chaudes et vigoureuses, et dites-moi si ce n'est pas là une scène admirable! J'ai parcouru depuis ce temps le Jura et les Alpes, et je n'ai rien vu d'aussi beau.

« En arrivant à Perpignan, mon premier soin fut de prendre des informations sur le Canigou : car j'avais résolu de le visiter en détail et de monter au sommet. Dans ma naïve ignorance, je m'imaginais que c'était tout au plus l'affaire de quelques heures. On m'apprit que l'ascension du Canigou était fort difficile ; que cinq ou six voyageurs à peine la tentaient chaque année, et qu'il fallait faire provision de force et de courage. Je répondis que je ne manquais ni de courage ni de force, et qu'à vingt-cinq ans, avec de bonnes jambes, une forte paire de souliers et de l'argent dans sa poche, on se tirait toujours d'affaire. Mon hôte hocha la tête; et moi je le quittai d'un air superbe, en vrai héros de mélodrame, le jarret tendu et le nez au vent. Pourtant ce ne fut pas sans un certain frisson que j'entendis deux femmes s'écrier en me montrant dans la rue : « Voyez-vous ce monsieur-là? il va au Canigou ! » Une célébrité ainsi prématurée

[1] Le Canigou est la montagne la plus haute de la branche orientale des Pyrénées; mais le point culminant de toute la chaîne est le pic de la Maladetta, élevé de 3,374 mèt., hauteur bien faible encore, si on la compare à celle des pics principaux des autres chaînes de montagnes. On sait que le mont Blanc, aux Alpes, a 4,920 mèt., le Chimborazzo, dans les Andes du Pérou, 6,660 met., et le Dhawalagiri, dans l'Himalaya, 8,600 mèt. Des astronomes ont mesuré dans la lune des montagnes de 8,000 mèt. d'élévation.

était l'annonce évidente de quelques périls. Je fis emplette d'une gourde pleine d'eau-de-vie, d'un bâton ferré et d'une paire d'espadrilles[1]; et le 16 juin 1831, à cinq heures du matin, je me jetais dans la diligence qui va de Perpignan à Prades, sous-préfecture distante de 48 kil., et située au pied même du Canigou.

« Il était trois heures, le temps était à l'orage. Le Canigou se dressait à notre gauche, et nous semblait si près, qu'on eût dit que nous allions le toucher avec la main. Nous comptions distinctement ses pics, ses ravins et ses neiges; il nous semblait qu'une heure était plus que suffisante pour traverser tout cela, et nous traitions déjà d'exagération et de poltronnerie les sages conseils qu'on nous avait donnés. La cime de la montagne était voilée d'un noir rideau de vapeurs. Peu à peu les nuages se détachèrent des sommités : ils descendirent en tourbillonnant le long des flancs du Canigou, et se dispersant autour de nous dans la vallée, ils nous apportèrent une pluie fine et pénétrante.

« Cependant nous cheminions gaiement, chantant à plein gosier et portant notre bagage au bout de notre bâton, à peu près comme ces garçons perruquiers qui partent de l'échoppe paternelle pour aller chercher fortune. A trois quarts de lieue de Prades, nous trouvâmes *Ria*, hameau très-pittoresque, groupé sur le dos d'une petite montagne qui a la forme d'un triangle[2]. C'est ici, en quelque sorte, l'entrée des Pyrénées; on ne rencontre plus au delà que des montagnes entassées les unes sur les autres, au milieu desquelles

[1] Espèce de chaussons en corde tressé, qui s'attachent au pied au moyen de cordons entrelacés autour de la jambe : c'est un reste du cothurne romain. L'usage de l'espadrille est général parmi les Catalans. Avec cette chaussure, les montagnards courent sur les rochers sans crainte de glisser : elle est légère, très-flexible, et ne fatigue pas.

[2] Ria est célèbre par la famille d'Aria (*Arianum*), qui en est issue, et qui lui a donné son nom. De la famille d'Aria descendent les comtes de Barcelonne, dont la postérité a donné des rois et des reines à l'Aragon, à la Navarre, à la Castille, à l'île Majorque, au Portugal, au royaume de Naples, à la Sicile et à la France. Ainsi la plupart des souverains qui gouvernent aujourd'hui l'Europe méridionale sont originaires du petit hameau de Ria.

serpentent des gorges étroites et profondes. *Villefranche,* ville de guerre en miniature[1], à 2 kil. de Ria, est moins remarquable par ses petits remparts, ses petites portes et ses petits bastions, que par deux merveilles que l'on montre à tous les curieux.

« La pluie tombait avec abondance. Nous vînmes chercher un abri sous une des portes de la ville. Un montagnard, monté sur un âne, y arriva presque en même temps que nous. Sa figure était mâle et sévère, comme celle de presque tous les habitants des montagnes; mais une teinte de bonhomie et de cordialité adoucissait l'austérité de ses traits. Il entama le premier la conversation : il nous dit qu'il se nommait *Oliba Garçou*, et qu'il demeurait à Castel; il nous offrit l'hospitalité dans sa cabane, et promit de nous conduire le lendemain au Canigou. Nous acceptâmes ses offres avec empressement. Un verre de ratafia, puisé dans sa gourde, ranima notre courage; le plus fatigué de nous enfourche le coursier du montagnard, et nous voilà trottant sur le chemin de Castel.

« Nous continuâmes à monter en suivant un étroit ravin. Nous étions sur le point d'atteindre *Corneilla*, joli hameau à 2 kil. de Villefranche, quand nous fûmes témoins d'un magnifique spectacle. La pluie venait de cesser; deux coups de tonnerre brisèrent le rideau de nuages qui couvrait nos têtes, et un rayon de soleil brilla. Soudain nous vîmes les nuages s'agiter et se mettre en marche; ils descendaient dans les vallées inférieures; dans un instant ils furent à nos pieds; le petit point bleu qui avait apparu dans le ciel alla toujours en s'élargissant, et un quart d'heure après il ne restait plus d'autres traces de l'orage que cinq ou six petits nuages d'une blancheur éblouissante, assis mollement sur la crête des pics, comme des voyageurs égarés qui se reposent un moment avant de reconnaître leur route.

« Après avoir traversé le *Vernet*, gros bourg renommé par ses eaux thermales, nous arrivâmes à *Castel* à cinq heures du soir. Du plus loin qu'Oliba Garçou aperçut sa cabane, il hêla sa femme pour lui annoncer notre arrivée. Aussitôt toute la maison fut en rumeur : la femme et les enfants se lavèrent les mains et le visage, et se parèrent de leurs habits de fête.

[1] Fondée en 1075 par Guillaume Raymond, comte de Cerdagne, fortifiée par Vauban.

Le ménage eut aussi sa toilette ; en un clin d'œil tout fut rangé, frotté, balayé. On nous servit un dîner frugal, composé de pain bis, de lait de chèvre, de tranches de lard, de pommes à demi sauvages, de miel parfumé, et d'un vin rouge doux comme du sucre. Le repas était modeste ; mais notre hôte nous l'offrait de bonne grâce ; la nappe était blanche, et nous avions fait trois lieues dans les montagnes.

« A trois heures du matin la voix du montagnard nous éveilla. Le ciel était serein. Nous chaussâmes l'espadrille, et nous commençâmes à monter. Le montagnard ouvrait la marche, muni d'une outre d'excellent vin. Son fils, qui n'était pas encore monté au Canigou, et qui comme nous faisait ses premières armes, formait l'arrière-garde, chargé d'un bissac dans lequel étaient nos provisions, avec des chemises et des chaussures de rechange.

« J'ai déjà dit que le Canigou était isolé de toutes parts, excepté par son revers occidental qui le rattache à la chaîne des Pyrénées. C'était ce revers occidental que nous gravissions en ce moment. Notre horizon était très-borné ; mais à mesure que nous nous élevions, il allait en s'agrandissant, et nous voyions sans cesse à nos pieds de nouveaux ravins et de nouvelles vallées au fond desquelles apparaissaient comme des points blancs *Castel, le Vernet, Corneilla,* et tous les hameaux que nous avions traversés la veille. Le sentier que nous suivions était large et facile ; l'air était pur, vif et parfumé d'odeurs balsamiques. Nous marchions en silence, pénétrés de cette douce joie que nous apporte toujours le matin d'une belle journée, quand on a vingt ans, pas de soucis, une bonne santé et du plaisir en perspective. Dans l'ardeur de notre impatience il nous arrivait parfois de dépasser notre guide ; mais il nous rappelait d'une voix sévère, et nous engageait à réserver notre courage et nos jambes pour le moment où nous en aurions besoin.

« Au bout d'une heure nous atteignîmes *Saint-Martin-du-Canigou,* couvent situé sur un petit plateau au bord d'un précipice de 160 mèt. de profondeur. Ce couvent, ruiné pendant la révolution, offrait un abri bien utile aux voyageurs. Son architecture romaine annonce qu'il fut fondé aux premiers siècles de l'ère chrétienne [1]. Ceux qui le détruisi-

[1] Au commencement du XI[e] siècle, les Maures ravageaient la

rent y avaient peut-être reçu plus d'une fois l'hospitalité. Dans une chapelle souterraine, les ossements des moines gisent épars et sans sépulture. A 2 kil. du couvent le chemin tracé cesse tout à coup. C'est alors que commencent les fatigues et les périls de l'ascension. Il faut franchir des ravins abruptes et profonds en s'accrochant aux pierres, aux arbres, à tout ce qu'on rencontre. C'est en cet endroit que M. Melling, auteur du beau *Voyage pittoresque dans les Pyrénées,* effrayé des difficultés de l'ascension, abandonna son entreprise et rebroussa chemin.

« Notre guide nous recommanda de marcher serrés les uns contre les autres pour éviter d'être blessés par la chute des rocs qui fuyaient sous nos pieds. Nous nous dirigeâmes en ligne droite à travers des rochers éboulés vers un crêteau placé au-dessus de nos têtes. Il y avait quatre heures que nous marchions. Déjà les haltes fréquentes étaient devenues nécessaires : la lassitude, le découragement allaient s'emparer de nous, quand nous atteignîmes enfin le sommet tant désiré. Mais quel fut notre désappointement, lorsque nous aperçûmes la seconde crête du Canigou, qui se dressait presque à pic devant nous, deux fois plus haute que celle que nous venions de franchir, hérissée de rocs, entièrement nue et tachetée çà et là de larges traînées de neige ! C'était là l'ennemi qu'il fallait vaincre : nous étions à peine au tiers de notre expédition.

« L'annonce du déjeuner nous rendit notre bonne humeur ; nous nous étendîmes voluptueusement sur les rocs, au soleil, près d'une petite source qui filtrait à travers un rocher avec un léger murmure. Notre guide étala les provisions, et nous fîmes honneur à ce repas agreste avec toute la verve d'un appétit aiguisé par l'air vif des montagnes et une promenade de quatre heures. Un pâtre accourut au bruit que nous faisions, et quitta les deux cents vaches dont la garde lui est confiée, pour jouir de l'aspect d'êtres humains, qu'il voit rarement dans ces régions élevées. Nous lui offrîmes une part dans notre festin ; en échange, il nous conta les merveilles

Cerdagne. Le comte Guifred envoya contre eux son neveu, qui livra bataille et fut vaincu. Guifred irrité tua son neveu. Le pape Sergius IV lui imposa pour pénitence de bâtir un monastère dans le lieu même où le crime avait été commis.

du Canigou, et le superbe panorama qui allait se dérouler à nos regards du haut de sa cime : au sud, toute la Catalogne et ses places fortes, Roses, Figuières, Girone, Barcelone ; au nord, le Roussillon ; à l'est, le golfe de Lyon et sa riche ceinture de villes françaises, Perpignan, Narbonne, Béziers, Montpellier : tel était le magnifique tableau dont nous devions jouir. Nous écoutions avidement les paroles du pâtre. Oliba Garçou confirma cette pompeuse annonce en l'embellissant encore. Aussi, lorsqu'il donna le signal du départ, nous nous levâmes pleins d'ardeur et prêts à le suivre jusqu'au bout du monde.

« Nous côtoyâmes une large vallée pour aller gagner l'embouchure d'un ravin qui semblait descendre du sommet même de la montagne. Les arbres commençaient déjà à devenir rares : à peine quelques pins sauvages se montraient çà et là isolés et rabougris. Bientôt nous atteignîmes la limite des neiges. La forme effilée du pic du Canigou ne permet pas aux neiges de s'y arrêter : elles descendent toutes dans les ravins où elles s'entassent et se conservent. Comme leur surface est recouverte d'une croûte épaisse et dure, on les traverse sans difficultés.

« Cependant la route que nous suivions dans notre ravin plein de neige devenait de plus en plus impraticable. Une masse de rochers éboulés nous barrait le passage ; nous essayâmes de gravir une des côtes du ravin et d'escalader une espèce de parapet aigu et tranchant qui borde et défend sa crête. Nous réussîmes à franchir ce retranchement, et nous nous trouvâmes subitement sur le revers septentrional du Canigou. La nouvelle scène au milieu de laquelle nous étions transportés était aussi originale que terrible. Le Canigou, du côté du nord, présente un escarpement gigantesque et presque vertical. Une ligne immense de rochers écroulés court sans interruption depuis sa cime jusqu'à sa base : aucun plateau secondaire, aucune vallée intérieure, ne repose l'œil et ne coupe la rectitude effrayante de ce précipice. C'est au milieu de cet escarpement que nous étions placés.

« La cime du Canigou se dressait presque à pic sur nos têtes.

« Sous nos pieds s'étendait un horizon immense, où nos regards ne plongeaient qu'avec effroi. Nous étions suspendus entre le ciel et la terre. Oliba Garçon nous recommanda de marcher droit devant nous, et de ne pas regarder en arrière.

Le sol était couvert d'une couche épaisse de grosses pierres dont les aspérités favorisaient notre ascension et formaient des espèces de degrés. Mais cet escalier bizarre n'était pas sans danger : il arrivait parfois qu'une de ces marches naturelles cédait sous notre pied ; alors nous la voyions rouler d'abord lentement, puis s'animer par degrés, bondir de rochers en rochers en jetant des milliers d'étincelles, et enfin s'abîmer à perte de vue avec un bruit sourd pareil à celui du tonnerre. Toute trace de végétation avait disparu autour de nous : plus d'arbres, plus de fleurs, plus de verdure : rien que des pierres et quelques mousses maigres et rares. Nous montâmes ainsi pendant quatre heures, et le pic fatal sur lequel nos regards se tenaient constamment fixés apparaissait toujours aussi élevé, aussi inaccessible. Notre respiration commençait à devenir difficile ; nos artères battaient avec violence ; nous étions en proie à une soif inextinguible, nous ne pouvions faire vingt pas sans nous arrêter. Que de fois nous nous jetâmes sur les rocs, découragés et abattus ! Un instant, l'idée de redescendre nous passa par l'esprit ; mais qui de nous eût osé la proposer ? qui de nous ne l'eût repoussée, tout en la partageant en secret ? Enfin, nous approchions du terme de nos fatigues ; nous n'étions plus qu'à un quart d'heure du pic, nous pouvions déjà distinguer la petite cabane qui couronne son sommet, quand notre guide s'écria, en montrant une tache blanche dans le ciel à l'occident : « Hâtons-nous, hâtons-nous, voici les nuages ! » Nous voulûmes doubler le pas, mais il était trop tard : les nuages nous gagnaient de vitesse. Nous vîmes leurs colonnes déboucher des montagnes voisines, s'éparpiller dans l'air autour de nous, et nous envelopper d'un rideau de brume épais et grisâtre. Le froid me saisit, je sentis mes jambes chanceler et mon cœur défaillir ; tous les objets tournaient autour de moi : j'allais tomber. Oliba Garçon, qui se trouvait près de moi en ce moment, me saisit d'une main vigoureuse, et m'adossant contre les rocs pour empêcher ma chute, il me fit avaler quelques gouttes d'eau-de-vie. Je n'ai plus qu'une mémoire confuse de ce qui s'est passé depuis cet instant jusqu'à notre arrivée sur la cime : je me souviens très-bien seulement de la sensation délicieuse que me fit éprouver l'eau-de-vie que j'avalai, quoique j'aie toujours eu cette boisson en horreur. Notre guide m'a dit depuis, dans son langage

énergique, que je me cramponnais à la bouteille qu'on voulait m'arracher, comme un enfant au sein de sa nourrice. Je crois me rappeler qu'Oliba Garçou me traîna par la main jusqu'au pic, et qu'en arrivant je me couchai sur les pierres dans un état de complet anéantissement. Il était midi et demi. Il y avait presque dix heures que nous marchions.

« Je revins à moi au bout de sept ou huit minutes. Mes premières pensées furent pour Dieu et ma famille : l'un placé au-dessus de moi, et dont il me semblait que je m'étais rapproché, les autres restés si bas, si loin, et que la distance même rendait plus présents à mon esprit. Mes compagnons dormaient épuisés de fatigue. Le montagnard et son fils mangeaient avec appétit et gaieté.

« Le plateau sur lequel nous étions n'a guère que 8 mèt. de longueur sur 3 de largeur. Il est couvert, ainsi que ses bords, d'une couche épaisse de rocs brisés. Au nord s'étend l'escarpement par lequel nous étions arrivés; à l'est, au sud et à l'ouest, sont des précipices taillés à pic, et du sein desquels se dressent une multitude d'aiguilles effilées et menaçantes. Un de ces précipices surtout était plus effrayant que les autres. C'était une espèce de puits profond et étroit au fond duquel les nuages se livraient bataille. Nous les voyions, chassés par le vent d'ouest, s'engouffrer en tournoyant dans l'abîme, se heurter, se briser, se confondre, puis remonter à l'ouverture et s'échapper en tourbillons serrés et nombreux. Parfois quelques-uns se détachaient de la bande et arrivaient sur nous; nous sentions alors je ne sais quoi de froid et d'humide qui glissait autour de notre corps; puis nous les apercevions qui s'enfuyaient de l'autre côté du pic, semblables à des ombres ossianiques. Quand un rayon de soleil venait illuminer cette mer de nuages, la scène devenait admirable : du choc des nuées jaillissaient des effets de lumière d'une singulière beauté, et nous passions en revue toutes les nuances délicates et infinies qui séparent le blanc du noir, depuis le satin éblouissant jusqu'à la poussière du charbon.

« Nous attendions toujours qu'un vent favorable vînt balayer la brume, et nous rendît le beau panorama annoncé par le pâtre, dont nous avions si bien acheté la jouissance. Ce fut en vain : le ciel se couvrait de plus en plus : une tempête pouvait s'élever, et alors notre perte eût été à peu près certaine.

Notre guide déclara qu'il fallait songer à la retraite. En parcourant une dernière fois le plateau que nous allions quitter, nous découvrîmes une petite fleur bleue qui montrait sa tête entre deux pierres : c'était une *gentiane dentée*, ses couleurs brillaient d'un éclat extraordinaire : elle était seule sur ce ce plateau, venue on ne sait comment, épanouie sur des cailloux, battue des vents et prête à disparaître sous les premiers coups de l'orage. Nous respectâmes la petite fleur, incertains si nous serions nous-mêmes respectés par l'orage.

« Il était une heure et demie lorsque nous quittâmes le plateau du Canigou. Nous voulions descendre par le revers méridional de la montagne, c'est-à-dire du côté opposé à celui par lequel nous étions venus. Le seul chemin praticable était précisément ce puits effrayant que j'ai décrit plus haut, au fond duquel les nuages tourbillonnaient d'une si étrange manière. Le premier de nous qui se hasarda au bord du précipice recula épouvanté. Oliba Garçou nous montra l'exemple, et s'enfonça hardiment dans cette descente infernale. Nous le suivîmes tous : il nous recommanda de nous tourner la face contre le roc et d'avancer à reculons, pour n'être pas saisis de vertiges. Nous descendîmes ainsi pendant un quart d'heure, suspendus sur un rocher entièrement vertical, mais dont les nombreuses aspérités présentent aux mains et aux pieds des points d'appui sûrs et faciles. Un ennemi plus redoutable, c'étaient les nuages qui nous disputaient le passage et se jouaient en cent façons dans le gouffre autour de nous. Notre corps était pénétré d'un froid humide ; une douleur cuisante brûlait notre visage ; nos doigts rouges et raidis ne se cramponnaient plus aux rocs qu'avec difficulté. Heureusement nous touchions au terme de notre descente verticale. A la sortie du précipice que nous venions de traverser, s'étend un escarpement à peu près semblable à celui par lequel nous étions montés, moins élevé, mais aussi raide. Il n'était plus possible de continuer de marcher à reculons, car le sol étant tapissé d'une couche de pierres mobiles, il était nécessaire de savoir où l'on posait le pied ; d'un autre côté, il n'était guère plus facile de marcher de face, car nos regards tendus constamment sur l'abîme auraient probablement occasionné notre chute. Dans cette occurrence, je pris le parti de me laisser glisser sur le der-

rière : et, au grand étonnement du montagnard, malgré les rires de mes compagnons, qui finirent par suivre mon exemple, je cheminai bon train dans cette posture, et me trouvai fort bien de ma nouvelle manière de voyager. Enfin, nous arrivâmes aux neiges, indice certain que nous approchions de quelque vallée ; nous les traversâmes avec plaisir, car leur tapis moelleux et velouté reposait doucement nos pieds meurtris par les rochers.

« Nous avions fait un quart de lieue à peine sur ce chemin uni et facile, quand nous aperçûmes un homme armé d'un fusil, qui se cachait derrière un rocher. C'était le premier être humain que nous retrouvions. Nous l'abordâmes avec empressement, mais notre présence ne parut pas lui faire le même plaisir : c'était un douanier ; il était à l'affût d'une bande d'isards que notre approche avait fait fuir. Ce brave homme nous avoua ingénument qu'en nous voyant descendre lentement et avec précaution, il nous avait pris pour des contrebandiers, et qu'il se disposait à nous arrêter.

« Cependant quelques traces de végétation commençaient à reparaître autour de nous : çà et là brillaient des fleurs appartenant à la famille des plantes alpestres, gracieuse avant-garde du règne végétal, qui ne demandent pour naître et pour fleurir qu'un pouce de terre, un abri sous un rocher et un rayon de soleil.

« Nous arrivâmes bientôt à *Cadi*, cabane de charbonnier, située au milieu d'un désert triste et sauvage. Le procureur du roi de Perpignan et le substitut de Montpellier étaient là depuis deux jours, couchant sur la dure, et vivant du produit de leur chasse, en attendant qu'un temps favorable leur permît de monter au Canigou. Nous aperçûmes quelques pins sauvages : plus loin nous revîmes quelques arbrisseaux, puis des tapis de verdure, des liéges, des mélèzes, des noyers, etc. Nous retrouvions pièce à pièce toute la nature animée.

« Notre lassitude était extrême ; à chaque instant nous nous couchions sur la pelouse, épuisés et haletants ; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine que notre guide parvenait à nous faire lever, en disant que le jour baissait, et qu'il fallait éviter d'être surpris par la nuit dans une route si périlleuse ; enfin nous atteignîmes un chemin frayé. Le soleil brilla, le ciel redevint pur, et, bien qu'il nous restât encore cinq

lieues à faire, nous oubliâmes un moment nos fatigues pour admirer la belle nature qui nous entourait. Le pays que nous traversions se compose d'une suite de petites vallées échelonnées par étages, les unes au-dessus des autres. L'aspect de ces vallées ne peut être rendu que par le pinceau. Qu'on se figure un espèce d'entonnoir oblong et immense, dont les parois inférieures sont tapissées de *Rhododendrons* aux fleurs rouge-cramoisi, et de genévriers aux fleurs couleur d'or; au fond un torrent écume et bruit; un sentier large de deux pieds serpente le long des flancs de la montagne, descend sur le bord du torrent, le traverse sur un pont dont un tronc d'arbre et deux pierres ont fait tous les frais, puis se relève et monte jusqu'au sommet opposé. A mi-côte, des chevaux paissent en liberté, et des vaches à moitié cachées sous les arbustes se trahissent par le son fêlé de leur clochette; tout auprès, sur quelque roc isolé, se tient leur pâtre, à la veste brune, aux cheveux longs, au corps maigre et élancé; à le voir ainsi appuyé sur un bâton, immobile et silencieux, on le prendrait pour le dieu de la vallée. Cependant quelque montagnard gravit lestement le revers opposé, en sifflant un refrain du pays; un chamois, effarouché par le bruit, bondit sur les hauteurs et disparaît plus rapide que l'éclair; ajoutez à cela un air tiède et embaumé, et un ciel bleu foncé éclairé par le soleil couchant, qu'on ne voit pas; voilà un vallon des Pyrénées-Orientales.

« Il était neuf heures quand nous découvrîmes le petit hameau de Castel. Il y avait dix-huit heures que nous en étions partis. »

ROUTE 30.

BAINS DE MOLITG.

Des eaux de Vernet, le voyageur qui voudrait se rendre à l'établissement thermal de Molitg serait obligé de regagner Villefranche, ou bien d'aller à Prades directement en passant par *Tourinya* et *Codalet*, 9 kil. environ. — S'il part de Perpignan, il suivra la route de poste jusqu'à *Prades*,

12 kil., et de là aux *Thermes*: en passant par le village de *Catllar*, on compte 8 kil.—La route est belle et traverse un pays varié et pittoresque.

Le petit village de **Molitg** est situé à mi-côte sur un petit plateau couvert de prairies et de jardins, sa population est de 600 hab.

Au bas de la montagne sourdent les eaux thermales.

Les *bains Mamet* sont éloignés du logement des baigneurs, d'un kil. environ ; mais le chemin du village aux bains est fort agréable et très-varié.

Promenade.—Le château de Paracols, qui s'élève en face du bain, est le but d'une intéressante promenade.

L'ancien château de Molitg a été converti en logements destinés aux malades. On vit en société, on mange à la même table. Un traiteur y tient une table d'hôte bien servie; le gibier abonde. Perpignan envoie aux baigneurs les richesses de ses marchés, la Méditerranée ses poissons.

Les communications entre Prades et Perpignan sont actives.—L'étranger qui voyage avec sa voiture peut être conduit jusqu'à Prades. C'est par Prades qu'arrivent chaque jour à Molitg les journaux et les lettres.

Trois à quatre cents malades viennent chaque année chercher ou la santé ou des distractions dans ces bains, qu'on a nommés *Bains de délices*.

Un médecin inspecteur réside dans le village.

Sources. Quatre sources appartiennent aux thermes de Llupia ; trois seulement sont utilisées: la plus importante par sa chaleur et le volume de ses eaux surgit d'un rocher dans l'intérieur de l'établissement; les deux autres se trouvent à l'extérieur. Les bains *Mamet* sont alimentés par onze sources répandues sur une petite surface.

Propriétés physiques. Les eaux sont limpides, incolores, très-onctueuses; leur odeur et leur saveur se confondent avec celle du blanc d'œuf cuit récemment; elles sont légères et diffèrent très-peu de l'eau distillée. La première source de l'établissement Llupia fournit par heure 4,684 litres; la seconde 371 ; et la troisième 142 litres.—Température de l'eau, 37° 50 cent.

Propriétés médicales.—Les eaux de Molitg provoquent les urines, exercent une action stimulante sur les membranes muqueuses, accélèrent le pouls, causent la constipation,

augmentent la transpiration; en bain elles font éprouver un bien-être très-marqué, adoucissent et calment les irritations; elles sont encore utiles dans les catarrhes pulmonaires, vésicaux, utérins; dans l'atonie de l'appareil digestif, les pâles couleurs, les irrégularités dans la menstruation, les douleurs nerveuses, et dans la gravelle.

On administre les eaux de Molitg en boisson; mais c'est principalement en bains, à cause de leur douce température, qui se trouve en harmonie avec celle du corps humain: ces eaux rendent la peau douce, et la font glisser sous la main comme si elle était ointe d'une substance huileuse. C'est ce genre d'impression qui a fait donner à ces bains l'épithète de *Bains de délices*[1].

ROUTE 31.

BAINS D'ARLES OU AMÉLIE-LES-BAINS.

Le voyageur quitte Perpignan par la route qui conduit à *Figuères* en Espagne; il parcourt d'abord un beau pays de plaines riches et bien cultivé; à 7 kil, il traverse le village de

Pollestres, petite localité de 300 h; après avoir traversé la jolie petite rivière de *Cantarane*, la route conduit à

Boulou,—22 kil. de Perpignan,—où elle se bifurque; la branche droite, que nous prenons, conduit à *Campredon* en Espagne, en traversant la vallée du Tech, intéressante pour le géologue.

Boulou est une ancienne et petite ville de 1,300 hab., située sur la rive gauche du Tech, dans une belle plaine fertile. A 16 kil sud. se trouve le *Fort de Bellegarde*, frontière d'Espagne. La route continue de suivre la vallée, longeant la rive gauche du Tech, dont elle ne s'éloigne que d'un kil. jusqu'à

Céret,—3,600 hab.—où nous entrons après avoir traversé la rivière sur un pont d'une seule arche, mais d'une construction et d'une hardiesse remarquables; l'ouverture de

[1] Ph. Patissier.

cette arche est d'environ 44 mèt., sa largeur de 5 mèt., et la distance de la clef de la voûte au niveau des eaux ordinaires de 29 mèt. Les culées de ce pont sont fondées sur deux roches au-dessus desquelles s'élance cette arcade qui, du bord de la rivière, paraît en l'air comme un ruban de pierre. Le pont de Céret exerce la sagacité des antiquaires. Quant au peuple, il tranche la difficulté en attribuant sa construction au diable, qui le bâtit en une seule nuit [1]. M. le baron Taylor pense que ce pont est le plus grand et le plus curieux de l'ancienne France.

Céret, située à 97 mèt au-dessus du niveau de la mer, possède une sous-préfecture, un tribunal, un collége; elle n'offre rien de remarquable sous le rapport monumental; son église, de construction moderne est assez jolie; elle est entourée de hautes murailles flanquées de tours, le long desquelles règne une assez belle promenade: les rues, comme dans la plupart des villes anciennes, sont étroites et tortueuses; le faubourg est riant et possède une fontaine de marbre assez jolie, située au milieu d'une place assez vaste, jetant un volume d'eau considérable.

Commerce et industrie.—Bouchons de liége, tanneries, ouvrages en cuivre, vins, bestiaux et grains.

Après avoir visité cette petite ville, le voyageur revient au curieux pont de Céret, suit la route qui longe la rive droite du Tech, en s'enfonçant dans une vallée pittoresque qu'arrose cette jolie rivière; après une heure environ de marche, on aperçoit sur la rive opposée l'antique et pittoresque village de

Palada,—700 hab.,—où l'antiquaire pourra trouver quelques médailles celtibériennes, et l'architecte ou l'artiste un pont jeté sur les deux rives du Tech, qui, en cet endroit, se trouve resserré entre deux montagnes, et présente un aspect tout à fait romantique.

La route affecte les mêmes sinuosités que la rivière; bientôt on aperçoit sur le haut d'une colline le *Fort des Bains*, construit sous Louis XIV pour défendre cette partie des Pyrénées, du côté de l'Espagne: c'est au pied de ce château qu'existe l'établissement thermal, dont la vaste salle indique, par la forme de sa voûte, un ouvrage romain: le

[1] *Guide en Roussillon*, par J Henry Perpignan, 1842.

village qui s'est élevé près de ces bains, dont la population n'excède pas 500 habitants, prend le nom de *Arles-les-Bains*, *Bains-sur-Tech*, *Bains d'Arles*; et plus tard, en vertu d'ordonnance, celui d'*Amélie-les-Bains*.

Amélie-les-Bains—600 hab.—Cette petite localité est située à 2 kil. est d'Arles, sur la rive gauche du Tech, et à 32 kil. environ de Perpignan, avec laquelle on communique journellement par des diligences en poste.

« *Amélie-les-Bains*, dit M. Patissier, dans son savant ouvrage sur les eaux minérales, offre un bâtiment thermal qui se fait remarquer par ses formes colossales, par les dimensions de ses piscines, par l'antiquité de son origine. Mais cette piscine n'existe plus; vingt cabinets de bains out été construits dans l'enceinte de cette vaste salle. On a seulement conservé deux piscines, l'une pour les soldats, l'autre pour les indigents. »

Le climat du village est très-doux. La saison des bains commence vers le 15 mai et dure jusqu'au 15 octobre. Trois ou quatre cents personnes affluent à ces thermes, sans compter les militaires et les indigents, et trouvent facilement à se loger d'une manière confortable. Près de l'établissement thermal s'élève un vaste bâtiment, où peuvent loger les personnes qui désirent être le plus à la portée des bains. La nourriture est bonne, abondante et à bon marché; le Tech et le Mondony fournissent leurs truites, Collioure son poisson de mer, le Lampourdan son gibier.

Sources. M. Anglada en décrit quatorze qui surgissent dans un vallon, au pied d'une montagne; trois seulement sont employées au traitement des malades; les autres sources thermales, quoique très-abondantes et riches en principes sulfureux, ne servent qu'aux domestiques.

1° La *Grande source* ou *Gros Escaldadou*. C'est la plus importante et la plus abondante des sources; c'est elle qui alimente l'établissement, dont elle n'est éloignée que d'environ cent pas.

2° La source du réservoir de réfrigération surgit non loin de la précédente.

3° La *fontaine Manjolet*. Elle sert à la buvette de bains.

Propriétés physiques. Elles sont identiques dans toutes les sources; l'eau est limpide, incolore, chaude, légèrement sulfureuse, semblable à celle des œufs durcis, avec arrière-

goût douceâtre ; elle fait sur la peau une impression d'onctuosité savonneuse très-prononcée. Elle est riche en glairine.

La grande source fournit par jour 1,029,888 litres d'eau, quantité considérable. A sa sortie du rocher, la température est de 61° 25. La source Manjolet est d'un faible volume, et fournit par jour environ 6,422 litres; sa température est de 43° 25.

Propriétés médicales. Ces bains jouissent d'une grande efficacité contre les rhumatismes chroniques, les maladies de la peau, de nature dartreuse, les accidents, les suites de blessures, engorgements des articulations, ulcères fistuleux ou atoniques. En boisson, la source de Manjolet est conseillée dans les affections chroniques de la poitrine, les engorgements des viscères, les tumeurs scrofuleuses, et dans toutes les maladies accompagnées de relâchement et d'inertie des organes.

A 2 kilom. environ des bains, en suivant le cours du Tech, on arrive à

Arles-sur-Tech—2,400 hab.—Petite ville située sur la rive gauche du fleuve, au pied d'un des versants du mont Canigou et au centre d'une riante vallée assez boisée, et que rafraîchissent de nombreux petits cours d'eau. L'*église* est belle et fameuse dans le pays, par le tombeau de saint Abdon et de saint Sennen, qui se trouve dans la cour, près de la porte d'entrée.—Visiter les restes d'une abbaye de Bénédictins, et si l'on en a le temps, les environs, qui sont très-pittoresques.—*Voitures,* tous les jours, pour Perpignan.

D'Arles, pour gagner *Prats-de-Mollo*, la route longe la rive gauche du Tech. Pendant environ 14 kilom., on voyage dans une vallée resserrée, ayant à droite les versants du Canigou, à gauche les ramifications de la crête principale et quelques jolies vallées. Toute cette partie de la route offre un grand intérêt au géologue et à l'artiste

Prats-de-Mollo—3,300 hab.—Petite place forte, moins recommandable par son apparence guerrière qu'intéressante par sa position et par l'industrie de ses habitants. Elle est située sur la rive gauche du Tech, environnée de hautes et sauvages montagnes, et bâtie en amphithéâtre, sur une pente assez rapide, dont l'église paroissiale occupe le sommet. — Cette place de guerre est commandée par le fort *La Garde.*

Industrie. Nombreuses manufactures de drap, fabriques de bonnets catalans en laine noire ou écarlate descendant jusqu'au milieu du dos, qui y occupent un grand nombre d'ouvriers.

Dans la banlieue de Prast-de-Mollo se trouvent les *Bains de la Preste* et l'*Ermitage du Coral* On débouche dans la Catalogne par le *col Prégon* et par celui d'*Ares*, où le rouméage de Saint-Jacques de Compostelle avait anciennement son hospice.

Pour gagner les thermes de *la Preste*, petit village, dans une situation pittoresque au milieu des montagnes, sur la rive gauche du Tech, à 8 kilom. de Prats-Mollo, la route est bonne, mais n'est praticable que pour les chevaux ou les mules. L'établissement thermal est à 2 kilom. environ du village.

ROUTE 32.

BAINS DE LA PRESTE.

Les bains de la Preste, situés vers la partie supérieure de la Combe, que parcourt le Tech, et non loin des sources de cette rivière, se présentent au milieu d'un beau paysage. Les environs de ces thermes sont remarquables par la diversité des sites.

Arrivé en vue des bains, leur position en face de l'avenue, sur un plateau très-élevé au-dessus du sol de la rivière, produit un très-bel effet de perspective.

L'établissement thermal, élégamment organisé. et à l'instar des plus beaux établissements des Pyrénées, est surmonté d'une belle et antique voûte.

Dans le sens du plus grand axe sont disposés quatre cabinets de chaque côté, chacun avec sa baignoire de beau marbre blanc de Carrare. Les cabinets des douches sont en marbre blanc de la Preste. Au milieu règne un large corridor où se promènent les buveurs. En face de la porte d'entrée est la fontaine d'Apollon; une élégante architecture décore cette buvette. On remarque dans cette architecture deux belles et grandes colonnes de stalactites.

Le bâtiment a été fort agrandi; les malades sont logés avec élégance et commodité et peuvent y jouir d'une table d'hôte bien servie. C'est surtout au propriétaire actuel de ces thermes que le public est redevable des importantes améliorations qu'ils ont reçues. Il ne s'est pas uniquement appliqué à approprier l'intérieur de l'établissement aux divers genres de services qu'on peut en attendre; l'embellissement des alentours l'a encore sérieusement occupé : de vastes terrasses, ombragées par de belles plantations, ont été construites le long de l'amphithéâtre sur lequel résident ces thermes, et servent au jeu ou à la promenade des baigneurs. Elles constituent autant de belvédères, d'où l'œil peut embrasser les accidents du pays.

Les alentours de ces thermes offrent d'utiles ressources aux promeneurs : c'est la conséquence de la position de l'établissement au confluent de deux courants d'eau et à l'embranchement de deux vallées.

De hautes montagnes s'élèvent sur ce point des deux côtés de la vallée du Tech. L'établissement occupe un plateau très-vaste, et de beaucoup plus élevé que le fond de la vallée. Ainsi placé entre le Tech situé au sud, et le torrent de Llabane, qui longe sa face septentrionale, il s'avance comme un promontoire au milieu de la courbe du Tech, dont il domine le cours de très-haut. En remontant les rives du Tech ou les bords de la Llabane, on voit des métairies, des terres bien cultivées, de riants paysages, des cascades, la forêt de la *Bague-de-Cisern*, et des points de vue qui donnent tant de charmes aux excursions dans les montagnes.

La Preste réunit tous les ans une bonne société. Cinq ou six cents malades visitent pendant quatre mois de l'année ces thermes. La saison s'ouvre vers le 15 mai, et se termine vers la fin de septembre.

Les eaux de la Preste sont employées avec succès contre les maladies des voies urinaires. Ce sont les sources les plus spécifiques contre les calculs, la gravelle, les pollutions diurnes et nocturnes, contre la phthisie pulmonaire, les obstructions.

Elles sont employées avec grande efficacité contre la goutte, les maladies rhumatismales et contre les écrouelles.

L'iode et le sous-carbonate de soude qu'elles contiennent les rendent très-dissolvantes.

Sources. Il y en a quatre ; mais une seule fournit ses eaux à l'établissement thermal. Cette source est appelée *Grande source* ou *Source d'Apollon*, et sort d'une montagne voisine. Les autres sources, désignées sous les noms de *Bain-des-Lépreux*, *Fontaine-de-la-Fargase*, ne sont pas utilisées.

Propriétés physiques. Les sources de la Preste, dit M. Patissier, ont l'odeur et la saveur des eaux sulfureuses ; elles offrent une traînée de glaires blanches semblables à de la pâte de papier. La grande source a une température de 44° cent., celle de l'atmosphère étant 20° ; quant à son volume, elle donne par jour 308,448 litres.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Les eaux sulfureuses des Pyrénées-Orientales sont employées avec succès dans les maladies suivantes :

Rhumatismes, catarrhes de la vessie, gravelle, scrofules, phthisie muqueuse, leucorrhées, diarrhées atoniques, hémoptysie, hématurie, atonie des organes, débilité de la constitution, spasmes, etc. ; fausses ankyloses, douleurs des articulations, rétraction des membres, paralysies, etc.

C'est aux lieux mêmes où naissent les sources que les eaux sulfureuses jouissent de toute leur efficacité.

Excursions. — Aux environs de la Preste se trouve la belle *Grotte de Britchot*. De vastes compartiments renferment de très-belles colonnes de stalactites et de stalagmites.

Trois minerais de cuivre contenant de l'argent sont près de l'établissement.

Le malade ingambe ne borne pas là ses promenades ; il va plus loin : il gravit au sommet de *Cote-Bonna*, dont le pic, élevé de 2,550 mèt., procure un coup d'œil magnifique sur le vaste horizon qui l'environne. Cette montagne ne le cède en hauteur au Canigou que de 200 mèt., et cependant le voyageur peut parvenir à cheval jusqu'à son sommet.

On trouve aux environs de la Preste le marbre blanc de Carrare, la serpentine, et une foule de plantes pyrénéennes que vainement le botaniste chercherait dans d'autres localités.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois.


CARTE GÉNÉRALE
DES
PYRÉNÉES
Par M. H. A. Dufour.
Echelle
Myriamètres
OCÉAN
MER
MÉDITERRANÉE
BAYONNE
PAMPELUNE
PAU
TARBES
OLORON
MAULEON
TOULOUSE
CARCASSONNE
NARBONNE
PERPIGNAN
BEZIERS
CASTELNAUDARY
LIMOUX
FOIX
PAMIERS
S.T GIRONS
S.T GAUDENS
MURET
ARGELÈS
BAGNÈRES de Bigorre
Bagnères de Luchon
PUICERDA
CAMPREDON
TAFALLA
JACA
Lourdes
Campan
Pic du Midi
Vielle
Quillan
Prades
Céret
E S P A G N E
P Y R É N É E S
A R I È G E
H.TES PYRÉNÉES
B.SES PYRÉNÉES
H.TE GARONNE
G E R S
L A N D E S
A U D E
H É R A U L T
T A R N
P Y R É N É E S O.LES



